This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07493798 2

MON ROMAN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE VENDENT A LA MÊME LIBRAIRIE

Œuvres de sir Edward Bulwer Lytton, traduites de l'anglais, sous la direction de P. Lorain. 27 vol.

Devereux. 2 vol.
Ernest Maltravers. 1 vol.
Le dernier des Barons. 2 vol.
Le Désavoué. 2 vol.
Les derniers jours de Pompéi. 1 vol.
Mémoires de Pisistrate Caxton. 2 vol.
Paul Clifford. 2 vol.
Qu'en fera-t-il? 2 vol.
Rienzi. 2 vol.
Zanoni. 2 vol.
Eugène Aram. 2 vol.
Alice ou les Mystères. 1 vol.
Pelham ou Aventures d'un gentleman. 2 vol.
Jour et Nuit. 2 vol.

Coulommiers. — Typogr. ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

SIR EDWARD BULWER LYTTON

MON ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR H. DE L'ESPINE

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877

Droits de propriété et de traduction réservés

38800

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
409120
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1908

MON ROMAN.

FEB 19 1908

LIVRE VII.

CHAPITRE I.

Ce n'avait pas été sans beaucoup d'insistance de la part de Giacomo, que Riccabocca avait consenti à s'établir dans la maison recommandée par Randal. Non que l'exilé eût conçu le moindre soupçon fâcheux contre le jeune homme, excepté celui que partageait Giacomo, savoir, que l'intérêt de Randal pour le père prenait sa source dans une admiration bien excusable et bien naturelle pour la fille. Mais l'Italien avait l'orgueil qui sied au malheur, il lui répugnait de contracter des obligations, et il redoutait la pitié de ceux auxquels était connue sa grandeur passée. Néanmoins, son affection pour sa fille et la crainte que lui inspirait son ennemi triomphèrent de ses scrupules.

Riccabocca, physiquement le plus brave des hommes, tandis que sur certains points il en était moralement le plus timide, redoutait moins le comte comme ennemi que comme amant de sa fille. Il se rappelait la merveilleuse beauté de son parent, ses succès auprès des femmes, il le savait versé dans l'art de corrompre et complétement dépourvu de conscience. Riccabocca s'était malheureusement accoutumé à faire si peu d'estime du sexe féminin, que même le caractère élevé et pur de Violante ne lui semblait pas une sauvegarde suffisante contre la ruse et l'audace d'un intrigant habile et sans scrupule.

Riccabocca se demandait avec anxiété s'il devait ou non confier à Violante la nature du danger qu'il redoutait pour elle. Il lui avait dit vaguement que c'était à cause d'elle qu'il désirait le secret et la retraite, mais cela pouvait signifier bien des choses; d'ailleurs quel danger pouvait l'atteindre lui-même sans menacer sa fille? Cependant en dire davantage c'était agir en opposition avec ses propres idées et ses maximes *machiavéliques*. Dire à une jeune fille : il y a un

homme qui est venu en Angleterre tout exprès pour te plaire et t'épouser; pour l'amour du ciel, prends garde à lui; il est merveilleusement beau; il réussit dans tout ce qu'il entreprend. « *Cospetto!* s'écria tout haut le docteur, tandis que ces avertissements se formulaient dans la chambre obscure de son cerveau, un tel avis aurait perdu Cornélie elle-même, alors qu'elle n'était encore qu'une vierge innocente. » Il résolut donc de ne rien dire à Violante de l'intention du comte, mais de guetter l'ennemi, et d'être, ainsi que Giacomo, tout yeux et tout oreilles.

La maison qu'avait choisie Randal plut sur-le-champ à Riccabocca. Elle était isolée, située sur une petite éminence; des fenêtres du premier étage on apercevait la grande route. Elle avait autrefois servi à un pensionnat et était entourée de hautes murailles qui renfermaient un jardin et une pelouse assez grands pour prendre de l'exercice. Les portes étaient massives, fermées par de gros verrous et avaient un petit guichet grillé, ouvrant et fermant à volonté, au moyen duquel Giacomo pouvait inspecter les survenants avant de les admettre dans l'intérieur.

On loua une vieille servante dans le voisinage. Riccabocca renonça à son nom italien et abjura son origine. Il croyait parler assez bien la langue anglaise pour pouvoir passer pour un Anglais? Il prit le nom de Richmouth (traduction libre de Riccabocca[1]). Il acheta une espingole, une paire de pistolets et un gros chien de garde. Ainsi approvisionné, il permit à Giacomo d'écrire à Randal un mot qui lui annonçât leur arrivée.

Randal vint sans perdre de temps. Grâce à la facilité qu'il avait de s'adapter aux caractères les plus différents, et à sa grande habitude de dissimuler, il lui fut aisé de plaire à mistress Riccabocca, et d'augmenter la bonne opinion que l'exilé avait déjà de lui. Il causa avec Violante de l'Italie et de ses poëtes; il promit de lui apporter des livres; il commença, bien que d'un peu loin, car les manières de Violante lui imposaient, les préliminaires de la cour qu'il s'était promis de faire à la jeune héritière. Il se mit tout d'abord sur le pied d'un hôte familier, arrivant chaque jour à la nuit tombante, après son travail de bureau, et se retirant le soir. Au bout de quatre ou cinq jours, il avait fait de grands progrès auprès de tous. Riccabocca l'examinait attentivement, et devenait pensif après chacune de ses visites. Enfin un soir que le docteur et mistress Riccabocca se trouvaient seuls dans le salon, Violante s'étant retirée de bonne heure, le premier dit en remplissant sa pipe :

« Heureux l'homme qui n'a pas d'enfants! trois fois heureux celui qui n'a pas de filles!

— Mon cher Alphonse! » s'écria mistress Riccabocca levant la tête de dessus la manchette à laquelle elle cousait un bouton. Elle n'en dit pas davantage; c'était là le plus vif reproche qu'elle adressât jamais à son mari lorsqu'il proférait ses odieuses et cyniques maximes. Ric-

1. Riche bouche.

cabocca alluma sa pipe, lâcha trois grosses bouffées de tabac et reprit :

« Une espingole, quatre pistolets et un chien de garde nommé Pompée, qui n'eût fait qu'une bouchée de Jules César en personne.

— Il est certain qu'il mange beaucoup, ce Pompée, dit mistress Riccabocca, mais enfin s'il vous tranquillise !

— Il ne me tranquillise pas le moins du monde, madame, reprit tristement Riccabocca, et c'est là que je voulais en venir. La vie que nous menons ici est extrêmement fatigante, et fort peu digne. Et moi qui n'avais demandé au ciel que le repos et la dignité ! Mais si Violante était une fois mariée, je n'aurais plus besoin d'espingole, ni de pistolets, ni de Pompée. Et c'est cela qui me tranquilliserait, *cara mia.* »

Riccabocca était maintenant plus communicatif avec Jemina qu'avec Violante. Lui ayant une fois confié un secret, il avait toute raison de lui en confier d'autres ; il lui avait donc parlé des craintes qu'il éprouvait au sujet de Peschiera. Elle posa son ouvrage et, prenant affectueusement la main de son mari, lui répondit :

« En vérité, mon ami, puisque vous redoutez si fort (bien qu'à mon avis sans sujet) cet homme pervers et dangereux, ce serait en effet la chose la plus heureuse du monde que de bien marier notre chère Violante, parce que, voyez-vous, si elle était mariée à une personne, on ne pourrait plus la marier à une autre, et vous n'auriez plus rien à craindre de ce comte.

— Vous ne sauriez mieux dire. C'est une grande consolation, après tout, que de se confier à sa femme, fit Riccabocca.

— Mais, dit l'épouse après un baiser de remercîment, mais où et comment trouverons-nous un mari du rang de votre fille?

— Là ! là ! s'écria Riccabocca reculant son fauteuil jusqu'à l'autre bout de la chambre, voilà ce que c'est que de confier ses affaires ! votre secret ne vous appartient plus ; c'est ouvrir la boîte de Pandore ; on est trahi, ruiné, déshonoré, perdu !

— Comment? Mais, mon ami, il n'y a ici personne qui puisse nous entendre ! dit mistress Riccabocca avec douceur.

— C'est un hasard, madame, un pur hasard. Si vous contractez l'habitude de babiller sur un secret lorsqu'il n'y a personne là, comment pourrez-vous jamais résister lorsque vous serez excitée par le plaisir de le dire à tout le monde? Vanité, vanité de femme ! Aucune femme n'a jamais pu résister au rang, jamais ! » Le docteur continua de déclamer pendant une demi-heure, et ne se laissa apaiser qu'à grand'peine par les assurances repentantes et multipliées de mistress Riccabocca, qu'elle ne se dirait pas même à elle-même que son mari eût jamais occupé un rang plus élevé que celui de docteur. Riccabocca, secouant la tête d'un air de doute, reprit :

« J'ai renoncé à toute pompe et à toutes prétentions. En outre, le jeune homme est bien né ; il a de l'énergie et une ambition latente. Il est parent du plus intime ami de lord L'Estrange ; il paraît attaché à Violante. Il me semble que nous ne pourrions mieux faire. Si en

effet Peschiera craint que je ne rentre dans mon pays, et que je doive à ce jeune homme de savoir pourquoi et à quel propos, eh bien! la reconnaissance est la première vertu des grands.

— Vous voulez parler de M. Leslie?

— Sans doute! De qui voulez-vous que je parle? »

Mistress Riccabocca appuya la tête sur sa main d'un air pensif et répondit :

« Maintenant que vous m'avez dit cela, je l'observerai avec des yeux différents.

— *Anima mia*, je ne vois pas comment la différence de vos yeux pourra changer l'objet qu'ils observent! grommela Riccabocca en secouant les cendres de sa pipe.

— Tout objet change lorsqu'on l'examine d'un point de vue différent, reprit modestement Jemina. Ce fil me semble excellent lorsque je songe à coudre un bouton; il ne vaudrait rien pour attacher Pompée dans sa niche.

— Sur mon âme, la voilà raisonnant par comparaison, s'écria Riccabocca étonné.

— Et, continua Jemina, lorsque je songe à un homme, comme à celui qui doit assurer le bonheur de cette chère enfant, puis-je le regarder comme je ferais l'hôte aimable d'une soirée? Ah! croyez-moi, Alphonse, je n'ai pas la prétention d'être aussi sage que vous, mais quand une femme examine ce qu'un homme promet d'être pour une autre femme, sa sincérité, son honneur, son cœur; croyez-moi, elle est plus sage que le plus sage des hommes. »

Riccabocca continua de regarder Jemina avec une surprise et une admiration sincères. Il est certain que depuis qu'il avait ouvert son cœur à celle qu'il appelait sa meilleure moitié, l'esprit de celle-ci semblait s'être étendu et aiguisé.

« Ma chère amie, dit le sage, je déclare que Machiavel n'était qu'un sot en comparaison de vous. Et j'ai été aussi stupide que la chaise sur laquelle je m'assieds, de me priver pendant tant d'années des consolations et des conseils d'une si.... Mais, *corpo di Bacco!* ne me parlez plus de rang; et maintenant, au lit. Il ne faut pas chanter victoire avant d'être hors du bois, » murmura l'ingrat et soupçonneux personnage en allumant sa bougie.

CHAPITRE II.

Riccabocca ne put se confiner entre les murs du jardin, comme il y avait condamné Violante. Reprenant ses lunettes et enveloppé dans *son manteau*, il entreprenait de temps à autre une sorte d'expédition *de reconnaissance*, bornée cependant à un très-proche voisinage, car

il ne perdait jamais de vue sa maison. Sa promenade favorite était une petite colline fort proche, couverte de broussailles rabougries. Là il s'asseyait souvent, perdu dans ses pensées, jusqu'à ce que les pas du cheval de Randal se fissent entendre sur la route, à l'heure où le soleil, rouge et entouré de vapeurs, se couchait dans le ciel d'automne.

Au pied de la colline, à deux cents mètres environ de la demeure de l'exilé, se trouvait la seule habitation en vue; un charmant cottage, quelque peu imité de la Suisse, avec un toit de chaume et de jolies fenêtres en saillie, entourées de grands rosiers et de plantes grimpantes. De cette hauteur, il dominait le jardin du cottage, et son œil d'artiste avait dès l'abord été ravi du goût exquis avec lequel était orné et dessiné ce jardin. Malgré la saison avancée, il avait encore le sourire de l'été; les arbres verts y étaient si brillants et si variés, et les quelques fleurs qui restaient si vigoureuses et si belles! Du côté du midi était une sorte de galerie couverte de bois rustique; des plantes grimpantes commençaient à en garnir les colonnes. En face de cette galerie se trouvait une fontaine, qui rappela à Riccabocca celle du Casino abandonné; elle y ressemblait en effet singulièrement. C'était la même forme circulaire, entourée de la même ceinture de fleurs, mais ici le jet d'eau variait chaque jour, fantasque et multiforme comme les ébats d'une naïade, tantôt s'élançant droit comme un pin, tantôt semblable à un convolvulus, parfois lançant avec son écume argentée une fleur rouge ou un fruit doré, semblable à un enfant qui s'amuse d'un jouet. Près de la fontaine était une volière assez grande pour enclore un arbre. L'Italien apercevait de loin les riches couleurs des oiseaux, tandis qu'ils volaient d'un côté à l'autre du grillage, et il entendait leurs chants joyeux qui contrastaient avec le silence de la population libre des airs, rendue muette par l'approche de l'hiver.

Ce jardin faisait les délices de l'Italien, toujours sensible à la beauté sous toutes les formes. Il oubliait en le contemplant ses craintes pleines d'angoisses et ses tristes souvenirs.

Tandis que Riccabocca cherchait ainsi à se distraire, Randal n'avait été empêché ni par ses travaux officiels, ni par ses projets sur le cœur et la fortune de Violante, de travailler à réaliser son dessein de marier Frank à Mme di Negra. Un rayon d'espoir avait suffi pour enflammer le jeune et confiant amoureux; et la manière artificieuse dont Randal lui avait rapporté sa conversation avec mistress Hazeldean, avait fait évanouir toute crainte du déplaisir paternel dans un esprit toujours disposé à s'abandonner à la tentation du moment; Béatrix, bien qu'elle n'eût pas d'amour pour Frank, subissait de plus en plus l'influence des arguments et des représentations de Randal, et cela d'autant plus que son frère devenait sombre et même menaçant, à mesure que les jours s'écoulaient, sans qu'elle pût lui fournir aucun indice sur la retraite de ceux qu'il cherchait. Ses dettes aussi étaient pressantes. *Ainsi* que l'avait conjecturé Randal dans son *mépris de l'humanité*, *les* scrupules d'honneur et de fierté qui lui

avaient fait déclarer qu'elle n'apporterait pas à un mari ses embarras pécuniaires, commençaient à fléchir sous la pression de la nécessité.

Elle n'opposait plus à Randal que de faibles objections, alors qu'il lui conseillait de ne pas attendre la découverte incertaine d'où devait dépendre son douaire, mais de s'assurer à la fois, par une union secrète avec Frank, la liberté et la sécurité. En même temps, quoiqu'il eût d'abord présenté au jeune Hazeldean le douaire de Béatrix comme un moyen de se justifier aux yeux du squire, il lui fut aisé d'abandonner cette considération, qui avait toujours refroidi plutôt qu'excité l'esprit ardent et le noble cœur du pauvre officier des gardes. Randal pouvait d'ailleurs, en toute vérité, dire que, lorsqu'il avait demandé au squire s'il désirait que la femme de Frank eût une grande fortune, le squire avait répondu : « Cela m'est indifférent. »

Ainsi encouragé par son ami, par son propre cœur et par l'accueil affectueux d'une femme qui certes eût pu tourner des têtes plus sages et plus solides que la sienne, Frank se jeta tête baissée dans le piége qui lui était tendu. Et quoiqu'il fût encore bien éloigné de vouloir proposer à Béatrix de l'épouser sans le consentement et à l'insu de ses parents, cependant Randal, en laissant une nature bonne, il est vrai, mais toute d'impulsion, et étrangère à la moindre discipline, aux prises avec la première passion vive qu'elle eût ressentie, se croyait certain du résultat. Rien n'avait été plus aisé que de dissuader Frank de faire dans ses lettres la moindre allusion à Béatrix, car, disait l'adroit imposteur, « bien que nous soyons assurés du consentement de mistress Hazeldean, et du pouvoir qu'elle aura sur votre père, lorsque la chose sera une fois faite, cependant nous ne pouvons nous fier au squire; il est vif et emporté; il pourrait venir à Londres y voir Mme di Negra, laisser échapper quelques expressions violentes qui la blesseraient et la rendraient pour jamais sourde à vos vœux; et peut-être ensuite serait-il trop tard s'il se repentait, comme il le ferait certainement. »

En attendant, Randal, faisant trêve à ses habitudes d'économie, donna, à l'hôtel de Clarendon, un dîner dans lequel il réunit Frank, M. Borrowell et le baron Lévy.

Cette araignée, qui chassait si adroitement ses mouches au travers de toiles si nombreuses et si embrouillées, était encore obligée d'amuser Mme di Negra avec des assurances que les fugitifs qu'elle cherchait seraient tôt ou tard découverts. Bien que Randal eût ôté à la marquise l'idée qu'il connaissait les exilés (les personnes auxquelles il avait songé différaient complétement, lui avait-il dit, de sa description; il lui avait même présenté un vieux maître de chant avec une fille au visage couleur de bistre, comme étant les Italiens qui avaient causé son erreur), Béatrix avait été obligée, pour prouver à son frère son désir sincère de lui venir en aide, de présenter Randal au comte. Randal, de son côté, n'était pas moins désireux de connaître son rival et même de gagner sa confiance.

Tous deux se rencontrèrent chez Mme di Negra.

Il y a quelque chose d'étrange, de presque magnétique dans le

rapport qui s'établit soudain entre deux natures mauvaises. Réunissez deux hommes honnêtes, et il y a dix à parier contre un qu'ils ne se reconnaîtront pas comme tels; des différences de caractères, de manières, d'idées politiques pourront les faire se mal juger; mais réunissez deux hommes pervers et sans principes, de ces hommes qui, nés dans un grenier, auraient fini aux galères ou sur un gibet, et ils se comprendront par une sympathie instantanée. Les yeux de Franzini, comte de Peschiera, et ceux de Randal Leslie ne se furent pas plutôt rencontrés, qu'un éclair d'intelligence jaillit des deux côtés. Ils causèrent de choses indifférentes, du temps, de la cour, des ministres, etc., etc. Ils saluaient et souriaient, mais pendant ce temps chacun d'eux épiait, sondait le cœur de l'autre, mesurant sa force à celle de son interlocuteur, et se disant : « Cet homme est un coquin fort remarquable; serai-je capable de lutter contre lui? » Ce fut à un dîner qu'ils se virent pour la première fois, et, selon l'usage anglais, Mme di Negra les laissa seuls à la fin du repas.

Alors le comte de Peschiera aborda indirectement et avec prudence le sujet de l'entrevue.

« Vous n'avez jamais été sur le continent, mon cher monsieur, dit-il. Il faut vous arranger de façon à venir me voir à Vienne. Je reconnais la splendeur de la société de Londres; mais, honnêtement parlant, il y manque la liberté qui règne dans la nôtre, une liberté qui unit la gaieté au bon ton. Comme votre société est mêlée, il y a d'un côté effort et prétention de la part de ceux qui n'ont pas le droit d'en faire partie, et de l'autre fausse condescendance et froide arrogance chez ceux qui entendent tenir à distance leurs inférieurs. Chez nous, tous étant d'une noblesse reconnue et ayant un rang fixé, la familiarité s'établit tout d'abord. C'est pourquoi, ajouta le comte avec son fin sourire français, c'est pourquoi Vienne est pour un jeune homme la ville par excellence, la ville des bonnes fortunes.

— De tels endroits sont un paradis pour les oisifs, mais un purgatoire pour les gens sérieux. Je vous avoue, mon cher comte, que je manque du loisir nécessaire à l'homme qui aspire aux bonnes fortunes, tout autant que des grâces personnelles qui les obtiennent sans effort; et Randal s'inclina en manière de compliment.

— Ainsi donc, se dit le comte, les femmes ne sont pas son côté faible. Quel est-il? Morbleu! mon cher monsieur Leslie, si j'avais pensé comme vous il y a quelques années, je me fusse épargné plus d'un embarras. Après tout, l'ambition est la plus aimable des maîtresses, car, avec elle, on en est toujours à l'espérance et jamais à la possession.

— L'ambition, répliqua laconiquement Randal, qui se tenait sur ses gardes, l'ambition est le luxe du riche, mais la nécessité du pauvre.

— Ah! pensa le comte, c'est comme je l'avais d'abord pensé; il en veut à l'argent. » Puis, passant la bouteille à Randal, après avoir rempli son propre verre qu'il vida lentement : « Sur mon âme, mon cher, dit le comte, le luxe est en effet plus agréable que la misère, et je suis résolu de faire au moins une tentative du côté de l'ambi-

tion; je vais me réfugier dans le sein du bonheur domestique, me marier, m'établir. Sans l'ambition, il faudrait mourir d'ennui. A propos, mon cher monsieur, j'ai à vous remercier du concours que vous avez promis à ma sœur pour chercher un de nos proches parents qui s'est réfugié dans ce pays, et qui se cache même de moi.

— Je m'estimerais heureux de vous être utile dans ces recherches; mais, je vous avoue avec regret que jusqu'ici ma bonne volonté a été inutile. Il me semble cependant qu'un homme de ce rang devrait être aisé à découvrir, ne fût-ce que par le moyen de votre ambassadeur.

— Notre ambassadeur est loin d'être de mes amis; et, quant au rang, il ne saurait être un indice, car mon parent a renoncé au sien depuis qu'il a quitté son pays.

— Il ne l'a pas quitté tout à fait volontairement, je suppose? dit Randal en souriant. Excusez ma curiosité, mais je serais bien aise que vous m'expliquassiez (plus clairement que ne font les bruits publics) comment un homme qui, dans une révolution, avait tant à perdre et si peu à gagner, a pu s'embarquer sur ce fragile esquif dont l'équipage n'était composé que d'aventuriers sans cervelle et de professeurs visionnaires.

— Des professeurs! répéta le comte, justement; à mon avis, vous avez mis le doigt sur la réponse à votre question; non pas qu'il n'y eût parmi nous des hommes de grande naissance tout aussi fous que la canaille. Je suis d'autant plus disposé à satisfaire votre curiosité, que cela pourra vous aider dans les recherches que vous voulez bien faire pour moi. Vous saurez donc que mon cousin n'était point né pour le rang qu'il a occupé. Il n'était que parent éloigné du chef de notre maison. Élevé dans une université italienne, il s'y distingua à la fois par son savoir et ses excentricités. C'est là, je suppose, que, méditant des contes de bonnes femmes au sujet de la liberté, il contracta ses idées de carbonaro sur l'indépendance de l'Italie. La mort successive de trois personnes lui donna, jeune encore, une position et des honneurs qui eussent satisfait tout homme en possession de son bon sens. Que pouvait-il gagner à l'indépendance de l'Italie? — Lui et moi nous étions cousins; nous avions joué ensemble dans notre enfance, mais nos vies s'étaient depuis séparées; son accession à ce haut rang nous rapprocha naturellement. Nous nous liâmes intimement, et vous pouvez juger combien je l'aimais, dit le comte en détournant légèrement son visage du regard sagace et observateur de Randal, vous jugerez combien je l'aimais, quand je vous aurai dit que je lui pardonnai de jouir d'un héritage qui, sans lui, m'eût appartenu.

— Ah! vous étiez après lui le plus proche héritier?

— Oui, et c'est une dure épreuve que de se trouver tout proche d'une grande fortune et de la manquer.

— C'est vrai, » s'écria impétueusement Randal.

Le comte leva alors les yeux, et ces deux hommes lurent dans l'âme l'un de l'autre.

« Peut-être, pour certains hommes, eût-il été plus dur encore,

reprit le comte après une courte pause, de pardonner au rival qu'à l'héritier.

— Au rival? Comment cela?

— Une jeune fille qui m'avait été destinée par ses parents, bien que nous n'eussions pas été fiancés officiellement, j'en conviens, devint la femme de mon cousin.

— Connaissait-il vos prétentions?

— Je lui dois la justice de dire que non. Il vit la jeune fille et en devint aussitôt épris. Les parents de ma fiancée furent éblouis. Le père me fit demander. Il s'expliqua, s'excusa; il me représenta, avec assez de douceur, certaines peccadilles de ma jeunesse comme la raison de son changement, et il me demanda non-seulement de renoncer à sa fille, mais encore de taire au nouvel amant de celle-ci les espérances que j'avais nourries.

— Et vous y consentîtes?

— Oui.

— Ce fut généreux de votre part. Il faut, en effet, que vous ayez été bien attaché à votre parent. De la part de l'amant, je ne le comprends pas; peut-être, mon cher comte, me l'expliquerez-vous mieux de la part de l'homme sans préjugés.

— Je suppose, dit le comte de son air le plus roué, que nous sommes tous deux des hommes du monde?

— Certainement, répliqua Randal absolument du ton dont Peachum eût sollicité les confidences de Locket.

— Eh bien donc, reprit le comte en jouant avec ses breloques, j'avoue que, comme homme du monde, puisque je ne pouvais épouser la jeune fille (et cela m'était démontré), j'étais bien aise de la voir mariée à mon riche parent.

— Cela devait naturellement vous rapprocher encore de votre cousin.

— Ce garçon a vraiment beaucoup d'esprit! » pensa le comte, mais il ne fit point de réponse directe.

« Enfin, pour abréger, mon cousin se trouva plus tard compromis dans des conspirations dont l'insuccès a été connu de tous. Ses projets furent découverts, lui-même dénoncé. Il prit la fuite, et l'empereur, en séquestrant ses biens, m'attribua, par une rare et singulière faveur, la moitié du revenu de ses domaines pendant un temps indéterminé; l'autre moitié ne fut pas non plus formellement confisquée. Sa Majesté, sans nul doute, désirait ne pas voir s'éteindre un nom illustre; et si mon cousin et sa fille mouraient en exil, moi, Franzini, comte de Peschiera, loyal sujet de l'Autriche, je devais en être le représentant. La politique russe, dans des cas semblables, a souvent agi ainsi envers les insurgés polonais.

— Je comprends parfaitement, et je devine que, profitant si largement quoique si justement de la chute de votre cousin, vous ayez pu être en butte à des soupçons pénibles.

— Entre nous, mon cher, je ne tiens pas le moins du monde à la popularité; et quant aux soupçons, qui peut se flatter d'échapper aux calomnies des envieux? Néanmoins, il est certain que mieux vaudrait

réconcilier les membres divisés de notre maison, et je suis en mesure d'opérer une réconciliation par le consentement de l'empereur à mon mariage avec la fille de mon parent. Vous voyez donc de quel intérêt est pour moi cette recherche.

— Par le contrat de mariage, vous pourriez, je n'en doute pas, vous assurer la possession définitive de la portion de revenus dont vous jouissez déjà, et si vous surviviez à votre parent, son bien tout entier vous appartiendrait. C'est, en vérité, un mariage des plus désirables, et, s'il avait lieu, votre cousin obtiendrait, je suppose, une complète amnistie?

— Comme vous le dites.

— Mais, indépendamment même de ce mariage, puisque la clémence de l'empereur s'est étendue à tant de proscrits, le rappel de votre cousin ne serait-il pas probable?

— Je l'ai cru quelque temps, dit le comte avec répugnance, mais depuis que je suis en Angleterre, j'ai cessé de l'espérer. La récente révolution de la France, les progrès de l'esprit démocratique en Europe ne peuvent être que nuisibles à la cause d'un rebelle proscrit. L'Angleterre fourmille de révolutionnaires; la résidence seule de mon parent dans ce pays suffirait à le rendre suspect. Sa retraite obstinée augmente encore les soupçons. Il ne manque pas ici d'Italiens prêts à témoigner qu'il est de nouveau engagé dans des complots révolutionnaires.

— A en témoigner faussement?

— Ma foi, cela revient au même; les absents ont toujours tort. Je parle à un homme sans préjugés. Non; sans la garantie que donnerait au gouvernement mon mariage avec la fille de mon cousin, son rappel est peu probable; et, de par le ciel, j'aurai soin qu'il soit impossible. » Le comte se leva en disant ces mots, comme un homme qui jette résolûment le masque; il se leva, droit et menaçant, l'image même de la puissance et de la force viriles en face du corps frêle et courbé, de la face pâle et maladive de l'aventurier intellectuel.

Et quiconque eût vu le contraste qu'ils formaient ainsi, aurait compris que si un jour venait où l'intérêt de l'un le poussât à dénoncer l'autre, il était probable que le brillant et audacieux réprouvé triompherait de la faiblesse physique et de l'esprit supérieur dutraître furtif.

Randal tressaillit; il se leva aussi et dit négligemment :

« Mais si cette garantie ne pouvait plus être donnée? Si, désespérant de rentrer en Italie, et résigné à son changement de fortune, votre cousin avait déjà marié sa fille à un Anglais?

— Ah! ce serait là, à l'exception de mon propre mariage, ce qui pourrait m'arriver de plus heureux.

— Comment cela? Je ne vous comprends pas.

— Mort de ma vie! Croyez-vous que cela ne détruirait pas pour mon cousin toute chance de rappel, et ne serait pas, aux yeux de l'Italie, une raison légitime de conférer ses domaines séquestrés à un *Italien? Non*, à moins que la jeune fille n'eût épousé un Anglais *d'une naissance* et d'un nom tels qu'ils fussent à eux seuls une ga-

rantie (et ceci n'est guère possible, puisqu'elle est pauvre), je m'en retournerais à Vienne, satisfait de pouvoir dire : « Ma parente est la « femme d'un Anglais. Les enfants d'un étranger hériteront-ils des « biens immenses d'une race si ancienne et si puissante? » Parbleu! si mon cousin n'eût été qu'un aventurier ou même qu'un professeur, il y a longtemps qu'il serait rentré. C'est le privilége des grands, qu'on ne leur pardonne pas aisément. »

Randal parut se livrer à une réflexion rapide mais intense. Le comte qui l'observait non pas en face, mais dans une glace, où se réfléchissait son visage, se dit :

« Cet homme sait quelque chose; il délibère; donc il peut m'être utile. »

Mais Randal ne dit rien qui pût confirmer cette hypothèse; il félicita poliment le comte de ses espérances dans les deux cas : « Et, ajouta-t-il, puisque vous ne voulez que du bien à votre cousin, il me semble que vous pourriez le découvrir par notre simple procédé anglais.

— Comment cela?

— En insérant dans les journaux une annonce, par laquelle vous lui diriez que, s'il veut se rendre à tel endroit, il y apprendra quelque chose d'avantageux pour lui. »

Le comte secoua la tête.

« Il se méfierait de moi et ne viendrait pas.

— Mais s'il était votre ami intime? Il a pris part à une insurrection; vous avez été plus prudent; mais vous ne lui avez fait aucun tort, bien que vous ayez profité de sa chute. Pourquoi donc vous éviterait-il?

— Les conspirateurs ne pardonnent jamais à ceux qui n'ont pas voulu conspirer avec eux; en outre, pour parler franchement, il croit que je lui ai fait du tort

— Ne pourriez-vous le détromper par l'intermédiaire de sa femme, de celle que vous lui avez cédée?

— Elle n'existe plus; elle mourut avant qu'il ne quittât l'Italie.

— Oh, cela est malheureux! Quoi qu'il en soit, je crois qu'un avertissement pourrait réussir. Vous me permettrez de réfléchir à tout ceci. N'allons-nous pas retrouver Mme la marquise? »

En rentrant dans le salon, ces messieurs trouvèrent Béatrice en grande toilette, assise auprès du feu, et lisant avec tant d'attention, qu'elle ne les vit pas entrer.

« Qu'est-ce qui vous intéresse donc si vivement, ma sœur? dit Peschiera. Le dernier roman de Balzac, sans doute? »

Béatrice tressaillit et, levant la tête, laissa voir des yeux pleins de larmes.

« Oh, non, dit-elle. Il ne s'agit pas d'une peinture des vices et des misères de la vie parisienne. Ce livre est vraiment beau, il parle au cœur. »

Randal prit le livre que la marquise venait de quitter; c'était celui-là même qu'avait discuté le petit cercle d'Hazeldean; après avoir charmé les innocents *et les simples de cœur*, il charmait la femme du *monde fatiguée et blasée.*

« Hum! murmura Randal, après tout le curé avait raison. C'est là une puissance, une sorte de puissance.

— Que j'aimerais à connaître l'auteur de ce livre! dit Béatrice. Qui est-ce donc? Le savez-vous?

— Non. Quelque vieux pédant en lunettes, peut-être.

— Je suis sûre du contraire. Il y a là un cœur, comme celui que j'ai toujours rêvé, et que je n'ai jamais rencontré.

— Oh, la naïve enfant! s'écria le comte: comme son imagination s'égare en rêves enchantés. Mais tandis que vous parlez comme une bergère, vous êtes parée comme une princesse.

— Ah! oui, j'oubliais la réception de l'ambassadeur d'Autriche. Mais je n'irai pas ce soir; ce livre me dégoûte du monde officiel.

— Comme vous voudrez, ma sœur. Moi, j'irai; je n'aime pas l'homme, et il ne m'aime pas; mais il faut conserver les apparences.

— Vous allez à l'ambassade d'Autriche? dit Randal; c'est aussi mon intention; nous nous y retrouverons. » Et il prit congé du frère et de la sœur.

« Votre ami me plaît, dit le comte en bâillant. Je suis sûr qu'il sait où se cachent nos oiseaux, et qu'il les guettera comme un chien d'arrêt, si je parviens à le convaincre qu'il y va de son intérêt. Nous verrons. »

CHAPITRE III.

Randal arriva à l'ambassade avant le comte, et se mêla aux jeunes attachés dont il était connu. Parmi eux se trouvait un Autrichien, de haute naissance, dont l'air noble et gracieux réalisait l'idéal de l'ancienne chevalerie allemande. Randal lui fut présenté, et après avoir échangé avec lui quelques mots sur des sujets indifférents, lui dit:

« A propos, prince, il y a en ce moment à Londres un de vos compatriotes, que vous connaissez sans doute, le comte de Peschiera?

— Il n'est pas mon compatriote. C'est un Italien. Je ne le connais que de nom et de vue, dit le prince avec quelque hauteur.

— Il est d'une très-ancienne famille, je crois?

— Incontestablement. Ses ancêtres étaient gentilshommes.

— Et très-riches?

— Ah! je croyais le contraire. Il jouit à la vérité d'un revenu considérable. »

Ici un jeune attaché, moins réservé que le prince, s'écria:

« Oh, Peschiera! le pauvre garçon aime trop les cartes pour être jamais riche.

— Et le parent dont les revenus lui ont été temporairement octroyés *a, dit-on, quelque chance* d'obtenir sa grâce? dit Randal.

— Je serais bien aise que ce fût vrai, dit le prince d'un ton décidé, et j'exprime ici le sentiment qui règne généralement à Vienne. Ce parent est un homme du plus noble caractère, et il a, je crois, été à la fois joué et trahi. Pardonnez-moi, monsieur, mais nous autres Autrichiens nous ne sommes pas si noirs qu'on nous fait. Avez-vous jamais vu en Angleterre le parent dont vous parlez?

— Jamais, quoiqu'il passe pour y résider. Il a une fille à ce que m'a dit le comte?

— Le comte, ah! J'ai entendu parler d'un projet, d'un pari de ce comte.... une fille! Pauvre enfant! j'espère qu'elle lui échappera, car il veut sans doute l'épouser.

— Peut-être est-elle déjà mariée à un Anglais?

— J'espère que non, dit le prince d'un ton grave; cela pourrait être un sérieux obstacle à la rentrée de son père.

— Vous croyez?

— On ne saurait en douter, dit l'attaché d'un air important et positif, à moins toutefois que cet Anglais ne fût d'un rang égal au sien. »

Il se fit un léger mouvement du côté de la porte; on annonçait le comte de Peschiera, et son extérieur était si noble, sa beauté si remarquable, que les préventions qu'excitait son caractère semblaient effacées ou oubliées devant l'irrésistible admiration qu'excitent toujours d'aussi brillants avantages personnels.

Le prince, dont la lèvre se plissa dédaigneusement à la vue du groupe qui entoura soudain le comte, se tourna vers Randal et dit:

« Savez-vous si un de vos compatriotes les plus distingués, lord L'Estrange, est en Angleterre?

— Non, prince, il n'y est pas. Vous le connaissez donc?

— Beaucoup.

— Il est en relations avec le parent du comte, et c'est peut-être de lui que vous avez appris à estimer si haut ce parent? »

Le prince s'inclina et dit avant de s'éloigner:

« Lorsqu'un homme d'honneur se porte garant d'un autre, il a droit d'être cru sur parole.

— Il s'agit de ne pas aller trop vite, se dit intérieurement Randal, j'ai failli me prendre dans mes propres filets. Si j'allais, en épousant la jeune fille, ne faire que mieux assurer sa fortune à Peschiera! Qu'il faut donc de prudence pour réussir en ce monde! »

Tandis que Randal se livrait à cette méditation, un membre du Parlement vint lui toucher l'épaule.

« Mélancolique Leslie! dit-il, je gage que je devine à quoi vous pensez.

— Devinez? dit Randal.

— Parbleu! vous pensez à la place que vous allez perdre.

— La place que je vais perdre?

— Dame! si le ministère tombe, vous ne pourrez guère conserver la vôtre, ce me semble? »

Ce personnage, le député favori du squire Hazeldean, sir John, était

un de ces législateurs particulièrement odieux aux gens en place; membre indépendant, grand propriétaire, ne songeant pas plus à conquérir le pouvoir pour lui-même qu'à faire couper les chênes de son parc; homme sans entrailles ni compassion pour ceux qui avaient une autre opinion, et une fortune moins magnifique que la sienne.

« Hum! fit Randal avec humeur, et d'abord, sir John, les ministres ne tomberont pas.

— Oh, que si, qu'ils tomberont! Vous savez que je vote généralement pour eux, et quant à moi, je les maintiendrais volontiers; mais ce sont des hommes de cœur et d'honneur, et puisqu'ils ne peuvent faire adopter leurs mesures, il faut bien qu'ils renoncent au pouvoir; autrement, par Jupiter! je tournerais casaque et je voterais moi-même contre eux.

— Je n'en doute pas, sir John, vous en êtes bien capable; ceci est une affaire entre vous et vos électeurs. Mais quand même les ministres sortiraient, pourquoi moi qui n'occupe qu'un poste subalterne, qui ne suis pas ministre, devrais-je sortir aussi?

— Pourquoi? Ah çà, Leslie, vous moquez-vous de moi? Un jeune homme comme vous n'aurait jamais la bassesse de rester avec ceux-là mêmes qui auraient renversé votre ami Egerton!

— En vérité, sir John, dit Randal reprenant un air gracieux, tandis qu'intérieurement il anathématisait le membre de son comté, je suis si novice dans ces sortes de choses, que ce que vous venez de me dire ne m'avait pas frappé tout d'abord. Vous avez sans doute raison; dans tous les cas, je ne saurais avoir là-dessus un meilleur conseiller que M. Egerton lui-même.

SIR JOHN. Certainement, c'est un parfait gentleman qu'Egerton. Je voudrais que nous pussions le réconcilier avec Hazeldean.

RANDAL (soupirant). Ah! plût à Dieu!

SIR JOHN. Nous aurons maintenant quelque chance d'y réussir, car le temps approche où tous les hommes de l'ancienne école auront besoin de s'unir et de se tenir fermes.

RANDAL. C'est parler sagement, mon cher sir John. Mais veuillez m'excuser, il faut que j'aille rendre mes devoirs à l'ambassadeur. »

Une heure plus tard, alors que Randal cherchait son manteau dans le vestibule, il fut rejoint par Audley Egerton.

« Ah! Leslie, dit le ministre avec plus de bienveillance que de coutume, si vous ne craignez pas le froid, allons-nous-en à pied; j'ai renvoyé ma voiture. »

Tant de condescendance était chose si rare chez son patron, que Randal surpris eut le pressentiment d'un malheur.

Lorsqu'ils furent dehors, Egerton, après un instant de silence, dit:

« Mon cher Leslie, je me flattais de vous avoir du moins pourvu du nécessaire, et j'espérais vous ouvrir par la suite une carrière plus brillante. Chut! Je ne doute pas de votre reconnaissance; écoutez-moi. Il est possible que, d'après certaines mesures prises par le gouvernement, nous soyons battus à la Chambre des communes, et que naturellement nous nous retirions. Je vous dis ceci d'avance, afin que

vous ayez le temps de réfléchir au parti que, le cas échéant, il vous conviendrait de prendre. Je perdrais probablement tout pouvoir de vous servir. On s'attendra sans doute, à cause de notre parenté et de mes intentions bien connues à votre égard, on s'attendra sans doute à vous voir renoncer à la place que vous occupez et vous attacher à ma fortune quelle qu'elle soit. Mais, comme je n'ai pas d'ennemis personnels dans le parti opposé, et comme ma position dans le monde me permettra de soutenir et de défendre votre conduite, quoi que vous décidiez, si vous croyez plus prudent de conserver votre place, dites-le-moi franchement, et je ferai en sorte que vous puissiez la garder sans que votre honneur ni votre réputation aient à en souffrir. En ce cas, bornez votre ambition à un avancement graduel dans les bureaux. D'un autre côté, si vous préférez courir la chance de ma rentrée au pouvoir et donner votre démission, s'il vous convient de vous attacher à une politique exposée, non-seulement à être bientôt celle de l'opposition, mais encore à devenir impopulaire, je ferai mon possible pour vous faire entrer au Parlement. Je ne puis dire que je vous conseille ce dernier parti. »

Randal se sentait comme un homme qui vient de faire une chute terrible; il était littéralement étourdi, abasourdi. Il parvint cependant à murmurer :

« Avez-vous pu croire, monsieur, que j'abandonnerais votre sort, votre parti, votre cause ?

— Mon cher Leslie, reprit le ministre, vous êtes trop jeune pour vous regarder comme engagé envers aucun homme ou aucun parti, si ce n'est par ce malheureux pamphlet. Ce n'est point ici une affaire de sentiment, mais de bon sens et de réflexion. N'en parlons pas davantage pour le moment; mais, en examinant le pour et le contre, vous saurez d'avance ce qu'il vous conviendrait de faire, si la nécessité d'opter se présentait tout à coup.

— J'espère qu'elle ne se présentera pas.

— Je l'espère aussi, et bien sincèrement, » dit le ministre avec énergie.

CHAPITRE IV.

Randal ne dormit pas de la nuit, mais il était de ceux qui n'ont ni le besoin ni l'habitude de beaucoup de sommeil. Cependant vers le matin, à l'heure où les rêves passent pour être prophétiques, il tomba dans un sommeil peuplé de visions délicieuses, de rêves où Rood-Hall lui apparaissait couronné de tours aussi majestueuses que celles de Belvoir ou de Raby et dominant des terres et des fermes arrachées à l'usurpation des Thornhill et des Hazeldean; de rêves dans lesquels l'or et la puissance d'Egerton, un cabinet dans Downing-Street

et des salons dans Grosvenor-Square, tombaient aux mains de l'heureux dormeur aussi facilement que l'empire de Chaldée dans celles de Darius le Mède.

S'éveillant en sursaut, il s'habilla à la hâte et fut consterné d'entendre sonner onze heures, car ce n'était jamais qu'au déjeuner qu'il avait l'occasion de causer un peu avec son austère patron, et à onze heures celui-ci devait être sorti. Il l'était en effet. Randal acheva promptement son repas solitaire; puis, saisi d'une subite affection pour son bureau, il résolut de s'y rendre. En traversant Piccadilly, il reconnut une voix qui depuis peu lui était devenue familière, et, se retournant, il aperçut le baron Lévy marchant, sans pourtant lui donner le bras, à côté d'un gentleman presque aussi élégant que lui-même, mais dont le pas était plus leste et plus allègre que le sien.

Tandis que Randal se retournait à la voix de Lévy, celui-ci disait tout bas à son compagnon :

« Un jeune homme qui fréquente le meilleur monde, vous devriez l'attirer aux soirées de votre femme.

— Comment vous portez-vous, monsieur Leslie? Permettez que je vous présente à M. Richard Avenel. »

Puis, passant son bras sous celui de Randal, il lui dit à l'oreille :

« Un homme du plus grand talent, immensément riche, qui a dans sa poche deux ou trois siéges au Parlement; sa femme donne des soirées, c'est son faible.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, monsieur, dit Avenel en soulevant son chapeau. Voici un beau temps.

— Un peu froid, dit Randal qui, comme presque toutes les personnes maigres et délicates, était très-frileux.

— Il n'en est que plus sain ; cela donne du ton, dit Avenel ; mais, vous autres jeunes gens, vous êtes énervés par les veilles et l'atmosphère des salons. Vous aimez la danse, bien entendu, monsieur? »

Puis, sans attendre la réponse de Randal, M. Avenel continua rapidement :

« Mistress Avenel donne une soirée dansante jeudi prochain. Je serais charmé de vous recevoir à Eaton-Square. Attendez, je vais vous donner une carte. »

Et, tirant de sa poche une douzaine de grandes cartes d'invitation, il en choisit une et la présenta à Randal. Le baron pressa le bras de celui-ci, lequel répliqua poliment qu'il s'estimerait heureux d'être présenté à mistress Avenel. Puis, comme il lui était peu agréable d'être vu sous l'aile du baron Lévy, semblable à un pigeon sous celle d'un faucon, il se dégagea doucement, et, prétextant une besogne pressée, il se dirigea rapidement vers son bureau.

« Ce jeune homme finira par faire figure, dit le baron. Je n'en connais pas qui ait moins de préjugés. Il est allié à la famille d'Audley Egerton, qui....

— Audley Egerton ! interrompit M. Avenel; cet animal hautain, désagréable, ingrat!

— Comment? Que savez-vous de lui?

— Il a dû son entrée au Parlement aux votes de deux de mes proches parents, et lorsqu'en arrivant à Londres, je suis allé dans son cabinet pour lui parler, il m'en a littéralement chassé. Au diable soit l'impertinent! Si jamais j'en trouve l'occasion, je le payerai de la même monnaie.

— Il vous a chassé! cela m'étonne de la part d'Egerton; bien que très-froid, il est généralement poli avec tout le monde. Il faut que vous l'ayez offensé dans son côté faible.

— Un homme si magnifiquement payé par le public ne devrait pas avoir de côté faible. Quel est celui d'Egerton?

— Oh! il se pique surtout d'être un parfait gentleman, un homme de l'honneur le plus délicat, dit Lévy avec ironie. Il faut que vous l'ayez blessé là-dessus. Comment cela est-il arrivé?

— Je ne m'en souviens plus, répondit M. Avenel, qui depuis son mariage connaissait trop bien l'échelle des dignités pour ne pas rougir en songeant au désir qu'il avait témoigné d'être fait baronnet. Inutile de nous casser la tête au sujet de cet arrogant.

— Pour en revenir à ce que nous disions, il faut absolument que j'aie cet argent la semaine prochaine.

— Vous pouvez y compter.

— Et vous ne mettrez pas mes billets dans le commerce; vous les garderez sous clef.

— C'est convenu.

— Ce n'est qu'un moment difficile, une panique commerciale causée par la chute probable de ces précieux ministres. Je flotterai bientôt sur ces eaux troubles.

— A l'aide d'un bateau de papier, dit le baron en riant; » et les deux interlocuteurs se séparèrent après s'être donné la main.

CHAPITRE V.

Pendant ce temps, la voiture d'Egerton le déposait à la porte de lord Lansmere, près de Knightsbridge. Il demanda la comtesse et on le fit entrer dans le salon désert. Egerton était plus pâle que de coutume, et lorsque la porte s'ouvrit il s'essuyait le front et ses lèvres tremblaient. La comtesse en entrant laissa voir, elle aussi, des signes d'émotion également étrangers à son calme habituel. Elle pressa silencieusement la main d'Audley, et, s'asseyant près de lui, parut chercher à rassembler ses idées; à la fin elle dit :

« Nous nous voyons bien rarement monsieur Egerton, malgré votre intimité avec Lansmere et Harley. Je vais bien peu dans le monde, et vous ne venez jamais me trouver.

— Je pourrais, madame, dit Egerton, répondre à votre bienveillant

reproche que je ne dispose guère de mon temps, mais j'aime mieux dire la vérité : « Il doit nous être pénible à tous deux de nous rencon- « trer. »

La comtesse rougit et soupira, mais n'opposa rien à cette assertion.

« Je présume donc, reprit Audley, que puisque vous m'avez demandé, c'est pour me communiquer une chose importante ?

— C'est une chose qui concerne Harley, dit la comtesse comme pour s'excuser, et sur laquelle je voudrais avoir votre avis.

— Qui concerne Harley. Parlez, je vous en conjure.

— Mon fils vous a sans doute confié qu'il a élevé et formé une jeune fille dans l'intention de faire d'elle lady L'Estrange.

— Harley n'a pas de secrets pour moi, dit Egerton avec tristesse.

— Cette jeune fille est arrivée en Angleterre, elle est ici, dans cette maison.

— Et Harley aussi ?

— Non ; elle a fait le voyage avec lady N.... et ses filles. Harley devait la suivre de près, et je l'attends chaque jour. Voici sa lettre : Vous remarquerez qu'il n'a pas révélé ses intentions à cette jeune fille, en ce moment confiée à ma tutelle, qu'il ne lui a jamais parlé d'amour. »

Egerton prit la lettre qu'il lut rapidement quoique avec attention.

« Oui, je vois, dit-il, en rendant la lettre à lady Lansmere ; il veut auparavant que vous connaissiez miss Digby et que vous la jugiez. Il veut savoir si vous approuverez son choix.

— C'est là-dessus que j'ai voulu vous consulter. Une jeune fille sans position. Le père était à la vérité un gentleman, bien que d'une naissance équivoque, mais je ne sais ce qu'était la mère. Moi qui espérais voir Harley s'allier à l'une des premières maisons d'Angleterre ! » Et la comtesse joignit convulsivement les mains.

EGERTON. « Harley n'est plus un enfant. Jusqu'ici ses talents ont été gaspillés ; il a mené une vie errante et sans but. Il vous présente une occasion de raffermir son esprit, de réveiller ses brillantes facultés, de le voir se fixer près de vous ; lady Lansmere, vous ne sauriez hésiter.

LADY LANSMERE. Ah ! si, si, j'hésite. Après tout ce que j'avais espéré, après tout ce que j'ai fait pour empêcher....

EGERTON (l'interrompant). Vous lui devez une expiation ; elle est en votre pouvoir, que n'est-elle au mien ? »

La comtesse pressa de nouveau la main d'Egerton, et des larmes jaillirent de ses yeux.

« Eh bien, qu'il en soit ainsi ; j'y consens. Je me tairai ; j'imposerai silence à ce cœur orgueilleux. Hélas ! J'ai failli briser le sien ! Je suis bien aise que vous m'ayez parlé ainsi. J'aime à penser qu'il vous devra mon consentement. Ce sera une expiation pour tous deux.

— Vous êtes trop généreuse, madame, dit Egerton visiblement *ému, quoique* cherchant comme toujours à réprimer son émotion. Et *maintenant, puis-je* voir la jeune fille ? Cette conversation m'est pé-

nible, vous voyez que je tremble, malgré la vigueur de mes nerfs, et, en ce temps-ci surtout, j'ai besoin de toute ma force et de toute ma fermeté.

— J'ai en effet entendu dire que le ministère va probablement se retirer; mais c'est du moins avec honneur, et il sera bientôt rappelé par la voix de la nation.

— Permettez que je voie l'épouse future d'Harley, » dit Egerton sans prendre garde à ce compliment de condoléance.

La comtesse sortit, et rentra après quelques minutes, accompagnée d'Hélène Digby.

Hélène était merveilleusement embellie depuis le temps où nous l'avons vue pâle et délicate, avec son doux sourire et son regard intelligent, assise près de Léonard dans son grenier. Elle était de taille moyenne, toujours mince, mais élégante; elle avait cette gracieuse rondeur de formes qui s'allie si bien à l'idée de la femme faite pour embellir la vie et en adoucir les angles trop rudes, faite pour embellir, non pour protéger. Les lignes de son visage n'eussent peut-être pas satisfait l'œil d'un artiste, il manquait de régularité, mais l'expression en était éminemment douce et agréable, et en la regardant on ne pouvait s'empêcher de dire : « Quelle charmante physionomie ! »

Une teinte de mélancolie se mêlait à cette douceur; la jeunesse d'Hélène conservait des traces de son enfance. Sa démarche était un peu lente, et ses manières timides et réservées.

Audley la regarda avidement tandis qu'elle s'approchait de lui, puis, se levant, il lui prit la main et la baisa.

« Je suis le plus ancien ami de votre tuteur, » dit-il en l'attirant dans l'embrasure d'une fenêtre; et il jeta vers la comtesse un regard indiquant qu'il désirait causer librement avec Hélène. Lady Lansmere le comprit; elle resta dans le salon, mais prit un livre et s'assit à quelque distance.

C'était un spectacle touchant que de voir l'austère homme d'État s'efforçant d'attirer à lui la douce et timide jeune fille, et quiconque l'eût alors écouté se fût aisément rendu compte de son influence sociale et eût été frappé de l'habileté avec laquelle il savait adapter son esprit à celui des femmes.

Il parla d'Harley L'Estrange. Il en parla avec tact et délicatesse. Hélène, qui ne répondait d'abord que par monosyllabes, s'enhardit peu à peu jusqu'à exprimer sa reconnaissante affection. Le front d'Audley devint soucieux. Il parla alors de l'Italie, et bien que personne ne fût moins poëte que lui, cependant avec la dextérité d'un homme du monde accoutumé à étudier les caractères les plus opposés au sien, il suggéra certaines idées de nature à provoquer l'expression de sentiments poétiques chez une femme.

Les réponses d'Hélène témoignaient d'un goût cultivé, d'un esprit délicat, mais elles indiquaient aussi une imagination accoutumée à se colorer de reflets, à apprécier, admirer, révérer ce qui est grand et beau, mais humblement et doucement. Il n'y avait dans son langage ni enthousiasme chaleureux, ni remarques originales, aucun éclair

de la faculté créatrice. Egerton en revint à l'Angleterre; il parla de la nature critique des événements, des droits de la patrie aux talents de tous ceux qui sont capables de la servir et de guider ses destinées. Il s'étendit chaleureusement sur les talents d'Harley, et se réjouit à l'idée qu'il revenait en Angleterre, sans doute pour y commencer une carrière brillante. Hélène parut surprise, mais son visage ne s'anima d'aucune lueur qui répondît à l'éloquence d'Audley. Il se leva, et une expression de désappointement passa sur ses nobles traits, puis s'y évanouit aussitôt.

« Adieu, ma chère miss Digby, dit-il, je crains de vous avoir fatiguée avec ma politique. Adieu, lady Lansmere, je verrai sans doute Harley dès qu'il sera de retour. »

Puis il descendit rapidement, regagna sa voiture et donna ordre au cocher de le conduire à Downing-Street. Il baissa les stores et se renversa en arrière. Une certaine langueur se laissa voir sur son visage et deux ou trois fois il porta machinalement la main à son cœur.

« Elle est bonne, douce, aimable, et fera certainement une excellente épouse, se dit-il à mi-voix; mais aime-t-elle Harley comme il a rêvé d'être aimé? Non! A-t-elle la puissance et l'énergie de réveiller ses facultés engourdies et de nous rendre le Harley d'autrefois? Non! La nature l'a destinée à être le reflet d'un soleil, non pas à être elle-même le soleil; cette enfant n'est pas celle qui peut réparer le passé et illuminer l'avenir. »

CHAPITRE VI.

Ce même soir Harley L'Estrange arriva chez son père. Les quelques années qui s'étaient écoulées depuis que nous ne l'avons vu, n'avaient amené aucun changement remarquable dans sa personne. Ses mouvements avaient conservé l'élasticité de la jeunesse, et sa physionomie la singulière variété de jeu qui la caractérisait. Il paraissait heureux sans affectation de revoir ses parents et montrait quelque chose de la gaieté et de la tendresse d'un écolier qui rentre à la maison paternelle. Ses manières envers Hélène témoignaient du sentiment chevaleresque qui dominait dans son caractère, elles exprimaient l'affection mais aussi le respect. Celles d'Hélène envers lui étaient réservées, mais innocemment gracieuses et doucement cordiales. Harley était celui qui parlait davantage. L'aspect des affaires était si critique qu'il ne put éviter de faire quelques questions relatives à la politique. Il en parlait même avec plus d'intérêt qu'il n'avait encore fait; lord Lansmere était ravi.

« *Eh* bien, Harley, tu aimes donc ton pays après tout?

— Certainement, dès qu'il est en danger, » répliqua le patricien; et le sybarite semblait devenu un Athénien.

Puis il s'informa avec empressement de son ami Audley, et lorsque sa curiosité fut satisfaite, s'enquit des nouvelles littéraires. Il avait beaucoup entendu parler d'un ouvrage récent; il nomma celui que M. Dale attribuait au professeur Moss; aucun de ses interlocuteurs ne l'avait lu.

Harley les accusa d'indolence et de stupidité dans son langage original et métaphorique, puis il dit: « Et les cancans du monde?

— Nous ne les connaissons jamais, dit lady Lansmere.

— On parle beaucoup d'une nouvelle charrue, au Boodle, dit lord Lansmere.

— Que Dieu la conduise. Mais ne parle-t-on pas d'un homme nouveau au White?

— Je ne fais pas partie du club de White.

— Néanmoins vous pouvez avoir entendu parler du comte de Peschiera?

— Ah oui, dit lord Lansmere; on me l'a montré l'autre jour dans le parc de Saint-James; c'est un bel homme pour un étranger; ses cheveux sont convenablement taillés, il a l'air distingué, on le prendrait pour un Anglais.

— Ah! ah! Il est donc ici! » et Harley se frotta les mains.

« Quelle route as-tu prise? Es-tu passé par le Simplon?

— Non; je suis venu tout droit de Vienne. » Puis racontant gaiement les petites aventures de son voyage, Harley continua d'amuser son père jusqu'à l'heure du coucher. A peine Harley fut-il dans sa chambre que sa mère l'y rejoignit.

« Eh bien, dit-il, il n'est pas besoin de vous demander si vous aimez miss Digby. Qui ne l'aimerait?

— Harley, mon fils! dit la mère fondant en larmes, sois heureux à ta façon, mais sois heureux, c'est tout ce que je te demande. » Harley très-ému répondit avec reconnaissance à cette tendre injonction, puis amenant sa mère à causer d'Hélène il lui demanda brusquement: « Et de nos chances de bonheur, de son bonheur à elle, autant que du mien, qu'en pensez-vous? Parlez-moi franchement.

— Oh! je ne saurais douter du bonheur d'Hélène, répliqua fièrement la mère; et quant au vôtre, n'avez-vous pas vous-même décidé là-dessus?

— Mais cependant cela encourage et fait plaisir de s'entendre approuver. Hélène a certainement un caractère d'une grande douceur.

— Je le crois comme vous, mais son esprit.

— Est richement orné.

— Elle parle si peu.

— Oui; je ne sais pourquoi; c'est pourtant une femme!

— Peuh! fit la comtesse en souriant malgré elle; mais racontez-moi plus en détail ce que vous avez fait. Vous l'aviez prise encore enfant, et vous aviez résolu de l'élever selon vos idées. La tâche a-t-elle été facile?

— Oui, sans doute. Je désirais lui inspirer le goût et l'habitude de la vérité, et elle était naturellement vraie comme le jour; le goût de la nature, et il était inné chez elle. Quant à comprendre l'art comme interprète de la nature, la chose a été plus difficile, mais cela viendra j'espère. L'avez-vous entendue chanter et jouer du piano?

— Non.

— Elle vous étonnera. Elle a moins de facilité pour le dessin. Cependant là encore tout ce que peut l'éducation a été fait. En un mot elle est accomplie. Le caractère, l'esprit, le cœur, tout en elle est excellent. (Harley s'arrêta et étouffa un soupir). Je dois certainement m'estimer très-heureux, reprit-il (et il se mit à monter sa montre).

— Bien entendu, elle vous aime, dit la comtesse; comment en serait-il autrement?

— Si elle m'aime; ma bonne mère, c'est justement là ce qui me reste à lui demander.

— A lui demander? L'amour se découvre d'un coup d'œil; il est inutile de rien demander.

— Pour moi, je ne l'ai pas découvert, je vous l'assure. Avant que son enfance ne fût complétement écoulée, elle quitta naturellement ma maison. Je la confiai à une famille italienne qui résidait près de moi. Je la voyais souvent, je dirigeais ses études, je surveillais ses progrès.

— Et vous en devintes amoureux?

— Amoureux est un mot bien violent. Non; je suivis une pente doucement inclinée depuis le premier pas, jusqu'à ce qu'enfin je me dis intérieurement: Harley L'Estrange, l'heure est venue; le bouton s'est épanoui en fleur, il est temps de le cueillir; et je me répondis doucement: qu'il en soit ainsi. J'appris alors que lady N.... retournait en Angleterre avec ses filles; je lui demandai de se charger de ma pupille et de la conduire sous votre toit. Je vous écrivis, j'obtins votre assentiment, vous m'assurâtes que j'aurais par la suite celui de mon père. Me voici, j'ai votre approbation. Je parlerai demain à Hélène. Peut-être après tout ne voudra-t-elle pas de moi?

— Il est étrange, bien étrange que vous parliez de cela si froidement et si légèrement, vous qui êtes capable d'aimer si ardemment.

— Soyez satisfaite, ma mère, dit Harley d'un ton sérieux, je le suis. L'amour tel que je l'ai ressenti autrefois est à jamais éteint en moi, je ne le sens que trop, hélas! Mais une société douce, une tendre amitié, la consolation et la joie d'un sourire de femme, plus tard la voix des enfants, cette musique qui en frappant à la fois le cœur des deux parents y réveille les sympathies les plus durables et les plus pures, voilà ce que j'espère aujourd'hui. Est-ce donc là un espoir à dédaigner, ma bonne mère?»

La comtesse pleura de nouveau, et lorsqu'elle quitta la chambre ses larmes coulaient encore.

CHAPITRE VII.

O Hélène! douce Hélène, type charmant de cette excellence féminine, tranquille, sereine, inaperçue, profondément sentie! La ménagère, la consolatrice, l'ange dont les ailes repliées autour du cœur y cachent une source féconde et divine que jamais ne troublent les eaux corrompues du monde. Hélène, est-ce bien en toi que le fantasque et brillant « fils du caprice et du loisir » doit trouver la régénération de sa vie, le second baptême de son âme? A quoi bon tes humbles vertus pour celui que sa fortune doit préserver de toute rude épreuve et dont les chagrins sont en dehors de ton horizon?

Et toi-même qui as besoin d'être doucement attirée au dehors, de te développer dans l'atmosphère calme et féconde d'un heureux et saint amour, l'affection que t'offre Harley L'Estrange te suffira-t-elle? Les feuilles encore repliées dans le calice ne se flétriront-elles pas sous l'ombre qui les protégera peut-être contre l'orage, mais qui, en même temps les privera du soleil? Que peux-tu pour la joie ou la douleur d'un cœur que ne fait point palpiter ton nom? Possèdes-tu donc le charme et la force de l'astre des nuits pour soulever ou abaisser à ta volonté les flots de cette mer orageuse? Qui dira cependant jusqu'où peuvent s'approcher deux cœurs auxquels le mal est étranger et dont le temps resserre chaque jour les liens?

Heureux encore les époux quand chacun d'eux apporte à l'autel, sinon la flamme, du moins l'encens. Alors que toutes les pensées de l'homme sont nobles et généreuses, tous les sentiments de la femme, doux et purs, l'amour peut suivre s'il ne précède l'hymen, et sinon, si les fleurs manquent à la couronne, on peut regretter la rose, on est du moins à l'abri de l'épine.

La matinée était belle, quelque peu obscurcie cependant par le brouillard qui à Londres annonce l'approche de l'hiver, et Hélène se promenait pensive sous les grands arbres qui entouraient le jardin de l'hôtel Lansmere. Les arbres avaient encore des feuilles, mais fanées et desséchées; parfois les oiseaux chantaient encore, mais leurs notes étaient plaintives et mélancoliques: jusqu'à l'arrivée d'Harley, tout dans cette demeure avait paru étrange et triste à la pauvre Hélène. Lady Lansmere l'avait reçue avec bonté, mais avec une certaine contrainte, et les manières imposantes habituelles à la comtesse, envers tous excepté Harley, avaient glacé la timide orpheline. Un vague sentiment de sa position équivoque, de l'infériorité de sa naissance et de sa fortune, oppressait encore Hélène. Elle se promenait rêveuse dans les grandes allées tournantes, et cette sorte de campagne artifi-

cielle semblait à celle dont l'âme aspirait à la simple nature comme une image des liens qui emprisonnent le rang.

Les réflexions d'Hélène furent interrompues par les joyeux aboiements de Néron qui bondit vers elle et lui posa dans la main sa grosse tête velue; tandis qu'elle se baissait pour caresser le chien, heureuse de le revoir, et que des larmes longtemps contenues coulaient de ses yeux (car je ne sache rien qui provoque plus naturellement les larmes que le cordial accueil d'un chien lorsque quelque chose chez les humains nous a affligés ou froissés), elle entendit derrière elle la voix harmonieuse d'Harley. Hélène essuya rapidement ses larmes pendant que son tuteur s'approchait; lorsqu'il fut près d'elle, il lui prit la main et attira doucement son bras sous le sien.

« J'ai si peu joui de votre conversation hier soir, ma chère Hélène, que j'ai le droit d'en réclamer ce matin le monopole, même aux dépens de Néron. Et vous voici donc de retour dans votre pays. » Hélène soupira doucement.

« Ne puis-je pas espérer que vous vous y retrouvez sous de meilleurs auspices qu'aux jours de votre enfance? »

Hélène tourna vers son tuteur des yeux pleins d'une reconnaissance ingénue et du souvenir de tout ce qu'elle lui devait.

« Hélène, reprit Harley avec une sérieuse et mélancolique douceur, vos yeux me remercient; mais écoutez-moi, je ne mérite aucun remercîment. Je vais vous faire une étrange confession d'égoïsme.

— Vous! ah! c'est impossible.

— Jugez-en vous-même, puis vous déciderez lequel de nous deux doit être reconnaissant. Hélène, lorsque j'avais à peine votre âge, que je n'étais qu'un écolier par les années, mais que par le cœur, par l'énergie et par les aspirations élevées, j'étais plus homme, je crois que je ne l'ai jamais été depuis, j'aimai, j'aimai avec passion. »

Il s'arrêta un instant, luttant visiblement contre lui-même. Hélène l'écoutait muette de surprise, mais l'émotion d'Harley éveilla la sienne, il tardait à son cœur tendre et compatissant de le consoler; son bras s'appuya moins légèrement sur celui de son tuteur.

« J'aimai profondément et pour mon malheur, reprit Harley. C'est une longue histoire que je vous dirai peut-être plus tard. Le monde appelait cet amour une folie. Je n'ai pas discuté son arrêt alors, je ne pourrais le discuter maintenant. Il suffit; la mort frappa subitement, cruellement et pour moi mystérieusement celle que j'aimais. Mon amour lui survécut! Heureusement une distraction s'offrit non pas contre la douleur, mais contre le découragement et l'inertie. J'étais soldat, je rejoignis l'armée. Les hommes m'appelèrent brave. Erreur! je n'étais qu'un poltron devant la vie. Je cherchais la mort; comme le sommeil elle est souvent sourde à notre appel. La paix se fit. De même que lorsqu'a cessé le vent les voiles retombent, ainsi lorsque cessa pour moi l'animation de la guerre tout me parut plat, inutile, indifférent. Mon cœur était pesant, bien pesant. Peut-être ma douleur *eût-elle été moins* obstinée si je n'eusse craint d'avoir des

reproches à me faire. Depuis lors j'ai été errant, vagabond, exilé volontaire.

« Mon adolescence avait été ambitieuse, toute ambition fut détruite en moi. Les flammes lorsqu'elles atteignent le cœur s'étendent et ne laissent que des cendres. Mais je serai bref; je ne voulais pas me plaindre ainsi, moi à qui le ciel a réservé tant de bienfaits.

« Je me sentais pour ainsi dire séparé de tout ce qui fait la joie des autres hommes. Je m'effrayai en me voyant devenir de plus en plus la proie d'humeurs fantasques et capricieuses. Je résolus de m'attacher à quelque cœur vivant, c'était la seule chance que j'eusse de ranimer le mien. Mais celle que j'avais aimée demeurait mon seu type de la femme et elle différait de toutes celles que je voyais. Je me dis donc à moi-même : « J'élèverai quelque enfant en sorte qu'elle « réalise mon idéal. » A l'époque où j'étais vivement préoccupé de cette pensée, le hasard me fit vous rencontrer. Frappé des malheurs de votre enfance, touché de votre courage, ravi de votre nature aimante, je me dis : « Voici ce que je cherchais. » Hélène, en me chargeant de diriger votre vie, en cultivant votre esprit et votre cœur, vous le voyez, je n'ai donc été qu'un égoïste. Et maintenant que vous êtes arrivée à l'âge où il convient que je vous parle ouvertement, maintenant que vous êtes sous le toit sacré de ma mère, maintenant je vous demande : pouvez-vous accepter ce cœur tel que l'ont fait des années perdues et un chagrin trop longtemps nourri? Voulez-vous être du moins ma consolatrice? Voulez-vous m'aider à regarder la vie comme un devoir et à retrouver ces inspirations qui autrefois m'élevaient au-dessus des misérables et frivoles intérêts du jour?

« Hélène, je vous le demande, voulez-vous être tout cela sous le nom de ma femme? »

Nous essayerions vainement de décrire les émotions rapides, multiples, indéfinissables qui traversèrent le cœur ingénu d'Hélène tandis qu'elle écoutait Harley.

L'étonnement, la compassion, un tendre respect, la sympathie, une gratitude presque filiale, se disputaient tellement son âme que lorsqu'il s'arrêta et lui prit doucement la main, elle demeura étourdie, muette, accablée. Harley sourit en regardant son visage expressif et couvert de rougeur. Il comprit sur-le-champ que l'idée d'une telle proposition ne lui était jamais venue, qu'elle ne l'avait jamais envisagé sous le caractère d'un amant, qu'elle n'avait même jamais sondé son propre cœur sur la nature des sentiments qu'il lui inspirait.

« Hélène, reprit-il d'un ton de douce tendresse, il y a quelque disparité d'âge entre nous et peut-être n'ai-je plus le droit d'aspirer à l'amour que la jeunesse n'accorde qu'à la jeunesse. Permettez-moi seulement de vous faire une question à laquelle vous répondrez franchement : Avez-vous vu dans notre vie tranquille du continent ou chez vos amis italiens, avez-vous vu quelqu'un que vous me préfériez?

— Non, en vérité, non! murmura Hélène. Cela serait-il possible? Qui vous est supérieur? » Puis avec un soudain effort, car sa sincé-

rité était alarmée et son affection même pour Harley si filiale et si respectueuse la faisait craindre de le tromper, elle se recula un peu et dit :

« O mon cher tuteur! vous le plus noble des hommes, à mes yeux du moins, pardonnez-moi, pardonnez-moi si je vous parais ingrate, si j'hésite, mais je ne puis me croire digne de vous. Je n'ai jamais levé les yeux si haut. Votre rang, votre position....

— Pourquoi seraient-ils éternellement ma malédiction? Oubliez-les et continuez.

— Ce n'est pas cela seulement, dit Hélène en sanglotant presque, quoique ce soit beaucoup; mais moi, réaliser votre type, votre idéal! moi! C'est impossible. Oh! comment pourrais-je jamais vous être utile, vous consoler?

— Vous le pouvez, Hélène, vous le pouvez! s'écria Harley acharné de cette modestie ingénue. Puis-je garder cette main? »

Et Hélène, laissant sa main dans celle d'Harley, détourna son visage baigné de larmes.

Un pas lent et grave se fit entendre sous les arbres.

« Ma mère, dit Harley L'Estrange levant les yeux, je vous présente ma fiancée. »

CHAPITRE VIII.

Harley L'Estrange, après son importante entrevue avec Hélène, se dirigea vers l'hôtel d'Egerton. Il venait d'entrer dans une des rues qui conduisent à Grosvenor-Square, lorsqu'un jeune homme marchant rapidement dans une direction opposée vint se frapper contre lui, et, reculant avec un mot d'excuse, s'écria : « Quoi, lord L'Estrange en Angleterre! Permettez-moi de vous féliciter de votre retour, milord; mais vous paraissez à peine me reconnaître?

— Pardonnez-moi, monsieur Leslie. Je vous reconnais maintenant à votre sourire; mais vous êtes encore d'un âge qui me permet de vous dire que vous êtes changé depuis que je ne vous ai vu.

— Et cependant vous, milord, me paraissez plus jeune qu'alors. »

Cette réponse avait cela de vrai qu'il y avait maintenant moins de différence apparente qu'autrefois entre Leslie et L'Estrange, car les soucis qui assiégeaient l'âme de l'ambitieux étaient visibles sur son visage, tandis que le culte rêveur d'Harley pour la vérité et la beauté semblait avoir conservé chez leur adorateur l'immortelle jeunesse de ces divinités.

Harley reçut ce compliment avec une indifférence qui eût convenu *à un stoïque*, mais qui semblait peu naturelle chez un homme sor-

tant de demander en mariage une femme beaucoup plus jeune que lui.

« Vous alliez peut-être chez M. Egerton? reprit Leslie. En ce cas, je vous préviens qu'il n'est pas chez lui; il est au ministère.

— Merci; je vais alors diriger mes pas de ce côté.

— J'y vais moi-même, » dit Randal en hésitant.

L'Estrange était peu prévenu en faveur de Leslie par ce qu'il connaissait de lui, mais la remarque de Randal faisait appel à sa politesse habituelle et il répliqua avec un empressement de bon goût : « Allons ensemble jusque-là. »

Randal accepta le bras qui lui était offert, et lord L'Estrange, comme il arrive généralement à ceux qui reviennent d'un long voyage, prit le rôle de questionneur dans le dialogue qui suivit :

« Egerton est toujours le même, je suppose, trop occupé pour être malade, trop ferme pour être chagrin?

— Quand il serait l'un ou l'autre, il dédaignerait de se plaindre. Mais néanmoins, mon cher lord, je serais heureux de savoir ce que vous pensez de sa santé.

— Comment cela? Vous m'inquiétez.

— Ce n'est pas mon intention et je vous prie de lui laisser ignorer ce que je vous ai dit; mais il me paraît souffrant et fatigué.

— Pauvre Audley! dit L'Estrange d'un ton de profonde affection. Je le questionnerai, et sans vous nommer, soyez-en sûr, car je sais combien il redoute qu'on le croie susceptible des infirmités humaines. Je vous suis obligé de m'avoir prévenu et reconnaissant de l'intérêt que vous portez à quelqu'un qui m'est si cher. »

Et le ton d'Harley fut plus cordial qu'il ne l'avait jamais été envers Randal. Il s'informa ensuite de ce que pensait celui-ci des rumeurs qui étaient venues jusqu'à lui au sujet de la chute probable du ministère et lui demanda si Audley se montrait affecté de ces bruits. Mais ici Randal, comprenant qu'Harley ne pouvait rien lui communiquer, se montra prudent et réservé.

« La perte du pouvoir ne saurait, à mon avis, affecter un homme comme Audley, dit lord L'Estrange. Il sera tout aussi puissant dans l'opposition, peut-être davantage, et quant aux émoluments....

— Les émoluments sont considérables, fit Randal avec un léger soupir.

— Assez considérables, je suppose, pour payer environ le dixième des dépenses qu'impose à notre généreux ami la place qu'il occupe. Non, nos hommes d'État anglais ont du moins cela de bon, qu'on ne saurait dire qu'aucun d'eux se soit jamais enrichi au pouvoir.

— Et la fortune de M. Egerton est sans doute considérable? dit négligemment Randal.

— Du moins elle doit l'être, s'il a eu le temps de s'en occuper. »

Ils passèrent ici devant l'hôtel où logeait le comte de Peschiera. Randal s'arrêta. « Voulez-vous m'excuser un instant? Nous passons devant un hôtel où je veux mettre ma carte. » Ce disant, il donna sa carte à un valet debout devant la porte.

« Pour le comte de Peschiera, » dit-il tout haut.

L'Estrange tressaillit; et lorsque Randal reprit son bras, il dit : « C'est donc ici que loge cet Italien? Et vous le connaissez?

— Je le connais légèrement, comme on connaît un étranger qui fait sensation.

— Ah! il fait sensation.

— Naturellement. Il est beau, spirituel et à ce que l'on dit fort riche, du moins tant qu'il continue à jouir des revenus de son parent exilé.

— Vous êtes bien informé, à ce que je vois, monsieur Leslie. Et à quoi attribue-t-on l'arrivée en Angleterre du comte de Peschiera?

— J'ai entendu parler de quelque chose que je n'ai pas très-bien compris au sujet d'un pari qu'il aurait fait d'épouser la fille de son parent, afin, je suppose, de s'assurer ainsi la succession. On disait donc qu'il était ici dans le but de découvrir l'exilé et de faire la conquête de l'héritière. Mais vous savez sans doute jusqu'où on doit ajouter foi à ces bavardages?

— Je sais du moins une chose, c'est que si Peschiera a fait un tel pari, je vous conseille de le tenir, ainsi que tout ce qu'on pariera de son côté, dit L'Estrange sèchement; et tandis que ses lèvres tremblaient de colère, son regard brillait d'une gaieté ironique.

— Vous croyez donc que le pauvre exilé ne sera pas contraint d'accepter cette alliance pour recouvrer ses biens?

— Certainement non, car je n'ai jamais vu de coquin contre lequel je ne parierais pas, lorsqu'il se fie à sa bonne chance contre la justice et la Providence. »

Randal fit la grimace, et il lui sembla qu'une flèche avait effleuré son cœur, mais il se remit aussitôt.

« Au reste, dit-il, le bruit circule vaguement que la jeune fille en question est déjà mariée à un Anglais. »

Cette fois, ce fut au tour d'Harley de faire la grimace. « Bonté divine! s'écria-t-il; la chose ne peut être vraie; cela ruinerait tout! Un Anglais; justement en ce moment. Mais ce serait, j'espère, un Anglais d'un rang égal au sien ou du moins à un homme connu pour ses opinions opposées à ce que l'Autriche nomme les doctrines révolutionnaires?

— Je l'ignore; mais j'avais entendu parler simplement d'un gentilhomme de bonne famille. Cela ne suffirait-il pas? La cour d'Autriche prétend-elle donc imposer un mariage à la fille, comme condition de la grâce du père?

— Non, il ne s'agit pas de cela, dit Harley fort agité. Mais mettez-vous à la place d'un ministre quelconque d'une des grandes monarchies européennes. Supposez qu'un insurgé politique, redoutable par son rang et sa fortune, ait été proscrit malgré les clameurs d'un parti puissant, et qu'au moment même où ce ministre songe à se relâcher de sa sévérité, il apprenne que l'héritière de ce haut rang et de cette immense fortune est mariée à un citoyen du pays où ces mêmes opinions pour lesquelles l'insurgé a été proscrit sont le plus po-

pulaires, qu'ainsi la fortune rendue pourra être employée à troubler la sécurité nationale, l'ordre de choses existant, et cela au moment où vient d'éclater en France une révolution [1], dont les effets se font sentir plus que partout ailleurs dans le pays même de cet exilé; représentez-vous tout cela et dites-moi si quelque chose peut être plus défavorable aux espérances du proscrit, et fournir à ses adversaires un plus vigoureux argument contre la restitution de sa fortune? Mais bast! cela est nécessairement un conte! Si c'était vrai, je l'aurais su.

— Je suis de l'avis de Votre Seigneurie; cette rumeur doit être sans fondement. Quelque Anglais, ayant entendu parler de la rentrée probable du proscrit, aura peut-être compté sur une héritière et répandu ce bruit pour éloigner les autres prétendants. Et d'après ce que vous dites, s'il réussissait dans ses projets, sa fiancée pourrait bien, après tout, n'être pas une héritière.

— Il n'y a pas à en douter. Quel que fût l'arrangement auquel on s'arrêtât, je ne puis croire qu'on lui livrât cette fortune, bien qu'on la conservât peut-être pour ses enfants. Mais, en vérité, il est si rare de voir une Italienne d'un grand nom épouser un étranger, que nous ferons bien de chasser cette idée, en souriant de la face allongée du prétendant imaginaire. Dieu lui vienne en aide s'il existe!

— Amen, fit dévotement Randal.

— On m'a dit que la sœur de Peschiera est aussi en Angleterre.

— La connaissez-vous?

— Un peu.

— Mon cher Leslie, pardonnez-moi une liberté que ne justifie pas le peu d'ancienneté de notre connaissance. Je n'ai rien à dire contre la dame. J'ai même appris certaines choses qui prouvent qu'elle a droit au respect et à la compassion. Mais quant à Peschiera, tous ceux qui font cas de l'honneur le soupçonnent d'être un coquin, et pour ma part, je sais qu'il en est un. Eh bien, je pense que plus longtemps nous conserverons cette horreur du vice, qui est le généreux instinct de la jeunesse, plus digne sera notre âge mûr et plus respectable notre vieillesse. Êtes-vous de mon avis? » Et Harley se retournant soudain, ses regards tombèrent comme un flot de lumière sur le visage pâle et mystérieux de Randal.

« Certainement, » murmura l'intrigant.

Harley, après l'avoir regardé, se recula instinctivement et retira son bras.

Heureusement pour Randal, qui, sans trop savoir pourquoi, se sentait dans une fausse position, quelqu'un lui prit le bras, et une voix mâle et franche s'écria : « Comment allez-vous, mon cher? Je vois que vous n'êtes pas libre en ce moment; mais tâchez de passer chez moi dans le courant de la journée. » Et après avoir adressé à

1. Comme il y a eu en France un grand nombre de révolutions, il peut n'être pas inutile d'expliquer qu'Harley fait allusion à celle qui a exilé Charles X et placé Louis-Philippe sur le trône.

lord L'Estrange un salut en manière d'excuse, l'interrupteur se retirait lorsque Harley dit :

« Que je ne vous empêche pas de parler à votre ami, monsieur Leslie. Il est inutile de vous hâter pour voir Egerton, car je réclamerai le privilége d'une ancienne amitié pour obtenir la première entrevue.

— C'est le neveu de M. Egerton, Frank Hazeldean.

— Rappelez-le, je vous prie et me présentez à lui. Il a une de ces figures qui auraient réconcilié Timon avec les Athéniens. »

Randal obéit; après quelques paroles gracieuses adressées à Frank, Harley persista à vouloir laisser ensemble les deux jeunes gens et reprit sa course vers Downing-Street.

CHAPITRE IX.

« Ce lord L'Estrange a l'air d'un bien bon garçon.

— Hum! comme ça. C'est un humoriste efféminé; il débite les choses les plus absurdes du ton d'un homme qui les croit fort sages. Mais n'importe. Vous vouliez me parler, Frank?

— Oui, je vous suis si reconnaissant de m'avoir présenté à Lévy, que je veux vous dire avec quelle générosité il s'est conduit.

— Un instant; permettez-moi de vous faire observer que je ne vous ai pas présenté à Lévy. Vous l'aviez déjà vu chez Borrowell, si je ne me trompe, et il a dîné avec nous au Clarendon. Je ne suis pour rien de plus dans votre connaissance réciproque. Je vous ai au contraire plutôt prémuni contre lui. Ne venez pas dire, je vous prie, que je vous ai présenté à un homme qui, tout agréable, tout honnête peut-être qu'il soit, n'en est pas moins un usurier. Votre père serait avec raison irrité contre moi si je l'avais fait.

— Ah bast! Vous avez des préventions contre ce pauvre Lévy. Mais écoutez seulement. J'étais tristement dans ma chambre, songeant à ces maudits billets, et à me demander comment je ferais pour les renouveler, lorsque Lévy entra. Après m'avoir parlé de sa vieille amitié pour mon oncle Egerton et de son estime pour vous, et m'avoir dit (donnez-moi la main, Randal) combien il était touché de votre sympathie pour mes peines et mes embarras, il ouvrit son portefeuille et me montra que tous mes billets étaient maintenant en sa possession.

— Comment cela?

— Il les avait rachetés. Cela devait, disait-il, être si désagréable pour moi de les voir passer de l'un à l'autre sur la place de Londres; et d'ailleurs il était certain, ajoutait-il, que les juifs finiraient tôt ou *tard par s'adresser* à mon père. « Maintenant, a-t-il ajouté, je ne « *suis pas très-pressé* de rentrer dans cet argent, et il nous faut conve-

« nir d'un intérêt plus modéré. » En un mot, rien de plus honnête et de plus généreux que toute sa manière d'être. Il réfléchit, dit-il, à un moyen de me délivrer complétement de mes embarras, et à cet effet il passera chez moi dans quelques jours, lorsqu'il aura mûri son plan. Après tout, je ne puis devoir cela qu'à vous, Randal. Je jurerais que c'est vous qui le lui avez mis en tête.

— Non, en vérité. Au contraire, je vous répète : soyez prudent dans vos affaires avec Lévy. J'ignore complétement, je vous l'assure, ce qu'il veut vous proposer. Avez-vous des nouvelles d'Hazeldean ?

— *Oui*, j'en ai reçu aujourd'hui même. Imaginez-vous que les Riccabocca ont disparu; c'est ma mère qui me l'écrit; sa lettre est singulière. Elle semble croire que je sais où ils sont et me reproche d'en faire mystère.... C'est pour moi une énigme. Mais il y a dans la lettre une phrase qui semble se rapporter à Béatrix; lisez plutôt. « Je ne te demande pas de me dire tes secrets, Frank; mais Randal « t'aura sans doute assuré que ton bonheur sera ma première consi- « dération dans toute chose où ton cœur sera réellement engagé. »

— Oui, dit lentement Randal, ceci a trait à Béatrix; mais comme je vous l'ai déjà dit, votre mère ne veut intervenir en aucune façon, une pareille intervention affaiblirait son influence sur le squire. En outre, comme elle le disait, elle ne peut *souhaiter* de vous voir épouser une étrangère, bien que si vous étiez une fois marié.... Mais où en êtes-vous avec la marquise? A-t-elle consenti?

— Pas tout à fait; je ne me suis pas clairement expliqué. Ses manières, bien que devenues plus affectueuses, ne m'y autorisent pas encore, et puis, avant de risquer une déclaration positive, il faut certainement que j'aille faire un tour au manoir et que je parle au moins à ma mère.

— Vous en êtes le meilleur juge; mais pas d'imprudence. Ne partez pas sans m'avoir vu. Nous voici à mon bureau. Au revoir, et.... et rappelez-vous que, quels que soient vos rapports avec Lévy, je n'y entre pour rien. »

CHAPITRE X.

Vers le même soir, Randal galopait sur la route de Norwood. L'arrivée d'Harley et la conversation qui avait eu lieu entre lui et Randal, rendaient celui-ci désireux de s'assurer s'il était probable que Riccabocca apprît le retour de L'Estrange en Angleterre et le rencontrât, car il sentait que si ce dernier venait à savoir que Riccabocca avait été dirigé par lui dans son changement de résidence, Harley trouverait que Randal avait manqué de franchise envers lui, et *d'un autre côté, Riccabocca*, assuré de la protection tout efficace de

lord L'Estrange, n'aurait plus besoin de Leslie pour le défendre des machinations de Peschiera.

Un lecteur peu accoutumé à plonger dans les profondeurs de l'esprit d'un intrigant ambitieux, penserait naturellement que Randal ne devait plus avoir d'intérêt à conserver la confiance de l'exilé, depuis qu'il lui avait été démontré que Violante, en l'épousant, cesserait probablement d'être une riche héritière. Mais peut-être, dira quelque jeune et candide lectrice, peut-être Randal était amoureux de cette belle et noble fille? Randal, amoureux! Non! non! il était agité de passions plus âpres que cette bienheureuse folie. Et s'il eût pu être amoureux, Violante n'était pas la femme propre à charmer ce cœur sombre et mystérieux; sa noblesse instinctive, sa beauté imposante, quoique féminine, intimidaient Randal. Les hommes de sa sorte peuvent aimer une esclave, ils ne lèvent jamais les yeux vers une reine. Ils peuvent abaisser leurs regards, ils ne sauraient les élever si haut. Mais d'un côté, Randal ne voulait point, sur la simple assurance qui l'avait consterné, renoncer à l'espoir de s'assurer une fortune qui réaliserait ses rêves les plus brillants; et de l'autre, s'il devait être contraint de renoncer à une telle alliance, bien qu'il ne méditât pas la basse perfidie d'aider Peschiera dans ses desseins, cependant s'il fallait absolument, pour assurer le mariage de Frank avec Béatrix, que le comte connût la retraite de Béatrix, alors.... Il n'alla pas plus loin dans ses projets, ils lui semblaient à lui-même trop sombres; mais il soupira péniblement, et ce soupir présageait combien faiblement lutteraient en lui l'honneur et la vertu aux prises avec l'avarice et l'ambition. Ainsi donc, de toutes façons, Riccabocca était l'une de ces cartes maîtresses qu'un joueur aussi expérimenté devait se garder de jeter en renonce. Elle pouvait servir de rentrée, et au pis-aller elle compterait toujours dans le jeu. L'intimité de l'Italien faisait donc partie de cette science qui, pour Randal, était synonyme de puissance.

Tandis que le jeune homme méditait ainsi sur la route de Norwood, Riccabocca et Jemina étaient en conférence secrète dans leur salon. Et si vous eussiez pu les voir, lecteur, vous eussiez été saisi d'étonnement et de curiosité, car quelque conversation extraordinaire avait certainement eu lieu entre eux. Riccabocca était visiblement agité d'émotions qui ne lui étaient point familières. Il avait les larmes aux yeux, en même temps qu'errait sur ses lèvres un sourire qui n'avait rien de cynique ni de sardonique. Sa femme avait la tête appuyée sur son épaule, la main dans la sienne, et, rien qu'à la voir, on pouvait deviner qu'il venait de lui adresser quelque compliment flatteur, d'une nature plus tendre et plus sincère que ceux qui caractérisaient d'ordinaire sa galanterie banale et hypocrite. Mais Giacomo entra, et Jemina, avec la sévère modestie d'une Anglaise, s'éloigna aussitôt de Riccabocca.

« Padrone, dit Giacomo qui, quelque étonnement que lui causât l'effusion conjugale qu'il avait surprise, était trop bien appris pour *en rien témoigner*; Padrone, le jeune gentilhomme anglais, se dirige

vers la maison, et j'espère que vous n'oublierez pas de lui communiquer les nouvelles alarmantes que je vous ai données ce matin. »

— Ah, oui! dit Riccabocca, dont le visage s'attrista.

— Si la signorina était seulement mariée!

— C'est ma pensée continuelle, s'écria Riccabocca. Et tu crois réellement que ce jeune homme l'aime?

— Sans cela, que viendrait-il faire ici, Excellence? dit naïvement Giacomo.

— Tu as raison, pourquoi viendrait-il? dit Riccabocca. Jemina, je ne puis supporter plus longtemps les terreurs que j'endure au sujet de cette pauvre enfant. Je m'ouvrirai franchement à Randal Leslie. Maintenant, d'ailleurs, ce qui aurait pu être une sérieuse considération en cas que je rentrasse en Italie, n'est plus un obstacle. »

Jemina sourit faiblement et murmura quelques mots à l'oreille de Riccabocca qui reprit :

« Absurde, *anima mia*. Je vous dis qu'il en sera ainsi; je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Quand je vous répète qu'il y a neuf chances contre quatre, selon les calculs les plus exacts. Je vais parler ouvertement à Randal; il est trop jeune et trop timide pour parler lui-même.

— Sans doute, fit Giacomo; comment l'oserait-il jamais, si amoureux qu'il soit? »

Jemina secoua la tête.

« Oh! n'ayez pas peur, dit Riccabocca, je le mettrai à l'épreuve. S'il a des vues intéressées, je les découvrirai aisément. Je me flatte de connaître passablement la nature humaine, *cara mia*. Et toi, Giacomo, donne-moi mon Machiavel; c'est cela. Maintenant, laissez-moi, Jemina, il faut que je réfléchisse et que je me prépare. »

Lorsque Randal entra dans la maison, Giacomo l'introduisit dans le salon avec un sourire tout particulièrement gracieux. Riccabocca y était seul, assis devant la cheminée, la tête appuyée sur sa main; le Machiavel in-folio était ouvert devant lui sur la table.

L'Italien accueillit Randal avec sa courtoisie habituelle, mais ses manières respiraient une certaine dignité sérieuse et pensive, d'autant plus imposante peut-être qu'il l'assumait plus rarement. Après quelques paroles insignifiantes, Randal informa Riccabocca de la curiosité qu'avait excitée au manoir sa subite disparition, et il s'enquit négligemment des instructions laissées par l'Italien au sujet des lettres qui lui seraient adressées au Casino.

« Des lettres! dit Riccabocca avec simplicité, je n'en reçois jamais, ou du moins si rarement, que je n'ai pas songé à prendre des mesures au sujet d'un événement si peu probable. S'il arrive des lettres au Casino, elles y resteront, voilà tout.

— Alors je ne vois aucune possibilité d'indiscrétion, aucune chance que l'on découvre votre adresse.

— Ni moi non plus. »

Tranquille de ce côté, et sachant que Riccabocca n'avait pas coutume de lire les journaux, qui eussent pu lui apprendre l'arrivée de

lord L'Estrange, Randal s'informa avec le plus grand intérêt de la santé de Violante. Il espérait que la jeune fille ne souffrait point de sa retraite forcée, etc., etc.

Tandis qu'il parlait, Riccabocca l'observait gravement; puis il se leva soudain, et l'air de dignité dont nous avons déjà parlé devint plus frappant encore.

« Mon jeune ami, dit-il, écoutez-moi attentivement et répondez-moi franchement. Je connais la nature humaine (et un sourire d'orgueilleuse complaisance se dessina sur les lèvres du sage, qui jeta un coup d'œil sur son Machiavel). Je connais la nature humaine, je l'ai du moins étudiée, reprit-il sérieusement et avec moins de vanité, et je pense que lorsqu'un étranger témoigne pour mes affaires un intérêt qui lui cause plus d'un embarras, un intérêt, continua le sage en posant la main sur l'épaule de Randal, qu'égalerait à peine celui d'un fils, cet étranger doit être influencé par quelque puissant motif personnel.

— Oh, monsieur! » s'écria Randal d'une voix étranglée et en pâlissant. Riccabocca le contempla avec la tendresse indulgente d'un être supérieur et continua d'exposer ses théories.

« Chez vous, quel peut être ce motif? Ce n'est pas un motif politique, puisque vous partagez, je pense, les opinions du ministère et que ces opinions ne sont pas favorables à l'Italie. Ce ne sont pas non plus des calculs ambitieux ou intéressés; comment de tels calculs vous enrôleraient-ils au service d'un proscrit? Que reste-t-il donc? Le motif qui à votre âge est le plus naturel et le plus fort. Je ne vous blâme pas. Machiavel lui-même convient que des motifs de cette nature ont dominé les esprits les plus sages, et bouleversé les royaumes les plus solidement établis. En un mot, jeune homme, vous êtes amoureux, et amoureux de ma fille. »

Randal fut si alarmé de cette charge directe et inattendue, dirigée sur ses batteries masquées, qu'il n'essaya même pas de se défendre; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura muet.

« Je ne doute pas, reprit le sagace observateur de la nature humaine, que les louables et généreux scrupules naturels à votre âge ne vous eussent empêché de m'ouvrir volontairement votre cœur. Vous pouviez croire que, fier du rang que j'occupais autrefois, ou confiant dans l'espoir de recouvrer mon héritage, je serais ambitieux dans mes vues matrimoniales pour Violante; vous pouviez craindre aussi, en songeant à la possibilité de ma rentrée en Italie, de paraître obéir à des mobiles odieux à la jeunesse et à l'amour, c'est pourquoi, mon jeune ami, je me suis décidé à me départir de la coutume anglaise pour en adopter une qui n'est pas rare dans mon pays. Chez nous, un prétendant se présente rarement sans s'être assuré le consentement du père. Je n'ai que ceci à vous dire : si je ne me suis pas trompé et que vous aimiez ma fille, mon plus vif désir est de la voir en sûreté, et, en un mot, vous me comprenez. »

Ce doit être une consolation pour nous autres simples mortels qui *n'avons aucune* prétention à une sagesse et à une habileté supérieures,

d'observer les erreurs grossières commises par ces deux personnages remarquables par leur sagacité : le docteur Riccabocca se targuant de sa profonde connaissance du cœur humain, et Randal Leslie accoutumé à fouiller dans tous les recoins de la pensée et de l'action pour y chercher cette science qui est une puissance; car tandis que le sage, concluant non-seulement d'après les souvenirs de sa jeunesse, mais d'après l'influence ordinaire de la passion qui règne sur les jeunes gens, avait attribué à Randal des sentiments entièrement étrangers à la nature de ce profond diplomate, Riccabocca n'eut pas plutôt achevé de parler que Randal, de son côté, jugeant, lui aussi, selon son propre cœur et d'après les motifs qui dirigent généralement les hommes d'un âge mûr et d'une prudence aussi vantée que celle du savant élève de Machiavel, décida intérieurement que Riccabocca voulait abuser de sa jeunesse et de son inexpérience pour faire de lui sa dupe.

« Pauvre jeune homme ! se disait Riccabocca; comme il était loin d'être préparé au bonheur que je lui annonce ! »

« Le vieux jésuite ! pensait Randal; il a certainement appris, depuis que nous ne nous sommes vus, qu'il n'a aucune chance de rentrer dans son patrimoine, et il veut me faire épouser une fille sans le sou. Quel autre motif pourrait-il avoir ? Si sa fille avait le moindre espoir de redevenir la plus riche héritière de l'Italie, il ne me l'offrirait pas si légèrement. Cela saute aux yeux. »

Ému de ressentiment à l'idée du piége qui lui était tendu, Randal allait désavouer complétement l'affection absurde et désintéressée qu'on lui attribuait, lorsqu'il vint à penser que sans doute il offenserait ainsi mortellement l'Italien (car les fourbes ne pardonnent jamais à ceux qu'ils n'ont pu réussir à tromper), et qu'il pouvait être encore de son intérêt de rester dans des termes familiers et affectueux avec Riccabocca; c'est pourquoi dominant son premier mouvement il s'écria :

« O le plus généreux des hommes ! Pardonnez-moi si j'ai été jusqu'ici incapable d'exprimer ma joie, mon étonnement; mais je ne puis consentir à profiter de votre générosité irréfléchie. Votre noble conduite ne fait qu'augmenter mes scrupules; si vos grands biens, comme je l'espère, vous sont prochainement rendus, vous pourriez regretter d'avoir pris un pareil engagement; si vos espérances étaient déçues, ce serait différent, mais alors même quelle position, quelle fortune pourrais-je offrir à votre fille ?

— Vous êtes bien né; tous les gentilshommes sont égaux, dit Riccabocca avec noblesse. Vous possédez la jeunesse, la science, le talent, qui dans votre heureux pays sont des sources certaines de richesse; de plus, vous avez des amis puissants, en un mot, s'il vous convient de vous marier par amour, je serai satisfait; si non, parlez franchement. Quant à la restitution de mes biens, elle ne me paraît guère probable tant que vivra mon ennemi. Et dans ce cas-là même, il est arrivé depuis que je ne vous ai vu quelque chose qui aplanirait toutes les difficultés, dit Riccabocca avec un sourire singulier qui parut à Randal sinistre et malicieux. Quoi qu'il en soit, n'imaginez pas que

je sois d'une magnanimité si extravagante. Songez à la satisfaction, à l'immense satisfaction que j'éprouverais de savoir Violante à l'abri des mauvais desseins de Peschiera; en sûreté pour toujours sous la protection d'un mari. Je vais vous dire un proverbe italien qui renferme une vérité pleine de sagesse et de menace :

« Hai cinquanta amici? — Non basta. — Hai un nemico? — E troppo. »

— Il est arrivé quelque chose! répéta Randal sans faire attention à la conclusion de ce discours et entendant à peine le proverbe que le sage prononçait d'un ton si emphatique; il est arrivé quelque chose! Mon ami, soyez plus explicite, qu'est-il arrivé? »

Riccabocca demeura muet.

« Quelque chose qui vous engage à me donner votre fille? »

Riccabocca fit un signe de tête affirmatif et se mit à rire silencieusement.

« C'est le rire d'un démon, dit intérieurement Randal, il s'agit bien sûr de quelque chose qui la rend peu désirable. Il se trahit lui-même. C'est ce qui arrive toujours aux gens rusés. »

« Pardonnez-moi, dit l'Italien, si je ne réponds pas à votre question; vous saurez tout plus tard, mais à présent, c'est encore un secret de famille. Et maintenant il faut que je vous confesse une autre cause de ma franchise envers vous. (Ici le visage de Riccabocca changea d'expression et s'anima d'une rage mêlée de terreur). Il faut que vous sachiez, dit-il en baissant la voix, que Giacomo a aperçu un étranger tournant autour de la maison et regardant aux fenêtres; et nous ne doutons pas, lui et moi, que ce ne soit un émissaire de Peschiera.

— Impossible! Comment vous aurait-il découvert?

— Je n'en sais rien, mais lui seul a intérêt à me faire espionner. L'homme s'est tenu à distance et Giacomo n'a pu voir son visage.

— Ce n'est peut-être qu'un promeneur. Est-ce là tout?

— Non; la vieille femme qui nous sert dit qu'on lui a demandé dans une boutique si nous n'étions pas Italiens.

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Que non; mais elle a avoué que nous avions un domestique étranger.

— Je surveillerai cela. Soyez certain que si Peschiera vous a découvert, je le saurai. Je me hâte de vous quitter afin de commencer mon enquête.

— Je ne veux pas vous retenir. Puis-je penser que maintenant nos intérêts sont communs?

— Oh! oui, oui; mais votre fille! comment oserais-je espérer qu'une créature si belle, si parfaite, veuille confirmer l'espérance que vous m'avez donnée?

— La fille d'un Italien est élevée dans l'idée qu'un père a le droit *de disposer* de sa main.

— Mais son cœur?

— *Cospetto!* dit l'Italien fidèle à ses infâmes préjugés contre le sexe; le cœur d'une fille est comme un couvent : plus saint est le cloître, plus charitable est la porte. »

CHAPITRE XI.

Randal rentra chez lui juste à temps pour s'habiller et se rendre à un dîner que donnait le baron Lévy.

La manière de vivre du baron avait ce caractère particulier à la fois aux élégants les plus raffinés de cette époque, ainsi qu'aux parvenus les plus insignes. Car il est digne de remarque qu'en matière de modes et de luxe, c'est toujours le parvenu qui se rapproche le plus du dandy.

Personne n'est plus difficile que le parvenu quant à la coupe de son habit, la précision de son équipage et les minuties de son service. Ceux qui sont entre le parvenu et le raffiné, dont la conséquence s'appuie sur quelque chose de solide, ne suivent que de loin les caprices de la mode, et se montrent peu attentifs à observer ces délicatesses qui ne leur donnent ni un ancêtre ni une guinée de plus. La maison du baron, comme son dîner, témoignait d'une élégance incontestable. Si Lévy avait été l'un des rois légitimes du dandysme, chacun se fût écrié : « Quel goût exquis! » Mais telle est la bizarrerie de la nature humaine que les dandys qui dînaient à sa table se disaient en haussant les épaules : « Il veut singer D...! l'animal! »

Au dîner, il ne parut point sur la table de vaisselle plate. La mode russe alors peu connue avait été adoptée; des fruits et des fleurs placés dans des plats de vieux Sèvres et dans des vases de Bohême étincelants; point de domestiques en livrée; derrière chaque convive se tenait debout un monsieur vêtu d'un habit noir et de linge fin, en sorte que convive et laquais semblaient stéréotypés d'après la même planche.

Les viandes étaient exquises; le vin provenait des caves d'archevêques et d'ambassadeurs défunts. La compagnie était choisie et ne se composait que de huit personnes. Quatre étaient des fils aînés de pairs (depuis un baron jusqu'à un duc), un autre un bel esprit qu'on ne pouvait avoir sans l'inviter un mois à l'avance et sans lui assurer, lorsque l'hôte était un parvenu, des melons et des pêches au milieu de l'hiver; le sixième convive, au grand étonnement de Randal, n'était autre que M. Avenel; lui-même et le baron complétaient les huit.

Les fils aînés *se reconnurent* avec un sourire significatif; le plus *jeune d'entre eux (c'était* son premier hiver à Londres) eut même la

bonne grâce de rougir et de paraître embarrassé. Les autres étaient plus endurcis, mais furent également surpris en voyant Randal et Dick Avenel. Le premier leur était connu personnellement comme un jeune homme d'avenir, grave, instruit, plutôt prudent que prodigue, et incapable de folies. Que diable venait-il faire là?

La présence de M. Avenel les intriguait davantage encore. Un homme d'un âge mûr, qu'on disait être dans le commerce, qu'ils avaient vu en ville, c'est-à-dire se promenant à cheval dans le parc ou au parterre de l'Opéra, mais qu'ils n'avaient jamais aperçu dans un club connu ni dans leurs coteries, un homme dont la femme donnait d'affreuses soirées du troisième ordre. Pourquoi cet homme avait-il été invité avec eux et par le baron Lévy qui se piquait d'être exclusif? c'était là un problème digne d'exercer toute leur pénétration. Le bel esprit, qui étant fils d'un petit boutiquier se donnait de beaucoup plus grands airs que les jeunes lords, résolut le problème par une impertinence: « Soyez certain, dit-il tout bas à Spendquick, que cet homme est l'*X Y* du *Times* qui offre de prêter telle somme qu'on voudra, depuis 10 livres sterling jusqu'à un million. C'est l'homme qui a tous vos billets; Lévy n'est que son chacal.

— Sur mon âme! fit Spendquick alarmé; s'il en est ainsi, on fera bien de se montrer civil envers lui!

— Vous, certainement, dit le bel esprit, mais pour moi je n'ai jamais trouvé un X Y qui ait voulu rien m'avancer. C'est pourquoi je n'entends pas être plus respectueux envers X Y qu'envers toute autre quantité inconnue. »

A mesure que le vin circulait, la compagnie devint gaie et sociable. Lévy était vraiment fort divertissant; il savait sur le bout du doigt tous les cancans de la ville et il possédait en outre cet art aimable de dire du mal des absents, toujours si apprécié par les présents. Par degrés aussi M. Richard Avenel s'anima, et comme le bruit avait circulé parmi les convives qu'il était X Y, on l'écouta avec un respect qui excita encore sa verve; et lorsque le bel esprit voulut l'embarrasser ou le mystifier, Dick répondit avec une brusquerie qui, bien qu'assez grossière, fut trouvée si spirituelle par lord Spendquick et ceux qui se sentaient dans une position analogue à la sienne, que les rieurs se mirent de son côté et réduisirent le bel esprit au silence pour le reste de la soirée, circonstance qui ne contribua pas peu à la rendre agréable. Après le dîner la conversation, comme il convient dans une réunion de garçons faciles et débonnaires, passa successivement du turf au ballet et du dernier scandale à la politique, car les temps étaient si critiques que la politique occupait forcément tout le monde, et trois des jeunes lords représentaient leurs comtés.

Randal parla peu, mais comme de coutume écouta attentivement, et il fut péniblement surpris de voir combien on était généralement convaincu de la chute imminente du ministère. Par égard pour lui et *avec la délicatesse* qui règne dans un certain monde, personne ne *parla d'Egerton, excepté* Avenel qui, ayant lancé quelques paroles *grossières au sujet du* ministre, fut aussitôt arrêté par le baron.

« Épargnez mon ami, et le parent de M. Leslie, je vous prie, dit Lévy avec un sourire poli, mais d'un air grave.

— Oh! dit Avenel, les hommes publics que nous payons sont une propriété publique, n'est-il pas vrai, milord? ajouta-t-il en en appelant à Spendquick.

— Certainement, répondit Spendquick avec animation, une propriété publique, autrement pourquoi les payerions-nous? Il faut certainement un puissant motif pour nous y engager! Moi, je déteste payer les gens. Au fait, ajouta-t-il en baissant la voix, je ne le fais jamais.

— Cependant, reprit M. Avenel d'un ton gracieux, je ne veux pas froisser vos sentiments, monsieur Leslie. Quant à ceux de notre hôte le baron, il me semble qu'ils ont eu tout le temps de s'endurcir par l'exercice.

— Néanmoins, dit Lévy en prenant part au rire qu'excitait à coup sûr toute plaisanterie émanant du supposé X Y; néanmoins, de même que le proverbe dit: « Qui m'aime aime mon chien, » moi je dis: « Qui « m'aime aime mon Egerton. »

Randal tressaillit, car son oreille exercée et son intelligence subtile avaient saisi je ne sais quoi de sinistre et d'hostile dans le ton dont Lévy avait prononcé cette comparaison équivoque; il lança un coup d'œil vers le baron, mais celui-ci avait baissé la tête et mangeait des olives.

Un peu plus tard, la compagnie se leva de table. Les jeunes lords, prétextant des rendez-vous, proposèrent qu'on se séparât sans rentrer dans le salon. Selon la théorie de Gœthe, les monades ayant entre elles de l'affinité sont irrésistiblement attirées les unes vers les autres, ainsi ces gais enfants du plaisir en quittant la table s'étaient rapprochés par une impulsion simultanée et formaient un groupe devant la cheminée. Randal était debout un peu plus loin, réfléchissant; le bel esprit examinait les tableaux avec son lorgnon; M. Avenel avait pris à part le baron et était en grande conférence avec lui; le colloque n'échappa pas aux jeunes gens rassemblés devant la cheminée; ils s'entre-regardèrent.

« Ils règlent l'intérêt pour un renouvellement, dit l'un d'eux, *sotto voce*.

— Après tout, cet X Y a l'air d'un assez brave homme, dit un autre.

— Il a l'air d'un homme riche et il parle comme tel, dit un troisième.

— Il a certainement une manière fort indépendante d'exprimer ses sentiments; tous ces hommes d'argent sont de même.

— Bonté divine! s'écria Spendquick qui avait tenu l'œil fixé sur le couple; regardez! Voici X Y qui prend son carnet; il se dirige vers nous. Il a nos billets, c'est sûr, et le mien qui échoit demain!

— Et le mien aussi, dit un autre se reculant. Mais c'est un véritable guet-apens! »

Quittant *le baron qui* paraissait vouloir le retenir et qui, n'ayant pu *y réussir, se détourna* comme pour ne pas assister à ce qu'il allait

faire (circonstance qui n'échappa pas aux observations des jeunes lords et confirma tous leurs soupçons), M. Avenel se dirigea lentement et d'un air sérieux vers le groupe. L'approche du grand général romain n'effraya pas jadis davantage les tourterelles de Coriole que celle du supposé X Y n'agita les cœurs de lord Spendquick et de ses compagnons. Tenant son carnet de l'air d'un homme qui sent que quelque chose de formidable se cache dans ses mystiques profondeurs, Avenel s'avançait vers la cheminée. Les jeunes gens demeuraient immobiles, fascinés par la terreur.

« Hum! fit M. Avenel éclaircissant sa voix.

— Je n'aime pas du tout ce hum, murmura Spendquick.

— Je m'estime très-heureux d'avoir fait votre connaissance, messieurs, » dit Avenel en saluant.

Les jeunes gens s'inclinèrent profondément.

« Mon ami le baron était d'avis que la circonstance était mal choisie pour.... Dick s'arrêta un moment; on aurait pu d'un souffle jeter par terre ces quatre jeunes gens (bien qu'aucune aristocratie en Europe n'eût pu produire quatre plus beaux spécimens de l'humanité). Mais, reprit Avenel renonçant à finir sa première phrase, je me suis fait la règle de ne jamais laisser échapper une bonne occasion et de toujours mettre à profit le moment présent, et, ajouta-t-il avec un sourire qui glaça le sang de lord Spendquick dans ses veines, cette règle m'a fort bien réussi; c'est pourquoi, messieurs, vous me permettrez de présenter à chacun de vous, ceci.... » Chaque main se retirait derrière le dos de son noble propriétaire, lorsqu'à l'inexprimable satisfaction de tous, Dick expliqua qu'il s'agissait d'une petite soirée dansante, et leur tendit quatre cartes d'invitation.

« Trop heureux! s'écria Spendquick; je ne danse pas d'ordinaire, mais pour obliger X..., je veux dire pour faire plus ample connaissance avec vous, monsieur, je suis prêt à danser sur la corde roide.»

Un rire de bonne humeur accueillit l'enthousiasme de Spendquick; on échangea des poignées de main, et chacun mit dans sa poche la carte d'invitation.

« Vous ne me faites pas l'effet d'un danseur, dit M. Avenel se tournant vers le bel esprit qui prenait du ventre et était quelque peu goutteux, ainsi qu'il arrive généralement aux beaux esprits qui dînent en ville cinq jours sur six; vous ne me faites pas l'effet d'un danseur, mais il y aura un souper à deux heures. »

Le bel esprit, furieux, répliqua sèchement que toutes ses heures étaient prises pour le reste de la saison, et saluant légèrement le baron, il se retira. Les autres allèrent retrouver leurs tilburys respectifs, et Leslie se préparait à les suivre, lorsque Lévy, le prenant par le bras, lui dit : « Restez, je vous prie, j'ai à vous parler. »

CHAPITRE XII.

Le baron rentra dans le salon accompagné de Randal.

« Ces jeunes gens sont fort agréables, dit Lévy avec une légère ironie, en se jetant dans un fauteuil et attisant le feu. Et pas du tout fiers..., il est vrai qu'ils m'ont de grandes *obligations*. Oui, ils me doivent beaucoup.... A propos, j'ai eu une longue conversation avec Frank Hazeldean. C'est un charmant garçon d'une capacité remarquable pour les affaires. Je me charge d'arranger les siennes. Je me suis assuré au bureau des testaments que vous aviez raison; la propriété du Casino lui est substituée. Il dispose complétement de la réversibilité, de sorte que nos arrangements ne souffriront aucune difficulté.

— Mais je vous ai dit aussi que Frank se faisait scrupule d'emprunter sur la mort de son père.

— Oui, je sais. Touchante affection filiale! Je ne tiens jamais compte de cela dans les affaires. Ces petits scrupules, quoique fort honorables pour la nature humaine, s'évanouissent généralement devant la pensée du *King's bench;* et puis comme vous l'avez judicieusement remarqué, notre jeune ami est amoureux de Mme di Negra.

— Il vous l'a dit?

— Non, c'est Mme di Negra.

— Vous la connaissez donc?

— Je connais presque tous les gens de la bonne compagnie qui ont parfois besoin d'un ami dans la direction de leurs affaires. Et m'étant assuré du fait que vous aviez avancé, quant à la propriété d'Hazeldean (excusez ma prudence), j'ai obligé Mme di Negra, et racheté ses dettes.

— Vraiment! Vous m'étonnez!

— Votre surprise cessera quand vous réfléchirez. Mais vous êtes encore bien novice, mon cher Leslie. A propos, vous ai-je dit que j'ai eu une entrevue avec Peschiera?

— Au sujet des dettes de sa sœur?

— En partie. C'est un homme d'honneur et d'une grande délicatesse que ce Peschiera. »

Connaissant l'habitude qu'avait Lévy de vanter chez les gens les qualités qui leur manquaient évidemment, Randal se borna à sourire en entendant cet éloge, et attendit que Lévy reprît la parole, mais le baron demeura silencieux et préoccupé pendant quelques minutes, puis il changea entièrement de conversation.

« Je crois, dit-il, *que votre* père a des propriétés dans le comté *de.... Vous pourrez donc* probablement me donner quelques informa-

tions relativement aux domaines d'un certain M. Thornhill, car je vois par les titres de propriété desdits domaines, qu'ils ont jadis appartenu à votre famille. (Le baron consulta un élégant carnet.) Les manoirs de Rood et de Dalmansberry avec diverses fermes y attenantes. M. Thornhill désire les vendre. Ce M. Thornhill est un de mes anciens clients; il s'est adressé à moi; croyez-vous les propriétés susceptibles d'être améliorées? »

Randal écoutait, les joues livides et le cœur ému. Nous avons vu que s'il y avait, parmi ses calculs ambitieux, un projet qui sans être absolument généreux et héroïque, fût cependant de nature à exciter la sympathie, c'était l'espoir conçu par lui de relever son antique maison, et de rentrer en possession des terres, depuis longtemps aliénées, qui entouraient les tristes bruyères du vieux manoir. Et apprendre que ces terres allaient tomber dans les griffes inexorables de Lévy! Des larmes amères roulaient dans les yeux de Randal.

« Thornhill, reprit Lévy qui observait la physionomie du jeune homme, Thornhill me dit que cette partie de sa propriété (les anciennes terres de Leslie) rapporte deux mille livres par an, et que les baux pourraient être augmentés. Il en voudrait cinquante mille livres, dont vingt mille payées comptant, et il consentirait à ce que les trente mille livres restantes fussent hypothéquées sur les terres à raison d'un intérêt annuel de quatre pour cent. Cela me paraît une affaire avantageuse. Qu'en pensez-vous?

— Ne m'interrogez pas, dit Randal avec une sincérité bien rare chez lui, car j'avais espéré pouvoir racheter cette propriété.

— Ah! en vérité! Cela ajouterait certainement beaucoup à votre considération dans le monde, non pas tant à cause de l'importance du domaine, qu'à cause des souvenirs héréditaires qui s'y rattachent. Si vous avez la moindre idée d'en devenir acquéreur, vous pouvez croire que je ne vous ferai pas de concurrence.

— Comment voulez-vous que j'en aie l'idée?

— Mais ne venez-vous pas de me le dire?

— Je croyais que ces terres ne seraient vendues que lors de la majorité du jeune Thornhill, en même temps qu'on renoncerait à la substitution.

— Oui, c'est ce que Thornhill avait cru lui-même, jusqu'à ce qu'en examinant les titres, je me fusse aperçu qu'il se trompait. Ces terres ne sont pas comprises dans le majorat constitué par le vieux Jasper Thornhill qui a le reste des biens. Thornhill veut arranger l'affaire tout de suite. Il y a un sir John Spratt qui donnerait bien l'argent; mais l'acquisition de ces terres ferait de lui le personnage le plus important du comté, en sorte que mon client préférerait toucher quelques milles livres de moins et vendre à un homme qui ne serait pas son rival d'influence. On tient à la pondération des pouvoirs dans les comtés comme dans les nations. »

Randal gardait le silence.

« *Allons, dit Lévy* d'un ton affectueux, je vois que je vous fais de *la peine, et bien que je sois ce que mes aimables hôtes de tout à*

l'heure appelleraient un parvenu, je comprends combien vos sentiments sont naturels chez un gentilhomme de vieille date. Parvenu! N'est-il pas étrange, Leslie, que ni la fortune, ni l'élégance, ni la réputation ne puissent effacer cette tache originelle? Ils m'appellent parvenu, tout en m'empruntant mon argent. Ils appellent parvenu notre homme d'esprit de tout à l'heure, tout en subissant ses impertinences, si tant est qu'ils condescendent à s'occuper de sa naissance, pourvu qu'ils l'aient à leurs dîners. Ils appellent le premier orateur des communes un parvenu, et quelque jour ils le conjureront d'accepter le ministère et mendieront auprès de lui des étoiles et des jarretières. C'est là un singulier monde, et rien d'étonnant que les parvenus veuillent le renverser. »

Randal avait jusqu'ici supposé que cet obséquieux, ce capitaliste dandy, ce prêteur sur gages, dont toute la fortune était due aux besoins et aux folies d'une aristocratie, était naturellement un ferme adhérent de l'ordre de choses actuel. En existerait-il jamais de plus favorables aux hommes tels que le baron Lévy? Cependant la sortie démocratique de l'usurier n'étonna pas l'expérience précoce de Randal et sa remarquable pénétration. Il avait déjà observé que ce sont les personnes qui rampent le plus bas devant l'aristocratie, qui sont toujours au fond ses plus amers contempteurs. D'où vient cela? C'est que l'opinion démocratique se compose d'envie pour une bonne moitié, et que nous n'envions que ce que nous voyons, ce qui est près de nous, et que cependant nous ne pouvons atteindre. Personne ne songe à envier les archanges.

« Mais, dit Lévy se renversant sur sa chaise, un nouvel ordre de choses se prépare; nous verrons, nous verrons, Leslie; il est heureux pour vous de n'être pas entré au Parlement sous le ministère actuel; c'eût été la ruine de votre carrière politique.

— Vous croyez donc réellement que le ministère ne peut durer?

— Sans doute, je le crois, et qui plus est, je suis convaincu qu'aucun ministère, ayant les mêmes principes, ne rentrera jamais au pouvoir. Vous êtes jeune, capable et ambitieux; votre naissance est insignifiante en présence du haut rang qu'occupent la plupart des soutiens du parti régnant, mais elle vous serait comptée dans le parti démocratique. A propos, je vous engage à vous montrer plus poli avec Avenel; il pourrait, s'il le voulait, vous faire nommer aux prochaines élections.

— Aux prochaines élections! Dans six ans? Nous sortons d'avoir des élections générales.

— Il y en aura d'autres avant six mois, peut-être avant trois.

— Qui peut vous le faire croire?

— Leslie, parlons ouvertement; nous pouvons nous être mutuellement utiles. Vous plaît-il que nous soyons amis?

— De tout mon cœur. Mais, bien que vous puissiez peut-être me servir, je ne vois pas comment, moi, je pourrais vous être utile.

— *Vous me l'avez déjà été* au sujet du Casino et de Frank Hazeldean. *Tous les gens d'esprit* peuvent m'être utiles. Allons, nous

sommes donc amis, et par conséquent vous me garderez le secret. Vous me demandez pourquoi je pense qu'il y aura bientôt des élections générales? Je vais vous répondre franchement. De tous les hommes publics actuels, je n'en connais aucun qui ait une vue plus nette des choses immédiates, qu'Audley Egerton.

— C'est vrai, il n'y voit pas loin, mais il y voit très-clair dans une certaine limite.

— Précisément. Personne, par conséquent, n'est meilleur juge des flux et reflux de l'opinion publique.

— Accordé.

— Eh bien, Egerton compte sur des élections générales d'ici à trois mois, et je lui ai prêté de l'argent en conséquence.

— Vous lui avez prêté de l'argent! Egerton vous emprunter de l'argent!... Le riche Audley Egerton.

— Riche! » répéta Lévy avec un accent impossible à décrire et en accompagnant le mot de ce mouvement du pouce sur le doigt du milieu, qui indique un profond mépris.

Il ne s'expliqua pas davantage. Randal demeurait stupéfait, il murmura enfin :

« Mais si Egerton n'est pas riche.... s'il perd le pouvoir sans espoir d'y revenir....

— S'il perd le pouvoir, il est ruiné, dit froidement Lévy, c'est pourquoi, par affection pour vous, et dans l'intérêt de votre avenir, je vous dis : « Ne fondez pas d'espoir de fortune ou de carrière sur « Egerton. Gardez votre place pour le présent, mais préparez-vous « lors des élections prochaines à soutenir les principes libéraux. Ave- « nel vous fera nommer; le reste dépendra de votre énergie et de votre « talent: Maintenant, je ne vous retiens plus, » dit Lévy en se levant, pour sonner.

Un domestique entra.

« Ma voiture est-elle prête?

— Oui, monsieur le baron.

— Puis-je vous déposer quelque part?

— Non, merci: je préfère marcher.

— Adieu donc, et ayez soin de vous rappeler la soirée dansante de mistress Avenel. » Randal serra machinalement la main qui lui était tendue et descendit.

L'air frais et piquant du dehors ranima ses facultés intellectuelles que les paroles sinistres de Lévy avaient pour ainsi dire paralysées.

La première chose qu'il se dit à lui-même fut celle ci : « Quels motifs cet homme peut-il avoir de me dire ce qu'il m'a dit. » Et la seconde : « Egerton ruiné ! Et que suis-je alors, moi?»

Puis la troisième: « Et ce beau reste du domaine des Leslie! vingt mille livres comptant.

« Comment me procurer cette somme? Pourquoi Lévy m'a-t-il parlé de cela? »

Puis le soliloque revint à son point de départ : « Les motifs de cet *homme? Quels pouvaient être* les motifs de cet homme? »

Pendant ce temps le baron s'était jeté dans sa voiture, la voiture la plus confortable qu'on puisse imaginer, un coupé d'un goût exquis, et au bout de quelques minutes il était à l'hôtel de *** et en présence de Giulio Franzini, comte de Peschiera.

« Mon cher, dit le baron en très-bon français et sur le ton de l'égalité la plus familière au descendant des princes et des héros de l'Italie du moyen âge; mon cher, donnez-moi donc un de vos excellents cigares. Je crois avoir mis les choses en bon train.

— Vous avez découvert....

— Non, non, cela ne va pas si vite, dit le baron en allumant le cigare qui lui était tendu, mais ne m'avez-vous pas dit que vous seriez parfaitement satisfait si au prix de vingt mille livres vous pouviez marier votre sœur à qui vous les devez légalement, et épouser vous-même l'héritière?

— Oui, en vérité.

— Eh bien, je ne doute pas qu'avec cette somme, je n'obtienne ces deux résultats, si toutefois Randal Leslie sait réellement où est la jeune fille et peut vous servir. C'est un jeune homme fort capable et qui promet que ce Leslie, mais il est innocent comme l'enfant qui vient de naître.

— Ha, ha! innocent, mais que diable?

— Innocent comme ce cigare, mon cher, il est fort certainement, mais il se fume très-aisément. Soyez tranquille! »

CHAPITRE XIII.

Dans une petite chambre dont l'unique fenêtre ouvrait sur un jardin que nous avons déjà décrit, un jeune homme était seul. Il venait d'écrire, l'encre n'était pas encore séchée dans sa plume, mais le cours de ses pensées avait été interrompu, et ses yeux quittant la lettre, cause de cette interruption subite, brillaient d'une vive joie. « Il va venir! s'écriait le jeune homme, venir ici dans cette maison que je lui dois. Je ne me suis pas montré indigne de son amitié. Et *elle*, sa poitrine se souleva, mais la joie disparut de son visage.

« Oh! n'est-il pas étrange que je me sente triste à la pensée de la revoir! La revoir, — non, ma petite Hélène, mon ange consolateur, je ne puis pas la revoir. L'enfant est devenue femme; ce ne sera plus mon Hélène. — Et cependant, reprit-il après une pause, si elle lit jamais les pages qu'a éclairées sa distante lumière, si elle voit combien son image m'est demeurée présente et si elle comprend que là où l'on croit que j'invente, je n'ai fait que me souvenir, ne redeviendra-t-elle pas un instant du moins, mon Hélène? Ne la verrai-je pas par le cœur et par la pensée debout près de moi sur ce pont désert, la main dans ma main; orphelins tous deux comme nous étions dans ces jours si

douloureux, dont la mémoire m'est cependant si douce? Hélène en Angleterre, cela me semble un rêve! »

Il se leva et marcha vers la fenêtre. Les eaux de la fontaine jouaient gaiement, les oiseaux de la volière faisaient retentir l'air de leurs joyeuses chansons. « Et c'est ici, murmura-t-il, que je l'ai vue pour la dernière fois! et c'est là, là, où le jet d'eau s'élance si brillant, là que son bienfaiteur et le mien m'a dit qu'il me fallait perdre Hélène et que je pourrais conquérir la gloire. Hélas! »

En ce moment une femme dont les vêtements paraissaient être quelque peu au-dessus de son air et de ses manières, qui étaient des plus simples, entra dans la chambre, puis voyant le jeune homme immobile et pensif près de la fenêtre, elle s'arrêta. Elle était faite à ses habitudes, et depuis son succès dans le monde, elle avait appris à les respecter. Elle ne troubla donc pas sa rêverie, mais se mit doucement à arranger la chambre, essuyant les meubles avec le coin de son tablier, remettant les siéges en place, mais se gardant de toucher à un seul papier. (Vertueuse femme! aussi rare que vertueuse.)

Le jeune homme se retourna enfin avec un soupir profond plutôt que triste, et dit :

« Bonjour, ma mère. Ah! vous faites bien de ranger la chambre. Bonne nouvelle! j'attends un ami.

— Ah, mon Dieu! faudra-t-il lui préparer à déjeuner?

— Non, je ne crois pas, ma mère. C'est celui auquel nous devons tout, *hæc otia fecit*, excusez mon latin, en un mot, c'est lord L'Estrange. »

Mistress Fairfield (je suppose que le lecteur a depuis longtemps deviné son nom), mistress Fairfield changea à l'instant de visage, et laissa voir une sorte d'agitation nerveuse qui lui donnait une certaine ressemblance avec la vieille mistress Avenel.

« Ne craignez rien, ma mère; c'est le meilleur....

— Ne parlez pas ainsi, je ne puis supporter cela, s'écria mistress Fairfield.

— Rien d'étonnant que vous soyez émue au souvenir de tous ses bienfaits, mais lorsque vous l'aurez une fois vu, vous serez pour toujours à l'aise avec lui, ainsi donc, souriez, je vous en prie et paraissez aussi bonne que vous l'êtes réellement. Je suis fier de votre air honnête et ouvert lorsque vous êtes contente, ma mère. Il faut qu'il voie, comme moi, votre cœur sur votre visage. »

Et Léonard, passant le bras autour du cou de la veuve, l'embrassa. Elle s'appuya un instant sur lui, et il la sentit trembler de la tête aux pieds; puis elle s'arracha de ses bras et s'enfuit hors de la chambre. Léonard crut qu'elle était allée changer quelque chose à sa toilette ou inspecter l'arrangement des autres pièces, car *la maison*, c'était là le dada, la passion de mistress Fairfield, et maintenant qu'elle n'était plus obligée de travailler pour vivre, c'était son occupation principale. Comment elle parvenait à s'agiter tous les jours pendant un temps si considérable dans les petites chambres pour y laisser, selon

toute apparence, chaque chose précisément comme elle l'avait trouvée, c'était là un de ces problèmes que tout le génie de Léonard n'avait pu parvenir à résoudre. Mais mistress Fairfield était ravie lorsque M. Norrey arrivait et disait (il n'eût eu jamais garde d'y manquer) :

« Comme tout ici est proprement tenu; je ne sais ce que deviendrait Léonard sans vous, mistress Fairfield ?»

Et au grand divertissement de Norrey, mistress Fairfield lui répondait invariablement :

« Je vous remercie, monsieur, vous êtes bien honnête; m'est avis que le salon aurait terriblement de poussière. »

Léonard laissé seul retomba dans sa rêverie et son visage reprit l'expression qui lui était devenue habituelle. Il avait bien changé depuis l'époque où nous l'avons vu. Ses joues étaient pâles et maigres, ses lèvres fermement serrées, son regard fixe et distrait. On devinait que le chagrin avait passé par là. Mais la mélancolie de sa physionomie était d'une douceur et d'une sérénité ineffables, et sur son large front se lisait cette puissance, si rare dans la première jeunesse, la puissance de celui qui a vaincu, et qui jouit de sa victoire dans le calme. La période de doute, de lutte, de défiance de soi était passée, peut-être pour toujours; le cœur et le génie étaient réconciliés avec la vie humaine. Son visage était aimable, l'expression en était si paisible et si douce!

Léonard demeura plongé dans sa rêverie jusqu'au moment où il entendit sonner à la porte du jardin; il tressaillit alors, se dirigea rapidement vers le vestibule, et sa main serra celle d'Harley L'Estrange.

CHAPITRE XIV.

Une heure s'écoula rapidement, en questions de la part d'Harley, en réponses de celle de Léonard; c'était la forme que le dialogue devait prendre naturellement entre eux deux, dans une première entrevue, après des années qui, pour le jeune poëte, avaient été si remplies.

L'histoire de Léonard était, au reste, presque tout intérieure; c'était celle de la lutte de l'intelligence contre ses propres difficultés, des courses de l'imagination à travers son propre royaume.

Le premier soin de Norrey, en préparant l'esprit de son élève à sa vocation, avait été de rétablir l'équilibre de ses facultés, de ramener à l'harmonie les éléments si rudement secoués par les épreuves et les passions de la vie extérieure.

La théorie de Norrey était celle-ci : L'éducation d'un être supérieur consiste à développer certaines idées dans un seul, pour l'avan-

tage de tous. Dans ce but il faut diriger son attention : 1° sur la valeur des idées qu'on rassemble; 2° sur l'ordre dans lequel on les place; 3° sur la manière de les exprimer. Pour la première de ces choses, l'étude est nécessaire; pour la seconde, la discipline; pour la troisième, l'art.

Norrey était cependant un penseur trop profond pour tomber dans l'erreur des professeurs modernes, qui supposent que l'éducation peut dispenser du travail. Aucun esprit ne devient vigoureux sans un rude exercice. Le travail doit être courageux, mais bien dirigé. Tout ce que nous pouvons faire à cet égard, c'est d'empêcher la perte de temps qui résulte de labeurs inutiles.

Le maître avait d'abord employé son néophyte à compulser les matériaux d'un grand ouvrage de critique dont il s'occupait lui-même. Dans ce stage de préparation scolastique, Léonard s'occupa de l'étude des langues pour lesquelles il avait une grande aptitude; les fondations d'une vaste et large érudition furent solidement posées. Il traça avec la charrue les murailles de la cité future. Il prit insensiblement des habitudes d'exactitude et de généralisation, il acquit cette précieuse faculté qui saisit à l'instant, parmi des matériaux accumulés, ceux qui peuvent servir au but dans lequel on les explore, et qui quadruple les forces en les concentrant. Cette faculté, une fois éveillée chez lui, donna un intérêt à chaque étude et de la rapidité à chaque perception.

Par degrés, Norrey conduisit ce jeune et ardent esprit du choix des idées à leur analyse esthétique, de la compilation à la critique, mais à une critique sévère, attentive, logique, dont chaque parole de blâme ou d'éloge est fondée en raison. Lorsque les progrès de Léonard dans la carrière l'eurent amené à examiner les lois du beau, une lumière nouvelle se fit dans son esprit; du milieu des blocs de marbre qu'il avait amoncelés autour de lui, il vit sortir la statue.

Puis un jour Norrey lui dit soudain :

« Je n'ai plus besoin de compilateur; il vous faut maintenant vivre du produit de vos créations. »

Léonard écrivit; un ouvrage fleurit sur cette tige aux profondes racines, et dans ce sol bien exposé aux rayons du soleil et à la saine influence du grand air.

Son premier ouvrage n'obtint pas un cercle de lecteurs bien étendu, non par suite d'aucune faute visible, mais il y a du bonheur dans ces sortes de choses; le premier ouvrage anonyme d'un homme de génie obtient rarement un grand succès; les connaisseurs cependant comprirent les promesses du livre. Les éditeurs, qui flairent de loin un talent de nature à devenir lucratif, lui firent des offres libérales.

« Il faut cette fois réussir complétement, dit Norrey; ne vous préoccupez ni du style ni des modèles, marchez droit au cœur humain; laissez là les liéges, nagez au large et hardiment. Encore un mot : n'écrivez jamais une page sans avoir été de chez vous à Temple-Bar, et en vous mêlant aux hommes, en étudiant la face humaine,

vous apprendrez pourquoi les grands poëtes ont généralement vécu dans les cités. »

Léonard écrivit donc de nouveau, et un matin il s'éveilla célèbre. Autant que peuvent le permettre les hasards des professions qui dépendent de la santé, son indépendance présente était assurée, et avec de la prévoyance et de l'économie, il pouvait espérer d'être bientôt sans inquiétude pour l'avenir.

« En un mot, dit Léonard en terminant un récit plus long mais plus simple que celui que nous venons de faire, j'ai l'espoir de toucher une somme qui me laissera, pour le reste de ma vie, libre de choisir mes propres sujets et d'écrire sans souci de la rémunération. C'est là, selon moi, la véritable indépendance (bien rare, hélas!) de celui qui a voué sa vie aux lettres. Norrey ayant vu un plan que j'avais fait en m'amusant pour remédier aux vices d'une machine à vapeur, voulut absolument que je consacrasse une partie de mon temps à l'étude de la mécanique. Cette étude, qui m'avait plu autrefois, me semblait maintenant ennuyeuse; néanmoins je m'y adonnai courageusement, et je finis par perfectionner si bien mon idée originale, qu'elle obtint l'approbation d'un de nos plus savants ingénieurs, et on me propose aujourd'hui de m'en acheter le brevet à un prix que j'aurais honte de vous dire, tant il me paraît hors de proportion avec la valeur d'une découverte aussi simple. Quoi qu'il en soit, je suis déjà assez riche pour avoir réalisé les doux rêves de mon cœur; j'ai acheté le cottage où je vous avais vu pour la dernière fois avec Hélène, avec miss Digby, veux-je dire, et j'ai reçu dans cette maison celle qui a abrité mon enfance.

— Votre mère! où est-elle? Je voudrais la voir. »

Léonard courut appeler la veuve, mais, à sa grande surprise, il apprit qu'elle avait quitté la maison avant l'arrivée d'Harley.

Il revint fort embarrassé d'expliquer une conduite qui paraissait ingrate et peu polie, et il parla en rougissant de la timidité de mistress Fairfield, et du sentiment qu'elle avait conservé de son humble position.

« Elle est en outre si accablée, ajouta-t-il, du souvenir de tout ce que nous vous devons, qu'elle n'entend jamais prononcer votre nom sans une sorte d'agitation, et qu'elle tremblait comme la feuille à l'idée de vous voir.

— Ah! fit Harley avec une émotion visible. Et il appuya la tête sur sa main. Vous attribuez cette agitation que lui cause mon nom, cette crainte de me voir, reprit-il après une pause, mais sans lever la tête, uniquement à un sentiment exagéré de.... des circonstances dans lesquelles j'ai fait connaissance avec vous?

— Et aussi, peut-être, à une sorte de honte que la mère de celui dont vous l'avez rendue fière ne soit qu'une paysanne.

— C'est là tout? dit Harley d'un ton sérieux, et relevant la tête, il fixa des yeux humides sur le visage ingénu de Léonard.

— O mon cher lord! que serait-ce donc? Ne la jugez pas sévèrement, je vous en conjure. »

L'Estrange se leva brusquement, serra la main de Léonard, murmura quelques mots inintelligibles, puis attirant le bras de son jeune ami sous le sien, il le conduisit dans le jardin et mit la conversation sur un autre sujet.

Léonard brûlait du désir de s'informer d'Hélène, et cependant je ne sais quelle crainte l'en avait jusqu'ici empêché. Mais voyant qu'Harley n'abordait pas de lui-même ce sujet, il ne put contenir son impatience.

« Et Hélène.... miss Digby, dit-il, est-elle beaucoup changée?

— Changée? non.... oui, beaucoup.

— Beaucoup! et Léonard soupira. La verrai-je?

— Certainement, dit Harley d'un air étonné. Comment pouvez-vous en douter? Et je vous réserverai le plaisir de lui apprendre que vous êtes devenu célèbre. Vous rougissez.... eh bien! je le lui dirai pour vous, mais vous lui donnerez vos livres?

— Elle ne les a donc pas lus? Pas même le dernier? Le premier n'était pas digne de son attention, dit Léonard désappointé.

— Elle ne fait que d'arriver en Angleterre, et, bien que vos livres me soient parvenus en Allemage, elle n'était pas alors avec moi. Lorsque j'aurai terminé une affaire qui m'appelle hors de Londres, je vous présenterai à elle et à ma mère. »

Un certain embarras était visible chez Harley, tandis qu'il parlait ainsi. Se tournant soudain d'un autre côté, il s'écria :

« Vous avez mis de la poésie jusque dans ce jardin. Je n'aurais jamais cru qu'on pût faire quelque chose d'aussi beau de ce que je me rappelais comme le plus vulgaire des jardins de faubourg. Là où coule cette charmante fontaine était le banc grossier sur lequel je lisais vos vers.

— C'est vrai; j'ai voulu rassembler ici mes plus chers souvenirs. Je crois vous avoir dit, milord, dans l'une de mes lettres, que j'avais dû des jours qui comptent parmi les plus heureux en même temps que les plus agités de ma vie, à la singulière bonté et aux généreux enseignements d'un étranger que je servais. Cette fontaine est copiée sur celle que j'avais faite dans son jardin, et près de laquelle, dans les longs jours d'été, j'avais coutume de m'asseoir pour rêver de science et de célébrité.

— C'est vrai, je me le rappelle; cet étranger sera sans doute heureux de vos succès et de votre souvenir reconnaissant. Mais vous ne m'avez pas dit son nom?

— Il s'appelle Riccabocca.

— Riccabocca! mon cher et noble ami! Est-ce bien possible? C'est en partie à cause de lui que je suis revenu en Angleterre. Voulez-vous m'accompagner? j'ai l'intention de partir ce soir pour l'aller trouver.

— Mon cher lord, dit Léonard, je crois qu'il n'est pas nécessaire d'entreprendre pour cela un bien long voyage. J'ai des raisons de penser que le signor Riccabocca est mon très-proche voisin. Il y a *deux jours, étant* dans ce jardin, je levai par hasard les yeux vers

cette colline, et j'aperçus un homme assis parmi les broussailles; bien que je ne pusse distinguer ses traits, son attitude, sa taille me rappelèrent vivement Riccabocca. Je sortis aussitôt du jardin, et je gravis la colline, mais je ne l'y trouvai plus. Je fis prendre des renseignements chez les marchands du voisinage, et j'appris qu'une famille, composée d'un monsieur, de sa femme et de sa fille, était récemment venue habiter une maison devant laquelle vous avez dû passer pour arriver ici, elle est bâtie un peu en arrière de la route et entourée de murs élevés; à la vérité, on m'a dit que cette famille était anglaise; cependant, d'après la description que me fit du gentleman quelqu'un qui l'avait vu, d'après le nom de Richmouth, qui est celui que prennent les nouveaux venus, je ne puis guère douter que cette famille ne soit celle que vous cherchez.

— Et vous n'êtes pas allé vous en assurer?

— Pardonnez-moi; mais il était évident que cette famille craignait d'être reconnue ou observée; le maître était le seul qui se hasardât jamais hors des murs; tout me prouvait que, quelle qu'en fût la raison, le signor Riccabocca se cachait; et maintenant que j'ai acquis une certaine expérience de la vie, lorsque je me rappelle le passé, je ne puis m'empêcher de penser que Riccabocca n'était pas ce qu'il paraissait. J'ai donc cru devoir respecter son secret, sans le connaître, et j'ai préféré guetter l'occasion de le rencontrer dans une de ses promenades.

— Vous avez bien fait, mon cher Léonard; mais j'ai pour chercher à revoir mon ancien ami des motifs tels, qu'ils doivent l'emporter sur des scrupules de délicatesse, et je vais aller à l'instant frapper à la porte de cette maison.

— Vous me direz, milord, si j'avais deviné juste?

— J'espère que cela me sera permis. Restez, je vous prie, chez vous jusqu'à ce que je revienne. Et avant que je ne vous quitte permettez-moi encore une question. Vous faites des conjectures au sujet de Riccabocca parce qu'il a changé de nom, pourquoi avez-vous caché le vôtre?

— Je désirais n'avoir d'autre nom, reprit Léonard en rougissant, que celui que je me ferais moi-même.

— C'est un orgueil que je comprends. Mais quelle raison avez-vous eue d'adopter le nom bizarre d'Oran? »

Léonard rougit de nouveau. « Milord, dit-il, c'est un anagramme.

— Ah!

— A une époque où ma soif de connaître et d'apprendre était sur le point de m'égarer, de me perdre peut-être, le hasard mit entre mes mains des poésies qui eurent sur mon esprit une puissante influence, qui me firent pour ainsi dire respirer un air plus pur, et j'appris que ces poésies étaient l'œuvre d'une femme douée de beauté et de génie, morte dans la fleur de la jeunesse, qui était ma parente, et qu'on appelait familièrement Nora.

— Ah! fit encore une fois L'Estrange, et son bras s'appuya plus *lourdement sur celui* de Léonard.

— De sorte, continua le jeune auteur en hésitant, que je me promis, si j'obtenais un jour quelque célébrité, de la placer sous ce nom de Nora, sous le nom de celle à qui la mort avait ravi la gloire qui fût certainement devenue son partage, de celle qui.... »

Léonard s'arrêta ému et agité.

Harley ne l'était pas moins; mais paraissant obéir à une soudaine impulsion, le soldat baissant sa noble tête baisa le front du poëte; puis il se dirigea rapidement vers la grille, sauta sur son cheval et disparut.

CHAPITRE XV.

Lord L'Estrange ne s'arrêta pas à la maison de Riccabocca. Il était sous l'influence d'un souvenir trop cher et trop douloureux pour songer en ce moment aux devoirs de l'amitié. Il s'élança dans la campagne et il serait impossible de décrire les sentiments qui agitèrent, pendant cette course violente, un cœur doué d'une sensibilité si vive et d'une si grande ténacité dans toutes ses affections. Lorsque rappelé à la pensée de l'Italien il se dirigea de nouveau vers Norwood, le pas alangui de sa monture témoignait de sa propre fatigue; un profond abattement avait succédé à son agitation fiévreuse. « C'est en vain, murmura-t-il, que je voudrais m'arracher au souvenir de celle qui n'est plus! Cependant je suis maintenant fiancé à une autre, mais malgré toutes ses vertus ce n'est pas elle qui.... » Il s'arrêta, se reprochant cette pensée. « Il est trop tard! Il ne me reste plus qu'à travailler au bonheur de celle que j'ai associée à ma vie; mais.... » et il soupira profondément. En approchant de la maison de Riccabocca, il laissa son cheval à une petite auberge et se dirigea à pied vers le triste bâtiment carré que Léonard lui avait indiqué comme la demeure de l'exilé. Un temps assez long s'écoula avant qu'on vînt lui ouvrir; ce ne fut que lorsqu'il eut sonné trois fois qu'un pas lourd fit crier le sable du jardin; le guichet fut ensuite ouvert à demi, et une voix demanda en mauvais anglais : « Qui est là?

— Lord L'Estrange, et si je ne me trompe pas quant à la demeure de celui que je cherche, ce nom me fera admettre sur-le-champ. »

A ces mots la porte s'ouvrit aussi rapidement que la caverne magique lorsqu'on prononçait le : Sésame ouvre-toi; et Giacomo prêt à pleurer de joie s'écria en italien : « Le bon seigneur! Bienheureux saint Jacques, vous m'avez donc enfin entendu! Nous voici maintenant en sûreté » Et laissant tomber l'espingole dont il avait pris soin de se munir, il porta à ses lèvres la main d'Harley, suivant la coutume affectueuse de son pays.

« *Et le padrone? dit* Harley en entrant dans la cour.

— Oh! il vient tout juste de sortir, mais il ne sera pas longtemps. Vous allez l'attendre?

— Certainement. Quelle est cette dame que j'aperçois au bout du jardin?

— Bonté divine! mais c'est notre signorina. Je vais courir lui dire que vous êtes arrivé.

— Que je suis arrivé; mais elle ne connaît pas même mon nom.

— Ah! Excellence! Pouvez-vous croire cela? Elle m'a parlé de vous bien des fois et je l'ai entendue prier la sainte Madone de vous bénir d'une voix si douce!

— Arrêtez; je veux me présenter moi-même à elle. Rentrez; j'attendrai le padrone dans le jardin. »

Et Harley quittant Giacomo se dirigea vers Violante.

La pauvre enfant, qui se promenait dans une allée couverte de ce triste jardin, n'avait pas été vue de Giacomo, lorsque celui-ci avait été ouvrir, et ignorante des craintes dont elle était l'objet, s'était sentie prise de curiosité à la vue d'un étranger, causant amicalement avec l'intraitable cerbère.

Tandis qu'Harley s'approchait d'elle avec cette singulière grâce de mouvements qui lui était propre, son cœur tressaillit sans savoir pourquoi. Elle ne le reconnut pas à sa ressemblance avec le dessin que lui avait fait son père; elle ne devina pas qui il était, et cependant elle se sentit rougir, et elle, d'ordinaire si intrépide, se détourna sous l'impression d'une crainte vague.

« Pardonnez-moi de manquer de cérémonie, signorina, dit Harley en italien, mais je suis un si ancien ami de votre père, qu'il me semble que je ne puis vous être tout à fait étranger. »

Violante leva alors sur lui ses yeux noirs si intelligents et si innocents, des yeux qui exprimaient la surprise mais non le mécontentement, et Harley lui-même fut un instant étonné, presque ébloui à la vue de la radieuse beauté qui était devant lui.

« L'ami de mon père, fit Violante en hésitant, et cependant je ne vous ai jamais vu?

— Ah! signorina! dit Harley en souriant avec malice, vous êtes dans l'erreur, vous m'avez déjà vu et vous m'avez alors bien mieux reçu.

— Signor! » dit Violante de plus en plus surprise et les joues couvertes de rougeur.

Harley qui était revenu du premier étonnement causé par sa beauté, et qui voyait en elle bien plutôt une enfant qu'une femme, s'amusa de sa perplexité; car il était dans sa nature de parler souvent d'autant plus gaiement qu'il était plus triste au fond du cœur.

« En vérité, signorina, reprit-il gravement, vous voulûtes alors absolument mettre une de vos belles mains dans la mienne, l'autre (pardonnez à la fidélité de mes souvenirs), l'autre était affectueusement passée autour de mon cou.

— *Signor!* » s'écria de nouveau Violante; mais cette fois son accent

était celui de la colère plus que de la surprise, et rien n'était plus charmant que le regard de fierté et de ressentiment qu'elle jeta sur Harley.

Harley sourit de nouveau, mais avec tant de douceur que la colère de Violante s'évanouit sur-le-champ, ou plutôt que Violante se sentit irritée contre elle-même de ne l'être plus contre lui. Mais dans sa colère elle avait paru si belle à Harley que celui-ci se plut à la taquiner de nouveau. Il reprit donc gravement :

« Vos flatteurs, signorina, vous diront peut-être que vous êtes bien embellie depuis ce temps, pour moi je vous aime mieux telle que vous étiez alors, non que je désespère de vous rendre quelque jour ce que vous m'offrîtes alors si généreusement.

— Ce que je vous offris ! moi? Mais, signor, vous êtes dans une étrange erreur.

— Hélas ! non, mais le cœur des femmes est si capricieux et si volage ! Vous me l'offrîtes alors, je vous l'assure; j'avoue que je n'eus pas de peine à l'accepter.

— Je vous l'offris ! Je vous offris quoi?

— Un baiser, chère enfant, dit Harley; puis il ajouta avec une tendresse sérieuse : et je vous répète que j'espère vous le rendre quelque jour, lorsque je vous verrai entre votre père et votre mari, dans votre pays natal, la plus belle fiancée à laquelle ait jamais souri le ciel de l'Italie ! Et maintenant excusez les rudes plaisanteries d'un ermite et d'un soldat et donnez votre main en signe de pardon à Harley L'Estrange. »

Violante, qui s'était reculée dès les premières paroles de l'étranger avec une crainte vague qu'il n'eût perdu l'esprit, s'élança maintenant vers lui, et, avec l'enthousiasme de sa nature, pressa entre les deux siennes la main qu'on lui tendait. « Le sauveur de mon père ! » s'écria-t-elle; et ses yeux se fixèrent sur ceux d'Harley avec une gratitude et un respect si visibles que celui-ci se sentit à la fois confus et charmé. Elle ne songea pas en ce moment au héros de ses rêves, elle ne vit que celui qui avait sauvé la vie à son père. Mais tandis que les yeux d'Harley se baissaient devant les siens et que sa tête découverte s'inclinait sur la main qu'il tenait dans la sienne, elle reconnut sa ressemblance avec le dessin qu'elle avait tant de fois contemplé. Il avait à la vérité perdu le premier éclat de la fraîcheur, mais il lui restait encore assez de jeunesse pour adoucir la trace des années, et pour laisser à la virilité les attraits qui lui sont propres. Instinctivement Violante dégagea sa main et baissa les yeux à son tour.

En ce moment d'embarras pour tous deux, Riccabocca entra dans le jardin par une petite porte dont il avait la clef, et tressaillit en apercevant un homme près de Violante; il s'élança vers elle en poussant un cri de colère, Harley l'entendit et se retourna.

Violante, à qui l'entrée de son père avait aussitôt rendu le calme *et le courage, prit de* nouveau la main de l'étranger :

« *Mon père, dit-elle* simplement, c'est *lui*, il est enfin venu. »

Puis reculant de quelques pas, elle les contempla tous deux avec un visage radieux, comme si elle eût trouvé quelque chose qu'elle avait longtemps et silencieusement attendu, qu'il ne manquât plus rien à sa vie, et qu'il n'y eût plus de vide dans son cœur.

CHAPITRE XVI.

L'Italien et son ami sont enfermés ensemble.

« Et pourquoi avez-vous quitté le Casino? Pourquoi ce nouveau changement de nom?

— Peschiera est en Angleterre.

— Je le sais.

— Et il cherche à me découvrir, dans le but, dit-on, de m'enlever Violante.

— Il a eu l'effronterie de parier qu'il obtiendrait la main de votre fille. Je sais cela aussi, et c'est pourquoi je suis revenu en Angleterre, d'abord pour déjouer ses plans, et ensuite pour savoir de vous comment suivre un fil qui, si je ne me trompe, peut conduire à sa ruine et à votre rappel sans conditions. Ecoutez-moi bien. Vous savez qu'après l'escarmouche que j'eus avec les soldats soudoyés par Peschiera pour vous poursuivre, je reçus du gouvernement autrichien un message poli qui me priait de quitter ses domaines italiens. Comme je tiens qu'il est du devoir d'un étranger qui reçoit l'hospitalité d'un État, de s'abstenir de toute participation à ses troubles civils, je crus donc mon honneur blessé par l'ordre qui m'était donné, et je me rendis sur-le-champ à Vienne pour expliquer au ministre dont j'étais personnellement connu, que bien que j'eusse, comme il était de mon devoir, protégé un fugitif réfugié sous mon toit, contre une soldatesque furieuse aux ordres de son ennemi personnel, je n'avais pris part à aucune tentative de révolte, mais que j'avais au contraire, autant qu'il était en mon pouvoir, dissuadé mes amis italiens de leur entreprise, et cela parce que j'étais d'avis comme militaire et en la jugeant avec le calme d'un spectateur, qu'elle ne pouvait aboutir qu'à une inutile effusion de sang. Il me fut permis d'appuyer mon explication de preuves satisfaisantes, et mes relations avec le ministre prirent un caractère presque affectueux. Je fus alors en position de plaider votre cause, et de parler de votre répugnance première à entrer dans le complot des insurgés. Je convins que vous désiriez assez l'indépendance de votre pays natal pour vous trouver à l'avant-garde si le drapeau de l'Italie avait été hardiment arboré par ses chefs légitimes, ou par le soulèvement de tout un peuple, mais je soutins que vous n'eussiez jamais pris part à une conspiration, absurde en *elle-même, et déshonorée* d'avance par les coupables projets

et l'avide ambition de ses principaux chefs, si vous n'y eussiez été entraîné par les mensonges et la trahison de votre parent, de celui-là même qui vous avait dénoncé. Malheureusement je n'avais à l'appui de ces assertions d'autre preuve que votre propre parole. Je produisis, cependant, assez d'impression en votre faveur, pour que vos biens ne fussent pas confisqués par l'État, ni transférés à votre parent sous prétexte de votre mort civile.

— Comment! Je ne vous comprends pas; Peschiera ne jouit-il pas de mes domaines?

— Il jouit de la moitié des revenus sous le bon plaisir de la couronne, et cette jouissance lui serait retirée, si je réussissais à prouver sa trahison envers vous. On m'avait d'abord défendu de vous parler de cela; le ministre avait voulu vous soumettre à l'épreuve d'un exil sans conditions. Il voulait savoir si vous vous tiendriez à l'écart d'autres conspirations, pardonnez-moi le mot. Je n'ai pas besoin de dire qu'il me fut permis de retourner en Lombardie. J'appris à mon arrivée que votre malheureuse femme était venue chez moi, et avait manifesté un profond désespoir en apprenant mon départ. »

Riccabocca fronça le sourcil et respira bruyamment.

« Je ne jugeai pas nécessaire de vous informer de cette circonstance; je n'en fus pas moi-même très-affecté. Je la croyais coupable, et de quoi pouvaient maintenant servir ses remords, si tant est qu'elle en eût. J'appris bientôt après qu'elle avait cessé de vivre.

— Oui, murmura Riccabocca, elle mourut la même année que je quittai l'Italie, et il faut sans doute à un ami de bien fortes raisons pour se croire le droit de me rappeler qu'elle a vécu.

— J'arrive à ces raisons, dit doucement L'Estrange. L'automne dernier je parcourais la Suisse, lorsque dans une de mes excursions pédestres j'éprouvai un accident qui me retint quelques jours dans une petite auberge de village. Mon hôtesse était italienne, et comme j'avais laissé mon domestique à la ville, j'eus recours à ses soins jusqu'à ce que je pusse lui écrire de venir me trouver. Son babil me divertissait; nous devînmes bons amis. Elle me conta qu'elle avait été domestique chez une dame de haut rang qui était morte en Suisse; qu'enrichie par la générosité de sa maîtresse elle avait épousé un aubergiste Suisse et que le pays de son mari était devenu le sien. Mon domestique arriva et mon hôtesse apprit de lui mon nom, qu'elle ne connaissait pas auparavant. Elle entra dans ma chambre fort agitée. Bref, elle avait servi votre femme. Elle l'avait accompagnée à ma villa, et avait été témoin de son vif désir de me voir. Le gouvernement avait assigné à la duchesse votre palais de Milan avec un certain revenu. Elle avait refusé tous les deux. Ne pouvant me voir, elle était partie pour l'Angleterre résolue à vous voir vous-même, car elle avait su par les journaux que l'Angleterre était le lieu de votre refuge.

— Elle avait osé! Quelle hardiesse! Et voyez, il n'y a qu'un instant, *j'avais tout oublié* si ce n'est son tombeau dans une terre étrangère, *et mes larmes lui* avaient pardonné, murmura l'Italien.

— Qu'elles lui pardonnent encore, dit Harley avec une suprême douceur d'accent et de regard. Je reprends mon récit. Lorsque votre femme arriva en Suisse, sa santé, qui, vous le savez, avait toujours été délicate, s'altéra complétement; à la fatigue et à l'anxiété succéda une fièvre accompagnée de délire. En quittant l'Italie elle avait emmené cette fille, la seule à laquelle elle pût se fier, car elle soupçonnait Peschiera d'avoir corrompu ses domestiques à prix d'or. En présence de cette femme et dans son délire, elle protestait de son innocence, elle prononçait le nom du comte avec terreur et aversion, et vous suppliait de venger votre honneur et le sien.

— C'était en effet du délire. Malheureuse Pauline ! » et Riccabocca cacha son visage dans ses mains.

« Mais elle avait des intervalles lucides; dans un de ces moments elle se leva malgré les efforts de la servante pour l'en empêcher, prit dans son pupitre plusieurs lettres, et après les avoir lues, s'écria douloureusement : « Mais comment les lui faire parvenir ? A qui me fier ? « Et son ami est parti! » Puis une soudaine inspiration lui arracha une exclamation de joie, elle s'assit et écrivit longtemps, rapidement; elle fit des lettres et de ce qu'elle venait d'écrire un seul paquet qu'elle cacheta soigneusement, puis elle ordonna à sa servante de le porter à la poste avec l'injonction de ne le confier à personne, car, disait-elle (je répète ce que m'a rapporté la servante), c'est le seul moyen qui me reste de prouver à mon mari que bien que j'aie eu des torts, je ne suis pas la créature coupable et dégradée qu'il me croit. C'est aussi le seul moyen que j'aie de racheter mes fautes et peut-être de rendre à mon mari son pays, à ma fille son héritage.

« La servante porta le paquet à la poste, et lorsqu'elle revint, elle trouva sa maîtresse endormie et souriant dans son sommeil. Mais, à son réveil, celle-ci fut de nouveau en proie au délire et le lendemain elle était morte ! » Ici Riccabocca ôta une de ses mains de devant son visage et serra le bras d'Harley comme pour le supplier de s'arrêter. Son cœur luttait contre son orgueil et sa philosophie, et Harley fut longtemps avant de le décider à considérer les avantages qui pouvaient résulter pour lui des dernières communications de sa femme. Riccabocca ne permit à son ami de continuer qu'après s'être convaincu lui-même et avoir à demi persuadé à Harley (car de fortes présomptions s'élevaient contre la défunte) que toutes les protestations d'innocence de sa femme n'avaient été que les rêveries du délire.

« Quoi qu'il en soit, dit Harley, nous avons toute raison de croire que les lettres étaient celles de Peschiera, et s'il en est ainsi, elles fourniraient la preuve de son influence sur votre femme et de ses perfides machinations contre vous-même. Je voulus, avant de venir ici, passer par Vienne; j'y appris avec terreur que Peschiera avait non-seulement obtenu la sanction impériale pour demander la main de votre fille, mais qu'il s'était vanté d'avance de réussir auprès d'elle et qu'il était en route pour l'Angleterre. Je compris sur-le champ que s'il parvenait, par un artifice quelconque, à vous enlever Violante *[car je savais* d'avance qu'il n'obtiendrait pas votre consen-

tement), la découverte du paquet, quel qu'en fût le contenu, deviendrait inutile; le but de Peschiera serait atteint. Je compris aussi que le succès rétablirait pour toujours sa réputation, car il impliquerait nécessairement votre consentement (ce serait déshonorer votre fille que d'alléguer qu'elle s'est mariée malgré vous), et ce consentement serait sa justification. Je songeai avec inquiétude que sa situation désespérée le pousserait à user de tous les moyens pour l'accomplissement de son projet, car ses dettes sont considérables et une fortune nouvelle peut seule contre-balancer l'effet de sa mauvaise réputation.

« Je savais de plus qu'il est intelligent, audacieux, déterminé et qu'il avait emporté une somme considérable empruntée à des usuriers; en un mot, je tremblais pour vous deux; mais maintenant j'ai vu votre fille et je ne crains plus rien. Bien que Peschiera se vante avec raison d'être un séducteur accompli, au premier coup d'œil jeté sur le visage si doux, mais cependant si noble de Violante, j'ai été convaincu qu'elle serait à l'épreuve d'une légion de Peschieras. Maintenant donc, revenons à cet important sujet, le paquet. Vous ne l'avez jamais reçu; de longues années se sont écoulées depuis lors. Existe-t-il encore? Dans quelles mains est-il tombé? Faites appel à tous vos souvenirs; la servante n'a pu se rappeler le nom de la personne à qui il était envoyé; elle m'a seulement dit que ce nom commençait par un B, que le paquet était adressé en Angleterre et qu'elle l'avait affranchi pour ce pays. Quelle est donc la personne dont le nom commence par un B, ou si par hasard la servante s'était trompée, quelle personne avez-vous assez intimement connue, vous ou votre femme, pendant votre voyage en Angleterre, pour que celle-ci ait pu la choisir pour confidente?

— Je ne puis me l'imaginer, dit Riccabocca en secouant la tête. Nous vînmes en Angleterre peu de temps après notre mariage. La santé de Pauline fut affectée par le climat. Elle ne savait pas un mot d'anglais et elle ne parlait même pas français, ce qui était singulier chez une personne de grande naissance, mais son père était pauvre et complétement italien. Elle refusa toute espèce de société. A la vérité, je me mêlai quelque peu à la société de Londres, assez pour qu'à mon retour ici j'aie reculé devant le contraste que la réception d'un proscrit ruiné formerait avec celle qu'on me fit alors, mais je ne formai aucune liaison intime. Je ne me rappelle personne à qui elle eût pu écrire.

— Réfléchissez bien, dit Harley insistant. Ne connaissiez-vous aucune femme sachant l'italien et avec qui pour cette raison même se serait liée votre femme?

— Ah! oui, c'est vrai; il y avait une vieille dame qui vivait très-retirée, mais qui avait habité longtemps l'Italie, lady.... lady.... Ah! je me souviens! lady Jane Horton.

— Horton! lady Jane! s'écria Harley; encore! trois fois dans une journée! Ne laissera-t-on jamais cette blessure se cicatriser! »

Puis voyant l'air de surprise de Riccabocca, il dit : « Excusez-moi, *mon ami. Je vous écoute* avec un intérêt plus vif encore. Lady Jane

était ma parente éloignée; elle m'a jugé trop sévèrement peut-être et son nom me rappelle quelques souvenirs pénibles, mais c'était une personne de grande vertu. Votre femme la connaissait donc?

— Pas intimement, cependant mieux que qui que ce fût à Londres. Mais Pauline n'a pu lui écrire; elle savait que lady Jane était morte bientôt après son départ d'Angleterre. J'avais été rappelé en Italie par des affaires pressantes; elle était trop souffrante pour voyager aussi rapidement qu'il me fallait le faire; sa maladie la retint même quelques semaines en Angleterre. Dans cet intervalle, elle a pu faire des connaissances. Oh! maintenant je devine. Vous dites que le nom commençait par un B. Pauline, en mon absence, avait pris une dame de compagnie, une mistress Bertram. Cette dame la suivit sur le continent. Elle parlait fort bien l'italien et Pauline lui était fort attachée. Mistress Bertram la quitta pendant le voyage et revint en Angleterre, où la rappelaient, je crois, quelques affaires personnelles. Pauline la regretta vivement; elle en parlait souvent et s'étonnait de ne point recevoir de ses nouvelles. Je ne doute pas que ce ne soit à cette mistress Bertram qu'elle a écrit.

— Et vous ne connaissez pas la famille de cette dame ni son adresse?

— Non.

— Vous ne savez pas non plus qui l'avait recommandée à votre femme?

— Non.

— C'était sans doute lady Jane Horton.

— Peut-être; c'est assez probable.

— Je veux suivre ce fil, si léger qu'il soit.

— Mais si mistress Bertram a reçu le paquet, comment se fait-il qu'elle ne me l'ait pas envoyé? Fou que je suis! Comment l'aurait-elle pu, alors que je gardais si soigneusement l'incognito?

— C'est vrai, et votre femme n'avait pas prévu cela. Elle s'imaginait naturellement qu'il serait facile de découvrir votre résidence en Angleterre. Mais bien des années doivent s'être écoulées depuis que votre femme a perdu de vue cette mistress Bertram, si leurs relations datent de l'époque de votre mariage, et maintenant il faut chercher bien loin en arrière, même avant la naissance de Violante.

— Hélas! oui; j'ai perdu deux fils dans l'intervalle. Violante m'est née comme l'enfant de la douleur.

— Pour vous consoler. Qu'elle est donc belle! »

Le père sourit avec orgueil.

« Trouverez-vous jamais, même dans les plus nobles maisons de l'Europe, un mari digne d'une telle main?

— Vous oubliez que je suis encore exilé et qu'elle est toujours sans dot. Vous oubliez que je suis poursuivi par Peschiera, que j'aimerais mieux la voir épouser un mendiant que.... Ah! cette pensée seule me rendrait fou; elle est trop odieuse. *Corpo di Bacco!* je lui ai déjà trouvé un mari.

— Déjà! *Alors ce jeune homme disait vrai.*

— Quel jeune homme?

— Randal Leslie.

— Comment? Vous le connaissez? »

Une courte explication suivit ces paroles.

Harley écouta d'une oreille attentive et avec une contrariété visible les détails des relations de Riccabocca avec Randal et de la promesse que l'Italien avait faite à celui-ci.

« Il y a dans tout cela quelque chose qui me semble fort suspect, dit-il. Pourquoi ce jeune homme m'a-t-il sondé sur les chances qu'aurait Violante de perdre sa fortune si elle épousait un Anglais?

— Ah! ah! mais il faut l'excuser. Il désirait naturellement paraître ignorer tout ce qui me concerne. Notre intimité ne lui était pas assez connue pour l'autoriser à trahir mon secret.

— Mais il en savait assez pour qu'il dût vous prévenir de mon arrivée en Angleterre, et il ne me paraît pas qu'il l'ait fait.

— Non; c'est singulier; cependant cela s'explique, car la dernière fois que nous nous sommes vus, il avait la tête remplie de toute autre chose, il songeait à l'amour et au mariage, *basta!* La jeunesse est toujours la jeunesse.

— Il n'y a en lui rien de jeune; je doute qu'il l'ait jamais *été*, s'écria Harley avec vivacité. Il est de ces gens qui viennent au monde avec le pouls d'un centenaire. Nous ne serons jamais si vieux ni vous ni moi qu'il l'était au maillot. Ah! vous pouvez rire, mais mon instinct me trompe rarement; tout en lui m'a déplu au premier coup d'œil : son sourire, sa voix et jusqu'à sa démarche! C'est une folie à vous que de consentir à un pareil mariage; il peut anéantir toutes vos chances de restauration.

— Cela vaudrait mieux que de manquer à ma parole.

— Non, non, s'écria Harley; votre parole n'est pas définitive, elle ne saurait l'être. Non, quand vous me regarderiez d'un air encore plus suppliant. Dans tous les cas, attendez que nous en sachions davantage sur ce jeune homme; s'il est véritablement digne d'elle, qu'elle perde alors votre héritage, j'y consens.

— Mais pourquoi perdrait-elle mon héritage? Il n'y a pas de loi en Autriche qui puisse empêcher un père de marier sa fille comme il lui convient.

— Sans doute; mais en ce moment vous êtes en dehors des lois; et si l'on apprenait qu'un homme de votre nom s'est abaissé jusqu'à donner sa fille à un aventurier anglais, à un commis, un employé, ce serait là un motif politique de vous refuser votre grâce, car ce mariage vous ravirait cette haute estime où vous tiennent vos compatriotes et qui ferait de votre restauration un acte si populaire. O sage en théorie, pourquoi vous montrez-vous toujours si insensé dans l'action! »

Riccabocca, insensible à cette apostrophe, se frotta les mains, puis les étendit confortablement devant le feu.

« Mon ami, dit-il, mon fils sera le représentant de mon nom.

— Mais vous n'avez pas de fils?

— Chut! Je vais en avoir un. Jemima me l'a appris hier matin, et c'est ce qui m'a décidé à parler à Leslie.

— Vous allez avoir un fils, répéta Harley étonné; et comment savez-vous que ce sera un fils?

— Les physiologistes s'accordent à dire, répliqua le sage d'un ton positif, que lorsque le mari est beaucoup plus âgé que la femme et que celle-ci a été longtemps avant de condescendre à augmenter la population du globe, elle donne naissance (neuf fois sur quatre du moins), elle donne naissance à un enfant mâle. Je regarde donc ce point comme décidé par les calculs de la statistique et les recherches des naturalistes. »

Harley ne put s'empêcher de rire, en dépit de son mécontentement.

« Toujours le même, toujours la dupe de la philosophie.

— *Cospetto!* dites plutôt que je suis le philosophe des dupes. Et en parlant de cela, il faut que je vous présente à Jemima.

— Oui, mais à mon tour je veux vous présenter quelqu'un qui se rappelle vos bontés avec reconnaissance et à qui, par extraordinaire, votre philosophie n'a pas fait de tort. Il faudra qu'un jour ou l'autre vous m'expliquiez cela. Excusez-moi un moment. Je vais le chercher.

— Chercher qui? Dans ma position je dois être prudent et....

— Je réponds de sa discrétion. En attendant, ordonnez le dîner, car mon ami et moi nous vous restons.

— Le dîner? *Corpo di Bacco!* Ce n'est pas que Bacchus nous puisse être ici d'un grand secours. Mais que dira Jemima?

— Arrangez cela avec votre tyran conjugal; mais il nous faut à dîner. »

Je laisse au lecteur de se représenter la joie de Léonard en retrouvant Riccabocca toujours le même, Violante si embellie, et la bonne Jemima, puis l'étonnement de ceux-ci en apprenant ses aventures, ses ouvrages, sa réputation. Il raconta ses luttes et ses travaux avec une simplicité qui enleva à ce récit tout personnel le caractère de l'égotisme; mais lorsqu'il en arriva à parler d'Hélène, il se montra bref et réservé.

Violante, qui eût voulu plus de détails, lui adressa quelques questions, mais, à la grande satisfaction de Léonard, Harley intervint.

« Vous verrez bientôt, dit-il, celle dont il parle et vous la questionnerez vous-même. »

Puis il fit prendre au récit du jeune homme une autre direction, et Léonard causa de nouveau librement. La soirée se passa ainsi agréablement pour tous, excepté pour Riccabocca; car la pensée de Pauline ne cessait d'être présente à l'esprit de l'exilé; lorsqu'elle lui devenait trop pénible, il se rapprochait de Jemima, contemplait son visage si bon et si simple et serrait sa main dévouée. Et cependant le monstre avait insinué à Harley que sa consolatrice n'était qu'une sotte, et elle l'était en effet d'aimer ce méprisable détracteur d'elle-même et de son sexe.

Violante était dans un état de délicieuse animation; elle n'aurait

pu dire d'où venait sa joie. C'était principalement avec Léonard qu'elle causait; et Harley gardait presque constamment le silence; il écoutait l'éloquence ardente et sans prétention de Léonard, cette éloquence qui coule si naturellement des lèvres d'un homme de génie lorsqu'il est complétement à l'aise et entouré d'auditeurs sympathiques; il écoutait avec plus de plaisir encore les sentiments moins profonds mais non moins vifs, les sentiments si féminins et cependant si nobles avec lesquels le cœur vierge de Violante répondait à l'âme enflammée du poëte.

Ces sentiments étaient si loin de tout ce qu'il entendait dans le monde de chaque jour, si semblables à ceux qui l'avaient animé dans sa première jeunesse! Parfois, en entendant la jeune fille exprimer une idée élevée, ou citer, d'une voix mélodieuse, quelques beaux vers italiens, il relevait soudain la tête, ses lèvres s'agitaient comme s'il eût entendu le son de la trompette. Il se sentait prêt à secouer sa longue inertie. L'héroïsme, qui dormait au fond de son cœur, se réveillait et lui suscitait mille généreuses pensées. Lorsqu'il se leva pour s'en aller, surpris que l'heure fût si avancée, Harley dit d'un ton qui prouvait la sincérité du compliment :

« Je vous remercie des heures les plus heureuses que j'aie passées depuis longtemps. » En disant ces mots, il tourna ses regards vers Violante. Mais celle-ci fut intimidée par son regard, et il n'eut plus devant lui, au lieu d'une muse inspirée, qu'une jeune fille modeste et timide.

« Et quand vous reverrai-je? dit Riccabocca à son hôte en le reconduisant.

— Quand? mais demain, bien entendu. Adieu, mon ami. Je ne m'étonne plus que vous ayez supporté l'exil si patiemment..., avec une telle fille! »

Il prit le bras de Léonard et alla avec lui jusqu'à l'auberge où il avait laissé son cheval. Léonard parlait de Violante avec enthousiasme; Harley gardait le silence.

CHAPITRE XVII.

Le lendemain, un équipage des plus aristocratiques, bien que d'une forme un peu surannée, s'arrêta à la porte du jardin de Riccabocca. Giacomo, qui, d'une fenêtre du premier étage, l'avait aperçu se dirigeant vers la maison, fut saisi d'une terreur inexprimable en le voyant s'arrêter sous les murs et en entendant résonner la cloche de *la grande porte*. Il courut vers son maître et le supplia de ne pas *bouger, de ne pas permettre que personne donnât entrée aux ennemis que la machine pourrait vomir*

« J'ai entendu raconter, dit-il, comment une ville d'Italie, Bologne, à ce que je crois, fut une fois prise et ses habitants passés au fil de l'épée, parce qu'ils avaient imprudemment introduit dans leurs murs un cheval de bois rempli des troupes de Barberousse et de toutes sortes de bombes et de fusées à la Congrève.

— L'histoire est différemment racontée dans Virgile, dit philosophiquement Riccabocca en regardant à la fenêtre; néanmoins, la machine me paraît fort grande et fort suspecte; lâchez Pompée.

— Mon père, dit Violante en rougissant, c'est votre ami lord L'Estrange; j'ai entendu sa voix.

— En es-tu sûre?

— Tout à fait sûre. Comment pourrais-je m'y tromper?

— Ouvre alors, Giacomo; cependant, prends toujours Pompée avec toi, et donne l'alarme dans le cas où nous nous serions mépris. »

Mais Violante avait raison, et ils aperçurent au bout de quelques instants lord L'Estrange, qui, accompagné de deux dames, traversait le jardin.

« Ah! dit Riccabocca, ramenant sa robe de chambre autour de lui; va, mon enfant, appeler Jemima. »

Harley avait amené sa mère et Hélène, par politesse pour les dames de la maison.

L'orgueilleuse comtesse se savait en présence de l'adversité, et à peine si elle eût salué le roi avec plus de respect qu'elle ne fit l'exilé, Riccabocca, toujours galant envers le sexe qu'il prétendait mépriser, ne voulut pas se laisser vaincre en courtoisie, et le salut qu'il rendit à la comtesse en échange de sa profonde révérence eût édifié la génération qui s'élève, et réjoui les reliques survivantes de l'ancienne étiquette de cour qui existent encore au milieu des pompes sévères du faubourg Saint-Germain. Après avoir satisfait à la politesse, la comtesse présenta brièvement Hélène comme miss Digby, et s'assit auprès de l'exilé. Au bout de quelques instants, les deux personnages se trouvèrent tout à fait à l'aise et satisfaits l'un de l'autre; et, en effet, jamais peut-être, depuis que nous le connaissons, Riccabocca n'avait paru autant à son avantage qu'à côté de sa noble visiteuse. Tous deux avaient si peu vécu parmi les gens de notre siècle discourtois! Ils reprirent les manières du précédent, heureux de faire voir encore une fois le jour à une si belle dentelle et à un si magnifique brocart. Riccabocca fit trêve à toute émission de proverbes. — Peut-être se rappela-t-il que lord Chesterfield accuse les proverbes d'être vulgaires. Malgré sa grande taille maigre, en dépit de sa robe de chambre peu élégante, il y avait en lui un je ne sais quoi qui trahissait le grand seigneur, un de ceux auxquels le marquis de Dangeau eût, sans hésiter, offert un fauteuil à côté des Rohan et des Montmorency.

Pendant ce temps, Hélène et Harley, assis un peu plus loin, gardaient tous deux le silence, la première par timidité, le second parce qu'il était *absorbé dans ses réflexions*. A la fin la porte s'ouvrit, et

Harley se leva aussitôt. Violante et Jemima entrèrent. Les yeux de lady Lansmere s'arrêtèrent sur la jeune fille, et elle eut peine à réprimer une exclamation de surprise et d'admiration; mais lorsqu'elle eut aperçu l'attitude quelque peu humble, bien que non pas obséquieuse, de mistress Riccabocca, qui paraissait timide et simple, mais en qui cependant on ne pouvait méconnaître une femme bien née, elle se détourna de la fille, et, avec le savoir-vivre de l'ancienne école, commença par témoigner son respect à l'épouse. Ce fut littéralement du respect qu'exprimèrent ses manières envers mistress Riccabocca, mais un respect plus simple et plus cordial que celui qu'elle avait montré à Riccabocca. C'était celui d'une femme envers une femme, ainsi que le remarqua le sage lui-même. Elle prit ensuite la main de Violante entre les siennes, et la regarda comme si elle n'eût pu résister au plaisir de contempler tant de beauté. « C'est en vain, dit-elle avec un léger soupir, que mon fils m'avait dit de n'être pas étonnée. C'est la première fois que j'ai vu la réalité surpasser la description! »

La rougeur de Violante la rendit plus belle encore, et, tandis que la comtesse se retournait vers Riccabocca, elle se glissa doucement près d'Hélène.

« Miss Digby, ma pupille, » dit Harley d'un ton marqué, voyant que sa mère avait oublié de présenter Hélène aux deux dames. Il se rassit et se mit à causer avec mistress Riccabocca, mais ses regards se tournaient souvent vers les jeunes filles. Elles étaient à peu près du même âge, mais ne semblaient au premier abord avoir rien de commun que la jeunesse. Il eût été difficile d'imaginer un contraste plus frappant que celui qu'elles formaient, et, chose étrange! chacune semblait gagner au voisinage de l'autre; la merveilleuse beauté de Violante paraissait plus éblouissante, et la fraîche et douce figure d'Hélène plus sympathique encore. Ni l'une ni l'autre n'avait presque jamais vu de jeune fille de son âge, et chacune d'elles fut aussitôt enchantée de l'autre. Violante, qui était la moins timide, commença la conversation.

« Vous êtes sa pupille, la pupille de lord L'Estrange?

— Oui.

— Est-ce que vous êtes venue d'Italie avec lui?

— Non, pas tout à fait; mais j'ai passé plusieurs années en Italie.

— Ah! vous devez regretter; non; je me trompe; vous revenez dans votre pays natal. Mais, en Italie, le ciel est si bleu! Ici, il semble que la nature manque de couleurs.

— Lord L'Estrange dit que vous étiez bien jeune quand vous avez quitté l'Italie; cependant, vous vous la rappelez encore; lui aussi, il préfère l'Italie à l'Angleterre.

— Lui! impossible!

— Et pourquoi donc impossible, belle sceptique? » cria Harley s'interrompant au milieu d'une phrase adressée à Jemima.

Violante n'avait pas songé qu'on pût l'entendre, elle parlait pres-

que bas; mais, bien que visiblement embarrassée, elle répondit distinctement :

« Parce que l'Angleterre offre la plus noble carrière aux nobles esprits. »

Harley tressaillit et répliqua avec un léger soupir :

« A votre âge je parlais comme vous; mais notre Angleterre est si encombrée de nobles esprits, qu'ils s'y pressent et s'y coudoient, de telle sorte que la carrière n'est plus qu'un nuage de poussière.

— C'est ainsi, dit-on, qu'apparaît la bataille au simple soldat, mais non au général.

— Vous avez lu de bonnes descriptions de batailles, à ce que je vois. »

Mistress Riccabocca, qui prit cette remarque pour une sorte de condamnation des études de sa belle-fille, vint aussitôt au secours de Violante.

« Son père, dit-elle, lui a fait lire l'histoire de l'Italie, et je crois qu'elle est remplie de batailles.

HARLEY. Toutes les histoires en sont pleines, et toutes les femmes aiment la guerre et les guerriers. Je me demande pourquoi?

VIOLANTE (se tournant vers Hélène et parlant très-bas, résolue à n'être pas cette fois entendue d'Harley). Nous savons bien pourquoi, nous, n'est-ce pas?

HARLEY (qui a tout entendu). Si vous le savez, Hélène, dites-le-moi, je vous en prie.

HÉLÈNE (secouant sa jolie tête et répondant avec plus de gaieté qu'à l'ordinaire). Mais, moi, je n'aime ni la guerre ni les guerriers.

HARLEY. C'est donc à vous que j'en appelle, impitoyable Bellone. Cela vient-il de la cruauté naturelle aux femmes?

VIOLANTE (avec un rire doux et harmonieux). Cela vient, je crois, de deux penchants qui leur sont beaucoup plus naturels.

HARLEY. Vous piquez ma curiosité. De quels penchants voulez-vous parler?

VIOLANTE. De la pitié et de l'admiration. Nous plaignons les vaincus et nous admirons les vainqueurs. »

Harley s'inclina et demeura silencieux.

Lady Lansmere avait suspendu sa conversation avec Riccabocca pour écouter ce dialogue.

« Charmant! cria-t-elle. Vous m'avez expliqué ce que je me suis souvent demandé. Ah! Harley, je suis bien aise de vous voir battu; vous n'avez rien à répondre à cela?

— Non; je m'avoue volontiers vaincu, et trop heureux d'avoir droit à la pitié de la signorina, puisque mon épée est maintenant pendue à la muraille et que je ne puis plus prétendre à son admiration. »

Il se leva et alla vers la fenêtre :

« Mais j'aperçois un adversaire plus formidable que moi pour ma belle antagoniste; un adversaire qui a pour mission spéciale de substituer d'autres aventures à celles des camps et des siéges.

— Notre ami Léonard, dit Riccabocca en regardant aussi par la fenêtre. C'est vrai; ainsi que le dit spirituellement Quevedo : « Depuis que la demande pour les caractères d'imprimerie est devenue « si considérable, il reste moins de plomb pour fondre des balles. »

Léonard entra. Harley lui avait envoyé le laquais de lady Lansmere avec un billet qui le préparait à revoir Hélène. Quand il parut à la porte du salon, Harley l'alla prendre par la main et le conduisit vers lady Lansmere.

« Voici l'ami dont je vous ai parlé, dit-il. Accueillez-le aujourd'hui à cause de moi; vous le rechercherez bientôt pour lui-même. »

Puis, attendant à peine que la comtesse eût achevé une réponse gracieuse, il attira le jeune homme du côté d'Hélène.

« Mes enfants, leur dit-il avec un accent touchant qui pénétra le cœur de tous deux, allez vous asseoir là-bas pour causer un peu du passé. Signorina, je vous invite à une nouvelle discussion sur la question abstraite et métaphysique que vous avez soulevée. Voyons si nous ne trouverons pas de sources plus douces de pitié et d'admiration que la guerre et les guerriers. » Et il conduisit Violante dans l'embrasure d'une fenêtre. « Vous vous rappelez, lui dit-il, qu'hier soir Léonard, en vous racontant son histoire, vous a parlé un peu trop brièvement, à votre gré, d'une petite fille qui avait été la compagne de ses plus rudes épreuves. Lorsque vous avez voulu le questionner à son sujet, je vous ai dit que vous la verriez bientôt et que vous la questionneriez vous-même. Et maintenant, que pensez-vous d'Hélène Digby? Chut! parlez bas; mais, heureusement, elle n'a pas l'oreille aussi fine que moi.

VIOLANTE. Ah! c'est là la charmante créature que Léonard appelait son ange gardien. Quelle douce et innocente figure! L'ange est encore là!

HARLEY (satisfait à la fois et de la louange et de celle qui la donne). Vous avez raison. Hélène n'est pas expansive; mais les belles natures sont comme les beaux poëmes, un coup d'œil jeté sur les premières lignes suffit à vous faire deviner quelles beautés vous attendent si vous continuez de lire. »

Violante tourna les yeux du côté d'Hélène et de Léonard. Celui-ci parlait, Hélène écoutait, et bien que le jeune homme se fût montré la veille très-réservé au sujet du rôle qu'avait joué l'orpheline dans sa vie, il en avait dit assez pour que Violante s'intéressât au bonheur que tous deux devaient éprouver à se revoir après cette longue séparation, et à se retrouver à l'abri de la tempête et du naufrage. Les larmes lui vinrent aux yeux : « C'est vrai, dit-elle doucement, il y a là de quoi exciter la pitié et l'admiration plus que dans.... »

Elle s'arrêta.

« Achevez votre phrase, dit Harley. Avez-vous honte de vous rétracter?

— Non, mais là aussi il y a eu guerre et héroïsme, guerre du génie contre l'adversité et héroïsme chez la consolatrice qui le soutenait dans ses douleurs et les partageait. Ah! lorsque la pitié et

l'admiration sont excitées en nous, c'est par quelque chose de plus noble que le simple chagrin ; il faut que l'héroïsme s'y mêle.

— Hélène ne connaît pas la signification du mot héroïsme, dit Harley avec un peu de tristesse, il faudra que vous la lui enseigniez.

— Est-il possible, se disait-il intérieurement, qu'un Randal Leslie ait pu plaire à cette âme si noble et si élevée ? A coup sûr il n'y a rien d'héroïque chez ce plat employé. Votre père, reprit-il tout haut et en regardant fixement la jeune fille, votre père voit souvent, m'a-t-on dit, un jeune homme à peu près du même âge que Léonard, si toutefois on estime l'âge d'un homme par les registres de la paroisse; autrement ce soi-disant jeune homme me fait l'effet d'un contemporain de mon grand-père. Je veux parler de M. Randal Leslie. L'aimez-vous?

— Si je l'aime? répéta lentement Violante comme si elle eût sondé son propre cœur. Mais oui, je l'aime.

— Et pourquoi? demanda Harley d'un air d'indignation concentrée.

— Ses visites semblent toujours faire plaisir à mon père. Certainement je l'aime.

— Hum! Et il fait profession de vous aimer en retour, que je suppose? »

Violante se mit à rire naïvement. Elle fut tentée de répondre : « Cela est-il donc bien extraordinaire? Mais son respect pour Harley l'arrêta.

— On dit qu'il est intelligent, reprit Harley.

— Oh, oui, certainement.

— Il est assez bien de sa personne ; mais j'aime mieux la figure de Léonard.

— Le visage de Léonard est celui d'un homme qui a souvent contemplé le ciel et sur celui de M. Leslie ne se reflètent ni soleil, ni étoiles.

— Chère Violante! » s'écria Harley ravi ; et il serra la main de la jeune fille.

Celle-ci rougit jusqu'aux tempes, sa main trembla dans celle de lord L'Estrange. Mais l'exclamation affectueuse qu'avait prononcée celui-ci eût pu sortir dès lèvres d'un père.

En ce moment Hélène s'approcha d'eux, et regardant timidement son tuteur, lui dit : « La mère de Léonard est chez lui, il me demande de venir la voir, le puis-je?

— Si vous le pouvez? La signorina va croire qu'on vous tient en esclavage en entendant une pareille question. Certainement vous le pouvez.

— Voulez-vous venir avec nous? »

Harley parut embarrassé ; il se rappelait l'agitation qu'avait éprouvée la veuve en apprenant son nom, le désir qu'elle avait montré de l'éviter, désir que Léonard lui avait avoué et dont il croyait deviner la cause, et d'après ce qu'il devinait, lui aussi, il reculait à l'idée d'une telle rencontre.

« Une autre fois alors, dit-il. »

Violante fut étonnée de cette réponse peu gracieuse; elle l'aurait blâmée comme dure chez un autre, mais Harley à ses yeux avait toujours raison.

« Ne puis-je aller avec miss Digby? dit-elle, et ma mère viendra sans doute aussi. Nous connaissons toutes deux mistress Fairfield; nous serons bien aises de la revoir.

— Soit! dit Harley; je resterai avec votre père jusqu'à votre retour. Quant à mère, elle vous excusera volontiers ainsi que mistress Riccabocca. Voyez comme elle est enchantée de votre père; il faut que je reste pour veiller aux intérêts conjugaux du mien. »

Mais mistress Riccabocca respectait trop l'usage et l'étiquette pour consentir à quitter la comtesse, et Harley fut forcé d'en appeler directement à celle-ci; lorsqu'il eut expliqué ce dont il s'agissait, lady Lansmere se leva et dit :

« Mais j'irai moi-même avec miss Digby.

— Non, lui dit Harley à voix basse, non, cela ne se peut pas. Je m'expliquerai plus tard.

— Alors, dit tout haut la comtesse, après avoir jeté un regard de surprise vers son fils, alors j'insiste pour que vous fassiez cette visite, chère madame, et vous aussi, signorina. En vérité, j'ai quelque chose de confidentiel à dire à....

— A moi! interrompit Riccabocca. Ah! madame la comtesse, vous me rendez mes vingt-cinq ans. Allez-vous-en vite, épouse jalouse et méconnue, allez-vous-en toutes deux, vite, et vous aussi Harley.

— Non, reprit du même ton lady Lansmere, Harley peut rester, car, quoi que je puisse faire plus tard, je n'ai pas pour le moment dessein de porter atteinte à votre bonheur conjugal. Mes intentions sont si innocentes que je ne doute pas que mon fils ne se joigne à moi dans ce que j'ai à vous proposer. »

Ici la comtesse parla bas à Harley qui l'écouta avec une attention sérieuse, et lorsqu'elle se tut il lui serra la main et inclina la tête en signe d'assentiment.

Quelques minutes plus tard les trois dames et Léonard étaient sur le chemin conduisant au cottage.

Violante, avec son tact accoutumé, pensa que Léonard et Hélène devaient avoir bien des choses à se dire; ignorant comme Léonard lui-même qu'Hélène fût fiancée à Harley, elle commença à rêver pour eux une heureuse union. Elle marcha donc en avant, donnant le bras à sa belle-mère, tandis qu'Hélène et Léonard les suivaient à quelque distance.

Léonard n'avait pas offert le bras à sa compagne; ils avaient jusqu'ici marché l'un à côté de l'autre et en silence. Hélène cette fois parla la première; en pareille occasion c'est presque toujours la femme, si timide qu'elle soit, qui commence l'entretien. D'ailleurs, ici Hélène était la plus ferme, car Léonard ne se dissimulait pas la nature de ses sentiments, tandis qu'Hélène était fiancée, et

son cœur pur était fortifié par la confiance qu'un autre avait mise en elle.

« Avez-vous jamais entendu reparler de cet excellent docteur Morgan, qui avait des pilules contre le chagrin et qui s'est montré si bon pour nous, quoique, ajouta-t-elle en rougissant, nous ne fussions pas alors de cet avis ?

— Il m'avait pris mon ange gardien, dit Léonard avec une émotion visible, et si je ne l'eusse retrouvé, où serais-je et que serais-je aujourd'hui ? Je lui ai pardonné, mais je ne l'ai jamais revu depuis.

— Et ce terrible M. Burley ?

— Pauvre Burley ! Lui aussi, il a disparu de ma vie actuelle, je me suis informé de lui, mais tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'il est allé sur le continent, à ce que l'on suppose, en qualité de correspondant d'un journal. J'aurais tant de plaisir à le revoir aujourd'hui que peut-être je pourrais lui venir en aide, comme il a fait pour moi autrefois.

— Lui ? ah ! Léonard ! »

Léonard sourit, et son cœur battit plus vivement en retrouvant ce cher regard plein de prudence qui l'avertissait autrefois, et involontairement il se rapprocha d'Hélène. Celle-ci semblait par degrés redevenir telle qu'il l'avait connue.

« Oui, Hélène, il m'est venu en aide par ses enseignements et plus encore peut-être par ses fautes. Vous ne sauriez croire, Hélène, — pardon, je veux dire miss Digby, j'oubliais que nous ne sommes plus enfants ; — vous ne sauriez croire combien nous autres hommes et surtout nous autres écrivains, dont c'est la tâche de démêler les fils embrouillés des actions humaines, nous sommes redevables à nos propres fautes ; et malheur à nous si les fautes des autres ne nous instruisaient pas. Il faut que nous sachions où est l'écueil avant d'ériger le fanal, car les livres sont les fanaux de la vie humaine.

— Les livres ! Et moi qui n'ai pas lu les vôtres ! Lord L'Estrange me dit que vous êtes devenu un homme célèbre. Et cependant vous vous souvenez toujours de moi, de la pauvre orpheline que vous trouvâtes pleurant au tombeau de son père, et dont vous ne craignîtes pas de surcharger votre existence déjà si lourde et si pénible. Non, appelez-moi toujours Hélène, vous serez toujours pour moi.... un frère ! Lord L'Estrange le comprend ; il me l'a dit lui-même en m'apprenant que j'allais vous revoir. Il est si noble et si généreux ! Mon frère, s'écria tout à coup Hélène en tendant la main, tandis que son doux visage s'éclairait d'une expression sublime, mon frère, nous ne trahirons jamais son estime, nous ferons tous deux tous nos efforts pour lui rendre ce qu'il a fait pour nous ! N'est-ce pas ? »

Léonard se sentit accablé d'émotions diverses et confuses. Touché jusqu'aux larmes par cet affectueux appel, frissonnant au contact de la main qui touchait la sienne, et cependant saisi d'une crainte vague que les paroles d'Hélène ne signifiassent autre chose que ce qu'elles semblaient dire.... quelque chose qui devait mettre fin à toute espé-

rance. Et ce nom de frère qui lui était autrefois si précieux et si cher, pourquoi lui faisait-il peur maintenant? Pourquoi ne pouvait-il plus prononcer le doux nom de sœur?

« Elle est au-dessus de moi maintenant et pour toujours! » se dit-il avec tristesse; et lorsqu'il parla de nouveau, le son même de sa voix était changé.

L'appel fait à son ancienne amitié n'avait servi qu'à le rendre plus froid et plus réservé; il n'y fit même aucune réponse directe; car mistress Riccabocca, au détour du chemin, apercevant le cottage avec ses pignons pittoresques, s'écria :

« C'est donc là votre maison, Léonard? Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli.

— Vous ne vous la rappelez donc pas? dit Léonard à Hélène d'un ton de triste reproche, c'est là que je vous ai vue pour la dernière fois. Je voulais d'abord la laisser telle qu'elle était, puis je me suis dit que les souvenirs ne seraient pas détruits parce que je l'entourerais de toute la beauté que je pourrais créer, et que plus ce souvenir m'était cher, plus il était naturel d'y associer le beau. Peut-être ne comprenez-vous pas cela? Peut-être n'y-a-t-il que nous autres pauvres poëtes qui le comprenons!

— Si, je le comprends, » dit doucement Hélène. Elle regardait avidement le cottage.

« Qu'il est changé! pensait-elle. Je me l'étais souvent représenté, mais jamais comme cela; et cependant je l'aimais tout vulgaire qu'il était dans mon souvenir; ainsi que le grenier et l'arbre qui était dans la cour du charpentier. »

Elle se garda bien d'exprimer tout haut ces pensées, et entra avec les autres dans le jardin.

CHAPITRE XVIII.

Mistress Fairfield ressentit une joie orgueilleuse en recevant mistress Riccabocca et Violante dans sa grande maison, car c'était à ses yeux une grande maison que le cottage dont son Lenny l'avait instituée dame et maîtresse. Elle en était fière en tout temps, mais elle pensait intérieurement que si jamais elle pouvait recevoir dans le salon de cette grande maison mistress Hazeldean, qui l'avait tant sermonnée pour s'être refusée à rester plus longtemps dans la petite chaumière qu'elle tenait à loyer du squire, la coupe de félicité humaine serait remplie pour elle et qu'elle mourrait contente. Elle s'occupa peu d'Hélène, son attention était tout entière absorbée par les deux dames avec qui elle venait de renouveler connaissance. Elle leur fit voir toute la maison et les mena jusque dans la cuisine.

Léonard et Hélène se trouvèrent donc seuls pendant quelques instants. Ils étaient dans la bibliothèque; Hélène sans y prendre garde s'était assise dans le fauteuil de Léonard, et elle examinait avec un vif intérêt les papiers épars et en désordre (non qu'il n'y eût un certain ordre sous ce désordre apparent, mais qui n'était connu que du propriétaire), et les livres en toutes langues posés sur le bureau, à terre, sur les chaises, partout. Je dois avouer que la première pensée d'Hélène fut un grand désir d'arranger tout cela.

« Pauvre Léonard! pensa-t-elle, le reste de la maison est merveilleusement bien tenu, mais il n'a personne pour prendre soin de lui et de son cabinet. »

Comme s'il eût deviné sa pensée, Léonard sourit et dit:

« Ce serait une bonté cruelle pour l'araignée, que d'essayer même avec la plus douce main du monde d'arranger sa toile.

— Vous n'étiez pas tout à fait si désordonné autrefois, ce me semble?

— Cependant même alors vous étiez obligée de garder l'argent. J'ai maintenant un plus grand nombre de livres et aussi plus d'argent. Mon intendante actuelle me laisse le soin de mes livres, mais elle est moins indulgente quant à l'argent.

HÉLÈNE (en souriant). Êtes-vous toujours aussi distrait?

LÉONARD. Je le sais beaucoup plus; c'est chez moi un vice incorrigible.... miss Digby....

HÉLÈNE. Ne m'appelez pas miss Digby, appelez-moi si vous voulez ma sœur.

LÉONARD (évitant de prononcer le mot). Hélène, voulez-vous m'accorder une grâce; vos yeux et votre sourire disent oui. Voulez-vous ôter à l'instant votre chapeau et votre châle? Quoi! cette demande [illegible] Ne comprenez-vous pas que je voudrais croire une minute que [illegible] es encore une fois chez vous sous ce toit? »

Hélène rougit, troublée et baissa les yeux, puis elle les releva avec une candeur angélique, et murmurant de nouveau le nom de frère, comme si elle eût trouvé dans ce mot un refuge contre toute pensée d'affection trop vive, elle fit ce qu'il lui demandait.

Elle était donc là, assise au milieu des volumes poudreux, devant sa table, près de la fenêtre ouverte. Ses cheveux blonds séparés sur son front, avec l'air si bon, si calme, si heureux! Léonard s'étonnait de son empire sur lui-même. Son cœur se tournait vers elle avec un amour si intense, ses lèvres eussent tant voulu lui dire:

« Oh! que ce soit pour toujours, si l'asile ne vous paraît pas trop humble! » Mais ce mot de frère se dressait entre eux comme une barrière.

Et cependant elle semblait à l'aise, et peut-être y était-elle beaucoup plus qu'elle ne s'y était encore sentie dans ce vaste hôtel froid et grandiose où elle devait bientôt avoir les droits d'une fille. Sans doute, elle se rendit subitement compte de cette impression, car elle se leva et dit d'un air inquiet:

« Mais nous allons faire attendre trop longtemps lady Lansmere il faut *partir;* » *et elle remit* à la hâte son chapeau et son châle.

Au même moment, mistress Fairfield rentra avec les deux dames, et s'excusa d'avoir quitté miss Digby.

Hélène reçut ses excuses avec sa douceur accoutumée.

« Oh ! dit-elle, votre fils et moi, nous sommes de si anciens amis, que vous pouvez vous dispenser avec moi de toute cérémonie. »

En entendant les mots anciens amis, mistress Fairfield ouvrit des yeux étonnés et regarda Hélène avec plus d'attention qu'elle n'avait encore fait.

« Elle parle comme une grande dame, tout comme miss Violante, pensa-t-elle, mais elle a l'air plus humble et plus modeste, quoique pour l'habillement je n'aie jamais rien vu de si élégant, excepté dans les tableaux. »

Hélène passa cette fois son bras sous celui de mistress Riccabocca, et après avoir pris effectueusement congé de la veuve, les trois dames retournèrent avec Léonard vers la maison de Riccabocca.

Mistress Fairfield courut bientôt après elles, avec les gants et le chapeau de son fils que celui-ci avait oubliés.

« En vérité, mon garçon, lui dit-elle en le grondant affectueusement, il y a longtemps que tu ne ferais plus de livres, si le bon Dieu n'avait pris soin de fixer ta tête sur tes épaules. Vous ne le croiriez jamais, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers mistress Riccabocca, mais ce n'est plus du tout le garçon soigneux que vous avez connu; il est devenu très-négligent. »

Hélène ne put s'empêcher de se retourner pour regarder Léonard avec un malicieux sourire.

La veuve aperçut ce sourire, et prenant le bras de Léonard elle lui dit tout bas:

« Mais où as-tu donc vu cette jolie demoiselle ? vous étiez bons amis, dit-elle.

— Oh ! ma mère, dit Léonard avec tristesse, c'est une longue histoire; vous en avez entendu le commencement, qui peut deviner quelle en sera la fin. » Et il s'échappa. Mais Hélène ne quitta pas le bras de mistress Riccabocca, et pendant le retour l'hiver sembla à Léonard avoir repris possession de toute la nature.

Et cependant il marchait près de Violante, qui lui faisait l'éloge d'Hélène. Hélas ! il n'est pas toujours aussi doux qu'on le pense d'écouter les louanges de celle qu'on aime; ces louanges semblent parfois nous dire ironiquement : « Quel droit as-tu d'espérer parce que tu l'aimes ? Tous ne l'aiment-ils pas ? »

CHAPITRE XIX.

Lady Lansmere ne s'était pas plutôt trouvée seule avec Riccabocca et Harley, que posant la main sur le bras de l'exilé et lui donnant pour la première fois un titre qu'il ne pouvait entendre prononcer qu'avec une crainte nerveuse, elle dit:

« Harley en vous amenant ici a été forcé de me révéler votre incognito, car je l'aurais certainement découvert. Il est possible que vous ne vous souveniez pas de moi malgré toute votre galanterie, mais lors de votre première visite en Angleterre, j'allais dans le monde plus que je ne fais maintenant, et je fus une fois placée auprès de vous pendant un dîner à Carlton-House. Trêve de compliments et écoutez-moi; Harley me dit que vous avez quelque raison d'être inquiet des desseins d'un audacieux aventurier, je le nomme ainsi, car il y a des aventuriers dans tous les rangs de la société. Permettez que votre fille vienne chez moi jusqu'à ce qu'aient disparu tous vos sujets de crainte, elle y sera du moins en sûreté, et si vous vouliez ainsi que....

— Arrêtez, ma chère madame, interrompit avec vivacité Riccabocca, votre bonté me confond. Je vous remercie mille fois de l'invitation que vous faites à ma fille, mais....

— Pas de mais, interrompit Harley à son tour. J'ignorais l'intention de ma mère lorsqu'elle est entrée ici, mais depuis le moment où elle m'en a dit un mot à l'oreille, j'y ai réfléchi et je suis convaincu que c'est une excellente précaution. Votre retraite est connue de M. Leslie; celui-ci est en relations avec Peschiera. En admettant que M. Leslie soit incapable de trahir votre secret, j'ai cependant des raisons de croire que le comte a deviné qu'il vous connaît; Audley Egerton m'a dit ce matin même qu'il l'avait ainsi compris, non d'après ce que lui avait dit le jeune homme, mais d'après certaines questions de Mme di Negra ; Peschiera est fort capable de faire espionner les démarches de Leslie, et plus naturellement encore les miennes; s'il s'agissait d'un Anglais, je me rirais de ses machinations, mais il s'agit d'un Italien, et de plus cet homme est un ancien conspirateur. Ce qu'il peut faire je n'en sais rien, mais un assassin peut toujours pénétrer dans un camp et un traître se glisser jusqu'à votre foyer. Près de ma mère, Violante sera nécessairement à l'abri de tout danger, vous ne sauriez en disconvenir; et pourquoi vous-même n'y viendriez-vous pas? »

Riccabocca n'avait rien à répondre à ces arguments quant à ce qui concernait Violante; ils réveillaient la terreur presque superstitieuse que lui inspirait son ennemi, et le décidèrent à accepter sur-le-champ l'invitation de lady Lansmere pour sa fille, tandis qu'il la refusait pour Jemima et pour lui.

« Je me suis promis en revenant en Angleterre, dit-il, de n'y voir personne qui connût le rang que j'avais occupé dans mon pays. J'ai senti qu'il me fallait toute ma philosophie pour m'habituer à ma nouvelle vie, et que si je voulais trouver ces biens qui ennoblissent toute existence, la dignité et la paix, il était nécessaire à la pauvre et faible nature humaine d'oublier entièrement le passé. Ce serait pour ma sagesse un terrible écueil que de venir dans votre maison et d'y retrouver momentanément, dans votre bonté et votre respect, et jusque dans l'atmosphère de votre société, le sentiment de ce que j'ai été, et puis ensuite, si l'espoir douteux de mon rappel venait à s'évanouir, de me retrouver pour le reste de ma vie ce que je suis aujourd'hui. Si j'étais seul, je m'exposerais peut-être au danger, mais ma femme, qui est maintenant heureuse et contente, le serait-elle encore lorsque vous l'auriez pour un temps arrachée à la modeste position qu'elle occupe? Ne me faudrait-il pas écouter des regrets, des espérances, des craintes qui perceraient à jour le mince manteau de ma philosophie? A présent même, depuis que dans un moment de faiblesse je lui ai confié mon secret, elle m'a plus d'une fois jeté mon rang à la face, sans y attacher grande importance, il est vrai, néanmoins le coup est rude. Aucune pierre ne vous blesse plus cruellement que celle qui est prise dans les ruines de votre maison, et plus grande est la maison, plus lourde est la pierre. Protégez donc ma fille, chère madame, protégez-la, puisque son père craint d'être impuissant à le faire; mais je ne saurais accepter rien de plus. »

Riccabocca se montra inflexible; on s'en tint donc à sa décision et l'on convint que Violante passerait chez lady Lansmere pour la fille du docteur Riccabocca.

« Et maintenant un mot encore, dit Harley. Ne communiquez pas ces arrangements à M. Leslie; laissez-lui ignorer où demeure Violante, au moins jusqu'à ce que je vous autorise à le lui confier. Vous pourrez vous excuser près de lui sur ce qu'il est inutile qu'il le sache, à moins que ce ne soit pour aller la voir, et qu'en ce cas ses démarches pourraient être espionnées. Vous pouvez lui donner cette même raison pour l'engager à suspendre les visites qu'il vous fait. Permettez-moi d'apprendre à connaître davantage ce jeune homme. J'espère avoir d'ici à peu l'occasion de me rendre compte de la nature réelle des plans de Peschiera. Sa sœur a désiré me voir, je lui en fournirai l'occasion. D'après ce que j'ai appris d'elle dans mon dernier séjour sur le continent, je ne puis croire qu'elle consente à servir d'instrument au comte dans aucune tentative réellement criminelle; elle possède, dit-on, des qualités que je ne lui supposais pas d'abord, et peut-être parviendrons-nous à la soustraire à l'influence de son frère. On nous déclare la guerre, nous la porterons dans le camp de l'ennemi. Vous me promettez donc de vous abstenir de toute nouvelle confidence envers M. Leslie?

— Oui, pour le présent, dit Riccabocca d'un air de regret.

— Ne lui dites pas même que vous m'avez vu, à moins qu'il ne vous apprenne que je suis en Angleterre et que je désire savoir où

vous êtes ; je lui en fournirai l'occasion. Allons, n'hésitez pas ; vous connaissez votre proverbe italien :

Bocca chiusa et occhio aperto.
Non fece mai nissun diserto.
La bouche close et l'œil ouvert, etc.

— C'est parfaitement vrai, dit le docteur, vous avez raison. *In bocca chiusa non c'entrano mosche.* Celui qui tient la bouche fermée, n'avale pas de mouches. *Corpo di Bacco!* vous avez raison! »

CHAPITRE XX.

Violante et Jemima furent toutes deux bien étonnées lorsqu'à leur retour elles apprirent la décision dont la première était l'objet. La comtesse insista pour emmener Violante sur-le-champ et Riccabocca l'appuya en disant : « Certainement, le plus tôt sera le mieux. » La jeune fille était éperdue et stupéfaite. Jemima alla faire à la hâte un petit paquet des choses les plus nécessaires à sa belle-fille, tout en poussant plus d'un soupir à la pensée de la mince garde-robe de celle-ci. Mais parmi les vêtements elle glissa une bourse contenant ses économies de plusieurs mois, de plusieurs années peut-être, et y joignit un billet affectueux dans lequel elle engageait Violante à prier la comtesse de lui acheter tout ce qui était convenable pour la fille de son père. Le départ brusque et inattendu d'un de ses membres cause toujours à une famille un certain sentiment de malaise. La petite réunion se divisa deux par deux. Violante s'était rapprochée de son père et écoutait avec distraction les explications assez peu claires qu'il lui donnait. La comtesse causait avec Léonard, et selon la coutume des personnes de qualité lorsqu'elles s'adressent aux jeunes auteurs, le complimentait hautement sur ses livres qu'elle n'avait pas lus, mais que son fils lui avait dit être fort remarquables. Elle aurait désiré savoir où Harley avait fait connaissance avec ce M. Oran qu'il appelait son ami, mais elle était trop bien élevée pour le demander ou pour paraître s'étonner que le génie fût l'égal du rang. Elle pensait naturellement que leur connaissance avait dû se faire sur le continent.

Harley causait avec Hélène. « Vous n'êtes pas fâchée, lui dit-il, que Violante vienne avec nous? Ce sera pour vous une compagne telle que j'aurais pu le souhaiter. Elle est justement de votre âge.

— J'ai de la peine à penser qu'elle n'est pas plus âgée que moi, dit Hélène ingénument.

— Pourquoi cela, chère Hélène

— Elle est si brillante; elle s'exprime si bien, tandis que moi....

— Il ne vous manque que l'habitude de parler pour faire valoir vos pensées. »

Hélène jeta sur son tuteur un regard reconnaissant, mais elle secoua la tête, comme elle faisait presque toujours lorsqu'on la louait.

Enfin les préparatifs furent achevés, les adieux faits, et Violante se trouva assise dans la voiture près de lady Lansmere. Le majestueux équipage s'éloigna lentement avec ses quatre chevaux, ses postillons aux habits de couleurs éclatantes, ornés des armes de Lansmere, le tout d'un style qui se voit bien rarement dans les environs de la métropole, et qui disparaît tous les jours, même de nos comtés les plus reculés.

Riccabocca, Jemima et Giacomo le suivirent longtemps des yeux.

« La voilà partie, dit Giacomo en passant sur ses yeux la manche de son habit, mais c'est un poids de moins sur l'esprit.

— Et un de plus sur le cœur, murmura Riccabocca. Ne pleurez pas, Jemima, cela pourrait vous faire du mal ainsi qu'à celui qui doit venir. C'est une chose étonnante combien les humeurs de la mère affectent l'enfant qui n'est pas encore né. Je n'aimerais pas à avoir un fils qui eût une propension plus qu'ordinaire aux larmes. »

Et le pauvre philosophe s'efforça vainement de sourire. Il rentra lentement et s'enferma avec ses livres, mais il ne put lire. Son esprit était troublé, agité, et bien que comme tous les pères il eût désiré de se voir débarrassé pour la vie de sa fille bien-aimée, il lui semblait maintenant, qu'elle était partie pour quelque temps seulement, qu'une corde était brisée dans l'harmonie du foyer domestique.

CHAPITRE XXI.

Le soir du même jour, au moment où Egerton qui donnait un grand dîner faisait sa toilette, Harley entra dans sa chambre.

Egerton renvoya d'un signe son domestique et continua de s'habiller.

« Excusez-moi, mon cher Harley, dit-il, je n'ai que dix minutes à vous donner. J'attends un des ducs de la famille royale, et l'exactitude, si elle n'est que la courtoisie des princes, est la vertu strictement obligatoire des hommes d'État. »

Harley répondait ordinairement par une plaisanterie aux aphorismes de son ami, mais il s'en abstint cette fois. Il posa affectueusement la main sur l'épaule d'Egerton : « Avant que je ne vous parle d'affaires, dites-moi comment vous allez-mieux?

— Mieux! mais je vais toujours bien; j'ai peut-être l'air un peu

fatigué: plusieurs années de rude travail finissent par altérer la physionomie, mais peu importe, j'ai passé l'âge où l'on consulte son miroir avec inquiétude. »

En parlant ainsi Egerton ayant achevé sa toilette s'approcha de la cheminée, droit et digne comme de coutume, plus beau encore que bien des jeunes gens, et avec une vigueur apparente qui semblait devoir supporter pendant bien des années encore le triste et glorieux fardeau du pouvoir.

« Voyons maintenant votre affaire, Harley? dit-il.

— Et d'abord je désire qu'aussitôt qu'il sera possible, vous me présentiez à Mme di Negra. Vous m'avez dit qu'elle désirait me voir.

— Parlez-vous sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Eh bien alors, elle reçoit ce soir; je n'avais pas l'intention d'aller chez elle, mais quand mes convives seront partis....

— Vous pourrez me prendre au club; faites-le, je vous prie. En second lieu vous avez connu lady Jane Horton encore mieux que moi, du moins dans les derniers temps de sa vie (Harley soupira et Egerton attisa le feu). Avez-vous jamais vu chez elle une mistress Bertram, ou l'en avez-vous jamais entendue parler?

— De qui? fit Egerton d'une voix sourde, le visage toujours tourné du côté du feu.

— D'une mistress Bertram; mais qu'avez-vous, mon ami? Êtes-vous malade?

— C'est un spasme au cœur, voilà tout. — Ne sonnez pas, cela va se passer. — Continuez — mistress.... Pourquoi me demandez-vous cela?

— J'ai à peine le temps de vous l'expliquer, mais j'ai résolu, comme vous le savez, de faire rendre justice à mon ami l'Italien, si le ciel me vient en aide ainsi qu'il fait toujours à ceux qui ont pour eux le bon droit lorsqu'ils s'aident eux-mêmes, et cette mistress Bertram est mêlée aux affaires de mon ami.

— A ses affaires? Comment cela? »

Harley en donna l'explication rapide et succincte. Audley l'écoutait attentivement, les yeux fixés sur le tapis et paraissait ne respirer encore qu'avec la plus grande difficulté.

A la fin il répondit: « Je me rappelle cette mistress.... mistress Bertram. Mais vos recherches à son sujet seraient infructueuses. Je crois avoir entendu dire qu'elle est morte depuis longtemps; et même j'en suis certain.

— Morte! cela est bien malheureux. Mais connaissez-vous quelqu'un de ses parents ou de ses amis? Pourriez-vous m'indiquer un moyen quelconque de retrouver ce paquet s'il lui est parvenu?

— Non.

— Et lady Jane à ma connaissance n'avait d'autre amie que ma mère, qui ne se rappelle pas avoir jamais vu de mistress Bertram. J'ai *envie de mettre* un avertissement dans les journaux. *Cependant non, car je ne pourrais distinguer cette mistress Bertram*

de toute autre personne portant le même nom, qu'en indiquant avec qui elle est allée sur le continent et cela mettrait Peschiera sur la voie.

— D'ailleurs à quoi cela servirait-il? dit Egerton. Celle que vous cherchez n'est plus! Il s'arrêta un instant, puis reprit rapidement le paquet n'a dû arriver en Angleterre que plusieurs années apr sa mort; il aura été sans nul doute renvoyé à la poste ou détruit. »

Harley parut fort désappointé. Egerton continua d'un ton presqu machinal comme ne pensant point à ce qu'il disait, mais suivant ce pendant la méthode pratique de raisonnement qui lui était habituelle et au moyen de laquelle un homme du monde a coutume de détruire les espérances d'un enthousiaste. Puis se levant soudain en entendant frapper bruyamment à la grande porte, il dit : « Vous entendez, il faut que vous m'excusiez.

— Je vous quitte, mon cher Audley, mais je vous le demande encore une fois, êtes-vous mieux, maintenant?

— Beaucoup mieux, merci — tout à fait bien. Je passerai vous prendre entre onze heures et minuit. »

CHAPITRE XXII.

Si quelqu'un eût pu être plus surpris en voyant ce soir-là lord L'Estrange chez Mme di Negra que la belle hôtesse elle-même, c'eût été Randal Leslie. Quelque chose l'avertissait instinctivement que cette visite était menaçante pour ses projets ultérieurs sur Riccabocca et Violante. Mais Randal Leslie n'était pas de ceux qui reculent devant un combat intellectuel: il avait au contraire trop de confiance dans ses talents pour l'intrigue pour ne pas se réjouir à l'idée de les exercer. Il ne pouvait croire que l'indolent Harley fût de force à lutter contre son activité infatigable et sa persévérance obstinée. Mais au bout de quelques instants il se sentit envahi par la crainte. Aucun homme de nos jours ne s'entendait à produire un plus brillant effet que lord L'Estrange lorsqu'il daignait le vouloir. Sans avoir aucune prétention à cette beauté personnelle qui frappe au premier coup d'œil, il avait conservé ce charme de physionomie et cette grâce dans les manières qui dans sa première jeunesse avaient fait de lui l'enfant gâté de la société. Mme di Negra n'avait réuni autour d'elle qu'un petit cercle; mais il se composait de l'élite du grand monde; ce n'étaient pas sans doute ces dames de château austères et réservées que les élégantes dispensatrices de la mode ridiculisent sous le nom *de prudes*, mais néanmoins il y avait là des femmes d'une réputation *sans tache et du plus haut rang*, coquettes peut-être, mais rien de *plus; en un mot des femmes charmantes*, de ces gais papillons qui

voltigent au-dessus des tiges droites et roides du parterre. Et c'étaient aussi des ambassadeurs, des ministres, des hommes de lettres célèbres, de brillants orateurs, et des dandys de premier ordre (lesquels sont généralement des hommes fort agréables). Au milieu de cet assemblage varié Harley, depuis si longtemps étranger au monde londonnien, semblait se faire place avec l'aisance d'un Alcibiade. Plusieurs dames se le rappelaient et s'empressèrent de renouer connaissance avec lui, par des signes de tête, des appels, des sourires. Il eut un compliment pour chacune d'elles. Il y avait peu de personnes, hommes ou femmes, à qui Harley n'inspirât un attrait particulier. Les gens sérieux recherchaient en lui le lettré, l'homme de guerre *distingué*; les jeunes gens l'esprit vif et plaisant; les blasés la nouveauté, et pour les natures plus vulgaires, n'était-il pas lord L'Estrange, un homme à marier, possesseur d'une fortune indépendante, héritier d'un titre et de cinquante mille livres de rente?

Après avoir réussi dans l'effet général, que, nous l'avouerons, il s'était efforcé de produire, Harley s'occupa sérieusement et spécialement de son hôtesse. Il vint s'asseoir à côté d'elle, et, par politesse pour tous deux, les admirateurs moins pressants s'éloignèrent insensiblement.

Frank Hazeldean fut le dernier à quitter Mme di Negra; mais lorsque celle-ci et Harley se mirent à parler italien, le pauvre garçon, qui ne les comprenait pas, craignant de prêter à rire et maudissant Eton où on lui avait fait sacrifier à l'étude des langues mortes, dont il n'avait appris que bien peu de chose, celle des langues vivantes dont il ne savait pas un mot, le pauvre garçon s'éloigna, et, apercevant Randal, il lui dit :

« Quel âge a lord L'Estrange, à votre avis? Bien qu'il paraisse jeune, il ne doit plus l'être, ce me semble. N'était-il pas à Waterloo?

— Il est assez jeune pour devenir un terrible rival, » répondit Randal avec une habile sincérité.

Frank pâlit et médita des pensées sanguinaires, parmi lesquelles la détente d'un pistolet et le bois de *** occupaient une place prééminente.

Les apparences étaient certainement de nature à exciter la jalousie d'un amant bien épris, car Harley et Béatrix causaient alors à voix basse; Béatrix paraissait agitée, Harley sérieux et pressant. Randal lui-même ne savait que penser. Lord L'Estrange était-il véritablement amoureux de la marquise? S'il en était ainsi, il fallait dire adieu à tout espoir du mariage de celle-ci avec Frank; ou bien feignait-il, dans l'intérêt de Riccabocca, d'aimer Béatrix pour acquérir de l'influence sur elle, diriger son ambition, et se faire d'elle une alliée contre les projets de son frère? Cette feinte était-elle compatible avec la franchise bien connue d'Harley? Convenait-il à l'honneur délicat et chevaleresque dont se piquait le jeune lord, de faire la cour à une femme par simple ruse de guerre? Toute son amitié pour Riccabocca était-elle capable de le faire descendre à jouer cette mi-

sérable comédie? Cette question suggéra tout à coup à Randal une pensée nouvelle; lord L'Estrange ne songeait-il pas à plaire lui-même à Violante? N'était-ce pas là l'explication naturelle de toutes les démarches qu'il avait tentées auprès de la cour d'Autriche pour faire recouvrer à la jeune fille son héritage?

Les objections que pouvait avoir le gouvernement autrichien au mariage de Violante avec un Anglais obscur, tomberaient sans doute lorsqu'il serait question d'Harley L'Estrange, d'un homme dont la famille, non-seulement appartenait à la plus haute aristocratie d'Angleterre, mais encore avait toujours soutenu les principes qui dirigeaient les principaux gouvernements d'Europe. Harley, à la vérité, n'avait jamais arboré personnellement aucun drapeau politique, mais ses idées devaient être celles d'un officier de haute naissance ayant combattu avec l'Autriche pour la restauration des Bourbons. Et cette immense fortune que Violante risquait de perdre en épousant un homme comme Randal, un mariage avec l'héritier des Lansmere pouvait au contraire contribuer à la lui faire rendre. Harley, malgré sa brillante position, devait-il être indifférent à de telles séductions?

Et nul doute que Riccabocca, dans sa correspondance, ne lui eût parlé de la rare beauté de Violante.

Tout bien considéré, il parut naturel à Randal que les scrupules d'Harley sur ce qui est dû aux femmes eussent cédé à une si forte tentation. S'il n'avait pas jugé que l'amitié fût un motif assez puissant pour les vaincre, il ne pensait pas de même de l'ambition.

Tandis que Randal réfléchissait, que Frank souffrait, et que plus d'un commentaire murmuré à voix basse sur l'intelligence qui semblait régner entre la belle hôtesse et son interlocuteur parvenait aux oreilles de l'ambitieux intrigant et de l'amant jaloux, la conversation de ceux qui étaient l'objet de tant de remarques venait de prendre un tour nouveau. Béatrix s'était efforcée d'en changer le sujet.

« Il y a longtemps, milord, disait-elle, que je n'ai entendu exprimer des sentiments semblables à ceux dont vous me parlez, et si je ne m'en sens pas tout à fait indigne, c'est à cause du plaisir que j'ai naguère éprouvé, en lisant des sentiments également étrangers au langage du monde dans lequel je vis. » Et, en parlant, Béatrix prenait un livre sur la table. « Connaissez-vous cet ouvrage? » ajouta-t-elle.

Harley jeta un coup d'œil sur le titre du livre.

« Sans doute; j'en connais même l'auteur.

— Je vous envie cet honneur. J'aimerais à connaître aussi celui qui m'a fait découvrir dans mon cœur des profondeurs qui m'étaient inconnues.

— Croyez-moi, charmante marquise, s'il en est ainsi, je ne vous ai pas flattée, je n'ai pas estimé trop haut votre nature; car cet ouvrage n'a d'autre attrait que celui d'un appel fait à des sentiments généreux, et il ne saurait plaire à ceux chez qui n'existent pas ces sentiments.

— Vous vous trompez nécessairement, ou bien comment serait-il si populaire?

— Parce que les sentiments généreux sont plus naturels au cœur humain que nous ne le croyons généralement.

— Ne me dites pas cela; j'ai toujours vu le monde si bas et si faux!

— Pardonnez-moi la question, mais que savez-vous du monde? »

Béatrix leva d'abord vers Harley des yeux étonnés, puis elle regarda autour d'elle avec une ironie expressive.

« Je m'en doutais; vous appelez ce petit salon le monde. Soit donc. Eh bien! je ne crains pas de dire que si les personnes ici présentes étaient transformées en spectateurs d'un théâtre, et que vous fussiez aussi consommée dans l'art scénique que vous l'êtes dans l'art de plaire....

— Eh bien?...

— Eh bien! si vous prononciez un discours rempli de sentiments bas et sordides, vous seriez sifflée. Mais qu'une autre femme, moins belle et moins bien douée, se levât pour exprimer des sentiments doux et féminins ou bien nobles et élevés, l'acclamation serait sur toutes les lèvres et les larmes dans bien des yeux. La véritable preuve de la noblesse inhérente à notre nature, c'est la sympathie que les foules témoignent toujours pour ce qui est grand et beau. Ne croyez pas que le monde soit vil; s'il en était ainsi, toute société serait à jamais impossible. Mais vous désirez, dites-vous, connaître l'auteur de ce livre; je vous l'amènerai.

— Je vous en serai très-reconnaissante.

— Et maintenant, dit Harley avec son candide et charmant sourire, serons-nous amis?

— Vous m'avez tellement surprise qu'à peine puis-je vous répondre. Mais pourquoi voulez-vous que nous soyons amis?

— Parce que vous avez besoin d'un ami. Vous n'en avez pas.

— Singulier flatteur! dit Béatrix en souriant tristement; et elle dirigea ses regards vers Randal.

— Ah! dit Harley, vous avez trop de pénétration pour croire qu'il y ait *là* de l'amitié. Pensez-vous que je n'aie pas remarqué l'œil observateur de M. Randal Leslie tandis que je vous parlais? Quel peut être le lien qui vous rapproche l'un de l'autre, je l'ignore, mais je le saurai bientôt.

— Vous parlez comme un membre de l'ancien Conseil des Dix. Vous voulez absolument me faire peur, dit Béatrix, cherchant par une affectation de légèreté à secouer l'impression sérieuse qu'avaient fait naître en elle les paroles d'Harley.

— Et moi, dit L'Estrange avec calme, je vous affirme que je ne vous crains plus. » Il la salua et traversa la foule pour rejoindre Audley Egerton qui était dans un coin, parlant à voix basse avec un de ses amis politiques. Avant d'arriver jusqu'au ministre, Harley passa près de Randal et du jeune Hazeldean; il salua le premier et tendit la main au second. Randal sentit la différence, et son orgueil

en fut blessé; un sentiment de haine pour Harley traversa son cœur. Il fut ravi de voir la froide hésitation avec laquelle Frank toucha à peine la main qui lui était offerte. Mais Randal n'était pas le seul que l'œil perçant de Harley eût vu guetter Béatrix; il avait remarqué les regards courroucés de Frank et en avait aisément deviné la cause. Il ne fit donc que sourire de la mauvaise humeur de celui-ci.

« Vous êtes comme moi, monsieur Hazeldean, dit-il; vous pensez qu'un sentiment du cœur doit accompagner toute politesse qui implique l'amitié.

« La main de Douglas est à lui. »

Puis Harley prit Randal à l'écart.

« Monsieur Leslie, un mot, lui dit-il. Si je désirais connaître la retraite du docteur Riccabocca afin de lui rendre un grand service, consentiriez-vous à m'en révéler le secret?

— Voici, milord, un ami du docteur Riccabocca. Ne feriez-vous pas mieux de vous adresser à M. Hazeldean?

— Non, monsieur Leslie, car je crois qu'il ne pourrait pas me répondre, tandis que vous le pouvez. Je vais vous demander une chose qu'il vous est permis, ce me semble, de m'accorder sans hésitation. Si vous voyez Riccabocca, dites-lui que je suis en Angleterre, et laissez-le décider s'il lui convient ou non de communiquer avec moi; mais peut-être l'avez-vous déjà instruit de mon retour?

— Lord L'Estrange, dit Randal en s'inclinant avec une politesse affectée, veuillez m'excuser si je refuse également de nier ou d'avouer les relations que vous m'attribuez. Si réellement le docteur Riccabocca m'a confié un secret, c'est à moi de juger de la meilleure manière de le garder. Et, quant au reste, après que le comte écossais, dont Votre Seigneurie vient de citer les paroles, eut refusé de toucher la main de Marmion, il eût eu mauvaise grâce à le rappeler pour le charger d'un message. »

Harley ne s'était pas attendu à ce ton de la part du protégé d'Egerton, mais cette hauteur, qui du moins semblait indiquer un caractère indépendant, plut à sa nature brave et franche bien plutôt qu'elle ne l'irrita. Néanmoins, les soupçons qu'avait conçus L'Estrange au sujet de Randal étaient trop fondés pour qu'il y renonçât aisément; il répliqua donc poliment, mais avec un sarcasme déguisé :

« Je me soumets à votre reproche, monsieur Leslie, bien que je n'aie pas eu, comme vous le croyez, l'intention de vous offenser. Je regrette d'autant plus ma malheureuse citation, que votre spirituelle réponse vous a contraint de vous identifier avec Marmion, qui, bien que brave et habile, était certainement fort rusé. » Puis Harley se dirigea de nouveau vers Egerton, et, après quelques minutes, tous deux quittèrent le salon.

« Que vous disait donc lord L'Estrange? dit Frank à son ami; il vous parlait de Béatrix, j'en suis sûr.

— *Non; il me citait* des vers.

— Mais alors, pourquoi paraissiez-vous si en colère, mon cher? Je sais que c'est par affection pour moi; il peut, comme vous le dites, devenir un rival formidable.... Mais, sûrement, ce ne sont pas ses cheveux; croyez-vous qu'il porte un toupet? Je suis sûr qu'il vous faisait l'éloge de Béatrix. Il en est fou, c'est évident. Mais je ne la crois pas femme à se laisser séduire uniquement par le rang et la fortune. Et vous? Mais pourquoi ne dites-vous rien?

— Si vous n'obtenez bientôt son consentement, je crains qu'elle ne soit perdue pour vous, » dit lentement Randal; et, avant que Frank ne fût revenu de sa consternation, il était hors du salon.

CHAPITRE XXIII.

Violante passa sa première soirée près de lady Lansmere plus agréablement que n'avait fait Hélène. A la vérité, son père lui manqua beaucoup et Jemima un peu; mais elle identifiait tellement la cause de son père avec Harley, qu'elle avait vaguement l'idée qu'elle était chez lord Lansmere pour la servir. La comtesse, il faut l'avouer, se montra envers elle plus cordiale qu'elle ne l'avait jamais été avec l'orpheline. Mais ce qui faisait la véritable différence dans le cœur de chacune des jeunes filles, c'est qu'Hélène était intimidée par lady Lansmere, tandis que Violante ne ressentait que de l'affection pour la mère de lord L'Estrange. Violante avait une de ces natures expansives qui mettent à l'aise une personne froide et réservée telle que lady Lansmere; il n'en était pas ainsi de la pauvre petite Hélène, si réservée elle-même, et qu'il était si difficile d'amener à répondre autrement que par monosyllabes. Puis, lady Lansmere parlait sans cesse d'Harley; Hélène l'avait écoutée avec respect et intérêt, Violante l'écoutait avec une curiosité avide et ravie. Le cœur de la mère avait senti la différence, et il se portait vers Violante plus naturellement que vers sa compagne. Lord Lansmere, comme la plupart des hommes de son âge, considérait en gros toutes les jeunes filles comme une variété inoffensive, gracieuse, mais singulièrement stupide de l'espèce féminine, dont l'affaire était d'être jolies, de jouer du piano et de babiller ensemble de robes, de couturières et d'amoureux. Mais cette créature animée et éblouissante, avec son mouvement d'esprit et sa mobile physionomie, le prit comme par surprise, attira malgré lui son attention et jusqu'à sa galanterie. Hélène restait tranquillement assise dans un coin avec son ouvrage, écoutant parfois avec une admiration triste, bien qu'exempte d'envie, la conversation animée et l'éloquence involontaire de Violante, d'autres fois plongée dans de secrètes méditations. Et, pendant ce *temps, ses doigts* industrieux agissaient toujours;

c'était là, chez Hélène, une habitude qui irritait les nerfs de lady Lansmere; celle-ci méprisait les jeunes filles qui se plaisent aux travaux d'aiguille. Elle ne comprenait pas que c'est souvent une ressource de l'esprit féminin, non pour cacher l'absence des pensées, mais pour en voiler la profondeur par le silence. Violante fut surprise et même un peu désappointée de ce qu'Harley fût sorti avant le dîner et ne rentrât pas de la soirée. Mais lady Lansmere, excusant l'absence de son fils sous le prétexte d'engagements contractés antérieurement, saisit l'occasion de parler de ses façons d'agir en général, de tout ce qu'il promettait dans son enfance, des regrets qu'elle éprouvait de son inaction présente, de l'espérance qu'elle conservait de le voir quelque jour se servir de ses rares facultés, en sorte que Violante cessa presque de regretter sa présence.

Lady Lansmere conduisit ensuite la jeune Italienne à sa chambre, et lui dit en l'embrassant tendrement : « Mais vous êtes justement la personne la plus capable de l'arracher aux rêveries mélancoliques qu'il cherche à déguiser sous l'apparence de caprices bizarres. » Violante croisa les bras sur sa poitrine, et ses yeux brillants, adoucis par la tendresse, semblaient dire : « Lui, mélancolique ! et pourquoi? »

En quittant Violante, lady Lansmere s'arrêta devant la porte d'Hélène, et après un instant de réflexion elle entra doucement.

Hélène avait renvoyé sa femme de chambre et elle était agenouillée au pied de son lit, le visage caché dans ses mains. Son attitude était si pieuse, si enfantine, si touchante, que l'orgueilleuse et froide expression du visage de lady Lansmere changea aussitôt; instinctivement elle mit sa main devant la lumière et s'assit en silence pour ne pas interrompre la jeune fille dans sa prière.

Lorsque Hélène se releva, elle tressaillit en apercevant la comtesse assise auprès du feu, et elle mit vivement la main sur ses yeux : elle avait pleuré. Mais lady Lansmere était trop absorbée dans ses propres pensées pour remarquer les traces de larmes qui, à ce que craignait Hélène, n'étaient que trop visibles, et tandis que celle-ci s'approchait timidement, la comtesse, les yeux fixés sur le feu mourant, lui dit : « Je vous demande pardon, miss Digby, de vous surprendre ainsi, mais mon fils m'a chargée d'apprendre à lord Lansmere l'offre que vous avez fait à Harley l'honneur d'accepter; je n'ai encore rien dit à milord, il peut s'écouler quelque temps avant que je ne trouve une occasion convenable de lui parler; en attendant, je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi que ce serait oublier ce qui est dû au père de lord L'Estrange que d'apprendre à des étrangers un événement aussi important, avant qu'il y ait donné son consentement. »

Ici la comtesse s'arrêta, et la pauvre Hélène voyant qu'elle attendait une réponse à ce discours glacial, balbutia à demi-voix : « Certainement, madame; je n'ai jamais songé....

— C'est très-bien, mon enfant, interrompit lady Lansmere, se levant soudain comme soulagée d'une grande inquiétude. J'avais raison *de ne pas douter* de votre supériorité sur les autres jeunes filles

de votre âge qui ne gardent jamais un moment le secret sur un sujet de cette nature. Ainsi donc, il est convenu que pour le présent vous ne ferez part de ce qui s'est passé entre vous et Harley à aucune des amies avec lesquelles vous pouvez correspondre.

— Je n'ai pas de correspondances, pas d'amies, madame, dit Hélène avec tristesse et ayant peine à retenir ses larmes.

— J'en suis bien aise, mon enfant. Les jeunes filles ne devraient jamais en avoir. Leurs amies, et surtout celles avec lesquelles elles correspondent, sont généralement leurs pires ennemies. Bonne nuit, miss Digby. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, bien que nous devions certainement la plus grande bienveillance à cette jeune Italienne, elle est cependant tout à fait étrangère à notre famille et vous ferez donc bien d'être aussi prudente avec elle que vous l'eussiez été avec vos correspondantes, si vous aviez eu le malheur d'en avoir. »

Lady Lansmere dit ces derniers mots en souriant, puis se retira après avoir déposé un froid baiser, vrai baiser de belle-mère, sur le front incliné d'Hélène.

CHAPITRE XXIV.

Le lendemain Harley parut au déjeuner. Il était gai et causa avec Violante plus librement qu'il n'avait encore fait. Il semblait se plaire à contredire tout ce qu'elle avançait et à attiser le feu de la discussion. Violante était naturellement très-sincère; que son langage fût grave ou gai, lorsqu'elle parlait son cœur passait sur ses lèvres et son âme dans ses yeux; l'ironie d'Harley la piqua, l'irrita, et la colère la rendait si charmante, animait d'un tel feu son beau visage et sa parole éloquente, qu'Harley n'en était que plus disposé à la taquiner. Mais ce qui peut-être déplaisait plus encore à Violante que ces taquineries, bien qu'elle n'eût pu dire pourquoi, c'était ce ton familier que prenait Harley avec elle, le ton d'un aimable frère aîné ou d'un oncle vieux garçon; avec Hélène, au contraire, Harley se montrait singulièrement respectueux; il ne l'appelait jamais par son nom de baptême, comme il faisait pour Violante, et lorsqu'il lui parlait, c'était en adoucissant la voix et en inclinant la tête. Après le déjeuner il demanda à Violante de chanter ou de jouer du piano, et lorsque celle-ci eut avoué combien peu elle avait cultivé ces talents, il décida Hélène à se mettre au piano et resta debout près d'elle, lui tournant les pages avec toute l'obligeance et l'admiration d'un amateur. Hélène, qui avait un talent véritable, joua moins bien qu'à son ordinaire, car il déplaisait à sa nature généreuse de paraître triompher de l'ignorance de Violante; celle-ci, de son côté, aimait si passionnément la *musique qu'en écoutant* Hélène elle oubliait le senti-

ment de sa propre infériorité. Cependant elle soupira quand Hélène se leva et qu'Harley la remercia du plaisir qu'elle lui avait fait.

La journée était belle. Lady Lansmere proposa une promenade dans le jardin. Tandis que les trois dames allaient mettre leurs chapeaux et leurs châles, Harley alluma un cigare et descendit du perron sur la pelouse. Lady Lansmere le rejoignit avant les jeunes filles.

« Harley, dit-elle lui prenant le bras, quelle charmante compagne vous nous avez amenée! Je n'ai jamais connu personne qui m'ait autant plu que cette chère Violante. Presque toutes les jeunes filles capables de causer et de penser par elles-mêmes sont pédantes ou masculines, mais elle est toujours simple, toujours femme. Ah! Harley!

— Pourquoi ce soupir, ma bonne mère?

— C'est que je pensais à quel point elle vous aurait convenu, combien j'aurais été fière d'une semblable belle-fille, et combien surtout vous auriez été heureux avec une telle femme! »

Harley tressaillit. « Tut! fit-il avec une légèreté affectée; ce n'est qu'une enfant. Vous oubliez mon âge.

— Mais, dit la comtesse étonnée, Hélène n'est-elle pas tout aussi jeune que Violante?

— Oui, sans doute, à ne consulter que les dates; mais Hélène est d'un caractère grave, solide; ce qu'elle est aujourd'hui elle le sera toujours, et puis Hélène, par reconnaissance, par respect ou par compassion, veut bien accepter les ruines de mon pauvre cœur, tandis que cette brillante Italienne a l'imagination d'une Juliette et s'attendra à trouver dans un mari la passion d'un Roméo. Chut! ma mère! Oubliez-vous que je me suis engagé librement et volontairement. Pauvre chère Hélène! A propos, avez-vous parlé à mon père comme vous me l'aviez promis?

— Pas encore. Il faut que je guette un moment propice. Vous savez que votre père a besoin d'être pris avec adresse.

— Ma bonne mère, la prétention que vous avez de nous marier nous autres hommes, vous fait perdre bien du temps et nous cause souvent bien du chagrin. Rien ne réussit mieux auprès des hommes que la simple vérité; nous sommes élevés à la respecter, tout étrange que cela puisse vous paraître. »

Lady Lansmere sourit d'un air de sagesse supérieure et dit du ton expérimenté d'une épouse accomplie : « Laissez-moi faire, Harley, et comptez sur l'assentiment de milord. »

Harley savait que lady Lansmere finissait toujours par persuader à son père ce qu'elle voulait et il craignait que le comte, naturellement désappointé par une telle alliance, ne laissât, s'il n'était dûment préparé, percer son désappointement dans ses manières avec Hélène. Or, Harley se devait à lui-même d'épargner à celle-ci toute humiliation; il voulait qu'elle se crût la bienvenue dans sa famille, c'est pourquoi il dit à sa mère : « Je m'en remets à vos promesses et à votre diplomatie. En attendant, si vous m'aimez, soyez bonne pour ma fiancée.

— Ne le suis-je donc pas?

— Hum! L'êtes-vous autant que si c'était une riche héritière, comme vous pensez que sera Violante?

— Est-ce donc, répondit lady Lansmere éludant la question, est-ce donc parce que l'une est héritière et que l'autre ne l'est pas que vous mettez une différence si marquée dans vos manières envers elles deux! Vous traitez Violante comme une enfant gâtée et miss Digby comme....

— La future épouse de lord L'Estrange et la future belle-fille de lady Lansmere. Oui, ma mère. »

La comtesse réprima une exclamation d'impatience prête à lui échapper, car le visage d'Harley avait cette expression sérieuse que celui-ci prenait bien rarement, excepté lorsqu'il était dans cette disposition où il est prudent d'adoucir les hommes et non de leur résister. Après une pause, Harley reprit : « Je vais vous quitter aujourd'hui même. J'ai retenu un appartement au club de Clarendon. Je vais satisfaire votre désir tant de fois exprimé de me voir jouir de ce qu'on appelle les plaisirs de mon rang, ainsi que des priviléges de la vie de garçon. Je vais célébrer mes adieux au célibat et briller une dernière fois avec toute la splendeur d'un soleil couchant sur Hyde-Park et May-Fair.

— Vous êtes une véritable énigme! Vous voulez quitter la maison justement lorsque votre fiancée l'habite! Est-ce là une conduite naturelle chez un amant?

— Comment ne comprenez-vous pas cela tout de suite? dit Harley en riant. Ne devinez-vous pas que je souhaite qu'Hélène et moi nous perdions l'habitude de nous considérer uniquement comme tuteur et pupille; que la familiarité même de nos relations, tandis que nous vivons sous le même toit, s'oppose presque à ce que nous devenions amants, que nous perdons ainsi et la joie du retour et le chagrin du départ. »

Ils aperçurent alors Violante et Hélène qui descendaient au jardin, se donnant affectueusement le bras.

« Mais si vous nous quittez le lendemain du jour où la fille de votre ami devient notre hôte, reprit lady Lansmere, que va-t-*elle* en penser? »

Lord L'Estrange regarda fixement sa mère. « Et qu'importe, dit-il, ce qu'elle pense de moi, d'un homme fiancé à une autre et d'âge à être....

— Pour l'amour du ciel, ne parlez pas toujours de votre âge, Harley, cela me rappelle le mien, et d'ailleurs je ne vous ai jamais vu plus beau.... »

Là-dessus elle attira son fils du côté des jeunes filles, et prenant Hélène à part, elle lui demanda si elle savait que lord L'Estrange avait retenu des chambres au Clarendon et si elle comprenait pourquoi. Et tout en parlant, elle s'éloignait, de sorte qu'Harley se trouva seul près de Violante.

« Vous allez être ici bien tristement, j'en ai peur, ma pauvre enfant! lui dit-il.

— Tristement! Mais pourquoi m'appelez-vous enfant? Est-ce que j'ai l'air d'une enfant?

— Certainement, à mes yeux du moins. Ne vous ai-je pas tenue dans mes bras?

— Mais il y a bien longtemps de cela.

— C'est vrai; mais si les années ont marché pour vous, elles n'ont pas été stationnaires pour moi. Il y a entre nous maintenant la même différence d'âge qu'il y avait alors. C'est pourquoi je vous demande la permission de vous appeler mon enfant et de vous traiter comme telle.

— Je ne vous la donne pas du tout. Savez-vous que j'avais toujours cru avoir un bon caractère jusqu'à ce matin?

— Et qu'est-ce qui vous a détrompée? Auriez-vous par hasard cassé votre poupée?

— Là! vous y voilà encore! Vous ne vous plaisez qu'à me taquiner!

— C'était donc vraiment la poupée? Ne pleurez pas; je vous en achèterai une neuve. »

Violante retira vivement son bras passé sous celui d'Harley et se dirigea vers la comtesse dans un muet dédain. Harley fronça le sourcil d'un air sombre et préoccupé. Il demeura un moment immobile, puis rejoignit les dames.

« J'empiète beaucoup sur votre matinée, dit-il, c'est que j'attends un ami que j'ai fait prévenir avant que vous ne fussiez levées. Il doit venir à midi. Si vous le permettez, ma mère, je dînerai demain ici et je vous prierai de vouloir bien l'inviter à s'y trouver avec moi.

— Certainement. Et quel est cet ami? Je suppose qu'il s'agit du jeune auteur?

— Léonard Fairfield! s'écria Violante déjà honteuse de son mouvement de dépit.

— Fairfield! répéta lady Lansmere. Je croyais, Harley, que vous l'appeliez Oran?

— C'est un pseudonyme qu'il a pris; mais il est le fils de Mark Fairfield qui a épousé une Avenel. Ne lui avez-vous pas trouvé un air de famille? N'avez-vous pas remarqué ses yeux, ma mère? dit Harley en baissant la voix.

— Non, » fit la comtesse.

Harley, voyant que Violante parlait à Hélène de Léonard et que ni l'une ni l'autre ne l'écoutaient, reprit à voix basse : « Et sa mère, la sœur de Nora, n'a pas voulu me voir! C'est pour cela que je vous ai empêchée hier d'aller chez elle. Elle n'a pas dit au jeune homme pourquoi elle redoutait de me rencontrer; je ne le lui ai pas expliqué non plus; peut-être ne le ferai-je jamais!

— Cher Harley, dit la comtesse avec douceur, je souhaite trop vivement de vous voir oublier la folie, eh bien, non, les chagrins de votre jeunesse pour ne pas espérer que vous chasserez des souvenirs *pénibles* plutôt que de les renouveler en faisant des confidences inutiles *à qui que ce soit*, et moins qu'à tout autre au parent de....

— Assez, assez! Ne la nommez pas; son nom même m'est douloureux. Et quant aux confidences, il n'y a au monde que deux personnes devant lesquelles je mette à nu mes vieilles plaies : vous-même et Egerton. Laissons cela. Ah! on sonne; c'est lui! »

CHAPITRE XXV.

Léonard entra et se joignit au groupe réuni dans le jardin. La comtesse, sans doute pour plaire à son fils, l'accueillit, non-seulement avec politesse, mais encore avec une bienveillance marquée. Elle l'examina plus attentivement qu'elle n'avait encore fait, et fut extrêmement surprise de trouver dans le fils de Mark Fairfield un parfait gentleman. Si Léonard avait dans l'exquise douceur de la voix, du regard, des manières, quelque chose de cette perfection d'éducation qui, sous le nom de suavité, s'insinue dans les cœurs, il excitait également l'intérêt par une certaine mélancolie contenue qui est rarement sans distinction et jamais sans charme. Hélène et lui n'échangèrent que quelques mots. Une seule occasion s'offrit pour eux de causer en particulier, et Hélène s'arrangea de façon à l'éluder. Le visage du jeune poëte brilla de satisfaction à la cordiale invitation que lui adressa lady Lansmere : en l'acceptant, il jeta les yeux vers Hélène, mais celle-ci évita de rencontrer son regard.

« Et maintenant, dit Harley en sifflant Néron, que sa pupille caressait en silence, il faut que j'emmène Léonard. Adieu! vous tous, jusqu'à demain. Miss Violante, faut-il décidément que la poupée ait les yeux noirs ou bleus? »

CHAPITRE XXVI.

« Conduisez la voiture au Clarendon, dit Harley à son domestique. M. Oran et moi nous irons à pied jusqu'à Londres. Léonard, je crois que vous seriez heureux d'une occasion de servir vos anciens amis, le docteur Riccabocca et sa fille?

— Les servir? Oh! oui! fit Léonard; » et il se rappela aussitôt les paroles de Violante, lorsqu'en quittant son paisible village, il avait soupiré à l'idée de se séparer de tous ceux qu'il aimait, et que la petite *fille, avec ses yeux brillants*, lui avait dit pour le consoler :

« Vous ne vous séparez d'eux que pour les servir! » Il tourna vers L'Estrange des regards rayonnants et avides.

« J'ai dit au docteur, reprit Harley, que je répondais de votre honneur comme du mien. Je vais agir selon ma parole et vous confier les secrets que votre pénétration a déjà devinés en partie. Notre ami, en effet, n'est pas ce qu'il paraît. » Puis Harley raconta brièvement à Léonard les aventures de l'exilé, le rang qu'il avait occupé dans sa patrie, la manière dont il avait été attiré, par sa femme et par un de ses parents, dans des conspirations qu'il croyait n'avoir d'autre but que l'affranchissement de l'Italie.

« C'était un noble but, interrompit vivement Léonard, et pardonnez-moi, milord, je ne vous eusse pas cru capable d'en parler avec l'accent du blâme.

— Le but en lui-même était noble, en effet, reprit Harley, mais cette cause fut avilie par les plans que formaient les membres des sociétés secrètes. C'est le malheur de toutes les combinaisons politiques, qu'aux purs motifs de leurs membres les plus généreux se mêlent toujours les intérêts sordides et les passions violentes d'indignes associés. Lorsque ces combinaisons se produisent ouvertement, au grand jour de l'opinion publique, les éléments les plus sains finissent par prévaloir; lorsqu'elles sont ensevelies dans le mystère, lorsqu'elles ne sont soumises à aucun contrôle de la part d'un public impartial et désintéressé, lorsque des chefs, agissant dans l'ombre, exigent une obéissance aveugle et qu'il suffit à un homme d'être placé en dehors des lois pour être admis comme un ami de la liberté, l'histoire nous apprend que le patriotisme s'y évanouit bientôt. Lorsqu'une société est publique, la vertu, par la sympathie naturelle qu'elle inspire et par suite de l'utile contrôle de la honte, obtient ordinairement l'ascendant; lorsqu'elle est secrète et que la honte est pour celui-là seul qui refuse de faire abnégation de sa conscience, chacun ne cherche plus alors que la satisfaction de ses vices. En un mot, ces sociétés de Carbonari italiens n'engendrèrent que des plans, sous l'apparence desquels les chefs les plus capables déguisaient de nouvelles formes de despotisme, et les masses révolutionnaires ne cherchaient que le renversement de toutes les institutions sociales. Naturellement, ajouta L'Estrange avec amertume, lorsque ces plans furent découverts et la conspiration déjouée, les honnêtes gens qu'on avait entraînés dans la ligue payèrent pour tous, les chefs devinrent témoins et les mercenaires bandits. »

Harley expliqua ensuite à son compagnon que c'était au moment même où le soi-disant Riccabocca venait de découvrir la véritable nature et les projets ultérieurs des conspirateurs et s'était retiré de leurs assemblées, qu'il avait été dénoncé par le parent qui l'avait entraîné dans l'entreprise, et que celui-ci jouissait maintenant du fruit de sa trahison. Harley parla aussi du paquet envoyé par l'épouse mourante de Riccabocca à mistress Bertram, et de l'espoir qu'il fondait sur le contenu de ce paquet si jamais on parvenait à le découvrir. Il en *revint ensuite au projet* qui amenait Peschiera en Angleterre, projet

que celui-ci avait avoué assez effrontément à ses amis de Vienne, pour oser faire de son succès l'objet d'une gageure.

« Mais il ignore ce qu'est l'Angleterre et la toute-puissance de la loi dans ce pays, dit Léonard avec assurance. Bien entendu, Riccabocca, si je dois encore l'appeler ainsi, refusera son consentement au mariage de sa fille avec son ennemi. Où donc alors est le danger?

— Tout cela est vrai, dit Harley, cependant j'ai eu plus d'une fois l'occasion de voir qu'il faut moins estimer le danger d'après les circonstances extérieures, que d'après le caractère de ceux qui nous menacent. Ce comte est un homme audacieux, intelligent, profondément versé dans l'art de la duplicité et de l'intrigue; un de ces hommes qui se vantent de venir à bout de tout ce qu'ils entreprennent; et il est ici, stimulé par l'ardeur de ses convoitises et par l'énergie que donne le désespoir. Je ne saurais donc deviner quel sera son plan, mais je suis certain qu'il le combinera avec ruse et le poursuivra avec audace dès qu'il connaîtra la retraite de Violante, à moins que nous ne puissions prévenir le danger par la restauration de Riccabocca et la découverte de la trahison et du mensonge auxquels Peschiera doit la fortune dont il jouit. Ainsi, tandis que d'un côté nous nous livrerons à d'actives recherches pour retrouver les documents égarés, il nous faudra en même temps faire tous nos efforts pour nous tenir au courant de toutes les machinations du comte, afin de les combattre. J'ai donc appris à Vienne, avec satisfaction, que la sœur de Peschiera était à Londres. Je connais assez le caractère de celui-ci et l'intimité qui règne entre lui et cette dame, pour être à peu près certain que le comte cherchera à faire d'elle son instrument et sa complice s'il lui en faut une. Peschiera (comme vous pouvez le croire d'après son audacieuse gageure) n'est pas un de ces scélérats profonds prêts à couper leur main gauche si elle pouvait révéler les secrets de la droite, c'est plutôt un de ces coquins hardis et impudents dont la conscience est si obtuse que leur intelligence en est obscurcie, et qu'ils font volontiers parade de leur habileté et de leur audace; de plus, Peschiera s'est arrangé de façon à rendre cette pauvre femme assez dépendante de lui pour qu'elle fût contrainte de devenir son esclave et son instrument; mais j'ai appris d'elle certains traits qui montrent qu'elle est accessible au bien, et qu'elle a des tendances droites et honorables. Mon espoir de détacher cette dame des intérêts de Peschiera et de l'engager à nous prévenir de ses projets, ne repose que sur cet artifice bien innocent et même louable, je l'espère, de la relever moralement à ses propres yeux, de faire appel aux meilleurs sentiments de sa nature. »

Léonard écoutait Harley avec admiration et non sans quelque surprise; il était frappé de la parfaite connaissance du cœur humain dont celui-ci venait de faire preuve en esquissant à grands traits le caractère de Peschiera et celui de Béatrix, et de la hardiesse avec laquelle il basait tout un plan d'action sur quelques déductions tirées des mobiles qui régissent généralement certains caractères. Léonard

ne s'était pas attendu à trouver tant de pénétration chez un homme ordinairement rêveur, distrait et presque étranger à la vie pratique. Mais Harley L'Estrange était de ceux dont les facultés demeurent comme endormies jusqu'au moment où les circonstances leur apportent ce qui leur manque pour agir : le stimulant d'un motif.

« D'après une conversation que j'ai eue hier soir avec cette dame, reprit Harley, il m'est venu à l'esprit que vous pourriez, de ce côté, nous rendre des services essentiels. Mme di Negra (c'est ainsi que se nomme la sœur de Peschiera) s'est éprise d'admiration pour votre génie, et elle éprouve le plus vif désir de vous connaître personnellement. Je lui ai promis de vous présenter à elle, et j'ai l'intention de le faire, après vous avoir averti toutefois. Cette dame est fort belle et fort séduisante, et il est possible que votre cœur et vos sens ne puissent résister à ses charmes.

— Oh! ne croyez pas cela! s'écria Léonard avec un tel accent de certitude, qu'Harley ne put s'empêcher de sourire.

— Être prévenu, ce n'est pas toujours être armé contre la toute-puissance de la beauté, dit-il. Mais écoutez-moi : veillez sévèrement sur vous-même, et promettez-moi que si vous vous sentez en danger d'être fait captif, vous quitterez aussitôt le champ de bataille. Je n'ai pas le droit de vous exposer au danger dans l'intérêt d'un autre, et Mme di Negra, quelles que soient ses bonnes qualités, est la dernière femme dont je voulusse vous savoir amoureux.

— Moi, amoureux d'elle! ah! c'est impossible!

— Impossible, c'est beaucoup dire; cependant j'avoue (et c'est cette pensée seule qui m'autorise à vous exposer à sa fascination) que je ne crois pas que ce soit la femme qui pourrait vous séduire, et si, dans vos relations avec elle, vous êtes dirigé par un mobile pur et généreux, vous la verrez probablement sans danger. Cependant j'exige votre parole de tenir la promesse dont je vous parlais tout à l'heure.

— Je vous la donne, répondit Léonard avec fermeté; mais en quoi puis-je servir Riccabocca? Comment....

— Je vais vous le dire. Ce qui fait le charme de vos écrits, c'est que, sans que nous en ayons conscience, ils nous rendent meilleurs et plus nobles; vos ouvrages sont naturellement le reflet de votre esprit, et votre conversation, lorsque vous êtes animé, produit même effet. Lorsque vous serez lié plus intimement avec Mme di Negra, je désire que vous lui parliez de votre enfance, de votre jeunesse. Peignez-lui l'exilé tel que vous l'avez connu, si touchant malgré ses faiblesses, si grand au milieu des privations que lui impose la perte de sa fortune, si bienveillant, si généreux, tout en étudiant sans cesse son odieux Machiavel; si inoffensif dans sa sagesse de serpent, si astucieux dans son innocence de colombe. Je laisse à votre peinture à votre cœur, à votre imagination. Représentez-lui l'Italie amoureuse de ses poëtes italiens et rêvant de sa terre natale; peignez-lui les éclairs de sa nature royale, brillant à travers l'obscurité de sa position; éveillez la compassion, le respect, l'admi-

de la marquise pour ses parents exilés, et alors notre œuvre sera faite. En eux elle reconnaîtra facilement ceux que cherche son frère. Elle voudra savoir où vous les avez connus, où ils sont maintenant; gardez leur secret, dites-lui tout d'abord qu'il n'est pas le vôtre. Elle ne sera pas en garde contre vos peintures et les sentiments qu'elles lui inspireront, tandis qu'elle se défend des miennes. Puis il y a encore d'autres raisons qui doivent rendre votre influence sur cette femme de nature complexe, plus directe et plus efficace que la mienne.

— C'est ce que je ne puis comprendre.

— Croyez-moi sans exiger que je m'explique, répondit Harley, qui ne se souciait pas de dire à Léonard : « Je suis riche et noble, tandis « que vous êtes le fils d'un paysan et que vous vivez de votre travail. » Cette femme est ambitieuse et elle a des dettes. Elle pourrait avoir sur moi des vues qui contrarieraient celles que j'ai sur elle, mais pour vous, elle n'aura aucun intérêt à vous subjuguer, aucun motif de vous tendre un piége.

— J'ai encore, reprit Harley changeant de conversation, j'ai encore un autre objet en vue. Le sage insensé que nous voulons sauver, Riccabocca dans sa terreur a cherché à préserver Violante d'un coquin en promettant sa main à un homme que je soupçonne d'en être un autre. Sacrifier une telle exubérance de vie et d'intelligence à ce cœur sec, à cet esprit froid et calculateur. De par le ciel, cela ne sera pas !

— Mais quel homme l'exilé a-t-il pu connaître dont la naissance et la fortune fussent au niveau de celles de sa fille, si ce n'est vous-même, milord?

— Moi! s'écria Harley mécontent et changeant de couleur. Moi, digne d'une pareille créature! avec mes habitudes molles et nonchalantes! moi, égoïste blasé que je suis! Et c'est vous, un poëte qui estimez si bas celle qui pourrait être l'héroïne du plus beau poëme.

— Milord, lorsque nous étions assis l'autre soir au foyer de Riccabocca, lorsqu'elle vous parlait et que vous l'écoutiez, je me disais intérieurement, avec cette intuition de la nature humaine que nous possédons sans savoir comment, nous autres poëtes. Je me disais lord L'Estrange a longtemps contemplé les cieux, et il entend maintenant le bruissement des ailes destinées à l'élever vers eux. Je soupirais en songeant comment le monde nous domine tous en dépit de nous-mêmes, et je me disais : quel dommage pour tous deux que la fille de l'exilé ne soit pas l'égale du fils de lord Lansmere! Vous aussi, vous soupiriez tandis que je pensais à ces choses, et j'imaginais qu'en même temps que vous écoutiez le frémissement des ailes, vous ressentiez le poids de la chaîne. Mais la fille de l'exilé est votre égale par la naissance et vous êtes son égal par le cœur et par l'âme.

— Mon pauvre Léonard! vous rêvez, répondit Harley avec calme, si Violante ne devient pas la fiancée de quelque jeune prince, elle devra être celle de quelque jeune poëte.

— D'un poëte! Oh, non! dit Léonard en souriant doucement. Les poëtes, eux, ont besoin de trouver le repos, là où ils aiment. »

Harley fut frappé de cette réponse et y réfléchit en silence : « Oui, je comprends, se dit-il; c'est une lumière nouvelle; ce qu'il faut à un homme dont la vie tout entière est une aspiration vers la gloire, dont l'âme fatiguée, cherche une compagne, ce n'est pas l'amour d'une nature semblable à la sienne. Il a raison, il lui faut le repos. Tandis que moi!... tout jeune qu'il est, ses intuitions sont plus sages que toute mon expérience! — C'est l'animation, l'énergie, l'élévation qu'il ne faudrait trouver dans l'amour. Mais mon choix est fait; avec Hélène du moins, ma vie sera paisible et mon foyer sacré. Que le reste dorme dans le tombeau avec ma jeunesse.

— Mais, dit Léonard qui désirait arracher son noble ami à une rêverie évidemment pénible, vous ne m'avez pas encore dit le nom du futur de la signorina ?

— C'est un nom qui probablement vous est inconnu. Randal Leslie, un homme en place. Vous avez refusé une place, vous avez bien fait.

— Randal Leslie! plaise à Dieu que non! s'écria Léonard stupéfait.

— Amen! Mais que savez-vous de lui? »

Et Léonard raconta à son interlocuteur l'histoire du pamphlet de Burley.

Harley parut ravi de voir ses préventions contre Randal justifiées.

« Quel misérable prétendant! Et moi qui m'imaginais qu'il était formidable. Mais nous voici chez Mme di Negra; préparez-vous à la voir et rappelez-vous votre promesse. »

CHAPITRE XXVII.

Quelques jours se sont écoulés. Léonard et Mme di Negra sont devenus amis. Harley est satisfait de ce que lui rapporte le jeune poëte. Lui-même a été activement occupé. Il a recherché, mais en vain, les traces de mistress Bertram; il a chargé de cette investigation un homme de loi qui jusqu'ici n'a pas été plus heureux que lui. En outre Harley a reparu dans le monde comme un brillant météore et menace de faire fureur. Néanmoins il a chaque jour trouvé le moyen de consacrer quelques heures à ses parents. Il a continué de taquiner fréquemment Violante, qui commence à s'y accoutumer et à lui répondre sur le même ton. Il fait toujours à Hélène la même cour tranquille et presque silencieuse. Léonard est devenu un hôte habituel de l'hôtel *Lansmere, tout le* monde l'y aime et l'y accueille. Peschiera n'a pas

donné le moindre signe des machinations ténébreuses qu'on lui attribue. On le voit beaucoup moins dans le monde des salons, car il y rencontre lord L'Estrange, et si brillant et si beau que soit Peschiera, Harley, comme Rob Roy Macgrégor, est sur sa bruyère natale, ce qui lui donne sur un étranger un avantage prononcé. Peschiera se contente donc de briller dans les clubs où il joue très-gros jeu. Lui et le baron Lévy se voient presque tous les soirs. Audley Egerton a été tout entier plongé dans les affaires. Harley n'a pu le voir qu'une seule fois. Il a voulu alors lui exprimer son opinion sur Randal Leslie et raconter à l'homme d'État l'histoire de Burley et du pamphlet. Egerton l'a arrêté court.

« Mon cher Harley, n'essayez pas de me détacher de ce jeune homme, je ne veux rien entendre qui lui soit contraire. Et d'abord, cela ne changerait rien à la ligne de conduite que j'ai adoptée à son égard. Il est le parent de ma femme; je me suis chargé de sa carrière à la prière de celle-ci, c'est donc un devoir que je remplis. En l'attachant si jeune à mon sort, je l'ai éloigné des professions dans lesquelles son travail et ses talents (car il en a de peu ordinaires) l'auraient conduit à la fortune; ainsi donc, qu'il le mérite ou non, je m'efforcerai d'assurer son avenir, et de plus, bien que je me montre froid envers lui et que peut-être il soit intéressé, j'ai pour lui une sorte d'affection. Il a longtemp vécu sous mon toit, il dépend de moi; il s'est montré docile et prudent, et je suis isolé et sans enfants; épargnez-le donc, car c'est m'épargner moi-même; ah! Harley, j'ai maintenant tant de soucis que....

— Oh! n'en dites pas davantage, cher Audley, s'écria le généreux ami; combien l'on vous connaît peu! »

La main d'Audley tremblait. Il était évident que ses nerfs s'affaiblissaient.

CHAPITRE XXVIII.

Le Parlement s'était réuni, des événements dont le récit appartient à l'histoire avaient contribué à affaiblir encore l'administration. Randal Leslie était tout entier absorbé par la politique, car l'enjeu était pour lui sa carrière tout entière. Si Audley perdait le pouvoir et le perdait pour toujours, il n'avait plus aucun moyen d'être utile à son protégé; mais abandonner son patron comme Lévy le lui conseillait et s'attacher, dans l'espoir d'obtenir un siége au Parlement, à un étranger, à un homme obscur tel que Dick Avenel, c'était un plan qui voulait être sérieusement examiné avant d'être adopté. En attendant presque chaque soir, lorsque la Chambre était réunie, cette pâle figure qui aux yeux de Lévy *personnifiait* l'habileté et l'énergie, apparaissait sur

les bancs affectés aux étrangers de marque que le président donne l'ordre de laisser rentrer.

Là, Randal entendit les grands hommes du jour avec cet étonnement presque dédaigneux de leur réputation, assez commun chez les jeunes gens instruits et capables qui ignorent ce que c'est que de parler à la Chambre des communes. Il entendit beaucoup de mauvais anglais, beaucoup de raisonnements vulgaires et rebattus, quelques pensées éloquentes et des arguments serrés souvent énoncés d'une voix saccadée ou nasillarde et accompagnés de gestes qui eussent scandalisé le directeur d'un théâtre de province. Il se disait qu'il parlerait bien mieux que ces grands orateurs, avec une logique plus pressante, des périodes plus harmonieuses, un langage plus semblable à celui de Burke ou de Cicéron. Et en effet, il eût probablement parlé de la sorte, et par cette raison même eût éprouvé l'échec le plus radical, celui qui accompagne toujours une imitation prétentieuse de Burke ou de Cicéron. Il se convainquit néanmoins que dans une assemblée populaire, ce n'est pas précisément la science qui fait le pouvoir, ou du moins que c'est la science particulière de cette assemblée et du langage propre à y réussir. La passion, l'invective, le sarcasme, une déclamation hardie, un bon sens vif et net, la présence d'esprit que possèdent si rarement les intelligences méditatives, telles étaient les qualités qui entraînaient le succès, tandis qu'un homme qui ne faisait preuve que de science dans le sens habituel du mot, courait grand risque de s'entendre huer.

Randal distingua bientôt sur le banc ministériel Audley Egerton, les bras croisés, son chapeau rabattu sur le front, et les regards fièrement fixés sur chaque orateur de l'opposition qui occupait la tribune. Randal entendit deux fois Egerton et s'étonna de l'effet qu'il produisait, car de toutes les qualités que nous venons d'énumérer, Egerton ne possédait à un haut degré que le bon sens et la présence d'esprit. Et cependant, bien qu'il ne fût pas bruyamment applaudi, aucun orateur ne semblait satisfaire davantage ses amis et imposer plus de respect à ses ennemis. Le véritable secret d'Egerton, que Randal ne pouvait deviner, puisque malgré sa naissance, son éducation à Eton, et son physique distingué, la nature ne l'avait pas fait gentleman, le secret d'Egerton, c'était qu'il parlait en vrai gentleman anglais.

C'était un gentleman de talent et d'expérience, exprimant des opinions sincères et non un rhéteur faisant des phrases et visant à l'effet. Egerton était en outre un homme du monde consommé; il exprimait avec une simplicité nerveuse ce que son parti désirait qui fût dit, et faisait ressortir ce que ses adversaires sentaient être les points saillants et décisifs de la question.

Calme, digne, et cependant vigoureux, avec un accent légèrement monotone, des gestes rares et contenus, mais énergiques, Audley Egerton faisait impression sur les esprits les plus vulgaires en même temps qu'il charmait les plus délicats.

Mais lorsque vinrent des allusions à certaine question populaire sur laquelle le ministre avait déclaré se refuser à toute concession

et dont l'opportunité était cependant diversement jugée par les différents membres du cabinet, lorsqu'à ces allusions vinrent se joindre des appels directs faits à M. Egerton comme « au représentant éclairé d'un grand centre industriel, » lorsque fut exprimé un doute flatteur « que l'honorable membre nommé par cette grande cité pût être aussi arriéré que son chef officiel, » Randal remarqua qu'Egerton enfonça son chapeau davantage encore, et se mit à causer tout bas avec un de ses collègues. On ne put réussir à le *faire parler*.

Le même soir, Randal rentrant à pied avec Egerton lui exprima sa surprise qu'il eût refusé l'occasion de faire une de ces réponses brèves et significatives pour lesquelles il était renommé, alors que l'y invitaient les « Écoutez » de la Chambre.

« Leslie, répondit l'homme d'État, j'ai dû tous mes succès dans le Parlement à une seule règle, celle de ne jamais parler contre mes convictions; j'y serai fidèle jusqu'au bout.

— Mais si la question est posée devant la Chambre, voterez-vous contre?

— Certainement, car je vote comme membre du cabinet; seulement, comme je ne suis ni le chef ni l'orateur principal du parti, je conserve le droit de me taire ou de parler à mon gré.

— Oh, monsieur Egerton! dit Randal, excusez-moi, mais cette question s'est si vivement emparée des esprits! Une légère concession faite à temps suffirait à les satisfaire, tandis que, d'après ce que j'entends dire partout, il est si clair qu'en se refusant à toute concession le gouvernement prépare sa chute, que je voudrais....

— Ah! moi aussi, je voudrais, interrompit Egerton d'un air de sombre impatience, moi aussi-je voudrais! Mais à quoi bon? Si l'on avait suivi mon avis il y a trois semaines (maintenant il est trop tard), nous aurions pu doubler le cap; nous avons refusé, et nous nous y briserons. »

Ce discours était si en dehors des habitudes réservées du ministre qu'il donna à Randal le courage d'exposer à son patron une idée qui était le fruit de sa propre sagacité. Et avant de la faire connaître, nous devons dire que depuis quelque temps Egerton s'était montré plus affectueux envers son protégé; soit que son courage fût abattu, ou que du moins en dépit de sa nature de bronze, il éprouvât l'impérieux besoin de faire entendre ses gémissements à une oreille amie, l'austère Audley semblait moins hautain et plus familier. Randal continua donc:

« Voulez-vous me permettre de vous répéter ce que j'ai entendu dire par rapport à vous et à votre position, dans les clubs, dans les rues?

— Oui; les clubs et les rues sont l'école des hommes d'État. Dites.

— Eh bien, donc, j'ai entendu beaucoup de gens s'étonner que vous et un ou deux de vos collègues que je ne nommerai pas, vous ne quittiez pas sur-le-champ le ministère, par le motif avoué que vous êtes d'accord avec le sentiment public sur cette importante question

— Ah!

— Il est clair qu'en agissant ainsi, vous deviendriez l'homme le plus populaire du pays; il est également clair que vous seriez ramené au pouvoir sur les épaules du peuple. Aucun nouveau cabinet ne pourrait se former sans vous, et vous occuperiez sans doute pendant de longues années une position plus élevée et plus importante que celle que votre silence vous permettra tout au plus de conserver pendant quelques semaines. L'idée ne vous en est-elle donc jamais venue?

— Jamais, » fit Egerton d'un air calme et décidé.

Randal, étonné de ce peu de clairvoyance, s'écria :

« Est-ce bien possible? Et cependant pardonnez-moi, mais je crois que vous êtes ambitieux, et que vous aimez le pouvoir.

— Aucun homme n'est plus ambitieux que moi, et si par le pouvoir vous entendez le ministère, c'est devenu chez moi une habitude, et je ne saurai plus que faire quand j'en serai dehors.

— Comment donc alors ce qui me paraît si évident ne vous est-il jamais venu à l'esprit?

— Vous êtes jeune, c'est pourquoi je vous pardonne, mais non pas aux bavards qui osent s'étonner qu'Audley Egerton refuse de trahir les amis de toute sa vie, et de profiter de sa trahison.

— Ne doit-on pas faire passer son pays avant son parti?

— Sans doute; mais le premier intérêt d'un pays, c'est l'honneur de ses hommes publics.

— Mais on peut sans déshonneur quitter son parti.

— Certainement. Croyez-vous que si j'étais simple membre du Parlement, étranger à toute obligation, à toute responsabilité, j'hésitasse un instant sur la conduite à tenir? Oh! que ne suis-je uniquement le représentant de C.... Que n'ai-je le droit d'agir librement! Mais si un ministre, un homme investi de la confiance publique, donne soudain sa démission parce que la majorité du conseil n'est pas de son avis, et qu'en se retirant il dissolve le parti qui lui a accordé sa confiance, auquel il doit les honneurs dont il jouit et jusqu'à la position dont il se sert pour le ruiner; convenez que bien qu'une pareille conduite puisse être honnête, elle est de celles qui ont besoin de toutes les consolations de la conscience.

— Mais vous les auriez, ces consolations, dit Randal; et il ajouta avec énergie: ce serait pour votre carrière d'un avantage incalculable!

— C'est précisément pourquoi cela ne peut pas être, répondit Egerton avec tristesse; je conviens que je puis s'il me plaît quitter le ministère actuel et du même coup le renverser, car ma démission ainsi motivée assurerait sa chute. Mais par cette raison même je ne pourrais le lendemain rentrer au pouvoir avec une administration nouvelle. Je ne pourrais consentir à toucher pour ainsi dire les gages de ma désertion. Aucun gentleman ne le pourrait! et par conséquent.... » Audley s'arrêta court et boutonna son paletot sur sa large poitrine. L'acte était significatif; il disait suffisamment que la décision de l'homme d'État était irrévocablement prise.

Qu'Audley Egerton eût tort ou raison dans sa théorie, il faudrait *pour en décider* des vues plus subtiles et peut-être plus élevées au

sujet du casuistisme des devoirs politiques qu'il n'était dans son caractère d'en avoir. Pour moi, je me garde bien de blâmer ou de louer ses idées, ni de le citer comme un exemple à suivre ou à éviter dans des circonstances analogues. Je me contente de le peindre simplement tel qu'il est, et tel qu'un homme de cette sorte serait inévitablement, soumis aux mêmes influences et dans ce monde particulier auquel il appartenait si complétement. *Ce n'est pas moi qui parle, c'est Marc Aurèle.*

C'est lui qui parle, et non pas moi.

Randal n'eut pas le temps de discuter davantage. Ils étaient arrivés à l'hôtel, et le ministre, prenant un flambeau de la main de son domestique, fit un signe de tête à Leslie, et se retira dans sa chambre, l'air triste et harassé.

CHAPITRE XXIX.

Ce ne fut cependant pas la grande question en litige qui décida de la campagne politique. Le ministère triompha dans la bataille et périt dans une escarmouche. Ce fut un fatal lundi, sur une question de finances et de chiffres. Les orateurs étaient médiocres et peu nombreux. Tous les membres du gouvernement gardaient le silence, à l'exception du chancelier de l'Échiquier et d'un employé au conseil du commerce que la Chambre condescendait à peine à écouter. L'assemblée était peu disposée à s'occuper de chiffres. Entre neuf et dix heures du soir retentit la voix sonore du président : « Faites sortir les étrangers. » Et Randal, tourmenté de fâcheux pressentiments, descendit de son siége et sortit. Il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil sur Egerton ; un membre lui parlait à l'oreille ; le ministre releva son chapeau, et ses regards firent le tour des bancs, se portèrent sur les galeries, comme pour calculer rapidement le nombre relatif des deux armées en présence ; puis il sourit amèrement et s'appuya sur le dos de son siége. Leslie n'oublia de longtemps ce sourire.

Parmi les étrangers bannis avec Randal pendant le scrutin, se trouvaient plusieurs jeunes gens attachés comme lui à l'administration, les uns par la parenté, les autres par leurs places. Les cœurs battaient vite et fort dans les attiques encombrés. Quelques mots de mauvais augure s'y échangeaient à voix basse. « On dit que le gouvernement aura dix voix de majorité. — Non ; on dit qu'ils seront battus. H. dit qu'ils auront cinquante voix contre eux.

— Je n'en crois rien, dit un lord de la chambre à coucher, c'est impossible. J'ai laissé cinq des leurs dînant au club des Voyageurs. Aucun d'eux ne pensait que le vote aurait lieu de si bonne heure. C'*est une ruse des whigs*. C'est un procédé honteux ! »

40912

Soudain Leslie fut tiré de sa rêverie par quelqu'un qui lui touchait amicalement l'épaule. Il se retourna et aperçut Lévy.

« Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria le baron avec un sourire triomphant.

— Vous êtes donc certain de la défaite du ministère?

— J'ai passé la matinée à examiner la liste des votants avec un député de mes clients qui les connaît tous comme un berger connaît ses moutons. L'opposition aura pour le moins vingt-cinq voix de majorité.

— Si les affaires d'Audley sont dans l'état où vous le dites, que va-t-il faire? demanda Randal.

— C'est ce que je me promets de lui demander demain, répondit le baron avec un regard où éclatait la haine, et je ne suis ici que pour voir de quel air il va affronter l'avenir qui l'attend.

— Vous ne le verrez pas sur son visage, c'est moi qui vous en réponds. Et quand on songe à ses absurdes scrupules! S'il avait voulu sortir à temps pour rentrer ensuite avec des hommes nouveaux!

— Oh! notre très-honorable est trop scrupuleux pour cela, bien entendu. »

Soudain les portes se rouvrent; la foule haletante se précipite dans la Chambre.

« Quel est le résultat? Combien de voix?...

— La majorité contre le ministère, dit un membre de l'opposition en épluchant une orange, est de vingt-neuf voix. »

Le baron rentra avec Randal et s'assit à côté de lui, mais, à leur grand désappointement, un membre parlait des autres motions présentées à la Chambre.

« Quoi! n'a-t-on rien dit après le scrutin? » demanda le baron à un jeune membre placé devant lui, qui causait avec un ami étranger à la Chambre.

Le jeune membre était un des fils aînés favoris de Lévy, il avait souvent dîné chez le baron, il lui avait des *obligations;* néanmoins, honteux de sa familiarité, il répondit à la hâte :

« Oh! oui. H. a demandé si, après une pareille manifestation, les ministres avaient l'intention de garder leurs portefeuilles et de continuer à diriger les affaires?

— C'est bien de H. Je reconnais là son esprit curieux et investigateur. Et que lui a-t-on répondu?

— Rien, dit le jeune membre, qui se hâta d'aller reprendre son siége au centre de la Chambre.

— Voici Egerton qui sort, » dit le baron. En effet, tandis que la plupart des membres quittaient la Chambre pour aller causer de l'état des affaires dans les clubs et dans les salons, et répandre dans la ville la grande nouvelle, la haute taille d'Egerton permettait d'apercevoir sa tête au-dessus de toutes les autres. Lévy fut désappointé, car non-seulement la belle figure de l'homme d'État, bien qu'un peu pâle, était calme et sereine, mais la foule s'écartait devant le ministre déchu, avec une courtoisie évidente et un respect marqué.

CHAPITRE XXX.

Le baron Lévy n'exécuta pas sa menace d'aller trouver Egerton le lendemain. Peut-être craignait-il de rencontrer de nouveau l'éclair de ce regard indigné. Et de fait, Egerton fut trop occupé toute la matinée pour vaquer à autre chose qu'aux affaires publiques; Harley seul fut admis auprès de lui, il était accouru pour le consoler, l'encourager.

Lorsque la Chambre se rassembla de nouveau, on annonça que les ministres s'étaient retirés, et ne conservaient leurs portefeuilles qu'en attendant que leurs successeurs fussent nommés. Mais déjà une réaction avait lieu en leur faveur, et lorsqu'il fut généralement connu que la nouvelle administration devait être composée d'hommes pour la plupart nouveaux aux affaires, la superstition publique, qui veut que le gouvernement soit comme un métier nécessitant un apprentissage régulier, commença à prévaloir, et l'on disait dans les clubs que le nouveau ministère ne pouvait durer, et qu'avant un mois l'ancien serait rétabli. Peut-être était-ce par cette raison que le baron Lévy n'avait pas jugé prudent d'aller offrir à Egerton ses vindicatives condoléances.

Randal passa la matinée à s'enquérir de ce que comptaient faire les gens placés dans une situation analogue à la sienne. Il apprit avec satisfaction qu'un très-petit nombre d'entre eux songeaient à quitter leur emploi. Comme l'avait dit Randal à Egerton : le pays avant le parti!

La place de Randal était pour lui fort importante; elle exigeait peu de travail; les émoluments qui y étaient attachés suffisaient amplement à ses besoins et aux dépenses qu'exigeait l'éducation d'Olivier et de Juliette. Car il faut rendre justice à Randal, si indifférent qu'il fût pour le reste de ses semblables, les liens de famille étaient pour lui sacrés, et il avait résisté à bien des tentations ordinairement toutes-puissantes sur les personnages, dans l'espoir d'élever l'honnête et stupide Olivier et la négligente Juliette jusqu'à son propre degré de culture et de distinction. Les hommes essentiellement rapaces et dépourvus de scrupules, font souvent du soin de leur famille une excuse à leurs vices. Richard III lui-même, s'il faut en croire les chroniqueurs, s'excusa du meurtre de ses neveux sur son affection passionnée pour son fils. En perdant sa place, Randal perdait tout moyen d'existence, à l'exception de ce que pourrait lui donner Egerton; et si Egerton était réellement ruiné! De plus, Randal s'était déjà acquis, dans ses fonctions, une réputation d'homme capable et laborieux. C'était une carrière dans laquelle, en se tenant à l'écart des partis

politiques, il pouvait arriver à une haute position et à des émoluments considérables.

Satisfait donc de ce qu'il avait appris quant à la conduite généralement adoptée par ses collègues, conduite que légitimaient de nombreux précédents, Randal dîna de bon appétit et avec beaucoup de résignation chrétienne pour les revers de son patron, puis se dirigea vers Grosvenor-Square dans l'espoir de l'y rencontrer.

Apprenant qu'il était chez lui, Randal entra dans la bibliothèque. Trois messieurs s'y trouvaient avec Egerton ; l'un des trois était lord L'Estrange, les deux autres étaient des membres du défunt ministère. Randal allait se retirer à l'aspect de ce conclave, lorsque Egerton lui dit doucement :

« Entrez, Leslie ; nous parlions justement de vous.

— De moi, monsieur ?

— Oui, de vous et de la place que vous occupez. Je demandais à sir H. si je ne pouvais pas convenablement prier votre chef de laisser une note concernant son opinion sur vos talents (je sais qu'il en a une très-haute), note qui pourrait vous être utile auprès de son successeur.

— Oh ! monsieur, c'est dans un pareil moment que vous songez à moi ! s'écria Randal véritablement touché.

— Mais, reprit Audley avec sa précision accoutumée, à ma grande surprise, sir H. est d'avis que mieux vaudrait pour vous donner votre démission. A moins que ses raisons, qu'il ne nous a pas encore exposées, ne soient très-puissantes, je suis d'un avis contraire au sien.

— Mes raisons, dit sir H. avec une roideur tout officielle, sont simplement celles-ci : J'ai un neveu dans la même position, et il n'hésite pas à se retirer. Tous les gens en place dont les parents occupaient des positions importantes dans le ministère agissent de même. Il me semble qu'il serait peu agréable pour M. Leslie de faire seul exception.

— M. Leslie n'est ni mon parent, ni même mon proche allié, objecta Egerton.

— Oui, mais son nom est tellement associé au vôtre, il a vécu si longtemps dans votre maison, il est si connu dans le monde, et je puis ajouter, sans flatterie, que nous augurons tous si bien de lui, qu'il aurait tort de garder une place qui lui fermerait l'entrée du Parlement. »

Sir H. était un de ces terribles hommes riches, qui jugent toute considération de pot-au-feu mesquine et insignifiante. Cependant je puis ajouter qu'il croyait Egerton plus riche encore qu'il n'était lui-même, et disposé à se montrer généreux envers Randal ; puis il pensait que celui-ci perdrait malgré tout quelque chose de l'estime d'Egerton, s'il ne suivait le sort de son patron.

« Vous voyez, Leslie, dit Egerton arrêtant Randal prêt à parler, que vous pouvez rester en place sans que votre honneur ait à en souffrir ; c'est simplement une question de convenance ; je me charge de la décider pour vous : gardez votre place. »

Malheureusement le second ministre, qui avait jusqu'ici gardé le silence, était un homme littéraire, et pendant la conversation précédente, il avait feuilleté le célèbre pamphlet de Leslie qui se trouvait sur la table. En le parcourant, l'esprit dans lequel était conçu cet écrit lui était revenu en mémoire. Il aimait Randal, il faisait plus, il admirait sérieusement l'auteur du vigoureux pamphlet. Sortant donc de la dédaigneuse indifférence que lui avait d'abord inspirée le sort d'un employé subalterne, il dit avec un sourire gracieux et flatteur :

« Non, l'homme qui a écrit ceci n'est point un fonctionnaire ordinaire; ses opinions sont trop vigoureusement accusées; la piquante ironie avec laquelle il a dépeint l'homme qui selon toute probabilité deviendrait son chef, a excité trop vivement l'attention publique pour que le *sedet æternumque sedebit* sur un tabouret officiel lui soit permis. Ah! ah! voici qui est admirable. Lisez cela, L'Estrange. Qu'en dites-vous? »

Harley jeta un coup d'œil sur la page que lui montrait l'ex-ministre. C'était une de ces caricatures grossières mais frappantes de Burley, adoucie et raffinée par le style plus correct de Randal. Elle était excellente. Harley sourit et leva les yeux vers Randal. Le visage de l'infortuné plagiaire était cramoisi; la sueur perlait sur son front. Harley haïssait avec vigueur, de même qu'il aimait avec tendresse et dévouement, mais il était de ceux qui oublient leur haine lorsqu'ils voient celui qui en est l'objet malheureux et humilié. Il posa le pamphlet et dit :

« Je ne suis pas homme politique, mais Egerton est si connu pour être rigoureusement scrupuleux en matière d'honneur et d'étiquette, que M. Leslie ne peut, ce me semble, écouter de plus sûr conseiller.

— Lisez vous-même ceci, Egerton, » dit sir H.; et il passa le pamphlet à l'ex-ministre.

Egerton avait vaguement l'idée que ce pamphlet pouvait en effet être un obstacle, mais il l'avait autrefois parcouru à la hâte et l'avait presque aussitôt oublié. Il prit avec répugnance la trop fameuse brochure, mais après avoir lu attentivement les passages désignés, il dit gravement :

« Leslie, je rétracte mon opinion. Je crois que sir H. a raison, que le noble lord, qui est ici l'objet d'une si fine et si mordante raillerie, sera le chef de votre administration. Je me demande si lui-même n'exigerait pas votre démission; dans tous les cas, vous ne pourriez espérer aucun avancement. Je crains donc que comme.... Egerton s'arrêta un moment, et avec un soupir qui parut avoir décidé la question il reprit : Je crains donc que comme gentleman vous n'ayez en effet pas le choix. »

Ni Jack Cade, ni Wat Tyler lui-même ne ressentirent jamais une haine plus mortelle pour ce mot gentleman, que ne fit en ce moment le noble Leslie; mais il inclina la tête et répondit avec sa présence d'esprit accoutumée :

« Vous avez exprimé mon propre sentiment.

— Vous pensez comme nous, Harley? demanda Egerton avec une irrésolution qui étonna ceux qui en étaient témoins.

— Je pense, dit Harley avec une compassion presque trop généreuse pour Randal, et cependant en termes équivoques, je pense que quiconque a servi Audley Egerton n'a jamais eu à le regretter, et que si M. Leslie est l'auteur de ce pamphlet, il a réellement bien servi Audley Egerton. Si donc il en supporte la pénalité, nous pouvons nous en rapporter à M. Egerton pour la compensation.

— J'ai depuis longtemps reçu ma compensation, dit Randal avec grâce; voir M. Egerton s'occuper ainsi de mon sort en un pareil moment, c'est là une pensée dont je suis trop fier pour....

— Assez, Leslie, assez! interrompit Egerton se levant et serrant la main à son protégé. Revenez me voir avant de vous coucher. »

Puis les deux ministres se levèrent aussi, et donnèrent à Leslie des poignées de main, approuvèrent le parti qu'il venait de prendre, et lui exprimèrent l'espoir de le voir entrer au Parlement; ils lui donnèrent à entendre en souriant que le prochain ministère ne promettait pas de vivre bien longtemps; l'un d'eux l'invita à dîner, et l'autre à passer quelques jours chez lui, à la campagne. Ainsi comblé de félicitations sur l'acte qui le laissait sans ressource, le pamphlétaire distingué sortit en maudissant intérieurement John Burley.

CHAPITRE XXXI.

Il était plus de minuit lorsque Egerton fit appeler Randal. L'homme d'État était seul alors, assis devant son grand bureau à compartiments, occupé à trier des lettres et des papiers, mettant les uns au panier, d'autres dans le feu, d'autres enfin dans deux grands coffres de fer ouverts devant lui.

En entendant entrer Randal, Audley leva la tête, lui fit signe de prendre un siége, continua pendant quelques moments le triage de ses papiers, puis s'arrachant comme avec effort à cette occupation, il dit d'un ton calme et déterminé :

« Je ne sais, Randal, si vous m'avez cru lorsque je vous ai dit de ne jamais attendre de moi autre chose que cet avancement dans votre carrière que ma position me permettait de vous procurer — de ne jamais attendre de ma libéralité, soit pendant ma vie, soit après ma mort, aucune augmentation de votre fortune personnelle. Votre geste me dit assez quelle serait votre réponse, et je vous en remercie. Je vous dis aujourd'hui en confidence, ce qui bientôt sera généralement connu, c'est que dans mon dévouement à la chose publique, j'ai tellement négligé mes affaires personnelles, que je ressemble aujourd'hui à cet homme qui avait partagé son capital entre un certain nombre de

jours qu'il croyait avoir encore à vivre, et qui malheureusement vécut trop longtemps, acheva Audley en souriant, mais ce sourire était froid comme un rayon de soleil brillant sur la glace. Il reprit d'un ton ferme : Je suis préparé à l'avenir qui m'attend; je savais depuis longtemps comment tout ceci finirait, si je quittais le pouvoir avant de mourir. Je le savais avant que vous ne vinssiez chez moi, c'est pourquoi je vous ai parlé comme j'ai fait, jugeant de mon devoir de vous prémunir contre les espérances qu'autrement vous auriez pu naturellement concevoir. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. Vous serez sans doute surpris, vous me blâmerez peut-être, de ce que moi, qui ai la réputation d'un homme pratique et méthodique dans les affaires de l'État, j'ai été si imprudent quant aux miennes.

— Oh! monsieur, vous ne me devez pas de comptes.

— Je vous en dois, du moins autant qu'à tout autre. Je suis un homme isolé; mes parents n'ont pas besoin de moi; j'avais le droit de disposer à mon gré de la fortune que je possédais, et si je l'ai dépensée imprudemment pour moi-même, je n'ai fait du moins aucun tort aux autres. Je me suis efforcé depuis plusieurs années d'échapper pour ainsi dire à la vie privée, à ses douleurs, à ses joies, à ses affections, et quant à ses devoirs, ils n'existaient pas pour moi. — J'ai dit. »

En finissant, le ministre ferma machinalement le couvercle d'un des coffres de fer, puis il appuya le pied dessus.

« Maintenant, reprit-il, parlons de votre carrière. A la vérité, je vous avais averti qu'en vous attachant à moi, vous mettiez à la loterie; mais vous aviez plus de chance d'amener un lot qu'un billet blanc; cependant c'est un billet blanc qui est sorti; et la question devient grave. Qu'allez-vous faire?

— Continuer à me diriger d'après vos conseils.

— Mes conseils, dit Audley avec quelque émotion, seraient peut-être rudes et amers. — Je préfère vous proposer d'opter. D'un côté, il s'agit de recommencer votre vie; je vous ai dit que je conserverais votre nom sur les livres de l'Université. Vous pouvez y retourner, y prendre vos grades, et ensuite entrer dans le barreau; vous avez justement le genre de talent propre à réussir dans cette profession. Le succès viendra lentement, mais avec de la persévérance il est certain. Et croyez-moi, Leslie, l'ambition n'est douce qu'autant qu'elle n'est qu'un nom plus grandiose pour l'espérance. Qui se soucierait d'une queue de renard, si l'animation de la chasse n'en avait fait une conquête.

— Retourner à Oxford! C'est reculer bien loin, dit Randal d'un air sombre, et sans tenir compte de la condescendance inaccoutumée d'Egerton, c'est faire un grand pas en arrière, et vers quoi? Vers une profession dans laquelle on ne commence à s'élever que lorsqu'on a des cheveux gris. Et puis comment vivre d'ici là?

— Que ceci ne vous inquiète pas. Je crois pouvoir du moins vous assurer sur les débris de ma fortune, le modeste revenu nécessaire à un étudiant en droit.

— Ah, monsieur! je ne voudrais pas vous être à charge plus longtemps. Quel droit ai-je à tant de bontés, si ce n'est mon nom de Leslie? »

Et, en dépit de lui-même, Randal dit ces derniers mots avec un accent d'amertume qui trahissait le reproche. Egerton avait trop d'expérience du monde pour ne pas sentir ce reproche, mais aussi pour ne pas le pardonner.

« Certainement, répondit-il avec calme, le nom de Leslie vous donne droit à ma considération, et peut-être auriez-vous droit à plus encore, si je ne vous eusse si explicitement prévenu du contraire. — Mais le barreau ne paraît pas vous plaire?

— Quelle est l'autre alternative, monsieur? Permettez-moi de ne décider qu'en connaissance de cause, » dit Randal d'un ton d'humeur.

Il commençait à perdre le respect pour l'homme qui avouait ne pouvoir que si peu de chose pour lui, et qui évidemment lui conseillait de chercher à se pourvoir et à se tirer d'affaire lui-même.

Si le regard eût pu percer jusqu'au fond du cœur d'Egerton, tandis que celui-ci remarquait le changement de ton du jeune homme, on eût été embarrassé de décider s'il en ressentait de la peine ou du plaisir; — de la peine, car l'habitude avait fini par l'attacher à Randal; — ou du plaisir, à la pensée qu'il était libre de lui retirer son affection, tant était devenu froid et stoïque l'homme qui s'était efforcé de n'avoir point de vie privée. Quoi qu'il en soit, Egerton, sans témoigner ni peine ni plaisir, reprit avec la calme impartialité d'un juge :

« L'autre alternative, c'est de continuer à suivre la même route, et de vous attacher à mon sort.

— Cher monsieur Egerton! s'écria Randal reprenant toute sa tendresse d'accent et de regard; m'attacher à votre sort! Mais je ne demande que cela! Seulement....

— Seulement, voulez-vous dire, je suis dehors du pouvoir, et vous ne me voyez aucune chance d'y rentrer?

— Ce n'est pas cela que je voulais dire.

— Permettez-moi de supposer que vous l'avez dit. Cela est néanmoins vrai; il est aussi certain que le parti que je représente reviendra au pouvoir, qu'il est certain que le pendule de cette horloge obéira au mécanisme qui le fait mouvoir de droite à gauche. Nos successeurs sont portés au pouvoir par le triomphe d'une question populaire. Tout ministère qui arrive dans des circonstances de ce genre est nécessairement de peu de durée. On bien il ne va pas assez loin pour satisfaire ceux qui l'ont soutenu, ou il va assez loin pour se faire des ennemis nouveaux, des rivaux qui renchérissent sur lui auprès du peuple. C'est l'histoire de toutes les révolutions et de toutes les réformes. Notre propre administration ne succombe que pour avoir proposé ce qu'on appelait il y a un an une mesure populaire qui nous a fait perdre la moitié de nos amis, et pour avoir refusé de proposer cette année une autre mesure populaire, dans laquelle nous sommes

ussés par les mêmes hommes qui nous avaient poussés et soutenus de la première. Ainsi donc, quoi que fassent nos successeurs, s reviendrons nécessairement au pouvoir par l'effet de la réaction. n'est qu'une question de temps; vous pouvez attendre, peut-être e puis-je pas, mais si je meurs avant que ce jour n'arrive, j'ai ore assez d'influence sur ceux qui devront composer la nouvelle inistration, pour obtenir d'eux la promesse d'une place meilleure celle que vous venez de perdre. Les promesses des hommes pu- s sont, à la vérité, d'une incertitude proverbiale, mais je con- ai votre cause à un homme qui n'a jamais failli à ses amis, et à son rang permettra d'exiger que justice vous soit faite; je veux ler de lord L'Estrange.

– *Oh!* non, pas à lui; il est injuste envers moi, il ne m'aime ..., il....

– Il peut ne pas vous aimer, mais il m'aime; et bien que je ne lusse pour personne autre demander quelque chose à lord L'Es- ge, je le ferai pour *vous*, dit Egerton laissant pour la première , depuis le commencement de la conversation, percer une certaine otion; je le ferai pour vous, un Leslie, un parent de l'épouse à je dois ma fortune. Malgré tous mes avertissements, il est possi- d'ailleurs qu'en dissipant cette fortune, je vous aie fait tort. En à assez! Vous avez devant vous les deux alternatives, à peu près me à votre début, mais vous avez aujourd'hui plus d'expérience r vous guider dans votre choix. Vous êtes un homme, et vous z une meilleure tête que la plupart des hommes; réfléchissez et idez. Et maintenant au lit, et à demain les réflexions. Vous êtes pâle, mon pauvre Randal! »

Audley, en disant ces derniers mots, posa la main sur l'épaule de ndal avec une affection presque paternelle; puis il se redressa ndain, son visage reprit l'expression d'inflexibilité qu'y avaient vée les années, et il revint à la vie publique et aux deux coffres fer.

CHAPITRE XXXII.

Le lendemain, de bonne heure, Randal se trouvait dans le luxueux binet de travail du baron Lévy. Quelle différence avec la simplicité rique du cabinet de l'homme d'état! Des tapis d'Axminster, épais trois pouces, des portières à la française au lieu de portes; sur la eminée, des bronzes parisiens; tous les réceptacles qui garnissaient pièce, et renfermaient les titres mis en gage, les *post-obit*, itres de change, promesses de payement, etc., tous ces sépulcres patrimoines défunts étaient d'élégants meubles en laque du Ja-

pon, en marqueterie, en bois de rose incrusté d'or. Il régnait dans toute la pièce une telle coquetterie, un tel air de petit maître, qu'il était impossible de se rappeler que l'on était chez un usurier. Plutus avait revêtu l'aspect de Cupidon son ennemi; et comment songer à Harpagon en face de ce baron avec son allure aisée, ses mains blanches et tièdes qui serraient si cordialement les vôtres, et sa mise toujours élégante, si peu avancée que fût la matinée? Personne n'avait jamais vu le baron en pantoufles et en robe de chambre. De même qu'on se représente volontiers un ancien baron féodal (moins terrible cent fois), éternellement enfermé dans sa cotte de mailles, ainsi à la pensée de ce grand maraudeur de la civilisation, s'associaient invinciblement celles de bottes vernies et d'un camélia à la boutonnière.

« Et c'est là tout ce qu'il veut faire pour vous, disait le baron en poussant l'un contre l'autre le bout de ses dix doigts. Si jadis il vous eût laissé continuer votre carrière à Oxford, j'ai assez entendu parler de vos succès pour savoir que vous auriez conquis tous les honneurs universitaires, obtenu l'agrégation, et vous seriez alors entré de bon cœur dans une profession lente et laborieuse, en vous préparant à mourir sur le sac de laine.

— Il me propose de rentrer maintenant à Oxford, dit Randal; il n'est pas trop tard.

— Si, dit le baron. Ni les nations, ni les individus ne retournent volontairement en arrière. Il faut un tremblement de terre pour qu'une rivière remonte vers sa source.

— Vous avez raison, dit Randal, ce n'est pas moi qui vous contredirai; mais maintenant!

— Ah! maintenant, mon cher, vous venez me demander un avis?

— Non; je viens vous demander une explication.

— Sur quoi?

— Je voudrais savoir pourquoi vous m'avez parlé de la ruine de M. Egerton; pourquoi vous m'avez parlé des terres que désire vendre M. Thornhill; pourquoi vous m'avez parlé du comte de Peschiera. Vous avez touché à ces trois points dans l'espace de dix minutes.... Vous avez omis de me dire quelle relation existe entre eux.

— Par Jupiter! dit le baron se levant, et avec plus d'admiration qu'on n'eût cru possible à sa face joyeuse et cynique d'en exprimer; par Jupiter! Randal Leslie, vous avez une perspicacité merveilleuse. Vous êtes réellement le premier des jeunes gens d'aujourd'hui. Et je veux vous *aider* comme j'ai *aidé* Egerton. Peut-être serez-vous plus reconnaissant. »

Randal songea à la ruine d'Egerton et le parallèle n'éveilla pas en lui une gratitude bien enthousiaste. Il se contenta de dire :

« Continuez, je vous prie, je vous écoute avec le plus grand intérêt.

— Pour la politique, dit le baron, nous traiterons plus tard le sujet. J'attends moi-même de voir comment vont s'en tirer les nouveaux ministres. Nous devons d'abord nous occuper de votre fortune particulière. Vous devriez acheter ces anciens domaines des Leslie, —

t Dalmansberry.— On ne demande que vingt mille livres comp-
e reste peut demeurer indéfiniment hypothéqué, ou du moins
ı ce que je vous aie trouvé un riche parti..., comme j'ai fait
gerton. Thornhill a besoin de ces vingt mille livres, il en est
ssé.
t où prendrais-je les vingt mille livres que vous me parlez de
?
Vous en toucherez dix mille le jour où le comte de Peschiera
ra la fille de son parent, grâce à votre coopération, et je vous
ai les dix mille autres. N'ayez aucun scrupule.... je ne hasar-
rien.... Les domaines peuvent encore supporter cette charge.
dites-vous? Cela vous va-t-il?
Dix mille livres du comte de Peschiera, dit Randal avec une
tion sifflante. Vous ne parlez pas sérieusement? Une pareille
.... pourquoi? Pour un simple renseignement. Car, je ne vois
ament je pourrais l'aider autrement. Il y a là-dessous quelque

Mon cher garçon, je vais vous donner un avis. Il y a de par le
des gens qui ont le défaut d'être trop soupçonneux, et vous
ceux-là. Le renseignement dont vous parlez est naturellement
nier service que vous deviez rendre. Peut-être vous demande-
tre chose, peut-être n'en fera-t-on rien; vous en jugerez vous-
puisque les dix mille livres et le susdit mariage sont so-
s.
Que je sois ou non trop soupçonneux, le montant de la somme
p improbable, et la garantie trop mauvaise, pour que j'écoute
mblable proposition, quand bien même je pourrais descen-
..
Un moment, mon ami. Causons d'abord affaires, nous examine-
près la question des scrupules. La garantie est trop mauvaise,
ous. Quelle garantie?
La parole du comte de Peschiera.
l n'est pour rien là dedans.... il ne le saura même pas. C'est
role que vous mettez en doute; c'est moi qui suis votre ga-
»
dal songea à ce que dit spirituellement Gibbon : « Abu Rafe
'il se porte témoin de ce fait, mais qui se portera témoin
Rafe ? » Cependant il garda le silence, fixant seulement
évy ses yeux observateurs, à la pupille contractée et cir-
cte.
'oici simplement ce qui en est, reprit Lévy. Le comte de
era s'est engagé à payer à sa sœur une dot de vingt mille
dans le cas où il les aurait. Or il ne peut les avoir que par le
ge en question. Pour ma part, comme c'est moi qui fais ses af-
en Angleterre, j'ai promis que pour ladite somme de vingt
livres je me porterais garant des dépenses faites pour arriver à
riage, et je satisferais Mme di Negra. Bien que Peschiera soit
nme généreux et d'un excellent cœur, je ne répondrais pas qu'il

eût assuré à sa sœur une dot si considérable, s'il ne la lui galement. C'est le montant de la fortune de celle-ci, dont a je ne sais quelle transaction assez illégale avec feu son réussi à s'emparer. Si Mme di Negra lui intentait un procès l le perdrait très-certainement. Je lui ai expliqué cela et v maintenant comprendre pourquoi la somme est ainsi i j'ai racheté les dettes de Mme di Negra, j'ai aussi rac du jeune Hazeldean (car un mariage entre eux deux partie de nos engagements), et je présenterai à Peschier deux excellents conjoints un mémoire qui absorbera les livres. Cette somme passera donc tout entière entre mes j'arrive à éteindre toutes leurs dettes pour la moitié de comme j'en ai le droit, étant moi-même l'unique créancier tera la moitié. Et s'il me plaît de vous la donner en écha vices qui procureront à Peschiera une fortune princière les dettes de sa sœur, et assureront à celle-ci un mari d sonne de mon jeune client M. Hazeldean, c'est mon affa les parties seront satisfaites et personne n'a rien à y voir. est considérable sans doute; il me convient de vous la dor convient-il de la recevoir? »

Randal était vivement agité, mais tout corrompu qu'il ét qu'il fût arrivé systématiquement à ne considérer les au point de vue de son intérêt personnel, cependant chez c crime n'a pas encore endurcis, il y a une grande distance sée à l'acte; Randal aurait probablement employé sans b scrupules son ingénuité à ce genre d'escroquerie morale qu se montrer plus fin qu'un autre; cependant, à l'idée d'accep ment de l'argent pour trahir ce pauvre Italien qui lui avai une si généreuse confiance, il reculait. Il allait refuser lo ouvrant son portefeuille, jeta un coup d'œil sur le mém dit à demi-voix, comme se parlant à lui-même : « Re Dalmansberry vendu aux Thornhill par sir Gilbert Leslie net en est aujourd'hui estimé à deux mille deux cent cinqu C'est la plus belle occasion que j'aie jamais vue. Une fo taire de ces domaines, Leslie, avec vos talents, je ne voi quoi vous n'arriveriez pas plus haut encore qu'Egerton. Je plus pauvre que vous. »

Les anciens domaines des Leslie, une position stable da la restauration de sa famille déchue, de l'autre côté un lo tissage au barreau, une maigre pension qu'il lui faudrait générosité d'Egerton; sa sœur voyant se flétrir sa jeunesse triste maison ruinée; Olivier devenant paysan! ou bie comme un mendiant de la pitié dédaigneuse d'Harley qui peut-être épouserait Violante! Randal se sentit pr tandis que ces contrastes se dessinaient dans son imag allait et venait dans la chambre, s'efforçant de concentre sées et d'imposer silence à ses passions, pour n'écoute *les calculs de* son intelligence. « Je ne puis concevoir,

à coup, pourquoi vous me tentez ainsi; quel intérêt pouvez-vous y avoir? »

Le baron sourit et ferma son portefeuille. Il comprit qu'il avait vaincu.

« Mon cher garçon, dit-il avec la plus aimable bonhomie, il est très-naturel que vous pensiez qu'un homme doit avoir un intérêt personnel dans tout ce qu'il fait pour un autre. Cette manière d'envisager la nature humaine qu'on appelle, je crois, la philosophie utilitaire, est fort en vogue de nos jours. Je vais essayer de vous expliquer comment, dans cette affaire, je ne me ferai point de tort. Vous me direz peut-être qu'après avoir éteint des dettes qui se montent à vingt mille livres pour dix mille, je pourrais mettre la différence dans ma poche au lieu de la mettre dans la vôtre, cela est vrai. Mais je ne toucherai pas les vingt mille livres, ni je ne payerai pas les dettes de Mme di Negra (quoi que je décide au sujet de celles d'Hazeldean), si le comte n'obtient pas l'héritière. Vous pouvez l'y aider, j'ai besoin de vous et je ne crois pas pouvoir obtenir votre concours avec une offre moindre que celle que je vous fais. Je rentrerai bien vite dans mes dix mille livres si le comte s'empare de la jeune fille et de sa fortune. Bref, je vois dans tout ceci mon intérêt. Vous faut-il d'autres raisons? En voici. Je suis aujourd'hui fort riche. Comment le suis-je devenu? En m'attachant tout d'abord aux jeunes gens qui avaient de l'avenir, soit comme fortune, soit comme talent. Je me suis ainsi créé des relations dans le monde, et le monde m'a enrichi. J'ai toujours la passion d'acquérir de l'argent. Que voulez-vous? c'est ma profession, ma manie. L'amitié d'un jeune homme qui peut-être aura de l'influence sur d'autres jeunes gens, héritiers de domaines plus considérables que Rood-Hall, peut me devenir utile. Vous réussirez probablement dans la politique, et un homme public peut arriver à la connaissance de secrets d'État souvent très-profitables à ceux qui trafiquent un peu à la bourse. Nous pourrons plus tard faire ensemble des affaires qui vous mettront en état de purger toutes les hypothèques de ces domaines, que je vous féliciterai bientôt de posséder. Vous le voyez, je suis franc, c'est la seule manière de s'y prendre avec un garçon aussi intelligent que vous. Et maintenant, puisque moins on remue la vase d'un étang dans lequel on a résolu de boire, mieux vaut, écartons toute autre pensée que celle d'arriver à notre but. Sera-ce vous ou moi qui direz à Peschiera où est la jeune personne? Il est préférable que ce soit vous, puisqu'il vous a confié ses espérances et vous a demandé de l'aider. Et au fait pourquoi vous y refuseriez-vous? Ne lui dites pas un mot de notre petit arrangement. Il est inutile qu'il en sache rien. » Lévy sonna et demanda sa voiture.

Randal ne répondit rien. Il était pâle comme la mort, mais sa bouche avait une expression de fermeté sinistre.

« Le second point, reprit Lévy, c'est de hâter le mariage de Frank avec la belle veuve. Où en est cette affaire?

—La *marquise ne veut plus* ni me voir, ni le recevoir.

— Ah ! tâchez d'apprendre pourquoi ; et si vous apprenez que d'un côté ou de l'autre il y ait un accroc, faites-le-moi savoir ; j'y mettrai ordre.

— Hazeldean a-t-il consenti au *post-obit ?*

— Pas encore ; je ne l'en ai pas pressé. J'attendrai un moment propice si la chose devient nécessaire.

— Elle sera nécessaire.

— Ah ! vous le désirez ? eh bien, cela se fera. »

Randal Leslie arpenta de nouveau la chambre, et après quelques instants de silencieuses réflexions il s'approcha du baron et lui dit :

« Vous le voyez, monsieur, je suis pauvre et ambitieux ; vous m'avez tenté au bon moment, et avec l'appât le plus séduisant. Je succombe. Mais quelle garantie ai-je que cette somme me sera remise, que ces domaines me seront livrés aux conditions stipulées ?

— Avant que rien ne soit convenu, prenez sur moi des informations auprès de n'importe lequel de vos amis, Borrowell, Spendquick, qui vous voudrez ; vous m'entendrez maltraiter bien entendu, mais tous vous diront que lorsque j'ai donné ma parole, je la tiens. Si je dis : « Mon cher, vous aurez l'argent, » on l'a ; si je dis : « Je re- « nouvelle votre billet pour six mois, » c'est chose faite. C'est comme cela que j'entends les affaires. Je suis esclave de ma parole. Dans une affaire comme celle-ci, où il n'y a moyen de passer aucun écrit, je ne puis vous donner d'autre garantie. Allez donc, sachez à quoi vous en tenir sur la valeur de la dite garantie, et revenez dîner à huit heures. Nous passerons après chez Peschiera.

— Oui, dit Randal. Je veux dans tous les cas une journée pour réfléchir. Je ne me dissimule pas la nature de la transaction que vous me proposez, mais ce que j'ai une fois décidé je l'accomplis résolûment. Ma seule excuse à mes propres yeux, c'est que si je joue avec des dés pipés, ce sera pour un enjeu si grand que lorsque j'aurai une fois gagné, l'importance de la victoire effacera l'ignominie du début. Ce n'est pas pour cette somme d'argent que je me rends, c'est pour ce que cet argent me permettra d'accomplir. Et dans le mariage du jeune Hazeldean avec cette Italienne, je poursuis un but plus grand encore peut-être. Assurez ce mariage, obtenez le *post-obit* de Frank et quelle que soit l'issue du plan pour lequel vous avez besoin de mes services, comptez sur ma gratitude et croyez que vous m'aurez mis en position de vous la témoigner d'une manière effective. Je serai ici à huit heures. »

Et Randal sortit.

CHAPITRE XXXIII.

Lorsqu'un homme d'esprit a une fois résolu de faire une mauvaise action, il s'efforce généralement d'échapper par l'exercice de son habileté au sentiment de sa bassesse. Avec une activité plus grande encore que de coutume, Randal employa les deux heures qui suivirent à s'informer jusqu'à quel point le baron Lévy possédait les qualités dont il se vantait et s'il était vrai qu'il fût esclave de sa parole. Il consulta à ce sujet des jeunes gens qu'il croyait meilleurs juges de ces questions que les Spendquick et les Borrowell, des jeunes gens semblables au gai monarque qui a laissé la réputation de n'avoir jamais ni dit une sottise, ni fait une chose sage.

Il y a à Londres beaucoup de semblables individus, capables et avisés sur toutes choses, à l'exception de leurs propres affaires. Personne ne connaît mieux le monde et ne juge mieux les hommes que ces roués à demi ruinés. Tous s'accordèrent pour rendre au baron le même témoignage; ils ridiculisaient ses prétentions au dandysme, mais ils le tenaient en affaires pour un homme sûr, et même l'aimaient assez comme une sorte de sir Épicure Mammon, assez accommodant et qui faisait assez libéralement les choses; « en un mot, dit l'une de ces autorités, c'est certainement un très-brave homme pour un usurier. On peut toujours compter sur ses promesses, et il se montre généralement patient et indulgent envers nous autres jeunes gens du grand monde, peut-être par la même raison que nos tailleurs; parce que faire mettre un de nous en prison ruinerait sa clientèle. Son faible, c'est de vouloir passer pour un gentleman. Je crois que malgré sa passion pour l'argent, il donnerait la moitié de sa fortune plutôt que de faire quelque chose qui le brouillât avec nous. Il sert une pension de trois cents livres sterling à lord S.... Il est vrai qu'il a été l'homme d'affaires de celui-ci pendant vingt ans et qu'auparavant S.... était un garçon assez rangé et jouissait d'un revenu de quinze mille livres sterling. Il est venu en aide à plus d'un jeune homme de talent. C'est le meilleur trafiquant d'élections que je connaisse. Il aime à avoir des amis dans le Parlement. Après tout c'est une canaille, bien entendu, mais s'il faut absolument avoir affaire à une canaille, mieux vaut lui que tout autre. Je voudrais le voir représenté au Théâtre-Français : — un Robert-Macaire prospère. — Frédérick-Lemaître le rendrait dans la perfection. »

Après avoir pris ces informations dans les quartiers fashionables avec son tact accoutumé, Randal songea à en puiser d'autres à une source moins élevée, mais à laquelle il attachait plus d'importance. Dick Avenel voyait le baron, donc il était dans ses griffes, et Randal

rendait justice à l'intelligence pratique de ce personnage. Avenel avait en outre une grande habitude des affaires. Il devait connaître Lévy mieux que ne pouvaient faire ces hommes de plaisir, et comme son langage était simple et franc et qu'il était évidemment honnête selon l'acception commune du mot, Randal ne doutait pas qu'il n'obtînt de lui la vérité.

Lorsque arrivé à Eaton-Square il demanda M. Avenel, on le fit entrer dans le salon où mistress Avenel, dans l'attitude d'une femme qui poserait pour son portrait, était assise sur un sofa Renaissance, ayant à ses pieds un de ses enfants qui lisait le nouveau keepsake annuel, relié en soie rouge.

M. Avenel était assis près du feu, d'un air assez maussade, les mains dans ses poches et sifflant pour se désennuyer. A dire vrai, son esprit actif et énergique s'ennuyait fort à Londres, surtout pendant les matinées. Il accueillit l'entrée de Randal avec un sourire de soulagement, puis se levant et se postant devant le feu, un pan de son habit sous chaque bras, il permit à peine au nouveau venu de saluer mistress Avenel et de passer sa main sur la tête de l'enfant en murmurant : « Charmante petite créature ! » (Randal caressait toujours les enfants; ces sortes de loups vêtus de peaux de brebis n'y manquent pas. Ne vous y laissez pas prendre, pauvres jeunes mères !)

M. Avenel, dis-je, permit à peine à son hôte d'accomplir ces politesses préliminaires avant de se plonger dans les profondeurs de l'océan politique. Les affaires allaient maintenant marcher. Une exécrable oligarchie avait succombé. L'honneur et le talent britanniques allaient avoir le champ libre. A l'entendre, on eût cru au prochain avénement du millénium. « Et qui plus est, disait-il en frappant sa main gauche de son poing droit, s'il y a un nouveau parlement, il faudra des hommes nouveaux; non pas de vieux balais usés qui ne sont plus bons à rien, mais des hommes qui comprennent les véritables besoins du pays, monsieur. J'ai l'intention de me mettre sur les rangs.

— Oui, fit mistress Avenel parvenant enfin à placer un mot, je suis sûre, monsieur Leslie, que vous m'approuverez, j'ai convaincu M. Avenel qu'avec ses talents et sa fortune, il devait faire un sacrifice à son pays; et puis, comme vous savez, ses opinions se trouvent justement de mode; autrefois on les aurait trouvées choquantes et vulgaires. »

En parlant ainsi, mistress Avenel regardait avec complaisance la belle et honnête figure de son mari, en ce moment cependant assombrie et mécontente. Rendons justice à mistress Avenel, elle était faible et sotte, parfois aussi très-rusée, mais au fond bonne épouse, comme le sont généralement les Écossaises.

« Au diable ! s'écria Dick. Vous autres femmes vous n'entendez rien à la politique. Occupez-vous de votre enfant; le voilà qui chiffonne et qui déchire un livre qui m'a coûté vingt shillings. »

Mistress Avenel baissa la tête avec soumission et retira le keepsake des mains du jeune destructeur, lequel se mit à crier, ainsi que font généralement les destructeurs lorsqu'on s'oppose à leurs desseins.

Dick se boucha les oreilles. « Je ne saurais tenir à ceci, dit-il; faisons un tour de promenade, monsieur Leslie; j'ai besoin de me détendre. » Et en parlant il se détendit d'abord à moitié de la hauteur du plafond, puis ensuite jusqu'en dehors du salon.

Randal, avec ses manières de May-Fair, se tourna avec embarras vers mistress Avenel comme pour lui faire à la fois ses excuses et celles de son mari.

« Pauvre Riclard! dit-elle. Il est dans une de ses humeurs noires. Tous les hommes en ont. Revenez me voir bientôt. Quand s'ouvre l'almack?

— Ce serait à moi de vous faire cette question, vous, qui êtes toujours si au courant de ce qui se passe dans le grand monde, dit le jeune serpent.

— Eh! là-haut! en finirez-vous? » cria Dick du bas de l'escalier.

CHAPITRE XXXIV.

« Je viens de quitter notre ami Lévy, dit Randal à Dick lorsqu'ils furent dehors. Il est comme vous tout entier à la politique, c'est un aimable homme, surtout quand on songe au genre d'affaires dont il passe pour s'occuper.

— Oui, sans doute, il est fort aimable, répondit lentement Dick, mais cependant....

— Cependant quoi, mon cher Avenel? (Randal pour la première fois mettait le monsieur de côté.)

— Cependant la chose en elle-même n'est pas agréable.

— Vous voulez dire, emprunter de l'argent à plus de cinq pour cent.

— Oh! au diable l'intérêt! Je suis de l'avis de Bentham quant aux lois sur l'usure, je ne veux pas d'entraves au commerce; pas plus à celui de l'argent qu'à tout autre. Non, ce n'est pas cela. Mais quand on doit de l'argent à un homme, fût-ce à deux pour cent d'intérêt, et qu'on n'est pas en mesure de le payer, on se sent mal à l'aise et petit devant lui; cela vous ôte la liberté d'un Anglais.

— Je vous aurais cru plutôt en position de prêter de l'argent que d'en emprunter.

— En thèse générale, vous avez raison. Mais je vais vous dire comment cela se fait; la manie de la concurrence va toujours croissant dans notre vieux monde. Je suis certainement aussi libéral que qui que ce soit. J'aime la concurrence jusqu'à un certain point, mais en Angleterre nous en avons par trop, monsieur, nous en avons par trop. »

Randal prit un air triste et convaincu. Mais si Léonard eût entendu

Dick Avenel, quel n'eût pas été son étonnement? Dick Avenel attaquer la libre concurrence! Croire qu'il pouvait y en avoir trop! « Le ciel et la terre vont s'abîmer et se confondre, » disait l'araignée lorsque le balai de la chambrière eut détruit sa toile. Dick avait toujours été d'avis qu'on balayât les toiles des autres, mais lui aussi crut que le ciel et la terre allaient s'abîmer lorsqu'il vit une formidable tête de loup menacer la sienne.

M. Avenel dans son ardeur de spéculation et de progrès avait établi une manufacture à Screwstown, la première dont la cheminée titanique eût jamais éclipsé le clocher de l'église. Cette manufacture réussit d'abord. M. Avenel mit dans cette spéculation presque tous ses capitaux; aucun placement, disait-il, ne donnait un intérêt plus élevé. Manchester commençait à s'user, il était temps de montrer ce que pouvait Screwstown. Rien de tel que la libre concurrence. Mais un peu plus tard un capitaliste plus riche encore que Dick, remarquant que Screwstown était située à l'ouverture d'une mine de charbon et que les gains de Dick étaient considérables, fit bâtir un édifice encore plus laid que le sien, orné d'une cheminée plus haute encore. Et comme il avait été élevé dans une manufacture et résidait à Screwstown, tandis que Dick employait encore un contre-maître et faisait florès à Londres, l'infâme compétiteur s'arrangea de façon à partager d'abord et à accaparer ensuite les profits dont Dick avait eu longtemps le monopole. Rien d'étonnant donc à ce que M. Avenel fût maintenant d'avis que la concurrence devait avoir des bornes. « La langue se porte sur la dent qui fait mal, » aurait dit Riccabocca. Petit à petit notre Talleyrand juvénile (nous demandons pardon à l'aîné) finit par obtenir de Dick la confidence de ce grief, et il comprit qu'il était l'origine des relations de Dick avec l'usurier.

« Mais Lévy, dit naïvement Avenel, est après tout un brave garçon; il se contente d'un gain décent. Il est utile à mistress Avenel; il amène à ses soirées quelques jeunes gens du grand monde. A la vérité ils ne dansent pas et se tiennent debout près de la porte, comme des muets à un enterrement; mais enfin, ils se sont montrés fort civils avec moi dans ces derniers temps, particulièrement Spendquick. A propos, je dîne chez lui demain. L'aristocratie est arriérée, il est vrai, elle n'est pas à la hauteur du siècle, mais ses membres, lorsqu'on sait les prendre, surpassent même les New-Yorkers pour les bonnes manières. Je l'avoue franchement, je n'ai pas de préjugés, moi.

— Je ne connais pas d'homme qui en ait moins. Vous n'avez pas de préjugés, même contre Lévy?

— Non, pas le moindre. On dit qu'il est juif, lui dit qu'il ne l'est pas; pour moi, peu m'importe qu'il le soit ou non. Son argent est anglais, cela me suffit. Puis il prête à un intérêt modéré. Il est vrai qu'il sait bien que je le payerai. Seulement ce qui me déplaît chez lui, c'est une certaine façon qu'il a de vous appeler mon cher, mon ami, qui est tout à fait hors de propos dans ces sortes d'affaires. Il sait que je possède une grande influence parlementaire. Je puis faire nommer deux membres à Screwstown, et un, peut-être même deux, à Lans-

mere, et il prétend me dicter un choix, ou du moins m'enjôler pour me faire nommer des hommes à lui. Cependant nous sommes d'accord sur un point. Vous désirez, m'a-t-il dit, entrer au Parlement; vous me paraissez un garçon capable; mais il faut que vous laissiez là votre patron et que vous marchiez avec l'opinion publique et avec moi.

— Vous êtes bien bon, Avenel; peut-être en comparant nos opinions nous apercevrons-nous qu'elles ont beaucoup de rapport. Cependant dans la position actuelle d'Egerton, la délicatesse me prescrit.... Mais ne parlons pas de cela pour le moment. Vous croyez donc que je pourrais réellement être nommé à Lansmere malgré l'influence de lord L'Estrange qui y est tout-puissante?

— Elle y *était* toute-puissante, mais j'y ai mis bon ordre.

— Pensez-vous que la lutte serait très-coûteuse?

— Dame! Je crois que vous feriez bien d'arriver avec de l'argent comptant; mais, comme vous dites, il sera temps de discuter cela lorsque vous aurez réglé vos comptes de *délicatesse*. La chose faite, venez me trouver, et nous causerons. »

Randal savait maintenant ce qu'il voulait; il quitta donc le bras d'Avenel, et regardant à sa montre, il découvrit qu'il lui restait à peine le temps d'arriver à un rendez-vous important; il prit un fiacre et s'éloigna.

Dick parut triste et vexé d'être ainsi laissé seul; il bâilla bruyamment au grand scandale de trois vieilles filles de Belgrave-Square qui passaient auprès de lui; puis sa pensée se tourna vers sa manufacture de Screwstown, cause première de ses relations avec le baron; il songea à une lettre, qu'il avait reçue le matin même de son contremaître et qui l'informait que son rival, M. Dyce, allait faire venir de nouvelles machines construites d'après un système bien supérieur à celui des anciennes; le susdit M. Dyce était, disait-on, en ce moment même à Londres, sollicitant un brevet pour une découverte applicable à ces nouvelles machines qui, si l'on en croyait ce gentleman, « obligeraient M. Avenel à fermer sa manufacture avant que l'année fût révolue. » A mesure que les menaces de cette épître lui revenaient en pensée, M. Avenel perdait toute envie de bâiller. Sa figure s'assombrit et il marcha devant lui à grands pas jusqu'à ce qu'il se trouva dans le Strand. Il monta alors dans un omnibus et se rendit à la Cité, où il passa le reste du jour à examiner des machines et à s'efforcer de deviner quelle pouvait être la diabolique invention de son compétiteur.

CHAPITRE XXXV.

Randal était décidé. Tout ce qu'il avait appris de Lévy avait confirmé ses résolutions ou dissipé ses scrupules. Il avait d'abord objecté qu'il était peu probable que Peschiera lui offrît, et encore moins lui payât une somme de dix mille livres pour le concours qu'il pourrait apporter à l'exécution de ses desseins.

Mais lorsque Lévy s'était porté garant de toutes ces promesses, Randal ne s'était plus fait qu'une seule question. Était-il de l'intérêt de celui-ci de faire un sacrifice aussi considérable? Si le baron eût prétendu n'être guidé par d'autres motifs que par ses sentiments affectueux pour Randal, celui-ci n'eût pas douté un instant qu'il ne voulût se jouer de lui; mais l'assurance que lui avait donnée l'usurier qu'il trouvait son profit à lui faire des conditions aussi avantageuses, engageait le jeune philosophe à examiner l'affaire avec calme et réflexion. Était-il bien clair que Lévy dût compter sur un ample dédommagement? Devait-il espérer de récolter par boisseaux ce qu'il semait par poignées? Le résultat des méditations de Randal fut que le baron pouvait en toute justice s'estimer un semeur prévoyant. En premier lieu il était clair que Lévy pouvait raisonnablement espérer d'être payé promptement et avec un intérêt considérable de la somme qu'il avancerait à Randal, sur la fortune que les renseignements fournis par celui-ci procureraient au comte de Peschiera; et secondement Randal avait en lui-même une immense confiance, et il était aussi convaincu qu'une fois affranchi des soucis pécuniaires, il arriverait rapidement à une grande position politique, que si le succès lui eût été prédit par un ange, ou assuré par un démon. Il avait compris clairement que dans toutes les actions bonnes ou généreuses qu'on racontait de lui, Lévy n'avait au fond été dirigé que par son intérêt propre; il comprenait aussi que l'usurier voulait le tenir en son pouvoir et se servir de ses talents pour creuser de nouvelles mines sur le produit desquelles il se promettait de prélever des droits de suzeraineté considérables. Mais Randal se fiait à sa propre habileté pour se dégager quand il lui plairait des griffes de l'usurier. Son esprit, imposant donc tout à fait silence aux murmures de sa conscience, s'élança joyeusement vers l'avenir. Il vit ses domaines héréditaires reconquis. Il se réjouissait à la pensée d'ajouter au domaine de Rood, les vastes terres d'Hazeldean. Il songeait à Lansmere, à Avenel, au Parlement; d'une main il saisissait la fortune, de l'autre le pouvoir.

« Et cependant, se disait-il, je suis entré dans la vie sans autre *patrimoine* (si l'on en excepte un manoir en ruines et quelques landes

stériles), sans autre patrimoine que la science. » Et tout en songeant ainsi, il avançait vers son but. Bien qu'il bâtit ces châteaux en Espagne dans un misérable fiacre, ce véhicule plébéien le conduisait rapidement vers le terrain solide où le plan grandiose de l'architecte devait se transformer en un édifice matériel de pierre et de plâtre. Le fiacre s'arrêta devant l'hôtel de lord Lansmere. Randal soupçonnait que Violante y était cachée; il avait résolu de s'en assurer. Il descendit de voiture et sonna. Le concierge ouvrit la grande porte.

« Je viens, dit Randal, pour voir la jeune dame qui est ici, la dame étrangère. »

Lady Lansmere avait eu trop de confiance en la sécurité de sa maison pour condescendre à donner aux domestiques des ordres particuliers concernant Violante; le concierge répondit donc :

« Elle y est, je crois, monsieur; elle est probablement au jardin avec milady.

— Je l'aperçois, dit Randal qui en effet avait distingué Violante à quelque distance. Mais puisqu'elle se promène, je ne veux pas la déranger; je reviendrai un autre jour. »

Le concierge s'inclina respectueusement, et Randal sauta dans son fiacre en criant : « A Curzon-Street, vite! »

CHAPITRE XXXVI.

Harley avait oublié une chose importante dans cet appel aux bons sentiments et à la nature meilleure de Béatrix dont il avait chargé Léonard.

Il avait bien prémuni celui-ci contre le danger de devenir amoureux de l'Italienne, mais il avait oublié de prémunir l'Italienne contre celui d'aimer Léonard; la possibilité d'un semblable événement n'avait pas même traversé sa pensée. Il ne faut pas s'en étonner beaucoup, car la chose du monde sur laquelle les hommes les plus sensés se montrent le moins clairvoyants, si ce n'est quand la jalousie les stimule, c'est la probabilité qu'un autre homme vienne à être aimé. Les individus les moins vains du sexe qui porte moustaches croient souvent prudent de ne pas se montrer par trop irrésistibles envers le beau sexe, tandis que chacun d'eux dit de son ami : « C'est un bon garçon, mais c'est le dernier homme dont cette femme deviendrait amoureuse. »

Il est certain que, cette fois, les apparences justifiaient l'aveuglement d'Harley au sujet de Léonard.

Quelles que fussent d'ailleurs les bonnes qualités de Béatrix, elle passait généralement pour ambitieuse et intéressée. Elle était pauvre et en même temps luxueuse et prodigue. Était-il probable qu'elle

distinguât un admirateur de naissance aussi humble, de fortune aussi modeste? Elle pourrait par coquetterie s'efforcer d'exciter l'admiration du jeune écrivain, d'éblouir son imagination, mais son propre cœur devait être sous la triple garde de la pauvreté, de l'orgueil et des conventions du monde dans lequel elle vivait. Si Harley avait imaginé que Mme di Negra pût oublier son rang et aimer sans calculs, il eût cru que l'objet de ses préférences serait quelque brillant dandy, capable de diriger contre son cœur toutes les armes de la fascination, et l'expérience acquise dans de nombreuses conquêtes. Mais Léonard si simple, si jeune, si ignorant du monde! Harley eût souri à l'idée qu'il pût subjuguer cette femme ambitieuse et mondaine. Il en était néanmoins ainsi et précisément par les causes qui eussent semblé à Harley des obstacles insurmontables.

C'était cette fraîcheur et cette pureté de cœur, c'était cette simple et sérieuse douceur, ce parfait contraste de ton, de sentiments, de raisonnement avec tout ce qui l'avait blessée et repoussée chez ses autres admirateurs, c'était tout cela qui avait captivé Béatrix dès sa première entrevue avec Léonard. Elle avait trouvé en lui ce qu'elle rêvait et ce qu'elle souhaitait. Sa première jeunesse s'était passée dans les liens d'un mariage abhorré et sans cette douce et innocente crise de la vie humaine, l'amour véritable.

Plus d'un admirateur avait flatté sa vanité, captivé son imagination, excité son ambition, mais son cœur n'avait pas été touché; il s'éveillait maintenant. Le monde et les années qu'elle avait perdues dans le monde lui semblaient disparaître comme un nuage chassé par le vent. Elle revenait aux rougeurs et aux soupirs de sa jeunesse, la jeunesse de la vierge italienne. Le charme tout-puissant de la poésie c'est qu'elle nous rappelle l'âge d'or de nos premiers printemps, et tel était pour Béatrix le prestige du jeune poëte.

Oh! combien fut délicieux ce court épisode dans la vie de cette femme du monde, fatiguée de bruit, de flatteries et de mensonges! Qu'elle se sentait heureuse pendant ces heures où le jeune auteur, entraîné par sa silencieuse sympathie, lui racontait tantôt la lutte de sa vocation contre les circonstances où la nature l'avait placé, tantôt ses rêveries au milieu des fleurs en écoutant le murmure de la fontaine, ou bien ses courses désolées dans les rues désertes où le poursuivait la vision de Chatterton. Et tandis qu'il parlait soit de ses craintes, soit de ses espérances, les regards de Béatrix s'attachaient avec tendresse sur ce jeune visage où se peignaient tour à tour l'orgueil et la tristesse, un orgueil si doux, une tristesse si noble et si touchante! Elle ne se lassait pas de contempler ce front où se lisait tant de calme puissance, mais ses paupières s'abaissaient devant ces yeux pleins d'une passion sereine et insondable. Elle comprenait quelle chose sainte et profonde ce devait être que l'amour dans une telle âme. Léonard ne lui avait jamais parlé d'Hélène, le lecteur comprendra cette réserve chez une nature comme celle du jeune poëte; un premier amour est un mystère; le confier serait le profaner; mais Léonard remplit la mission qu'il avait reçue d'intéresser Béatrix à l'exilé et à sa fille. Elle

écouta ses récits les larmes aux yeux et résolut intérieurement de ne pas seconder Peschiera dans ses projets contre Violante, oubliant pour le moment que sa propre fortune dépendait du succès de ces mêmes projets. Lévy s'était arrangé de façon à ce que ses créanciers ne lui rappelassent pas sa pauvreté. Elle ne savait comment il avait fait, elle était complétement ignorante des affaires; elle jouissait du charme de l'heure présente et des vagues projets d'avenir auxquels elle associait cette jeune figure, cette figure d'ange gardien qu'elle avait chaque jour devant les yeux, et qui dans l'absence lui paraissait plus belle encore, car en ces moments elle s'abandonnait les yeux fermés à des rêves enchanteurs. La société de Mme di Negra eût été bien dangereuse pour Léonard si son cœur n'eût appartenu tout entier à une autre, mais Béatrix ne devinait pas entre elle et lui cette barrière. Parmi les ombres qu'il évoquait en racontant sa vie passée, elle n'apercevait aucune rivale. Elle le voyait, comme elle, isolé dans le monde. L'obscurité de sa naissance, sa jeunesse, l'absence de présomption qui le caractérisait généralement, tout la portait à croire que, même l'aimât-il, il n'oserait lui en faire l'aveu.

Et ainsi, cédant un jour, comme elle avait coutume de faire, à l'impulsion de son cœur ardent,— elle ne put jamais se rappeler comment ni en quels termes, — elle avoua son amour, elle lui demanda avec larmes et en rougissant le sien en retour. Ce fut pour elle comme un rêve, un rêve dont elle s'éveilla avec un sentiment terrible de douleur, d'humiliation, dont elle s'éveilla repoussée, méprisée. Qu'importent la douceur, la tendresse, la reconnaissance que Léonard mit dans sa réponse, puisque cette réponse était un refus. Elle apprit qu'elle avait une rivale, que le cœur de Léonard appartenait dès longtemps à une autre. Cette ardente nature connut pour la première fois la jalousie avec ses tortures, sa soif de vengeance, ses orages d'amour plein de haine. Mais extérieurement, elle demeura silencieuse et froide comme le marbre; la tempête intérieure la rendait sourde aux tendres paroles par lesquelles Léonard cherchait à panser sa blessure.

L'orgueil fut le premier sentiment qui la domina. Elle arracha sa main de celle qui la serrait avec un si loyal respect. Elle eût voulu repousser du pied celui qui était agenouillé devant elle, lui demandant son pardon. Elle lui montra la porte d'un geste de reine insultée. Puis, lorsqu'elle fut seule, vinrent ces rapides éclairs de conjecture particuliers aux orages de la jalousie; cette conjecture si souvent fausse, et cependant acceptée sur-le-champ par notre esprit convaincu, comme la révélation d'une vérité instinctive. Celui devant qui elle s'était abaissée en aimait une autre, et quelle autre sinon Violante? C'était la seule personne jeune et belle qu'il eût nommée dans le récit de sa vie. Et il avait voulu l'intéresser, elle, Béatrix di Negra, à l'objet de son amour! Il avait fait allusion à des dangers que Béatrix ne connaissait que trop bien; il avait exprimé l'espoir que Béatrix les détournerait. Aveugle et insensée qu'elle était! C'était donc pour cela qu'il était venu chaque jour chez elle; c'était là le

charme qui l'y attirait. Et elle appuyait ses mains sur son front brûlant, comme pour y arrêter la torture de la pensée. Soudain elle entendit une voix au bas de l'escalier, la porte s'ouvrit et Randal Leslie entra.

CHAPITRE XXXVII.

Ce même soir, à huit heures, le baron Lévy vit arriver son nouvel allié. Tous deux dînèrent en tête-à-tête, causant de choses indifférentes jusqu'au moment où les domestiques se retirèrent. Alors le baron se levant et attisant le feu, dit d'un ton bref et significatif : « Eh bien?

— Je suis disposé, dit Randal, à acheter aux conditions proposées la propriété dont vous m'avez parlé. La seule chose qui m'inquiète, c'est de savoir comment j'expliquerai à Audley Egerton, à mes parents, à tout le monde enfin, cette acquisition.

— C'est vrai, dit le baron, sans même sourire de la manière ingénieuse et vraiment grecque avec laquelle Randal avait exprimé ses intentions en en déguisant la bassesse; c'est vrai, il faudra songer à cela. Si nous réussissions à cacher le nom du véritable acquéreur pendant un an ou deux, la chose deviendrait aisée, on pourrait supposer que vous avez spéculé sur les fonds publics, ou bien Egerton mourrait peut-être, et l'on croirait qu'il vous a laissé quelque chose des débris de sa fortune.

— Il n'est guère probable qu'Egerton meure.

— Hum! fit le baron. Cependant, ce n'est là qu'un détail auquel nous réfléchirons. Vous pouvez maintenant nous dire où est la jeune personne?

— Certainement. Je ne l'aurais pas pu ce matin, mais je le puis maintenant. J'irai avec vous chez le comte. En attendant, j'ai vu Mme di Negra; elle acceptera Frank Hazeldean, pourvu qu'il se propose sur-le-champ.

— N'est-ce pas ce qu'il veut?

— Non; j'ai été le trouver. Il est ravi de ce que je lui ai dit, mais il croit de son devoir de demander le consentement de ses parents. Or ils ne le lui donneront certainement pas, et s'il y a des retards, Béatrix se rétractera. Elle est sous l'influence de passions qui peuvent être de courte durée.

— Quelles passions? l'amour?

— Oui, mais non pas pour Hazeldean. Elle est disposée à lui accorder sa main par pique et par jalousie. Elle est convaincue qu'un homme qui paraît avoir subitement conquis son affection, est insensible à ses charmes parce qu'il subit l'empire de Violante;

pourtant elle est disposée à mettre sa rivale entre les mains de Peschiera; et cependant, telle est l'inconséquence des femmes, ajouta le jeune philosophe en haussant les épaules, qu'elle est en même temps disposée à perdre tout espoir de conquérir celui qu'elle aime en se donnant à un autre.

— Je reconnais bien là les femmes! dit le baron en frappant sur sa tabatière Louis XV; mais quel est l'heureux mortel que la belle Béatrix a ainsi distingué? C'est une superbe créature! J'avais moi-même songé à elle lorsque j'ai racheté ses dettes, mais cela aurait pu m'embarrasser dans mes plans quant à son frère. Tout est donc pour le mieux. Mais quel est cet homme? Serait-ce, par hasard, lord L'Estrange?

— Je ne le crois pas, mais je ne suis cependant pas certain du contraire. Je vous ai dit tout ce que je sais. Je l'ai trouvée si agitée, si hors d'elle-même, que ce n'a pas été sans peine que j'ai obtenu d'elle cette confidence. Je n'ai pu lui en demander davantage.

— Et elle est disposée, dites-vous, à accepter Frank?

— S'il se fût offert aujourd'hui, elle l'aurait accepté.

— Il peut être fort avantageux pour vous, mon cher, que Frank épouse cette dame sans le consentement de son père. Peut-être celui-ci le déshériterait-il, et vous êtes après lui le plus proche héritier du squire.

— Comment le savez-vous? dit Randal d'un ton bref.

— Il m'importe de connaître toutes les espérances et les parentés de ceux avec lesquels je fais des affaires. Or je fais des affaires avec le jeune Hazeldean, c'est pourquoi je sais que la propriété n'est pas substituée, et que, comme le beau-frère du squire n'a pas dans les veines une goutte du sang des Hazeldean, vous avez de ce côté de fort belles chances.

— Frank vous a donc dit que j'étais son plus proche parent?

— Je crois que oui; mais ce dont je suis sûr, c'est que *vous* me l'avez dit.

— Moi? Et quand cela?

— Quand vous m'avez confié qu'il était avantageux pour vous que Frank épousât Mme di Negra. Peste! mon cher! me prenez-vous pour un imbécile?

— Eh bien, baron, Frank est majeur et a droit d'épouser qui il lui plaît. Vous m'avez donné à entendre que vous pouviez me venir en aide de ce côté.

— J'essayerai. Faites qu'il se trouve chez Mme di Negra demain à deux heures précises.

— Je préférerais paraître étranger à toute intervention sur ce sujet. Ne pouvez-vous vous arranger de façon à ce qu'il aille chez elle à cette heure?... Et surtout n'oubliez pas de l'amener à signer le *post-obit*.

— Comptez sur moi.... Vous offrirai-je du vin? Non? Eh bien, alors, allons chez le comte. »

CHAPITRE XXXVIII.

Le lendemain, vers midi, Frank Hazeldean était assis devant son déjeuner solitaire. Le jeune homme, à la vérité, s'était levé matin pour vaquer à ses devoirs militaires; mais il avait contracté l'habitude de déjeuner tard. L'appétit ne s'ouvre pas de bonne heure lorsqu'on vit à Londres et qu'on ne se couche jamais avant l'aurore.

Il n'y avait rien de luxueux ni d'efféminé dans l'appartement de Frank, mais il était situé dans un quartier à la mode et le loyer en était exorbitant. L'œil d'un connaisseur eût bien vite reconnu que celui qui l'habitait était de ces hommes qui s'arrangent de façon à dépenser beaucoup d'argent sans réussir à s'en faire honneur. Les murs étaient couverts de gravures coloriées représentant des chevaux de course et des steeples-chases entremêlés de portraits de danseuses de l'Opéra, souriant, folâtrant, faisant des gambades et des entrechats. Puis il y avait un enfoncement demi-circulaire tendu de drap rouge et destiné à fumer, comme on pouvait s'en apercevoir par divers meubles couverts de pipes turques à becs d'ambre, en bois de jasmin et de merisier, tandis qu'un grand hookah, avec lequel il eût été à peu près aussi facile à Frank de fumer qu'avec la tête d'un serpent boa, s'arrondissait sur le plancher; au-dessus de la cheminée était une collection d'armes mauresques. De quoi pouvaient servir à un officier des gardes ces yatagans, ces cimeterres et ces pistolets damasquinés qui ne portaient pas à trois pas, c'est plus que je ne saurais dire et que Frank lui-même n'eût pu expliquer. Je soupçonne que ce précieux arsenal avait dû passer en sa possession par suite d'un billet escompté. En ce cas, c'était certainement un progrès sur l'ours qu'il avait vendu à son coiffeur. On ne voyait nulle part de livres, si ce n'est un guide de la cour, un calendrier des courses, une liste de l'armée, un magasin du Sport, complet, relié en maroquin, au prix modeste d'une guinée le volume; et sur la cheminée, à côté du porte-cigares, un petit livre pas plus gros qu'un Elzevir : ce livre avait coûté à Frank plus que tout le reste de son ameublement; c'était son propre livre, son livre par excellence, un livre qu'il avait lui-même composé, son *Livre de paris!*

Sur un guéridon placé au milieu de la chambre étaient déposés le chapeau de Frank, une boîte doublée de satin, contenant des gants de peau de nuances délicates et variées, depuis le primevère jusqu'au lilas; un plateau rempli de cartes et de billets à trois cornes; une lorgnette et une carte d'abonnement à l'Opéra.

Dans un coin se trouvait un ingénieux réceptacle contenant un assortiment de cannes, de bâtons, de fouets; et montant la garde

près de ce réceptacle, était une paire de bottes aussi brillantes que celles du baron Lévy, ce qui était le *nec plus ultra* du brillant. Frank était en robe de chambre, une robe de chambre de très-bon goût, tout à fait orientale, garantie véritable cachemire de l'Inde et payée comme telle.

Rien de plus galant que son service de déjeuner, bien qu'il fût fort simple : une théière, un pot au lait, un bassin en argent, le tout entrant dans sa toilette de voyage. Frank était fort beau, mais il paraissait quelque peu fatigué et extrêmement ennuyé. Il avait essayé de lire le *Morning-Post*, mais l'effort lui avait paru trop pénible.

Infortuné Frank Hazeldean! Véritable type de tant de pauvres diables qui ont fini à l'hôpital. Et si encore, dans cette course vers la ruine, il y avait eu la moindre chose qui pût faire honneur au voyageur. On éprouve quelque respect pour la ruine d'un homme tel qu'Audley Egerton. Il s'est ruiné *en roi*. Du haut des débris de sa fortune, il aperçoit de majestueux monuments bâtis avec les pierres de cet édifice démantelé. Chacune des institutions qui honorent l'Angleterre conserve des témoignages de la munificence de l'homme public. Dans les mouvements des partis, pour lesquels le nerf proverbial de la guerre est avant tout nécessaire, dans ces récompenses que peut conférer la libéralité privée, la main d'Egerton s'était ouverte avec une générosité toute royale. Plus d'un membre du Parlement, à cette époque où le rang et la fortune venaient en aide au talent, était redevable de sa carrière politique au siége qu'une large souscription d'Egerton lui avait assuré; plus d'un obscur champion du gouvernement, dans les lettres ou dans la presse, avait dû à la gratitude de son patron d'être délivré d'un humiliant servage. La ville que représentait le ministre avait été embellie à ses frais; son or avait coulé comme le Pactole dans le comté où étaient situées les terres hypothéquées qu'il avait bien rarement visitées. Tout ce qui pouvait y animer l'esprit public ou y contribuer aux progrès, à la civilisation, avait fait appel à sa munificence, et l'appel avait toujours été entendu. Son vaste hôtel même, si magnifique et si hospitalier, était digne d'un représentant de cette honorable partie de notre véritable noblesse, les gentilshommes non titrés. L'homme d'État s'était véritablement fait honneur de l'argent qu'il avait dédaigné et prodigué. Mais que resterait-il de la fortune que dissipait Frank Hazeldean? De mauvaises gravures accrochées dans un logement de garçon; une collection de cannes et de bâtons de merisier; une demi-douzaine de lettres écrites en mauvais français par des figurantes; quelques chevaux à longues jambes, qui n'étaient bons qu'à être battus dans une course; ce maudit *Livre de paris*, et puis, — *sic transit gloria mundi*, — un vautour comme Lévy viendrait s'abattre sur lui, et il ne resterait pas seulement une plume du pauvre pigeon!

Et cependant il y a de l'étoffe chez ce pauvre Frank; il a un bon cœur et un vif sentiment d'honneur. Si insensé qu'il paraisse, il y a du bon sens réel dans quelque coin de sa tête, le difficile est d'y

arriver. Pour échapper à la perdition, il ne lui faudrait qu'une chose; savoir s'arrêter et réfléchir, ce qu'il n'a jamais fait, car cette opération de penser n'est pas si facile, pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, que le supposent ceux qui pensent.

« Je ne puis supporter cela, s'écria soudain Frank en se levant. Cette femme ne me sort pas de la tête. Je devrais aller trouver le *gouverneur*, mais s'il se met une fois en colère et me refuse son consentement, que deviendrai-je? Et il me le refusera, j'en ai bien peur. Je voudrais pouvoir comprendre ce que Randal me conseille. Il a l'air de penser que je devrais épouser sur-le-champ Béatrix et compter sur l'influence de ma mère pour tout arranger ensuite, mais quand je lui demande : « Est-ce là votre avis? » il recule. Il a raison, après tout. Je comprends qu'il ne veuille pas me conseiller de faire ce qui déplairait à mon père. Mais cependant.... »

Ici Frank s'arrêta dans son soliloque et fit un effort désespéré pour penser.

Et maintenant, mon cher lecteur, si vous appartenez à cette classe pour qui la pensée est chose familière, peut-être avez-vous accueilli avec un sourire de dédain ou d'incrédulité la remarque sur la difficulté de penser qui précède le monologue de Frank. Mais êtes-vous bien sûr que toutes les fois que vous avez voulu penser, vous y ayez réussi? N'avez-vous pas souvent été la dupe de ce pâle simulacre de la pensée qu'on appelle rêverie? Montaigne confesse honnêtement qu'il ne comprend rien à ce procédé de s'asseoir pour penser, dont tant de gens parlent si légèrement; et que pour lui il ne saurait penser sans une plume à la main et une feuille de papier devant lui, afin de saisir et de rassembler au moyen d'une opération manuelle les fils qui relient les raisonnements. Bien souvent il nous est arrivé à nous-même de dire à la pensée d'un ton péremptoire : « Allons, mets-toi en mouvement; » voici un sujet sérieux, important, réfléchis mûrement, et cette même pensée s'est conduite de la manière la plus réfractaire et la plus inconvenante; au lieu de concentrer ses rayons dans un seul jet de lumière, elle les a éparpillés dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel, colorant des nuages fantastiques, puis s'est envolée au septième ciel, de sorte qu'après être demeuré assis une grande heure, avec les sourcils froncés et un visage aussi sérieux que si nous avions cherché la quadrature du cercle, nous découvrions soudain que nous eussions tout aussi bien pu dormir confortablement, car nous n'avions fait que rêver et rêver à des folies. Ainsi quand Frank Hazeldean s'arrêtant à ce méditatif, mais cependant.... le coude sur la cheminée et la tête appuyée sur sa main, avait senti qu'il était arrivé à une crise importante de sa vie et s'était imaginé qu'il allait y réfléchir, une succession de fantômes s'étaient élevés dans son esprit. C'était d'abord Randal Leslie avec une physionomie sur laquelle on ne pouvait rien lire, puis le squire sombre et menaçant dans la bibliothèque d'Hazeldean, ensuite sa mère s'efforçant de plaider sa cause et se faisant sévèrement gronder, et puis ce feu follet qui a la prétention de s'appeler la pensée était venu se jouer autour

du pâle et charmant visage de Béatrix dans le salon de Curzon-Street, en répétant avec la douce voix d'un sylphe les paroles que Leslie avait prononcées la veille : « Quant à son affection pour vous, Frank, on ne saurait en douter, seulement elle commence à croire que vous vous jouez d'elle? » Puis vint alors la délicieuse vision d'un jeune homme à genoux près de la douce figure, rougissante et timide ; d'un prêtre debout à l'autel, d'une voiture à quatre chevaux stationnant devant la porte de l'église ; puis celle d'une lune de miel dont le miel étonnerait par sa douceur les abeilles même du mont Hymète.

Au milieu de cette fantasmagorie qui composait ce que Frank appelait « réfléchir pour se décider, » on entendit frapper à la porte de la rue les coups répétés qui annoncent un élégant.

« On n'a jamais un moment pour réfléchir, » fit Frank ; et appelant son domestique, il lui cria : « Je n'y suis pas. »

Mais il était trop tard ; lord Spendquick était déjà dans l'antichambre, et l'instant d'après, il entrait chez Frank. Ils échangèrent un bonjour et une poignée de main.

« J'ai une lettre pour vous, Hazeldean, dit lord Spendquick.

— De qui donc? demanda Frank avec nonchalance.

— De Lévy. Je le quitte à l'instant, je ne l'ai de ma vie vu si agité. Il allait dans la Cité, probablement pour y voir X Y. Il vous a écrit ce billet en toute hâte, et il allait vous l'envoyer par un domestique lorsque je lui ai offert de m'en charger.

— J'espère qu'il ne me demande pas encore son argent? dit Frank en regardant la lettre avec effroi.... *Confidentielle*. Cela est de mauvais augure.

— Oui, en vérité. »

Frank ouvrit la lettre et lut à demi-voix :

« Cher Hazeldean, »

« C'est bon signe, fit Spendquick interrompant son ami. Il ne manque jamais à m'appeler Spendquick lorsqu'il me prête de l'argent, et à me donner du milord, lorsqu'il m'en demande. C'est un excellent signe ! »

Frank lut tout bas et en changeant de visage ce qui suit :

« Cher Hazeldean, je regrette infiniment d'avoir à vous dire que, par suite de la faillite soudaine d'une maison de Paris avec laquelle j'étais en relations d'affaires, je me vois forcé de rassembler tout l'argent qui m'est dû. Je ne voudrais pas vous gêner, mais voyez, je vous prie, s'il ne vous serait pas possible d'acquitter les billets que j'ai en main et qui, comme vous le savez, sont déjà échus depuis quelque temps. J'avais songé au moyen d'arranger vos affaires, mais lorsque j'y ai fait allusion, l'idée a paru vous déplaire, et Leslie m'a répété depuis que vous ne vouliez pas entendre parler de donner des garanties sur vos futures propriétés. Laissons donc cela, mon cher garçon. Je suis mandé en toute hâte, afin d'examiner ce qu'il est possible de faire pour une charmante cliente à moi qui se trouve dans une grande détresse pécuniaire, bien qu'elle ait pour frère un comte étranger, riche comme Crésus. On doit faire chez elle une saisie. Je vais aller

trouver le fournisseur qui veut la faire exécuter; mais j'ai peu d'espoir de l'adoucir, et je crains d'ailleurs qu'il ne s'en présente d'autres avant la fin du jour. C'est encore une des raisons qui font que j'ai besoin d'argent et que je vous prie, mon cher, de me venir en aide. Une saisie dans la maison d'une des femmes les plus brillantes de Londres! Une saisie dans Curzon-Street, May-Fair! Ce sera demain le bruit de la ville entière, si je ne puis m'y opposer.

« Tout à vous,

« LÉVY. »

« P.-S. Ne vous tourmentez pas trop de ce que je vous dis. Je ne vous presserais pas tant si Spendquick et Borrowell voulaient me rembourser quelque chose. Peut-être pourrez-vous les y décider. »

Frappé du silence et de la pâleur de Frank, lord Spendquick posa affectueusement sa main sur l'épaule du jeune officier, et lut le billet avec cette liberté que les jeunes gens dans l'embarras prennent réciproquement au sujet de leur correspondance privée. Ses regards tombèrent sur le post-scriptum : « L'infâme coquin! s'écria-t-il, si ce n'est pas abominable! s'adresser à vous pour me faire payer! Quelle trahison! Mais tranquillisez-vous, mon cher Frank, je ne vous soupçonnerais pas plus d'une pareille noirceur que je ne me soupçonnerais moi-même de vouloir payer Lévy. »

« Curzon-Street! Un comte étranger! murmura Frank comme au sortir d'un rêve. Ce ne peut être qu'elle. »

Et, mettre ses bottes, échanger sa robe de chambre contre une redingote, prendre ses gants, sa canne et son chapeau, dégringoler l'escalier, gagner la rue et se jeter dans un fiacre, tout cela fut exécuté avant que lord Spendquick stupéfait eût pu reprendre haleine pour demander : « Qu'y a-t-il? »

Le visiteur resté seul secoua la tête, la secoua une seconde fois, comme pour bien se convaincre qu'il n'y avait rien dedans, puis remettant son chapeau devant la glace, et tirant tranquillement ses gants, il descendit et s'en alla flâner à son club.

CHAPITRE XXXIX.

Frank était arrivé dans Curzon-Street; il avait sauté à bas du cabriolet, frappé à la porte qui lui avait été ouverte par un homme singulier avec un justaucorps de buffle et un habit de velours à côtes.

Frank jeta un coup d'œil sur ce personnage, le repoussa de côté et s'élança dans l'escalier. Il entra dans le salon; Béatrix n'y était pas. Un homme d'un certain âge, maigre et allongé, tenant un manuscrit à la main, y paraissait occupé à examiner le mobilier et à en faire

l'inventaire avec l'aide d'un domestique de Mme di Negra. L'étranger regarda Frank d'un air étonné et porta la main à son chapeau. Le domestique, qui était Italien, s'approcha de Frank et lui dit en mauvais anglais que la maîtresse ne recevait pas, qu'elle était indisposée et gardait sa chambre. Frank jeta un louis au domestique et le pria de dire à Mme di Negra que M. Hazeldean sollicitait l'honneur d'une entrevue. Dès que le domestique eut quitté le salon, Frank saisit l'homme au manuscrit par le bras et lui dit :

« Qu'y a-t-il? Que faites-vous? S'agit-il donc d'une saisie?

— Oui, monsieur.

— Pour quelle somme?

— Quinze cent quarante-sept livres sterling : nous sommes les premiers en date.

— Il y en a donc d'autres alors?

— Oui, monsieur, sans quoi nous n'en serions pas venus là, ce qui nous est extrêmement pénible, je vous prie de le croire; mais ces étrangers sont aujourd'hui ici et demain ailleurs. Et.... »

Le domestique rentra. Mme di Negra consentait à recevoir M. Hazeldean : elle le priait de monter. Frank se rendit en toute hâte à cet appel.

Mme di Negra était dans une petite pièce disposée en boudoir. Ses yeux portaient la trace de larmes récentes, mais son visage était calme, rigide même dans son expression triste et hautaine. Frank ne s'arrêta pas à examiner sa physionomie, ni à répondre à son salut cérémonieux; toute sa timidité avait disparu. Il ne voyait plus que la femme qu'il aimait, plongée dans la douleur et l'humiliation.

Lorsque la porte se referma sur lui, il se jeta aux pieds de la marquise, et prit sa main dans les siennes.

« O madame!... Béatrix! s'écria-t-il les larmes aux yeux, la voix brisée d'émotion, pardonnez-moi, pardonnez-moi; cessez de voir en moi une simple connaissance. J'ai appris par hasard ou plutôt j'ai deviné l'insulte à laquelle vous êtes exposée. Me voici. Regardez-moi comme un ami, comme votre meilleur ami, ô Béatrix! » et il se pencha sur la main qu'il tenait; « je n'avais pas osé vous le dire, je craignais de vous paraître présomptueux, mais je ne puis plus me contenir; je vous aime, je vous aime de toute mon âme; permettez-moi du moins de vous servir, rien que de vous servir! je ne demande pas autre chose. » Et un sanglot s'échappa de son cœur jeune et ardent.

L'Italienne fut vivement émue. Sa nature n'était pas celle d'une sordide aventurière. Elle ne voulait ni tromper tant d'amour, ni abuser de tant de confiance.

« Relevez-vous, relevez-vous, dit-elle doucement; je vous suis reconnaissante. Mais ne croyez pas que je....

— Chut! chut! vous ne pouvez me refuser. Imposez un instant silence à votre orgueil.

— Non; ce n'est pas de l'orgueil. Vous vous exagérez ce qui se passe ici. Rappelez-vous que j'ai un frère. Je l'ai envoyé chercher; lui seul peut me secourir. Écoutez! le voici qui frappe. Mais je n'oublie-

rai jamais que, dans ce triste monde, j'ai du moins trouvé un cœur noble et généreux. »

Frank allait répondre, mais il entendit la voix du comte dans l'escalier, et n'eut que le temps de se lever et de se retirer dans l'embrasure de la fenêtre, s'efforçant de calmer son agitation et de composer son visage.

Le comte de Peschiera entra, véritable personnification de la beauté et de la magnificence de l'homme riche, égoïste, prodigue, luxueux Son surtout, garni des fourrures les plus coûteuses, était ouvert sur sa poitrine. Parmi les plis du satin qui entourait son cou brillait une turquoise de telle valeur, qu'un joaillier eût pu la garder cinquante ans sans rencontrer une pratique assez riche ou assez frivole pour l'acheter. Jusqu'à la pomme de sa canne était un chef-d'œuvre artistique, et l'homme lui-même était si élégant malgré sa force, et si frais en dépit de ses années! Les hommes qui ne pensent qu'à eux se conservent merveilleusement.

« Brrr! fit le comte sans apercevoir Frank à demi caché par le rideau. Brrr! vous avez dû passer un mauvais quart d'heure. Et maintenant, que faire? Dieu me damne si j'en sais quelque chose! »

Béatrix montra du doigt la fenêtre; elle eût voulu rentrer sous terre, tant elle était honteuse. Mais comme le comte avait parlé en français, et que cette langue n'était pas familière à Frank, celui-ci ne comprit point les paroles; il fut seulement choqué de la légèreté du ton.

Frank s'avança. Le comte lui tendit la main, et changeant complétement d'accent et de manière, lui dit :

« Celui que ma sœur a pu admettre dans un pareil moment, doit être pour moi un ami.

— Monsieur Hazeldean, dit Béatrix, m'a en effet noblement offert un secours dont je n'ai plus besoin, mon frère, puisque vous voici.

— Certainement, fit le comte d'un air de grand seigneur. Je vais descendre et chasser de chez vous cette canaille. Mais je croyais que vos affaires étaient entre les mains du baron Lévy. Il devrait être ici.

— Je l'attends à chaque moment. Adieu, monsieur Hazeldean. » Et Béatrix tendit la main à son jeune amant avec une franchise qui n'était pas exempte d'une certaine dignité pathétique et cordiale. Contraint par la présence du comte, Frank s'inclina en silence sur la belle main qu'il serrait dans la sienne et se retira. A peine était-il dans l'escalier, que le comte vint le retrouver.

« Monsieur Hazeldean, lui dit-il à voix basse, voulez-vous entrer dans le salon? »

Frank obéit. L'homme chargé de faire l'inventaire du mobilier était encore à sa besogne; mais, sur un mot que lui dit tout bas le comte, il disparut.

« Mon cher monsieur, dit alors Peschiera à Frank, je suis si ignorant de vos lois anglaises et de votre manière de mettre ordre à des affaires de cette nature; et vous avez montré une sympathie si évi-

dente pour le malheur de ma sœur, que j'ose vous demander de rester ici et de m'aider à me consulter avec le baron Lévy. »

Frank allait exprimer tout le plaisir qu'il éprouvait à l'idée de se rendre utile à la marquise, lorsqu'on entendit frapper à la porte de la rue, et presque aussitôt le baron entra.

« Ouf! fit-il en s'essuyant le front et se laissant tomber dans un fauteuil comme un homme épuisé de fatigue. Ouf! voici une mauvaise affaire; et rien au monde, mon cher comte, ne peut nous sauver, si ce n'est de l'argent comptant.

— Vous connaissez mes affaires, Lévy, dit Peschiera en secouant tristement la tête, et vous savez que, dans quelques mois, quelques semaines peut-être, je serai en état de payer facilement les dettes de ma sœur, quel qu'en soit le montant; cependant, en ce moment, et dans un pays étranger, il m'est impossible de le faire. L'argent que j'ai apporté est presque entièrement dépensé; ne pourriez-vous m'avancer la somme nécessaire?

— Impossible! M. Hazeldean connaît l'embarras dans lequel je suis moi-même.

— En ce cas, il ne nous reste qu'à emmener ma sœur et à laisser s'opérer la saisie. Je vais toujours aller trouver mes amis et voir ce qu'ils pourront me prêter.

— Hélas! fit Lévy se levant et allant vers la fenêtre, nous ne pouvons emmener la marquise, c'est là le pis. Regardez! vous voyez ces trois hommes, ils ont un mandat contre elle; si elle met le pied hors d'ici, elle est arrêtée [1].

— Arrêtée! Arrêtée! s'écrièrent à la fois Frank et Peschiera.

— J'ai fait tout mon possible pour empêcher cet affront, mais inutilement, dit le baron avec tristesse. Les marchands anglais, voyez-vous, se méfient toujours des étrangers. Mais nous obtiendrons, j'espère, de fournir caution; il ne faut pas qu'elle aille en prison.

— En prison! » répéta Frank éperdu; et il attira Lévy à l'écart. Le comte semblait paralysé par la honte et la douleur. Se rejetant en arrière sur le sofa, il couvrit son visage de ses mains.

« Ma sœur! s'écria-t-il en gémissant; la fille d'un Peschiera, la veuve d'un di Negra! » L'orgueilleuse douleur de ce grand patricien avait quelque chose de touchant.

« Quelle est la somme? » dit tout bas Frank, craignant d'être entendu du pauvre comte; mais Peschiera paraissait trop accablé et trop abasourdi pour pouvoir entendre quoi que ce soit.

« Nous pourrions faire face à tout avec cinq mille livres. Ce n'est rien pour Peschiera, qui est immensément riche. Entre nous, je doute qu'il se trouve réellement sans argent comptant. Cela est possible, mais....

— Cinq mille livres! Je ne pourrais jamais me procurer une pareille somme!

[1] La loi de *mesne process* existait encore à cette époque.

— Vous, mon chér Hazeldean ! mais il n'est pas question de vous. A la vérité, vous pourriez, d'un trait de plume, vous procurer le double de cette somme, et payer vos propres dettes par-dessus le marché. Mais.... une telle générosité, lorsqu'il ne s'agit que d'une simple connaissance !

— Une simple connaissance! Mme di Negra! Mais le comble de mon ambition serait de l'épouser....

— Et les dettes ne vous effrayent pas?

— Lorsqu'un homme aime sérieusement, il n'aime jamais plus, qu'alors que celle qu'il aime est plongée dans l'affliction. Et, ajouta Frank après une pause, bien que ces dettes soient sans doute coupables, en lui venant en aide aujourd'hui j'acquerrai peut-être le droit de le préserver à jamais de ses fautes, et la force de renoncer aux miennes. Je puis, dites-vous, me procurer cet argent par un trait de plume; comment cela?

— En hypothéquant votre future propriété du Casino. »

Frank recula.

« N'y a-t-il pas d'autre moyen?

— Non, sans doute; mais je connais vos scrupules. Essayons de tout concilier. Vous voulez épouser Mme di Negra; elle aura vingt mille livres le jour de son mariage. Pourquoi ne pas convenir que l'hypothèque que vous allez mettre sur le Casino sera purgée sur cette somme? Cette charge n'existerait ainsi que pour quelques semaines. L'acte restera enfermé dans mon bureau; votre père n'en aura même pas eu connaissance, et lorsque vous vous marierez, si d'ici là vous êtes prudent, vous n'aurez pas une dette. »

Ici le comte se leva soudain.

« Monsieur Hazeldean, je vous avais prié de rester pour nous aider de vos conseils; je vois maintenant que les conseils sont inutiles; rien ne peut détourner le coup qui va frapper notre maison. Adieu, monsieur, je vous remercie. Lévy, allons retrouver ma pauvre sœur et la préparer à son malheur.

— Comte, écoutez-moi, dit Frank. Je ne vous connais que bien peu, mais depuis longtemps je connais et j'estime votre sœur. Le baron Lévy me propose un acte au moyen duquel j'aurais l'honneur et le bonheur de la tirer de cet embarras momentané. Je puis avancer l'argent.

— Non! Non! s'écria Peschiera; comment pouvez-vous croire que que j'écouterai une semblable proposition? Votre jeunesse, votre générosité vous aveuglent. Impossible, monsieur, c'est impossible vous dis-je. Non-seulement ma fierté, ma délicatesse s'y opposent, mais encore la réputation de ma sœur....

— Serait ternie, il est vrai, interrompit Lévy, si Mme di Negra contractait une semblable obligation envers tout autre qu'un futur époux. Et quelle que soit mon affection pour vous, comte, je ne pourrais consentir à ce que M. Hazeldean, mon client, fît une semblable avance sur une moindre garantie que la dot à laquelle a droit Mme di Negra.

— Ah! Vous prétendez donc à la main de ma sœur, monsieur Hazeldean?

— Oui, mais pas en ce moment; je ne veux pas devoir sa main à la contrainte de la gratitude, répondit Frank, toujours gentleman.

— Vous parlez de gratitude. Ne connaissez-vous donc pas son cœur? Vous ne savez pas.... » Le comte s'interrompit et reprit après une pause: « Monsieur Hazeldean, je n'ai pas besoin de vous apprendre que notre maison est l'une des premières de l'Europe. Mon orgueil m'a fait autrefois disposer de la main de ma sœur en faveur d'un homme qu'elle n'aimait pas, parce qu'il était son égal par le rang; je ne retomberai pas dans une semblable erreur, Béatrice même voulût-elle se laisser contraindre une seconde fois; elle n'épousera que l'homme qu'elle aimera. Si, comme je le crois, elle agrée votre demande, ce sera uniquement par affection. En ce cas, j'accepterais vos offres sans scrupules, ce ne serait que le prêt d'un beau-frère, un prêt fait à moi, et non imputable sur la fortune de ma sœur. Vous aurez soin, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Lévy avec son grand air, vous aurez soin de voir à ce qu'il en soit ainsi. Si Béatrix refuse, M. Hazeldean, il ne faut pas songer à ce prêt, je vous le répète. Permettez que je vous quitte. Il faut que, d'une façon ou de l'autre, tout ceci soit décidé sur-le-champ. » Le comte s'inclina cérémonieusement et sortit du salon. »

« Si le comte, reprit Lévy du ton d'un simple homme d'affaires, si le comte paye les dettes de sa sœur, et que la fortune de la dame ne soit grevée que des vôtres, ce ne sera pas après tout un mauvais mariage aux yeux du monde, ni probablement aux yeux de votre père. Croyez-moi, nous obtiendrons le consentement de M. Hazeldean, et sans beaucoup de peine. »

Mais Frank n'écoutait pas Lévy, il n'écoutait plus que son amour, que son cœur qui battait violemment, agité par la crainte et l'espérance.

Lévy s'assit devant la table et dressa une longue liste de chiffres, une liste de chiffres pour deux comptes que le *post-obit* du Casino était destiné à effacer.

Après un certain espace de temps qui parut à Frank interminable, le comte reparut. Il prit Frank à part et d'un geste fit signe à Lévy de se retirer.

« Mon jeune ami, dit-il ensuite à Frank, ainsi que je l'avais deviné, le cœur de ma sœur vous appartient tout entier. Arrêtez, écoutez-moi jusqu'au bout. Je l'ai malheureusement informée de votre généreuse proposition, j'ai commis là une grande faute qui a failli tout gâter; elle est si fière, si délicate, elle craint tant que vous ne vous laissiez entraîner à une imprudence que vous regretteriez plus tard, qu'elle va vous dire, j'en suis sûr, qu'elle ne vous aime pas, qu'elle ne peut consentir à votre demande, etc., etc. N'importe, un amant tel que vous ne se laisse pas facilement tromper. N'attachez donc pas trop d'importance à ses paroles, mais vous allez la voir, et vous en jugerez vous-même. Venez. »

Le comte, suivi de Frank, monta l'escalier et ouvrit la porte de la chambre de Béatrix. La marquise avait le dos tourné, mais Frank put voir qu'elle pleurait.

« J'amène mon ami afin qu'il plaide lui-même sa cause, dit le comte en français; croyez-moi, ma sœur, ne sacrifiez pas un avenir de bonheur réel et solide à de vains scrupules; *prenez-y garde!* » Et il se retira laissant Frank seul avec Béatrix.

Alors la marquise, paraissant faire un violent effort, se retourna vers le jeune homme et, se levant, alla se placer en face de lui.

« Oh! s'écria-t-elle en joignant les mains, c'est donc vrai? Vous voulez me sauver du déshonneur, de la prison, et que puis-je vous donner en retour? Mon amour? Non, non; je ne veux pas vous tromper. Jeune, noble et beau comme vous l'êtes, je ne vous aime cependant pas comme vous méritez d'être aimé. Allez; quittez cette maison; vous ne connaissez pas mon frère. Quittez-moi tandis que j'ai encore assez de force, assez de vertu pour refuser ce qui me protégerait contre lui. Oh! je vous en conjure, retirez-vous, éloignez-vous!

— Vous ne m'aimez pas, dit Frank. Je ne m'en étonne pas, vous êtes si brillante, si supérieure à moi. Je renonce à mes espérances, je vais vous quitter comme vous me l'ordonnez; mais du moins n'exigez pas que je renonce au privilége de vous servir. Quant au reste, honte à moi si je pouvais vous importuner de mon amour dans un pareil moment. »

Frank se retira doucement. Il ne s'arrêta pas dans le salon. Il écrivit dans l'antichambre une ligne à Lévy, le chargeant d'interrompre la saisie, le priant de lui apporter le soir les actes nécessaires, et surtout de ne rien dire au comte. Puis il quitta la maison et rentra chez lui.

Ce même soir Lévy vint le trouver; les comptes furent réglés, les actes signés, et le lendemain matin Mme di Negra était libre de toute dette, mais une hypothèque considérable pesait sur la réversibilité du Casino; dans l'après-midi Randal eut une longue conférence avec Béatrix; le soir Frank reçut de Mme di Negra un billet raturé, taché de larmes dans lequel elle le mandait à Curzon-Street. Et lorsque Frank entra dans le salon de la marquise, Peschiera, qui était assis près de sa sœur, lui dit en se levant: « Mon cher beau-frère! » et plaça la main de Béatrix dans la sienne.

« Vous consentez? Vous consentez librement, volontairement? » s'écria Frank.

Et Béatrix répondit:

« Ayez patience et je m'efforcerai de vous prouver toute ma.... » puis elle s'arrêta court et sanglota tout haut.

« Je ne l'aurais jamais crue capable de sentiments aussi vifs, d'un attachement si profond, » dit le comte à demi-voix.

Frank l'entendit et son visage devint radieux. Peu à peu Mme di Negra se calma, et elle écouta avec ce qui parut à son jeune amant un tendre intérêt, mais qui n'était en réalité qu'une triste résignation, les joyeux plans d'avenir que lui sommettait Frank. Pour celui-ci les

heures s'écoulèrent rapides et brillantes comme l'éclair. Et quels rêves enchantés vinrent animer son sommeil! Mais lorsque le lendemain matin il s'éveilla, il ne put s'empêcher de se demander: « Que vont-ils dire au manoir? »

CHAPITRE XL.

La gloire de Bond-Street est éteinte; l'appellation de flâneur de Bond-Street a disparu de notre vocabulaire. En vain s'y pressent les équipages et y brillent les boutiques; ce qui faisait la renommée de Bond-Street, c'étaient avant tout les piétons.

Es-tu d'âge, ô lecteur, à te rappeler le flâneur de Bond-Street et la génération incomparable à laquelle il appartenait? Pour moi, j'ai assisté au déclin de cette grande époque. Elle touchait à sa fin lorsque, avec l'ambition de l'adolescence, je commençai à envier ses hautes cravates et ses bottes à la Wellington; mais les anciens habitués, les *magni nominis umbræ*, contemporains de Brummel à son zénith, compagnons de Georges IV pendant sa régence, fréquentaient encore la célèbre rue. De quatre à six pendant les chaleurs de juin, on les voyait battre majestueusement le pavé, d'un air un peu triste qui présageait l'extinction de leur race. Le flâneur de Bond-Street était rarement seul, c'était un animal sociable qui donnait généralement le bras à un de ses semblables. Il ne semblait pas né pour les soucis de ce temps orageux, ni pour une époque à laquelle Finsbury nomme des membres au Parlement. Il aimait la conversation légère, et jamais depuis lui personne ne l'a maniée avec autant de grâce. Le véritable flâneur de Bond-Street avait, il est vrai, l'air un peu dissipé. Sa jeunesse s'était écoulée parmi des héros amis de la bouteille; lui-même peut-être avait jadis trinqué avec Shéridan. Il était naturellement prodigue, et cela se voyait rien qu'à sa démarche. Les gens qui gagnent de l'argent flânent rarement; ceux qui en amassent ne prennent jamais l'air rodomond. Puis il se montrait si familier avec ceux de sa coterie, et si plaisamment arrogant avec le reste des vulgaires mortels dont le visage était inconnu dans Bond-Street! Mais, hélas! il n'est plus. Le monde, bien qu'attristé de sa perte, s'efforce de marcher sans lui, et nos jeunes gens d'aujourd'hui s'occupent de fermes-modèles, et lisent avec ardeur les Traités pour les temps présents. Cependant, aux yeux d'un spectateur irréfléchi, Bond-Street est encore brillante et affairée, mais c'est un passage, une rue, ce n'est plus une promenade. Dans ce passage se voyaient, avant l'heure où la foule était le plus compacte, deux messieurs dont l'extérieur était en complet désaccord avec le lieu. Tous deux avaient cependant l'air d'hommes pouvant prétendre à l'aristocratie; un air d'ancien temps,

de respectabilité, l'air de propriétaires, fermes soutiens de l'Église et de l'État. Le plus gros des deux était même dans son genre une sorte de beau. Il avait dû apprendre à s'habiller alors que Bond-Street était à son apogée et Brummel dans toute sa gloire. Il avait conservé les modes de sa jeunesse; seulement ce qui jadis montrait qu'il habitait Londres, indiquait aujourd'hui qu'il vivait à la campagne. Sa cravate ample, élevée et d'un blanc de neige, encadrait avantageusement un visage soigneusement rasé, et d'un teint clair et vermeil. Son habit bleu de roi, orné de boutons dans lesquels on eût pu se mirer *veluti in speculum*, était boutonné sur une taille qui accusait une vigoureuse maturité exempte de l'ambition, de la cupidité, et des soucis qui maigrissent les Londonniens. Son pantalon brun, large à l'endroit des hanches et serré à partir du genou, était l'œuvre du tailleur même de Brummel, et ses guêtres de même couleur avaient une mâle élégance qui eût fait honneur à un député modèle. On ne pouvait se méprendre sur la profession du compagnon de ce gentleman : le tricorne, l'habit d'une coupe toute cléricale, la cravate sans col, et je ne sais quoi de décent et de doux dans toute la personne, indiquaient clairement l'ecclésiastique.

« Non, fit le premier personnage, non je ne puis dire que l'air de Frank me plaise. Il a certainement quelque chose qui lui pèse, qui le tourmente. J'espère qu'il s'expliquera ce soir.

— Il dîne sans doute avec vous à votre hôtel, squire? Montrez-lui de l'indulgence, nous ne pouvons exiger qu'il ait une tête grise sur de jeunes épaules.

— Je ne me plains pas de ce que sa tête soit jeune, mais je voudrais qu'il y eût dedans un peu du bon sens de Randal. Je vois où il en faudra venir. Je le remmènerai à la campagne, et s'il a besoin d'occupation, eh bien, il chassera et je lui donnerai la ferme de Brosksby.

— Vous parlez de chasse, mais prenez-y garde, les chiens entraînent les chevaux, et je crois que ceux-ci sont pour les jeunes gens une grande cause de ruine et de perdition. On devrait les dénoncer en chaire ces écuries! ajouta M. Dale; voyez à quoi elles ont amené Nemrod! Mais l'agriculture est une occupation noble et salutaire, honorée des nations les plus éclairées et chère aux grands hommes de l'antiquité. Voyez les Athéniens.

— Au diable soient vos Athéniens! s'écria irrévérencieusement le squire, vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin vos exemples. Il suffit pour un Hazeldean que son père, son grand-père et son bisaïeul avant lui aient tous cultivé leurs terres; ils valaient mieux, je crois, que vos vieux Athéniens, soit dit sans les offenser. Mais tenez, curé, si vous voulez qu'un homme aime la culture et se plaise à la campagne, qu'il prenne femme, et la bataille à moitié est gagnée.

— Quant à la bataille, un homme qui est marié est toujours sûr d'en avoir plus de la moitié d'une, bien qu'il ne le soit pas de la gagner, répondit le curé qui semblait ce jour-là d'humeur singulièrement facétieuse. Ah, squire! je voudrais que mistress Hazeldean eût

raison dans ses conjectures; vous auriez la plus jolie bru des trois royaumes. Et je crois vraiment que si je pouvais causer avec cette jeune fille, sans que son père fût présent, nous parviendrions à détruire le seul obstacle que je connaisse à ce mariage, ses erreurs papistes.

— Oh! c'est vrai, dit le squire, ce pape me tient à la gorge. Je lui pardonnerais d'être étrangère et de n'avoir pas le sou, mais adorer des images dans sa chambre au lieu d'aller à l'église de la paroisse, voilà ce que je ne saurais endurer. Croyez-vous réellement que vous pourriez l'amener à occuper le dimanche sa place dans le banc de famille?

— J'ai été plus d'une fois tout près de convaincre son père, seulement lorsqu'il n'avait plus rien à dire, il me fermait sa fenêtre au nez. Mais la jeunesse reconnaît plus aisément ses erreurs.

— Je vous avouerai que Harry et moi, nous avions un projet favori avant qu'il fût question de cette jeune Italienne. Nous avions songé à la petite sœur de Randal qui nous plaisait fort. Et puis cela allait au cœur de ma femme de la voir ainsi avec ses cheveux pendants, négligée et abandonnée par sa sotte mère; je pensais aussi que cela serait un bon moyen de renforcer l'amitié de Frank et de Randal et me permettrait en outre de faire quelque chose pour celui-ci, un brave garçon qui a du sang d'Hazeldean dans les veines. Mais Violante est si belle que je ne puis m'étonner du choix de Frank; et puis c'est notre faute, nous les avons laissés toujours ensemble lorsqu'ils étaient enfants. Néanmoins, je serais fort en colère si je croyais que Riccabocca eût voulu jouer au fin, et se fût enfui du Casino pour faciliter à Frank des relations clandestines avec sa fille.

— Cela n'est guère d'accord avec le caractère du docteur; il se serait plutôt enfui pour empêcher Frank de faire la cour à Violante, car où pouvaient-ils se voir plus aisément qu'au Casino?

— Vous avez raison; quand on songe que ce n'est qu'un docteur étranger qui, pour ce que nous en savons, a peut-être suivi les caravanes, on est vraiment étonné de trouver ce Riccabocca si parfait gentleman. Mais quelle est votre idée au sujet de Frank? Je vois que vous ne le croyez pas amoureux de Violante, après tout. Voyons, parlez franchement.

LE CURÉ. Puisque vous m'interrogez, je conviens que je ne le crois pas amoureux d'elle, ni ma Carry non plus, qui est remplie de pénétration pour ces sortes de choses.

LE SQUIRE. Votre Carry! En vérité, comme si elle en avait moitié autant que mon Harry.

LE CURÉ (devenant rouge). Je n'entends pas faire de remarques désobligeantes, mais, monsieur Hazeldean, lorsque vous dépréciez ma Carry, ce serait mal à moi de ne pas.... O mon Dieu! Est-ce bien possible? Regardez! regardez donc!

LE SQUIRE. Où? quoi donc? Ne me pincez pas si fort! Dieu me bénisse! on dirait que vous avez vu un revenant.

LE CURÉ. Là-bas, le monsieur en noir!

LE SQUIRE. Le monsieur noir ! Quoi, en plein jour! Quelle absurdité ! »

Ici le curé s'élança en avant, et prenant le bras du personnage en question, qui lui-même s'était arrêté, il s'écria :

« Pardonnez-moi, monsieur, mais ne vous nommez-vous pas Fairfield? Oh ! c'est Léonard; c'est mon cher enfant, quel bonheur! Bien changé, bien embelli, mais c'est toujours sa même honnête figure. Squire, arrivez donc, c'est votre ancien ami Léonard Fairfield.

— Et il voulait me persuader, dit le squire en serrant cordialement la main de Léonard, que vous étiez le gentleman noir, il est vrai qu'il a été d'une étrange humeur toute la matinée. Eh, eh, eh, maître Lenny ! mais vous voilà devenu un véritable gentleman. Vous avez donc prospéré? Vous êtes jardinier en chef chez quelque grand personnage, à ce que je suppose?

— Non, monsieur, fit Léonard en souriant; j'ai en effet fini par prospérer, bien que les commencements aient été un peu rudes. Ah, monsieur Dale ! vous ne sauriez croire combien j'ai souvent pensé à vous et à votre discours sur la science, et qui plus est, combien j'ai éprouvé la vérité de vos paroles et j'ai béni vos leçons.

LE CURÉ (très-touché et extrêmement flatté). Je n'attendais pas moins de vous, cher Léonard; vous avez toujours été un garçon plein de sens et de jugement. Ainsi donc, vous vous êtes souvenu de mon petit discours sur la science? »

Léonard serra la main à M. Dale en lui demandant la permission de l'aller voir. Il allait se retirer lorsque le curé lui dit en le retenant doucement : « Non, non, ne me quittez pas encore, Léonard, j'ai tant de choses à vous dire, à vous demander. Je serai libre dans un instant. Nous allons chez un parent du squire que vous devez vous rappeler, le capitaine Higginbotham, Barnabé Higginbotham. Il est très-souffrant.

— Et je suis sûr qu'il serait reconnaissant de votre visite, dit le squire avec bonté.

LÉONARD. Ne serait-ce pas une indiscrétion?

LE SQUIRE. Une indiscrétion ! Venir demander à un pauvre malade comment il va ! Et à propos, Léonard, vous qui habitez Londres, vous pourriez nous dire si cette nouvelle méthode de traiter les malades est autre chose qu'un pur charlatanisme.

LÉONARD. Quelle nouvelle méthode, monsieur? Il y en a tant.

LE SQUIRE. Ah bah! Il est vrai que les gens de Londres ont tous l'air malade. Mais mon pauvre cousin, qui n'a jamais été un Salomon, est entre les mains d'un homé.... homo.... Comment dites-vous ça, curé?

LE CURÉ. Un homœopathe.

LE SQUIRE. C'est cela. Voyez-vous, le capitaine est allé vivre avec un nommé Sharp Currie, un de ses parents, qui avait beaucoup d'argent et très-peu de foie : il avait gagné l'un et laissé une grande partie de l'autre, dans les Indes, vous comprenez. Le capitaine avait donc des *espérances*. C'était très-naturel, sans doute; mais que pen-

sez-vous qui soit arrivé? Il a été *refait* par Sharp Currie. Celui-ci n'a pas voulu mourir. Il a retrouvé son foie et le capitaine a perdu le sien. C'est la plus singulière chose du monde. Puis alors le reconnaissant nabab a renvoyé le capitaine en disant « qu'il ne « pouvait souffrir d'avoir des malades autour de lui. » Et maintenant il va se marier, et je ne doute pas qu'il n'ait des enfants à la douzaine.

LE CURÉ. Ce sont les eaux de Spa qui ont guéri M. Currie. Il avait eu l'égoïste fantaisie d'exiger que le capitaine suivît le traitement des eaux en même temps que lui, et il est arrivé que ces mêmes eaux qui ont guéri le foie de M. Currie ont détruit celui du capitaine Higginbotham. Un médecin homœopathe anglais, qui était alors à Spa, a soigné le capitaine et lui a promis de le guérir par des doses infinitésimales des mêmes éléments chimiques contenus dans les eaux qui l'ont rendu malade. Une pareille théorie est-elle sérieuse?

LÉONARD. J'ai connu autrefois un homœopathe très-capable bien que fort excentrique, et je suis disposé à croire qu'il y a quelque chose au fond de ce système. Mon ami est allé en Allemagne; c'est peut-être lui qui soigne le capitaine. Puis-je vous demander le nom de son médecin?

LE SQUIRE. Le cousin Barnabé ne nous l'a pas dit, mais vous pourrez le lui demander, car nous voici chez lui. Dites donc, curé (à voix basse), si une petite dose de ce qui a fait mal au capitaine doit le guérir, n'êtes-vous pas d'avis qu'en ce cas le meilleur remède serait un héritage? Ha, ha, ha!

LE CURÉ (tâchant de ne pas rire). Chut! squire. La pauvre nature humaine! Il faut compatir à ses infirmités. Entrez, Léonard. »

Léonard, intéressé par l'espoir de rencontrer le docteur Morgan, obéit à l'invitation; il suivit ainsi que ses deux compagnons la servante du capitaine, et tous trois se trouvèrent bientôt en présence du malade.

CHAPITRE XLI.

Quelque disposé que fût le squire à s'égayer aux dépens de son cousin, il devint subitement sérieux à la vue de la figure blême et des joues creuses du pauvre capitaine.

« C'est bien aimable à vous, mon cousin, dit celui-ci, d'être venu à Londres pour me voir, et à vous aussi, monsieur Dale. Quelle bonne mine vous avez tous les deux! Pour moi, je suis devenu un vrai squelette; on pourrait compter tous mes os.

— L'air d'Hazeldean et le rosbif vous auront bientôt refait,

mon garçon, dit le squire avec bonté. Vous avez été bien fou de les quitter ainsi que votre confortable appartement dans l'Albany.

— Il est en effet confortable bien que peu luxueux, dit le capitaine les larmes aux yeux; j'avais fait de mon mieux pour le rendre tel : des tapis neufs, ce fauteuil de maroquin, ce chat de porcelaine du Japon qui tient les rôtis au feu, et cela justement au moment.... (ici le capitaine ne put retenir ses larmes) justement au moment où ce misérable m'a écrit « qu'il allait mourir et qu'il était seul au monde. » Quand on pense à ce que j'ai souffert pour lui.... et.... et qu'il me traite ainsi. Cousin William, il est maintenant aussi robuste que vous, et.... et....

— Allons, allons, consolez-vous, dit le compatissant squire. La chose est dure, j'en conviens. Mais voyez-vous, comme dit le proverbe : « Il ne faut jamais compter sur les souliers d'un mort; » et à l'avenir, soit dit sans vous offenser, je crois que si vous escomptez moins les foies de vos parents, le vôtre ne s'en trouvera que mieux.

— Cousin William, reprit le pauvre capitaine, je n'ai rien escompté, je vous assure. Mais si vous aviez vu la face jaune de cet hypocrite, jaune comme une guinée, et que vous eussiez enduré tout ce que j'ai enduré, vous seriez comme moi blessé au vif, je vous assure. Je ne puis tolérer l'ingratitude, je ne l'ai jamais pu. Mais n'importe. Monsieur veut-il bien prendre un siége?

Le curé. M. Fairfield a eu la bonté de venir avec nous parce qu'il connaît un peu ce système homœopathique que vous avez adopté, et qu'il croit connaître aussi votre médecin. Comment le nommez-vous?

Le capitaine (regardant à sa montre). Cela me fait penser.... (avalant un globule) : c'est un grand soulagement de ne plus prendre que ces petites pilules en comparaison des drogues que j'ai avalées pour faire plaisir à ce méchant homme. Il essayait toujours sur moi les remèdes que lui prescrivait son docteur. Mais il y a un autre monde et Dieu sera juste. »

Sur cette pieuse conclusion, le capitaine recommença à pleurer.

« Toqué! dit le squire à voix basse en mettant le doigt sur son front. Vous me paraissez avoir là une bonne garde, propre et soigneuse, cousin Higginbotham; j'espère qu'elle est gaie et ne vous permet pas de trop vous désoler?

— Oh! ne me parlez pas d'elle. C'est un cœur purement mercenaire. Le croiriez-vous? Je lui donne dix shillings par semaine outre les restes de mon dîner, et j'ai entendu la coquine dire l'autre jour à la blanchisseuse que je ne pouvais durer bien longtemps et qu'elle avait des *espérances!* Ah, monsieur Dale! que ce monde est donc corrompu! Mais je n'y veux plus penser! Non, changeons de sujet. Vous me demandiez le nom de mon médecin? »

Ici la femme aux *espérances* ouvrit la porte toute grande et annonça le docteur Morgan.

CHAPITRE XLII.

curé et Léonard firent tous deux un mouvement.
omœopathe ne les remarqua d'abord ni l'un ni l'autre. Adres-
aux visiteurs une légère inclination de tête, il alla droit au lit
alade et lui dit : « Comment vont les symptômes? »
· quoi le capitaine commença du ton d'un écolier qui récite le
ogue des vaisseaux d'Homère. Évidemment il avait passé son
à étudier les symptômes et les avait appris par cœur. Pas
ul recoin dans tout son individu qui ne fournît son symptôme
ulier. Le squire écoutait avec horreur ce morbifique inventaire,
ant à chaque intervalle : « Bonté divine! Miséricorde! Mais la
serait une délivrance! » Le docteur endurait le récit avec une
ce exemplaire, prenant note sur son portefeuille de ce qui lui
ssait les points saillants de cette forteresse de maladies dont
ait entrepris le siége, puis tirant du même portefeuille un petit
r, il dit :
Excellent! Rien de meilleur. Cette poudre devra être dissoute
huit cuillerées d'eau, et vous en prendrez une cuillerée toutes
ux heures.
Une cuillerée à bouche?
Oui, une cuillerée à bouche.
Rien de meilleur, dites-vous, monsieur? répéta le squire fort
é d'entendre appliquer cette assertion à la description que ve-
le faire le capitaine de ses souffrances. Rien de meilleur?
Pour le diagnostic, monsieur.
Peut-être; mais pour l'intérieur de mon pauvre cousin. Rien ne
être pire, ce me semble.
Vous êtes dans l'erreur, monsieur, répliqua le docteur Mor-
Ce n'est pas le capitaine qui parle là, c'est son foie. Or, le foie
n organe fort noble, mais imaginatif, et qui crée les fictions les
extraordinaires. Le foie est le siége de la poésie, de l'amour,
jalousie. Ne croyez jamais un mot de ce qu'il dit. Vous ne vous
pas d'idée comme il est menteur! Mais.... hem! il me semble
avoir déjà vu, monsieur. Vous vous nommez sûrement Hazel-
?
William Hazeldean, pour vous servir, docteur. Mais où donc
ez-vous vu?
Sur les *hustings*, à Lansmere. Vous parliez en faveur de votre
re frère, M. Egerton.
Au diable! s'écria le squire. Il faut donc que ce soit mon foie
it parlé ce jour-là, car j'avais promis aux électeurs que ce frère

serait fidèle aux intérêts territoriaux et je n'ai de ma vie fait un plus gros mensonge. »

Ici le patient, songeant à ses autres visiteurs et redoutant l'ennui d'entendre le squire énumérer ses griefs, et peut-être raconter l'histoire de son duel avec le capitaine Dashmore, fit un mouvement et dit : « Voici, docteur, un autre de mes amis, le révérend M. Dale puis un monsieur qui entend l'homœopathie.

— Dale! Quoi! Encore un ancien ami! » s'écria le docteur en se levant, et le curé quitta non sans quelque répugnance l'embrasure de fenêtre où il s'était retiré pour venir serrer la main à l'homœopathe.

« Nous avons fait connaissance dans une bien triste occasion, » dit le docteur.

Le curé mit un doigt sur ses lèvres en jetant un coup d'œil du côté de Léonard. Le docteur regarda le jeune homme, mais il ne reconnut en lui le jeune garçon hâve et défait qu'il avait jadis placé chez M. Pricket, que lorsque Léonard sourit et parla. Son sourire et sa voix étaient restés les mêmes.

« Sur mon honneur! c'est l'enfant lui-même! » s'écria le docteur Morgan; et prenant Léonard dans ses bras, il le serra sur sa poitrine. L'agitation que lui causèrent ces surprises successives devint si vive que le bon docteur s'arrêta court, tira un globule d'une petite bouteille en disant : « Aconit excellent contre les chocs nerveux; » et l'avala incontinent.

« Par Jupiter! fit le squire avec quelque étonnement; c'est le premier docteur que j'aie vu prendre de ses propres drogues. Il faut qu'il y ait quelque chose là-dedans. »

Le capitaine, furieux de l'attention que le docteur accordait à des choses tout étrangères à sa maladie, demanda d'une voix dolente : « Et le régime? Qu'aurai-je pour dîner?

— Un ami, dit le docteur en s'essuyant les yeux.

— Comment? fit le squire en se reculant; entendez-vous dire que les lois anglaises (encore qu'on y ait fait beaucoup de changements) vous permettent d'ordonner à vos patients de se nourrir de leurs semblables?

— Monsieur, reprit gravement le docteur Morgan, je veux dire que ce qu'on mange est de peu d'importance, comparé à la société dans laquelle on mange. Mieux vaut faire un petit excès en compagnie d'un ami, que d'observer strictement son régime en mangeant seul. Le rire et la conversation facilitent la digestion et sont d'un grand secours dans les affections du foie. Je ne doute pas, monsieur, que l'agréable société de mon client n'ait beaucoup contribué à rétablir la santé de son parent dyspectique, M. Sharp Currie. »

Le capitaine fit entendre un sourd gémissement.

« Et c'est pourquoi, messieurs, continua le docteur, si l'un de vous veut rester à dîner avec M. Higginbotham, cela aidera beaucoup à l'effet des médicaments. »

Le capitaine tourna un regard suppliant, d'abord vers son cousin, ensuite vers le curé.

« Je regrette de vous refuser, dit le squire, mais cela m'est impossible, j'ai promis à mon fils de dîner avec lui. Mais voici Dale ui....

— Ce serait bien aimable, fit le capitaine, nous pourrions égayer a soirée en faisant un whist avec deux morts. »

Or, le pauvre M. Dale s'était fait un plaisir de l'idée de dîner avec in vieil ami de collége, et de faire, au lieu de l'insipide whist à deux morts, un whist complet et orthodoxe, avec l'agréable perspective de ronder son partner et peut-être aussi les deux autres joueurs. Mais omme la vie tranquille et uniforme qu'il menait lui interdisait d'être n héros dans les grandes choses, le curé avait résolu d'en être un lans les petites, il accepta donc l'invitation du capitaine et promit de evenir à six heures. Il lui fallait, en attendant, courir à l'autre bout le Londres pour s'excuser auprès de l'ami qui comptait sur lui. Il lonna sa carte à Léonard, avec l'adresse de son hôtel, et paraissant eaucoup moins charmé du docteur Morgan qu'avant la malencontreuse prescription de celui-ci, il prit congé de ses amis. Le squire, qui devait isiter une laiterie modèle, et était chargé de plusieurs commissions pour son Harry, s'en alla de son côté (non pas toutefois avant que le docteur Morgan ne lui eût assuré que d'ici à quelques semaines le capitaine serait en état de se rendre à Hazeldean). Léonard se préparait à le suivre, lorsque Morgan, passant son bras sous celui de son ancien protégé, lui dit :

« Il faut absolument que nous causions un peu, et que vous me donniez des nouvelles de la petite orpheline. »

Léonard ne put résister au plaisir de parler d'Hélène, et il monta dans la voiture qui attendait l'homœopathe à la porte.

« Je vais à quelques milles de Londres, voir un malade, nous aurons donc tout le temps de causer tranquillement. Je me suis bien souvent demandé ce que vous étiez devenu. N'entendant plus parler de Pricket, je lui écrivis, et je reçus de son héritier une réponse des plus laconiques. Pauvre garçon! j'appris qu'il avait négligé les globules et par suite quitté le globe. Hélas! *pulvis et umbræ sumus!* Je n'eus donc aucune nouvelle de vous. Le successeur de Pricket déclarait ne point vous connaître. J'espérai que tout allait pour le mieux; car j'avais toujours pensé que vous étiez de ceux qui retombent sur leurs pattes..., tempérament nervo-bilieux; les hommes ainsi doués réussissent généralement, surtout s'ils ont soin de prendre une cuillerée de *chamomilla*, lorsqu'ils sont surexcités. Maintenant contez-moi votre histoire et celle de la petite fille...; charmante petite créature...; je n'ai jamais vu de constitution plus impressionnable, ni qui eût plus besoin de la *pulsatilla*. »

Léonard raconta brièvement ses luttes et ses succès, puis il apprit au bon docteur comment ils avaient enfin découvert le gentilhomme auquel s'était confié le capitaine Digby, et dont la bonté envers les orphelins avait bien justifié cette confiance.

Le docteur Morgan ouvrit de grands yeux en entendant nommer lord L'Estrange.

« Je me rappelle parfaitement l'avoir vu, lorsqu'en qualité d'allopathe, je pratiquais le meurtre à Lansmere. Mais je n'eusse pas cru qu'un garçon si fantasque, si original, si plein de vie et d'entrain, serait devenu assez grave pour servir de tuteur à cette chère petite fille, avec ses yeux timides et sa sensibilité de *pulsatilla*. Enfin, tout est miracle en ce monde. Et il s'est montré votre ami, dites-vous? A la vérité il a connu votre famille.

— C'est ce qu'il dit. Croyez-vous, monsieur, qu'il ait connu, qu'il ait jamais vu ma mère?

— Eh! votre mère?... Nora?» s'écria vivement le docteur; et comme frappé d'une pensée subite, il fronça le sourcil et demeura quelque temps pensif et silencieux; puis remarquant que les yeux de Léonard étaient avidement fixés sur lui, il répondit à sa question : « Certainement il l'a vue; elle a été élevée chez lady Lansmere. Ne vous l'a-t-il pas dit?

— Non. » Ici un vague soupçon traversa l'esprit de Léonard, mais s'y évanouit presque aussitôt. Son père! Impossible. Son père avait dû volontairement laisser calomnier sa mère morte, et Harley était incapable d'une pareille conduite. Puis, s'il eût été le fils d'Harley, celui-ci ne l'eût-il pas deviné? Ne l'aurait-il pas avoué et réclamé? En outre, lord L'Estrange avait l'air si jeune; il n'était sans doute pas d'âge à être le père de Léonard. Non, cette idée ne supportait pas l'examen.

« Vous m'avez dit, reprit Léonard avec émotion, que vous ne connaissiez pas le nom de mon père?

— Et je vous ai dit la vérité.

— Vous m'en donnez votre parole?

— Ma parole d'honneur. »

Il y eut un long silence. La voiture avait quitté Londres, elle roulait sur une grande route, un peu plus solitaire et moins bordée de maisons que la plupart de celles qui conduisent à l'immense Cité. Léonard regardait par la portière, et peu à peu les objets qui s'offraient à sa vue semblaient faire appel à sa mémoire. Oui! C'était bien par cette route qu'il était arrivé à la métropole, la main dans celle d'Hélène, et le cœur plein d'espoir. Il soupira profondément. Il se disait que volontiers il sacrifierait ce qu'il avait conquis depuis lors, l'indépendance, la célébrité, tout enfin, pour tenir encore cette petite main dans la sienne, pour être encore le seul protecteur de la douce orpheline.

La voix du docteur interrompit sa rêverie.

« Je vais voir, dit celui-ci, un malade très-intéressant..., l'enveloppe de son estomac est tout à fait usée. C'est un homme d'un grand savoir qui a le cervelet très-enflammé. Je ne puis lui faire grand bien et il me fait beaucoup de mal.

— Comment cela? demanda Léonard faisant un effort pour dire quelque chose.

— Oui, il me touche le cœur et me met les larmes aux yeux, c'est un cas des plus pathétiques : un être grandiose qui a gaspillé

ses forces. Je l'ai trouvé abandonné par les allopathes et en proie au *delirium tremens*. Je l'ai remis sur pied pour quelque temps et je me suis pris d'affection pour lui — je n'ai pu m'en empêcher — j'ai avalé un grand nombre de globules pour m'endurcir contre lui — je n'ai pas réussi. Je l'ai ramené en Angleterre avec d'autres malades qui tous (à l'exception pourtant du capitaine Higginbotham) me payent régulièrement. Quant à celui-ci, il ne me paye pas et me coûte fort cher, tant en barrière, qu'en logement et en nourriture. Mais grâce au ciel, sans parler de mon temps, je suis garçon et je puis y suffire. Mon ami, j'abandonnerais tous mes autres malades aux allopathes à la condition de pouvoir sauver ce pauvre génie ruiné. Mais que faire avec un estomac qui n'a plus d'enveloppe? Arrêtons-nous, dit le docteur tirant le cordon. Je descends à cette barrière et je traverse les champs à pied. »

Cette barrière, ces champs, avec quelle précision Léonard se les rappelait! Hélas! où était son Hélène? Redeviendrait-elle jamais son ange gardien?

« Je vais aller avec vous si vous le permettez, dit-il au docteur, et pendant que vous ferez votre visite, je me promènerai le long d'un petit ruisseau qui, à ce que je crois, coule de ce côté.

— La Brent. Vous la connaissez? Ah! je voudrais que vous entendissiez mon pauvre malade en parler, ainsi que des longues heures qu'il a passées à y pêcher. Vous ne sauriez si vous devez rire ou pleurer. Le premier jour de son arrivée ici, il voulait sortir pour aller poursuivre encore une fois, disait-il, son démon tentateur, une perche avec un seul œil.

— Ciel! s'écria Léonard, parleriez-vous de John Burley?

— Certainement, il se nomme en effet John Burley.

— En est-il réduit là? Oh! guérissez-le, sauvez-le, si c'est humainement possible. Je l'ai vainement cherché partout, dès que j'ai eu quelque argent et un asile à lui offrir. Pauvre, glorieux Burley! Menez-moi vers lui. Ne dites-vous pas qu'il n'y a plus d'espoir?

— Je n'ai pas dit cela, mais l'art ne peut qu'aider la nature, et bien que la nature travaille sans cesse à réparer le mal que nous lui faisons, cependant, lorsque les parois d'un estomac sont partis, la nature est alors fort embarrassée et moi de même. Vous me conterez une autre fois comment vous avez connu Burley, car nous voici près de sa maison, et je l'aperçois qui m'attend à la fenêtre. »

Le docteur ouvrit la porte du tranquille cottage où s'était jadis réfugié le pauvre Burley, chassé par la présence de l'ange gardien de Léonard.

Et Léonard, le cœur ému, le suivit tristement pour contempler le naufrage de celui dont l'esprit avait naguère animé l'orgie et mis la table en joie. Hélas! pauvre Yorick!

CHAPITRE XLIII.

Audley Egerton est debout devant son foyer solitaire. Pendant le court intervalle qui s'est écoulé depuis que nous ne l'avons vu, des événements mémorables ont eu lieu, qui appartiennent à l'histoire, et ne sauraient trouver place dans ce récit.

Les nouveaux ministres avaient fait connaître leur programme, et proposé une mesure qui les avait élevés d'un coup jusqu'aux hauteurs étourdissantes de la faveur populaire, mais il était devenu évident que cette mesure ne pouvait triompher à moins d'un nouvel appel fait à la nation. Une dissolution du Parlement était donc inévitable, et Audley Egerton n'avait aucune chance d'être réélu par ses commettants, par la grande cité commerciale dont le nom était pour ainsi dire identifié au sien. Exemple plus triste que rare de l'instabilité de cette popularité dont jouissaient maintenant ses successeurs. Le grand orateur, l'homme d'affaires expérimenté, l'homme d'État en qui semblait personnifié ce sens droit et pratique, apanage de notre classe moyenne, celui par qui, trois ans auparavant, les colléges électoraux les plus éclairés et les plus considérables eussent tenu à honneur d'être représentés, Audley Egerton ne connaissait pas une seule ville (en dehors des influences de propriété) dans laquelle le candidat le plus obscur, en se proclamant le champion de la nouvelle mesure, ne l'eût complétement battu; une seule ville où cette voix grave et sonore qui avait si souvent calmé le tumulte des factions, n'eût été étouffée sur les *hustings* par les cris et les huées d'une populace irritée.

A la vérité, les bourgs pourris existaient encore, et plus d'un homme important de son parti eût été heureux et fier qu'Egerton lui fût redevable de sa nomination ; mais l'âme hautaine de l'ex-ministre reculait devant l'idée d'un pareil contraste avec la position indépendante qu'il avait jusqu'ici occupée. Combattre la mesure populaire comme membre d'un des siéges dénoncés par le peuple, c'était prendre dans la grande armée des partis un poste peu digne de lui, et peu d'accord avec son caractère. Et si, dans quelques mois, ces siéges disparaissaient, étaient rayés des listes du Parlement, où en serait-il ? En outre, Egerton, débarrassé des liens qui avaient enchaîné sa volonté pendant que son parti était au pouvoir, voulait être libre d'agir en raison du tour que prendraient les événements, et n'être guidé que par sa propre pénétration. Il avait donc refusé les offres de tous ceux qui pouvaient encore disposer de siéges au Parlement, il lui restait les siéges qui pouvaient s'acheter à prix d'or, et les cinq mille livres que lui avait prêtées Lévy étaient encore intactes.

Pour cet homme isolé et solitaire la vie publique, comme nous l'avons vu, était tout. Mais maintenant, plus que jamais, elle redoublait d'importance. Près de lui la ruine était béante. Il savait que Lévy avait le droit de faire vendre ses biens quand bon lui semblerait, de saisir jusqu'à la maison où se déployait toute la pompe d'une suite qui rivalisait avec celle des ducs, d'annoncer la vente aux enchères par autorité de justice, du riche mobilier de l'honorable Audley Egerton. Mais en homme consommé dans la science du monde, Egerton était certain que Lévy n'en viendrait jamais là, tant qu'il occuperait une grande position politique, qu'il aurait devant lui la perspective de rentrer au pouvoir, et d'occuper peut-être la première place en Angleterre après le roi. Que Lévy, dont il devinait la haine sans en connaître les causes, se fût jusqu'ici abstenu d'une visite, d'une menace même, c'était là un signe que l'usurier le croyait encore un homme *à aider*, ou du moins trop puissant pour être écrasé. Ce que voulait donc avant tout Egerton, c'était de s'assurer une position libre et élevée dans le Parlement, ne fût-ce que pour un an — d'ici là de nouvelles combinaisons pouvaient surgir, une réaction pouvait avoir lieu dans l'opinion publique. Et appuyant la main sur son cœur, l'austère homme d'État murmurait : « Sinon, je ne souhaite que de mourir sous le harnais, en sorte que le monde ignore ma ruine — jusqu'au jour où je n'aurai plus à demander à mon pays qu'un tombeau. »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'on entendit frapper successivement deux fois à la grande porte; presque aussitôt Harley entra suivi d'un domestique qui s'approcha d'Audley et annonça le baron Lévy.

« Priez le baron d'attendre, à moins qu'il ne préfère revenir en m'indiquant son heure, fit Egerton en changeant légèrement de visage. Vous pouvez lui dire que je suis avec lord L'Estrange.

— Je croyais que vous aviez rompu avec cet artisan de ruine, dit Harley dès que le valet de chambre se fut retiré.

— Mon cher Harley, cet homme vient sans doute pour me parler de quelque collége électoral. Il s'occupe beaucoup de ces sortes de négociations.

— Je suis venu dans le même but; je réclame donc la priorité. Non-seulement j'entends dire dans le monde, mais encore je lis dans les journaux que Josiah Jenkins, esq., orateur auquel ses cuirs ont obtenu une sorte de célébrité, et le jeune lord Willoughby Whiggolin, qu'on vient de faire lord de l'Amirauté, parce qu'il est d'une santé trop délicate pour l'armée, seront certainement nommés par la ville qui vous avait jusqu'ici envoyé à la Chambre. Cela est-il vrai, Egerton?

— Les membres de mon comité eux-mêmes votent pour Jenkins et Whiggolin; et je crois qu'il n'y aura pas même de lutte. Continuez

— Mon père et moi nous sommes d'avis, qu'en souvenir de no vieille affection, il faut que vous consentiez à représenter encore fois Lansmere.

— Non, non, Harley, s'écria Egerton pâlissant plus visiblement que lorsqu'on lui avait annoncé la visite menaçante de Lévy.

— Non ! Et pourquoi ? D'où vient cette émotion ? » fit Harley surris.

Audley garda le silence.

« J'ai communiqué cette idée, reprit Harley, à deux ou trois membres du dernier ministère, tous sont d'avis que vous acceptiez. Et d'abord, quoi de plus naturel que, cessant de vous porter candidat dans la ville pour laquelle vous aviez quitté Lansmere, vous reveniez à vos premiers électeurs ? En second lieu, Lansmere n'est ni un bourg pourri qui s'achète, ni un bourg inféodé à une seule famille : c'est un collége électoral assez nombreux. Mon père, à la vérité, y possède une influence considérable, mais pas au delà de celle qui revient légitimement à la propriété. Dans tous les cas, c'est moins dangereux qu'une lutte dans une plus grande ville, et plus digne qu'une élection dans une plus petite. Vous hésitez encore ? Ma mère elle-même m'a chargé de vous dire combien elle désire que vous acceptiez.

— Harley ! s'écria de nouveau Egerton, fixant sur le visage de son ami des yeux qui, lorsque l'émotion les adoucissait, étaient d'une grande beauté d'expression ; Harley, si vous pouviez lire dans mon cœur en ce moment, vous.... vous.... » Ici la voix lui manqua, il abaissa sur l'épaule d'Harley sa tête orgueilleuse, et serrant convulsivement la main de son ami : « O Harley ! dit-il, si jamais je perds votre affection, votre cœur, il ne me restera plus rien en ce monde.

— Audley, mon cher, cher Audley, est-ce bien vous qui me parlez ainsi ? Vous, mon ami de collége, le confident de toute ma vie, vous ?

— Je deviens faible et déraisonnable, dit Egerton s'efforçant de sourire, je ne me reconnais plus, moi que vous aviez coutume d'appeler le stoïque, et que vous compariez à l'homme de fer du poëme que vous lisiez à Eton, au bord de la rivière.

— Mais alors même, mon cher Audley, je savais qu'un cœur chaud et dévoué battait sous votre cuirasse de fer. Et je me suis souvent étonné que vous ayez pu traverser la vie sans.... »

Egerton, qui avait détourné la tête pour échapper au regard de son ami, garda quelque temps le silence, puis faisant un effort pour changer la conversation, il demanda à Harley s'il avait réussi dans ses projets relatifs à Béatrix et au comte.

« Quant à Peschiera, répondit Harley, je crois que nous nous étions exagéré le danger et que sa gageure n'était qu'une vaine forfanterie. Il est resté inactif et paraît ne songer qu'au jeu. Sa sœur, depuis quelques jours, m'a fait refuser sa porte ainsi qu'à mon jeune associé. Je crains qu'en dépit de mes sages avertissements, elle ne lui ait tourné la tête et qu'il n'ait été repoussé avec mépris, ou bien peut-être s'est-il aperçu du péril et désire-t-il s'y soustraire, car il paraît fort embarrassé lorsque je lui parle de la marquise. Mais si le comte cesse d'être formidable, nous n'avons plus besoin de sa sœur, et j'espère encore obtenir justice pour mon pauvre Italien par les voies ordinaires. Je me suis fait un allié d'un jeune prince autrichien, en ce

moment à Londres, et qui m'a promis d'appuyer de toute son influence un mémoire que j'envoie à Vienne. A propos, mon cher Audley, maintenant que vous avez le temps de respirer, il faut que vous m'indiquiez un jour pour que je vous présente mon jeune poëte, le fils de *sa* sœur. Par moments, l'expression de son visage la rappelle singulièrement.

— Je le recevrai, puisque vous le désirez, mais un peu plus tard; je n'ai guère encore ce temps de respirer dont vous parlez; mais vous dites qu'il a prospéré, et avec votre amitié il est à l'abri des coups de la fortune. Je me réjouis de savoir qu'il en est ainsi.

— Et votre protégé, ce Randal Leslie que vous me défendez d'attaquer, ce qui par parenthèse m'est assez difficile, qu'a-t-il décidé?

— De partager mon sort. Harley, si Dieu ne me permet pas de vivre assez pour rentrer au pouvoir, n'oubliez pas qu'il m'est demeuré fidèle dans ma chute.

— S'il vous demeure fidèle en effet, je ne l'oublierai jamais. Je n'oublierai que ce qui maintenant me porte à me défier de lui. Mais pourquoi parlez-vous de mourir, Audley? Vous avez la constitution d'un futur octogénaire.

— Je ne faisais qu'exprimer une de ces vagues généralités auxquelles tout le monde songe parfois. Et maintenant, adieu, il faut que je voie ce baron.

— Pas avant de m'avoir promis de vous présenter pour Lansmere. Ne secouez pas la tête. Je n'écoute rien. J'exige votre consentement et je vous quitte pour aller l'annoncer à mon père. Adieu. »

CHAPITRE XLIV.

Lorsque Harley fut parti, Egerton se laissa tomber sur un fauteuil, comme s'il eût succombé à une extrême fatigue de corps ou d'esprit; toutes les lignes de sa physionomie se détendirent et n'exprimèrent plus que la tristesse et le découragement.

« Retourner à Lansmere, murmurait-il, à l'endroit où.... où.... Mais courage, courage; qu'importe une angoisse de plus! Il s'agit maintenant de gagner du temps et de jouer l'usurier, » murmura Egerton de ce ton de mépris indifférent qui indiquait sa confiance dans sa propre supériorité et dans son habileté à dominer des natures hostiles.

Il sonna; un domestique entra.

« Le baron attend-il encore?

— Oui, monsieur.

— Faites-le entrer. »

Lévy entra.

« Je vous demande pardon, Lévy, dit l'ex-ministre, de vous avoir fait attendre. Me voici à votre disposition.

— Les excuses sont inutiles entre de vieux amis comme nous, mon cher, et je crains d'ailleurs que le sujet de ma visite ne soit pas assez agréable pour vous rendre impatient de le traiter.

EGERTON (d'un grand sang-froid). Dois-je conclure de ceci que vous désirez terminer nos comptes? Quand il vous plaira, Lévy.

LE BARON (surpris et déconcerté). Peste! mon cher, vous prenez tranquillement les choses. Mais si nous terminons nos comptes, je crains qu'il ne vous reste que bien peu de chose.

EGERTON. J'aurai toujours mes émoluments de ministre.

LE BARON. Mais vous n'êtes plus ministre.

EGERTON. M'avez-vous jamais vu me tromper dans mes prévisions politiques? Avant un an, si je vis, je serai ministre. Si cela vous est égal, je préférerais attendre jusque-là, pour vous céder à l'amiable mes domaines et cette maison. Si vous m'accordez ce sursis, nos relations pourront se terminer sans un éclat qui probablement vous serait aussi préjudiciable qu'il me serait pénible. Mais si ce délai vous gêne, je chargerai un homme de loi d'examiner vos comptes et de régler mon passif.

LE BARON (à part). Je ne me soucie pas de ça. Un homme de loi; la chose pourrait être gênante.

EGERTON (contemplant le baron d'un air de dédain). Eh bien! Lévy, que décidez-vous?

LE BARON. Vous savez, mon cher, qu'il n'est pas dans mes habitudes de me montrer impitoyable envers personne, encore moins envers un ancien ami. Si vous croyez réellement qu'un esclandre au sujet de vos affaires doive diminuer vos chances de rentrer au pouvoir, nous trouverons peut-être moyen de concilier les choses. Mais pour devenir ministre, il faut d'abord, mon cher, que vous ayez un siége au Parlement; et, pardonnez-moi la question, où diable en trouverez-vous un?

EGERTON. Il est trouvé.

LE BARON. Ah! j'oubliais les cinq mille livres que vous m'avez empruntées.

EGERTON. Non, je réserve cette somme pour un autre emploi.

LE BARON (avec un rire forcé). Peut-être pour vous défendre contre les poursuites que vous redoutez de ma part.

EGERTON. Vous vous trompez. Mais pour calmer vos soupçons, je vous avouerai franchement que, sachant bien que toute somme pour laquelle j'assurerais ma vie vous appartiendrait après ma mort, puisque vous êtes mon seul créancier, et doutant d'ailleurs qu'aucune compagnie voulût m'assurer, j'ai approprié cette somme au soulagement de ma conscience. J'ai l'intention de la donner de mon vivant à un parent de ma femme, à Randal Leslie. Et c'est uniquement le désir d'accomplir ce que je considère comme un acte de justice, qui m'a décidé à accepter un service d'Harley L'Estrange et à me présenter de nouveau pour Lansmere.

LE BARON. Ah! Lansmere! Vous vous portez candidat pour Lansmere?

EGERTON. J'en ai l'intention.

LE BARON. Vous trouverez là, j'en ai peur, beaucoup d'opposition; la lutte sera vive; peut-être même ne réussirez-vous pas.

EGERTON. S'il en est ainsi, je me résigne, et vous pourrez faire vendre mes domaines.

LE BARON (d'un air satisfait). Écoutez, Egerton, je serai trop heureux de vous rendre service.

EGERTON (avec hauteur). Non, Lévy, je ne vous demande pas de service. Il ne s'agit des deux côtés que de considérations d'affaires. Si vous préférez que nous réglions nos comptes sur-le-champ, mon homme de loi les examinera. Si vous consentez au délai que je vous propose, mon homme de loi n'aura rien à y voir, et tout ce que je possède, à l'exception de l'estime publique, passera entre vos mains sans discussion.

LE BARON. Toujours inflexible et disgracieux. Enfin, service ou non, comme il vous conviendra de nommer la chose, j'accède à vos désirs, pourvu toutefois que vous me permettiez de dresser un nouvel acte, et secondement que nos conventions soient regardées comme non avenues, dans le cas où vous échoueriez dans votre élection.

EGERTON. C'est convenu. Avez-vous quelque chose à ajouter?

LE BARON. Non, si ce n'est que dans le cas où il vous faudrait de l'argent, je suis toujours à votre service.

EGERTON. Non, je vous remercie; je profiterai de ma sortie du ministère pour réduire ma maison. J'ai déjà fait mes calculs et pourvu à mes dépenses jusqu'à l'époque spécifiée; je n'aurai pas besoin de toucher aux cinq mille livres, que j'ai toujours à ma disposition.

— Votre ami, M. Leslie, doit être bien reconnaissant, dit le baron en se levant. Je l'ai rencontré dans le monde, c'est un garçon de talent et qui promet. Vous devriez le faire entrer au Parlement. Je pourrai peut-être vous y aider et contribuer à le faire nommer, non par un des bourgs qui vont être détruits, mais pour un siége permanent et sans dépense.

EGERTON. Bah! Comment cela?

LE BARON. Donnez-moi quelques jours pour réfléchir. J'ai une idée; je reviendrai vous voir si elle me paraît praticable. Au revoir, Egerton, et bonne chance pour votre élection de Lansmere. »

CHAPITRE XLV.

Peschiera n'avait pas été aussi inactif que l'avait cru Harley et peut-être aussi le lecteur. Il avait, au contraire, préparé les voies à son projet, avec la ruse et la détermination indomptable qui apparte-

naient à sa nature. Son but était de forcer Riccabocca à consentir à son mariage avec Violante, ou, s'il n'y pouvait réussir, d'anéantir toutes les chances de restauration qu'avait son parent. Il avait secrètement cherché, parmi les plus misérables et les plus corrompus de ses compatriotes, ceux qu'il pourrait suborner pour les faire témoigner de la participation de Riccabocca à de nouveaux complots contre la domination autrichienne. Ses anciennes relations avec les Carbonari lui facilitèrent la découverte de ces réfugiés, et sa parfaite connaissance de ceux auxquels il avait affaire, le rendait propre à la tâche honteuse qu'il entreprenait.

Il avait déjà choisi un nombre suffisant de ces *desperadoes*, soit pour servir de témoins contre son parent, soit pour l'aider dans tel plan audacieux que les circonstances pourraient lui suggérer. Il avait aussi, comme le supposait Harley, fait espionner les démarches de Randal, et la veille du jour où celui-ci lui avait appris quelle était la retraite de Violante, il était sur les traces de celle de Riccabocca.

La découverte que Violante avait trouvé un asile aussi respecté et en apparence aussi inviolable que l'hôtel Lansmere ne découragea pas l'audacieux aventurier. Nous l'avons vu sortir pour aller reconnaître la maison de Knightsbridge. Il l'avait examinée avec soin et avait marqué le côté qui lui semblait le plus favorable à un coup de main, dans le cas où il faudrait en venir là.

La maison et le jardin de lord Lansmere étaient entourés de murs; l'entrée donnait sur la grande route et était gardée par un concierge. Derrière étaient des champs traversés par une route vicinale. Une petite porte par laquelle passaient les jardiniers s'ouvrait sur ces champs. Elle était habituellement fermée, mais la serrure en était simple et grossière, et pouvait facilement s'ouvrir avec une fausse clef. Il n'y avait là aucun obstacle qui ne parût insignifiant à l'expérience consommée de Peschiera dans les conspirations et la galanterie; mais le comte n'était pas disposé à user d'abord de moyens violents. Il avait confiance dans ses dons personnels, dans son adresse, dans les triomphes qu'il avait si souvent remportés sur le beau sexe, et il désirait naturellement essayer avant tout l'effet d'une entrevue; il résolut donc, avec sa hardiesse accoutumée, de s'en procurer une. La description qu'avait faite Randal de l'extérieur de Violante, les quelques particularités de son caractère que lui avait révélées cet observateur à l'œil de lynx, c'était là tout le concours que Peschiera demandait présentement à son complice.

Mais revenons à Violante elle-même. Nous la retrouvons assise dans les jardins de Knightsbridge et causant avec Hélène, dans un endroit écarté, hors de vue des fenêtres de la maison.

VIOLANTE. Mais pourquoi ne voulez-vous pas me parler davantage de cet ancien temps? Vous êtes encore moins communicative que Léonard.

HÉLÈNE (baissant les yeux et hésitant). En vérité, je ne pourrais que vous dire ce que vous savez déjà, et puis il y a si longtemps de cela, et les choses sont si changées.»

Hélène dit ces derniers mots d'un ton mélancolique et poussa un soupir.

VIOLANTE (avec enthousiasme). Combien je vous envie ce passé dont vous parlez si légèrement! Avoir contribué dès l'enfance à la formation d'une noble nature; avoir porté sur ces frêles épaules la moitié du fardeau d'un homme; voir aujourd'hui le génie marchant d'un pas ferme dans sa noble carrière, et pouvoir se dire intérieurement: « Je suis une partie de ce génie. »

HÉLÈNE (d'un ton humble et triste). Une partie? Oh! non. Une partie? Je ne vous comprends pas.

VIOLANTE. Sans Béatrix, aurions-nous eu le Dante? Qu'est-ce que le génie du poëte sinon le reflet de ses émotions? Tout dans la vie et dans la nature agit sur le génie, mais ce qui l'influence par-dessus tout ce sont ses chagrins et ses affections. »

Hélène regarde doucement le visage éloquent de Violante, et se rapproche affectueusement d'elle.

VIOLANTE (avec chaleur). Oui, Hélène, mon propre cœur m'aide à lire dans le vôtre. De tels souvenirs sont ineffaçables. Comment Léonard ne vous serait-il pas cher entre tous, plus cher que qui que ce soit?

HÉLÈNE (troublée). Chut, chut! Il ne faut pas me parler ainsi; c'est mal; je ne saurais vous écouter. Cela n'est pas; cela ne doit pas, ne peut pas être. »

Hélène cacha un instant sa figure dans ses mains, puis releva la tête et laissa voir un regard triste mais calme.

VIOLANTE (entourant de son bras la taille d'Hélène). En quoi ai-je pu vous blesser, vous offenser? Excusez-moi, mais quel mal y a-t-il à ce que j'ai dit? Pourquoi cela ne doit-il pas être? Est-ce parce qu'il vous est inférieur par la naissance?

HÉLÈNE. Non, non, je n'ai jamais songé à cela. Et moi que suis-je donc? Ne me questionnez pas, je ne puis vous répondre. Je ne puis voir en Léonard qu'un frère. Mais vous, vous pouvez lui parler plus librement que moi. Je ne voudrais pas que son cœur se consumât dans une vaine affection, ni qu'il me crût froide et hautaine comme je le parais. Je ne sais pas ce que je dis.... mais.... mais.... dites lui indirectement, doucement, que le devoir nous interdit à tous les deux.... d'être autre chose que des amis.... que....

— Hélène, Hélène! s'écria Violante, votre cœur se trahit dans chacune de vos paroles. Vous pleurez.... appuyez vous sur moi; confiez vous à moi. Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Craignez-vous que votre tuteur ne refuse son consentement?

— Oh! taisez-vous! taisez-vous!

— Quoi! Vous redoutez Harley, lord L'Estrange? fi! vous ne le connaissez pas.

— Arrêtez, Violante! s'écria Hélène se levant soudain, je suis la fiancée d'un autre. »

Violante se leva aussi et demeura immobile comme une statue de pierre et pâle comme la mort, jusqu'à ce que le sang, qui avait reflué

violemment vers son cœur, colora soudain son visage d'une vive rougeur. Elle prit la main d'Hélène et dit d'une voix sourde :

« Un autre ! fiancée à un autre ! Un mot, un seul mot, Hélène ; dites-moi que ce n'est pas à Harley.... à....

— Je ne puis rien dire ; j'ai promis de me taire, » dit en pleurant la pauvre Hélène, et lorsque Violante eut laissé retomber sa main, elle s'enfuit.

Violante s'assit machinalement ; elle se sentait comme étourdie par un coup mortel. Elle ferma les yeux et respira bruyamment, puis bientôt succomba à un évanouissement. Lorsqu'elle revint à elle, il lui sembla qu'elle était un autre être et que tout avait changé autour d'elle ; qu'elle n'existait plus que par le sentiment d'une immense douleur, et que l'univers était maintenant vide et inanimé. Nous sommes des êtres si étrangement immatériels, nous autres créatures de chair et de sang, que souvent en ôtant à notre âme une seule pensée, on semble avoir obscurci l'air, éteint le soleil, brisé tous les liens qui nous attachaient à la matière, et avoir tout engourdi dans la mort, excepté la souffrance.

Cette jeune et brillante nature méridionale, un moment auparavant était si pleine de vie, de joie, de vigoureux espoir ; jusqu'ici elle avait elle-même ignoré sa puissance et sa profondeur. La vierge n'avait jamais soulevé le voile qui couvrait le cœur de la femme. Qu'avait été jusqu'ici Harley pour Violante ? Un être idéal, un rêve de perfection imaginaire, un type de poésie au milieu de ce monde vulgaire. Elle ne voyait pas en lui l'homme, mais le rêve ; elle ne s'était jamais dit : « Il est identifié avec mes espérances, mon pays, mon avenir. » Comment l'eût-elle fait ? Il n'avait jamais parlé de ces choses ; une voix intérieure avait, il est vrai, vaguement murmuré au cœur de Violante qu'en dépit de la légèreté de ses paroles, ses sentiments envers elle étaient graves et profonds. Oh ! combien cette voix était mensongère ! Elle devina en un moment tout ce qu'Hélène n'avait pas dit, et elle apprit du même coup ce que c'est qu'aimer, et ce que c'est que désespérer. Elle demeura là assise, abattue et solitaire, sans murmurer ni pleurer, passant seulement de temps à autre sa main sur son front comme pour en chasser un souvenir importun, ou poussant un profond soupir, comme pour soulever un poids dont aucun effort ne pouvait la décharger. Il y a dans la vie certains moments où nous nous disons : « Tout est fini ; n'importe ce qui arrive, ce qui m'était tout est perdu pour jamais. » Et notre pensée engourdie ne sait répéter que ces mots : « Pour jamais ! pour jamais ! »

CHAPITRE XLVI.

Tandis que Violante demeurait ainsi assise et immobile, un étranger, passant furtivement à travers les arbres, vint se placer entre elle et le soleil. Elle ne le vit point. Il la contempla un instant, puis lui parla doucement dans sa langue natale, en lui donnant le nom qu'elle avait porté en Italie. Il lui parla du ton d'un parent, et excusa son apparition subite en disant:

« Je viens suggérer à une fille les moyens de rendre à son père son pays, ses biens, ses dignités. »

Au mot de *père* Violante releva la tête, et tout son amour pour Riccabocca lui revint au cœur avec une double force. Il en est presque toujours ainsi; le moment où nous aimons le mieux nos parents, c'est alors que vient de se rompre quelque lien moins sacré, et que la conscience nous dit: « *Là* du moins est une affection qui ne t'a jamais trompé. »

Violante vit devant elle un homme d'une figure douce et de l'extérieur le plus noble, Peschiera (car c'était lui) avait banni de son costume et de sa physionomie tout ce qui eût pu trahir la légèreté mondaine de son caractère. Il voulait jouer un rôle, il s'était déguisé en conséquence.

« Mon père! dit Violante vivement et en italien, qu'avez-vous à me dire de lui, et qui êtes-vous, signor? car je ne vous connais pas. »

Peschiera sourit avec bienveillance, et reprit d'un ton où le respect était tempéré par une sorte de tendresse paternelle:

« Veuillez me permettre de m'expliquer, et m'écouter un instant. » Puis, s'asseyant tranquillement sur le banc où était Violante, il la regarda attentivement et reprit:

« Vous avez sans doute entendu parler du comte de Peschiera?

— J'ai entendu prononcer ce nom dans mon enfance, en Italie; lorsque celle chez qui je vivais alors, ma grand'tante, mourut, on me dit que notre maison et nos biens étaient passés aux mains du comte de Peschiera, l'ennemi de mon père.

— Et votre père vous a sans doute depuis appris à haïr cet ennemi imaginaire?

— Mon père m'a seulement défendu de jamais prononcer son nom.

— Ah! que d'années de souffrances et d'exil eussent été épargnées à votre père si, plus juste envers son parent, il ne lui eût pas caché avec tant de crainte l'endroit de sa retraite. Chère enfant, je suis ce Giulio Franzini, ce comte de Peschiera. Je suis l'homme qu'on vous a appris à regarder comme l'ennemi de votre père, celui à qui l'empereur d'Autriche a donné ses domaines; et maintenant c'est à vous

de juger si je suis réellement son ennemi. Je suis venu en Angleterre pour l'y chercher, afin de lui rendre ce que m'avait donné l'empereur; j'y suis venu avec une seule pensée, celle de ramener Alphonse dans son pays, et de lui remettre l'héritage qu'on m'avait contraint d'accepter.

— Mon père! mon bien-aimé père! Son grand cœur ne sera donc plus à l'étroit. Oh! c'est là une noble inimitié, une véritable vengeance! Je la comprends, signor, et mon père la comprendra comme moi, n'en doutez pas, car c'est ainsi qu'il se fût vengé de vous. Vous l'avez vu?

— Non, pas encore. J'ai voulu vous voir auparavant; car vous êtes en réalité l'arbitre de ses destinées aussi bien que des miennes.

— Moi, signor comte! moi l'arbitre des destinées de mon père? Est-ce bien possible!

— Que cette innocente joie a de charmes! mais ne vous y abandonnez point trop tôt, reprit Peschiera avec un regard de compatissante admiration, et d'un ton plus paternel encore. Peut-être est-ce un sacrifice que j'ai à vous demander, un sacrifice trop pénible pour que vous l'acceptiez. Ne m'interrompez pas; écoutez-moi, et vous comprendrez pourquoi je ne pouvais parler à votre père avant d'avoir eu un entretien avec vous, et comment d'un mot vous pouvez me bannir pour jamais de sa présence. Vous n'ignorez pas, sans doute, que votre père était l'un des chefs du parti qui tenta, il y a quelques années, d'affranchir l'Italie du joug autrichien. J'étais moi-même, au début, partisan de ce mouvement, mais je découvris bientôt que plusieurs de ses meneurs les plus actifs avaient joint à une entreprise patriotique des complots d'une nature coupable, et que la conspiration était sur le point d'être trahie par une partie des conjurés. J'aurais voulu me consulter avec votre père, mais il était trop loin pour cela. Je sus bientôt qu'il était condamné à mort. Il n'y avait pas un instant à perdre. Je pris une résolution hardie, qui m'exposait à ses soupçons et à la colère de mes concitoyens; mais mon premier désir était de le sauver, lui, mon plus ancien ami, et d'épargner à mon pays un massacre inutile. Je me retirai du complot; je m'adressai au chef du gouvernement autrichien en Italie, et je stipulai qu'Alphonse aurait la vie sauve, ainsi que les chefs les plus illustres, qui autrement eussent tous été mis à mort. J'obtins d'être chargé de m'assurer de la personne de mon parent, afin de pouvoir le mettre en sûreté et le conduire dans un pays étranger, sous prétexte d'un exil qui eût cessé lorsque le danger aurait disparu. Mais Alphonse crut malheureusement que je voulais sa perte; il échappa par la fuite aux poursuites de mon amitié. Les soldats qui m'accompagnaient furent attaqués par un Anglais; votre père quitta l'Italie et cacha soigneusement l'endroit de sa retraite; les circonstances de sa fuite vinrent s'opposer à mes efforts pour obtenir sa grâce. Le gouvernement m'octroya la moitié de ses revenus, gardant l'autre moitié pour en disposer selon son bon plaisir. J'acceptai ce qui m'était offert, dans le but de sauver ses biens de la confiscation.

Si je ne l'ai pas informé, comme je le désirais vivement, que je ne recevais qu'à titre de dépôt ce que m'avait alloué le gouvernement, si je ne lui ai pas expliqué ce qui lui avait paru blâmable dans ma conduite, la faute en est au secret qu'il a gardé sur le lieu de sa retraite. Je ne pus parvenir à la découvrir, mais je ne cessai de plaider sa cause et de demander son rappel. Ce n'est que cette année que j'ai réussi en partie. Son héritage et son rang lui seront rendus, mais à cette condition de donner à l'Autriche une garantie de sa loyauté. Cette garantie, le gouvernement l'a spécifiée; c'est l'alliance de sa fille unique avec un homme en qui l'Autriche ait confiance. Une maison si considérable étant représentée par une femme, la noblesse italienne avait tout intérêt à vous voir vous allier à un parent, à un membre de cette même maison. Un seul, et le plus proche, se présentait. En un mot, Alphonse recouvrera tout ce qu'il a perdu le jour où sa fille accordera sa main à Giulio Peschiera, comte de Franzini. Ah! fit tristement le comte, vous reculez devant cette idée, elle vous épouvante. Celui qu'on désigne à votre choix est indigne de vous en effet. À peine êtes-vous au printemps de la vie, tandis qu'il touche à son automne. La jeunesse aime la jeunesse; aussi ne prétend-il pas à votre amour. Tout ce qu'il peut dire, c'est que l'amour n'est pas la seule joie du cœur; n'est-ce pas aussi une joie que de sauver de la ruine un père bien-aimé, de rendre à un pays qui n'a d'autre richesse que ses souvenirs, un chef en qui il révère une lignée de héros? Ce sont là les joies que je viens offrir à la fille d'Alphonse et de l'Italie. Vous gardez le silence! Oh! parlez, répondez, je vous en conjure! »

Le comte s'était montré habile dans l'art de séduire et de persuader; aucune femme n'eût pu être plus sensible à un semblable appel que ne l'était Violante. La fortune aussi l'avait favorisé dans le moment qu'il avait choisi. Violante venait de se voir enlever toute espérance au sujet d'Harley, et l'amour lui apparaissait comme à jamais effacé de sa vie. Dans le vide immense qui s'était fait autour d'elle, l'image de son père demeurait seule visible et debout; et elle, qui depuis l'enfance avait si ardemment souhaité de servir ce père, et qui n'avait longtemps rêvé à Harley que comme à l'ami de Riccabocca, elle pouvait maintenant lui rendre tout ce qu'il regrettait; il ne fallait pour cela que se sacrifier elle-même; et le sacrifice de soi est une si grande tentation pour les âmes nobles! Cependant, au milieu du trouble et de la confusion où elle était, l'idée d'un mariage avec un autre lui semblait si terrible et si révoltante, qu'elle ne pouvait se résoudre à l'admettre, puis un instinct de franchise et d'honneur l'avertissait, malgré son inexpérience, qu'il y avait quelque chose de coupable dans l'appel clandestin qui lui était fait.

Le comte la supplia de nouveau de parler, et elle répondit avec effort et d'un ton irrésolu :

« Si les choses sont telles que vous le dites, ce n'est pas à moi de vous répondre, c'est à mon père.

— Pardonnez-moi si je vous contredis, reprit Peschiera. Con-

naissez-vous si mal votre père, que vous le croyiez capable de sacrifier son orgueil à son intérêt? Je ne sais s'il consentirait à recevoir ma visite, mes explications, mais à coup sûr il refuserait de racheter ses biens, en donnant sa fille à celui qu'il croit son ennemi, en la sacrifiant à son ambition personnelle. Mais si je pouvais me présenter à lui avec votre sanction, si je pouvais lui dire : « Votre fille consent, « malgré tout ce qui pourrait vous sembler un obstacle, elle m'accorde « librement sa main, elle me confie son bonheur et joint ses prières « aux miennes, » je serais alors certain du succès, et l'Italie me pardonnerait mes fautes et bénirait votre nom. Ah! signorina, ne voyez, dans une union avec moi, que le moyen de remplir des devoirs si sacrés; ne pensez qu'à vos ancêtres, à votre père, à votre pays, et ne rejetez pas cette occasion de prouver combien vous les aimez! »

Il avait touché la corde sensible. Violante releva la tête; le sang colora de nouveau son visage, et elle tourna ses beaux yeux vers le vil tentateur. Elle allait répondre et sceller son sort, lorsque la voix d'Harley se fit entendre à quelque distance, et Néron vint en bondissant se jeter entre elle et Peschiera. Le comte recula, et Violante, dont les regards étaient fixés sur son visage, tressaillit au changement qu'elle y aperçut. Un éclair de rage suffit à dévoiler les sinistres secrets de sa nature; c'était l'expression du gladiateur vaincu. Il n'eut le temps que d'ajouter quelques mots :

« Il ne faut pas qu'on me voie ici, murmura-t-il; mais trouvez-vous-y demain à la même heure. Je vous conjure, pour l'amour de votre père, au nom de ses espérances, de sa fortune, de sa vie même, de permettre que je vous revoie, et de me garder le secret. Adieu! »

Il disparut parmi les arbres, et se retira mystérieusement et sans bruit comme il était venu.

CHAPITRE XLVII.

Les derniers mots de Peschiera résonnaient encore à l'oreille de Violante lorsque Harley parut, et le son de sa voix dissipa l'espèce de stupeur qui avait envahi tout son être. Avec cette voix lui revenait la conscience d'une perte immense, le sentiment d'une insupportable angoisse. Se retrouver en face d'Harley en un pareil moment et dans l'état où elle était, lui paraissait impossible. Elle se leva vivement et se dirigea vers la maison. Harley l'appela, mais elle ne répondit point et hâta sa course. Il s'arrêta un moment surpris, puis, pressant le pas, il l'eut bientôt rejointe.

« Sous quel étrange tabou suis-je donc aujourd'hui placé? Je demande Hélène, on me dit qu'elle est malade et qu'elle ne peut me voir. Je viens pour me réchauffer au soleil de votre présence, et vous

me fuyez comme si les dieux et les hommes avaient mis un signe sur mon front. Mais, qu'est-ce donc? Vous pleurez, chère enfant?

— Ne m'arrêtez pas en ce moment, ne me parlez pas, répondit Violante à travers ses sanglots.

— Quoi! vous avez un chagrin sous le toit de mon père, et vous refusez de me le confier? C'est cruel à vous, » dit Harley avec un accent d'indicible tendresse. Violante n'osait parler. Honteuse de s'être ainsi trahie, encore attendrie par la voix suppliante d'Harley, elle eût souhaité que la terre s'entr'ouvrît devant elle. A la fin, arrêtant ses larmes par un héroïque effort de volonté, elle lui dit presque avec calme :

« Excusez-moi; je n'ai, croyez-moi bien, aucun chagrin que je.... que je puisse vous confier. Je songeais seulement à mon pauvre père; j'étais, à son sujet, sous l'empire de craintes vaines et superstitieuses; dans cette disposition, il a suffi d'une légère surprise, de votre brusque apparition pour me rendre ainsi faible et déraisonnable. Mais je voudrais voir mon père, retourner près de lui.

— Votre père se porte bien, croyez-moi, et il est heureux de vous savoir près de nous; aucun danger ne le menace, et, quant à vous, vous êtes ici en sûreté.

— En sûreté; et contre quoi? »

Harley réfléchit et hésita un instant. Il était disposé à lui révéler le danger qu'elle courait; mais en avait-il le droit contre la volonté de Riccabocca?

« Donnez-moi, dit-il, le temps de réfléchir et d'obtenir la permission de vous confier un secret qu'à mon avis vous devez connaître. Je puis toujours vous dire que plutôt que de vous voir exposée à ce danger, qu'il s'exagère, je crois, votre père vous eût donné pour protecteur..., Randal Leslie lui-même. »

Violante tressaillit.

« Mais, reprit Harley avec un calme à travers lequel perçait, sans qu'il en eût conscience, une profonde tristesse, mais j'espère qu'une destinée meilleure et un plus noble époux vous sont réservés. J'ai résolu de vivre désormais de la vie pratique et positive, mais, lorsqu'il s'agit de vous, je me prends à rêver encore. »

Violante tourna un instant les yeux vers celui qui lui parlait. Ce regard pénétra jusqu'au cœur d'Harley. Il baissa involontairement la tête. Lorsqu'il la releva, Violante n'était plus près de lui. Il n'essaya pas cette fois de la suivre, il s'enfonça dans une allée détournée et disparut parmi les arbres dépouillés.

Au bout d'une heure, il rentra dans la maison et demanda de nouveau Hélène. Elle était maintenant en état de lui accorder l'entretien qu'il désirait.

Il s'approcha d'elle avec une douceur tendre et sérieuse.

« Chère Hélène, dit-il, vous avez consenti à devenir ma femme, la douce compagne de ma vie; je voudrais que ce fût bientôt.... bientôt, car j'ai besoin de vous. J'ai besoin de la force que donne ce lien sacré. Hélène, permettez-moi de vous presser de fixer l'époque.

— Je vous dois trop, dit Hélène en baissant les yeux, pour avoir d'autre volonté que la vôtre. Mais votre mère, ajouta-t-elle, se rattachant involontairement à l'idée d'un obstacle, votre mère n'a pas encore....

— Ma mère.... vous avez raison. Il faut d'abord que je lui parle. Vous recevrez de ma famille l'honneur dû à vos douces vertus. A propos, Hélène, avez-vous instruit Violante de l'engagement qui nous lie?

— Non.... c'est-à-dire.... j'ai pu me trahir involontairement, malgré la recommandation de lady Lansmere, mais.... mais....

— Lady Lansmere vous a donc défendu de le lui dire? Cela ne doit pas être. Je révoque en son nom cette interdiction; cela vous est dû ainsi qu'à Violante. Dites tout à votre amie. Ah! Hélène, si parfois vous me trouvez froid ou bizarre, vous me supporterez, vous serez indulgente; car vous m'aimez, n'est-ce pas? Vous m'aimez? »

CHAPITRE XLVIII.

Le lendemain de bonne heure, Randal reçut deux lettres; la première venait de Frank; elle était écrite au milieu de la plus vive agitation; il priait Randal de voir et d'adoucir son père, qu'il avait, craignait-il, grièvement offensé. Puis venaient ensuite des protestations incohérentes que son honneur et ses affections étaient irrévocablement engagés envers Béatrix, et que jamais il ne l'abandonnerait. La seconde lettre était du squire lui-même; son style était bref et beaucoup moins cordial que de coutume. Il priait M. Leslie de vouloir bien passer chez lui le plus tôt possible.

Randal s'habilla à la hâte et se rendit d'abord à l'hôtel de Limner.

Il y trouva M. Dale auprès de M. Hazeldean et faisant de vains efforts pour le calmer. Le squire n'avait pas dormi de la nuit; il était pâle et défait; il avait l'œil terne, presque hagard.

« Ha! ha! monsieur Leslie, dit-il en se renversant sur son fauteuil lorsque Randal entra, je vous croyais l'ami, le conseiller de Frank. Expliquez-moi, cela, monsieur, expliquez-le moi.

— Doucement, mon cher monsieur Hazeldean, dit le curé. Vous effrayez M. Leslie. Dites-lui plus clairement ce que vous voulez qu'il vous explique.

— Avez-vous oui ou non dit à mistress Hazeldean, reprit le squire, que Frank était amoureux de Violante Rickeybockey?

— Moi, monsieur, fit Randal d'un air stupéfait. Je n'ai jamais dit un mot de cela; j'ai, au contraire, des raisons de craindre que Frank ne soit épris d'une personne très-différente. J'ai fait quelque allusion

à cette circonstance, je ne pouvais me permettre rien de plus, car j'ignorais jusqu'où allaient les sentiments de Frank. J'ajouterai, monsieur, que mistress Hazeldean, bien qu'elle n'encourageât pas l'idée du mariage de son fils avec une catholique et une étrangère, ne m'a pas paru considérer ces obstacles comme insurmontables, dans le cas où le bonheur de Frank serait attaché à une semblable union.»

Ici l'infortuné squire se livra à une fureur dans laquelle il confondit Frank, Randal, Harry elle-même et la race tout entière des étrangers, des catholiques et des femmes. Tandis que son ami était encore incapable d'entendre raison, le curé, prenant Randal à part, se convainquit que toute l'affaire, du moins en ce qui concernait celui-ci, s'expliquait par une méprise assez naturelle; qu'alors que le jeune homme faisait allusion à Béatrix, mistress Hazeldean avait cru qu'il parlait de Violante. Il réussit, quoique avec difficulté, à faire comprendre cette explication au squire, et par suite à apaiser un peu sa colère contre Randal. Le traître, saisissant alors le moment propice, exprima tant de chagrin et d'étonnement en apprenant que les choses étaient allées aussi loin que le curé l'en informait, que Frank avait réellement demandé et obtenu la main de Béatrix, et s'était engagé à l'épouser avant même d'en avoir dit un mot à son père; il témoigna une telle sympathie pour le chagrin du squire, un tel regret de l'engagement qu'avait pris Frank, que M. Hazeldean finit par ouvrir son cœur droit et honnête à son consolateur et, lui serrant fortement la main: « J'ai été injuste envers toi, lui dit-il, je t'en demande pardon. Que nous reste-t-il à faire maintenant?

— Vous ne sauriez consentir à ce mariage, c'est impossible, dit Randal; il faut donc que nous essayions de rappeler Frank au sentiment de son devoir.

— Oui, dit le squire, car je ne céderai pas. Il s'est mis là dans une belle passe! Et c'est une veuve encore, m'a-t-on dit. L'artificieuse coquine! elle a cru attraper un Hazeldean d'Hazeldean, j'en suis sûr, elle a cru que mes domaines passeraient à sa couvée de métis papistes! Cela ne sera pas! Non, non, jamais!

— Mais, dit le curé avec douceur, peut-être sommes-nous injustement prévenus contre cette dame. S'il se fût agi de Violante, vous auriez donné votre consentement, pourquoi le lui refuseriez-vous? Elle est, je crois, d'une bonne famille?

— Oh! certes oui, dit Randal.

— D'une bonne réputation? »

Randal secoua la tête et soupira. Le squire lui prit rudement le bras: « Répondez, répondez au curé, s'écria-t-il avec véhémence.

— En vérité, monsieur, il me répugne de parler sans respect d'une personne..., qui peut devenir la femme de Frank; et puis le monde est si méchant et souvent si menteur. Mais vous pouvez en juger vous-même, monsieur Hazeldean. Demandez à votre frère s'il conseillerait à son neveu d'épouser Mme di Negra?

— Mon frère! s'écria le squire furieux, que je consulte mon frère sur les affaires de mon propre fils!

— C'est un homme d'expérience, dit Randal.

— Et de plus un homme de cœur et d'honneur, dit le curé, et il est possible qu'avec son autorité nous parvenions à éclairer Frank et à l'arracher aux piéges d'une femme artificieuse.

— En attendant, dit Randal, je vais chercher Frank et faire de mon mieux auprès de lui. Laissez-moi aller, je serai de retour dans une heure.

— Je vous accompagne, dit le curé.

— Excusez-moi, mais je crois que deux jeunes gens causeront plus ouvertement ensemble qu'en présence d'un tiers, si sage et si bien intentionné qu'il soit.

— Laissez aller Randal, » grommela le squire.

Et Randal sortit.

Il passa quelque temps avec Frank, et le lecteur devinera aisément comment ce temps fut employé. En quittant le logis du jeune homme, il se sentit soudain arrêté par le squire en personne.

« J'étais trop impatient pour rester à la maison à écouter les phrases du curé, dit M. Hazeldean. Je me suis débarrassé de Dale. Dites-moi ce qui s'est passé. Oh! ne craignez rien; je suis un homme et je saurai tout supporter. »

Randal passa le bras du squire sous le sien, et l'entraîna dans le parc adjacent.

« Mon cher monsieur, lui dit-il tristement, ce que je vais vous dire est tout à fait confidentiel. Je ne vous le répète que parce que, sans cette confidence, je ne saurais comment vous conseiller sur la marche à suivre. Si je trahis Frank, ce n'est que pour son bien et vis-à-vis de son propre père — Seulement ne lui en dites rien. Il ne me le pardonnerait pas, et je perdrais toute influence sur lui.

— Dites, dites, fit le squire, parlez. Non, je ne dirai jamais à cet ingrat que j'ai appris ses secrets par un autre.

— Eh bien donc, dit Randal, voici tout le secret de son engagement avec Mme di Negra; il l'a trouvée endettée et même sur le point d'être arrêtée.

— Endettée! arrêtée! la Jézabel!

— Et en payant ses dettes et la sauvant du déshonneur, il lui a rendu un service qu'aucune femme d'honneur ne peut accepter que d'un futur mari. Pauvre Frank! il s'est laissé prendre. Il faut le plaindre et lui pardonner. »

A la grande surprise de Randal, le visage du squire s'éclaircit soudain.

« Je vois, je vois ce que c'est, s'écria-t-il en frappant sur sa caisse. J'y suis, j'y suis; ce n'est qu'une affaire d'argent. Je puis l'acheter. Si elle a accepté son argent, la misérable mercenaire, elle acceptera bien le mien. Peu importe ce qu'il m'en coûtera, fût-ce la moitié de ma fortune, tout s'il le faut! Je consentirais à ne jamais revoir le manoir d'Hazeldean, pourvu que je sauve mon fils du déshonneur et du malheur, car il sera malheureux, lorsqu'il saura qu'il a brisé mon cœur et celui de sa mère. Et pour une créature comme celle-là! Mille

remercîments, mon garçon? Où demeure cette créature? Je vais la trouver de ce pas. » Tout en parlant, le squire avait tiré son portefeuille de sa poche, et il se mit à compter les billets de banque qui y étaient contenus.

Randal essaya d'abord de combattre la résolution hardie du squire, mais celui-ci s'y était attaché avec toute l'obstination de son caractère. Il coupa court à toute l'éloquence de Randal en lui disant :

« Ne perds pas tes paroles; j'y suis décidé; et si tu ne veux pas me dire où elle demeure, il me sera facile de le savoir, à ce que je suppose. »

Randal réfléchit un instant. « Après tout, se dit-il, pourquoi pas? Il lui parlera certainement de façon à blesser sa fierté et à irriter Frank au dernier point. Laissons-le aller »

Il donna donc l'adresse demandée. Et le squire, frappant le pavé de sa canne, lui fit un signe d'adieu et se dirigea vers May-Fair avec autant de résolution et de confiance que s'il partait pour acheter une vache à la foire.

CHAPITRE XLIX.

« Approchez la lumière, dit John Burley, plus près, plus près encore. »

Léonard obéit et plaça la chandelle sur une petite table à côté du malade.

Burley avait le délire, mais il régnait une certaine suite dans ses divagations. Horace Walpole disait que chez lui l'estomac survivrait à tout le reste. Ce qui survivait chez Burley, c'était son bizarre génie. Il regardait attentivement la flamme de la chandelle : « Elle vit toujours dans l'air, dit-il.

— Qu'est-ce qui vit toujours? »

Burley éleva la voix : « La lumière, » dit-il.

C'était la seconde nuit que Léonard passait près de Burley, et l'état de celui-ci empirait rapidement. Il n'avait plus que quelques jours à vivre, que quelques heures peut-être. Il avait laissé voir une vive émotion en retrouvant Léonard. Depuis lors il avait été plus calme : « Je craignais que mon mauvais exemple ne vous eût perdu, » lui avait-il dit avec une lueur de gaieté qui bientôt avait fait place à l'attendrissement lorsqu'il avait ajouté : « Cette idée m'était douloureuse.

— Non, non; vous m'avez au contraire fait beaucoup de bien.

— Répétez-le moi, lui dit Burley sérieusement, cela me rend le cœur plus léger. »

Il avait écouté l'histoire de Léonard avec un profond intérêt, et il aimait à l'entendre parler de la petite Hélène. Il avait découvert le

secret du jeune homme, et il encourageait les espérances qui se mêlaient dans son cœur à beaucoup de crainte et de tristesse. Burley ne parlait jamais sérieusement de son repentir; il n'était pas dans son caractère de parler sérieusement de ce qui l'affectait profondément. Ses puissants instincts animaux s'étaient éteints en même temps que la force physique qui les excitait. Nous ne sortons de notre existence sensuelle que lorsque nous cessons d'être asservis par le présent, qui est le domaine des sens. L'être sensuel s'évanouit en nous lorsque nous vivons dans le passé ou dans l'avenir. Or le présent n'existait plus pour Burley; il n'en pouvait plus être l'esclave ni le roi.

Ce soir-là Burley, jusqu'à l'heure où il s'était mis au lit, s'était montré plus animé qu'à l'ordinaire et il avait retrouvé quelques éclairs de son ancienne éloquence, sinon de son ancienne gaieté. Entre autres choses il avait parlé avec beaucoup d'intérêt de certains poëmes et autres manuscrits laissés dans la maison par quelqu'un qui y avait logé avant lui, poëmes que mistress Goodyer, le lecteur doit se le rappeler, l'avait vainement prié de lire lors de sa dernière visite au cottage. Mais il avait alors Jacob avec qui il causait, et la bouteille d'eau-de-vie à finir, et son besoin d'agitation ramenait sa pensée vers les orgies de Londres. Aujourd'hui le pauvre Jacob était mort, ce n'était plus de l'eau-de-vie que le malade recevait de la veuve, et Londres lui apparaissait dans le lointain entouré de ses brouillards comme un monde évanoui dans des nébuleuses; en sorte que, pour plaire à son hôtesse et se distraire de ses propres pensées, il avait consenti, peu de temps avant que Léonard ne l'eût retrouvé, à parcourir les annales d'une vie obscure, inconnue du monde, et entièrement étrangère à ses habitudes de jouissances grossières. « Je me suis amusé, dit-il, à bâtir là-dessus tout un roman. Ces papiers pourront vous servir, à vous qui êtes auteur. J'ai dit à mistress Goodyer de les mettre dans votre chambre. Parmi ces manuscrits se trouve un journal, le journal d'une femme, dont la lecture m'a vivement touché. Il semble qu'un homme entre dans un autre monde, aussi nouveau pour lui que l'orbite de Sirius, lorsqu'il se transporte au centre du cœur d'une femme et y surprend une vie si totalement différente de la nôtre. Et dans ces annales, sire poëte, se trouvaient prodigués autant de génie, d'énergie et de vie, que le rude John Burley en a jamais dépensé. Pauvres génies! sommes-nous donc tous les mêmes, si ce n'est lorsque nous nous attachons à quelque matière grossière et que nous traversons les flots en fureur sur une planche, ou sur un baril de harengs? » — Après avoir laissé échapper ce cri de secrète angoisse, John Burley avait de nouveau montré des symptômes de fièvre et de délire. Lorsqu'on l'eut remis au lit, il continua à se parler à lui-même jusqu'à ce que vers minuit il demanda à Léonard de rapprocher de lui la lumière. Après quoi il se tint tranquille, la tête tournée vers la muraille. Léonard était tristement debout près du lit, et mistress Goodyer, qui ne prenait pas garde à ce que disait Burley, ne s'inquiétant que de son état physique, trempait des compresses dans de l'eau glacée pour les lui mettre

sur le front. Mais tandis qu'elle s'approchait en lui parlant doucement, Burley se souleva sur son coude et écartant de la main la compresse : « Je n'en ai pas besoin, dit-il d'une voix calme, je vais mieux maintenant. Cette lumière et moi, nous nous entendons, et je crois tout ce qu'elle me dit. Ne craignez rien, je ne divague pas. » Et il regarda son hôtesse en souriant si affectueusement que la pauvre femme, qui l'aimait comme un fils, ne put retenir ses larmes. Il l'attira vers lui et la baisa au front. « Calmez-vous, folle que vous êtes, lui dit-il avec affection. Vous conterez aux pêcheurs qui viendront chez vous comment John Burley y est venu pour pêcher une perche à un œil qu'il n'a jamais pu attraper, et comment lorsqu'il finit par y renoncer, n'ayant plus d'amorces et sa ligne s'étant brisée dans les roseaux, vous avez consolé le pauvre diable. Il y a de par le monde plus d'un brave garçon qui sera bien aise d'apprendre que John Burley n'est pas mort à l'hôpital. Embrassez-moi, vous aussi, Léonard. Que Dieu vous bénisse tous deux ! et maintenant je voudrais dormir. » Ses joues étaient mouillées des larmes de ses deux amis, et ses yeux humides et brillants. Il retomba sur sa couche, et mistress Goodyer voulant ôter la lumière il s'agita et murmura : « Laissez-moi la lumière jusqu'à la fin, » et, étendant le bras, il tira le rideau de façon à ce que la lumière tombât en plein sur son visage. Au bout de quelques minutes il dormait du sommeil calme et régulier d'un enfant.

La vieille femme s'essuya les yeux et attira Léonard dans la chambre voisine, où elle lui avait préparé un lit. Il n'avait pas quitté la maison depuis qu'il y était entré avec le docteur Morgan. « Vous êtes jeune, monsieur, dit l'hôtesse, et la jeunesse a besoin de sommeil. Couchez-vous un peu et je vous appellerai lorsqu'il s'éveillera.

— Non, je ne pourrais dormir, dit Léonard. Je vais veiller à votre place. »

L'hôtesse secoua la tête. « Je veux le garder jusqu'au bout, monsieur, dit-elle, mais je crains qu'il ne se fâche, lorsqu'il se réveillera, car il est devenu très-soigneux des autres.

— Ah ! s'il eût été aussi soigneux de lui-même ! » murmura Léonard, puis il s'assit près de la table, et en y posant le coude, fit tomber à terre quelques papiers.

Il tressaillit au bruit. « Qu'est-ce que cela? » dit-il. L'hôtesse ramassa les manuscrits et les remit en ordre.

« Ah ! monsieur, c'est lui qui m'a dit de mettre là ces papiers. Il a pensé que cela vous empêcherait de vous désoler à son sujet, si vous passiez la nuit à veiller. Et puis il songeait aussi à moi, car j'ai tant désiré de retrouver la pauvre jeune dame qui les a laissés ici. Je l'aimais presque autant que lui, plus peut-être, jusqu'à ce moment où.... où je vais le perdre. »

Léonard ne donna pas même un coup d'œil aux papiers; ils ne pouvaient l'intéresser dans un pareil moment.

L'hôtesse continua : « Peut-être est-elle allée au ciel avant lui ; elle n'avait pas l'air de vouloir demeurer longtemps en ce monde. Elle nous quitta si subitement, qu'outre ces papiers nous avons encore ici

beaucoup de choses à elle ; j'ai toujours soin de les mettre à l'air, de les secouer et de les parfumer de lavande, dans le cas où elle viendrait les reprendre. Vous n'avez jamais entendu parler d'elle, monsieur ? ajouta la bonne femme avec simplicité et en faisant une révérence.

— D'elle, de qui ?

— M. John ne vous a-t-il pas dit son nom ? De notre chère mistress Bertram. »

Léonard tressaillit ; c'était justement le nom que la recommandation d'Harley avait fixé dans sa mémoire.

« Bertram ! répéta-t-il. Êtes-vous bien sûre ?

— Oh ! oui, monsieur. Et bien des années après qu'elle nous eut quittés, il vint ici un paquet qui lui était envoyé de l'autre côté de la mer. Nous le reçûmes et le gardâmes, et Jacob voulut rompre le cachet pour voir si cela nous apprendrait quelque chose à son sujet ; mais tout était écrit dans une langue étrangère, nous n'en pûmes lire un mot.

— Avez-vous ce paquet ? Montrez-le moi, je vous prie, il peut être de la plus haute valeur ; mais non, ce sera pour demain, je ne puis penser en ce moment qu'au pauvre Burley. »

Léonard fit signe qu'il désirerait garder le silence et rester seul ; mistress Goodyer le laissa et rentra sur la pointe du pied dans la chambre de Burley.

Le jeune homme demeura quelque temps plongé dans une profonde rêverie. La lumière, murmura-t-il, c'est bien souvent le dernier mot de ceux qui vont entrer dans les ténèbres de la mort. Il se retourna et en face de lui, à travers le treillis du cottage il aperçut, non plus la misérable lumière allumée par des mains humaines, mais la calme et sainte splendeur d'un beau clair de lune, qui éclairait l'humble plancher et jusqu'au seuil de la chambre mortuaire.

Léonard demeura immobile, suivant de l'œil la lumière argentée.

Soudain un cri se fit entendre. Léonard frémit et courut dans la chambre voisine. La vieille femme était à genoux auprès du lit, cherchant à réchauffer les mains de Burley, et regardant avec effroi son visage. Un coup d'œil suffit à Léonard. Tout était fini. Burley était mort pendant son sommeil, tranquille et sans pousser un seul gémissement. Ses yeux étaient à demi ouverts et son regard avait cette inexprimable douceur que laisse parfois la mort ; il était encore tourné du côté de la lumière. Léonard lui ferma les paupières avec un tendre respect, et lorsqu'il recouvrit son visage, un sourire d'adieu errait encore sur les lèvres de son ami.

CHAPITRE L.

Nous avons vu le squire Hazeldean, confiant dans le contenu de son portefeuille et dans sa connaissance de la nature mercenaire des étrangères, partir pour sa visite à Béatrix di Negra. Randal, resté seul, réfléchissait avec complaisance aux résultats probables de la brusque négociation de M. Hazeldean, et convaincu qu'une de ses trouées vers la fortune s'éclaircissait de plus en plus, il s'occupait, avec l'infatigable activité d'un fondateur de cités dans un nouveau campement, à élaguer les branches qui encombraient et obscurcissaient les autres.

Pendant ce temps le hasard combattait en sa faveur dans le boudoir de May-Fair. Le squire avait trouvé la marquise chez elle; il s'était nommé et lui avait brièvement expliqué ce dont il s'agissait. Il lui avait dit qu'elle s'était trompée en croyant prendre dans ses filets un riche héritier; que, grâce au ciel, il était libre de laisser ses domaines à son charretier si bon lui semblait, mais qu'il était disposé à bien faire les choses et à se montrer libéral, et tout prêt à lui donner la somme qu'elle exigerait pourvu qu'elle lui rendît son fils.

Dans un autre moment Béatrix eût peut-être ri d'un discours si étrange, ou peut-être eût-elle fait éclater le ressentiment d'une patricienne et la fierté d'une femme; mais elle était abattue, ses nerfs étaient ébranlés; le sentiment de sa position dégradante, de la dépendance où elle était de son frère, combiné avec la suprême douleur qu'elle avait éprouvée en voyant s'évanouir les rêves qui avaient un instant charmé sa misérable vie, tout se réunissait pour l'accabler. Elle écouta pâle et muette, et le pauvre squire croyait toucher à un résultat favorable lorsqu'elle éclata soudain en bruyants sanglots, et au même moment Frank entra dans le salon. A la vue de son père et de Béatrix en larmes, Frank oublia tout respect filial. Il devint fou de colère à l'insulte faite à la femme qu'il adorait, et qu'en quelques paroles tremblantes elle lui avait expliquée. Le père et le fils échangèrent des paroles blessantes, qui se terminèrent par l'injonction et la menace suivantes de la part du squire.

« Sortez d'ici à l'instant, monsieur; sortez avec moi, ou aujourd'hui même je vous déshérite. »

La réponse du fils ne s'adressa pas au père; il se jeta aux genoux de Béatrix :

« Pardonnez-lui, dit-il, pardonnez-nous à tous deux.

— Quoi! vous préférez cette étrangère à moi; à l'héritage d'Hazeldean! s'écria le squire en frappant du pied.

— Laissez vos domaines à qui vous voudrez; tout ce que j'ambi tionne est ici! »

Le squire demeura un instant immobile à contempler son fils, s'émerveillant de la force de cette passion, que ceux-là seulement peuvent comprendre qui sont sous le charme, et qui sacrifie à son autel fatal l'avenir comme le passé. Le père passa rapidement sa main sur ses yeux pour y essuyer une larme qui avait jailli de son cœur gonflé et indigné; puis il fit entendre un son inarticulé, et voyant que parler lui était impossible, il se dirigea vers la porte et quitta la maison.

Il traversa les rues, la tête haute, comme fait un homme orgueilleux qui vient d'être profondément blessé et qui s'efforce de secouer des sentiments qu'il regarde comme une faiblesse; ses mains tremblantes tortillaient les boutons de son habit, qu'il voulait croiser sur sa poitrine, comme pour se confirmer dans une résolution contre laquelle son cœur protestait.

Le lecteur se demande peut-être où il allait ainsi, et c'est avec étonnement qu'il le verra s'arrêter dans Grosvenor-Square, à la porte du vaste hôtel de son frère.

Le squire demanda si M. Egerton était chez lui; le concierge sonna le valet de chambre; celui-ci voyant un étranger, dit qu'il ignorait si son maître était visible, mais qu'il allait s'en assurer.

« Ah! murmura le squire, voilà ce qu'est devenue la parenté! Mon fils me préfère bien une étrangère, pourquoi me plaindrais-je d'être traité en étranger dans la maison de mon frère? Veuillez, reprit le squire à haute voix et avec douceur, veuillez dire à votre maître que je me nomme William Hazeldean. »

Le domestique salua très-bas et, sans un mot de plus, conduisit le squire dans la bibliothèque de l'homme d'État, dont il referma la porte après avoir annoncé M. Hazeldean.

Audley était assis devant son bureau, les coffres de fer toujours près de lui; mais cette fois ils étaient fermés, et l'ex-ministre examinait, non plus des documents officiels, mais des lettres d'une nature bien différente; il tenait dans sa main une longue boucle de cheveux blonds qu'il regardait avec tristesse. Il tressaillit en entendant nommer le squire, et instinctivement serra dans sa poitrine cette relique de ses jeunes années, gardant la main sur son cœur, qui battait violemment sous la légère pression de cette boucle dorée.

Les deux frères se tinrent debout devant le foyer de l'homme d'État, se regardant en silence, chacun remarquant involontairement les changements que le temps avait amenés chez l'autre depuis qu'ils ne s'étaient vus.

Le squire, avec sa taille épaisse, ses joues hâlées, son front chauve et sans rides, paraissait ce qu'il était, un homme qui a dépassé le milieu de la vie; on ne pouvait méconnaître en lui le *pater familias*, l'époux et le père, l'homme des liens domestiques et sociaux. Mais *Audley*, qui avait de fait quelques années de moins que le squire,

malgré les lignes qu'avaient tracées sur sa belle figure les soucis et les angoisses de l'ambition, conservait encore la grâce de la jeunesse. Les hommes des villes restent jeunes plus longtemps que ceux de la campagne, c'est là une observation qui n'a pas échappé à Buffon et dont il donne les raisons. Egerton n'avait rien de l'homme marié, car la solitude avait gravé son empreinte ineffable sur l'homme dont la vie était depuis si longtemps isolée.

Audley fut le premier à parler et à avancer la main. « C'est bien à vous, William, dit-il de sa voix grave et sonore. Vous venez me voir aujourd'hui que je suis ce que les hommes appellent déchu. Le ministre que vous blâmiez n'est plus, vous revenez voir le frère. »

Le squire fut calmé et attendri par ces paroles. Il serra cordialement la main qui lui était tendue, puis, secouant la tête pour désavouer honnêtement le motif que lui attribuait Egerton : « Non, non, Audley, dit-il, je suis plus égoïste que vous ne le croyez. Je suis venu.... je suis venu pour vous demander votre avis.... non, votre opinion.... mais vous êtes occupé....

— Asseyez-vous, William. Lorsque vous êtes entré, j'étais plongé dans les souvenirs des anciens jours; votre présence m'en rappelle de plus anciens encore et de ces jours qui ne laissent point d'ombres, alors que leurs soleils sont couchés. »

L'orgueilleux ministre sembla craindre d'en avoir trop dit. Sa nature positive rougissait de ce sentiment et de cette expression poétiques. Il ajouta d'un ton plus froid : « Vous venez me demander mon opinion ? sur quoi ? sur quelque affaire politique.... quelque bill du Parlement qui atteint vos propriétés ?

— Au diable soient mes propriétés! Il s'agit bien de propriétés quand un homme est frappé au cœur! Ah! bien oui! la propriété! Mais vous n'avez pas d'enfants, vous, vous êtes bien heureux!

— Oui, comme vous le dites, je suis très-heureux! — Votre fils vous aurait-il mécontenté? J'ai entendu dire beaucoup de bien de lui dernièrement.

— Laissons là mon fils. Que sa conduite soit bonne ou mauvaise, c'est mon affaire, » dit le pauvre père avec impatience, également incapable d'entendre Audley louer ou blâmer son fils rebelle. Puis il se leva un instant, respira bruyamment, comme un homme qui manque d'air, et posant sa large main brune sur l'épaule de son frère, lui dit : « Randal Leslie me dit que vous êtes un homme sage et d'une expérience consommée. Je n'ai pas de peine à le croire. Le curé Dale ajoute que vous avez un cœur chaud et dévoué, ce qui me paraît plus étonnant chez un homme qui a vécu si longtemps à Londres, qui n'a ni femme ni enfant.... un homme veuf, membre du Parlement, et de plus représentant une ville de commerce. Ne riez pas, tout ceci n'a rien de risible pour moi, je vous assure. Vous connaissez une étrangère qu'on appelle Négra ou Nègre — bien qu'elle ne soit pas noire le moins du monde — au moins à l'extérieur. Est-ce là une femme qu'un gen-

tilhomme campagnard doive désirer de voir épouser à son fils.... oui ou non ?

— Non, en vérité, dit Egerton gravement, et j'espère que votre fils ne fera pas une pareille folie. Est-ce lui que vous voulez que je voie ou bien elle? Parlez, mon cher William, que désirez-vous de moi ?

— Rien; ce que vous avez dit me suffit, » répliqua le squire d'un air sombre, et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Audley lui prit la main qu'il serra fraternellement. « William, dit-il, nous sommes depuis longtemps étrangers l'un à l'autre, mais je ne saurais oublier que la dernière fois que nous nous sommes vus chez lord Lansmere, lorsque je vous pris à part pour vous dire : « William, si j'échoue dans cette élection, il me faudra renoncer à tout « espoir d'une carrière politique; mes affaires sont embarrassées; je « n'accepterai point d'argent de vous, mais j'aurai recours à une pro« fession, et en cela vous pouvez m'être utile; » vous devinâtes aussitôt ma pensée et vous me dîtes : « Faites-vous homme d'Église, le béné« fice d'Hazeldean est vacant, j'y mettrai quelqu'un en attendant que « vous soyez ordonné. » Je n'oublie pas cela. Plût à Dieu que j'eusse songé tout d'abord à ce paisible refuge contre tout ce qui me tourmentait alors, mon sort eût sans doute été plus heureux. »

Le squire regardait Audley avec une surprise qui domina un instant ses pénibles émotions.

« Plus heureux! Mais tout vous a réussi, et maintenant vous êtes riche et.... Vous secouez la tête. Mon frère! serait-il possible que vous eussiez besoin d'argent? — Quoi! — n'en accepteriez-vous pas du fils de votre mère? Mais c'est une absurdité! » Et le squire ouvrit son portefeuille. Audley le referma doucement. J'ai assez pour moi, dit-il, mais puisque vous me parlez si affectueusement, je vous demanderai une grâce. Si je mourais avant d'avoir, comme je le voudrais, pu établir le jeune parent de ma femme, Randal Leslie, voudriez-vous l'aider dans sa carrière, autant qu'il vous serait possible sans faire tort à d'autres.... à votre fils?

— Mon fils! il est pourvu, il a la propriété du Casino. Grand bien lui fasse! Vous avez justement mis le doigt sur ce qui m'amène ici. Ce Randal Leslie me semble un digne garçon, et il a dans les veines du sang d'Hazeldean. Vous vous intéressez à lui parce qu'il était parent de votre femme. Pourquoi ne ferais-je pas de même, alors que sa grand'mère était une Hazeldean? Mon but principal, en venant vous voir, était de vous demander ce que vous comptez faire pour lui; si vous ne pourvoyez à son établissement, je me regarderai comme obligé en conscience de m'en charger. Votre requête arrive donc à-propos; je songe à modifier mon testament. Je peux lui substituer une partie de mes domaines et lui léguer en outre une bonne somme d'argent. Vous m'assurez que c'est un brave garçon et que cela vous fera plaisir, Audley?

– Pourvu toutefois que ce ne soit pas aux dépens de votre fils.— Un instant, William. — A propos de cet absurde mariage avec

Mme di Negra — qui vous a dit que Frank voulait faire cette sottise?

— Il me l'a dit lui-même, mais n'importe. Randal et moi nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour l'en dissuader, et Randal m'a conseillé de venir vous trouver.

— Il a agi généreusement alors, je suis bien aise de l'apprendre, dit Audley, dont la figure s'éclaircit. J'ai peu d'influence sur cette dame; néanmoins je puis essayer d'un conseil. Ne regardez pas ce mariage comme fait parce qu'un jeune fou le désire. La jeunesse est téméraire et emportée!

— La vôtre ne l'a pas été, toujours, répliqua brusquement le squire. Vous avez fait un assez bon mariage, ce me semble. Il y a une chose à dire à votre louange; vous vous êtes montré, à mon avis (excusez-moi), un assez mauvais politique, mais vous avez toujours agi en *gentleman*. Ce n'est pas vous qui auriez déshonoré votre famille en épousant une....

— Chut! fit doucement Audley. N'exagérons rien; Mme di Negra est d'une grande naissance, et si le scandale....

— Le scandale! répéta le squire en pâlissant. Parlez-vous bien de la femme d'un Hazeldean? Du moins elle ne s'assiéra jamais au foyer où la mère de Frank est maintenant assise, et quoi que je fasse pour celui-ci, ses enfants n'en hériteront pas. Aucun métis papiste ne possédera jamais Hazeldean. Je vous suis obligé, Audley, de vos bons sentiments; mais écoutez-moi : je suis stupéfait de vous avoir vu secouer ainsi la tête lorsque j'ai dit que vous étiez riche; et d'après ce que vous dites de l'avenir de Randal, je devine que vous autres, beaux messieurs de Londres, n'êtes pas si rangés que nous le sommes; — vous m'entendrez; j'y suis résolu. Je vous répète donc que j'ai quelques milliers de livres tout à fait à votre service; bien que vous ne soyez pas un Hazeldean, cependant vous êtes le fils de ma mère, et puisque je vais refaire mon testament, je puis tout aussi bien y ajouter le nom d'Egerton que celui de Leslie. Tut, tut! Vous êtes le plus jeune et vous n'avez pas de fils, par conséquent vous vivrez plus longtemps que moi.

— Mon bon frère, dit Audley, croyez-moi, je n'aurai jamais besoin de votre argent. Et quant à Leslie, ajoutez aux cinq mille livres que je compte lui laisser une somme égale par votre testament, et j'estimerai que justice lui a été rendue. »

Remarquant que le squire, bien qu'il eût écouté attentivement, ne se hâtait pas de répondre, Audley remit la conversation sur Frank, et, avec le tact d'un homme du monde, soutenu de la cordiale sympathie que lui inspirait le chagrin de son frère, il plaida si bien la cause de Frank, il prêcha si habilement la sagesse de l'indulgence et de la patience, et l'appel aux sentiments filials plutôt que le recours aux menaces paternelles, que le squire s'attendrit en dépit de lui-même et sortit de la maison de son frère beaucoup moins furieux et moins désolé qu'il n'y était entré.

Il était encore dans le square lorsqu'il rencontra Randal se dirigeant vers l'hôtel d'Egerton en compagnie d'un individu très-pimpant, avec de superbes moustaches noires et un air fort satisfait de lui-même. Randal et ce personnage échangèrent rapidement quelques mots à voix basse, puis le premier s'écria :

« Quoi, monsieur Hazeldean, vous avez été chez votre frère ! est-ce bien possible ?

— Vous m'avez conseillé d'y aller, et j'y suis allé. Je savais à peine ce que je faisais, mais je suis bien aise d'y avoir été. Au diable la politique et l'intérêt territorial ! Que me font maintenant toutes ces choses ?

— Vous aurez été battu chez Mme di Negra, dit Randal, tirant à part le squire.

— Ne me parlez jamais d'elle ! s'écria le squire en fureur. Et quant à cet ingrat.... mais je ne veux pas me montrer très-dur envers lui.... il aura de l'argent tant qu'il voudra pour vivre avec elle (à condition toutefois qu'il l'empêchera de venir chez moi). Oui, il en aura assez pour l'empêcher, lui, de spéculer sur ma mort et d'emprunter des *post-obit* sur le Casino.... car il en viendra là.... Non, cependant, j'espère que je lui fais tort en disant cela; je me suis toujours montré trop bon père pour qu'il calcule l'époque de ma mort. Après tout, continua le squire commençant à faiblir, comme dit Audley, le mariage n'est pas fait; rien d'étonnant à ce qu'il ait été la dupe de cette femme, il est jeune et il a un cœur ardent. Sois tranquille, mon garçon, je n'oublie pas avec quelle chaleur tu as toujours pris son parti; avant de rien décider, je veux au moins me consulter avec sa pauvre mère. »

Randal mordit sa lèvre pâle et un nuage de mécontentement passa sur son visage.

« Vous avez raison, monsieur, dit-il doucement; ne précipitez rien. Je pensais justement à vous et à notre pauvre cher Frank au moment même où je vous ai rencontré. Je me demandais si en révélant à Mme di Negra les embarras pécuniaires de Frank, nous ne l'amènerions pas à le refuser, et je me rendais chez M. Egerton pour lui demander là-dessus son opinion, en compagnie de ce monsieur.

— Ce monsieur ! Eh qu'a-t-il besoin de mettre le nez dans mes affaires de famille ? Qui diable est-il ?

— Ne m'interrogez pas; permettez-moi d'agir. » Mais le squire continuait à regarder de travers le personnage à moustaches noires qui attendait patiemment à quelques pas en arrière, en rajustant le camélia qu'il portait à sa boutonnière.

« Il a l'air bien baroque. Est-ce encore un étranger ? demanda enfin le squire.

— Non, pas précisément. Cependant il connaît tous les embarras de Frank et....

— Quels embarras ! Les dettes qu'il a payées pour cette femme ! Comment s'est-il procuré l'argent ?

— Je n'en sais vraiment rien, et c'est pourquoi j'avais prié le ba-

ron Lévy de m'accompagner chez M. Egerton afin qu'il lui expliquât en particulier....

— Le baron Lévy! interrompit le Squire. Lévy, Lévy; mais j'ai entendu parler d'un Lévy qui a ruiné le pauvre Thornhill, un usurier! un prêteur sur gages, est-ce là l'homme qui connaît les affaires de mon fils? Je m'en vais bientôt le savoir. »

Randal prit le bras du squire : « Arrêtez, arrêtez, je vous en conjure. Si vous voulez connaître réellement l'état des affaires de Frank, il ne faut pas vous adresser directement au baron comme le père de son client, il ne vous répondrait pas. Mais si je vous présente à lui simplement comme une personne de ma connaissance et que je mette la conversation sur Frank (ces sortes de choses à Londres n'étant jamais tenues secrètes, excepté pour les parents des jeunes gens), je ne doute pas qu'il ne parle ouvertement.

— Arrangez cela comme vous l'entendrez. » Randal prit le bras de M. Hazeldean et se rapprocha de Lévy. « Un de mes amis qui arrive de la campagne, baron, dit-il. » Lévy salua profondément et tous trois se remirent à marcher lentement.

« A propos! fit Randal pressant significativement le bras de Lévy, mon ami est venu à Londres, avec la mission peu agréable de régler les dettes d'un autre, d'un jeune homme à la mode, son parent. Personne, monsieur (se tournant vers le squire) n'est plus propre à vous aider dans un arrangement de cette sorte que le baron Lévy.

LE BARON. (Modestement et d'un air de moraliste). J'ai quelque expérience en ces matières et je me fais un devoir d'aider les parents et les amis des jeunes gens, qui faute de réflexion, se ruinent souvent pour toute leur vie. J'espère que le jeune homme en question n'est pas entre les mains des juifs?

RANDAL. Les chrétiens sont tout aussi désireux de trouver un bon intérêt de leur argent que peuvent l'être les juifs.

LE BARON. C'est vrai; mais ils n'ont pas toujours autant d'argent à prêter. La première chose à faire, monsieur (se tournant vers le squire) c'est de racheter tous les billets de votre parent qui peuvent se trouver en circulation. Nous les obtiendrons probablement à bon compte à moins que le jeune homme ne soit héritier de quelque propriété qui doive lui appartenir prochainement selon le cours de la nature.

RANDAL. Oh! non, pas prochainement; son père est encore jeune et vigoureux (appuyant sur le bras de Lévy), et quant aux *post-obit*....

LE BARON. Les *post-obit* sur bonne garantie coûtent davantage à racheter, quelque bien portant que soit le parent.

RANDAL. J'aime à croire qu'il n'y a pas beaucoup de fils capables de spéculer ainsi de sang-froid, sur la mort de leur père.

LE BARON. Ah! ah! On voit qu'il est jeune, notre ami Randal.

RANDAL. Je ne suis pas plus scrupuleux qu'un autre, sans doute, et je me suis souvent trouvé serré de près, mais j'irais pieds nus plutôt que de donner des garanties sur le tombeau de mon père. Je n'imagine rien de plus propre à détruire les sentiments de la nature,

ni à inspirer l'ingratitude et la fausseté que de presser la main d'un père en calculant l'époque où cette main retombera en poussière, que de supputer tranquillement avec des étrangers ses chances de vie d'après une table d'assurance, et lorsqu'on voit les embarras et les difficultés croître autour de soi, de se dire selon l'argot fashionable. « Tout s'arrangerait si le gouverneur voulait seulement mourir. » Et celui qui s'est accoutumé à recourir aux *post-obit* s'endurcira infailliblement jusque-là. »

Le squire poussa un profond gémissement et si Randal eût continué une minute de plus, il eût pleuré comme un enfant. « Mais, reprit Randal changeant de ton, je crois que le jeune homme dont nous parlions tout à l'heure, Lévy, avant que monsieur ne se fût joint à nous, est sur ce point de la même opinion que moi. Il a pu faire des billets, mais il ne signera jamais de *post-obit*.

Le baron (qui obéit avec l'intelligente docilité d'un cheval bien dressé aux différents signes de Randal). Bah ! Le gaillard dont nous parlons ? Il ne serait pas si sot que de payer inutilement vingt-cinq pour cent d'intérêt. Ne pas signer de *post-obit*. Bien entendu, il en a signé un.

Randal. Vous vous trompez, j'en suis sûr.

Le squire. Lâchant le bras de Randal et saisissant celui de Lévy. Entendez-vous parler de Frank Hazeldean ?

Le baron. Excusez-moi, mon cher monsieur, je ne nomme jamais personne devant les étrangers.

Le squire. Encore les étrangers ! je vous dis que je suis le père du jeune homme, monsieur. Est-ce de lui qu'il s'agit, oui ou non ? Répondez. Et le squire serra le bras de Lévy avec la force d'une vis de fer.

Le baron. Doucement, monsieur, vous me faites mal ; mais je comprends vos sentiments. Randal vous avez eu tort de m'exposer à une indiscrétion ; mais je veux rassurer M. Hazeldean, car bien que son fils ait été un peu dissipé....

Randal. La faute en est surtout aux piéges que lui a tendus une créature artificieuse.

Lévy. Oui, une créature artificieuse, cependant il s'est montré plus prudent que vous ne le supposeriez, et ce *post-obit* même en est une preuve, ce seul acte lui a permis de payer des billets toujours grossissants, qui en fussent arrivés à ruiner même le domaine d'Hazeldean ; tandis qu'une hypothèque sur la réversibilité du Casino....

Le squire. Il a fait la chose, alors ? Il a signé un *post-obit* ?

Randal. Non, non, Lévy, vous êtes sans doute dans l'erreur.

Le baron. Mon cher Leslie, un homme de l'âge de M. Hazeldean ne saurait avoir vos idées romanesques ; il doit comprendre que Frank a agi là dedans en garçon sensé ; c'est qu'il entend très-bien les affaires, notre ami Frank ! Et ce que M. Hazeldean peut faire de mieux, c'est de racheter tranquillement le *post-obit* en question, ce qui mettra ainsi son fils dans sa dépendance.

Le squire. Puis-je voir l'acte de mes propres yeux ?

LE BARON. Certainement; sans cela comment pourriez-vous le racheter? Cependant, c'est à une condition : vous ne me dénoncerez pas à votre fils; et tenez, suivez mon conseil et ne lui dites pas un mot de toute cette affaire.

LE SQUIRE. Faites-moi voir l'acte; que je le voie de mes yeux sans quoi sa mère ne le croira jamais ni moi non plus.

LE BARON. Je puis me rendre chez vous ce soir?

LE SQUIRE. Non, non maintenant, tout de suite.

LE BARON. Vous pouvez vous passer de moi, Randal, et expliquer vous-même à M. Egerton l'affaire relative au bourg de Lansmere. Il n'y a pas de temps à perdre, car L'Estrange pourrait présenter un autre candidat.

RANDAL (bas à Lévy). Ne vous occupez pas de moi, ceci est plus important que tout le reste. (Haut.) Allez avec M. Hazeldean. (Se tournant vers le squire.) Mon digne ami, que ceci ne vous afflige pas par trop. Ce n'est après tout que ce qu'eussent fait neuf jeunes gens sur dix dans les mêmes circonstances. Et il vaut mieux que vous le sachiez; vous pourrez sauver Frank d'une ruine complète et peut-être par suite empêcher le mariage.

— Nous verrons, dit le squire, venez-vous, monsieur Lévy? »

Lévy et le squire s'éloignèrent marchant l'un près de l'autre, sans se donner le bras, et Randal se dirigea vers la maison d'Egerton.

CHAPITRE LI.

Lorsque Egerton entra dans le salon de Mme di Negra, le charme particulier qu'on attribuait à l'austère ministre dans ses relations avec les femmes, eût vivement frappé quiconque ne l'aurait encore vu que dans ses rapports avec les hommes et les affaires. C'était un charme qui formait un contraste complet avec les manières de ceux qu'on appelle généralement les favoris des dames. Ni sourire artificiel, ni amabilité de convention, ni frivole bavardage, ni gaieté contrainte, ni grâces affectées. Ce charme consistait dans une simplicité empreinte d'une singulière douceur.

La nature d'Audley, quels que fussent ses défauts, était essentiellement masculine, et c'était le sentiment qu'il avait de sa mâle puissance qui rendait sa voix si douce et si harmonieuse lorsqu'il s'adressait au sexe faible, et donnait à ses manières une sorte de tendresse indulgente également éloignée de la flatterie et de la présomption.

Frank était parti depuis une demi-heure et Mme di Negra était à peine remise de l'agitation où l'avaient jetée l'affront du père et les supplications du fils.

Egerton lui serra cordialement la main et s'assit auprès d'elle.

« Ma chère marquise, dit-il, nous allons donc devenir parents? Est-il vrai que vous songiez sérieusement à un mariage avec mon neveu Frank Hazeldean. Vous détournez la tête. Je ne connais que deux raisons capables de déterminer une femme libre à abjurer sa liberté devant les autels. Je dis une femme libre, car une veuve l'est, une jeune fille ne l'est pas. La première de ces raisons, c'est une position dans le monde, la seconde c'est l'amour. Lequel de ces deux motifs engage Mme di Negra à épouser M. Frank Hazeldean?

— Il existe d'autres motifs que ceux dont vous parlez, le besoin de protection, le sentiment de l'isolement, la misère de la dépendance, la gratitude qu'inspire une affection honorable. Mais vous autres hommes, vous ne connaissez pas les femmes.

— Vous avez raison, nous ne connaissons pas les femmes et les femmes ne nous connaissent pas. Et cependant chaque sexe parvient à duper l'autre. Écoutez-moi : bien que je connaisse peu mon neveu, je sais que c'est un joli garçon dont une jeune fille pourrait s'amouracher à un bal. Mais vous qui avez connu des intelligences de l'ordre le plus élevé, vous qui avez reçu les hommages d'hommes dont l'esprit et la conversation font paraître les oisifs des salons si fastideux et si insipides, vous ne sauriez me regarder en face et me dire que vous ressentez pour mon neveu rien qui ressemble à de l'amour. Quant à la position, je dois vous informer que s'il se marie, il n'en aura aucune. Il y risquera son héritage, et vous ne trouverez près de ses parents aucun appui. Vous serez encore pauvre et vous ne serez plus libre. Vous n'aurez pas *conquis* cette indépendance après laquelle vous soupirez. La vue d'une figure distraite et mécontente de l'autre côté du foyer vous sera pire que la solitude. Et quant à l'affection reconnaissante, ajouta l'homme du monde, c'est le synonyme poli de tranquille indifférence.

— Monsieur Egerton, on dit que vous êtes de bronze. N'avez-vous jamais ressenti le besoin d'un intérieur, d'une famille?

— Je vous répondrai franchement, dit l'homme d'État; si je ne l'avais ressenti, croyez-vous que j'eusse été et que je voulusse demeurer jusqu'au bout le misérable forçat de la politique? Que mon âme soit ou non de bronze, elle aurait depuis longtemps fondu comme la cire devant le feu si je m'étais assis oisif à rêver d'une *famille*.

— Mais nous autres femmes, répondit Béatrix avec émotion, la vie politique n'existe pas pour nous et nous demeurons oisives à rêver. Oh! continua-t-elle après une courte pause et en joignant les mains avec ferveur, vous me croyez mondaine, cupide, ambitieuse; combien mon sort eût été différent si j'eusse eu une famille, si j'eusse eu quelqu'un à aimer et à vénérer, quelqu'un dont le sourire eût développé ce qu'il y avait de bon en moi, et dont un regard de reproche eût corrigé ce qui y était mauvais.

— Et cependant, dit Audley, presque toutes les femmes du grand monde ont eu le choix une fois dans leur vie et l'ont dédaigné. Com-

bien peu de femmes de votre rang songent à la famille, à l'intérieur en se mariant; combien peu souhaitent de respecter en même temps que d'aimer, et combien dans tous les rangs qui, lorsqu'elles ont possédé le foyer domestique, en ont volontairement perdu l'abri.... les unes par ennui, les autres par fatigue, d'autres pour un moment de caprice, de soupçon, de jalousie, pour une idée bizarre, un accès de colère, une bagatelle, un feu follet, un rêve! Vous dites vrai, les femmes se plaisent dans les rêves. Le sens commun, le monde réel est au-dessus ou au-dessous de leur intelligence. »

Tous deux gardèrent alors le silence, Audley le rompit le premier. « Ne perdons pas, dit il, avec un sourire moitié triste et moitié cynique, notre temps à parler sentiment; nous savons trop pour cela ce qu'est véritablement la vie telle que nous l'ont faite nos fautes ou nos malheurs. Encore une fois je vous conjure de réfléchir avant de consentir à cette absurde demande de mon neveu. Soyez-en sûre, ou vous pourrez accueillir une demande plus digne de votre ambition, ou bien en renonçant au rang et à la fortune, avec votre beauté et votre cœur romanesque, vous rencontrerez un homme qui du moins pendant une saison de bonheur, si l'amour humain ne peut durer davantage, vous dédommagera de votre sacrifice; Frank ne le pourra jamais. »

Béatrix détourna la tête pour cacher les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

« Réfléchissez bien à tout ceci, dit Audley du ton le plus doux de sa voix mélodieuse. Vous souvenez-vous que lorsque vous arrivâtes en Angleterre je vous dis que ni le mariage ni l'amour n'avaient d'attraits pour moi. Après cette confession nous devînmes amis, c'est pourquoi je vous parle aujourd'hui comme un des anciens sages, parce que je suis en dehors de toutes les affections et de tous les liens qui égarent généralement notre sagesse. Rien, si ce n'est l'amour véritable (et qu'il est rare! à peine s'il est donné à un seul cœur sur un million de le ressentir), rien, si ce n'est l'amour véritable ne peut nous dédommager de la perte de notre liberté, des soucis et des peines de la pauvreté, de la froide pitié d'un monde que nous méprisons et respectons à la fois. Et tous ces maux et bien d'autres suivraient infailliblement l'acte que vous voulez faire : un mariage imprudent.

— Audley Egerton, dit Béatrix levant sur l'homme d'État ses beaux yeux encore humides, vous convenez que l'amour véritable dédommage d'un mariage imprudent. Vous parlez comme si vous aviez connu l'amour.... vous! Serait-il possible?

— L'amour véritable, j'ai cru autrefois le connaître, mais lorsque maintenant je songe avec remords au passé, je serais tenté d'en douter, n'était-ce de cette souffrance que l'amour réel seul laisse jamais derrière lui :

— Qu'est-ce donc?

— Un vide là! répondit Egerton en montrant son cœur. La désolation! Adieu! »

CHAPITRE LII.

Léonard restait debout près de l'enveloppe mortelle de son ami, et il contemplait, dans ce sourire ineffable de la mort, le dernier rayon qu'y avait laissé l'âme. Après quelque temps il retourna dans la chambre voisine d'un pas aussi léger que s'il eût craint de réveiller le mort. Bien que fatigué de cette longue veille, il sentit qu'il lui serait impossible de dormir. Il s'assit devant la petite table et appuya sa tête sur ses mains, réfléchissant tristement. Ainsi s'écoulait le temps. Il comptait les heures que sonnait en bas l'horloge du vestibule; dans la maison de mort le son d'une horloge a je ne sais quoi de solennel, car pour l'âme que nous regrettons le temps a cessé d'exister. Une sorte de terreur superstitieuse envahit par degrés l'âme du jeune homme. La lune avait disparu, l'aube grise et froide l'éclairait seule, et sa lumière blafarde pénétrait par la porte ouverte jusque dans la chambre mortuaire.

Et là, près du foyer éteint, Léonard distinguait l'hôtesse veillant encore et pleurant tout bas. Il alla vers elle pour lui dire quelques paroles de consolation, elle lui serra la main, puis lui fit signe de se retirer. Il la comprit; elle ne voulait d'autre consolation que le soulagement de ses larmes silencieuses. Il retourna de nouveau dans sa chambre et cette fois ses regards tombèrent sur les papiers dont Burley lui avait parlé. Pourquoi son cœur se serra-t-il soudain et le sang courut-il si rapidement dans ses veines? Pourquoi prit-il ces papiers d'une main tremblante, puis les remit-il sur la table (comme si le courage lui eût manqué), pourquoi les examina-t-il ensuite si avidement? C'est qu'il avait reconnu l'écriture fine et délicate de ces poëmes touchants dont la lecture avait été le grand événement de son adolescence. La mystérieuse figure de Nora se dressait de nouveau devant lui, et il se sentait en présence d'une mère. Il ferma doucement la porte, comme s'il eût voulu exclure avec une piété jalouse, jusqu'à celui qui habitait maintenant le monde des esprits et s'enfermer seul avec le doux fantôme.

Les papiers avaient dans l'origine été cousus ensemble. Ils s'étaient détachés, peut-être entre les rudes mains de Burley, mais l'ordre en était facile à retrouver. Léonard vit bientôt qu'ils formaient une sorte de journal, non pas cependant régulièrement daté, et rapportant les événements de chaque jour. Il y avait des vides, des intervalles, et l'auteur ne s'était pas attaché à une narration suivie. Parfois la prose était remplacée, par une rapide effusion poétique, jaillissant du cœur; d'autres fois le récit abandonné se résumait dans une seule *ligne brûlante*, une seule exclamation de joie ou de douleur! Partout

se révélait une âme d'une exquise sensibilité, et lorsque le génie apparaissait, c'était si naïvement, qu'on était tenté de l'attribuer à une vive émotion. Au début l'auteur ne parlait pas à la première personne.

Le manuscrit s'ouvrait par des descriptions et de courts dialogues entre des personnes dont le nom n'était indiqué que par des initiales. Le style avait la fraîcheur et la simplicité de l'innocence, semblable à une matinée du printemps, il respirait la pureté et le bonheur.

Un jeune homme et une jeune fille, d'humble naissance, cette dernière encore enfant, se promènent les dimanches soirs dans les vertes prairies qui entourent la ville d'ordinaire active et bruyante, mais où ce jour-là s'arrête le travail. Ils ne se disent que quelques mots. On devine, bien que l'écrivain l'ignore encore, combien l'imagination de la jeune fille s'élance au delà du cercle d'idées de son compagnon. C'est lui qui questionne, elle qui répond, et en continuant de lire on s'aperçoit bientôt que le jeune homme aime la jeune fille et qu'il l'aime en vain. Tant de sincérité éclate dans ce récit! Léonard reconnaît déjà dans ce jeune homme le barde villageois, Mark Fairfield. En cet endroit on s'aperçoit d'une lacune dans la narration, mais de courtes sentences, de fines maximes témoignent des progrès de l'intelligence et des années de celle qui écrit. Et bien que l'innocence demeure, le bonheur est moins apparent dans ces pages. Insensiblement Léonard s'aperçoit qu'une phase nouvelle se produit dans l'existence de l'auteur. Les scènes qui se passent autour d'elle ne sont plus celles de la vie laborieuse des champs, et une figure plus belle et plus brillante succède au compagnon des soirées du dimanche. Cette figure, Nora se complaît visiblement à la peindre, elle est du même âge qu'elle; elle est peut-être plus jeune, car c'est bien un adolescent qui est décrit avec sa profusion de boucles blondes, ses yeux étrangers aux larmes et qui contemplent le soleil comme ceux d'un aiglon; avec son sang qui circule bouillant et rapide, avec son désir passionné de la gloire et cette nature franche et généreuse qui se rit hardiment d'un monde qu'elle ignore. Léonard se demandait avec inquiétude quel était ce jeune homme; il craignait de le deviner. On comprend bientôt que cette société nouvelle amène à celle qui écrit le chagrin et la crainte. Certaines phrases changent les conjectures de Léonard en certitude, et il reconnaît à travers les années écoulées dans l'amoureux adolescent — son généreux bienfaiteur.

Des fragments de dialogue révélaient d'un côté la passion d'une nature ardente, de l'autre l'étonnement et la crainte de celle qui plaignait, mais ne pouvait sympathiser. Une grande différence de rang paraissait exister entre ces deux enfants et cette différence semblait fortifier la vertu et affermir le cœur de la jeune fille. Puis quelques phrases, à demi effacées par les larmes, témoignaient de sentiments blessés, d'humiliations souffertes. Une personne ayant autorité, sans doute le père de l'amant, était intervenue, avait questionné, conseillé, adressé des reproches. Il était évident que cette passion n'était pas de celles qui déshonorent; elle prononçait le mot de fuite, mais en même temps celui de mariage.

Les phrases devenaient de plus en plus courtes, et elles exprimaient une ferme résolution. Puis venait un passage si délicieux que les larmes empêchaient presque Léonard de le lire. C'était la description d'une visite faite par l'auteur à ses parents, avant quelque pénible départ. Il distingua la silhouette d'une mère orgueilleuse mais tendre, celle d'un père plus tendre encore mais plus imprévoyant; et ensuite une scène douce et calme entre la jeune fille et son premier amant se terminant ainsi : « Elle mit donc la main de M.... dans celle de sa sœur en disant : « Vous m'avez aimée avec votre imagination, aimez-« la avec votre cœur, » puis elle les quitta fiancés. »

Léonard soupira. Il comprit maintenant comment Mark Fairfield retrouvait dans les traits vulgaires de sa femme un reflet de l'âme et de la beauté de sa sœur.

Soudain l'auteur était à Londres, dans la maison de quelque riche protectrice; cette ombre d'amie sans amitié qui dans le jargon du monde s'appelle une dame de compagnie; elle assistait au gai-mouvement du monde comme à travers les barreaux d'une prison. Pauvre oiseau captif, loin de son bois natal, il lui fallait chanter, cela seul la rattachait à la liberté et à la nature. La protectrice semble partager les craintes de la fugitive au sujet du jeune amant dont elle a repoussé les larmes et les prières; mais c'est l'amant qu'elle craint de voir s'avilir, non pas celle qu'il poursuit; ce qu'elle redoute, c'est une alliance peu convenable pour un héritier de grande naissance; et cette sorte de crainte blesse l'orgueil de l'auteur.

Le récit est suspendu pendant plusieurs mois, comme si Nora *fût* devenue lasse et indifférente, pour recommencer soudain sur un ton nouveau et exprimer des craintes et des espérances jusque là-inconnues. Nora parle tout d'un coup à la première personne, c'est le *je* vivant qui maintenant apparaît dans ces pages. Comment cela? La femme n'est plus une ombre et un secret ignoré d'elle-même; le sentiment vif et intense de l'être individuel s'est emparé d'elle, et l'amour parle haut dans son cœur nouvellement éveillé.

Un personnage nouveau a surgi et tout d'abord le personnage n'est désigné que par *il*, comme s'il était l'unique représentant des myriades d'êtres qui s'agitent sur la terre. A peine a-t-il paru sur la scène que l'on entrevoit quelle agitation inquiète il produit sur l'imagination de Nora. Elle le revêt d'un charme qui probablement est tout en elle-même. Il apparaît comme le parfait contraste de l'adolescent qu'elle a fui. Il est représenté sérieux, mais plein de douceur; sa voix commande le respect, son regard et sa lèvre expriment la force et la dignité contenues. Hélas! celle qui écrit se trahit elle-même; on comprend que le charme naît du contraste, non-seulement avec le caractère du premier amant, mais avec le sien propre. Et maintenant laissant Léonard réfléchir et chercher sa voie au milieu des réticences et des lacunes de ce récit, nous allons expliquer au lecteur ce que journal seul ne pourra révéler au jeune poëte.

CHAPITRE LIII.

Nora Avenel, pour fuir l'amour d'Harley, s'était placée comme dame de compagnie chez une parente valétudinaire de lady Lansmere, à laquelle celle-ci l'avait recommandée. Mais lady Lansmere ne pouvait croire que la généreuse fierté de la pauvre fille résistât longtemps à l'ardente affection de celui qui avait à lui offrir la perspective d'une couronne de comtesse. Elle représentait continuellement à lady Jane la nécessité de marier Nora à un homme d'un rang plus rapproché du sien et autorisait son amie à promettre en son nom une riche dot à la jeune fille. Lady Jane chercha autour d'elle et découvrit sur les confins de ses relations sociales, fort peu étendues d'ailleurs, un jeune procureur, fils naturel d'un lord, et qui était en relation avec les fashionables clients dont la détresse temporaire avait été l'origine de sa fortune. Le jeune avocat était bel homme, élégant et poli. Lady Jane l'invita chez elle, et s'apercevant que la rare beauté de Nora l'avait frappé, elle fit briller à ses yeux la dot promise à celle-ci par la comtesse.

Le procureur fashionable, qui plus tard devint le baron Lévy, n'avais pas besoin de ce stimulant, car bien que pauvre il comptait sur lui-même pour arriver à la fortune, et à l'opposé de Randal, un sang ardent courait dans ses veines. Mais les ouvertures de lady Jane le rendirent confiant dans le succès, et lorsque, après avoir fait une demande positive, il essuya un refus également positif, son amour propre fut cruellement blessé. La vanité était la passion dominante de Lévy ; il s'éloigna dissimulant sa rage, et ignorant lui-même à quel point cette rage, que le temps changea en froide malignité, pouvait devenir haineuse et vindicative, jusqu'à ce que le démon de l'Occasion vint lui suggérer les moyens de la satisfaire.

Lady Jane fut d'abord irritée du refus de Nora ; mais la grâce touchante de cette charmante fille lui avait peu à peu gagné le cœur, avait triomphé même de ses préjugés nobiliaires, et lady Jane finit par s'avouer que Nora méritait mieux que M. Lévy.

Harley avait toujours cru que Nora lui rendait amour pour amour et que la reconnaissance qu'elle devait à lady Lansmere, et un instinct de fierté et de délicatesse, l'empêchaient seuls d'écouter ses prières. Nous lui devons cette justice que, tout opiniâtre et tout passionné qu'il fût, il eût sur-le-champ cessé ses poursuites s'il eût pu croire qu'elle les regardait comme une persécution. Cette erreur était naturelle, car sa conversation avant qu'il eût parlé d'amour, avait ébloui et charmé l'enfant de génie dont les yeux avaient exprimé franchement ce ravissement. Comment Harley eût-il, à son âge, distingué le poëte

d'avec la femme ? Le poëte se plaisait aux promesses d'une âme dont les erreurs mêmes attestaient la richesse et la beauté ; mais à la femme il fallait une nature développée, épanouie, complète. Harley n'était encore qu'un adolescent, et Nora était de celles dont l'idéal est l'homme qui commande, qui impose l'amour.

Harley parvint à découvrir la nouvelle résidence de Nora. Il se présenta chez lady Jane qui lui interdit sa maison ; il lui fut impossible de voir Nora. Il écrivit, mais il ne douta pas que ses lettres ne fussent interceptées, puisqu'elles restaient sans réponse. Son jeune cœur débordait de rage. Il proféra des menaces qui excitèrent les craintes de lady Lansmere et même les prudentes appréhensions de son ami Audley Egerton. A la prière de la mère, aussi bien que d'après le désir du fils, Audley Egerton consentit à se rendre chez lady Jane pour faire connaissance avec Nora, et sincèrement désireux de détourner son ami d'une imprudence qu'il regardait comme fatale, il résolut d'examiner cette perle fameuse et d'en découvrir les défauts. Audley était alors dans la fleur de son ardente et ambitieuse jeunesse. A la dignité naturelle de ses manières se joignaient une suavité et un fini qu'en dépit de l'âge et des affaires il n'avait jamais complétement perdus, car, malgré la parole brève et le regard froid dont l'exercice du pouvoir fait contracter l'habitude, le ministre avait toujours joui de cette popularité personnelle que peut seule donner ce je ne sais quoi qui plaît et qui attire. Il avait dès lors, comme il l'eût toujours depuis, cette gracieuse réserve que La Rochefoucauld nomme *le mystère du corps*, ce voile léger, mais protecteur, qui ne laisse apercevoir que le contour extérieur du caractère et excite l'intérêt en provoquant les conjectures.

L'impression que produisit tout d'abord cet homme sur Nora fut étrange et profonde. Elle avait entendu parler de lui comme de la personne qu'Harley aimait et révérait le plus, et elle reconnut sur-le-champ dans son maintien, dans son aspect, dans sa parole, jusque dans les accents de sa voix mâle et sonore, cette puissance qu'une femme, quel que soit son génie, ne possède jamais, et à laquelle, par cela même, elle attribue généralement une noblesse qui n'est pas toujours réelle : la puissance de desseins arrêtés et d'une ambition sereine et recueillie. Nora ne produisit pas sur Egerton un effet moins subit. Il fut surpris par une beauté de formes et de visage de l'ordre le plus rare : il fut plus étonné encore de découvrir que la noblesse de l'âme pouvait communiquer une grâce qu'on demanderait vainement à l'aristocratie de naissance. Il s'était attendu à trouver une villageoise simple, timide, rougissante, et voici qu'involontairement son front altier s'inclinait à la première vue de cette délicate fraîcheur, de cette exquise douceur qui est le titre le plus assuré de la femme au respect de l'homme. Ce ne fut qu'après plusieurs entrevues qu'il eut le courage de s'occuper de sa mission et de parler d'Harley. Et quand il le fit, ce fut en balbutiant. Mais il comprit clairement les paroles de Nora ; il vit qu'Harley n'était pas aimé, et à cette pensée une joie coupable envahit tout son être. Audley s'en revint agité et mécontent de lui.

Nous avons plusieurs fois dans ce récit fait allusion aux passions violentes et opiniâtres qu'il cachait sous une froideur apparente. Ces passions s'éveillèrent alors. Il sentit que l'amour s'était emparé de ce cœur que la confiance de son ami aurait dû suffire à garder.

« Je n'y retournerai plus, dit-il brusquement à Harley.

— Pourquoi?

— Cette jeune fille ne vous aime pas. Cessez donc de songer à elle. »

Harley s'indigna et refusa d'en croire son ami; les motifs les plus puissants se réunissaient d'ailleurs pour affermir Audley dans la voie de l'honneur. Bien qu'on le crût riche, il était pauvre et très-endetté, résolu à s'élever, désireux de conserver l'estime du monde. L'amour avait donc à combattre en lui une multitude d'influences contraires; Audley était doué d'une nature vigoureuse, mais ces natures, hélas! si elles opposent à la tentation la résistance du granit, ont à combattre des passions de feu.

On l'a remarqué cent fois; nos destinées dépendent souvent de l'impulsion irréfléchie d'un moment. Il en fut ainsi de cet homme en apparence si calme et si prudent. Harley vint un jour le trouver très-affligé; il avait appris que Nora était malade, il suppliait Audley d'aller la voir sur-le-champ. Audley céda. Lady Jane Horton, souffrante de la maladie qui bientôt après lui devint fatale, n'était pas en état de le recevoir. On le fit entrer dans l'appartement de Nora. En attendant celle-ci, il se mit à feuilleter machinalement un album que Nora appelée subitement près de lady Jane avait laissé sur la table. Il y vit l'esquisse de ses propres traits; il lut quelques lignes écrites au-dessous. C'était l'expression d'une tendresse naïve et sans espoir. Ces paroles écrites par une jeune fille accoutumée à regarder son génie poétique comme son seul confident, à verser dans ces effusions d'un cœur solitaire ses pensées, ses sentiments, la confession de mystiques soupirs qu'elle n'eût jamais révélée à une oreille vivante, qu'excepté en cette occasion, elle se fût à peine avouée à elle-même. Audley vit qu'il était aimé, et cette révélation consuma d'un feu soudain toutes les barrières qui contenaient son propre amour. Nora entra, elle le vit penché sur l'album; elle poussa un cri, s'élança vers lui, puis tomba à genoux couvrant son visage de ses mains. Mais Audley était à ses pieds. Il oublia son ami, sa mission; il oublia l'ambition, il oublia le monde entier. Il plaida sa propre cause, il exprima son propre amour. Et lorsqu'ils se séparèrent, ils étaient fiancés l'un à l'autre.

Et maintenant cet homme qui jusqu'ici s'était piqué d'être le modèle du parfait gentleman, cet homme objet de l'admiration de tous ses jeunes contemporains, il lui fallut dire adieu à la vérité et serrer la main de l'ami qu'il avait trahi.

Il lui fallut différer, l'amuser, le tromper, lui faire croire qu'il espérait triompher bientôt des hésitations de Nora, que dans quelque temps, il l'amènerait à oublier le rang d'Harley, l'orgueil de ses parents et qu'elle consentirait à devenir sa femme. Et Harley crut Eger-

ton sans qu'aucun soupçon vînt ternir de son souffle le miroir de son âme loyale.

Audley, impatient, comme le sont toujours les esprits vigoureux, d'accomplir ce qu'il avait résolu, de mettre un terme aux tortures que la jalousie et la honte lui infligeaient dans chacune de ses entrevues avec Harley, d'en finir avec les scrupules et de pouvoir se dire : « Bien ou mal, il n'y a plus à y revenir, c'est une chose faite ; » Audley, poussé par l'impétuosité de ses désirs, pressait Nora de consentir à un mariage secret, qui devait rester tel jusqu'à ce que sa carrière ne pût en être entravée.

Ce n'était pas là son motif le plus puissant. Il reculait devant l'idée d'avouer sa faute à son ami; il en voulait différer l'humiliante confession jusqu'au moment où, il essayait de se le persuader, la passion d'Harley serait éteinte, aurait cédé aux distractions que le temps amènerait nécessairement.

Il ne confia pas à Nora ces derniers motifs de garder le secret; il comprit que lui révéler l'étendue de sa trahison envers son ami, ce serait s'abaisser à ses yeux, il ne parla donc que légèrement de ce qui concernait Harley, et traita la passion de son ami comme une chose passée et sans importance. Il n'appuya que sur les raisons qui exigeaient un sacrifice, soit de sa part à lui, soit de celle de Nora.

Nora n'hésita pas sur le choix; elle était si convaincue de la supériorité de son amant qu'elle imposa silence aux murmures de sa fierté, et ne mit pas un instant en doute la convenance de ce que celui-ci trouvait bon et sage.

Bien qu'il eût abandonné la prudence dans cette grande affaire, Audley conserva cependant sa circonspection accoutumée dans les détails. Il se montra tel qu'il devait être toute sa vie; téméraire dans les grandes choses et prudent dans les petites. Il ne voulut point confier son secret à lady Jane Horton, encore moins à lady Lansmere. Il fit simplement observer à la première que Nora n'étant plus sous son toit à l'abri des poursuites d'Harley, mieux valait qu'afin de les éluder, elle se retirât pendant quelque temps chez une vieille parente à elle.

Ainsi donc, du consentement de lady Jane, Nora se rendit d'abord chez une parente éloignée de sa mère, puis la quitta bientôt pour aller habiter une maison qu'avait louée Egerton sous le nom de Bertram. Il s'était arrangé de manière à prévenir toute chance d'une découverte prématurée de leur mariage. Mais il arriva que, le matin même de la cérémonie, un des témoins qu'il avait choisis, un domestique de confiance, fut frappé d'apoplexie. Pressé de lui trouver un remplaçant, Egerton songea à Lévy, son procureur, son créancier, avec lequel il était lié aussi intimement que l'est, en général, un jeune homme du monde avec un homme de loi de son âge qui connaît toutes ses affaires, et a fait de son mieux, par amitié pure, pour les mettre dans l'état désastreux où elles sont.

Lévy fut donc appelé. Egerton ne lui révéla pas d'abord le nom de sa fiancée, mais il lui en apprit assez sur l'imprudence de ce ma-

riage et sur la nécessité où il se trouvait de le tenir secret, pour s'attirer les plus vives remontrances de la part de l'usurier, car celui-ci avait toujours compté qu'Egerton ferait un riche mariage et que lui, Lévy, lui laisserait la femme et s'approprierait la fortune par le cours naturel des choses. Egerton ne l'écouta pas et l'entraîna vers la chapelle où allait s'accomplir la cérémonie, et l'usurier vit la fiancée avant qu'on la lui eût nommée. Il dissimula son émotion, sa rage, et remplit le rôle qui lui était assigné dans la cérémonie. Son sourire, lorsqu'il complimenta la mariée, eût dû la faire frissonner, mais Nora avait les yeux baissés vers la terre, où elle ne voyait que le reflet du ciel, et son cœur se réfugiait aveuglément dans celui auquel elle venait de se donner pour toujours. Elle ne remarqua pas le haineux sourire qui accompagnait les félicitations du procureur.

Plus tard Nora ne jugea pas nécessaire d'apprendre à Egerton que Lévy était un prétendant éconduit; avec le tact exquis de l'amour, elle comprit que l'idée d'un pareil rival blesserait la fierté de son mari.

Et tandis qu'Harley L'Estrange, hors de lui en apprenant que Nora avait quitté lady Jane Horton, la cherchait de tous côtés, Egerton, sous un nom emprunté, dans un quartier isolé, loin des clubs dont il était l'oracle, loin de toutes les occupations comme de tous les plaisirs qui l'avaient jusqu'ici attiré, s'abandonnait, en s'en étonnant lui-même, à la seule joie qui ait le pouvoir de détourner du but les regards de l'ambitieux. Le monde avait pour lui cessé d'exister, et il ne le regrettait pas; il ne le connaissait plus; deux beaux yeux aimants et intelligents, dont le souvenir devait le poursuivre à jamais dans son austère et aride existence, étaient devenus son univers, et il se disait tout bas : « Mais c'est là le véritable bonheur. » Bien souvent, dans la solitude des années qui suivirent, il devait se répéter que là en effet avait été le bonheur. Et Nora? avec son cœur débordant d'amour et de joie, sa luxuriante richesse de pensée et d'imagination, Nora, cette enfant de lumière et de poésie, ne découvrit-elle pas quelque chose de comparativement étroit et stérile dans la nature de celui à qui elle s'était unie? Lorsque Audley pressait le cœur de Nora contre le sien, en comprenait-il les nobles battements? Tout le fer de son esprit valait-il un grain de l'or pur qu'elle avait repoussé dans l'amour d'Harley?

Nora avait-elle découvert tout cela? Non. Le génie ne ressent ni vide ni regret tant que le cœur est satisfait. Le génie de Nora sommeillait immobile; il avait été le compagnon de sa solitude; il lui était maintenant inutile. Lorsqu'une femme aime profondément un homme qui lui est inférieur dans l'ordre de l'esprit, combien souvent la voyons-nous quitter son rang et descendre doucement au niveau du bien-aimé, de crainte d'être estimée supérieure, là où elle ne voudrait pas même être égale? Nora ne savait plus qu'elle était douée de génie, elle savait seulement qu'elle aimait.

Aussi en cet endroit le journal changeait de ton, il respirait ce calme bonheur qui n'est calme que parce qu'il est profond. Cet in-

termède n'eût pu, dans aucun cas, se prolonger dans la vie d'un homme comme Egerton; les circonstances contribuèrent encore à l'abréger. Ses affaires étaient dans le plus grand désordre; elles étaient toutes confiées à Lévy. Des demandes jusqu'ici timides se firent menaçantes. Harley, de retour à Londres, après d'inutiles recherches, voulait revoir son ami. Audley fut obligé de quitter son Éden secret et de reparaître dans le monde; ce ne fut qu'à la dérobée qu'il vint dans sa maison, dont il cessa d'être l'hôte pour n'être plus que le visiteur. Les réclamations des créanciers devenaient chaque jour plus bruyantes et plus furieuses, au moment même où Egerton avait le plus besoin de tout l'appui que peuvent donner, pour s'élever, le respect public, une position honorable, une réputation d'indépendance pécuniaire, à un homme qui, dans sa marche vers la fortune, s'est encombré d'un fardeau. On le menaçait de la saisie, de la prison. Lévy disait qu'emprunter davantage ne ferait qu'agrandir sa ruine, haussait les épaules et lui conseillait une retraite volontaire dans la prison pour dettes; rien de meilleur, disait-il, pour effrayer ses créanciers et les amener à composition; « mais, ajoutait-il avec ironie, pourquoi ne pas vous adresser au jeune L'Estrange? c'est un garçon qui semble créé pour qu'on lui emprunte de l'argent. »

Lévy, qui avait appris de lady Jane l'amour d'Harley pour Nora, connaissait déjà le moyen de se venger d'Egerton. Audley ne voulait rien demander à l'ami qu'il avait trahi, et quant aux autres amis, personne n'en avait, il est vrai, un plus grand nombre que lui, mais aussi personne ne savait mieux qu'il les perdrait tous s'ils apprenaient une fois qu'il eût besoin de leur argent. Humilié, harassé, torturé, fuyant Harley qui le cherchait toujours, terrifié à chaque coup qu'on frappait à sa porte, Egerton résolut de s'aller cacher dans le vieux manoir paternel et de s'y livrer à un sérieux examen de ses affaires.

Et alors (pour abréger autant que possible un récit qui s'assombrit et s'attriste à chaque page), alors Lévy commença son œuvre d'astucieuse vengeance, et peu à peu ses artifices prévalurent. Sous prétexte d'aider Egerton dans l'arrangement de ses affaires, qu'il était secrètement parvenu à compliquer davantage encore, il venait fréquemment passer quelques heures à Egerton-Hall; il arrivait par la malle-poste et observait l'effet que produisaient les lettres presque quotidiennes de Nora sur le nouveau marié, harcelé par les soucis matériels de la vie. Il était ainsi toujours prêt à inspirer à l'ambitieux le regret de l'imprudence à laquelle l'avait entraîné sa passion, ou à rendre plus amer le remords qu'éprouvait Audley de sa trahison envers L'Estrange. Présentant ainsi sans cesse à l'esprit du débiteur harassé des images en opposition avec l'amour, avec la poésie de la vie, il le désaccordait pour ainsi dire pour la réception des lettres de Nora, toutes remplies des pensées qu'une imagination délicate suggère au plus ardent amour. Egerton était de ceux qui ne confient jamais pleinement leurs affaires aux femmes. Nora, en écrivant ainsi, ignorait donc l'étendue de sa cruelle détresse. Et Lévy était

toujours là, lui représentant la prose de la vie sous sa forme la plus cynique : cette surabondance d'affection, cette douleur de son absence, ces prières pour son retour, ces doux reproches lorsqu'un courrier manquait d'apporter une réponse, tout cela apparut à l'homme pratique et préoccupé de la vie réelle comme une exagération romanesque et fatigante. Les brillantes flèches étaient lancées trop haut pour atteindre un but si proche de la terre. Ah! c'est le sort commun des natures supérieures! Quels trésors elles renferment et combien vainement elles les prodiguent!

« A propos, dit un matin Lévy en prenant congé d'Audley pour retourner à Londres, j'irai ce soir dans le voisinage de mistress Egerton.

— Dites mistress Bertram.

— N'a-t-elle pas besoin de quelque argent?

EGERTON. Ma femme! Pas encore. Il faudrait que je fusse complétement ruiné pour la laisser manquer d'argent, et s'il en était ainsi, croyez-vous que je ne serais pas auprès d'elle?

LÉVY. Je vous demande pardon, mon cher; votre fierté de gentilhomme est si susceptible qu'il est difficile à un homme de loi de ne pas la blesser sans le vouloir. Votre femme alors n'est donc pas informée de l'état de vos affaires?

EGERTON. Non certainement. A quoi bon confier à une femme des choses auxquelles elle ne peut rien, si ce n'est que vous tourmenter plus encore?

LÉVY. C'est vrai, et à une poétesse surtout. Je vous ai interrompu dans votre réponse, voulez-vous m'en charger, elle l'aura un jour plus tôt, c'est-à-dire si vous ne trouvez pas mauvais que j'aille chez elle ce soir?

EGERTON (s'asseyant pour finir sa lettre). Le trouver mauvais? Non; pourquoi?

LÉVY (regardant sa montre). Dépêchez-vous ou vous me ferez manquer la voiture.

EGERTON (cachetant sa lettre). Là; je vous serai obligé de l'aller voir et, sans cependant l'inquiéter au sujet de ma position, de lui dire que vous me savez occupé en ce moment d'affaires importantes, afin d'adoucir un peu l'effet de mes brèves réponses.

LÉVY. A ces longues lettres croisées en tous sens. Oui.

— Pauvre Nora! fit Egerton en soupirant, cette réponse va lui sembler bien courte et bien maussade. Expliquez-lui mes excuses, afin que cela serve une fois pour toutes. Je n'ai réellement ni le temps ni le cœur de faire du sentiment; cependant je l'aime d'une tendre et profonde affection.

— Il a fallu en effet que vous l'aimassiez beaucoup; je ne vous aurais pas cru capable de sacrifier le monde à une femme.

— Ni moi non plus. Mais, ajouta l'homme ferme et courageux ayant la conscience de sa force, je n'ai pas encore sacrifié le monde. Ce bras élèvera Nora en même temps que moi.

— Bien dit; mais en attendant, pour l'amour du ciel, n'essayez

pas de retourner à Londres ni de quitter votre manoir, car en ce cas vous seriez arrêté, et alors adieu à tout espoir du Parlement et d'une carrière politique. »

La physionomie hautaine d'Egerton s'assombrit. Ainsi que le chien le plus brave se détourne intimidé à la vue d'une pierre ramassée dans la boue, de même quand l'ambitieux lève la tête, prêt à braver le monde, murmurez à son oreille les mots de déshonneur et de geôle, et le voilà qui baisse la tête.

Le même soir Lévy se rendit chez Nora, et il gagna le cœur de la jeune femme en lui faisant l'éloge d'Egerton; il fit indirectement d'humbles et apologétiques allusions à son ancienne présomption, et se ménagea ainsi la possibilité de renouveler ses visites. Nora était si isolée, elle avait tant de plaisir à voir un homme qui venait de voir Egerton et qui parlait de *lui!* Peu à peu le visiteur obtint sa confiance, et alors, au milieu du panégyrique des talents supérieurs d'Audley, il glissa quelques mots de l'ambition du jeune mari, de son ardeur à s'élever; il insista assez pour alarmer vaguement Nora, pour lui donner à entendre que si chère qu'elle fût à Audley, elle n'avait dans son cœur que la seconde place. Les voies ainsi préparées, il commença à exprimer une respectueuse pitié pour la position équivoque de la jeune femme; il parla vaguement de bavardages, de médisances, de sa crainte que le mariage ne fût reconnu trop tard pour sauver la réputation de Nora. Et quels seraient les sentiments du fier Egerton si sa femme allait être exclue de ce monde dont l'opinion avait pour lui tant de poids! Il amena insensiblement Nora à exprimer timidement dans ses lettres ses propres craintes, son désir bien naturel que le mariage fût proclamé.

Audley sentait que proclamer un pareil mariage en ce moment ce serait renoncer à sa dernière chance de fortune et de réputation. Puis Harley, Harley si loin d'être guéri de son amour passionné! Et lorsque arrivaient pareilles lettres, Lévy se trouvait toujours là.

Bientôt il alla plus loin encore, résolu qu'il était à désunir ces deux cœurs. Il réussit, au moyen d'agents salariés, à répandre dans le voisinage de Nora les calomnies dont il l'avait menacée. Il s'arrangea en sorte que, insultée au dehors, outragée chez elle par les sarcasmes de sa propre servante, elle en vint à trembler devant son ombre, à son foyer solitaire.

Au plus fort de cette intolérable angoisse, Lévy reparut. Son heure était venue. Il donna à entendre qu'il connaissait les humiliations qu'avait endurées Nora; il lui en témoigna sa compassion; il offrit d'intercéder auprès d'Egerton pour que *justice lui fût rendue.* Il se servait ainsi de phrases ambiguës qui blessaient l'oreille de la jeune épouse, torturaient son cœur et l'amenèrent à le prier de s'expliquer; il la jeta alors dans un état de crainte vague dont il profita pour obtenir d'elle la promesse solennelle de ne jamais révéler à Audley ce qu'il allait lui dire; il lui confia ensuite d'un air de répugnance hypocrite que son mariage n'était pas strictement légal, que les formalités exigées par la loi n'avaient pas été remplies, qu'Audley, involontai-

rement ou à dessein, avait conservé la liberté de désavouer ce mariage et d'abandonner sa fiancée. Tandis que Nora demeurait muette et abasourdie en écoutant ce mensonge, qu'à l'aide de termes légaux il fit paraître vraisemblable à son inexpérience, il réveilla dans son esprit l'idée de l'orgueil, de l'ambition d'Audley, de l'extrême importance qu'attachait celui-ci à sa position dans le monde. « Là sont vos ennemis, dit-il, mais j'espère le décider à réparer l'injure et à vous rendre enfin justice. » Réparer l'injure! O infamie!

La colère de Nora éclata. Elle, croire qu'Egerton avait ainsi failli à l'honneur!

« Mais s'est-il soucié de l'honneur lorsqu'il a trahi son ami? Ne saviez-vous pas que lord L'Estrange l'avait chargé de plaider sa cause? Comment a-t-il rempli sa mission? »

Plaider la cause de L'Estrange! Nora n'avait jamais songé à cela. Après les timides allusions qu'avait faites Audley à la demande en mariage de son ami, et la réponse ferme et froide de Nora, celle-ci avait oublié tout ce qui concernait Harley.

Lévy reprit la parole; il appuya sur la trahison d'Audley envers son ami et ajouta : « Dans le monde d'Egerton trahir un ami est une faute bien autrement grave que de tromper une femme, et si Egerton a pu faire l'un, est-il probable qu'il reculerait devant l'autre? Mais ne me regardez pas avec ces yeux indignés. Mettez-le à l'épreuve, écrivez-lui que les soupçons injurieux de tout ce qui vous entoure vous sont devenus intolérables, qu'ils ont fini par vous atteindre vous-même; que le secret gardé sur votre mariage, son absence prolongée, son refus de proclamer le lien qui vous unit, tout contribue à faire naître en vous un doute terrible. Demandez-lui que du moins, s'il ne veut pas encore déclarer votre mariage, il vous donne la preuve de sa légalité.

— Je vais aller le trouver, s'écria impétueusement Nora.

— Aller le trouver! Dans son propre château! Quelle scène, quel scandale! Il ne vous le pardonnerait jamais.

— Eh bien alors, je vais le supplier de venir ici; je ne saurais écrire ces horribles paroles; c'est impossible. Laissez-moi. Allez. »

Lévy la quitta et alla trouver deux ou trois des créanciers les plus pressants d'Audley, gens qu'il faisait mouvoir à son gré et qui se conduisaient entièrement d'après ses avis. Il les engagea à faire entourer de recors le manoir d'Audley, en sorte que si Egerton tentait de rejoindre Nora il fût arrêté et mené en prison. Après quoi Lévy se rendit lui-même chez Audley, où il se présenta comme de coutume, une heure avant que le facteur n'apportât les lettres.

Celle de Nora arriva, et jamais le front d'Egerton n'avait été plus sombre que tandis qu'il la lisait. Néanmoins, avec sa décision accoutumée, il résolut aussitôt de céder au désir de sa femme; il sonna et donna ordre à son domestique d'aller chercher des chevaux de poste.

Lévy alors l'attira vers la fenêtre.

« Regardez sous ces arbres, lui dit-il. Voyez-vous ces hommes? Ce

sont des recors, et c'est pour cette raison que je suis venu vous trouver aujourd'hui. Vous ne pouvez sortir de chez vous. »

Egerton recula. « Et cette lettre folle et frénétique, » murmura-t-il en frappant du poing la page ouverte, toute remplie d'amour malgré la terreur qu'elle exprimait.

« Elle m'a déjà écrit, continua Egerton en arpentant la chambre avec colère, pour me demander de publier notre mariage, et ma réponse aurait satisfait toute femme raisonnable. Mais ceci est pire que tout; la voici maintenant qui doute de mon honneur, à moi qui lui ai tout sacrifié! Elle me soupçonne, moi, Audley Egerton, un gentilhomme anglais, d'avoir été assez lâche pour....

— Pour tromper votre ami Harley; ne le savait-elle pas? interrompit Lévy.

— Monsieur! s'écria Egerton pâle de colère.

— Ne vous fâchez pas; en amour comme en guerre tout est légitime, et L'Estrange vous remerciera un jour de lui avoir épargné une telle mésalliance. Mais je m'aperçois que je vous ai blessé, pardonnez-moi, je vous prie. »

Non sans difficulté, et à force de courbettes, l'usurier parvint à apaiser l'orage qu'il avait soulevé dans l'âme d'Egerton, et il apprit alors de lui, avec un feint étonnement, le doute qu'exprimait la lettre de Nora.

« Il est indigne de moi de répondre à un tel soupçon, et bien plus encore de m'en justifier, dit Audley; si j'avais pu la voir, un coup d'œil de reproche aurait suffi; mais m'abaisser à écrire : « Je ne suis « pas un coquin et je vais vous en donner les preuves, » c'est ce que je ne ferai jamais!

— Vous avez raison; mais ne serait-il pas possible de concilier votre fierté et les sentiments de votre femme? Si vous lui écriviez simplement ceci : « Tout ce que vous souhaitez savoir, j'ai chargé Lévy, « comme mon homme d'affaires, de vous l'expliquer; croyez ce qu'il « vous dira comme vous me croiriez moi-même. »

— Après tout elle mérite d'être punie, et je suppose qu'une pareille réponse la punira davantage que de plus longs reproches. Mon esprit est si bourrelé d'affaires, que je n'entends rien à ces craintes et à ces caprices de femme. Là, j'ai écrit ce que vous me conseillez. Donnez-lui toutes les preuves qu'elle demande, et dites-lui que dans six mois, au plus tard, arrive que pourra, elle portera le nom d'Audley Egerton.

— Pourquoi dans six mois?

— D'ici là, le Parlement aura été dissout et des élections générales auront eu lieu. Je serai député, en sûreté contre la prison; j'aurai conquis une arène pour mon énergie, ou bien....

— Ou bien quoi?

— Je renoncerai à toute ambition, je prierai mon frère de m'aider à payer les dettes qui pourront me rester après la vente de toutes mes propriétés; cela ne saurait être considérable. Il dispose d'un bénéfice dont le titulaire est, m'a-t-on dit, vieux et très-malade. J'entrerai dans les ordres.

— Vous vous ferez curé de campagne!

— Et j'apprendrai à être heureux. Je l'ai déjà été; et c'est lors qu'elle était près de moi. Expliquez-lui tout. Je crains que cette lettre ne soit trop sévère, mais douter ainsi de moi! »

Lévy mit la lettre dans son portefeuille et prit aussitôt congé d'Egerton, de crainte qu'il ne vînt à la lui redemander.

Et il fit de cette lettre un usage tel, que le lendemain du jour où il l'avait remise à Nora, celle-ci avait quitté la maison, le pays; elle avait fui sans laisser de traces. De toutes les angoisses de la vie, la plus poignante et la plus cruelle, celle qui anéantit le plus violemment la raison, et fait que tout notre être n'est plus qu'un cœur déchiré et ensanglanté, c'est la conviction d'avoir été trompé là où nous avions mis toute la confiance de l'amour. L'ancre ainsi arrachée, l'orage s'élève et les étoiles disparaissent sous les plus sombres nuages.

Lorsque Lévy revint, plein de l'infâme pensée qui l'avait stimulé dans sa vengeance : l'espoir que s'il réussissait à changer en mépris l'amour de Nora pour Audley, il parviendrait peut-être à se substituer à l'idole brisée et dégradée, il apprit avec terreur le départ de la jeune femme. Il la chercha vainement pendant plusieurs jours. Il alla chez lady Jane Horton; Nora n'y avait point paru. Il n'osait retourner chez Egerton. Sans doute Nora avait écrit à son mari, et, malgré sa promesse, avait révélé à celui-ci les mensonges de Lévy; mais les jours s'écoulant sans lui apporter aucune lumière à ce sujet, il fut obligé de retourner à Egerton-Hall, en prenant soin que le château fût toujours entouré de recors. Audley n'avait pas reçu une seule ligne de sa femme; il était surpris, inquiet, mais il ne soupçonnait aucunement la vérité.

A la fin Lévy fut obligé d'apprendre à Audley la fuite de Nora. Il la colora à sa façon. Nora s'était sans doute réfugiée chez ses parents, afin de prendre, d'après leurs avis, des mesures pour rendre son mariage public. Cette idée changea la douleur qu'avait d'abord ressentie Audley en un profond mécontentement. Il comprenait si peu Nora, et il était toujours si disposé à voir les choses selon ce qu'il appelait le sens commun, qu'il ne vit aucun autre moyen d'expliquer sa fuite et son silence. Si odieux que parût à Egerton un tel procédé, il était trop fier pour s'y opposer.

« Qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra, dit-il froidement, contenant son émotion avec son empire accoutumé sur lui-même, cela occupera le monde pendant quelques jours, mes créanciers s'élanceront sur leur proie avec plus d'ardeur encore....

— Et lord L'Estrange vous enverra un cartel,

— Soit, fit Egerton en portant soudain la main à son cœur.

— Qu'y a-t-il? Êtes-vous malade?

— J'éprouve une sensation singulière. Mon père est mort d'une maladie de cœur, et l'on m'a conseillé à moi-même d'éviter les émotions violentes; cet avis me faisait sourire alors. Allons, il faut se mettre au travail. »

Mais lorsque Lévy fut parti et que cet homme au masque de fer se retrouva seul, il éprouva de plus en plus le sentiment d'une perte cruelle. Le doux et aimant visage de Nora lui semblait se détacher de la sombre muraille; son caractère confiant et docile, sa générosité, sa promptitude au sacrifice lui revinrent en mémoire et combattirent les accusations de Lévy. L'amour d'Egerton, un instant suspendu par le souci des affaires, mais qui malgré tout était la première passion de son âme, se mêla de nouveau à toutes ses pensées, avec un charme plein de douceur. Il échappa aux recors à la faveur de la nuit. Il arriva à Londres; il y chercha partout sa jeune épouse. Lady Jane Horton était au lit, mourante, incapable de répondre à sa lettre, incapable même de la lire. Audley envoya un messager secret à Lansmere, afin de savoir si Nora était retournée chez ses parents. Elle n'y était pas; les Avenel la croyaient encore chez lady Jane Horton.

Audley fut alors sérieusement alarmé, et Lévy s'arrangea de façon à ce qu'au milieu de ces inquiétudes il fût arrêté par ses créanciers. Mais il ne resta que peu de jours en prison. Avant que le monde connût l'événement, les dettes étaient payées et Lévy désappointé; Audley était libre. Lord L'Estrange avait appris du domestique de son ami ce que celui-ci eût donné tout au monde pour lui cacher, et le généreux jeune homme, qui, outre la pension magnifique qu'il recevait du comte, devait, lors de sa majorité, entrer en possession d'une fortune personnelle considérable, s'était hâté d'emprunter l'argent nécessaire et de satisfaire les créanciers d'Audley. L'œuvre était accomplie avant qu'Audley en eût connaissance; il ne put donc s'y opposer, mais une émotion nouvelle, non moins poignante peut-être que celle que lui avait causée la perte de Nora, tortura l'homme qui jadis avait souri en écoutant l'avertissement de la science, et il éprouva fréquemment cette même sensation au cœur dont il avait parlé à Lévy.

Harley lui aussi cherchait Nora, ne songeait qu'à elle, ne parlait que d'elle; il semblait triste et fatigué; la fleur de sa jeunesse était flétrie. Audley pouvait-il lui dire : « Celle que vous cherchez appartient à un autre; et celui qui vous a trahi c'est votre ami! » Audley le pouvait-il? Il ne l'osa pas. Lequel des deux souffrait davantage?

Et ces deux amis de caractère si opposé étaient singulièrement attachés l'un à l'autre. Inséparables au collége, ils s'étaient de nouveau trouvés réunis dans le monde; entre eux existait un trésor de confidences accumulées depuis l'enfance. Au milieu même de son chagrin et de son anxiété, Harley faisait encore des projets pour Egerton, et le remords, la reconnaissance, avaient changé l'affection d'Audley pour son ami en une sorte de culte, auquel se mêlait une pitié respectueuse qui brûlait de soulager, d'expier; mais comment? Oh! comment?

Les élections générales approchaient, et toujours point de nouvelles de Nora. Lévy cherchait silencieusement de son côté. Audley fut pressé de se porter candidat pour Lansmere, non-seulement par Harley, mais encore par les parents de celui-ci, par la comtesse surtout,

qui attribuait tacitement aux sages conseils d'Audley la disparition mystérieuse de Nora.

Egerton repoussa d'abord la pensée de contracter une nouvelle obligation envers Harley, mais il brûlait de pouvoir s'acquitter au moins pécuniairement envers celui-ci; le sentiment de sa dette l'humiliait plus que tout le reste. Avec des succès parlementaires, il obtiendrait probablement une position lucrative sur le continent, et il se déchargerait alors peu à peu du poids qui pesait sur son cœur et sur son honneur. Aucune autre voie de s'acquitter ne lui paraissait ouverte. Il accepta donc l'offre d'Harley et se rendit à Lansmere. Son frère, qui venait de se marier, fut invité à venir l'y rejoindre, et il trouva là aussi miss Leslie, la riche héritière dont lady Lansmere espérait voir Harley s'éprendre, mais qui depuis longtemps avait en secret donné son cœur à Egerton.

Pendant ce temps, l'infortunée Nora, trompée par les artifices de Lévy, suivant l'impulsion naturelle de son cœur si sensible à la honte, fuyant un asile qu'elle regardait comme déshonorant, fuyant un amant dont le pouvoir sur elle était si grand, qu'elle tremblait qu'il ne lui fît accepter la honte elle-même, Nora n'avait qu'une pensée, c'était celle d'éviter pour toujours la présence d'Audley. Elle ne voulut point retourner chez ses parents, ni chez lady Jane; on l'y eût trop facilement poursuivie. Une Italienne de haut rang, qui voyait souvent lady Jane, s'était prise d'affection pour Nora, et le mari de cette dame, obligé de retourner avant elle en Italie, l'avait engagée à prendre chez elle une compagne. L'Italienne avait parlé de ce projet à Nora et à lady Jane, qui avait conseillé à la jeune fille d'accepter cette offre et d'aller passer quelque temps sur le continent, afin d'échapper aux recherches d'Harley. Nora avait alors refusé, car déjà elle avait vu Audley Egerton.

Elle alla trouver cette dame italienne; l'offre lui fut renouvelée avec la plus touchante bonté, et dans son désespoir elle l'accepta avec empressement. Mais l'Italienne devait visiter plusieurs châteaux anglais avant de quitter définitivement l'Angleterre. Nora se réfugia en l'attendant dans un petit logement situé dans un faubourg éloigné de Londres, et qui lui avait été recommandé par une femme de chambre anglaise au service de la belle étrangère. C'est ainsi qu'elle était venue dans le cottage où mourut Burley. Peu de temps après elle quitta l'Angleterre avec sa nouvelle compagne, à l'insu de tout le monde, de lady Jane comme de ses parents.

Pendant tout ce temps, la malheureuse fille était en proie à une sorte de fièvre morale, et poursuivie, comme dans le délire, par des rêves auxquels elle s'efforçait en vain d'échapper.

Les plus savants physiologistes s'accordent à dire que la folie est plus rare chez les personnes douées d'une belle imagination que chez les natures vulgaires, mais néanmoins ces personnes sont plus que d'autres sujettes à un état d'esprit temporaire où le jugement sommeille et l'imagination règne tyranniquement. Une seule idée prévaut, chasse toutes les autres, se présente sans cesse sous un jour aveuglant, Nora était ainsi possédée d'une idée fixe : fuir la honte !

Mais lorsque la mer, lorsque d'interminables lieues s'étendirent entre elle et son amant, lorsque de nouvelles images se présentèrent à son esprit, que se ralentit la fièvre et que revint la raison, le doute se fit jour à travers son désespoir. N'avait-elle pas été trop crédule, trop prompte? Insensée! insensée! Quoi! Audley serait un misérable! Combien elle était coupable si elle s'était trompée! Et au milieu de cette réaction de sentiments, elle sentit une autre vie s'agiter en elle; elle comprit qu'elle était mère. A cette pensée sa fierté se tut; son orgueil cessa de lutter. Elle retournerait en Angleterre, elle verrait Audley, elle saurait de lui la vérité, et alors même que la vérité serait telle qu'on la lui avait présentée, elle plaiderait non plus sa cause, mais celle de l'enfant d'Audley. La guerre retarda quelque temps l'exécution de ce plan, et divers obstacles ralentirent le voyage de Nora. Mais elle arriva enfin, et se rendit au logement qu'elle avait occupé avant de quitter l'Angleterre. Le soir elle alla à la maison qu'habitait Audley, à Londres; elle n'y trouva qu'une femme chargée de la garder. M. Egerton était absent; il s'occupait de son élection. M. Lévy, son homme d'affaires, venait chaque jour chercher ses lettres pour les lui envoyer. Il répugnait à Nora de revoir Lévy et même d'écrire une lettre qui dût passer par ses mains. Si elle avait été trompée, c'était par lui et volontairement. Mais le Parlement était déjà dissout, les élections seraient bientôt terminées; M. Egerton était attendu à Londres dans le courant de la semaine prochaine. Nora retourna chez mistress Goodyer et résolut d'attendre, dévorant son cœur en silence. Mais les journaux pouvaient lui apprendre où était Audley. Elle se les procura et les examina chaque jour.

Un matin, le paragraphe suivant frappa ses regards :

« Le comte et la comtesse de Lansmere possèdent à leur château la réunion la plus distinguée. On remarque parmi leurs hôtes, miss Leslie, dont la richesse et la beauté ont produit une si grande sensation dans le monde fashionable. Nous apprenons qu'au désappointement de nombreux soupirants, cette dame a fait choix de M. Audley Egerton. Ce gentleman est en ce moment candidat à la députation de Lansmere, et l'un des adhérents du gouvernement; son succès est regardé comme certain, et si l'on en croit ses nombreux amis, peu d'entre les nouveaux membres seront une addition aussi précieuse aux rangs ministériels. On peut, sans crainte de se tromper, prédire une brillante carrière à un jeune homme dont les talents et le caractère sont si généralement estimés, et que va mettre en possession d'une immense fortune son mariage avec la belle héritière. »

Encore une fois l'ancre était arrachée, l'orage était déchaîné, les étoiles disparaissaient. Nora obéissait de nouveau à une idée fixe : lorsqu'elle avait quitté la maison conjugale, elle ne pensait qu'à échapper à son amant, aujourd'hui elle ne pensait qu'à le revoir. De même que la victime étendue sur la roue implore ardemment le coup mortel, il y a des instants où l'anéantissement de toute espérance paraît préférable aux angoisses du doute.

CHAPITRE LIV.

Sous le vieux saule voisin de la maison d'Avenel, Nora, la fille de John Avenel, épuisée, haletante, était accroupie, prêtant l'oreille. Après avoir lu ce fatal paragraphe qui mentait avec tant de vraisemblance, elle obéit à la première impulsion de son cœur passionné, elle arracha de son doigt l'anneau nuptial et l'envoya à Audley avec le paragraphe lui-même, dans une lettre où elle avait voulu exprimer le mépris et la fierté, et qui n'exprimait, hélas ! que l'amour et la jalousie. Elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût mis elle-même à la poste cette lettre, adressée à Audley chez lord Lansmere. A peine la lettre fut elle partie que Nora se repentit. Qu'avait elle fait? Elle avait renoncé aux droits de l'enfant qu'elle allait mettre au monde, renoncé à la dernière espérance de l'honneur de son amant, renoncé à ce qui lui était plus cher que la vie, et cela sur la foi d'un journal ! Non, non ; elle irait elle-même à Lansmere, chez son père, et elle verrait Audley avant qu'il eût reçu cette lettre. A peine ce projet fut-il conçu qu'elle le mit à exécution. Elle trouva une place dans une diligence qui partait de Londres trois heures avant la malle-poste, et en descendit à quelques milles de Lansmere. Elle fut obligée de faire ce trajet à pied. Épuisée, elle arriva enfin en vue de la maison paternelle, et là elle s'arrêta, car elle avait aperçu ses parents assis dans leur petit jardin. Elle entendit le murmure de leurs voix, et soudain elle se rappela le changement de sa taille, son terrible secret. Comment répondrait-elle à cette question : « Ma fille, quel est ton mari, et où est-il ? » Son cœur défaillit, elle se glissa sous le vieux saule pour réfléchir un instant, pour écouter, pour voir. Elle vit la face rigide de sa mère, avec les rides profondes qu'y avaient creusées les soucis d'une vie dure et laborieuse et la lutte continuelle d'un caractère impatient et d'affections ardentes contre la réserve de l'orgueil et du décorum ; cette chère figure jamais ne lui avait paru plus chère ni en même temps plus austère. Elle vit son père gai, insoucieux, satisfait ; non pas alors le pauvre paralytique, qui cependant avait reconnu les yeux de Nora sous les paupières de Léonard, mais robuste et jovial, le première crosse du cricket-club, le premier chanteur de la société chorale, le champion le plus intrépide du parti bleu à Lansmere, l'orgueil et l'idole de l'austère épouse calviniste ; jamais des lèvres pincées de celle-ci n'était sorti même un pieux reproche pour l'homme gai, insouciant et sociable. Assis une main dans sa veste, son profil tourné vers la route, une légère fumée s'échappant de sa pipe, sur laquelle ses lèvres accoutumées au sourire bienveillant ou au rire jovial se fermaient comme avec effort, John était la person-

nification du marchand respectable retiré avec une honnête aisance, délivré du souci de gagner de l'argent alors qu'il pouvait encore jouir du plaisir d'en dépenser.

« Il faut que j'aille trouver ces trois votants indécis de Fish Lane, dit-il, ils vont quitter l'ouvrage et je les pincerai à leur rentrée chez eux. On dit que nous aurons peut-être de l'opposition, et je sais que le vieux Smikes est parti pour Londres à la recherche d'un candidat. Nous ne pouvons laisser battre les bleus de Lansmere par un Londonnien. Ha! ha! ça serait joli!

— Mais tu seras ici j'espère pour l'arrivée de Jeanne et de son mari? Comment a-t-elle pu se résoudre à épouser ce charpentier?

— Tout charpentier qu'il est, il a un vote, et cela augmente l'influence électorale de la famille. Si Dick n'était pas parti pour l'Amérique, nous serions trois; mais Mark est un bleu, et solide.— Un Londonnien, vraiment! Ah! je voudrais bien voir qu'un Londonnien battît milord et les bleus! ha! ha!

— Mais, John, ce monsieur Egerton n'est-il pas de Londres?

— Tu n'y entends rien, ma femme. M. Egerton est le candidat des bleus, et les bleus sont le parti de la campagne; par conséquent comment pourrait-il être Londonnien? C'est un bel homme et un habile homme; de plus, il est l'ami particulier du jeune lord. »

Mistress Avenel soupira.

« Qu'est-ce qui te fait soupirer et secouer la tête?

— Je pensais à notre pauvre chère Nora.

— Que Dieu la bénisse! » dit John d'un air sérieux.

Un léger bruit se fit entendre du côté du vieux saule.

« Ah! ah! Écoute! J'ai dit cela si haut que j'ai effarouché les corbeaux.

— Comme il l'aimait! fit mistress Avenel d'un air pensif; et rien d'étonnant, car elle a l'air d'une grande dame de la tête aux pieds; et pourquoi ne deviendrait elle pas milady, après tout?

— Qui? Oh! te voilà encore avec ta folie à propos de notre jeune lord? Une femme raisonnable comme toi! Je suis bien aise de savoir ma petite beauté à Londres, à l'abri de tout danger.

— John, John! Il n'y aura jamais de danger pour Nora. Elle est trop pure et trop vertueuse, et aussi trop fière pour....

— Pour écouter les jeunes lords, j'espère, dit John, quoique, après tout, ajouta-t-il, c'est vrai qu'elle pourrait bien finir par être lady. Milord m'a pris la main l'autre jour en me disant: « N'avez-vous « pas de ses nouvelles? des nouvelles de miss Avenel veux-je dire? » Et ses grands yeux brillants étaient aussi pleins de larmes que.... que les tiens en ce moment.

— Eh bien après? continue, John.

— C'est tout. Milady s'est ensuite avancée pour me parler de l'élection, et comme je la quittais, elle m'a dit à l'oreille: « Ne laissez « pas mon fils vous entretenir de votre charmante fille. Nous devons « tous deux veiller à la préserver du déshonneur. » Du déshonneur! le mot me mit un moment en colère; mais milady vous a une manière

qui m'a eu bientôt apaisé. Cependant je crois vraiment que Nora aimait le jeune lord, mais qu'elle était trop vertueuse pour le montrer. Qu'en dis-tu? » Et la voix du père était émue.

« J'espère qu'elle n'aimera jamais aucun homme avant d'être mariée; cela n'est pas convenable, John, dit mistress Avenel d'un ton un peu empesé, quoique avec douceur.

— Ha! ha! fit John en prenant sa femme sous le menton, vous ne disiez pas ça quand je vous ai embrassée pour la première fois, sous ce même saule que voilà. Il n'y avait pas de maison auprès dans ce temps-là!

— Chut, John! voulez-vous bien vous taire! » et l'austère matrone rougit comme une jeune fille.

« Bast! continua John gaiement, je ne vois pas pourquoi nous autres petites gens nous voudrions être plus précieux et plus réservés que nos supérieurs. Voilà cette belle miss Leslie qui va épouser M. Egerton, ça n'est pas difficile de voir qu'elle est amoureuse de lui, elle ne le quitte pas des yeux, même à l'église, la commère! ha! ha! Mais que diable ont donc les corbeaux ce soir?

— Ils feront un beau couple, John. On dit qu'elle a beaucoup d'argent. Quand le mariage doit-il avoir lieu?

— Aussitôt après les élections, à ce qu'on dit; ce sera une belle noce, j'espère! Sans doute que milord sera garçon d'honneur. Nous enverrons chercher Nora pour qu'elle voie tout cela. »

Du côté du vieux saule on entendit un cri semblable à celui d'un esprit qui sombre dans l'abîme, un de ces accents étranges et terribles d'angoisse humaine, qui entendus une fois ne s'oublient jamais. On eût dit le cri de l'espérance s'échappant de la boîte de Pandore pour s'évanouir dans l'espace; c'était le cri terrible de la raison qui abandonne l'âme, et de l'âme qui lutte pour quitter le corps! Il y eut un moment de silence, puis l'on entendit une lourde chute.

Les parents s'interrogèrent du regard dans une muette angoisse; ils allèrent jusqu'à la haie et regardèrent de l'autre côté. Sous les branches de l'arbre, ils distinguèrent vaguement une forme étendue. John ouvrit la porte et fit le tour; la mère alla jusqu'à la route, puis se tint immobile.

« Oh! femme, femme! cria John Avenel, c'est notre Nora! notre enfant, notre enfant! » Et tandis qu'il parlait les corbeaux s'envolèrent tournant autour de l'arbre et appelant leurs petits.

Lorsqu'ils l'eurent posée sur le lit, mistress Avenel dit tout bas à John de se retirer un moment; puis, les lèvres serrées, les mains tremblantes, elle commença à délacer la robe sous laquelle le cœur de Nora battait convulsivement. John sortit de la chambre tout étourdi, il s'assit sur le carré se demandant s'il était éveillé ou endormi; il ressentit dans tout le côté droit une sorte d'engourdissement, sa tête était pesante et un bruit sourd résonnait à ses oreilles. Soudain sa femme vint lui dire à voix basse:

« John, va vite chercher le docteur Morgan; dépêche toi, mais aie soin de ne parler à personne dans le chemin. Vite, vite!

— Est-ce qu'elle se meurt?

— Je n'en sais rien. Que n'est-elle morte auparavant! murmura entre ses dents mistress Avenel, mais le docteur Morgan est un digne homme et un homme discret.

— Un vrai bleu! » dit le pauvre John comme si son esprit eût été égaré, et se levant avec difficulté, il regarda fixement sa femme, puis secoua la tête et partit.

Deux heures plus tard une petite charrette couverte s'arrêta devant le cottage de mistress Avenel. Un jeune homme pâle et mince, vêtu comme un artisan dans ses habits du dimanche, en descendit d'abord, puis une figure commune mais honnête et bonne se pancha vers lui en souriant, et deux bras sortant de dessous un manteau rouge tendirent un enfant que le jeune homme prit avec tendresse. Le baby était maussade et chétif, il se mit à pleurer. Le père le promena et le secoua de l'air d'un homme habitué à ces fonctions.

« Il sera sage quand nous serons dans la maison, va, Mark, dit la jeune femme en tirant des profondeurs de la charrette un large panier contenant de la volaille et du pain de ménage.

— N'oublie pas les fleurs que nous a données le jardinier du squire, » dit Mark le poëte.

Sans avoir besoin du secours de son mari, la jeune femme descendit avec le panier et le bouquet, rajusta son manteau, déchiffonna sa robe et dit:

« C'est singulier; ils n'ont par l'air de nous attendre. Comme la maison est silencieuse! Frappe; il n'est pas possible qu'ils soient encore couchés. »

Mark frappa; pas de réponse. Une lumière passa rapidement devant les fenêtres du premier étage, mais personne ne vint ouvrir. Mark frappa de nouveau. Un monsieur vêtu du costume ecclésiastique et venant du château, s'arrêta de l'autre côté de la route au moment où Mark frappait pour la seconde fois et dit poliment:

« N'êtes-vous pas les jeunes gens dont Avenel m'a dit ce matin qu'il attendait la visite?

— Oui, monsieur Dale, dit mistress Fairfield faisant la révérence. Vous vous souvenez de moi! et voici mon bon et brave mari!

— Quoi! Mark le poëte? dit le vicaire de Lansmere en souriant. Il vient faire des quatrains pour les élections.

— Des quatrains, monsieur! s'écria Mark d'un air indigné.

— Burns a fait des quatrains, » dit M. Dale avec douceur,

Mark ne répondit pas, mais frappa de nouveau à la porte.

Cette fois un homme à l'air ému et agité se présenta sur le seuil.

« M. Morgan! s'écria le vicaire alarmé; personne n'est malade ici, j'espère?

— Ah! c'est vous, monsieur Dale! Entrez, entrez; j'ai un mot à vous dire. Mais qui diable sont ces gens-là?

— Monsieur, dit Mark, poussant la porte pour entrer, je me nomme Fairfield, et ma femme est la fille de M. Avenel.

— Ah! c'est Jeanne, et son baby avec elle. Bien, bien, entrez,

mais ne faites pas de bruit, je vous en prie. Chut! chut! pas un mot! »

La porte se referma; la lune se leva et éclaira tranquillement la petite maison silencieuse, les fleurs du petit jardin et le vieux saule creux. Le cheval demeura attelé sans que personne y songeât; la lumière brillait par instants à travers les fenêtres du premier étage. C'était le seul signe de vie qu'on aperçût au dehors.

CHAPITRE LV.

Pendant toute cette journée, Harley L'Estrange avait été plus triste et plus abattu que de coutume. Son retour dans un pays où tout lui parlait de Nora avait augmenté la tristesse qui le dévorait depuis qu'il avait perdu celle-ci. Audley, dans la tendresse pleine de remords qu'il éprouvait pour son ami, l'avait engagé vers le soir à quitter le château et à se rendre dans un district situé à plusieurs milles au delà, sous prétexte que sa présence y était nécessaire pour solliciter les voix de quelques électeurs; le changement, pensait-il, détournerait peut-être le cours de ses rêveries. Harley lui-même, heureux d'échapper aux hôtes qui remplissaient le château, consentit volontiers au départ. Il ne devait pas revenir le même soir. Les électeurs dont il s'agissait étaient dispersés dans le pays: il lui faudrait donc être absent un jour ou deux. Lorsque Harley fut parti, Egerton lui-même tomba dans de profondes réflexions. On parlait d'une opposition inattendue; ses partisans étaient inquiets et alarmés; il était clair que l'influence des Lansmère était moins puissante que ne l'avait cru le comte. Egerton pouvait échouer dans son élection. En ce cas, que deviendrait-il? Comment soutenir sa femme, sur le retour de laquelle il comptait toujours, et qu'il lui faudrait maintenant reconnaître, quoi qu'il pût advenir? C'était ce jour-là qu'il avait parlé à William Hazeldean du bénéfice de famille.

« J'aurai du moins la paix, » se disait l'ambitieux. Le squire avait promis le prieuré, s'il devenait nécessaire, à Audley, non sans une secrète douleur, car son Harry usait déjà de son influence conjugale en faveur du mari de son ancienne amie de pension, M. Dale; et de plus le squire pensait que son frère ne ferait jamais qu'un médiocre curé de campagne, tandis que Dale, lorsqu'il aurait un peu plus d'embonpoint que ne lui en permettait son modeste vicariat, serait un curé modèle, digne d'être choisi entre mille. Mais tandis qu'Audley se préparait ainsi à un échec possible, il usait de toute son énergie pour se conserver l'option la plus brillante. Il compulsait, avec son comité, les listes électorales, et discutait le caractère, la politique et les intérêts de chaque électeur jusque bien avant dans la nuit. Lors-

qu'il regagna sa chambre, la fenêtre était ouverte; il s'en approcha et resta debout quelques instants à contempler la lune. En ce moment, la pensée de Nora, perdue et éloignée, se présenta à lui. Sa nature n'était, comme nous l'avons vu, ni romanesque ni sentimentale; il était bien rare qu'il contemplât la lune et les étoiles. Mais quand quelque pensée touchante venait attendrir son vigoureux esprit, ou lorsque la lune et les étoiles arrachaient un instant ses regards à la terre, c'était le beau visage de Nora et ses yeux caressants qui lui apparaissaient dans les cieux, sa voix douce et tendre qu'il entendait dans les murmures de cette poésie mystérieuse qui flotte sans cesse dans l'air sans que nous daignions l'écouter. Il se détourna avec un soupir, se déshabilla, se jeta sur son lit et éteignit sa lumière. Mais les rayons de la lune éclairaient la chambre; ils le tinrent quelque temps éveillé, puis il se tourna résolûment vers le mur et s'endormit. Dans son sommeil, il retrouva Nora; il était avec elle dans l'humble cottage où il l'avait conduite. Jamais, dans aucun rêve, elle ne lui était apparue si distincte et si vivante, ses yeux étaient tournés vers les siens, ses mains jointes se reposaient sur son épaule, sa voix murmurait doucement : « Est-ce donc ma faute si nous avons été séparés? Pardonne-moi, pardonne-moi! »

Et le dormeur croyait répondre : « Ne me quitte plus jamais.... jamais! » et se pencher pour baiser les chastes lèvres qui cherchaient les siennes. Soudain il entendit frapper, comme avec un marteau.... un bruit régulier, mais bas et contenu.

Avez-vous jamais, lecteur, entendu le bruit d'un marteau sur le couvercle d'un cercueil dans une maison de deuil, alors que l'homme des pompes funèbres craint que les vivants n'entendent qu'il les sépare du mort?

Tel parut ce bruit à Audley; son rêve se dissipa brusquement. Il s'éveilla; on frappait à sa porte. Il s'assit sur son lit; la lune avait disparu, le jour commençait à poindre. « Qui est là? » cria-t-il.

« Silence! Répondit-on à voix basse du dehors : c'est moi; habillez-vous promptement, il faut que je vous voie. »

Egerton reconnut la voix de lady Lansmère. Surpris et inquiet, il s'habilla à la hâte et ouvrit. La comtesse était debout près de la porte, extrêmement pâle. Elle mit un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de la suivre. Il obéit machinalement. Ils entrèrent dans l'appartement de la comtesse, dont celle-ci referma la porte; puis ensuite elle posa la main sur l'épaule d'Egerton, et lui dit avec une agitation contenue :

« Ah! monsieur Egerton, il faut que vous veniez à mon secours.... sur-le-champ.... Harley.... sauvez-le.... allez le trouver.... Empêchez-le de revenir; restez avec lui, abandonnez votre élection.... ce ne seront qu'une ou deux années de perdues; vous retrouverez d'autres occasions.... Faites ce sacrifice à votre ami.

— Parlez, qu'y a-t-il? Je suis prêt à faire pour Harley tous les sacrifices.

— *Oh! merci, j'en étais sûre.* Allez donc le trouver; empêchez-le,

sous un prétexte quelconque, de revenir à Lansmère jusqu'à ce que vous lui ayez appris la triste nouvelle, doucement, avec précaution. Oh! comment supportera-t-il un pareil choc? Mon fils! mon pauvre enfant!

— Calmez-vous, expliquez-vous. De quelle nouvelle s'agit-il? De quel choc voulez-vous parler?

— C'est vrai; vous ne savez pas..., on ne vous l'a pas dit. Nora Avenel est là-bas dans la maison de son père.... morte.... morte!... »

Audley chancela et porta la main à son cœur, puis tomba à genoux comme anéanti sous le coup.

« Ma fiancée! ma femme! s'écria-t-il, morte! C'est impossible. »

Lady Lansmère fut si stupéfaite en entendant cette exclamation, si étourdie d'une révélation aussi inattendue, qu'elle demeura en silence, incapable de consoler, de rien expliquer, confondue au spectacle de la violente douleur qui éclata chez cet homme lorsqu'il se fut relevé.

A la fin, il domina son émotion et écouta avec un calme apparent, la brève explication de lady Lansmere.

Un des hôtes du château s'était senti subitement malade une heure ou deux auparavant. La comtesse, entendant du bruit, s'était levée; on avait été chercher le docteur Morgan. C'était par lui qu'on avait su que Nora Avenel était revenue chez son père dans la soirée, avait été prise d'une fièvre cérébrale et était morte au bout de quelques heures.

Audley écouta, puis se dirigea en silence vers la porte.

Lady Lansmere lui prit le bras.

« Où allez-vous? dit-elle. Ah! puis-je maintenant vous demander à vous qui êtes le plus à plaindre, d'épargner à mon fils la terrible nouvelle? Et cependant.... vous connaissez son caractère bouillant, sa véhémence.... S'il apprend que vous étiez son rival.... le mari de Nora, vous en qui il avait tant de confiance! Qu'en résultera-t-il? Je tremble d'y penser!

— Ne tremblez pas.... je ne tremble pas, moi! dit Egerton. Laissez-moi aller, je serai bientôt de retour, et alors (ses lèvres s'agitèrent convulsivement), *alors* nous parlerons d'Harley. »

Egerton sortit éperdu, abasourdi. Instinctivement, il prit le chemin de la maison d'Avenel. Il avait été obligé d'y entrer officiellement quelques jours auparavant pour faire sa visite électorale, et il avait souffert dans son orgueil en voyant la maison, les parents de Nora. Il s'était dit : « C'est donc la fille de ces gens-là qu'il faut que moi, Audley Egerton, je présente au monde comme ma femme! » Et maintenant, eût-elle été la fille d'un mendiant, d'un criminel même, pourvu qu'il pût la rappeler à la vie, combien ce monde tant redouté lui paraîtrait mesquin et indifférent! Hélas! il était trop tard! La rosée brillait au soleil, les oiseaux chantaient au-dessus de sa tête, tout s'éveillait à la vie autour de lui, et son propre cœur était semblable à un cimetière. Il n'y avait rien là que la mort! Il arriva à la porte, *elle était ouverte; il* appela, personne ne répondit; il monta

l'étroit escalier, seul et sans être vu; il entra dans la chambre mortuaire. A côté du lit était assis John Avenel, qui semblait plongé dans un lourd sommeil. Il était frappé de paralysie, mais il l'ignorait, et personne ne le savait encore. Qui eût songé à s'occuper de cet homme vigoureux dans un pareil moment? pas même sa malheureuse femme! On l'avait laissé là pour garder la maison et veiller la morte.... et lui-même était engourdi par la main glacée et invisible! Audley s'approcha du lit; il leva la couverture qu'on avait jetée sur le pâle et immobile visage. Ce qui se passa en lui pendant qu'il le contempla, qui pourrait le dire? Mais quand il quitta la chambre et descendit lentement l'escalier, il laissait derrière lui l'amour et la jeunesse, toutes les espérances et toutes les joies de la vie, et pour jamais!

Il retourna vers lady Lansmere, qui l'attendait dans une anxiété nerveuse.

« Maintenant, dit-il froidement, je vais aller vers Harley et je l'empêcherai de revenir ici.

— Vous avez vu les parents? Bonté divine! Sont-ils informés de votre mariage?

— Non; c'est à Harley que je dois l'avouer d'abord. Jusque-là, silence!

— Oui, silence! » répéta lady Lansmere; et sa main brûlante se posa sur celle d'Audley, qui était glacée.

Une heure plus tard, Egerton quittait la maison, et, avant midi, il était près d'Harley.

Il nous faut maintenant expliquer comment toute la famille Avenel, excepté le pauvre père, s'était trouvée absente.

Nora était morte en donnant le jour à un fils; elle était morte en proie à un violent délire. Dans ce délire, elle avait parlé de honte, de déshonneur; elle n'avait point au doigt d'anneau nuptial. Au milieu de sa douleur, la première pensée de mistress Avenel fut de sauver la réputation de sa fille.... l'honneur des Avenel. Nulle matrone issue du sang des rois n'eût pu attacher plus de prix à l'honneur de son nom que l'austère marchande calviniste.

« Nous songerons plus tard au chagrin, sauvons d'abord l'honneur! » avait-elle dit; puis, d'un œil sec, elle avait réfléchi, examiné combiné un plan. Jeanne Fairfield emporterait l'enfant sur-le-champ, avant le lever du jour, et le nourrirait en même temps que le sien.

Mark partirait avec elle, car mistress Avenel redoutait l'indiscrétion de sa violente douleur. Elle-même les accompagnerait une partie du chemin pour leur persuader, leur commander le silence. Mais ils ne pouvaient retourner à Hazeldean avec un autre enfant; il fallait que Jeanne allât vivre dans un pays où elle serait inconnue; les deux enfants passeraient alors pour jumeaux. Et mistress Avenel, quoique naturellement humaine, affectueuse et tendre pour les enfants, regarda avec une sorte de satisfaction sinistre l'enfant chétif de Jeanne, en se disant : « S'il n'y en avait plus qu'un, toutes les

difficultés seraient aplanies! L'enfant de Nora pourrait alors passer toute sa vie pour celui de Jeanne. »

Mistress Avenel n'avait point de servante, elle pouvait compter sur la discrétion du docteur Morgan, et, quant à M. Dale, dans quel but irait-il révéler le déshonneur d'une famille? Le même jour ou le lendemain au plus tard, elle engagerait son mari à s'absenter, de crainte qu'il ne parlât pendant que sa douleur était plus forte que son orgueil. Elle resterait seule dans la maison de mort jusqu'à ce qu'elle pût espérer que tous les autres auraient la prudence de se taire. Elle se disait qu'avec ces précautions, *le nom* du moins serait sauvé. Elle pressa donc Mark et sa femme de partir, et monta avec eux dans la carriole couverte qui cacha leurs figures à tous trois, laissant pour quelques heures à son mari le soin de garder la maison et le corps de leur fille. Cette femme peut sembler dure et insensible? Si Nora eût lu, du haut du ciel, dans le cœur de sa mère, Nora n'eût pas pensé ainsi. Lorsque la pierre du sépulcre est retombée sur notre poussière, un nom sans tache est tout ce qui reste de nous sur la terre. Mieux vaut que nos amis nous conservent ce trésor, que de s'asseoir à pleurer près de notre enveloppe périssable.

Harley fut grandement surpris de voir arriver Egerton, et plus surpris encore lorsque celui-ci lui dit qu'une opposition formidable lui était suscitée à Lansmere, qu'il n'y avait aucune chance de succès, et qu'il avait par conséquent résolu de renoncer à la lutte. Audley écrivit au comte à cet effet, mais la comtesse, qui connaissait sa véritable raison, en dit quelques mots à son mari; de sorte que, ainsi que nous l'avons vu au commencement de cette histoire, la cause d'Egerton ne fut point abandonnée lorsque le capitaine Dashmore apparut sur le champ de bataille, et, grâces aux démarches et à l'éloquence de M. Hazeldean, Audley l'emporta sur son concurrent de deux voix : celles de John Avenel et de Mark Fairfield. Car, bien que le premier, sur l'avis du médecin, se fût installé à quelque distance de la ville, que le mal qui l'avait frappé le rendît sur tout autre sujet docile comme un enfant et qu'il ne comprît que vaguement les circonstances relatives au retour et à la mort de Nora, il voulut cependant savoir ce que devenaient les bleus, et quitta son lit pour voter, comme il s'y était engagé. « Il a raison, dit mistress Avenel elle-même; mieux vaut mourir que manquer à sa parole. »

La foule s'écarta respectueusement en voyant apporter sur un fauteuil l'homme qu'elle avait vu quelques jours auparavant si jovial et si vigoureux et en l'entendant dire d'une voix chevrotante : « Je suis un vrai bleu ! vivent les bleus !

Les élections sont chose merveilleuse. Ceux qui n'y ont pas assisté ne peuvent s'imaginer à quel point l'ardeur qu'on y apporte triomphe de la maladie, du chagrin, de tous les événements de la vie privée !

On envoya à Audley, du château de Lansmere, la dernière lettre de Nora. Le facteur l'y avait apportée deux heures après son départ. Lorsqu'il l'ouvrit, l'anneau nuptial roula à ses pieds. Et ces reproches

brûlants et passionnés, cette colère de colombe blessée lui expliquèrent le retour de Nora, la cause de sa mort subite qu'il continua d'attribuer à une fièvre cérébrale amenée par l'agitation et la fatigue. Car Nora ne parlait pas de l'enfant prêt à naître; elle l'avait oublié lorsqu'elle avait écrit, sans quoi elle n'aurait pas écrit. Après avoir lu cette lettre, Egerton ne put rester plus longtemps dans ce triste village, seul avec Harley. Il annonça brusquement qu'il lui fallait partir pour Londres, décida L'Estrange à l'y accompagner, et là, après avoir appris par lady Lansmere que l'enterrement avait eu lieu, il révéla à Harley avec des lèvres pâles comme la mort et en appuyant sa main sur son cœur, cette affreuse vérité, que Nora n'était plus. L'effet de cette nouvelle sur la santé et le cœur du jeune homme fut plus terrible encore qu'Audley ne l'avait prévu.

A sa douleur vint se joindre le remords, car disait le noble enfant, si ce n'eût été de ma passion, de mes folles poursuites, elle n'eût jamais quitté son asile naturel? Et puis, la lutte entre le sentiment du devoir et son amour pour moi a été trop forte! elle l'a brisée! Ah! je vois, je comprends tout. Sans moi elle vivrait encore!

« Oh, non s'écria Egerton prêt à tout avouer. Croyez-moi, elle ne vous a jamais aimé comme vous le pensez. Non, non, écoutez-moi! Supposez plutôt qu'elle en a aimé un autre, qu'elle a fui avec lui, qu'elle était peut-être mariée, et....

— Taisez-vous! s'écria Harley avec violence; c'est me la tuer deux fois que de parler ainsi! Je la sens toujours vivante là, *dans* mon cœur, tandis que je rêve qu'elle m'aimait, ou que du moins nulle lèvre ne connut jamais le baiser qui a été refusé à la mienne. Mais si vous venez me dire de douter de cela! vous! vous! »

La douleur du pauvre enfant était trop violente pour ses forces; il tomba dans les bras d'Audley; il s'était rompu un vaisseau sanguin. Pendant plusieurs jours il fut dans un danger grave; les yeux constamment fixés sur Audley, « dites-moi, murmurait-il au risque de rouvrir le vaisseau rompu, dites-moi que je me suis trompé, que vous n'avez pas de raison de croire qu'elle en aimait un autre, qu'elle appartenait à un autre!

— Chut! chut! Non je n'ai pas de raison pour cela; je n'en ai aucune. Je ne voulais que vous consoler, insensé que j'étais! » répondait le malheureux ami.

A partir de ce moment Audley renonça à l'idée de se justifier à ses propres yeux, et il se résigna à être pour toujours un mensonge vivant, lui le fier gentleman!

Alors qu'Harley était encore très-faible et très-souffrant, M. Dale vint à Londres et se rendit près d'Egerton. Le vicaire en s'engageant près de mistress Avenel à garder le secret, avait stipulé la condition que ce ne serait point au détriment du fils survivant de Nora. Et si Nora était mariée après tout? Ne valait-il pas mieux dans tous les cas savoir le nom du père de cet enfant? Ne pouvait-il un jour avoir besoin de son père? Mistress Avenel s'était vue contrainte de souscrire à ces réserves, mais elle avait supplié M. Dale de ne pas faire

de recherches. Si Nora était mariée, son mari se déclarerait naturellement de lui-même. Si elle avait été séduite et abandonnée, chercher à découvrir le père d'un enfant dont tout le monde ignorait l'existence, ce serait s'exposer à déshonorer cette mémoire de Nora que mistress Avenel avait réussi à préserver de tout blâme. Ces arguments firent naître dans l'esprit du bon vicaire une grande perplexité, mais Jeanne Fairfield était convaincue de l'innocence de sa sœur, et ses soupçons se portaient naturellement sur lord L'Estrange.

Peut-être en était-il de même de mistress Avenel bien qu'elle n'en convînt pas. M. Dale était pleinement persuadé de la justesse de ces soupçons; l'amour du jeune lord pour Nora et les craintes de la comtesse n'avaient été que trop visibles pour un hôte assidu du château de Lansmere.

Harley quittant brusquement le château, le jour même du retour de Nora; Egerton renonçant à sa candidature avant même que l'opposition se fût déclarée, afin d'aller rejoindre son ami aussitôt après la mort de Nora; tout le confirmait dans l'idée qu'Harley était ou le séducteur ou le mari.

Peut-être y avait-il eu un mariage secret, célébré sans doute sur le continent, car Harley n'était pas majeur. M. Dale voulut du moins voir lord L'Estrange et le sonder à ce sujet. La maladie de celui-ci s'opposant à une entrevue, le vicaire voulut essayer de pénétrer le mystère au moyen d'une conversation avec Egerton. La réputation de gravité, de véracité et d'honneur que celui-ci s'était acquise l'encourageait à cette démarche.

Il vit donc Egerton et s'efforça d'obtenir du nouveau député de Lansmere des aveux de nature à être utiles à la famille qui lui avait donné sa majorité de deux voix et avait ainsi décidé de son élection.

Le vicaire commença par faire allusion au touchant dévouement de John Avenel, qui malade et désolé avait quitté son lit pour accomplir la promesse faite à Audley, et l'émotion que montra celui-ci lui parut si sincère que peu à peu il en vint à lui confier ses soupçons, ses craintes, ses espérances au sujet de la malheureuse Nora et du fils qu'elle avait laissé. Audley apprit ainsi qu'il était père. Il engagea M. Dale à se conformer aux désirs et aux conseils de mistress Avenel, s'offrit à faire lui-même des recherches en secret et avec prudence, promit de lui en communiquer le résultat et s'informa du lieu où avait été conduit l'enfant.

Le vicaire donna l'adresse demandée, puis se retira et n'entendit jamais reparler d'Egerton. Il demeura convaincu que l'homme qui avait fait preuve d'une sensibilité si profonde avait échoué dans l'appel fait à la conscience d'Harley, ou avait pensé que mieux valait laisser la mémoire de Nora en paix et son enfant aux soins de la famille de sa mère.

A peine remis de sa maladie, Harley rejoignit sur le continent l'armée anglaise, avide de trouver la mort dans ses rangs. Aussitôt

après ce départ Audley se rendit au village que lui avait indiqué M. Dale pour y voir l'enfant de Nora. Mais Jeanne, sur l'ordre de sa mère, s'y était établie sous un nom supposé pour échapper aux bavardages et tromper la curiosité; la douleur et l'agitation avaient tari son lait; elle mit l'enfant de Nora en nourrice à une petite distance du village et essaya d'élever au biberon le sien qu'elle jugea trop délicat pour s'en séparer, et qui mourut bientôt. Mark et Jeanne retournèrent à Hazeldean avec Léonard qui passa dès lors pour leur enfant.

Lorsque Egerton s'enquit de Jeanne dans le village, il apprit qu'elle était partie quelques jours auparavant, le lendemain même, ajouta-t-on, du jour où son enfant avait été enterré. Son enfant enterré! Egerton n'en écouta pas davantage; il ne sut donc rien de l'enfant qui avait été mis en nourrice. Après avoir parcouru lentement le cimetière et contemplé quelques instants le petit tertre, en appuyant la main sur ce cœur à qui l'on avait défendu toute émotion violente, il repartit sur-le-champ pour Londres. Aucune raison ne le pressait plus de reconnaître son mariage, la réputation de Nora était intacte, son enfant était mort, et sa pénible position vis-à-vis d'Harley l'obligeait au silence.

Audley reprit machinalement sa vie accoutumée. Il s'efforça de diriger de nouveau ses pensées vers ce qui tente les ambitieux. Sa pauvreté lui était une continuelle entrave, sa dette pécuniaire envers Harley l'humiliait et l'affligeait. Il ne voyait d'autre moyen pour dégager ses domaines et s'acquitter envers son ami que de contracter une riche alliance. Mort à toute pensée d'amour, il envisagea cette nécessité d'abord avec répugnance, puis avec une indifférence apathique. Lévy, dont il ignorait la trahison, avait toujours sur lui le pouvoir qu'un usurier conserve à jamais sur l'homme qui a été, qui est, ou qui peut être son créancier. Lévy le pressait sans cesse de demander en mariage la riche miss Leslie. Lady Lansmere, dans le but de le consoler de la perte qu'il avait faite, l'en pressait aussi; Harley influencé par sa mère lui écrivait la même chose.

« Arrangez la chose comme il vous plaira, dit enfin Egerton à Lévy, pourvu que je ne dépende pas de ma femme.

« Demandez-la pour moi si vous voulez, dit-il à lady Lansmere. Je ne pourrais lui faire la cour, il me serait impossible de parler d'amour. »

De façon ou d'autre le mariage, avec tous les avantages qu'il apportait au gentilhomme ruiné, fut conclu. Et Egerton se montra, dans le monde, l'époux digne et poli que nous avons vu, marié à une femme qui l'adorait. C'est le sort commun des hommes de ce caractère de n'être que trop aimés!

Il fut touché du reproche que lui fit sa femme à son lit de mort: « Quoi que j'aie pu faire, dit-elle, je n'ai jamais obtenu votre amour. — C'est vrai, répondit Audley les larmes aux yeux, la nature ne m'avait donné que bien peu de ce que les femmes appellent amour, et je l'avais prodigué à une autre avant de vous connaître. » Et il lui

raconta alors avec quelques réserves une partie de son histoire : ce récit la calma et la consola; en voyant qu'il avait aimé, qu'il pouvait regretter, elle sentit enfin battre ce cœur qui lui était demeuré jusque-là inconnu. Elle mourut en lui pardonnant, en le bénissant.

Audley fut très-affecté de cette nouvelle perte. Il résolut de ne jamais se remarier. Il songea vaguement à diminuer ses dépenses et à faire du jeune Randal Leslie son héritier. Mais lorsqu'il vit l'intelligent écolier d'Eton, son cœur demeura froid, bien que son esprit appréciât les talents de Randal. Il se promit seulement de l'aider dans sa carrière et de faire amplement pour lui ce qu'il devait à un parent éloigné de sa femme. Toujours insouciant et prodigue en matière d'argent, il se montrait souvent d'une générosité princière, non pour le plaisir de donner et de servir les autres, mais par habitude de grand seigneur, par un sentiment orgueilleux de ce qu'il devait à lui-même et à sa position.

Audley avait d'ailleurs une triste excuse de la prodigalité avec laquelle il dépensait la fortune considérable que lui avait léguée sa femme. Les fonctions morbides du cœur étaient devenues chez lui une maladie organique. Il pouvait à la vérité vivre encore bien des années et mourir de quelque autre maladie, mais il pouvait aussi mourir subitement au premier jour, dans la fleur de l'âge et dans ce qui semblait toute la vigueur de la santé. Le seul médecin à qui il eût confié ce qu'il souhaitait cacher au reste du monde (car les ambitieux voudraient qu'on les crût immortels), lui avait dit franchement qu'il n'était pas probable que, parmi les luttes et les soucis de la politique, il dépassât de beaucoup le milieu de la vie. N'ayant donc pas d'enfants, et ses proches parents étant tous riches, Egerton s'abandonna à son dédain naturel de l'argent. Il laissa le soin de ses affaires à Lévy et à son intendant. Lévy s'enrichit rapidement, et l'intendant prospéra.

L'usurier conserva sur l'impérieux ministre un pouvoir singulier. Il savait son secret; il pouvait le révéler à Harley. Et le seul côté sensible de la nature de l'homme d'État, la seule partie de lui-même qui n'eût pas été plongée neuf fois dans le Styx de la vie pratique, si propre à rendre un homme invulnérable à la tendresse, c'était son affection mêlée de remords pour cet ami de collége qu'il trompait encore.

Le lecteur a donc maintenant la clef du caractère impénétrable d'Egerton : le ministre envié, — l'homme sans joies et sans affections, — l'oracle financier d'un empire, — le prodigue livré aux usuriers, le fier gentleman que des princes eussent volontiers consulté sur le casuitisme de l'honneur, — le coupable, tremblant de voir l'ami qu'il aime le mieux en ce monde découvrir son mensonge. Enveloppe-toi dans le chaste voile que tissent pour toi les Arts ou les Grâces, ô nature humaine! Les statues de marbre seules peuvent se montrer dans leur blanche nudité sans honte, et sans crainte d'offenser les regards.

CHAPITRE LVI.

Léonard ne put naturellement comprendre que certains fragments du récit que nous venons de faire au lecteur.

Il vit seulement que sa malheureuse mère avait été unie à un homme qu'elle aimait d'une tendresse sans égale; qu'elle avait été amenée à penser que son mariage était frauduleux, était partie pour le continent au désespoir, en était revenue repentante et confiante, et avait entendu parler du mariage de son amant avec une autre. Là se terminait le manuscrit dont les dernières pages étaient tachées de larmes. La triste fin de Nora, son retour chez ses parents et sa mort avaient été racontés à Léonard par le docteur Morgan.

Mais le nom de son mari, vrai ou supposé n'était pas révélé. Léonard comprenait seulement qu'il était d'un rang beaucoup plus élevé que celui de Nora. Harley L'Estrange semblait être clairement désigné par l'écolier amoureux. S'il en était ainsi, Harley devait savoir tout ce qui demeurait encore obscur pour Léonard; celui-ci résolut donc de lui communiquer le manuscrit. Il quitta le cottage, avec l'intention de revenir pour assister aux funérailles de son ami. Mistress Goodyer lui permit volontiers d'emporter les papiers qu'elle lui avait prêtés; elle y ajouta même le paquet qu'on avait adressé du continent à mistress Bertram.

Réfléchissant avec tristesse et anxiété au récit qu'il venait de lire, Léonard rentrait dans Londres à pied et se dirigeait vers l'hôtel d'Harley lorsque, au moment où il traversait Bond-Street, un monsieur accompagné du baron Lévy, et qui, à en juger par la rougeur de son visage et le ton élevé de sa voix, venait probablement d'avoir avec l'usurier fashionable un colloque peu satisfaisant, quitta brusquement Lévy et vint prendre Léonard par le bras.

« Excusez-moi, monsieur, dit ce gentleman regardant Léonard en face, mais à moins que mes yeux ne me trompent, ce qui ne leur arrive guère, je retrouve un neveu envers qui je me suis peut-être montré un peu rude, mais qui cependant n'a pas le droit d'oublier Richard Avenel.

— Mon cher oncle, s'écria Léonard; voici une bien agréable surprise, et cela juste au moment où j'avais grand besoin d'un peu de joie! Croyez que je n'ai jamais oublié vos bontés et que j'ai toujours regretté notre brouille.

— Bien dit; donne-moi la main alors. Voyons que je te regarde un peu. Un véritable gentleman, par ma foi! et beau garçon avec ça. Nous autres Avenel, nous avons toujours été une belle famille. Au revoir, baron Lévy; vous n'avez que faire de m'attendre; je ne m'enfuirai pas, soyez tranquille.

— Mais, dit tout bas Lévy qui avait suivi Avenel de l'autre côte de la rue, et examinait Léonard avec curiosité, mais il faut que ce soit comme je vous l'ai dit, quant au bourg, ou bien (pour parler clair) il vous faudra payer les billets au jour de l'échéance.

— Très-bien, monsieur, très-bien, je vous comprends, mon argent ou mon bourg?

— Précisément, fit le baron avec le plus gracieux sourire.

— Vous aurez de mes nouvelles. (A part tandis que Lévy s'éloigne :) Au diable soit le coquin! »

Dick Avenel passa alors son bras dans celui de son neveu et pendant dix minutes s'efforça d'oublier ses inquiétudes, en satisfaisant cette curiosité au sujet des affaires d'autrui qui lui était naturelle, et qui en cette circonstance s'augmentait de l'affection réelle qu'il portait à son neveu. Néanmoins longtemps avant que Léonard eût pu vaincre sa répugnance à parler de ses succès littéraires, l'esprit de Dick était revenu à son rival de Screwstown, à la malédiction de la concurrence illimitée, aux billets que Lévy lui avait escomptés afin de le mettre en état de lutter contre un capitaliste plus puissant que lui, et au satané coquin à qui il fallait maintenant deux siéges à Lansmere, un pour Randal Leslie, et l'autre pour un riche nabab dont il venait d'attraper la clientèle, tandis que Dick ne demandait pas mieux que d'obliger Randal, mais désirait garder le second siége pour lui-même.

C'est pourquoi il se laissa aller à tout conter à son neveu, bien plutôt par besoin d'épancher ses chagrins et ses ressentiments qu'avec l'espoir de trouver dans les conseils de Léonard un moyen de se tirer d'embarras.

« C'est bon, c'est bon, dit-il à son neveu; tu me conteras ton histoire un autre jour. Je vois que tu as prospéré, c'est là l'important. Pour le moment, je ne puis songer qu'à mes propres affaires. Je suis dans un cruel embarras. Screwstown n'est plus la ville respectable que tu as connue, elle est entièrement bouleversée et démoralisée par un enragé capitaliste dont les machines à vapeur seraient capables d'amener les chutes du Niagara dans votre salon, mon cher! Et comme si cela ne suffisait pas pour ruiner et pour mettre en pièces un pauvre manufacturier anglais comme moi, j'apprends qu'il est en pour parler au sujet d'un infernal brevet qui permettra à ses machines de faire le double de besogne avec moitié moins de bras! C'est comme ça que ces brigands-là augmentent sans fin notre taxe des pauvres. Mais je monterai une émeute contre lui, il peut en être sûr. Qu'on ne vienne pas me chanter la loi! A quoi diable la loi est-elle bonne, si elle ne peut protéger l'industrie d'un honnête homme, d'un libéral comme moi encore! »

Ici Dick se livra à une tempête de malédictions contre le vieux pays pourri en général et contre M. Dyce, le capitaliste monstre de Screwstown, en particulier.

Soudain Léonard fit un geste d'étonnement, car Dick nomma le susdit capitaliste, qui n'était autre que l'homme avec qui il était en marché pour son perfectionnement des machines à vapeur.

« Arrêtez, mon oncle, arrêtez ! Vous dites donc que si cet homme achète le brevet en question, cela pourra vous faire du tort ?

— Me faire du tort ? mais cela me conduira droit à la banqueroute, c'est-à-dire si ces machines réussissent; mais j'espère que ce n'est qu'une blague.

— Elles réussiront, j'en réponds.

— Toi ! tu les as donc vues ?

— C'est moi qui les ai inventées. »

Dick retira brusquement son bras de celui de Léonard.

« Serpent ! s'écria-t-il; c'est donc toi, que j'ai réchauffé à mon foyer, qui causeras la ruine de Richard Avenel !

— Non, c'est moi au contraire qui le sauverai. Venez dans la cité; vous y verrez mon modèle et, s'il vous convient, je vous en cède le brevet.

— Un fiacre ! un fiacre ! un fiacre ! s'écria Dick Avenel arrêtant une voiture. Monte vite, Léonard; je l'achète ton brevet, c'est-à-dire pourvu qu'il soit bon à quelque chose, et quant au payement....

— Ne parlez pas de payement, mon cher oncle.

— Eh bien, je n'en parlerai pas, reprit Dick plus doucement, car à vrai dire ce n'est pas là le sujet de conversation que je choisirais pour le moment. Laisse-moi d'abord me tirer des griffes de ce crocodile à moustaches noires, qu'on appelle le baron Lévy, puis ensuite — mais, monte, monte, et donne l'adresse au cocher ! »

Une inspection rapide de l'invention de Léonard suffit à convaincre Richard Avenel que ce procédé serait pour lui d'un inappréciable avantage. Il comprenait qu'armé d'un brevet dont les effets, quant à l'augmentation de puissance et la diminution de main d'œuvre, étaient évidents pour tout homme pratique, il lui serait maintenant facile de se procurer les avances d'argent dont il avait besoin soit pour le renouvellement de ses machines, soit pour payer les billets qu'avait escomptés Lévy, ou faire au capitaliste monstre une guerre acharnée. Il lui serait peut-être nécessaire de s'associer quelque autre capitaliste. Mais alors même tout autre associé serait préférable à Lévy. Avenel fut soudain frappé d'une idée lumineuse.

« Si je parviens à effrayer cet infernal intrus pendant quelques mois, il m'offrira peut-être lui-même de s'associer avec moi, nous ferons des deux fabriques une seule combinaison, et à nous deux, nous ferons la loi au monde entier. »

La gratitude de Dick devint si expansive qu'il offrit à son neveu de le faire nommer à Lansmere en son lieu et place. Léonard refusa et Dick s'écria :

« Eh bien alors n'importe lequel de tes amis; je suis pour la réforme contre ces hauts et puissants seigneurs des bourgs pourris, et par suite de prêts faits aux petits propriétaires, ou d'hypothèques prises sur leurs biens, et d'anciennes relations amicales avec les électeurs indépendants, je tiens certainement un des siéges, et peut-être les deux siéges du bourg de Lansmere dans les poches de mon paletot. Dick, après être convenu avec Léonard d'un rendez-vous chez son

avoué pour le transfert de l'invention, à des conditions qui, déclara-t-il, «seraient honorables pour les deux parties,» se hâta d'aller dans la cité à la recherche de quelque capitaliste monstre qui voulût bien l'aider à se tirer des griffes de Lévy et des machines de son rival.

CHAPITRE LVII.

Harley L'Estrange était dans son appartement. Il venait de fermer un volume de quelque classique favori, et sa main était posée sur le livre. Depuis le retour d'Harley en Angleterre, un changement était survenu dans sa physionomie et même jusque dans sa démarche et dans son attitude; ce changement était plus marqué encore depuis sa dernière entrevue avec Hélène. Ses lèvres serrées exprimaient la fermeté et la résolution, son front une calme décision. A la grâce indolente de ses mouvements avait succédé je ne sais quelle énergie calme et recueillie, semblable à celle qui distinguait Egerton lui-même. Si l'on avait pu lire dans son cœur, on y eût vu qu'Harley, pour la première fois, s'efforçait réellement de vaincre ses passions et son humeur, qu'en lui tout l'homme se préparait aux combats du devoir.

« Non, murmurait-il, non, je ne veux songer qu'à Hélène, qu'à la vie réelle! Ne fussé-je pas fiancé à une autre, que serait pour moi cette Italienne aux yeux noirs? Quelle folie! Moi, aimer encore! Moi qui, pendant tout le printemps de ma vie, ai gardé ma foi à une mémoire et à un tombeau! Allons, Harley, il est temps d'être homme et d'agir en homme; contente-toi de l'affection, ne rêve plus la passion. Renonce à un faux idéal. Es-tu donc un poëte pour croire que la vie puisse être un poëme?»

La porte s'ouvrit, et Harley vit entrer le prince autrichien qu'il avait intéressé à la cause de Violante et de son père.

« Avez-vous découvert les documents dont vous m'avez parlé, dit le prince. Il me faut retourner à Vienne dans quelques jours, et si je ne m'y présente muni de quelque preuve tangible de la trahison de Peschiera ou de quelque excuse concluante pour son noble parent, je crains que celui-ci n'ait d'autre moyen de rentrer en Italie que d'accorder la main de sa fille à son perfide ennemi.

— Hélas! dit Harley, jusqu'ici toutes mes recherches ont été vaines, et je n'ose tenter d'autres démarches dans la crainte d'éveiller l'attention de Peschiera et de l'exciter à chercher de son côté. Il faut donc que mon pauvre ami se résigne à l'exil. Accorder la main de Violante au comte serait déshonorant. Mais bientôt je serai marié, et je pourrai offrir au père et à la fille un asile moins indigne de leur rang.

— La future lady L'Estrange accueillera-t-elle sans jalousie une aussi belle personne? Et vous même, mon pauvre ami, ne courrez-vous pas quelque danger?

— Peuh! fit Harley en rougissant. Violante aura deux pères, voilà tout. Ne plaisantez pas, je vous en prie, sur un sujet aussi sérieux et qui touche à l'honneur. »

La porte s'ouvrit de nouveau et on annonça Léonard.

« Soyez le bienvenu, dit Harley, heureux d'échapper au regard pénétrant du prince; soyez le bienvenu. Voici le noble ami qui s'intéresse avec nous au sort de Riccabocca, et qui pourrait lui être si utile, si je parvenais à découvrir les documents dont je vous ai parlé.

— Les voici, dit Léonard simplement. Plaise à Dieu que cela vous suffise! »

Harley ouvrit aussitôt le paquet et en examina rapidement le contenu.

« Hourra! s'écria-t-il bientôt d'un air triomphant et en battant des mains comme un enfant. Voyez, voyez, prince; voici les propres lettres de Peschiera à la femme de son parent; son aveu de ce qu'il appelle « ses projets patriotiques, » ses supplications pour qu'elle persuade à son mari de s'unir à lui. Voyez comme il se sert de son influence sur la femme qui avait été sa fiancée; avec quel artifice il combat ses objections! Voyez combien notre ami avait de répugnance à agir avant que femme et parent ne se fussent ligués pour l'entraîner!

— Assez, assez! cela suffit, s'écria le prince après avoir jeté un coup d'œil sur les passages indiqués par Harley.

— Non, ce n'est pas assez! cria Harley en continuant de parcourir rapidement les lettres de Peschiera. En voici davantage! Oh! le fieffé coquin! Voici, après la fuite de notre ami, l'aveu que fait Peschiera de sa passion coupable; il convient lui-même qu'il s'est efforcé d'attirer son bienfaiteur à sa ruine, dans le but de souiller la maison qui l'avait abrité. Ah! voyez comme elle le traite! Grâce au ciel, ses yeux se sont ouverts, et elle l'a repoussé et méprisé avant de mourir. Elle était innocente! J'en étais sûr! La mère de Violante devait être pure! Pauvre femme! quel sort affreux! Votre empereur a-t-il un cœur d'homme?

— Je connais assez notre empereur, répondit le prince, pour affirmer que le jour où ces papiers seront mis devant ses yeux, la ruine de Peschiera et le rappel de son parent seront assurés. Vous aurez la joie de voir celle à qui vous vouliez donner la place d'une enfant à votre foyer, la plus riche héritière d'Italie, la fiancée de quelque noble amant dont le rang ne le cédera qu'à celui des têtes couronnées.

— Ah! dit Harley ému et pâlissant, je ne verrai pas cela, car jamais je ne retournerai en Italie! Je ne la verrai plus, non, plus jamais, lorsqu'une fois elle aura quitté ce froid climat, ce triste pays des soucis et des affaires; puis il détourna la tête un moment, et en-

suite s'approcha vivement de Léonard. Mais vous, heureux poëte! aucun idéal n'est jamais perdu pour vous; vous êtes indépendant de la vie réelle. Plût à Dieu que je fusse poëte! » Et il sourit tristement.

« Vous ne diriez sans doute pas cela, milord, répondit Léonard avec une égale tristesse, si vous saviez combien peu l'idéal compense, pour un poëte, la perte d'une affection humaine. Indépendant de la vie réelle? Hélas! non. Et j'ai là les confessions d'une véritable âme de poëte que je viens vous prier de lire quand vous en aurez le loisir; après les avoir lues, vous me direz si vous regrettez encore de n'être pas poëte. »

Et, en parlant, Léonard montrait à Harley le manuscrit de Nora.

« Mettez-le sur mon bureau, dit celui-ci; je le lirai plus tard.

— Oh! lisez-le dès que vous le pourrez, car il y a là des choses qui doivent décider de ma vie.... des choses qui sont encore pour moi un mystère, et que vous pourrez m'expliquer, je l'espère.

— Moi! s'écria Harley; et il se dirigeait vers son bureau pour examiner aussitôt le manuscrit, lorsque la porte s'ouvrit encore une fois, mais avec violence, et Giacomo se précipita dans la chambre, suivi de lady Lansmere.

— Oh! milord, milord! s'écria Giacomo, la signorina! la signorina!

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? — Ma mère, ma mère! que lui est-il arrivé? Parlez, je vous en conjure!

— Elle est partie.... elle nous a quittés.

— Oh! non, non! s'écria Giacomo, elle ne nous a pas quittés; il faut qu'on l'ait trompée ou emmenée de force. Le comte! le comte! O mon bon lord, sauvez-la! sauvez-la comme vous avez sauvé son père!

— Silence! fit Harley. Donnez-moi votre bras, ma mère. Un second coup de cette nature est au-dessus des forces d'un homme! du moins au-dessus des miennes.... Bien, bien, me voilà mieux! Merci, ma mère. De l'air! de l'air!... Ainsi donc, le comte triomphe et Violante s'est enfuie avec lui! — Expliquez-moi tout; je suis maintenant en état de le supporter. »

LIVRE VIII.

CHAPITRE I.

Il nous faut retourner quelque peu en arrière pour expliquer au lecteur la disparition de Violante.

On doit se rappeler que Peschiera, effrayé par l'approche d'Harley, n'avait eu que le temps de presser la jeune Italienne de lui accorder une nouvelle entrevue. Mais lorsque le lendemain il pénétra de nouveau furtivement dans le jardin, il n'y trouva pas Violante. Après être resté jusqu'à la nuit tombante dans le voisinage de la maison, le comte se retira, furieux, et convaincu qu'il avait échoué dans le dessein de captiver celle dont il voulait faire sa victime. Il examina, par la pensée, et il discuta le même soir avec Lévy la possibilité d'employer un de ces moyens violents et hardis qui convenaient à son audace et à sa position désespérée. Mais Lévy ridiculisa à tel point toute idée d'enlever forcément Violante de l'hôtel Lansmere; il montra un si profond mépris pour les projets d'assauts nocturnes avec accompagnement de fenêtres escaladées et d'échelle de cordes, que le comte se vit contraint d'abandonner ces plans de romanesque scélératesse si peu réalisables dans nos classiques capitales, et dont le résultat infaillible eût été sa propre capture par la police, avec la perspective d'être ensuite enfermé dans une maison de correction.

Lévy lui-même déclara son esprit inventif en défaut, et Randal Leslie fut appelé en consultation.

L'usurier s'était arrangé de façon à ce que les plans de fortune et d'avancement de Randal dépendissent si bien de son appui et de sa connivence à lui, que le jeune homme, malgré son désir de faire des autres ses instruments et de ne pas leur en servir, était obligé d'incliner son intelligence devant l'astuce et l'expérience supérieures de Lévy, semblable à ces subtils génies de l'air, condamnés à exécuter les ordres de quelque vulgaire sorcier terrestre.

L'acquisition du domaine de ses ancêtres, son futur siége au Parlement, ses chances de ravir à Frank l'héritage d'Hazeldean, étaient autant de fils d'archal au moyen desquels Lévy le faisait mouvoir, et il était, entre les mains de l'usurier, comme Polichinelle entre celles de l'homme qui, à la foire, est le maître de présenter celui-ci à l'admiration de la foule, ou de le rejeter dans la poussière et les chiffons.

Randal se mordait les lèvres avec la colère contenue d'un homme qui attend l'heure de l'émancipation, et se prête à la servitude présente avec une soumission mécanique. La supériorité de son intelligence sur le courage de Peschiera et la ruse de Lévy apparut sur-le-champ.

« Votre sœur, dit-il au comte, doit être l'agent de la partie difficile de votre entreprise. Violante ne peut être arrachée de force de chez lady Lansmere; il faut qu'on lui persuade de la quitter volontairement, et il n'y a qu'une femme qui puisse faire cela.

— Bien dit, fit le comte; mais Béatrix est devenue rétive, et quoique sa dot et par conséquent son mariage avec cet excellent Hazeldean dépendent de mon alliance avec ma belle compatriote, elle est devenue si indifférente au succès de mes projets, que je n'ose compter sur son concours. Entre nous, elle, qui naguère était si désireuse de se remarier, paraît maintenant très-éloignée de cette idée, et ce n'est que par là que je la tenais.

— N'aurait-elle pas vu, dans ces derniers temps, quelqu'un qu'elle préfère au pauvre Frank?

— Je le crains; mais je ne devine pas qui, à moins que ce ne soit cet odieux L'Estrange.

— Ah!... bien, bien! Ne vous mêlez pas de cela, mais soyez, comme vous vous le proposiez, prêt à quitter l'Angleterre, dès que Violante sera en votre pouvoir.

— Tout est prêt, dit le comte. Lévy est convenu d'acheter un bâtiment, excellent voilier, à l'un de ses clients. J'ai sous la main une vingtaine d'Italiens déterminés, accoutumés à la mer.... Génois, Corses, Sardes.... et carbonari de la meilleure sorte. Non pas d'imbéciles patriotes, mais des libéraux cosmopolites, qui tiennent toujours du fer à la disposition de l'or des autres. J'ai, de plus, un prêtre tout disposé à accomplir la cérémonie, un homme sourd aux refus et aux cris des belles dames. Que je sois une fois en mer, et, n'importe où je débarquerai, Violante s'appuiera sur mon bras comme comtesse de Peschiera.

— Mais Violante, dit Randal s'efforçant de vaincre le dégoût que lui inspirait l'audacieux cynisme du comte, mais Violante ne peut être emmenée en plein jour du quartier populeux où réside votre sœur.

— J'ai pourvu à cela, dit le comte; mes émissaires m'ont trouvé une maison voisine de la rivière, et aussi propice à notre dessein que le serait un donjon de Venise.

— Je préfère ne pas savoir tout ceci, répondit Randal avec vivacité; vous indiquerez à Mme di Negra l'endroit où elle devra conduire Violante. Ma tâche se borne aux combinaisons de l'intelligence; la force et la violence ne sont pas de mon ressort. Je vais aller à l'instant trouver votre sœur, sur laquelle j'ai, je crois, plus d'influence que vous, bien que je doive vous engager à vous prémunir par la suite contre ses remords probables. En attendant, comme les soupçons tomberont sur vous dès que Violante aura disparu, mon-

trez-vous constamment en public entouré de vos amis. Arrangez-vous de manière à pouvoir rendre compte de chacune de vos heures.

— Autrement dit, mettez-vous en mesure de produire un *alibi*, interrompit le ci-devant procureur.

— Précisément, baron. Terminez l'achat du vaisseau, et laissez le comte l'équiper comme il lui conviendra. Je vous verrai tous deux lorsqu'il sera temps d'agir. Pour aujourd'hui, j'ai beaucoup à faire; mais comptez sur moi, ce sera fait. »

Puis Randal prit congé du comte, et Lévy le suivit.

« Ce que vous vous proposez est fort habile, je n'en doute pas, dit l'usurier passant son bras sous celui de Randal; mais, prenez garde à ne pas vous mettre trop avant dans une mauvaise affaire qui ferait tort à votre réputation. J'ai de grandes espérances pour votre carrière politique, et un homme politique a besoin d'une bonne réputation ; — j'entends quant à ce qui touche l'honneur.

— Moi, exposer ma réputation!... et pour un Peschiera! » fit Randal en ouvrant de grands yeux.

Le baron lâcha le bras de Randal.

« Décidément, ce garçon ira loin, » pensa-t-il en allant retrouver le comte.

CHAPITRE II.

Randal, avec sa pénétration habituelle, avait depuis longtemps deviné que le changement survenu dans les vues et le caractère de Béatrix était une de ces révolutions que la passion seule peut amener; il avait remarqué que le désappointement avait eu part au consentement qu'elle avait accordé à Frank Hazeldean, et qu'au lieu de l'indifférence résignée avec laquelle elle aurait autrefois envisagé tout mariage qui l'eût délivrée d'une position si pénible à sa fierté, c'était maintenant avec une répugnance visible qu'elle songeait à accomplir la promesse que le pauvre Frank avait si chèrement payée. Les tentations que faisait luire le comte à ses yeux pour l'entraîner à devenir la complice de ses odieux projets, avaient cessé de l'émouvoir. Elle n'ambitionnait plus une dot qui n'aurait servi qu'à hâter un mariage qu'elle redoutait. Randal comprit qu'il ne pouvait espérer le concours de Béatrix qu'en faisant appel à une passion assez violente pour aveugler son jugement. C'était sur la jalousie qu'il comptait. Il avait d'abord douté qu'Harley fût l'objet de son amour; n'était-ce pas cependant probable? Les soupçons, du moins, ne pouvaient se porter sur aucun autre. S'il en était ainsi, il lui suffirait de dire tout bas à Béatrix : « Violante est votre rivale; Violante partie, votre beauté produira sans doute son effet naturel; et, sinon, vous êtes Italienne!

et vous serez du moins vengée. » Il crut d'autant plus volontiers que lord L'Estrange était aimé de Béatrix, que, la dernière fois qu'il avait vu la marquise, celle-ci l'avait questionné avec beaucoup de curiosité au sujet de la famille de lord Lansmere, particulièrement de la partie féminine. Randal avait alors jugé prudent de garder le silence au sujet de Violante et de feindre l'ignorance, mais il avait promis de s'enquérir, avant de revoir la marquise, de tous les détails que celle-ci désirait connaître. La chaleur qu'elle avait mise à l'en remercier avait éveillé ses soupçons et lui avait suggéré l'idée de la jalousie. Si, comme l'avait plus d'une fois pensé Randal, Harley aimait Violante, le peu de passion qu'avait le jeune homme se trouvait engagé au service de Peschiera; car si Leslie n'aimait pas Violante, il détestait du moins cordialement Harley.

« Quand ce ne serait pas Harley, se dit Randal, touchons toujours cette corde de la jalousie; ses vibrations serviront à me diriger. »

Tout en réfléchissant ainsi, il arriva chez Mme di Negra.

La curiosité témoignée par la marquise relativement à la famille de lord Lansmere prenait sa source dans l'intérêt passionné avec lequel Béatrix s'attachait encore à l'image du jeune poëte auquel Randal était bien loin de songer. Cet intérêt était rendu plus vif encore par l'irritation douloureuse que lui causait la pensée de l'engagement contracté avec un autre. Un vague espoir d'échapper à sa promesse, le regret d'avoir peut-être été trop prompte à bannir Léonard de sa présence, de n'avoir pas accepté l'amitié qu'il lui offrait et essayé de lutter contre sa rivale inconnue, envahissaient l'esprit de *Béatrix* et le détournaient complétement de l'avenir qu'elle avait accepté. Et, pour être juste, si défectueux que fût chez elle le sentiment du devoir, si impuissants que fussent sur son esprit les principes qui auraient dû régler sa conduite, la pensée de son ingratitude envers le généreux Hazeldean ajoutait encore à ses tourments, et il lui semblait que la seule expiation qu'elle pût offrir à celui-ci, c'était de trouver un prétexte pour ne pas remplir sa promesse et le sauver ainsi d'une union avec elle. Elle avait fait épier les démarches de Léonard; elle avait appris qu'il faisait de longues et fréquentes visites chez lady Lansmere, que cette dame avait chez elle deux jeunes filles; sans doute, c'était l'une d'elles qui attirait Léonard : sa rivale devait être là.

Randal trouva Béatrix dans un état d'esprit tout propre à favoriser son dessein. Il mit d'abord la conversation sur Harley, et, remarquant que le visage de son interlocutrice n'avait pas changé, peu à peu il obtint d'elle l'aveu de son secret.

« Alors, dit-il gravement, si quelqu'un que vous honorez de votre tendresse fait de si fréquentes visites chez lord Lansmere, vous avez réellement sujet d'être inquiète et de faire des vœux pour le succès de votre frère, car lord Lansmere a pour hôte une jeune fille d'une beauté merveilleuse, et, je vous l'avouerai maintenant, cette jeune fille n'est autre que celle dont le comte de Peschiera désire faire sa femme. »

Randal, pendant qu'il parlait, vit le front de Béatrix s'assombrir, ses yeux lancer des éclairs; il sentit qu'il venait de s'assurer une complice.— Violante!— Léonard n'avait-il pas en effet parlé de Violante, et avec quelles louanges! Son enfance ne s'était-elle pas écoulée près d'elle? Quelle autre que Violante pouvait-il aimer? L'exclamation qui échappa à Béatrix après un moment de silence révéla à Randal l'avantage qu'il venait d'obtenir. Et, tantôt excitant la jalousie de la marquise, tantôt flattant son amour de l'assurance répétée que si Violante était une fois hors d'Angleterre et mariée à Peschiera, Léonard ne pourrait rester insensible à ses charmes à elle; puis se chargeant, lui Randal, de la libérer honorablement de son engagement envers Frank Hazeldean, et d'obtenir de Peschiera d'acquitter la dette qui la liait à cet amant dévoué, il fit si bien que lorsqu'il quitta la marquise, non-seulement celle-ci s'était engagée à suivre tous ses conseils, mais encore elle le pressait ardemment de mettre son plan à exécution. Randal s'en alla lentement, tissant avec réflexion les fils si compliqués de la trame qu'il ourdissait; et c'est alors que triompha son astuce.

Il était nécessaire, afin d'empêcher qu'on ne soupçonnât Peschiera (qui en ce cas eût pu être arrêté), que, durant l'intervalle qui s'écoulerait entre la disparition de Violante et le départ de celle-ci, on pût assigner une cause au moins vraisemblable à son absence de chez lord Lansmere; il était également nécessaire que Randal lui-même parût complétement étranger aux actes du comte, quand bien même celui-ci serait découvert ou soupçonné. Pour obtenir ces résultats, Randal se rendit à Norwood et demanda une entrevue à Riccabocca. Affectant l'agitation et l'anxiété, il informa l'exilé qu'il avait des raisons de croire que Peschiera avait réussi à obtenir de Violante une entrevue secrète, et de craindre que le comte n'eût fait sur l'esprit de la jeune fille une impression favorable; puis, s'exprimant avec la jalousie d'un amant, il supplia Riccabocca de l'autoriser à parler à Violante, et d'exiger d'elle de consentir à leur mariage immédiat.

Le pauvre Italien fut confondu des nouvelles que lui apportait Randal; et les craintes presque superstitieuses que lui inspirait son brillant ennemi, jointes à l'opinion qu'il avait de l'effet tout-puissant des dons extérieurs sur les femmes, le portèrent non-seulement à croire implicitement aux dangers dont on lui parlait, mais encore à se les exagérer. Il accueillit donc de nouveau avec joie l'idée du mariage de sa fille avec Randal, que, depuis quelque temps, il envisageait avec assez de froideur.

Son premier mouvement fut naturellement d'envoyer chercher Violante, mais Randal s'y opposa.

« Hélas! dit-il, je sais que Peschiera a découvert votre retraite, et elle serait encore moins en sûreté ici qu'elle n'est chez lord Lansmere.

— Mais, *diavolo!* vous dites que Peschiera est parvenu à l'y voir, en dépit des promesses de lady Lansmere et de toutes les précautions d'Harley?

— C'est vrai. Peschiera s'en est vanté à moi-même. Bien entendu, il ne s'est pas présenté ouvertement, mais sous un déguisement quelconque. Je suis néanmoins assez avant dans sa confidence (c'est chose aisée avec cet audacieux vantard) pour le détourner de renouveler sa tentative avant quelques jours. D'ici là, vous ou moi, nous aurons découvert quelque asile plus sûr que celui-ci, où vous pourrez vous établir, et ce sera alors le moment de reprendre votre fille. Pour l'instant, si vous voulez me charger pour elle d'une lettre où vous lui enjoindrez de me recevoir comme son fiancé, cela détournera ses pensées du comte, et je jugerai à la manière dont elle m'accueillera si Peschiera a exagéré ou non l'effet qu'il prétend avoir produit. Vous pourrez me donner aussi une lettre pour lady Lansmere, la priant de s'opposer à ce que votre fille revienne ici. O monsieur! ne raisonnez pas avec moi, soyez indulgent pour les craintes d'un amant. Croyez que je vous conseille pour le mieux. N'y ai-je pas le plus poignant intérêt? »

Ainsi que bien des hommes fort sages dans leur cabinet, la plume à la main, et avec tout le temps de consulter leur sagesse, Riccabocca était ému, nerveux, troublé lorsqu'il était subitement appelé à mettre en action cette sagesse. Il avait pris assez de greffes sur l'arbre de la science pour greffer une forêt, mais la forêt tout entière ne pouvait lui fournir un solide bâton de voyage. Le gros in-folio du Machiavel mort était là inutile, tandis que le Machiavel de la vie pratique était debout et tout-puissant devant lui. Le sage était aussi docile entre les mains de l'ambitieux que le somnambule devant son magnétiseur. Randal lui dicta pour ainsi dire les lettres qu'il adressa à sa fille et à lady Lansmere.

Le philosophe aurait bien voulu consulter sa femme; mais il n'osa confesser cette faiblesse à Randal. Soudain il songea à Harley, et tandis que Randal prenait les lettres qu'il venait d'écrire, il lui dit :

« Là.... ceci nous donnera du temps, et j'enverrai chercher lord L'Estrange pour le consulter.

— Mon noble ami, reprit Randal avec tristesse, oserais-je vous prier de ne pas voir lord L'Estrange, du moins jusqu'à ce que j'aie plaidé ma cause auprès de votre fille.... jusqu'à ce qu'elle ne soit plus sous le toit de lord Lansmere?

— Et pourquoi?

— Parce que je présume que vous êtes sincère en daignant m'accepter pour gendre, et que je suis certain que lord L'Estrange apprendrait avec regret vos bonnes dispositions en ma faveur. Me trompé-je? »

Riccabocca garda le silence.

« Bien que ses arguments échouassent nécessairement auprès d'un homme d'honneur et de discernement tel que vous, ils pourraient avoir plus d'effet sur l'esprit de votre fille. Réfléchissez, je vous en conjure, que plus on l'indisposera contre moi, plus elle sera accessible aux artifices du comte. Je vous supplie donc de ne rien dire

lord L'Estrange jusqu'à ce que Violante ait accepté ma main ou du moins jusqu'à ce qu'elle soit revenue sous votre protection; sinon, reprenez votre lettre, elle serait inutile.

— Peut-être avez-vous raison? Lord L'Estrange est certainement prévenu contre vous, ou plutôt, il pense trop à ce que j'ai été, trop peu à ce que je suis.

— Qui pourrait vous voir et ne pas faire de même? Je le lui pardonne. » Et baisant la main avec laquelle l'exilé avait fait le geste de repousser cet hommage, Randal mit les lettres dans sa poche, et feignant de lutter contre son émotion, s'élança hors de la maison.

CHAPITRE III.

Hélène et Violante venaient de causer ensemble, et la première, obéissant à l'injonction de son tuteur, avait parlé d'une manière brève, mais positive, de son futur mariage avec Harley.

Quoique Violante fût préparée à cette confidence, quoiqu'elle eût clairement deviné cet engagement, qu'elle fût convaincue que le rêve de son enfance et de sa jeunesse était à jamais détruit, cependant la vérité positive, sortant de la bouche même d'Hélène, fut accompagnée pour elle d'une angoisse qui prouve combien il est impossible de *préparer* le cœur humain au verdict définitif qui anéantit son bonheur. Violante parvint cependant à cacher son émotion aux yeux peu clairvoyants d'Hélène; la profonde douleur se trahit rarement. Mais au bout de quelque temps, elle se glissa hors de la chambre, et oublieuse de Peschiera, insoucieuse de tout danger, elle s'en alla seule et désolée, sous les arbres sans feuilles du jardin. Elle s'arrêtait parfois, murmurant toujours les mêmes mots : « Si elle l'aimait, je pourrais me consoler, mais elle ne l'aime pas! ou comment eût-elle pu me parler avec tant de calme! Comment ses regards eussent-ils été si tristes? Elle n'a pas de cœur!... non, pas de cœur! »

Elle se livra alors contre la pauvre Hélène à un amer ressentiment, qui prit bientôt le caractère du mépris, presque de la haine.... l'excès même de son amertume la rappela à elle-même. « Suis-je donc devenue si basse? se dit-elle, en versant des larmes d'humiliation, a-t-il donc suffi d'un instant pour me changer à ce point? Oh! c'est impossible! »

Randal Leslie sonna, demanda à voir Violante, et l'apercevant au moment d'entrer dans la maison, s'avança hardiment vers elle. La jeune fille était appuyée contre un arbre, toujours murmurant sa plainte; la voix de Randal la fit tressaillir.

« Je vous apporte une lettre de votre père, signorina, dit-il, mais

avant que je la remette entre vos mains, il me faut entrer dans quelques explications. Veuillez donc m'entendre. »

Violante secoua la tête avec impatience et tendit la main pour prendre la lettre. Randal étudia sa physionomie avec son regard perçant et scrutateur, mais il garda la lettre et reprit :

« Je sais que vous étiez née pour une fortune princière, et si j'ose aujourd'hui m'adresser à vous, c'est que vous avez perdu tout droit à cette fortune, à moins que vous ne consentiez à une alliance avec l'homme qui a trahi votre père, à une union que celui-ci regarderait comme déshonorante pour vous et pour lui. Signorina, j'aurais peut-être eu l'audace de vous aimer, mais je n'aurais jamais osé vous parler de mon amour, si votre père ne m'eût encouragé de son assentiment. »

Violante tourna vers Randal un visage éloquent dans sa hautaine surprise. Randal supporta ce regard sans fléchir. Il continua du ton d'un homme qui raisonne avec calme.

« L'homme dont je vous parle est à votre poursuite. J'ai même des raisons de croire qu'il s'est déjà introduit près de vous. Ah! votre visage l'avoue ; vous avez vu Peschiera? Cette maison est donc moins sûre que ne le pensait votre père? Vous ne serez à l'abri de votre ennemi que dans la maison d'un mari. Je vous offre *mon nom* ; — c'est celui d'un gentilhomme ; ma fortune, qui est médiocre, mais aussi le partage de mes espérances d'avenir, qui sont grandes. Je remets entre vos mains la lettre de votre père, et j'attends votre réponse. » Et Randal, s'inclinant légèrement, donna la lettre à Violante *et se* retira à quelques pas.

Son projet n'était pas de se concilier Violante, mais bien plutôt d'exciter sa répugnance ou du moins sa terreur.— Nous découvrirons plus tard dans quel but; il demeura donc à l'écart, affectant une sorte de confiante indifférence, tandis que la jeune fille lisait ce qui suit :

« Mon enfant, reçois avec bonté M. Leslie. Il a mon consentement pour te demander ta main. Des circonstances, dont il est inutile de t'informer en ce moment, rendent votre mariage immédiat nécessaire à ma tranquillité et à mon bonheur. En un mot, j'ai donné ma parole à M. Leslie, et j'attends avec confiance d'une fille de ma maison qu'elle accomplisse la promesse d'un père tendre et dévoué. »

La lettre échappa aux mains de Violante. Randal s'approcha et la lui rendit. Leurs yeux se rencontrèrent, Violante recula.

« Je ne puis vous épouser, dit-elle avec passion.

— En vérité! répondit sèchement Randal. Est-ce parce que vous ne m'aimez pas?

— Oui.

— Je n'espérais pas que vous pussiez déjà m'aimer, et cependant je persiste dans ma demande. J'ai promis à votre père de ne pas me retirer devant un refus inconsidéré.

— Je vais aller trouver mon père à l'instant.

— Vous y engage-t-il dans sa lettre? Regardez bien. Pardonnez-moi, mais il a prévu votre impétuosité, et j'ai aussi une lettre pour

lady Lanstnere, dans laquelle il prie Sa Seigneurie de ne pas permettre que vous retourniez chez lui, avant qu'il ne vienne vous chercher lui-même, et il le fera quand votre parole aura confirmé la sienne.

— Et vous osez me parler ainsi, en prétendant m'aimer? »

Randal sourit ironiquement.

« Je prétends seulement vous épouser. L'amour est un sujet dont j'aurais pu vous parler naguère et dont je vous parlerai peut-être plus tard. Je vous laisse le temps de réfléchir. Permettez-moi d'espérer que lorsque je reviendrai, nous pourrons fixer le jour de notre mariage.

— Jamais!

— Vous serez alors la première fille de votre maison qui aura désobéi à son père, et vos torts seront d'autant plus graves que vous lui aurez désobéi alors qu'il est triste, exilé et déchu. »

Violante se tordit les mains.

« N'y a-t-il aucune alternative, aucun moyen d'échapper?

— Je n'en connais point. Écoutez-moi. Je vous aime, il est vrai; mais je ne travaille point pour mon bonheur en épousant une femme qui me hait, ni pour mon ambition en m'alliant à une pauvreté plus grande que la mienne. Je me marie pour être fidèle à la parole que j'ai donnée à votre père, et pour vous mettre à l'abri des poursuites d'un scélérat que vous haïriez bientôt, et contre lequel ni loi, ni murs, ni barrières, ne sauraient vous défendre. Une seule personne peut-être eût pu vous sauver de la douleur que paraît vous causer l'idée d'une union avec moi; cette personne eût pu déjouer les plans de l'ennemi de votre père.... peut-être faire révoquer sa sentence d'exil et lui faire rendre ses honneurs; cette personne c'est....

— Lord L'Estrange?

— Lord L'Estrange, répéta vivement Randal en examinant rapidement Violante, dont le visage changeait de couleur. Lord L'Estrange! Que pourrait-il faire, et à quel propos le nommez-vous? »

Violante détourna la tête.

« Il a déjà sauvé mon père une fois, dit-elle avec émotion.

— Et depuis il est intervenu, il a tergiversé, il a promis Dieu sait combien de choses, et qu'en est-il résulté?... Votre père malheureusement se refuserait à voir la personne dont je parle.... et s'il la voyait, il ne la croirait pas, n'aurait pas confiance en elle; cependant elle est généreuse et sympathiserait avec vous. C'est la sœur même de votre ennemi, la marquise di Negra. Je sais qu'elle a beaucoup d'influence sur son frère, — qu'elle connaît assez ses secrets pour lui imposer de renoncer à tout dessein contre vous; mais il est maintenant inutile de vous parler d'elle.

— Non, non, s'écria Violante. Dites-moi où elle demeure, je veux la voir.

— Pardonnez-moi de ne pouvoir vous obéir. D'ailleurs son propre orgueil est maintenant irrité par les malheureux préjugés de votre père contre elle. Il est trop tard pour recourir à son aide. Vous vous détournez de moi.... ma présence vous est à charge. Je vais vous en

délivrer. Mais qu'elle vous soit à charge ou non, il vous faudra plus tard la subir.... et pour la vie. »

Randal salua de nouveau avec cérémonie, se dirigea vers la maison et demanda lady Lansmere.

La comtesse était chez elle. Randal lui remit le billet de Riccabocca, qui était fort court; il lui faisait part de ses craintes que Peschiera n'eût découvert la retraite de sa fille, et il priait Sa Seigneurie de retenir Violante, que celle-ci le voulût ou non, jusqu'à ce qu'il écrivît de nouveau.

La comtesse lut la lettre et sa lèvre se plissa dédaigneusement.

« C'est étrange! se dit-elle à demi voix.

— Il est étrange n'est-ce pas qu'un homme tel que votre correspondant craigne un homme comme Peschiera. Est-ce là ce que vous voulez dire?

— Monsieur, dit la comtesse un peu surprise, il est étrange que n'importe quel homme en craigne un autre dans un pays comme l'Angleterre.

— Je ne sais, dit Randal avec son rire silencieux, je crains plusieurs hommes et j'en connais plusieurs qui auraient raison de me craindre, cependant au détour de chaque rue on rencontre un policeman.

— Oui, dit lady Lansmere, mais supposer que ce libertin étranger puisse enlever une jeune fille comme Violante malgré elle.... un homme qu'elle n'a jamais vu et qu'on doit lui avoir appris à haïr.

— Soyez néanmoins sur vos gardes, madame, je vous en supplie. « Qui veut la fin, trouve les moyens. »

Randal prit congé de la comtesse et retourna chez Mme di Negra. Il passa une heure avec elle, vit de nouveau le comte, puis se rendit à l'hôtel de Limmer.

« Randal, dit le squire qui était pâle et fatigué, mais qui pour rien au monde n'eût voulu avouer la douleur que lui causait la rébellion de son fils; Randal, tu n'as rien à faire à Londres en ce moment, voudrais-tu venir avec moi là-bas, peut-être prendrais-tu goût à la culture. Je me rappelle que tu as fait preuve de connaissances solides au sujet du semage et des récoltes.

— Mon cher monsieur, j'irai vous retrouver aussitôt que les élections générales seront terminées.

— Que diable as-tu à démêler avec les élections générales?

— M. Egerton désire me voir entrer au Parlement; des négociations sont même déjà entamées à ce sujet. »

M. Hazeldean secoua la tête.

« Je n'aime pas la politique de mon beau-frère, dit-il.

— Je serai complétement indépendant de lui, dit Randal avec hauteur. Cette indépendance est justement la condition que j'ai stipulée.

— J'en suis bien aise, et j'espère que si tu entres au Parlement, tu ne renieras pas la terre.

— Renier la terre! s'écria Randal avec une pieuse horreur. Oh! monsieur, je ne suis pas assez dénaturé pour cela!

— C'est le mot, dit le crédule squire, c'est une conduite dénaturée, c'est renier sa propre mère. La terre est une mère.

— Pour ceux qu'elle fait vivre, certainement, dit Randal gravement, et bien qu'en vérité mon père n'en tire qu'une maigre subsistance et que Rood-Hall soit loin de ressembler à Hazeldean, cependant.... je....

— Chut! dit le squire, j'ai à te parler; ta grand'mère était une Hazeldean.

— Son portrait est dans le salon à Rood. On trouve généralement que je lui ressemble.

— En vérité! fit le squire. Les Hazeldean ont cependant pour la plupart de l'embonpoint et un teint coloré, ce que tu n'as certainement pas. Au reste, il n'y a pas de ta faute. Nous sommes tous ce que le ciel nous a faits. Mais pour en revenir à la question, je m'en vais faire changer mon testament. Voici un projet pour les gens d'affaires.

— Je vous en prie, monsieur, ne me parlez pas de cela; je ne puis envisager de sang-froid la seule possibilité de.... de....

— Ma mort? ha! ha! Mon propre fils en a calculé la date probable au moyen des tables statistiques. Ha! ha! ha! C'est un fils des plus fashionables, qu'en dis-tu? Ha! ha!

— Pauvre Frank! Ne le condamnez pas trop sévèrement pour un moment d'erreur. Lorsqu'il sera marié à cette dame étrangère et qu'il deviendra père lui-même, il....

— Père lui-même! s'écria le squire. Père d'une bande de reptiles papistes! Je n'entends pas que ces grenouilles étrangères viennent coasser autour de mon tombeau dans le cimetière d'Hazeldean! Non, non. Mais ne prends pas cet air de reproche, Randal; je n'ai pas l'intention de déshériter Frank.

— Je l'espère bien, dit Randal, dont la lèvre se plissa avec amertume, en dépit de ses efforts pour sourire.

— Non, je lui laisserai l'intérêt viager de la plus grande partie du domaine; mais s'il épouse une étrangère, ses enfants n'hériteront pas de moi. En ce cas, tu viendras après lui. Mais (ne m'interromps pas), mais Frank a l'air de vouloir vivre plus longtemps que toi, par conséquent tu ne me dois pas grande reconnaissance de mes bonnes intentions. Aussi veux-je faire autre chose pour toi que de te donner un rang inutile dans la substitution du domaine. Que dirais-tu d'un mariage?

— Je ferai là-dessus absolument ce qui vous plaira, dit Randal avec douceur.

— Bon. Nous avons près de nous miss Sticktorights, riche héritière. Ses terres touchent à Rood. J'avais autrefois songé à elle pour mon faquin de fils. Mais il me sera plus aisé de conclure le mariage pour toi. Il y a une hypothèque sur la propriété. Le vieux Sticktorights serait enchanté d'en être débarrassé. Je la rembourserai sur

le domaine d'Hazeldean et j'abandonnerai le droit de passage par-dessus le marché. Tu comprends? Ainsi viens donc là-bas aussitôt que tu pourras, tu feras toi-même ta cour. »

Randal exprima ses remercîments avec une gratitude éloquente, puis il insinua délicatement que si le squire avait l'intention de le gratifier de quelques avantages pécuniaires (toujours, bien entendu, sans faire de tort au cher Frank), il éprouverait plus de satisfaction à racheter quelque portion des terres de Rood qu'à posséder tous les hectares des Sticktorights, fussent-ils libres de toute autre charge que la charmante héritière elle-même.

Le squire écouta Randal avec une attention bienveillante. C'était là un désir que comprenait le gentilhomme campagnard et avec lequel il sympathisait. Il promit de prendre des informations à ce sujet et de voir ce qu'on pourrait tirer du vieux Thornhill.

Randal lui apprit alors que M. Thornhill allait disposer d'une portion importante de l'ancien domaine des Leslie par l'entremise de Lévy, et que lui, Randal, pourrait se la procurer à un prix beaucoup plus modéré que M. Thornhill ne la vendrait probablement à son voisin le squire. « Mieux vaudrait, dit-il, ne parler de cela *ni* à Lévy ni à Thornhill.

— C'est juste, fit le squire. Aucun propriétaire n'aime à vendre à un propriétaire du même comté, dont les terres sont aussi vastes que les siennes. Cela détruit la balance des pouvoirs. Vois toi-même à cette affaire, et si je puis t'aider à conclure le marché, je le ferai volontiers, quand ce garçon sera marié bien entendu, je n'aurai la tête à rien jusque-là. »

Randal se rendit ensuite chez Egerton. L'homme d'État était dans son cabinet, examinant les comptes de son intendant et donnant des ordres pour que sa maison fût réduite et mise sur le pied de celle d'un simple particulier.

« J'irai peut-être sur le continent si j'échoue dans mon élection, disait Egerton condescendant à donner à son intendant les motifs de son économie, et quand même je réussirais, maintenant que me voici hors du pouvoir, je compte vivre dans la retraite.

— Vous interrompé-je, monsieur, dit Randal en entrant.

— Non. J'avais justement fini. »

L'intendant se retira surpris, mécontent et méditant de renoncer à sa charge dans le but, non pas comme Egerton d'économiser, mais de dépenser et de jouir. L'intendant faisait des affaires avec le baron Lévy et n'était rien moins que le véritable X Y du *Times* pour qui on avait à tort pris Dick Avenel. Il plaçait ses gages et ses profits dans l'escompte des billets, et c'était lui qui en grande partie avait fourni sans le savoir les dernières cinq mille livres qu'Egerton avait empruntées à Lévy.

« J'ai tout réglé avec notre comité, dit Egerton, et du consentement de lord Lansmere, vous vous présenterez pour le bourg comme nous en avions l'intention, conjointement avec moi. Et s'il m'arrivait quelque accident, c'est-à-dire si je renonçais à ce siége pour une rai-

son quelconque, vous pourriez m'y succéder. Ce sera peut-être bientôt. Gagnez les bonnes grâces des électeurs et parlez pour nous deux dans les cabarets. Je me renfermerai dans ma dignité et je vous laisserai la besogne de l'élection. Pas de remercîments. Vous savez que je les déteste. Bonsoir. »

« Je ne me suis jamais vu si près de la fortune et du pouvoir, se disait Randal en se déshabillant lentement. Et je n'en suis redevable qu'à la science, à la science des hommes, de la vie, de tout ce que les livres peuvent enseigner. »

Il souffla sa bougie et se prépara au repos; les volets étaient clos, les rideaux tirés, jamais sommeil ne fut plus tranquille, jamais chambre ne fut plus obscure.

Ce soir-là Harley avait dîné chez son père. Il causa beaucoup avec Hélène et parla peu à Violante. Mais il arriva que lorsqu'un peu plus tard Hélène joua sur sa demande un des airs qu'il aimait, lady Lansmere, qui était assise entre Violante et lui, quitta la chambre; Violante alors se tourna vivement vers Harley.

« Connaissez-vous la marquise di Negra? lui dit-elle à voix basse.

— Un peu. Pourquoi?

— C'est mon secret, répondit Violante essayant de retrouver son sourire malicieux et enfantin d'autrefois. Mais, dites-moi, la croyez-vous meilleure que son frère?

— Bien certainement. Je crois qu'elle a un bon cœur et qu'elle n'est pas dépourvue de qualités généreuses.

— Ne pourriez-vous décider mon père à la voir? Ne le lui conseilleriez-vous pas?

— Vos désirs sont pour moi des ordres, répondit galamment Harley. Vous souhaitez, dites-vous, que votre père la voie? J'essayerai de le lui persuader. Maintenant, confiez-moi votre secret en échange. Quel est votre but?

— De pouvoir retourner en Italie. Je ne me soucie ni de rang, ni d'honneurs; mon père lui-même a cessé d'en regretter la perte. Mais mon pays, mon pays natal! Oh! le revoir encore une fois! Le revoir et y mourir!

— Y mourir! Il y a si peu de temps que vous autres enfants vous avez quitté le ciel, que vous parlez d'y retourner comme si vous le pouviez sans passer par les portes de la douleur, de l'infirmité et de l'âge! Mais je croyais que vous aimiez l'Angleterre. Pourquoi donc êtes-vous si désireuse de la quitter? — Violante, vous vous conduisez mal envers nous, envers Hélène qui vous aime déjà tant. »

En ce moment Hélène quitta le piano, et s'approchant de Violante, posa sur son épaule une main caressante. Violante frissonna, se recula et presque aussitôt quitta le salon. Harley et Hélène la suivirent des yeux jusqu'à la porte.

« Votre amie n'est-elle pas changée? dit Harley en regardant à terre.

— Oui, bien changée depuis quelques jours. Je crains que quelque chose ne la tourmente.

— Ah! murmura Harley, cela peut être; mais à votre âge et au sien rien ne reste longtemps dans l'esprit. Remarquez que je dis dans l'esprit, le cœur est plus tenace. »

Hélène soupira doucement mais profondément.

« C'est pourquoi, continua Harley comme se parlant à lui-même, lorsque l'esprit est préoccupé, nous découvrons qu'il y a là quelque crainte, quelque souci, quelque trouble. Mais lorsque le cœur se referme sur des douleurs bien autrement poignantes, qui peut les découvrir, qui peut les deviner? Et cependant vous, du moins, ma pure, ma candide Hélène, vous pourriez soumettre votre cœur comme votre esprit à la fenêtre de verre de la fable.

— Oh! non! s'écria involontairement Hélène.

— Oh! si! Ne me donnez pas à penser que vous ayez un seul secret que j'ignore, un seul chagrin que je ne partage pas, car, dans notre position réciproque, ce serait pour ainsi dire me tromper. »

En parlant ainsi, il lui serra la main avec plus de tendresse encore que de coutume, et bientôt après la quitta.

Et pendant toute cette nuit, il sembla à Hélène qu'elle était coupable, et elle se sentit plus malheureuse que Violante elle-même.

CHAPITRE IV.

Le lendemain de bonne heure, tandis que Violante était encore dans sa chambre, le facteur apporta pour elle une lettre dont l'adresse était d'une écriture étrangère. Elle l'ouvrit et lut en italien ce que nous traduisons ici :

« Je serais heureuse de vous voir, mais je ne puis aller dans la maison où vous demeurez. Peut-être serait-il en mon pouvoir de mettre un terme à nos dissensions de famille, aux maux qu'endure votre père, peut-être aussi serais-je en état de vous rendre un service essentiel. Mais pour tout cela il est indispensable que nous nous voyions et que nous causions librement. En attendant, le temps presse : retarder est impossible. Voulez-vous vous trouver, à une heure après midi, dans la ruelle sur laquelle donne la petite porte de votre jardin? J'y serai seule; vous ne sauriez craindre de vous trouver avec une personne de votre sexe et de votre famille. Ah! qu'il me tarde de vous voir! Venez, je vous en supplie!

« Béatrix. »

Violante avait à peine achevé de lire ce billet, que déjà sa décision *était prise.* Naturellement hardie et disposée à tout braver dans l'es-

poir de servir son père, ce péril lui semblait d'ailleurs peu de chose en comparaison de celui dont la menaçaient les prétentions de Randal, appuyées de l'approbation de son père. Randal avait dit que Mme di Negra seule pouvait l'aider à lui échapper. Harley, de son côté, était convenu que la marquise avait des qualités généreuses, et quelle autre que Mme di Negra pouvait se dire une parente et signer Béatrix?

Un peu avant l'heure désignée, Violante se glissa parmi les arbres, ouvrit la petite porte du jardin et se trouva dans la ruelle solitaire. Au bout de quelques minutes, une femme voilée s'avança vers elle d'un pas rapide et léger; rejetant son voile en arrière, elle dit avec une sorte d'ardeur et d'énergie contenues :

« Est-ce vous? Ah! l'on m'avait dit vrai! Belle! merveilleusement belle! Et quelle jeunesse! quelle fraîcheur! »

Violante, surprise de ce ton et intimidée par ces louanges, garda un moment le silence, puis dit avec hésitation :

« Vous êtes, à ce que je présume, la marquise di Negra? Ce que l'on m'a dit de vous m'a encouragée à la confiance.

— On vous a parlé de moi? Qui donc? dit vivement Béatrix.

— M. Leslie, et.... et....

— Continuez, pourquoi hésitez-vous?

— Lord L'Estrange....

— Et pas d'autres?

— Non, pas que je me souvienne. »

Béatrix soupira profondément et laissa retomber son voile. Quelques passants longeaient la ruelle, et voyant deux dames d'une tournure si remarquable, ils s'arrêtèrent à les regarder avec curiosité.

« Nous ne pouvons causer ici, dit Béatrix avec impatience, et j'ai tant de choses à vous dire, à vous demander! Fiez-vous à moi tout à fait. C'est dans votre intérêt que je parle. Ma voiture m'attend là-bas; venez chez moi, je ne vous y retiendrai pas plus d'une heure et je vous ramènerai ici. »

Cette proposition effraya Violante. Elle recula vers la porte avec un geste de refus. Béatrix posa sa main sur le bras de la jeune fille et, levant de nouveau son voile, la regarda avec une expression où le mépris se mêlait à l'admiration.

« Et moi aussi, j'aurais autrefois reculé à l'idée d'enfreindre d'un seul pas la ligne de convention que le monde trace entre nous et la liberté. Et maintenant, voyez comme je suis hardie. Enfant, ne jouez pas avec votre destinée. Peut-être cette occasion ne se retrouvera-t-elle jamais? Ce n'est pas seulement dans le but de vous voir que je suis ici; il faut que je sache quelque chose de vous, quelque chose de votre cœur. Pourquoi frémir? Ce cœur n'est-il donc pas pur? »

Violante ne répondit rien; mais son sourire doux et fier humilia celle qui l'avait interrogée.

« Je puis rendre à votre père son pays, dit Béatrix d'une voix altérée. Venez! »

Violante se rapprocha, mais en hésitant encore.

« Non pas au moyen de mon union avec votre frère? dit-elle.

— Vous redoutez donc beaucoup cette union?

— Non; pourquoi redouterais-je ce qu'il est en mon pouvoir de repousser. Mais si vous pouvez réellement rendre à mon père son pays par un moyen plus noble, vous pouvez me sauver de.... »

Violante s'arrêta brusquement.

« Vous sauver de quoi? Ah! je devine ce que vous ne voulez pas dire. Mais venez, venez! voici encore des passants; vous me direz tout cela chez moi. Et si vous pouvez vous résigner à un seul sacrifice, je vous épargnerai tout le reste. Venez, ou je vous dis adieu pour jamais. »

Violante mit sa main dans celle de Béatrix avec une confiance simple qui fit monter aux joues de la marquise un sang accusateur.

« Nous sommes toutes deux, dit Violante, filles de la même noble maison; toutes deux nous nous agenouillons devant la vierge Marie; pourquoi ne me fierais-je pas à vous?

— Pourquoi pas, en effet? » murmura faiblement Béatrix. Puis elle passa devant, la tête basse, et tout l'orgueil de sa démarche avait disparu.

Elles atteignirent la voiture, qui attendait à l'angle de la ruelle; Béatrix dit à voix basse quelques mots au cocher, qui était Italien et au service du comte. L'homme fit un signe de tête et abaissa le marchepied. Les deux dames montèrent. Béatrix tira les stores; puis le cocher remonta sur son siége et fouetta ses chevaux.

Béatrix, se renversant en arrière, poussa de sourds gémissements. Violante se rapprocha.

« Souffrez-vous? dit-elle de sa voix tendre et harmonieuse, ne puis-je vous être utile, à vous qui voulez bien me servir?

— Enfant, donnez-moi votre main et restez en silence pendant que je vous regarde. Ai-je été jamais aussi belle que cela? Non, jamais! — Et entre elle et moi, quels abîmes! »

La marquise dit ces mots comme si elle eût parlé d'une personne absente, puis retomba dans le silence; mais elle continua de regarder fixement Violante, dont les yeux, voilés de leurs longs cils, s'abaissèrent sous ce regard.

Soudain Béatrix tressaillit, et s'écriant :

« Non, cela ne sera pas! elle mit la main sur le cordon.

— Qu'est-ce qui ne sera pas? dit Violante surprise de ce cri et de ce mouvement. Béatrix s'arrêta; sa poitrine se soulevait visiblement sous sa robe.

— Comme vous le dites, reprit-elle lentement, nous sommes toutes deux filles de la même maison; vous repoussez la main de mon frère et cependant vous l'avez vu; sa beauté charme les regards, son langage subjugue l'imagination. Il vous offre le rang, la fortune, la grâce de votre père et son rappel. Si je parvenais à vaincre les objections de votre père, à lui prouver que le comte n'a pas eu envers lui

tant de torts qu'il se l'imagine, rejetteriez-vous encore le rang, la fortune et la main de Giulio Franzini?

— Oh! oui, oui! cette main fût-elle celle d'un roi!

— Répondez-moi donc, franchement, comme à votre parente, à celle qui descend de la même lignée que vous, répondez-moi : Est-ce donc que vous en aimez un autre?

— Je n'en sais rien; non, ce n'est pas de l'amour; ce n'était qu'une idée romanesque. C'est d'ailleurs une chose impossible. Ne me questionnez pas davantage, je ne puis vous répondre. » Et ces mots étaient entrecoupés de larmes.

Le visage de Béatrix devint dur et inflexible. Elle baissa de nouveau son voile et sa main quitta le cordon, mais le cocher, qui avait senti le mouvement, s'arrêta.

« Marchez, dit Béatrix; allez où l'on vous a dit. »

Les deux femmes gardèrent alors un long silence, Violante se remettant avec difficulté de son émotion, Béatrix respirant péniblement et les bras croisés sur sa poitrine.

Pendant ce temps la voiture était entrée à Londres, elle avait passé le quartier où était située la maison de Mme di Negra; elle traversa un pont, une large rue, puis s'engagea dans une suite de petites ruelles bordées de hautes et tristes maisons. Elle roulait, roulait toujours, jusqu'à ce qu'enfin Violante s'effraya soudain.

« Vous demeurez donc bien loin? dit-elle en relevant le store et en examinant avec terreur l'ignoble faubourg. On va s'apercevoir de mon absence. Oh! retournons, retournons, je vous en supplie!

— Nous voici presque arrivées. Le cocher a pris ce chemin pour éviter les rues trop fréquentées, dans lesquelles nous eussions pu être vues ensemble, et rencontrer peut-être mon frère lui-même. Écoutez-moi et parlons de.... de celui auquel vous associez à juste titre l'idée d'une fantaisie romanesque. Impossible, dites-vous; oui, oui, c'est impossible! »

Violante mit ses mains devant ses yeux et baissa la tête:

« Pourquoi êtes vous si cruelle? fit-elle. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Comment pouvez-vous servir mon père, le rendre à son pays? car c'est cela dont vous m'aviez parlé.

— Si vous consentez à un sacrifice, je tiendrai cette promesse. Nous voici arrivées. »

La voiture s'arrêta devant une maison sombre, haute et séparée des autres par un mur élevé qui paraissait enclore une cour, et située dans une rue étroite au bout de laquelle coulait la Tamise. En cet endroit la rivière était encombrée de sombres vaisseaux, de chaloupes, de bateaux immobiles et sans vie sous ce ciel d'hiver.

Le cocher descendit et sonna. Deux brunes figures italiennes se présentèrent sur le seuil.

Béatrix descendit légèrement et donna la main à Violante.

« Ici nous serons tranquilles, dit-elle, et quelques instants suffiront à décider de votre sort. »

Lorsque la porte se fut refermée sur Violante, chez qui le soupçon

s'était enfin éveillé, et qui regardait avec terreur autour du sombre et triste vestibule, Béatrix se retourna et dit: « Que la voiture attende. »

L'Italien qui reçut cet ordre s'inclina et sourit; mais lorsque les deux dames eurent monté l'escalier, il rouvrit la porte d'entrée et dit au cocher:

« Retournez chez le comte et dites-lui que tout va bien. »

La voiture s'éloigna. L'homme qui avait donné l'ordre ferma et barra la porte, et prenant avec lui la grosse clef, disparut dans les profondeurs mystérieuses du sous-sol. Le vestibule demeuré solitaire avait le sombre aspect d'une prison, avec sa grosse porte doublée de fer, son escalier de pierre brute, éclairé par une étroite fenêtre assombrie par la poussière des années, et garnie de barreaux de fer, et ses murs çà et là grossièrement éperonnés, comme si l'on eût redouté la violence même au dedans.

CHAPITRE V.

C'était, comme nous l'avons vu, sans prendre conseil de la fidèle Jemima, que le sage reclus de Norwood, cédant à ses propres craintes et aux artificieuses suggestions de Randal, avait écrit la lettre laconique et arbitraire que celui-ci avait remise à Violante; mais le soir, alors que les cimetières laissent échapper leurs morts, et les cœurs conjugaux les secrets qu'ils se sont mutuellement cachés pendant le jour, le sage informa sa femme de la mesure qu'il avait prise. Et Jemima, dont les idées anglaises différaient beaucoup de celles qui prévalent en Italie quant au droit qu'ont les pères de disposer de leurs filles, Jemima, disons-nous, représenta si sensément et cependant si doucement à l'élève de Machiavel qu'il n'avait pas précisément agi comme il fallait, s'il craignait que le beau comte n'eût fait quelque impression sur l'esprit de Violante, et s'il souhaitait qu'elle accueillît avec faveur le prétendant qu'il lui recommandait; qu'un ordre si brusque ne pouvait que glacer le cœur, révolter la volonté de sa fille, et même prêter à l'audace de Peschiera un certain attrait romanesque, qu'elle réussit à priver Riccabocca de tout sommeil cette nuit-là. Le lendemain il envoya Giacomo chez lady Lansmere avec une lettre très-affectueuse pour Violante et un billet pour la comtesse, priant celle-ci de vouloir bien amener sa fille à Norwood pour quelques heures, parce qu'il désirait leur parler à toutes deux. Ce fut l'arrivée de Giacomo à Knightsbridge qui fit découvrir l'absence de Violante. Lady Lansmere, toujours préoccupée de l'opinion du monde et de la crainte des bavardages, empêcha Giacomo de montrer sa douleur et son inquiétude aux autres domestiques; elle prit soin de dire

à ses gens que la signorina l'avait prévenue de son désir d'aller dans la matinée faire visite à des amis; qu'elle ne doutait pas que Violante ne fût sortie par la porte du jardin, puisqu'on l'avait trouvée ouverte; que ce chemin était plus tranquille que celui de la grande route, et que peut-être ses amis étaient venus à sa rencontre par la ruelle. Lady Lansmere ajouta que la seule chose qui l'étonnât, c'était que Violante fût sortie de meilleure heure qu'elle ne le lui avait annoncé. Ayant dit ceci avec un calme propre à exclure toute espèce de doute chez ses auditeurs, lady Lansmere demanda sa voiture et, prenant avec elle Giacomo, se rendit sur-le-champ près de son fils.

Harley était à peine remis du choc et de l'émotion qu'il venait d'éprouver, qu'on annonça Randal Leslie.

« Ah! fit lady Lansmere, M. Leslie saura peut-être quelque chose. Il lui a apporté hier une lettre de son père. Faites-le entrer. »

Le prince autrichien s'approcha d'Harley.

« J'attendrai dans la pièce voisine, dit-il à voix basse. Vous pouvez avoir besoin de moi, si vous avez des raisons de croire que Peschiera soit pour quelque chose dans tout ceci. »

Lady Lansmere, jetant un coup d'œil vers Léonard, lui dit:

« Peut-être vous aussi, monsieur, pourriez-vous nous être utile, si vous consentiez à attendre un instant avec le prince. M. Leslie peut ne vouloir parler d'une affaire comme celle-ci qu'à Harley et à moi.

— C'est vrai, madame; mais méfiez-vous de M. Leslie! »

Tandis que l'une des portes de la chambre se refermait sur le prince et Léonard, Randal entrait par l'autre, en apparence extrêmement agité.

« Je sors de chez vous, madame, dit-il à la comtesse. On m'a dit que vous étiez ici; pardonnez-moi si j'ai pris la liberté de vous y suivre. J'étais allé à Knightsbridge pour voir la signorina, j'y ai appris qu'elle vous avait quittée. Je vous conjure de me dire comment et pourquoi. J'ai le droit de m'en informer, car son père m'a accordé sa main. »

L'œil d'aigle d'Harley avait brillé à l'entrée de Randal. Il examina attentivement la figure du jeune homme. Son front s'obscurcit un instant en entendant les dernières paroles de celui-ci, mais il laissa à lady Lansmere de répondre et de tout expliquer, ce que la comtesse fit en peu de mots.

Randal joignit les mains.

« Et elle n'est pas allée chez son père? En êtes-vous bien sûre?

— Le domestique de son père vient d'arriver de Norwood.

— Oh! c'est moi qui suis cause de sa fuite! c'est ma téméraire demande, sa crainte, son aversion. Je comprends tout! » Et la voix de Randal exprimait le remords et le désespoir. « Pour la mettre en sûreté contre Peschiera, son père a exigé son mariage immédiat avec moi; ses ordres ont été trop soudains, trop péremptoires, mes vœux trop empressés. Je connais sa fierté; elle se sera enfuie pour m'échapper. Mais où est-elle allée, si elle n'est pas à Norwood? Oh! où est-elle? A-t-elle d'autres amis, d'autres parents?

— Peut-être après tout est-elle allée chez son père, dit la comtesse, et s'est-elle croisée avec le domestique. Je vais me rendre à Norwood sur-le-champ.

— Allez, allez, mais si elle n'y était pas, prenez garde d'effrayer Riccabocca; ne lui dites rien de sa disparition, et recommandez à Giacomo de la lui taire également. Il soupçonnerait Peschiera, et se porterait peut-être à quelque acte de violence.

— Vous ne soupçonnez donc pas Peschiera, monsieur Leslie? demanda soudain Harley.

— Ah! ce serait possible, mais cependant non. Je suis allé chez lui ce matin avec Frank Hazeldean, qui doit épouser sa sœur, et je ne l'ai quitté que pour me rendre à Knightsbridge, à l'heure même où a disparu Violante. Il n'a du moins pu prendre une part personnelle à l'événement.

— Vous avez vu Violante, hier; lui avez-vous parlé de Mme di Negra? » demanda Harley, se rappelant soudain les questions que lui avait adressées la jeune fille au sujet de la marquise.

En dépit de lui-même Randal sentit qu'il changeait de couleur.

« De Mme di Negra? Je ne crois pas.... cependant c'est possible. Oh! oui, je me le rappelle maintenant. Elle m'a demandé l'adresse de la marquise, et j'ai refusé de la lui donner.

— Il est facile de se procurer une adresse. Serait-elle allée à Curzon-Street?

— J'y cours, dit Randal en se levant.

— Je vais avec vous. Et vous, ma mère, allez, comme vous en aviez l'intention, à Norwood, et suivez l'avis de M. Leslie. Épargnez à notre ami la nouvelle de la disparition de sa fille, jusqu'à ce que Violante lui soit rendue. Il ne pourrait nous être utile. Que Giacomo reste ici; j'aurai peut-être besoin de lui. »

Harley passa alors dans la chambre voisine et pria le prince et Léonard d'attendre son retour, et de permettre que Giacomo restât avec eux.

Il retourna à la hâte près de Randal. Quelles que fussent ses craintes et ses émotions, Harley comprenait qu'il avait besoin de tout son sang-froid et de toute sa présence d'esprit. Cette occasion mettait brusquement en réquisition des facultés qui dormaient en lui depuis son adolescence, mais qui s'éveillaient maintenant avec une vigueur propre à faire trembler Randal lui-même, s'il eût pu deviner l'intelligence, le courage, l'énergie, pour ainsi dire, électriques, que cachait le calme apparent d'Harley.

Lord L'Estrange et Randal atteignirent bientôt la maison de la marquise, et y apprirent qu'elle était sortie depuis le matin dans une des voitures du comte de Peschiera. Randal jeta un coup d'œil inquiet sur le visage d'Harley. Celui-ci ne parut pas s'en apercevoir.

« Et maintenant, monsieur Leslie, que conseillez-vous? dit-il.

— Je n'en sais vraiment rien. Peut-être, redoutant son père, connaissant ses principes despotiques et sachant combien il est rigoureux observateur de la parole donnée, s'est-elle réfugiée à la campagne,

au Casino peut-être, ou bien chez mistress Dale ou mistress Hazeldean. Je vais courir m'en informer au bureau des diligences. Pendant ce temps vous....

— Ne vous occupez pas de moi, monsieur Leslie. Faites ce que vous croyez le meilleur. Mais si vos suppositions sont justes, il faut que vous vous soyez montré un bien rude prétendant.

— Non, mais peut-être un prétendant importun. Si c'est à cause de moi qu'elle s'est enfuie, ai-je besoin de dire que je renonce à toute prétention. Je ne suis pas un amant égoïste, lord L'Estrange.

— Ni moi, un homme vindicatif, monsieur Leslie. Mais si je découvrais celui qui a conspiré contre cette jeune fille, placée sous la protection de ma mère, je l'écraserais dans la boue aussi facilement que je mets le pied sur ce gant. — Au revoir, monsieur Leslie. »

Randal demeura un instant immobile regardant Harley s'éloigner, puis sa lèvre se plissa et il murmura : « L'insolent! Mais l'aime-t-il? —S'il en est ainsi, je suis déjà vengé. »

CHAPITRE VI.

Harley alla droit à l'hôtel de Peschiera. On lui dit que le comte était sorti avec Frank Hazeldean et quelques autres messieurs qui avaient déjeuné chez lui, mais qu'il avait pris soin de dire, en cas qu'on vînt le demander, qu'il était au Tattersall pour examiner quelques chevaux en vente. Harley alla au Tattersall. Le comte était dans une des cours, appuyé contre un pilier et entouré d'amis fashionables. Lord L'Estrange s'arrêta et, par un effort héroïque d'empire sur lui-même, contint sa rage. « Je puis tout perdre si je lui montre que je le soupçonne, et cependant je suis résolu à l'insulter et à me battre avec lui plutôt que de le laisser libre. Ah! voici le jeune Hazeldean. » Frank était debout, en dehors du groupe qui entourait le comte; il avait l'air triste et préoccupé. Harley lui toucha l'épaule et l'attira à l'écart sans être remarqué.

« Monsieur Hazeldean, dit-il, votre oncle Egerton est mon meilleur ami. Voulez-vous être aussi le mien? J'ai besoin de vous.

— Milord....

— Suivez-moi. Il ne faut pas que le comte de Peschiera nous voie causer ensemble. » Harley quitta la cour et entra dans le parc de Saint-James par la petite porte voisine du Tattersall. En quelques mots il informa Frank de la disparition de Violante et des raisons qu'il avait de croire que le comte n'y était pas étranger. Le premier mouvement de Frank fut de repousser avec indignation l'idée que le frère de Béatrix pût être coupable; mais lorsque graduellement lui revinrent à l'esprit les conversations cyniques et corrompues du comte, les allu-

sions fâcheuses pour Peschiera qui échappaient parfois à Béatrix, et l'audacieux libertinage que les admirateurs mêmes du comte lui attribuaient, Frank fut forcé d'acquiescer avec répugnance aux soupçons d'Harley, et il dit avec une gravité bien rare chez lui : « Milord, si je puis vous aider à déjouer un plan si odieux, disposez de moi. Une chose est certaine cependant : Peschiera n'a pas pris à cet enlèvement une part personnelle, car je ne l'ai pas quitté de la journée et, maintenant que j'y pense, je commence à espérer que vous lui faites injure, car il a invité un grand nombre d'entre nous à faire avec lui une excursion à Boulogne la semaine prochaine, afin d'essayer son yacht, ce qu'il n'eût pas fait si....

— Un yacht, à cette époque de l'année! Un homme qui habite Vienne, — un yacht!

— Spendquick le lui cède à très-bon marché, à cause de la saison, et pour d'autres motifs encore ; puis le comte se propose de passer l'été prochain dans les îles Ioniennes. Il a dans ces îles des propriétés qu'il n'a pas encore visitées.

— Combien y a-t-il de temps qu'il a acheté ce yacht?

— Je ne suis pas sûr que le marché soit encore complétement terminé, Lévy a dû voir Spendquick à ce sujet ce matin même. Spendquick se plaint que Lévy le ruine.

— Mon cher monsieur Hazeldean, vous me guidez à travers le labyrinthe. Où trouverais-je lord Spendquick?

— A l'heure qu'il est, probablement dans son lit. Voici sa carte.

— Merci, et où est le bâtiment?

— Il était l'autre jour à Blackwall. Je suis allé l'y voir : *le Flying Dutchman*, un bâtiment ponté, et qui a des canons.

— Cela suffit. Maintenant, écoutez-moi. Violante ne peut courir aucun danger immédiat tant que Peschiera sera loin d'elle et que nous connaîtrons ses mouvements. Vous êtes sur le point d'épouser sa sœur ; profitez de ce privilége pour ne pas le quitter un instant. Refusez de vous éloigner. Servez-vous pour cela des prétextes que votre imagination pourra vous suggérer. Je vais vous en fournir un tout naturel. Montrez-vous inquiet au sujet de Mme di Negra et désireux de savoir où la trouver.

— Mme di Negra! s'écria Frank. Qu'y a-t-il? N'est-elle pas à Curzon-Street?

— Non ; elle est sortie dans une des voitures de son frère. Selon toute probabilité, le cocher de cette voiture ou quelque autre domestique viendra dans le cours de la journée retrouver le comte, et celui-ci, pour se débarrasser de vous, vous dira de vous adresser à ce domestique afin de vous convaincre vous-même qu'il n'est rien arrivé à sa sœur. Feignez de croire ce que vous dira cet homme, mais attirez-le chez vous sous prétexte d'y écrire une lettre à la marquise. Une fois là, nous serons maîtres de lui et je m'arrangerai pour le faire arrêter. Dès que vous le tiendrez, envoyez-moi un exprès.

— Mais, dit Frank un peu étourdi, si je rentre chez moi, comment pourrai-je surveiller le comte?

— Ce ne sera plus nécessaire. Arrangez-vous seulement de façon à ce qu'il vous accompagne jusque chez vous, et ne vous séparez de lui qu'à la porte.

— Arrêtez, arrêtez. Vous ne pouvez soupçonner Mme di Negra d'être de connivence avec son frère dans un acte aussi infâme. Pardonnez-moi, milord, je ne puis agir dans cette affaire, je ne puis pas même vous écouter, excepté à titre d'ennemi, si vous insinuez un seul mot défavorable à la femme que j'aime.

— Brave chevalier, donnez-moi la main. C'est Mme di Negra que je travaille à sauver tout autant que la fille de mon ami. Ne pensez qu'à elle tandis que vous agirez comme je vous le demande, et tout ira bien. J'ai confiance en vous. Maintenant, retournez vers le comte. »

Frank rejoignit Peschiera, le front soucieux et les lèvres serrées. Harley avait ce don qui fait partie du génie de l'action : il inspirait aux autres la lumière de son esprit et la force de sa volonté. En quittant Frank, il se rendit en toute hâte chez lord Spendquick, conféra quelques minutes avec le jeune gentilhomme, puis retourna à son hôtel, où Léonard, le prince et Giacomo l'attendaient toujours.

« Venez avec moi tous les deux, dit-il, et vous aussi, Giacomo. Il faut maintenant que je prévienne la police. Nous nous partagerons ensuite des missions séparées.

— Ah! mon cher lord, s'écria Léonard, vous avez donc eu de bonnes nouvelles? Vous paraissez content et plein d'espoir.

— Je *parais;* dites donc que je *suis* plein d'espoir. Si je m'arrêtais un instant à craindre, à douter même, je deviendrais fou. Un ennemi à déjouer et un ange à sauver! Quel courage ne serait enflammé? Qui ne trouverait dans les battements de son cœur de quoi surexciter son intelligence? »

CHAPITRE VII.

Le crépuscule était sombre dans la chambre où Béatrix avait conduit Violante. Un grand changement s'était opéré chez la marquise. Humble et repentante, elle était à genoux près de Violante, cachant sa figure, et la suppliant avec larmes de lui pardonner. Et Violante s'efforçant de lutter contre une terreur que le cœur d'aucune femme ne saurait braver, Violante essayait doucement de la consoler.

Béatrix, après des questions impérieuses et réitérées, avait enfin appris qu'elle s'était trompée, que Violante n'était pas sa rivale. A partir de ce moment les passions qui avaient fait d'elle l'instrument d'un crime s'étaient évanouies, et sa conscience avait frémi de la

noirceur de sa trahison. Si le cœur de Violante eût été complétement libre, ou si elle avait été de ces jeunes filles timides et enfantines que les femmes comme Béatrix ont coutume de mépriser, telle était l'affection de la marquise pour Peschiera, la crainte qu'il lui inspirait, qu'elle eût peut-être essayé de persuader à sa jeune parente de recevoir au moins la visite du comte, de lui permettre de s'excuser lui-même et de plaider sa propre cause. Mais Violante avait montré une âme si fière et si élevée dans la manière dont elle avait d'abord repoussé les questions de la marquise, puis ensuite une si généreuse douceur lorsqu'elle avait compris combien ce cœur ardent était torturé, et une telle pureté, une candeur si triste lorsque, surmontant sa timidité virginale, elle avait, pour détromper Béatrix de son erreur, confessé où étaient placées ses propres affections, que la marquise s'agenouillait devant elle comme fait un marin devant la Vierge sainte qui a apaisé l'orage.

« Je vous ai trompée ! lui disait-elle à travers ses sanglots, mais je vous sauverai quoi qu'il m'en puisse coûter. Oh ! non ! vous si bonne et si noble, vous ne sauriez devenir la fiancée de Peschiera. Ne tremblez pas, ne craignez rien ; ou il renoncera à ses desseins sur vous, ou bien j'irai moi-même révéler à notre empereur les coupables secrets de sa vie. Retournons promptement ensemble à l'asile hors duquel je vous ai attirée. »

Béatrix avait la main sur la serrure en parlant ainsi. Soudain elle changea de visage, ses lèvres pâlirent ; la porte était fermée en dehors. Elle appela ; personne ne répondit ; elle tira la sonnette de la chambre et n'entendit aucun son ; les fenêtres étaient hautes et garnies de barreaux. Elles ne donnaient pas sur la rivière ni sur la rue, mais sur une cour étroite et sombre, entourée de murs élevés ; personne qui pût entendre un cri de détresse, si perçant, si déchirant qu'il fût.

Béatrix comprit qu'elle avait été prise au piége en même temps que sa compagne ; que Peschiera, se défiant de sa persistance dans le mal, lui avait ôté tout pouvoir de réparation. Elle était dans une maison que gardaient ses émissaires. Aucun espoir d'arracher Violante à un sort odieux ne semblait lui rester. C'est alors qu'au milieu de reproches incohérents adressés à elle-même et de larmes frénétiques, Béatrix s'était agenouillée devant sa victime, lui communiquant de plus en plus les terreurs qu'elle-même ressentait à mesure que s'écoulaient les heures, que la chambre allait s'assombrissant, jusqu'à ce que ne fut plus qu'à la lueur de la lampe qui éclairait la cour que chacune distingua le visage de l'autre.

La nuit vint ; elles entendirent l'horloge d'une église éloignée sonner les heures. Le feu s'était depuis longtemps éteint et le froid était intense. On n'entendait pas une voix, pas un mouvement dans la maison. Mais les prisonnières ne sentaient ni le froid ni la faim ; elles ne sentaient que la solitude, le silence et la terreur de ce qui allait suivre.

Enfin, vers minuit, on sonna à la porte de la rue ; il y eut un

bruit de pas rapides; on entendit tirer des verrous, puis un murmure de voix contenues. On aperçut une lumière à travers les fentes de la porte, et enfin la porte s'ouvrit. Deux Italiens portant des lumières entrèrent; le comte de Peschiera les suivait.

Béatrix s'élança vers son frère. Il lui mit doucement sa main sur les lèvres, et fit signe aux Italiens de se retirer. Ils posèrent les flambeaux sur la table et sortirent sans dire un mot.

Peschiera alors, écartant sa sœur, s'approcha de Violante.

« Ma belle cousine, dit-il d'un air d'assurance aisée mais résolue, il y a des choses qu'aucun homme ne peut justifier, qu'aucune femme ne peut pardonner, à moins que l'amour, qui est au-dessus de toutes les lois, ne suggère à l'un des excuses et n'obtienne le pardon de l'autre. En un mot, j'avais juré de vous conquérir et je n'avais aucune occasion de vous plaire. Ne craignez rien. Ce qui peut vous arriver de pis, c'est d'être ma femme. Éloignez-vous, ma sœur, éloignez-vous.

— Non, Giulio! Giulio Franzini! Je me place entre elle et vous; il vous faudra me tuer avant de pouvoir toucher même le bord de sa robe.

— Quoi, ma sœur! vous vous tournez contre moi?

— Oui, et à moins que vous ne vous retiriez à l'instant et que vous ne la laissiez libre, je vous démasquerai devant l'empereur.

— Il est trop tard, mon enfant! Vous vous embarquerez avec nous. Les objets dont vous pouvez avoir besoin pendant le voyage sont déjà à bord. Vous serez témoin de notre mariage, célébré par un prêtre de la sainte Église; puis vous direz ensuite à l'empereur tout ce que vous voudrez. »

Et le comte, usant soudain de sa force, écarta Béatrix et mit un genou en terre devant Violante, qui debout, pâle comme la mort, mais intrépide, lui jeta un regard d'indicible dédain.

« Vous me méprisez aujourd'hui, dit Peschiera en donnant à son visage une expression d'humilité et d'admiration, et je ne m'en étonne pas. Mais, croyez-moi, jusqu'à ce que ce mépris ait cédé à un sentiment plus doux, je n'userai pas du pouvoir que j'ai acquis sur votre destinée.

— Du pouvoir! dit Violante avec hauteur. Vous avez, il est vrai, réussi à m'attirer dans un piége; vous avez acquis le pouvoir d'un jour, mais vous n'en avez aucun sur ma destinée.

— Vous voulez dire que vos amis ont découvert votre disparition et sont sur vos traces. Ma belle cousine, je suis en garde contre eux et je défie toutes les lois et toute la police d'Angleterre. Le vaisseau qui doit vous emporter au loin attend sur la rivière, à deux pas d'ici. Béatrix, je vous avertis, tenez-vous en repos, lâchez-moi. Sur ce vaisseau se trouve un ecclésiastique tout prêt à nous unir, non pas cependant avant que vous n'ayez reconnu cette vérité que celle qui s'est enfuie avec Giulio Peschiera doit devenir ou sa femme ou la honte de sa maison et le rebut de son sexe.

— Giulio, c'est infâme! s'écria Béatrix.

— Peste ! ma sœur ; usez, je vous prie, de mots plus doux. Vous aussi vous avez voulu vous marier, et moi je n'ai rien dit qui pût vous nuire. Signorina, je regretterais d'employer la force. Donnez-moi la main, il faut que nous partions. » Violante éluda un contact qui l'eût profanée, et s'élançant de l'autre côté de la chambre, elle ouvrit la porte, et la referma rapidement sur elle. Béatrix s'attacha de toutes ses forces au comte pour l'empêcher de la poursuivre. Mais de l'autre côté de la porte, si près, qu'on pouvait croire qu'il avait écouté ce qui se passait dans la chambre, se tenait un homme enveloppé de la tête aux pieds dans un ample manteau. A la lueur de la lampe qui l'éclairait, on voyait briller le canon d'un pistolet qu'il tenait dans sa main droite.

« Chut ! dit cet homme tout bas en passant son bras autour de Violante, dans cette maison vous êtes au pouvoir de ce brigand ; mais une fois dehors vous serez en sûreté. Ne craignez rien, je suis près de vous ; c'est moi, Violante. »

Cette voix alla au cœur de Violante ; elle tressaillit, leva les yeux, mais on ne pouvait voir la figure de l'homme, cachée par son manteau et son chapeau rabattu. On n'apercevait qu'une masse de boucles *noires* et une barbe de la même couleur.

Le comte rouvrit la porte, traînant après lui sa sœur, *toujours* attachée à ses vêtements.

« Ah ! c'est bien ! dit-il à l'homme en italien. Descendez madame doucement ; mais si elle essaye de crier, contraignez-la au silence. Quant à vous, Béatrix, traîtresse, voici qui suffira. » Puis il prit sa sœur dans ses bras, et sans se soucier des cris ni des efforts de celle-ci pour lui échapper, il s'élança dans l'escalier.

Le vestibule était rempli d'hommes au teint basané. Le comte, se tournant vers l'un d'eux, lui dit quelques mots à voix basse. L'instant d'après, la marquise fut saisie et emportée. Le comte jeta un coup d'œil en arrière ; il vit Violante portée par l'homme auquel il l'avait confiée, celui-ci indiquait du doigt Béatrix et semblait remontrer à la jeune fille l'inutilité de toute résistance. Violante gardait le silence et paraissait résignée. Peschiera sourit d'une façon cynique, et précédé par plusieurs de ses *bravi* tenant des torches, il descendit quelques marches qui conduisaient à une petite plate-forme entre l'étage du vestibule et celui des cuisines. Là une porte était ouverte, qui donnait sur la rivière ; sur le sable était amarré un bateau autour duquel étaient groupés quatre hommes qui avaient l'air de marins étrangers. En voyant Peschiera trois de ces hommes s'élancèrent dans le bateau et préparèrent leurs rames. Le quatrième rajusta avec soin une planche jetée du bateau sur le quai et offrit obséquieusement son bras au comte. Celui-ci passa le premier en fredonnant gaiement un air d'opéra et prit place à la proue. Les deux femmes furent ensuite transportées dans le bateau, et Violante sentit sa main pressée presque convulsivement par l'homme qui était près de la planche. Les autres suivirent, et au bout d'une minute le bateau glissa légèrement sur les vagues, se dirigeant vers un vaisseau qui était à

quelque distance et à part des milliers de petites embarcations qui encombraient la rivière.

Les étoiles s'efforçaient de percer le brouillard; pas un mot ne s'échangeait sur le bateau; on n'entendait que le bruit régulier des rames. Le comte cessa de fredonner, et, ramenant autour de lui les amples plis de son manteau, parut absorbé dans ses réflexions. Sa physionomie laissait éclater une expression de souverain triomphe. Le résultat justifiait cette insolente confiance en lui-même et en sa fortune, trait proéminent du caractère de l'homme qui, à la fois bravo et joueur, avait engagé la partie contre le monde tenant sa rapière d'une main et ses dés pipés de l'autre. Violante, une fois sur un bâtiment dont l'équipage était composé de ses stipendiés, lui appartenait sans retour. Le duc lui-même souhaiterait maintenant que sa fille, pour sauver son honneur et sa réputation, devînt la femme de Peschiera. La fierté de Violante la porterait peut-être un peu plus tard à confirmer ce que Peschiera avait naturellement l'intention de dire, savoir : qu'elle était d'intelligence avec lui dans ses plans de fuite, et non pas la victime d'une trahison, redevable de son mariage à la générosité de son ravisseur. Il voyait sa fortune assurée, son succès envié, son caractère même réhabilité par ce splendide mariage. L'ambition venait se mêler à ses rêves de plaisir et de fortune. A quel poste de la cour ou de l'État ne pourrait pas prétendre un homme qui avait fait preuve du plus incontestable talent pour la vie pratique, le talent de réussir dans tout ce qu'il avait entrepris? Ainsi songeait le comte, oubliant quasi le présent dans les rêves dorés de l'avenir, jusqu'à ce qu'il fut rappelé à lui en entendant le yacht héler le bateau, et les matelots se précipiter vers la corde qu'on leur avait jetée. Il se leva alors et se dirigea vers Violante. Mais l'homme qui jusqu'ici s'était chargé d'elle passa légèrement devant le comte, conduisant et portant à demi sa passive prisonnière. « Pardon, excellence, dit l'homme en italien, mais la barque est si encombrée et elle penche tant que votre assistance nous serait plus gênante qu'utile. » Avant que Peschiera eût pu répondre, Violante était déjà sur les marches du vaisseau; le comte s'arrêta jusqu'à ce qu'il la vît debout sur le pont. Béatrix suivit, puis ensuite le comte, mais lorsque les Italiens de sa suite se pressèrent à leur tour sur le côté de la barque, deux des marins se mirent devant eux et lâchèrent les cordes, tandis que deux autres ramaient vigoureusement vers le rivage. Les Italiens éclatèrent en imprécations. « Silence, dit le marin qui était resté debout près de la planche; nous avons des ordres, et si vous ne vous tenez tranquilles, nous renverserons le bateau. Nous savons nager, *nous*. Que le ciel et monsignor san Giacomo aient pitié de vous si vous ne le savez pas. »

Lorsque Peschiera sauta sur le pont, il fut soudain ébloui par un flot de lumière venant de torches allumées que tous élevaient autour de lui. Cette lumière éclairait un homme de grande taille, à la figure imposante, dont le bras était passé autour de Violante, et dont les yeux noirs lançaient au comte des regards plus lumineux que les torches.

D'un côté de cet homme était le prince autrichien, et de l'autre, lord L'Estrange, ayant à ses pieds un manteau et une profusion de fausses boucles noires; ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et sur ses lèvres se dessinait un sourire dont l'ironie naturelle était tempérée par un calme et suprême dédain. Le comte voulut parler mais la voix lui manqua.

Tous autour de lui paraissaient menaçants ou hostiles; il vit plusieurs figures italiennes, mais elles ne respiraient que la haine et la vengeance; à l'arrière étaient des matelots anglais, regardant curieusement par-dessus les épaules des étrangers, avec un rire de satisfaction sur leurs figures franches et ouvertes.

Soudain, tandis que le comte demeurait ainsi perplexe, intimidé, stupéfait, des huées méprisantes s'élevèrent du côté des Italiens: *Il traditore! il traditore!* crièrent-ils tous ensemble.

Le comte était brave, à ce cri il releva la tête avec une certaine majesté.

En ce moment Harley, agitant sa main pour mettre fin à ces cris, sortit du groupe qui l'entourait, et le comte s'avança hardiment vers lui.

« Que signifie tout ceci? dit-il en français, je devine que c'est à vous que je dois en demander l'explication et la réparation.

— Distinguons, je vous prie, monsieur le comte, répondit Harley dans ce même langage qui se prête si bien au sarcasme poli, et à l'inimitié courtoise. Distinguons. L'explication doit venir de moi, j'en tombe d'accord, mais j'aurai l'honneur de vous laisser la réparation. Ce vaisseau....

— Est à moi! s'écria le comte, ces hommes qui m'insultent *sont* à mes gages.

— Les hommes à vos gages sont à terre, monsieur le comte, buvant au succès de votre voyage. Mais, désireux que j'étais de ne pas vous priver de la satisfaction qu'on éprouve toujours à se trouver entouré de compatriotes, j'ai engagé à cet effet de meilleurs Italiens que les pirates qu'ils remplacent; ils sont peut-être moins bons marins, mais j'ai pris la liberté d'ajouter à l'équipage de ce vaisseau, de solides matelots anglais, plus habiles et plus expérimentés que vos pirates eux-mêmes. Votre grande erreur, monsieur le comte, consiste à croire que *le Flying Dutchman* vous appartient. En vous faisant mes excuses d'être intervenu, bien que je connusse votre intention de l'acheter, j'ai l'honneur de vous apprendre que lord Spendquick a bien voulu m'accorder la préférence. Néanmoins, monsieur le comte, je mets le bâtiment, ainsi que son équipage, complétement à votre service pendant le mois qui va suivre. »

Peschiera sourit avec dédain.

« Je remercie Votre Seigneurie; mais étant maintenant privé, comme je le présume, de la compagne de voyage qui seule donnait pour moi de l'attrait à la traversée, je vais retourner à terre et vous prierai simplement de me faire savoir l'heure à laquelle vous pourrez recevoir l'ami que j'enverrai pour régler cette partie de la question dont

il n'a pas encore été parlé, et pour arranger les choses de façon à ce que la réparation, soit qu'elle incombe à vous ou à moi, puisse être aussi satisfaisante que vous avez daigné rendre l'explication.

— Que ceci ne vous inquiète pas, monsieur le comte, la réparation est déjà fort avancée, tant j'étais pénétré du désir d'aller au-devant de tout ce que pouvait exiger l'honneur d'un parfait gentilhomme tel que vous. Vous avez enlevé une héritière mineure, il est vrai, mais c'était sans doute pour la remettre dans les bras de son père. Vous avez dépouillé un parent illustre de tous ses biens, mais vous êtes venu volontairement à bord de ce bâtiment, d'abord pour que Son Altesse le prince Von..., dont vous connaissez la haute position à la cour, puisse raconter à l'empereur lui-même la manière dont vous interprétez le consentement donné par Sa Majesté Impériale à votre mariage, et ensuite afin de commencer par une excursion sur la Baltique à exécuter la sentence de bannissement qui, je n'en doute pas, accompagnera l'acte de restauration du chef de votre maison. »

Le comte tressaillit.

« Je garantis d'avance cette restauration, dit le prince autrichien, qui s'était approché d'Harley; vous êtes la honte de la noblesse de l'empire, Giulio Franzini, et je ne quitterai pas mon royal maître que sa main n'ait rayé votre nom de la liste. J'ai là vos propres lettres qui prouvent que vous-même avez entraîné votre parent dans la révolte, dont vous eussiez été le Catilina, si vous n'aviez préféré en être le Judas. Dans dix jours ces lettres seront déposées devant l'empereur et son conseil.

— Êtes-vous satisfait, monsieur le comte, dit Harley, de votre part de réparation? Sinon, je vous ai ménagé l'occasion de la rendre plus complète encore. Le parent auquel vous avez fait tort est devant vous. Il sait maintenant que, bien que vous ayez réussi à détruire pour un temps sa fortune, vous n'avez pu parvenir à souiller son foyer; son noble cœur peut vous pardonner, et plus tard sa main pourra vous faire des largesses. A genoux, donc, Giulio Franzini, à genoux devant Alphonse duc de Serrano. »

Le dialogue précédent avait eu lieu en français, et très-peu d'entre les Italiens présents l'avaient compris, mais au nom qui termina les paroles qu'Harley adressait au comte, un cri simultané sortit de la bouche des Italiens.

« Alphonse le Bon! Alphonse le Bon! *Viva, viva* le bon duc de Serrano! »

Et oubliant le comte lui-même, ils s'empressèrent autour de Riccabocca, luttant à qui baiserait sa main ou même le bas de son manteau.

Les yeux de Riccabocca se mouillèrent de larmes. L'exilé semblait transfiguré. Son visage respirait une inexprimable dignité. Il étendit les bras comme pour bénir ses compatriotes. Ce seul cri échappé à d'obscurs ouvriers, exilés comme lui, le consola de ses longues années de bannissement et de pénurie.

« Merci mes amis, merci, leur dit-il. Peut-être un jour reverrons-nous ensemble notre patrie bien aimée! »

Le prince autrichien s'inclina comme pour donner à cette prière son assentiment.

« Giulio Franzini, dit le duc de Serrano (car c'est ainsi que nous devons maintenant nommer l'hôte du Casino), si la Providence avait pu permettre que s'accomplît votre infâme dessein, croyez-vous donc qu'il y eût sur la terre un endroit où le ravisseur eût pu échapper au bras d'un père? Mais le ciel s'est montré miséricordieux; je veux imiter sa clémence. » Et le duc s'approcha avec bonté de son coupable parent.

A partir du moment où le prince autrichien lui avait parlé, le comte avait gardé un profond silence, ne témoignant ni honte, ni repentir. Il se tenait droit et ferme regardant autour de lui comme un loup pris au piége. Lorsque le duc s'approcha, il le repoussa du geste en disant : « Arrière! pédant, arrière! ne triomphez pas encore! Et vous, prince, allez faire vos contes à l'empereur. Vous me trouverez à côté de son trône, prêt à vous répondre, si toutefois vous sortez vivant de la rencontre à laquelle je saurai vous contraindre. » En disant ces derniers mots, Peschiera s'élança vers un des côtés du vaisseau. Mais Harley avait prévu son intention, et d'un coup d'œil il avait fait signe aux matelots de s'y opposer. Saisi par ses compatriotes indignés au moment où il allait plonger dans la rivière, Peschiera fut ramené et gardé à vue. L'expression de sa physionomie changea alors complétement; on y vit éclater la violence désespérée du gladiateur. Sa force lui permit de se débarrasser plusieurs fois de ceux qui le tenaient, de jeter plus d'un homme sur le pont, mais à la fin, accablé par le nombre, bien que luttant encore, toute dignité, toute présence d'esprit s'évanouirent chez lui; prononçant les plus grossiers blasphèmes, grinçant des dents et écumant de rage, il ne resta plus de ce brillant Lothario que la grossière furie de l'homme animal.

Conservant cet air d'imperturbable ironie que le plus habile comédien eût pu lui envier, Harley salua profondément le comte en fureur.

« Adieu, monsieur le comte, dit-il. Le vaisseau sur lequel vous m'avez fait l'honneur de monter est frété pour la Norwége. Les Italiens qui vous accompagnent ont été envoyés par vous en exil, et ils promettent en retour de vous distraire par leur société lorsque vous vous sentirez quelque peu fatigué de la vôtre. Conduisez le comte à sa cabine. Doucement là-bas, doucement. Encore une fois adieu, monsieur le comte, et bon voyage! »

Et Harley tourna sur ses talons, tandis que Peschiera, en dépit de tous ses efforts était emporté dans la cabine.

« A trompeur, trompeur et demi, dit Harley au prince autrichien. On se venge par une farce de celui qui avait voulu accomplir une tragédie.

— C'est plus que cela, il est ruiné.

— Et ridicule, reprit Harley. Je voudrais voir la figure qu'il fera quand on le débarquera en Norwége. »

Harley se dirigea alors vers le centre du vaisseau, où se trouvaient, presque cachés par les marins, Béatrix, Frank Hazeldean, qui l'avait reçue à son arrivée à bord, et Léonard qui un peu en arrière d'eux observait en silence ce qui se passait autour de lui. Béatrix paraissait faire peu d'attention à Frank. Ses beaux yeux étaient levés vers le ciel étoilé et ses lèvres s'agitaient comme si elle eût été en prière ; cependant son jeune amant lui parlait bas et vite, avec émotion.

« Non, non, disait-il, ne croyez pas que nous vous ayons soupçonnée un seul instant, Béatrix, disait-il; je répondrais de votre honneur sur ma tête. Oh! pourquoi ne voulez-vous pas me regarder, me parler?

— Accordez-moi encore un moment, » dit Béatrix.

Elle s'approcha lentement de Léonard, lui toucha le bras de sa main tremblante et l'attira à l'écart. Frank fit un pas comme pour les suivre, puis s'arrêta court et les regarda de loin d'un air triste et surpris. Le sourire d'Harley avait disparu, lui aussi regardait d'un œil attentif.

Béatrix ne dit que quelques mots; Léonard ne prononça qu'une ou deux phrases; puis la marquise tendit la main au jeune poëte, qui s'inclina et la baisa silencieusement.

Elle demeura un instant immobile, et Harley put apercevoir la rougeur qui se répandait sur son visage. Cette rougeur avait déjà disparu lorsque Béatrix revint vers Frank. Lord L'Estrange voulut se retirer; elle lui fit signe de rester.

« Milord, dit-elle avec fermeté, je ne saurais vous accuser de rigueur envers mon coupable et malheureux frère. Son crime méritait peut-être un châtiment plus sévère encore que celui que vous lui infligez avec tant de dédain. Mais quelle que soit la peine qu'il lui faille endurer, aujourd'hui le mépris, plus tard la pauvreté, je sens que sa sœur doit être près de lui pour la partager. S'il est coupable, je ne suis pas non plus innocente, et bien qu'il ait fait naufrage, il ne me reste sur la sombre mer de la vie que lui à qui je puisse m'attacher. Chut, milord! Je ne quitterai pas ce vaisseau; je vous conjure seulement d'ordonner à vos hommes de respecter mon frère, puisqu'une femme sera près de lui.

— Mais il n'en peut être ainsi, marquise, et....

— Béatrix, Béatrix, et moi! et nos fiançailles? Vous m'oubliez donc? cria Frank d'un ton de douloureux reproche.

— Non, mon jeune et noble ami. Je me souviendrai toujours de vous dans mes prières. Mais écoutez-moi : j'ai été trompée, entraînée par les autres, mais aussi et plus encore par mon cœur aveugle et passionné. Oui j'ai été entraînée à tromper à mon tour. Je rougis de honte quand je songe que j'aurais pu attirer sur vous la colère de votre famille.... vous attacher à ma fortune en ruines, à mon....

— A votre cœur aimant et généreux, et c'est tout ce que je vou-

lais, s'écria Frank. Cessez, cessez, ce cœur n'est-il pas toujours à moi? »

Des larmes coulèrent des yeux de l'Italienne.

« Franck Hazeldean, je ne vous ai jamais aimé, dit-elle, ce cœur était mort pour vous comme il le sera désormais pour tout autre. Adieu! Vous m'oublierez plus tôt que vous ne croyez; et pour moi, je conserverai à jamais votre souvenir, comme celui d'un ami, d'un frère, si les frères étaient aussi tendres aussi généreux que vous. Maintenant, milord, donnez-moi votre bras, je veux aller retrouver le comte.

— Un seul mot, madame, dit Frank pâle et les dents serrées, mais calme et avec une expression de dignité jusque-là étrangère à sa physionomie; un seul mot. Je puis être indigne de vous sous tous les rapports, mais un amour ardent, qui n'a jamais douté, jamais soupçonné, qui vous soutiendrait, vous défendrait, dût le monde entier vous accuser, un tel amour donne de la valeur à l'homme le plus vulgaire. Parlez-moi donc franchement. Par tout ce que vous tenez pour sacré en ce monde et en l'autre, je vous adjure de me répondre : avez-vous dit la vérité en déclarant que vous ne m'aviez jamais aimé? »

Béatrix baissa la tête; elle était humiliée devant la généreuse nature qu'elle avait trompée et peut-être parfois méprisée.

« Pardonnez-moi, pardonnez-moi, » dit-elle avec effort, la voix à demi brisée par un sanglot.

Frank crut qu'elle hésitait et son visage s'éclaira d'un rayon d'espoir. Elle leva les yeux et vit le changement de sa physionomie, puis jeta un regard vers l'endroit où Léonard se tenait debout, immobile et triste. Elle tressaillit et ajouta avec fermeté :

« Oui, j'implore votre pardon car j'ai dit la vérité; je n'avais plus de cœur à donner. Le mien, qui eût pu être mou comme la cire pour un autre, était pour vous de granit. »

Frank ne dit pas un mot de plus. Il demeura comme rivé à la place où il était, ne regardant pas même Béatrix lorsqu'elle passa devant lui appuyée au bras de lord L'Estrange. Il s'éloigna alors et alla attendre le bateau que les hommes descendaient le long du yacht.

Béatrix s'arrêta lorsqu'elle fut près de l'endroit où Violante répondait à voix basse aux questions inquiètes de son père. En s'arrêtant elle s'appuya davantage sur Harley.

« C'est votre bras qui tremble maintenant, milord, » dit-elle avec un sourire triste, et le quittant avant qu'il eût pu répondre, elle se pencha doucement vers Violante : « Vous m'avez déjà pardonné, dit-elle de façon à n'être entendue que de la jeune fille, et ce n'est pas du passé que je veux vous parler en ce moment. Votre avenir m'apparaît heureux et brillant. Aimez et espérez; ce sont là les derniers mots de celle qui bientôt sera morte au monde; croyez-moi, ils sont prophétiques! »

Violante cacha sa rougeur sur la poitrine de son père, laissant sa main à Béatrix, qui la pressa sur son cœur. La marquise revint en-

suite vers Harley, pour disparaître avec lui dans l'intérieur du vaisseau.

Lorsque Harley reparut sur le pont, troublé et agité, il se tint à distance du duc et de Violante et entra le dernier dans le bateau qu'on venait de mettre à la rivière. Lorsque ses compagnons et lui mirent pied à terre, ils aperçurent le vaisseau glissant doucement sur la Tamise.

« Courage, Léonard, courage ! murmura Harley, vous vous affligez noblement, mais vous avez échappé au piége le plus fatal et le plus vulgaire de la vie civilisée, vous n'avez pas simulé l'amour ; mieux vaut que cette pauvre femme souffre pendant quelque temps d'une rude vérité que d'être l'éternelle victime d'un mensonge flatteur. Hélas ! mon cher Léonard, c'est seulement l'amour rêvé par les poëtes qu'accompagnent les Grâces ; contre l'amour du cœur humain vient lutter la terrible destinée.

— Milord, les poëtes ne rêvent pas lorsqu'ils aiment. Vous apprendrez que la profondeur des sentiments est en raison de la vivacité de l'imagination, lorsque vous lirez cette confession du génie et du malheur que j'ai laissée entre vos mains. »

Léonard se détourna. Harley le suivit des yeux avec un intérêt curieux, puis soudain il rencontra le regard doux, profond et reconnaissant de Violante.

« Destinée ! destinée ! » murmura-t-il.

CHAPITRE VIII.

Nous sommes à Norwood dans le salon du sage. Violante est depuis longtemps allée se reposer. Harley, qui avait accompagné le père et la fille jusque chez eux, cause encore avec le premier.

« En vérité, mon cher duc, disait Harley.

— Chut ! chut ! *diavolo !* ne m'appelez pas encore duc. Me voici revenu chez moi, où je suis toujours le docteur Riccabocca.

— Eh bien, mon cher docteur, permettez-moi de vous dire que vous vous exagérez les droits que je puis avoir à vos remercîments. Il en revient une part à vos anciens amis, Léonard et Frank Hazeldean ; il ne faut pas non plus oublier le fidèle Giacomo.

— Continuez votre explication.

— J'ai d'abord appris par Frank, qu'un baron Lévy, un certain usurier fashionable, était sur le point d'acheter un yacht à lord Spendquick pour le comte Peschiera. Une courte entrevue avec le jeune lord me permit de surenchérir l'offre de l'usurier et de conclure un marché par suite duquel le yacht devint ma propriété ; la promesse que je fis d'aider Spendquick à se tirer des griffes de Lévy (ce à quoi

j'espère réussir en le réconciliant avec son père, qui est un homme généreux et sensé), décida facilement le jeune lord à seconder mes plans. Il laissa croire à Lévy que le comte prendrait possession du vaisseau, mais prétextant un rendez-vous et disputant encore sur les conditions de la vente, il remit au lendemain de fixer définitivement le prix. J'étais donc maître de ce vaisseau qui, j'en étais certain, devait servir à l'infâme dessein de Peschiera. Mais il était important de ne pas éveiller les soupçons du comte, je permis donc aux pirates qu'il avait recrutés de venir à bord; je savais pouvoir m'en débarrasser lorsque cela serait nécessaire. Pendant ce temps Frank avait entrepris de ne quitter Peschiera qu'après avoir vu et enfermé chez lui le domestique que le comte avait chargé d'accompagner la marquise. Ce domestique, une fois arrêté, j'avais l'espoir fondé de découvrir votre fille avant que Peschiera eût pu même l'outrager de sa présence. Mais, hélas! Frank n'est point élève de Machiavel. Peut-être le comte lut-il ses secrètes pensées sur sa physionomie ouverte et expressive; peut-être voulut-il seulement se débarrasser d'un compagnon incommode, toujours est-il qu'il réussit à éluder la poursuite de notre jeune ami aussi adroitement que vous ou moi aurions pu faire; il lui dit que Béatrix était à Roehampton, qu'elle lui avait emprunté sa voiture pour y aller, offrit d'y mener Frank, et l'y mena en effet. Frank fut alors introduit dans un grand salon, où après avoir attendu quelques instants, tandis que le comte était sorti sous prétexte de revoir sa sœur, il vit entrer certaine danseuse de l'Opéra. Pendant ce temps le comte était sur la route de Londres, et Frank eut à s'en retourner comme il pouvait. A son retour il chercha partout Peschiera sans parvenir à le retrouver. Il était tard lorsqu'il vint m'apprendre ces nouvelles. Elles m'inquiétèrent sérieusement. Peschiera d'un moment à l'autre pouvait apprendre mon contre-plan au sujet du yacht, ou encore il pouvait retarder son départ jusqu'à ce qu'il eût entraîné Violante dans quelque.... en un mot, tout était à craindre d'un homme de ce caractère. Je ne pouvais deviner l'endroit où l'on avait emmené votre fille; je n'avais aucun prétexte pour faire arrêter Peschiera, aucun moyen même de savoir où il était. Il n'était point rentré chez lui. La police était en défaut; elle me fournit cependant un renseignement précieux, en m'indiquant l'endroit où je trouverais plusieurs de vos compatriotes dont la trahison de Peschiera avait causé l'exil. J'envoyai Giacomo vers ces hommes pour les engager à servir d'équipage au yacht. Il était nécessaire que si le comte ou ses gens se rendaient à bord après que nous aurions chassé l'équipage pirate, ils y trouvassent des Italiens qu'ils prissent pour leurs braves. J'adjoignis à ces étrangers quelques matelots anglais qui avaient déjà servi à bord du même vaisseau, et sur lesquels Spendquick m'assura qu'on pouvait compter. Cependant ces précautions ne pouvaient servir que dans le cas où Peschiera continuerait à vouloir s'embarquer et différerait jusque-là toute machination contre ses captives. Tandis qu'au milieu de ces craintes et de ces incertitudes je m'efforçais de conserver ma

présence d'esprit et que j'examinais rapidement avec le prince autrichien s'il était possible de prendre quelque autre mesure, ou si nous n'avions d'autre ressource que de nous rendre à bord du vaisseau, et de courir les chances de ce qui pourrait suivre, Léonard entra tranquillement dans ma chambre. Le calme et la fermeté de son regard m'indiquèrent seuls qu'il avait à me donner de bonnes nouvelles.

— Ah! dit Riccabocca, car nous continuerons d'appeler ainsi le sage, pour nous conformer à son propre désir; ah! j'ai de bonne heure appris à ce jeune homme la grande vérité promulguée par Helvétius: « Toutes nos erreurs naissent de notre ignorance ou de nos « passions. Sans elles nous serions des intelligences sereines et péné« trantes. »

— Léonard, reprit Harley, nous avait quittés quelques heures auparavant. Je l'avais chargé de passer chez Mme di Negra, et comme il y était connu des domestiques, de tâcher d'obtenir d'eux le plus de renseignements possible, et sur toute chose de se procurer (ce que dans ma grande hâte j'avais oublié) le nom et le signalement de l'homme qui avait mené la marquise le matin, puis de faire le meilleur usage en son pouvoir de tout ce qui serait de nature à éclairer nos recherches. Léonard ne réussit qu'à obtenir le signalement du cocher, qu'il reconnut pour un nommé Beppo, auquel Mme di Negra avait souvent donné des ordres en sa présence. Personne ne put lui dire où était la marquise; on l'avait crue à l'hôtel du comte. Léonard s'y rendit; Beppo en avait été absent tout le jour. Tandis qu'il réfléchissait à ce qu'il allait faire, il aperçut votre futur gendre, qui longeait l'autre côté de la rue. Par une de ces lumineuses inspirations, qui ne vous viendraient jamais à vous autres philosophes, Léonard avait tout d'abord été convaincu que Randal Leslie n'était pas étranger à cette affaire.

— Lui! cria Riccabocca. C'est impossible! Dans quel but? Quel intérêt y aurait il?

— Je ne saurais le dire, ni Léonard non plus, mais nous avions tous deux formé la même conjecture. Bref, Léonard résolut de suivre Randal Leslie et d'espionner toutes ses démarches. Il le suivit donc à distance et sans être vu, d'abord chez Audley Egerton, puis dans Eaton-Square, de là dans une maison de Bruton-Square, qu'il apprit être celle du baron Lévy. Cela n'est-il pas un peu suspect, mon cher sage?

— *Diavolo!* oui! dit Riccabocca pensif.

— Randal resta chez Lévy jusqu'à la nuit tombante; il en sortit alors de son pas furtif et se dirigea rapidement vers Leicester-Square; Léonard le vit entrer dans un de ces petits hôtels généralement fréquentés par les étrangers. Quelques individus de mauvaise mine, au teint basané, flânaient dans la rue et devant la porte. Léonard devina que le comte ou ses affidés étaient là.

— Si ceci m'est prouvé, s'écria Riccabocca, s'il est vrai que Randal ait été en relations intimes avec Peschiera, qu'il ait trempé dans

son infâme perfidie, je suis dégagé de ma promesse. Mais comment le prouver?

— La preuve viendra d'elle-même et naturellement, si nous sommes sur la bonne piste. Permettez-moi de poursuivre. Tandis que Léonard attendait près de cet hôtel, il en vit sortir Beppo lui-même, qui, après avoir échangé quelques mots avec les flâneurs, se dirigea rapidement vers Piccadilly. Léonard abandonna alors Leslie pour courir après Beppo, qu'il avait reconnu au premier coup d'œil. S'avançant vers lui :

« J'ai une lettre pour la marquise di Negra, lui dit-il tranquille-« ment. Elle m'a recommandé de la lui envoyer par vous; je vous ai « cherché toute la journée. » L'homme tomba dans le piége, et cela d'autant plus aisément que, comme il l'a depuis avoué, il avait souvent été employé par la marquise à espionner Léonard, et qu'avec la perspicacité d'un Italien en affaires de cœur, il avait deviné le secret de sa maîtresse.

— Quel secret?

— Son amour pour le jeune poëte. Je trahis ce secret afin de lui donner quelque excuse d'avoir servi d'instrument à Peschiera. Elle avait cru Léonard amoureux de votre fille, et la jalousie l'avait entraînée à la trahison. Violante vous expliquera cela. Enfin l'homme tomba dans le piége et répondit : « Donnez-moi la lettre, signor, « bien vite.

« — Elle est dans un hôtel tout proche d'ici. Venez-y avec moi, il y « aura une guinée pour votre peine. »

« Sur quoi Léonard amena le susdit gentleman à mon hôtel, et l'ayant conduit dans ma chambre, l'y enferma et le laissa. En apprenant cette capture, le prince et moi, nous nous rendîmes aussitôt près du prisonnier. Il demeura d'abord sombre et silencieux; mais lorsque le prince eut fait connaître son rang et son titre (vous savez la terreur superstitieuse qu'inspire aux Italiens de la basse classe un potentat autrichien), il changea de visage et tout son courage s'évanouit. Enfin, en employant tantôt les promesses, tantôt les menaces, nous obtînmes de lui tout ce que nous voulions savoir, et en lui offrant une récompense environ dix fois plus considérable que celle que le drôle eût pu attendre de son maître, nous réussîmes à l'enrôler corps et âme à notre service. C'est ainsi que nous connûmes la sombre maison où avait été conduite votre noble fille. Nous apprîmes aussi que le comte ne l'avait pas encore vue, espérant beaucoup de l'effet que produirait cette longue incarcération pour l'engager à la soumission. Peschiera devait se rendre près d'elle à minuit et la faire alors transporter sur le vaisseau. Beppo avait reçu l'ordre de mener la voiture à Leicester-Square, où Peschiera l'irait prendre. Le comte, comme l'avait présumé Léonard, s'était réfugié dans l'hôtel où était entré Randal Leslie. Le prince, Léonard, Frank (qui était alors à l'hôtel) et moi, nous tînmes conseil. Fallait-il se rendre sur-le-champ à la maison et avec le secours de la police en forcer l'entrée? C'était là un plan très-hasardeux. Cette maison, qui en différentes circonstances avait

servi de refuge à des hommes poursuivis par la loi, abondait, à ce que nous avait dit Beppo, en passages secrets et souterrains, et avait plus d'une issue donnant sur la rivière. Dès la première sommation que nous aurions faite à la porte, les brigands pouvaient non-seulement se sauver, mais encore emmener leur prisonnière. La porte était massive et solide, et avant que nous fussions parvenus à la forcer on aurait pu faire disparaître toute trace de celle que nous cherchions. Le prince, de son côté, était désireux de saisir Peschiera en flagrant délit, de pouvoir dire à l'empereur et au ministre son parent, qu'il avait lui-même été témoin de l'indigne conduite du comte. En un mot, pendant que je ne songeais qu'à Violante, le prince se préoccupait aussi de votre rappel en Italie. Cependant laisser Violante dans cette horrible maison ne fût-ce qu'une heure, qu'une minute, exposée à l'arrivée de Peschiera, sans autre protection que la faible et fausse créature qui l'avait trahie et qui pouvait l'abandonner, c'était là une pensée insupportable. Que ne pouvait-il pas arriver entre la visite de Peschiera à la maison et sa réapparition sur le vaisseau, accompagné de sa victime ? Une idée me traversa l'esprit. Beppo devait conduire le comte à la maison :— si je pouvais accompagner Beppo sous un déguisement, entrer dans la maison, être moi-même présent?—Je questionnai notre transfuge, je trouvai le plan plus facilement exécutable que je ne l'avais d'abord supposé. Beppo avait demandé au comte la permission d'emmener avec lui un frère accoutumé à la mer, et qui désirait quitter l'Angleterre. Je pouvais représenter ce frère. Vous savez que la langue italienne et la plupart de ses dialectes, génois, piémontais, vénitien, me sont aussi familiers, plus familiers, hélas! que l'anglais d'Addison. La chose fut donc résolue. A partir de ce moment, je me sentis le cœur léger comme une plume, et l'intelligence aiguisée comme une flèche. Mon plan surgit dans mon esprit avec la rapidité de l'éclair. Il fallait que vous fussiez présent à bord du vaisseau, non-seulement pour assister à la chute de votre ennemi, mais encore pour recevoir votre enfant dans vos bras. Léonard alla vous chercher à Norwood avec la recommandation de ne pas définir trop nettement dans quel but, avant que vous ne fussiez à bord.

« Frank, accompagné de Beppo (car nous avions le temps de faire ces préparatifs avant minuit), alla visiter le yacht, en prenant avec lui Giacomo. Là notre nouvel allié, qui était familièrement connu de presque tout l'équipage pirate, sanctionné par la présence de Frank, l'ami et le futur beau-frère du comte, ordonna aux stipendiés de Peschiera de quitter le bâtiment et d'aller attendre de nouveaux ordres à terre, sous les auspices de Giacomo; aussitôt que le vaisseau fut débarrassé de ces brigands (à l'exception de quelques-uns laissés pour ne pas exciter les soupçons et qui furent bientôt après enfermés à fond de cale), et lorsque Giacomo eut installé sa bande dans un cabaret où il les laissa buvant à sa santé des rations de grog illimitées, votre inappréciable serviteur fit tranquillement monter à bord les Italiens engagés à notre service, tandis que Frank se chargeait des matelots anglais.

« Le prince, promettant de se rendre à bord le soir, me quitta pour s'occuper de ses préparatifs de départ. Je me rendis alors chez un costumier où, avec les conseils d'un ingénieux directeur de théâtre, je me déguisai en bravo et j'attendis le retour de mon ami Beppo avec la confiance la plus parfaite.

— Cependant si le coquin vous avait trompés, toutes ces précautions eussent été inutiles. *Cospetto!* cela n'était pas prudent, dit le philosophe.

— Peut-être, mais je crois que vous auriez été si prudent qu'à l'heure qu'il est votre fille serait à jamais perdue pour vous.

— Pourquoi ne pas avoir eu recours à la police?

— D'abord parce que j'avais déjà eu recours à elle, sans en obtenir grand'chose. Secondement, parce que je n'en avais plus besoin. Troisièmement, parce que si je l'avais mêlée à la catastrophe finale, votre nom et peut-être celui de votre fille eussent été demain l'objet des bavardages de la presse et du public; et quatrièmement enfin, parce que la punition que nous voulions infliger au ravisseur était trop équitable pour être complétement légale; et que lorsqu'il s'agit de se saisir de la personne d'un homme et de l'embarquer bon gré mal gré pour la Norwége, la police peut devenir embarrassante. *Il est certain* que mon plan fait plutôt songer à Lope de Vega qu'à *Blackstone*. Cependant, comme vous avez vu, le succès est venu en absoudre toutes les irrégularités. Je me résume: Beppo revint à temps pour nous raconter toutes les mesures qui avaient été prises et pour m'apprendre qu'un domestique envoyé par le comte était venu à bord au moment où notre nouvel équipage prenait possession du yacht, pour ordonner que le bateau fût tenu prêt à l'endroit où nous l'avions trouvé. On avait jugé prudent de retenir le domestique et de le mettre en lieu sûr. Giacomo se chargeait de diriger le bateau. Me voici arrivé à la fin de mon histoire. Confiant dans mon déguisement, je montai sur le siége avec Beppo. Le comte arriva à l'endroit convenu et ne m'honora pas même d'une question: « C'est ton frère, dit-il à Beppo; on le devine« rait facilement; il a un air de famille. Ce n'est pas une belle race « que la vôtre. Partons. » Nous arrivâmes à la maison. Je descendis pour ouvrir la voiture. La porte s'ouvrit; je montai l'escalier derrière lui; votre fille vous dira le reste.

— Et vous avez risqué votre vie dans cet antre de mécréants? Noble ami!

— Ma vie? — non; mais celle du comte. Il y a eu un moment où mon doigt était sur la détente de mon pistolet, et mon âme bien près du péché d'homicide. Mais j'ai fini mon récit. Le comte descend maintenant la Tamise, et voguera bientôt en pleine mer, bien que non pas vers la Norwége, comme je l'avais décidé d'abord. Je n'ai pu infliger à sa sœur ce glacial voyage. J'ai donné ordre à l'équipage de croiser pendant six jours dans la Manche, puis de débarquer le comte et la marquise sur les côtes de France; ce délai donnera au prince le temps de voir l'empereur avant que Peschiera puisse arriver à Vienne.

— Aurait-il donc l'audace d'y retourner?

— Vous ne lui rendez pas justice! Il a plus d'audace qu'il n'en faut pour cela. Mais ce n'est pas son retour à Vienne que je redoutais, c'était qu'il ne rencontrât le prince sur la route et ne le contraignît à un duel, avant que son caractère ne soit assez décrié pour que le prince puisse s'y refuser; et le comte, bien entendu, est un tireur de première force. Il en est toujours ainsi de ces gens-là.

— Il reviendra et vous....

— Moi! Oh! n'ayez pas peur, il a assez de moi comme cela. Et maintenant, mon ami, maintenant que Violante est en sûreté sous votre toit, maintenant que ma mère doit être depuis longtemps rassurée par Léonard, qui nous a quittés pour aller lui dire que notre œuvre s'était accomplie sans dangers, et ce qu'elle apprendra avec presque autant de satisfaction, sans bruit ni scandale.... maintenant que notre ennemi est aussi impuissant qu'un roseau flottant sur les eaux, et que le prince Von.... est probablement au moment de monter en voiture pour Douvres, chargé de la mission de rendre à l'Italie le plus digne de ses fils, permettez que je vous envoie vous reposer, et que, m'enveloppant de mon manteau, je dorme quelques heures sur ce sofa, jusqu'à ce que l'aube qui commence à poindre soit devenue le jour. Mes paupières s'alourdissent, et si vous restez trois minutes de plus, je ne réponds plus de vous entendre, car je serai parti pour le pays des rêves. *Buona notte!*

— Mais on vous a préparé un lit. »

Harley secoua la tête en signe de refus et s'étendit sur le sofa.

Riccabocca se pencha sur son ami pour arranger son manteau, le baisa au front et s'en alla rejoindre Jemina, qui avait veillé pour l'attendre, désireuse de recevoir de lui les explications que sa bonté et son affection ne lui avaient pas permis de demander à Violante, épuisée par la fatigue et l'agitation.

« Pas encore au lit, s'écria le sage en voyant sa femme. N'avez-vous donc aucune compassion de mon fils? Et cela juste au moment où il y a probabilité que nous avons le moyen d'en élever un. »

Et Riccabocca se mit à rire gaiement, tandis que sa femme s'appuyait sur son épaule en pleurant de joie.

Mais le sommeil ne vint pas clore les paupières d'Harley L'Estrange. Lorsque son hôte l'eut quitté, il se leva et arpenta le salon à pas rapides. Toute légèreté avait disparu de son visage, qui, à la lueur du jour naissant, paraissait d'une mortelle pâleur. Sur ce visage se lisaient les luttes et les angoisses de la passion.

« Mes bras l'ont enserrée, se disait-il; j'ai respiré le parfum de son haleine. Je suis sous le même toit qu'elle, et elle est sauvée, sauvée à jamais du danger et de la pénurie, et séparée de moi pour toujours. Courage! courage! O honneur, devoir, et toi sombre souvenir du passé, toi qui as enchaîné mon amour à une tombe, soutenez-moi, défendez-moi! Que je suis faible! »

Le soleil commençait à peine à luire lorsqu'Harley quitta la maison. Personne ne remuait, excepté Giacomo, qui, debout au seuil de

la porte qu'il venait d'ouvrir, donnait à manger au chien. « Bonjour, signor, dit le domestique en souriant. Le chien ne nous a pas servi à grand'chose, mais je ne crois pas que maintenant le padrone regarde à un déjeuner. Je l'emmènerai en Italie et je l'y marierai pour améliorer la race de nos chiens lombards.

— Ah! dit Harley, vous quitterez bientôt nos côtes glacées. Puisse le soleil luire toujours sur vous tous! » Il jeta un regard sur les fenêtres fermées et, sans se risquer à parler davantage, traversa la cour et se dirigea rapidement vers Londres.

CHAPITRE IX.

Harley venait d'arriver à son hôtel et il était assis devant un déjeuner auquel il n'avait pas encore touché, lorsqu'on annonça M. Randal Leslie. Randal, fermement convaincu que *Violante* était maintenant sur mer en compagnie de Peschiera, paraissait l'inquiétude et la fatigue personnifiées; car, semblable au cardinal de Richelieu, Randal se servait avec art de son extérieur délicat et maladif. Le cardinal, lorsqu'il était occupé de quelque plan sanguinaire exigeant une activité et une rigueur particulières, prenait ordinairement l'air abattu d'un moribond qui n'a plus que quelques jours à vivre. Et Randal, qui eût eu en ce moment assez d'énergie pour se transporter d'un bout à l'autre de l'immense métropole avec une rapidité supérieure à celle d'un coureur de profession, se laissa tomber sur un fauteuil d'un air de fatigue et d'épuisement qu'aucune mère n'eût pu voir sans compassion.

« N'avez-vous rien découvert, milord? Parlez, parlez!

— Bien volontiers. Je suis heureux de pouvoir calmer vos inquiétudes, monsieur Leslie. Que nous étions fous! ha! ha! ha!

— Fous.... comment cela?

— Oui, fous, car pendant que nous nous inquiétions ainsi, la jeune fille était tranquillement chez son père.

— Chez son père?

— Oui, et elle y est encore.

— Ce n'est pas possible, dit Randal de la voix et du ton rêveur d'un somnambule.... Chez son père, à Norwood? En êtes-vous sûr?

— Très-sûr. »

Randal réussit à se contenir par un violent effort sur lui-même. « Dieu soit loué! fit-il. Et justement, lorsque je commençais à soupçonner le comte et la marquise, car j'ai su que ni l'un ni l'autre n'avaient passé la nuit chez eux, et Lévy m'a dit que le comte lui avait écrit pour le prier de solder tous ses mémoires, parce qu'il allait s'absenter d'Angleterre pendant quelque temps.

— En vérité! Eh bien, ceci n'a pour nous aucune importance, bien que cela puisse en avoir beaucoup pour le baron s'il exécute la commission et se charge de solder les susdits mémoires. Quoi! vous voilà déjà parti?

— Pouvez-vous le demander? Il faut que j'aille à Norwood, que je voie Violante de mes propres yeux! Pardonnez à mon émotion.... je.... je.... »

Et Randal prit brusquement son chapeau et s'enfuit. Le rire contenu et méprisant d'Harley l'accompagna dans sa fuite.

« Je ne doute pas plus de sa culpabilité que ne fait Léonard. Violante n'appartiendra jamais à ce coquin aux lèvres pincées. Quelle étrange fascination possède-t-il donc pour avoir ainsi conquis l'affection des deux hommes que j'estime le plus, Audley Egerton et Alphonse di Serrano? tous deux cependant si sages, si défiants même; tandis que moi qui suis confiant et même imprudent.... Ah! c'est là la raison : nos natures sont antipathiques; la ruse, la dissimulation, le mensonge, me trouvent sans pitié. Malheur aux hypocrites si jamais je deviens grand inquisiteur!

— M. Richard Avenel, » annonça un domestique en ouvrant la porte.

Harley serra fortement le bras du fauteuil sur lequel il était assis, tandis qu'il regardait avec attention la personne qu'on introduisait dans sa chambre. Il se leva avec effort.

« Monsieur Avenel, dit-il, si j'ai bien entendu?

— Richard Avenel, à votre service, milord, répondit Dick. Ma famille ne vous est pas inconnue, et je ne rougis pas de ma famille, bien que mes parents ne fussent que de petits marchands de Lansmere. Et moi je suis.... hem! un citoyen de l'univers, » ajouta Dick en jetant ses gants dans son chapeau et plaçant ledit chapeau sur la table de l'air d'une ancienne connaissance qui veut se mettre à son aise.

Lord L'Estrange salua et dit en se rasseyant (Dick était déjà carrément assis) : « Vous êtes le bienvenu, monsieur, et si je puis être utile à quelqu'un de votre nom....

— Je vous remercie, milord, interrompit Dick. Je n'ai, grâce à Dieu, besoin de rien ni de personne. C'est là une parole hardie, mais je ne crains pas de la dire. Néanmoins, je ne me serais pas permis de déranger Votre Seigneurie, à moins toutefois que vous ne m'eussiez fait l'honneur de venir le premier chez moi, Eaton-Square, n° 10; je ne me serais pas permis, dis-je, de déranger Votre Seigneurie si ce n'eût été pour une affaire publique, je pourrais même dire une affaire nationale. »

Harley s'inclina de nouveau. Un léger sourire effleura ses lèvres, puis s'évanouit pour faire place à une expression triste et pensive, tandis qu'il examinait la belle figure de l'homme assis en face de lui. Peut-être dans cette figure, bien que mâle et hardie, découvrit-il quelque ressemblance de famille avec celle dont le visage était resté pour lui l'idéal de la beauté féminine, car soudain il tendit la main

et dit avec quelque chose de plus que sa douceur et sa cordialité accoutumées : « Affaire ou non, causons en amis — pour l'amour d'un nom qui me rappelle Lansmere et ma jeunesse. Je vous écoute avec intérêt. »

Richard Avenel, surpris de cette bonté inattendue, et touché, sans savoir pourquoi, de l'accent doux et mélancolique d'Harley, pressa vivement la main qui lui était tendue, et, pris d'un rare accès de timidité, rougit, toussa, regarda par terre, puis de côté, avant de trouver ses mots qui d'ordinaire ne se faisaient pas attendre.

« Vous êtes bien bon, lord L'Estrange; c'est ce qui s'appelle se conduire en gentleman. Je le sens là, milord, dit Avenel en frappant son gilet jaune. Mais pour ne pas perdre de temps (car le temps, c'est de l'argent), j'arrive à la question. Il s'agit du bourg de Lansmere. L'influence de votre famille y est puissante; mais pardonnez-moi de dire que vous ignorez sans doute que j'y possède, moi aussi, une influence rivale et considérable. Cela ne vous offense pas, j'espère; les opinions sont libres, vous savez. Et le flot populaire monte de notre côté, je veux dire du mien, dans la crise qui se prépare, c'est-à-dire les élections prochaines. D'un autre côté, j'ai pour le comte de Lansmere, un profond respect; mon père, John Avenel, a *toujours* été un bleu déterminé, et mon respect pour vous *depuis* que je suis dans cette chambre, pèse aussi d'un grand poids dans la balance. Je voudrais donc voir s'il n'y aurait pas moyen de nous arranger, et de nous partager le bourg par une convention amiable, comme doivent faire des hommes politiques lorsqu'ils causent en particulier, sans qu'il soit besoin de cette sorte de blague si commune dans ce vieux pays pourri. Qu'en dites-vous, milord?

— Monsieur Avenel, dit Harley, s'arrachant avec peine à la préoccupation qui l'avait dominé pendant les premières phrases de Dick, je crains de ne pas bien vous comprendre, mais je n'ai d'autre intérêt, dans l'élection qui se prépare à Lansmere, que de servir un homme qui, quelles que soient vos opinions, est, vous en conviendrez....

— Un austère intrigant.

— Monsieur Avenel, il est impossible que nous parlions de la même personne, je parle, moi, d'un des premiers hommes d'État de notre temps, de M. Audley Egerton, de....

— Un roide et pompeux aristocrate.

— Mon meilleur et mon plus ancien ami. »

Ces derniers mots, bien que dits avec douceur, suffirent pour imposer un moment silence à Dick, et lorsqu'il reprit la parole ce fut d'un autre ton.

« Je vous demande pardon, milord. Bien entendu je ne veux rien dire d'injurieux pour votre ami. — Je suis bien fâché qu'il soit votre ami. En ce cas, je crains qu'il n'y ait rien à faire. Mais M. Audley Egerton n'a pas la plus petite chance. Permettez-moi de vous en convaincre. Et Dick tira de sa poche un petit carnet, relié en maroquin rouge. C'est mon livre d'élections, milord. Je ne suis pas un aristo-

crate, moi. Je n'ai pas la prétention de porter un collége électoral libre et indépendant dans les poches de mon gilet. Qu'à Dieu ne plaise! Mais je suis un homme d'affaires, un homme pratique, et ce que je fais, je le fais convenablement. Regardez seulement ce livre. Il est bien tenu, n'est-il pas vrai? Les noms, les promesses, les inclinations, les opinions publiques et les intérêts privés de chaque électeur de Lansmere, — tout s'y trouve! Maintenant, comme un homme d'honneur à un autre, je vous montre ce livre et vous y verrez, je crois, que nous pouvons compter sur une majorité de quatre-vingts voix au moins contre M. Egerton.

— C'est là votre point de vue, » dit Harley prenant le livre et jetant un coup d'œil sur les noms qui y étaient catalogués, mais son visage devint sérieux tandis qu'il reconnaissait ceux d'électeurs importants, jadis dévoués aux Lansmere et qu'il voyait maintenant cités comme lui étant hostiles. « Mais sûrement il y a là des personnes au sujet desquelles vous vous faites illusion, dit-il, des vieux amis de ma famille, de fermes soutiens de notre parti.

— Précisément. Mais cette question de la réforme a tout mis sens dessus dessous. Impossible aujourd'hui de compter sur un ami. Il n'y a de certain que ce livre! fit Dick en frappant sur la couverture rouge avec une énergie calme mais menaçante.

« Maintenant, voici ce que je voulais vous proposer : n'exposons pas l'influence des Lansmere à un échec, cela vexerait le vieux comte, lui irait au cœur, j'en suis sûr. »

Harley fit un signe affirmatif.

« Et l'influence des Lansmere peut ne pas succomber si vous voulez soutenir une autre candidature que celle de ce.... (pardon, milord). Comme vous voyez, je tiens seulement à faire nommer un membre, vous voulez en faire nommer un autre. Pourquoi pas? Vous avez un jeune homme de talent, un parent de M. Egerton, Randal Leslie; je l'accepterai volontiers, bien qu'il soit de votre couleur. Retirez M. Egerton, et je retirerai mon second candidat avant d'en venir au scrutin; de cette façon nous partagerons le bourg entre nous. Voilà comme j'entends les affaires; qu'en dites-vous, milord?

— Randal Leslie. Ah! vous voulez le faire nommer? Mais il se présente avec Egerton, non pas contre lui?

— Ah! fit Dick en souriant, c'est ce qu'on dit; — et nous pourrions le faire passer sur le dos d'Egerton, sans vous en dire un mot. Mais toute notre famille respecte la vôtre, c'est pourquoi j'ai voulu agir ouvertement. Que le comte et votre parti se contentent du jeune Leslie.

— Ce jeune Leslie vous a donc parlé?

— Non pas quant à la visite que je vous fais en ce moment. C'est une démarche tout à fait secrète et confidentielle, milord. E maintenant pour faciliter encore les affaires, je propose que mon candidat soit un homme selon le cœur de Votre Seigneurie. J'ai appris que vous vous étiez montré très-bon pour mon neveu qui du reste vous fait honneur, milord. C'est un jeune homme étonnant, bien que

ce soit moi qui le dise. Je n'aurais jamais deviné qu'il eût tant de capacité. Et cependant, tandis qu'il était chez-moi, il avait déjà dans son bureau le premier jet d'une invention qui me sauve aujourd'hui de la ruine, d'une ruine complète, du baron Lévy, du banc du roi, de la culbute enfin. Eh bien, je dis qu'un jeune homme de ce mérite doit entrer au Parlement. J'aime à pousser un parent, c'est-à-dire lorsqu'il peut me faire honneur. C'est dans la nature, les liens de famille sont sacrés, le sang parle; et en outre, de même qu'une main frotte l'autre et qu'une jambe fait avancer sa compagne, les parents n'en font que mieux leur chemin dans le monde lorsqu'ils tirent ensemble et du même côté, en supposant toujours que ce soit des parents convenables et qu'ils tirent en haut, non pas en bas. J'avais pensé à me présenter moi-même pour Lansmere, il n'y a pas longtemps de cela. Le pays a besoin d'hommes comme moi, je le sais, mais j'ai idée que mieux vaut surveiller mes propres affaires. Je ne sais si le pays peut ou non se passer de moi, la stupide vieille engeance! Mais quant à ma manufacture et à mes nouvelles machines, je suis certain qu'elles ne peuvent s'en passer. En un mot, puisque nous sommes complétement seuls, et que, comme je vous le disais tout à l'heure, *il* est inutile de faire usage de cette sorte de blague dont *on* se sert en public, cherchez ailleurs un siége pour M. Egerton *que je hais* à la mort (j'en ai le droit, je suppose, sans offenser Votre Seigneurie), et nous ferons nommer nos deux jeunes gens par le bourg libre et indépendant de Lansmere!

— Mais Léonard a-t-il le désir d'entrer au Parlement?

— Il dit que non; mais c'est une sottise. Si Votre Seigneurie veut bien lui signifier qu'elle désire ne pas lui voir perdre cette occasion de s'élever, et d'obtenir quelque chose d'avantageux de la nation, je suis certain qu'il vous doit trop pour hésiter à vous obéir, surtout lorsqu'il y va de son intérêt. En outre, il est bon qu'un de nous, Avenel, soit au Parlement. Si moi je n'ai ni le temps, ni la science nécessaires, et qu'il les ait, le bon sens veut donc que ce soit lui qui se présente. Et si un jour il peut faire quelque chose pour moi, non pas que j'aie besoin de rien, mais enfin un titre de baronnet serait un compliment adressé dans ma personne à l'industrie anglaise, et serait apprécié comme tel non-seulement par moi, mais encore par le public; je dis donc que s'il pouvait faire quelque chose de ce genre, l'honneur en rejaillirait sur toute la famille — et s'il ne le peut pas, eh bien! nous n'en serons pas moins bons amis pour cela.

— Avenel, dit Harley avec cette familiarité gracieuse dont le charme était presque irrésistible; Avenel, si moi, votre concitoyen (car je suis né à Lansmere), je vous demandais, comme une grâce personnelle, d'oublier votre rancune contre Egerton, quelle qu'en puisse être la cause, et de ne pas vous opposer à son élection, tandis que notre parti ne combattrait pas non plus celle de votre neveu, n'y consentiriez-vous pas? Voyons, en souvenir de notre cher Lansmere, et de tous les vieux sentiments d'affection et de

loyauté qui attachent votre famille à la mienne, dites-moi : *Oui, je vous le promets.* »

Richard Avenel fut au moment de se laisser fléchir. Il détourna le visage ; mais soudain il revit en pensée le regard dédaigneux d'Audley Egerton, le mépris avec lequel lui, maire de Screwstown, avait été mis à la porte du cabinet du ministre, et le sang lui montant au visage, il frappa du pied et s'écria avec colère : « Non, j'ai juré qu'il lui en cuirait de son insolence, et tout le savon du monde ne saurait laver ce serment. Il faut donc absolument, ou que vous retiriez sa candidature ou que je la combatte. Et je vous jure que je le ferai, et cela de la manière qui lui sera le plus sensible, dût-il m'en coûter la moitié de ma fortune! Mais il ne m'en coûtera pas tant, ajouta Dick en se calmant, car lorsque le flot populaire monte de votre côté, c'est étonnant combien une élection est bon marché. Pour lui la bataille lui coûtera cher, et inutilement ou pis encore. Réfléchissez-y milord.

— J'y réfléchirai. Mais à mon tour je dis que mon amitié est aussi forte que votre haine, et que quand il devrait m'en coûter non pas seulement la moitié de ma fortune, mais ma fortune tout entière, Audley Egerton sera nommé sans dépenser un shilling, si une fois nous décidons qu'il doive engager la lutte.

— Très-bien, milord, très-bien, reprit Dick se redressant, et remettant ses gants; nous verrons si l'aristocratie l'emportera encore une fois sur le libre choix des électeurs. Mais le peuple est éveillé, milord. Les lumières se répandent de plus en plus, le maître d'école fait son œuvre et le lion britannique....

— Il n'y a que nous ici, mon cher Avenel. Et n'est-ce pas un peu là ce que vous appelez de la blague. »

Dick tressaillit, ouvrit de grands yeux, rougit et puis éclata de rire :

« Donnez-moi encore une fois la main, milord. Vous êtes un bon enfant; çà oui vous l'êtes! Et pour l'amour de vous....

— Vous ne combattrez pas Egerton.

—Je le combattrai à mort! » cria Dick se bouchant les oreilles, et s'enfuyant littéralement de la chambre.

La physionomie d'Harley subit un de ces changements qui chez lui étaient si fréquents, et qui le sont généralement beaucoup plus chez les gais enfants du monde que ne l'imaginent les gens d'habitudes réglées et de caractères fermes et conséquents.

Il y a des hommes que nous appelons nos amis et dont la figure nous est presque aussi familière que la nôtre ; cependant si nous pouvions les apercevoir lorsque restés seuls ils retombent sur leur fauteuil, nous soupirerions en voyant combien souvent le sourire des lèvres les plus sincères n'est que le courageux effort d'un soldat bien dressé qui l'a assumé pour la parade.

Il serait difficile de définir les pensées que laissa à Harley la visite de Richard Avenel.

Audley Egerton à sa place en eût tiré quelque consolation ; il a

fût dit : « Grâce au ciel, je ne suis point obligé de présenter dans le monde ce terrible homme comme mon beau-frère ! »

Mais probablement Harley dans sa rêverie avait entièrement oublié Richard Avenel.

« Allons, je ne veux plus rêver ni au présent ni au passé, dit-il en se levant avec un soupir. Je veux m'attacher à l'idée de l'avenir. Les ménages les plus heureux, dit le philosophe français et avec lui plus d'un sage, sont ceux dans lesquels l'homme ne cherche qu'une douce compagne, et la femme qu'un calme protecteur. Je vais aller trouver Hélène. »

Au moment de fermer son bureau il se rappela les papiers que Léonard l'avait prié de lire. Il les prit d'une main indifférente dans l'intention de les emporter chez son père. Mais ses yeux tombèrent sur l'écriture, sa main trembla soudain et il recula de quelques pas, comme s'il eût reçu un coup violent. Puis il regarda attentivement les caractères et un cri sourd s'échappa de sa poitrine. Il se rassit et lut avidement.

CHAPITRE X.

Randal non sans inquiétude sur le ton de lord L'Estrange, dont il comprenait l'ironie cachée, se dirigea en toute hâte vers Norwood. Il trouva d'abord Riccabocca froid et silencieux. Mais il amena bientôt le sage à lui communiquer les soupçons que lord L'Estrange avait fait naître dans son esprit et il les dissipa promptement. Il motiva sur-le-champ ses visites à Lévy et à Peschiera. Il avait voulu voir Lévy parce qu'il le savait employé par le comte. Il avait appris du baron que le comte avait quitté l'*Hôtel Mivart* pour les environs de Leicester-Square. Il y était allé trouver Peschiera, était entré de force, l'avait ouvertement accusé d'avoir enlevé Violante; ils avaient échangé des paroles blessantes, puis enfin un cartel s'en était suivi. Randal produisit le billet que lui avait écrit un officier de ses amis qu'il avait envoyé chez le comte une heure après avoir quitté celui-ci. Ce billet parlait d'arrangements pris pour une rencontre près de Cricket-Ground, le lendemain matin à sept heures. Randal montra ensuite à Riccabocca un autre mémorandum du même ami, constatant que Randal et lui s'étaient rendus sur le terrain et qu'ils y avaient vainement attendu Peschiera. Il faut convenir que Randal avait pris toutes les précautions désirables pour arriver à se justifier. S'il devait un jour échouer, ce ne serait jamais faute d'invention.

« De plus en plus inquiet, continua Randal, je me rendis chez Lévy qui m'apprit que le comte lui avait écrit pour le prévenir qu'il *allait* s'absenter d'Angleterre. De là je courus, dans mon désespoir,

jusque chez votre ami lord L'Estrange qui m'apprit que votre fille était en sûreté près de vous. Et bien que, ainsi que je viens de vous le prouver, je fusse prêt à risquer ma vie contre un duelliste aussi fameux que le comte, dans l'espoir de préserver Violante de ses desseins supposés, je suis heureux d'apprendre qu'elle n'avait pas besoin de mon bras inhabile. Mais comment et pourquoi le comte peut-il avoir quitté l'Angleterre après avoir accepté un duel? Un homme si sûr de lui, et qui, dit-on, ne recule pas plus devant le danger que devant le crime; expliquez-le moi, vous qui connaissez si bien la nature humaine, expliquez-le moi, je n'y puis rien comprendre. »

Le philosophe ne put résister au plaisir de raconter la découverte et l'humiliation de son ennemi ainsi que l'intelligence, la finesse, l'activité déployées par son ami. Randal apprit donc par degrés le drame de la nuit précédente. Il comprit que l'exilé avait maintenant toute raison d'espérer une prompte restauration de son rang et de ses biens. Violante serait alors en vérité une proie brillante, trop brillante peut-être pour lui, mais du moins il n'y renoncerait pas sans tenter un effort. Serrant donc convulsivement la main de son futur beau-père et détournant la tête comme pour cacher son émotion, le jeune et candide amoureux murmura : que maintenant que le docteur Riccabocca allait devenir le duc de Serrano, lui Randal Leslie de Rood, né gentilhomme à la vérité, mais appartenant à une famille ruinée, n'avait plus le droit de se prévaloir de la promesse qui lui avait été faite lorsque le père craignait pour l'avenir de sa fille, avec cette crainte était anéantie la promesse. Il priait le ciel de bénir le père et la fille!

Ce discours toucha le cœur et l'honneur de l'exilé. Randal Leslie connaissait son homme. Et bien que Riccabocca ne fût pas assez philosophe pour n'avoir pas éprouvé quelque satisfaction à la pensée de se trouver dégagé d'une alliance peu digne du rang qui allait lui être rendu, cependant nul Espagnol ne fut jamais plus esclave de la parole donnée que cet inconséquent élève de Machiavel. Et la probité de Randal lui étant maintenant démontrée, il lui renouvela l'offre de la main de Violante.

« Mais, dit en soupirant le prudent Randal, mais votre fille unique, votre seule héritière! Votre consentement à un tel mariage (s'il était connu avant votre rappel) ne nuirait-il pas à votre cause? L'Autriche permettrait-elle que vos terres, vos principautés devinssent le partage d'un obscur gentilhomme anglais? Je n'ose le croire. Ah! plût à Dieu que Violante ne fût pas votre héritière!

— C'est là un noble souhait, dit Riccabocca en souriant avec bonté, et les destins l'ont exaucé. Consolez-vous, Violante ne sera pas mon héritière.

— Ah! s'écria Randal en respirant longuement, ah! qu'entends-je?

— Je vais devenir père une seconde fois. Et si j'en dois croire les recherches de plusieurs savants sur cet intéressant sujet, la science

parturitive, ma femme me donnera un fils. Il héritera naturellement du titre des Serrano. Et Violante....

— Violante n'aura rien, je suppose, s'écria Randal, s'efforçant de paraître ravi, jusqu'à ce qu'il eût pu tirer ses pattes du piége dans lequel il les avait imprudemment fourrées.

— La part de Violante, selon nos lois, sans parler de ce que fera pour elle mon affection, dépasserait encore de beaucoup les dots qu'apportent les filles des négociants de Londres aux fils des pairs d'Angleterre. Celui qui épousera Violante, si toutefois mes biens me sont rendus, devra se résigner aux soucis qui, à ce qu'assurent les poëtes, accompagnent toujours les richesses.

— Ah! fit Randal en gémissant, comme s'il pliait déjà sous le poids de ces soucis et sympathisait avec les poëtes.

— Et maintenant, il faut que je vous présente à votre fiancée. »

Le pauvre Randal venait de parcourir en trois minutes ce que Schiller appelle la gamme du sentiment, depuis la corde du désespoir, lorsqu'un instant il avait cru que sa fiancée n'était pas l'héritière de son père, en remontant par les vibrations d'un agréable doute quant à la naissance du futur usurpateur de ses droits et aux prophéties de la science parturitive, jusqu'aux cordes les plus douces et les plus harmonieuses de la satisfaction en recevant l'assurance que, quoi qu'il arrivât, Violante serait toujours une fiancée plus riche que toutes celles qu'eût pu découvrir un fils de pair dans le Potose matrimonial de Lombard-Street: il ne lui fut cependant pas permis de reposer encore son âme épuisée et ravie. Car à l'idée de se trouver en présence de sa future, dont il avait presque oublié l'existence en songeant à la pluie d'or qu'il voyait tomber autour d'elle, Randal se rappela soudain l'excessive rudesse avec laquelle, lors de leur dernière entrevue, sa politique l'avait conduit à exprimer ses prétentions, et la nécessité d'un impromptu en rapport avec les nouvelles variations qui le faisaient descendre et monter si rapidement l'impitoyable gamme. Il ne pouvait cependant reculer devant la proposition de Riccabocca; pour le préparer donc au récit que lui ferait sans doute Violante, il lui avoua que dans son impatience d'obtenir le consentement de sa fille et de la mettre à l'abri de Peschiera, il s'était montré rude et présomptueux.

Le philosophe, aux yeux duquel toutes les façons de faire la cour se valaient, lorsque le résultat en était une fois déterminé, sourit avec bienveillance, et donna à Randal une petite tape sur la joue en disant; « Bast! bast! *pazzie!* » puis il quitta la chambre pour aller chercher Violante.

« Si la science est la puissance, se dit intérieurement Randal, l'habileté est aussi le bonheur, comme le montre miss Edgeworth dans l'histoire de Murad, le mal chanceux, que j'ai lue à Eton; et, par parenthèse, c'est une histoire très-ingénieuse. C'est ainsi que tout me tourne à profit. Le salut de Violante, qui m'a enlevé les dix mille livres du comte, me rapportera dix fois autant, car Violante aura pour le moins cent mille livres en dot. Et si, après tout, son père n'a

pas d'autre enfant, ou que l'enfant qu'il attend meure en bas âge, une fois qu'il sera réconcilié avec son gouvernement et que ses domaines lui auront été rendus, la loi suivra son cours et Violante sera la plus riche héritière de l'Europe. Quant à la jeune fille elle-même, j'avoue qu'elle m'impose un peu ; je sais que je serai mené ; du reste, tous les maris estimables le sont ; il y a quelque chose de brutal à être le maître. » Ici le sourire de Randal eût pu être comparé « aux larmes de fer de Pluton, » mais tout de fer qu'était ce sourire, le jeune homme en fut honteux. « A quoi pensé-je, se dit-il presque à haute voix, d'être là à rire et à perdre mon temps, quand je devrais songer au moyen d'expliquer mes façons cavalières d'hier matin ? Moi qui m'étais cru si habile ! Mais qui pouvait prévoir le tour qu'ont pris les choses ? Voyons, réfléchissons ! La peste soit d'elle ! la voici. »

Mais Randal n'avait pas la finesse d'ouïe dont sont doués les amants véritables ; et à son grand soulagement, l'exilé rentra sans être suivi de Violante ; il avait l'air un peu embarrassé.

« Mon cher Leslie, dit-il, vous voudrez bien excuser ma fille aujourd'hui ; elle est encore souffrante des émotions de la nuit, et ne peut vous voir en ce moment. »

L'amant s'efforça de dissimuler sa satisfaction.

« La cruelle ! dit-il. Cependant, je ne voudrais pour rien au monde lui imposer ma présence. J'espère qu'elle ne trouvera pas trop difficile d'obéir à vos ordres et de me confier le soin de son bonheur.

— A vous dire franchement, mon cher Randal, elle paraît pour le moment trouver cela plus difficile que je ne le prévoyais. Elle parle même de....

— D'un autre attachement. — O ciel !

— Un autre attachement, *pazzis* ! Qui a-t-elle vu ? Non.... d'un couvent. Mais laissez-moi faire. Lorsqu'elle sera plus calme, elle comprendra qu'il n'est pas pour une fille de plus saint devoir que celui d'accomplir une promesse faite par son père. Et maintenant, si vous rentrez à Londres, voulez-vous vous charger de transmettre au jeune Hazeldean l'assurance de mon éternelle gratitude pour la part qu'il a prise à la délivrance de ma fille.

— Je comprends combien vous devez avoir besoin de repos, dit Randal, je vous quitte le plus heureux, le plus reconnaissant des hommes ! Je ferai votre commission envers Frank. »

CHAPITRE XI.

Curieux d'apprendre ce qui s'était passé entre Frank et Béatrix, et profondément intéressé dans tout ce qui pouvait faire perdre à Frank les bonnes grâces du squire, ou bien faire tort à ses propres vues en

rapprochant le père et le fils, Randal ne tarda pas à se rendre chez son jeune parent. On pourrait supposer que, certain maintenant d'obtenir la fortune considérable que devait lui apporter Violante, Randal était devenu indifférent au succès de son plan sur l'échiquier d'Hazeldean. Ce serait mal juger l'ambitieux jeune homme. D'abord, ni Viola..te ne lui appartenait encore, ni son père n'était encore rentré en possession des domaines qui composaient sa dot; en second lieu, Randal, comme Iago, se plaisait à la scélératesse, à cause du génie qu'elle développait en lui. Le seul plaisir que se permît le sobre jeune homme était celui qui se rencontre dans l'activité intellectuelle.

« Mais, mon cher garçon, dit Randal, lorsqu'il eut appris de Frank ce qui s'était passé à bord du vaisseau entre celui-ci et Béatrix; je ne puis croire cela. Elle ne vous a jamais aimé! Dans quel but nous aurait-elle trompés tous deux? Je soupçonne cette déclaration de n'être qu'un raffinement héroïque de générosité. Après l'échec subi par son frère et sa ruine probable, elle aura compris qu'elle n'était plus pour vous un parti convenable. Et puis la colère du squire. Oui, je vois ce que c'est. Noble et malheureuse femme, cette conduite est bien d'elle! »

Frank secoua la tête. « Il y a des moments, dit-il, avec cette sagesse qu'éveille chez un jeune homme la première grande douleur, il y a des moments où une femme ne peut pas feindre, où sa voix a des accents auxquels un homme ne saurait se méprendre. Elle ne m'aime pas et elle ne m'a jamais aimé; je vois que son cœur était ailleurs; n'importe, tout est maintenant fini. Ma douleur est intense, elle me ronge le cœur comme une sorte de faim et je me sens aussi brisé que si j'étais subitement devenu vieux, et qu'il n'y eût plus rien dans le monde qui valût la peine de vivre. Oui, j'avoue tout cela.

— Pauvre cher ami! si vous vouliez croire....

— Je ne veux rien croire, si ce n'est que j'ai été un sot. Je ne crois pas que je retombe jamais dans de pareilles folies. Mais je suis homme. Je triompherai de mon chagrin; je me mépriserais moi-même s'il en était autrement. Et maintenant, parlons de mon père, a-t-il quitté Londres?

— Il est parti hier soir par la malle-poste. Vous pouvez lui écrire pour lui dire que vous avez renoncé à la marquise, et tout sera apaisé entre vous.

—Que j'ai renoncé à elle! fi donc, Randal! me croyez-vous capable d'un pareil mensonge? C'est elle qui a renoncé à moi; je ne puis m'attribuer là dedans aucun mérite.

— Oh! que si. Je pourrais faire envisager cela au squire d'une façon avantageuse pour vous; ah! s'il ne s'agissait que de la marquise! mais hélas! ce maudit *post-obit!* Comment Lévy a-t-il pu vous trahir ainsi? Ne vous fiez plus jamais aux usuriers; ils ne peuvent résister à la tentation d'un gain présent. Ils achètent d'abord le fils, puis le revendent ensuite au père. Et le squire a des idées si étranges sur ces sortes de choses.

— Il a raison de les avoir. Tenez lisez seulement cette lettre de

ma mère. Elle m'est arrivée ce matin. Je me pendrais volontiers si j'étais un chien, mais je suis un homme et il faut que je supporte mes peines. »

Randal prit de la main tremblante de Frank la lettre de mistress Hazeldean.

La pauvre mère avait appris, bien qu'imparfaitement, la conduite de Frank par quelques lignes que le squire lui avait adressées à la hâte, et elle écrivait comme une mère bonne et compatissante, mais droite et sensée, peut seule écrire. Plus indulgente pour un amour imprudent que le squire, elle parlait avec une tendresse discrète du téméraire engagement de Frank vis-à-vis d'une étrangère, quoique avec sévérité de sa résistance ouverte aux désirs de son père. Mais elle avait réservé toute sa colère pour ce *post-obit* impie.

Ici l'amour de l'épouse dominait l'affection de la mère. Avoir calculé de sang-froid l'époque de la mort de son mari, et avoir blessé si profondément le cœur de celui-ci justement à l'endroit où son amour paternel le rendait le plus sensible.

« O Frank! Frank! écrivait mistress Hazeldean, s'il ne s'agissait que de votre malheureux attachement pour cette Italienne, que de vos dettes, que de folies de jeunesse, je serais maintenant auprès de vous, les bras passés autour de votre cou, vous embrassant, vous aidant à rentrer dans le cœur de votre père. — Mais.... mais la pensée qu'entre vous et ce cœur s'est placé un sordide calcul sur sa mort; — cette pensée élève une barrière entre nous. Je ne puis vous aller trouver. Il me serait pénible en regardant votre visage de me rappeler les larmes dont votre père l'a mouillé quand je vous ai mis dans ses bras lors de votre naissance, en lui disant de bénir son héritier. Quoi! Vous êtes encore un enfant, votre père est dans la force de l'âge et l'héritier ne peut attendre que la nature l'ait fait orphelin! Frank! Frank! je ne reconnais pas là mon fils! Londres a-t-il déjà corrompu un cœur si honnête et si aimant. — Non, je ne puis le croire. Il faut qu'il y ait là-dessous quelque erreur. Éclaircissez-la, je vous en conjure, ou bien que, comme mère, je vous plaigne, comme épouse je ne saurais vous pardonner.

« HARRIET HAZELDEAN. »

Randal lui-même fut touché en lisant cette lettre; car, comme nous l'avons vu, il n'était pas insensible aux liens de famille. La colère et la fierté du pauvre squire avaient caché le cœur du père à un œil qui, tout pénétrant qu'il fût, n'avait pas voulu le chercher, et Randal, jugeant de tout avec son intelligence, avait méprisé la faiblesse même dont il abusait. Mais la lettre de la mère, si juste et si sensée (en faisant la part de l'influence que les opinions du squire, au sujet de ce genre d'emprunt, avaient naturellement exercée sur l'esprit de sa femme), cette lettre, dis-je, qui si elle était exagérée, selon les notions fashionables, était du moins si sensée au point de vue des affections naturelles, toucha le cœur engourdi de l'ambi-

tieux parce qu'elle était approuvée par le tact délicat de son intelligence.

« Frank, dit-il avec une sincérité qui plus tard l'étonna lui-même, partez sur le champ pour Hazeldean, voyez votre mère et expliquez-lui comment la chose est arrivée. La femme que vous aimiez, que vous alliez épouser en danger d'être arrêtée..., le trouble où vous étiez, les conseils de Lévy, l'espoir que vous aviez de rembourser l'usurier avec la fortune que devait vous apporter Mme di Negra. Parlez à votre mère, elle est femme, et les femmes sont toujours indulgentes pour les fautes que fait commettre l'amour. Allez! partez!

— Non, je ne puis m'y résoudre. Ne dit-elle pas qu'il lui serait pénible de revoir mon visage. Et puis je ne saurais pas répéter ce que vous dites si bien. En outre, de façon ou d'autre, je dépens tellement de mon père, et il me l'a rappelé, que je ne pourrais, ce me semble, lui faire des excuses sans bassesse. J'ai fait la sottise, j'en supporterai les conséquences. Mais je suis homme.... Non, je ne suis pas homme en cela. » Et Frank fondit en larmes.

A la vue de ces larmes, Randal se remit peu à peu de l'étrange aberration qui l'avait fait céder à des sentiments de vulgaire compassion. Son mépris habituel pour Frank lui revint, et avec le mépris l'indifférence pour les souffrances de l'instrument dont il voulait faire usage.

« Eh bien, mon cher Frank, je vous ai donné mon avis, vous le repoussez; que comptez-vous faire?

— Je vais demander un congé et m'enfuir quelque part, dit Frank en essuyant ses larmes. Je ne puis supporter Londres, ni endurer l'idée de rencontrer mes camarades. J'ai besoin d'être seul pour apaiser ce que sens *là*, dans mon cœur. J'écrirai alors à ma mère, je lui dirai la vérité en la suppliant de me juger avec indulgence.

— Oui, vous avez raison, il faut quitter Londres. Pourquoi n'iriez-vous pas sur le continent? De nouvelles images vous distrairaient. Allez-vous-en à Paris.

— Non, pas à Paris; il ne me faut rien de gai. Mais j'ai l'intention d'aller sur le continent, me cacher dans quelque trou bien triste et bien isolé. Au revoir. Ne pensez plus à moi pour le moment.

— Dites-moi seulement où vous allez? Pendant ce temps je verrai le squire.

— Ne lui parlez de moi que le moins possible. Je sais que vous avez les meilleures intentions.... Mais..., oh! comme je voudrais qu'un tiers ne fût jamais intervenu entre mon père et moi! Oui, vous avez raison de me retirer votre main. Je ne suis qu'un misérable ingrat! Je crois que je deviens tout à fait méchant. Quoi! vous me serrez encore la main, mon cher Randal, il faut que vous ayez un bien excellent cœur! Que Dieu vous bénisse! » Et Frank rentra dans sa chambre.

« Ils se réconcilieront tôt ou tard, c'est certain, se dit Randal en quittant Frank, je ne vois pas comment je pourrais les en empêcher,

la marquise étant partie..., à moins que Frank ne s'en charge pour moi. Mais il est bon qu'il aille sur le continent; cela pourra être mis à profit. En attendant je puis encore faire tout ce que je pouvais raisonnablement espérer, puisque, Frank eût-il épousé Béatrix, il n'eût pas été déshérité. Obtenir du squire qu'il m'avance l'argent pour acheter les terres de Thornhill...; terminer l'affaire...; mon mariage avec Violante la facilitera; il faut que j'en informe Lévy et que je m'assure le bourg; c'est une bonne idée, je vais aller chez Avenel. A propos, autant vaut que le squire me conserve la substitution après Frank, si par hasard Frank mourait sans enfants. Son désespoir amoureux l'empêchera peut-être de se marier d'ici à longtemps.... Il avait la main bien chaude..., les pommettes rouges.... Il arrive souvent que ces hommes vigoureux déclinent rapidement, surtout lorsque quelque chose pèse sur leur esprit...; il est si faible leur esprit!

— Ah! — le curé d'Hazeldean — et en compagnie d'Avenel. Et ce jeune homme, qui est-il? J'ai vu cette figure-là quelque part. Mon cher monsieur Dale, voici une bien agréable surprise. Je vous croyais reparti pour Hazeldean avec notre ami le squire.

— Le squire? Aurait-il quitté Londres sans m'en prévenir? »

Randal tira le curé à l'écart.

« M. Hazeldean, dit-il, était pressé de retourner vers sa femme qui naturellement était inquiète de son fils à cause de ce sot mariage, mais je suis heureux de vous dire que ce projet d'union est forcément et définitivement rompu.

— Comment? comment cela? Mon pauvre ami m'a dit que ses représentations avaient complétement échoué auprès de Frank, et m'a défendu de jamais lui reparler de cette femme. Mais vous vous rappelez sans doute Léonard Fairfield, votre ancien antagoniste dans la bataille des Stocks?

— Mon neveu, dit Avenel avec orgueil. »

Randal s'inclina avec une politesse marquée, Léonard avec une réserve non moins marquée.

Avenel attribua la froideur de son neveu à la timidité.

« Vous devriez être amis, jeunes gens, dit-il? Qui sait si vous ne serez pas un jour attelés au même char? Cela me fait songer, Leslie, que j'ai un mot à vous dire. Votre serviteur, monsieur Dale — Je serai ravi de vous présenter à mistress Avenel. Voici ma carte. Tu passeras chez moi demain, Léonard, et rappelle-toi que je serai très-fâché contre toi si tu persistes dans tes refus. Une si belle occasion! »

Avenel prit le bras de Randal tandis que Léonard et M. Dale s'éloignaient de leur côté.

« Avez-vous quelque chose de nouveau au sujet de Lansmere? demanda Randal.

— Oui, je suis décidé quant au plan à suivre. Il nous faudra combattre deux contre deux, vous et Egerton, contre moi et mon neveu Léonard, du moins si je puis comme je l'espère, le décider à se porter candidat.

— Quoi ! fit Randal alarmé, alors je ne dois après tout espérer de vous aucun appui.

— Je ne dis pas cela ; mais j'ai des raisons de croire que lord L'Estrange s'emploiera activement en faveur d'Egerton. S'il en est ainsi la lutte sera vive, et il faut que je dirige toute l'élection de notre côté, que je réunisse et que je stimule nos électeurs indécis, ce à quoi je réussirai mieux en me présentant moi-même d'abord, quitte à refuser plus tard, car je ne suis pas aussi désireux d'être nommé que je l'étais il y a quelque temps, avant d'avoir retrouvé mon neveu. C'est un jeune homme bien étonnant ! Avec une tête comme la sienne, il me fera honneur dans cette vieille chambre pourrie ; et quant à moi je crois que je ferai mieux de quitter Londres et de m'en aller à Screwstown surveiller mes affaires. Si Léonard se présente, mon premier soin doit être de le faire nommer et mon second d'empêcher Egerton de l'être. La chose se terminera donc probablement par la nomination d'un candidat de chaque couleur, comme nous l'avions d'abord pensé, Léonard de notre côté, et de l'autre ce ne sera pas Egerton. Vous comprenez?

— Parfaitement, mon cher Avenel. Bien entendu, comme je l'ai déjà dit, je ne puis dicter un choix à votre parti, et il est naturel de penser que les vôtres préféreront la défaite d'un adversaire aussi éminent que M. Egerton à celle d'un novice tel que moi. Je ne puis ni ne dois travailler à un pareil résultat, cela serait mal interprété et ferait tort à ma réputation. Mais je m'en rapporte à vos promesses.

— Je ne promets rien ; il faut d'abord que je prenne l'air du bureau, car je ne sais si vous conviendrez à mes amis, et si je serai le maître de les diriger. Tout ce que je puis dire, c'est qu'Egerton ne sera pas nommé à Lansmere. En attendant, faites attention de ne pas trop vous commettre en parlant, afin que notre parti puisse sans inconséquence voter en votre faveur. Il faut que nous puissions compter sur vous, lorsqu'une fois vous serez à la chambre.

— Je ne suis pas pour le moment un homme de parti bien ardent, répondit prudemment Randal, et si l'opinion publique se déclare en votre faveur, il est du devoir d'un homme politique de marcher avec son siècle.

— Vous devriez entrer vous-même au Parlement ; votre neveu est encore bien jeune.

— Il est de votre âge.

— Oui, mais je connais le monde. Le connaît-il ?

— Le monde le connaît du moins, bien que sous un autre nom que le sien, et il a relevé ma fortune.

— Comment cela ? Vous m'étonnez. »

Avenel s'expliqua d'abord au sujet du brevet d'invention dont Léonard lui avait assuré la propriété, et ensuite il confia à Randal sous le sceau du secret, l'identité de Léonard et de l'auteur anonyme en qui le curé avait cru reconnaître le professeur Moss.

Randal Leslie se sentit mordre au cœur par la jalousie.

« Quoi ! ce paysan cet associé de John Burley (vagabond litté-

raire sans doute mort à l'hôpital), avait si bien triomphé de la naissance, de l'éducation, des circonstances, que si lui et Randal s'étaient rencontrés sur une place publique, et que l'identité de Léonard et du nouvel auteur eût été connue, tous les yeux se fussent detournés de Randal pour se fixer sur Léonard ! D'un consentement commun l'humanité aurait reconnu la suprême royauté du génie ! Quoi ! le jeune villageois était l'homme célèbre qui sans effort, sans même le savoir, avait inspiré au cœur blasé de Béatrix un amour que (Randal le sentait) ni art ni ruse n'eussent pu faire naître pour lui dans le cœur d'aucune femme ! Et maintenant, ce même jeune homme était-il donc politiquement sur le même niveau que lui, Randal, fils de gentilhomme, protégé du superbe Egerton ? Devaient-ils donc être rivaux dans cette arène de la vie pratique? »

Randal mordait sa lèvre tremblante.

Pendant ce temps, le jeune homme qu'il enviait était en proie à des chagrins bien trop profonds pour trouver jamais place dans le cœur étroit de l'ambitieux. Tandis que Léonard traversait les rues populeuses de Londres, avec l'ami et le conseiller de sa jeunesse, lui confiant la simple histoire de ses premières épreuves, alors que, dans la misère et désespérant d'arriver jamais à la célébrité, il avait près de lui son ange gardien, lui souriant comme l'espérance.... comme la gloire lui semblait stérile, comme l'avenir lui apparaissait vide et sombre ! Sa voix tremblait et sa physionomie était devenue si triste, que son bienveillant auditeur, devinant qu'à l'image d'Hélène se rattachait quelque douleur passionnée, dont l'amertume empoisonnait tout succès mondain, amena doucement Léonard, dont le cœur trop plein avait besoin d'un confident, à lui dire comment, pendant de longues années, il avait été fidèle à un pur et ardent amour, comment il avait revu Hélène, l'enfant était devenue femme et ce souvenir était devenu de l'amour.

L'ecclésiastique l'écouta avec un front soucieux qui s'éclaircit lorsque Léonard termina son histoire.

« Je ne vois aucune raison de désespérer, dit-il. Vous craignez que miss Digby ne vous rende pas votre affection; vous insistez sur sa réserve, sur ses manières froides, quoique bienveillantes. Consolez-vous ! Toutes les jeunes filles sont sous l'influence de ce que les phrénologues appellent l'organe de secrétivité, lorsqu'elles sont en compagnie de l'objet préféré. La manière de Carry envers moi était précisément telle que vous décrivez celle de miss Digby envers vous. »

M. Dale se livra alors, sur la modestie féminine, à une dissertation des plus intéressantes, qu'il termina en affirmant que cette estimable vertu était d'autant plus influencée par l'organe de la secrétivité que l'amant préféré approchait davantage d'une déclaration explicite.... Avant qu'on pût s'attendre à ce qu'une jeune fille se commit elle-même ou compromît la dignité de son sexe par le plus léger indice de son inclination, il était du devoir d'un amant honorable et d'un galant homme de faire sa demande sous une forme distincte et orthodoxe.

« Ensuite, continua M. Dale, il vous plaît de vous tourmenter en comparant votre origine et votre fortune à celle de miss Digby, la pupille de lord L'Estrange, l'hôte de lady Lansmere. Vous dites que si lord L'Estrange eût approuvé la pensée d'une telle union, il aurait eu avec vous un ton différent, il aurait sondé votre cœur, encouragé vos espérances, et..., je vois les choses différemment, j'ai des raisons pour cela, et d'après tout ce que vous m'avez dit de l'intérêt que ce gentilhomme prend à votre carrière, je ne crains pas de vous promettre que si miss Digby consent à vous donner sa main, lord L'Estrange ratifiera son choix.

— Mon cher monsieur Dale! s'écria Léonard avec transport, vous me promettez cela?

— Oui, d'après ce que vous m'avez dit et d'après ce que je sais moi-même de lord L'Estrange. Allez donc à Knightsbridge, voyez miss Digby, — ouvrez-lui votre cœur, — faites-lui connaître si vous voulez, vos espérances d'avenir; demandez-lui la permission de vous adresser à lord L'Estrange (puisqu'il s'est constitué son tuteur), et si lord L'Estrange hésite, ce qui ne me paraît pas probable, faites-le-moi savoir et laissez-moi le reste. »

Léonard se rendit à l'éloquence persuasive du pasteur. Lorsqu'il se rappelait les passages du manuscrit de Nora ayant trait à l'amour qu'Harley avait eu pour celle-ci (car il était convaincu qu'Harley et le jeune amant étaient une même personne), et quand il s'expliquait l'intérêt que lui avait témoigné Harley par sa parenté avec elle, le jeune homme, raisonnant d'après son propre cœur, ne pouvait s'empêcher de supposer que le noble Harley se réjouirait d'assurer le bonheur du fils de celle qu'il avait tant aimée.

« Et c'est à toi, peut-être, ô ma mère! pensait Léonard les larmes aux yeux; c'est à toi peut-être, dans ton tombeau, que je devrai la compagne de ma vie, de même que j'ai dû au souffle mystique de ton génie les premières aspirations de mon âme! »

On voit que Léonard n'avait pas confié au curé la découverte qu'il avait faite du manuscrit de Nora, ni même la connaissance certaine qu'il avait acquise de sa naissance; car le fils reculait naturellement devant toute confidence de nature à porter atteinte à la vertu de Nora, du moins jusqu'à ce qu'Harley, qui, d'après le manuscrit, avait dû connaître intimement son père, décidât la question que ces papiers laissaient cruellement indécise, savoir : s'il était le fruit d'un mariage légal, ou si Nora avait été victime d'une fraude impie.

Tandis que le ministre parlait, que Léonard écoutait et réfléchissaient, leurs pas s'étaient instinctivement dirigés vers Knightsbridge et ils s'arrêtèrent à la porte de l'hôtel Lansmere.

« Entrez, mon jeune ami, je vous attendrai dehors pour savoir le résultat de votre entretien, dit M. Dale d'un ton encourageant. Allez et jouissez en remerciant le ciel du plus grand bienfait qu'il puisse accorder à un homme mortel, ou soumettez-vous au plus vif chagrin que connaisse la jeunesse, en croyant humblement que le chagrin lui-même n'est qu'un bienfait caché de la divine miséricorde. »

CHAPITRE XII.

On introduisit Léonard dans le salon, et il se trouva qu'Hélène y était seule. Le doux visage de la jeune fille était singulièrement altéré depuis que Léonard ne l'avait vue, car chez les natures douces et contenues, le chagrin exerce de prompts et cruels ravages; mais à l'arrivée inattendue de Léonard, le sang colora si rapidement ses joues pâlies, que sa rougeur fébrile eût pu être prise pour les brillantes couleurs de la santé. Elle se leva confuse, et dit en bégayant qu'elle croyait lady Lansmere dans sa chambre et qu'elle allait la chercher, puis elle se dirigeait vers la porte sans paraître apercevoir la main qui lui était timidement tendue, lorsque Léonard, incapable de dominer plus longtemps son émotion, s'écria avec l'accent du reproche !

« Oh! miss Digby, oh! Hélène, est-ce ainsi que vous m'accueillez, ou plutôt que vous me fuyez? Eussé-je jamais pu prévoir cela lorsque, tous deux orphelins, nous étions sur ce triste pont, si isolés, si abandonnés, si dépendants l'un de l'autre! Heureux temps! » En disant ces derniers mots, Léonard saisit soudain la main d'Hélène, sur laquelle il se pencha.

« Je ne dois pas écouter ce langage.... Ne me parlez pas ainsi, Léonard; vous me brisez le cœur. Laissez-moi aller, laissez-moi, je vous en prie.

— Vous suis-je donc devenu odieux, ou bien devinez vous mon amour et voulez-vous le décourager ? Parlez, Hélène, répondez-moi! »

Il l'attira avec tendresse vers lui, et la tenant fortement par les deux mains, il essaya de lire sur le visage qu'elle détournait de lui..., qu'elle détournait avec désespoir.

« Vous ne connaissez pas, dit-elle enfin, s'efforçant d'être calme, vous ne connaissez pas mes nouveaux devoirs, mon changement de position, mes nouveaux liens, ou vous seriez le dernier à me parler ainsi, le premier à m'encourager et à me dire....

— A vous dire quoi?

— De n'aimer que mon devoir! » s'écria Hélène en retirant ses mains.

« Miss Digby, dit Léonard après une courte pause pendant laquelle il méconnaissait la pensée qu'il croyait deviner, vous parlez de devoirs nouveaux, de position changée...; je vous comprends. Vous avez peut-être conservé quelques souvenirs du passé, mais vous croyez maintenant de votre devoir de repousser ma présomption. C'est comme je le pensais et je le craignais. Cette célébrité que je me suis

acquise n'est qu'une vaine fumée, elle ne me donne pas de rang, ne m'assure pas de fortune; je n'ai pas le droit de prétendre retrouver dans l'Hélène d'aujourd'hui l'Hélène d'autrefois.... Soit.... Oubliez ce que j'ai dit, et pardonnez-moi. »

Ce reproche blessa au vif le cœur auquel il était adressé. Un éclair brilla dans les doux yeux d'Hélène, semblable à celui du ressentiment; ses lèvres tremblèrent convulsivement, et il lui sembla que toute peine était légère, comparée à celle d'entendre Léonard lui attribuer des sentiments qui paraissaient à sa simple nature si indignes d'elle et si blessants pour lui-même.

Un mot lui vint aux lèvres, comme une inspiration, qui la calma et la consola.

« Mon frère! dit-elle avec un accent de surprise, mon frère! »

Le mot produisit sur Léonard un effet tout contraire. Si doux qu'il fût, si tendre que fût la voix qui le prononçait, il imposait des bornes à l'affection, c'était le glas funèbre de toute espérance. Il recula, et dit en secouant tristement la tête : « Il est trop tard pour que j'accepte ce nom, trop tard même pour l'amitié. D'ici à de longues années, d'ici à ce que votre nom ait cessé de faire battre mon cœur, votre présence de le faire frissonner, il nous faudra rester étrangers l'un à l'autre.

— Étrangers! Oui, vous avez raison; il le faudra; nous ne devons pas nous voir. Oh! Léonard Fairfield, quel est celui qui dans les jours que vous me rappelez, vous a trouvé pauvre et obscur, qui, sans vous dégrader par la charité, vous a ouvert une noble carrière, vous a montré au milieu du labyrinthe où vous étiez prêt à vous égarer la grande route de la science, de l'indépendance, de la célébrité? Répondez, répondez. N'est-ce pas le même qui a élevé, abrité, protégé votre sœur orpheline? Si je pouvais jamais oublier ce que je lui dois, ne me rappellerais-je pas ce qu'il a fait pour vous? Puis-je entendre parler de votre réputation sans m'en souvenir? Puis-je me dire combien sera fière celle qui s'appuiera un jour sur votre bras, et portera le nom que vous avez déjà élevé au-dessus de tous les titres, puis-je penser à tout cela et ne pas me rappeler notre ami, notre bienfaiteur, notre tuteur à tous deux? Et s'il en était autrement me le pardonneriez-vous?

— Mais, murmura Léonard, la crainte se mêlant aux conjectures que lui inspiraient ces paroles, mais est-ce donc que lord L'Estrange refuserait de consentir à notre union? Ou bien de quoi parlez-vous? »

Hélène se sentit un instant incapable de répondre, puis enfin les mots sortirent de ses lèvres, comme s'ils lui eussent déchiré le cœur :

« Notre noble ami est venu à moi. Il ne m'a pas dit qu'il m'aimait. Il m'a dit qu'il était malheureux, isolé, qu'en moi, qu'en moi seule il pouvait trouver une consolation, un adoucissement à ses peines. Lui, lui! Et je venais d'arriver en Angleterre, j'étais sous le toit de sa mère, je ne vous avais pas encore revu; que pouvais-je répondre? Encouragez-moi, donnez-moi des forces, vous que j'ad-

mire et que je révère. Oui oui, vous avez raison, nous ne devons plus nous revoir. Donnez-moi du courage. »

Toute la noblesse inhérente à la nature du jeune poëte se réveilla à cet appel.

« O Hélène, ma sœur, miss Digby, pardonnez-moi. Vous n'avez pas besoin de chercher de la force près de moi. C'est moi qui emprunte la vôtre. Je vous comprends, je vous approuve et vous honore. Bannissez loin de vous ma pensée. Montrez-vous reconnaissante envers notre bienfaiteur. Soyez ce qu'il demande de vous, sa consolatrice, soyez plus encore, son orgueil et sa joie. Le bonheur sera votre partage, comme il arrive toujours à ceux qui s'oublient pour rendre heureux les autres. Que Dieu vous console et vous aide dans cette lutte passagère ! Puisse-t-il vous bénir pendant de longues années ! Ma sœur, j'accepte maintenant ce saint nom, et je le réclamerai plus tard, quand moi aussi je pourrai penser aux autres plus qu'à moi-même. »

Hélène avait caché son visage dans ses mains ; elle pleurait, mais avec cette douce contrainte féminine qui refoule la douleur dans le cœur. Un étrange sentiment de solitude envahit soudain tout son être, et à ce sentiment elle comprit qu'il était parti.

CHAPITRE XIII.

Dans une autre chambre de cette même maison était assis, solitaire comme Hélène, un homme à l'aspect sombre, sévère, taciturne, dans lequel ceux-mêmes qui l'avaient connu dès l'enfance auraient eu peine à reconnaître l'aimable et confiant, mais fantasque et capricieux Harley L'Estrange.

Il avait lu ce manuscrit dans lequel, du gouffre de son stérile et triste passé, s'élevaient deux vérités odieuses qui semblaient le regarder en face avec des yeux moqueurs et sataniques. La femme dont le souvenir avait obscurci le soleil de son existence, en avait aimé un autre ; l'ami dans l'âme duquel il avait versé son âme confiante et loyale avait été son rival caché. Il avait lu depuis le premier mot jusqu'au dernier, comme sous l'empire d'un cauchemar qui le tenait haletant, et lorsqu'il ferma le manuscrit, ce fut sans pousser ni un gémissement, ni un soupir ; mais sur ses lèvres pâles se dessinait ce sourire sardonique qui indique aussi sûrement un cœur gonflé de passions terribles, que le rapide passage de l'éclair révèle la tempête amoncelée dans les nuages.

Il serra ensuite les papiers dans son sein, et appuyant dessus sa main fermée il quitta sa chambre et se dirigea lentement vers la maison de son père. A mesure qu'il avançait, sa nature semblait,

dans le combat que se livraient ses divers éléments, se métamorphoser, s'endurcir et devenir de granit. L'amour, l'humanité, la confiance s'y évanouissaient, tandis que la haine, la vengeance, la misanthropie, la défiance, venaient prendre place dans le désert de son âme, farouches et menaçantes comme les harpies des poëmes antiques.

« Uncæque manus, et pallida semper ora [1]. »

Dans cette sombre humeur, Harley avait franchi le seuil de la maison son père et gagné l'appartement qui lui était toujours réservé.

Il était arrivé une heure environ avant Léonard, et tandis qu'il se tenait debout près de la cheminée, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux fixés sur le plancher, sa mère entra pour l'embrasser et le féliciter. Il imposa silence à ses questions empressées au sujet de Violante, il recula au contact de sa main.

« Arrêtez, madame, dit-il avec un ton dont la froide sévérité terrifia la comtesse. Je ne saurais répondre à vos questions. *Je songe* à celles que j'ai à vous faire. Vous avez combattu mon amour pour Léonora Avenel. Je ne vous en blâme pas; toutes les mères d'un rang égal au vôtre eussent fait de même. Et cependant, si vous ne vous fussiez opposée à toute franche explication, entre nous, j'aurais éprouvé un refus; j'aurais sans doute triomphé de ce chagrin et recouvré le bonheur ensuite. Depuis ce temps, bien des années se sont écoulées, ont passé sur son tranquille sommeil et sur ma vie désolée, aviez-vous su pendant tout ce temps qu'Audley Egerton avait été l'amant de Léonora?

— Harley, Harley, ne me parle pas ainsi, ne me regarde pas avec tes yeux impitoyables.

— Vous le saviez donc, vous, ma mère! continua Harley, insensible à la prière de lady Lansmere; et pourquoi ne m'avez-vous jamais dit: « Mon fils, tu perds la fleur de ta jeunesse, tu uses les forces « de ta vie dans une triste fidélité à un mensonge! Tu prodigues ton « amitié et ta confiance à un perfide hypocrite? »

— Comment aurais-je pu te parler ainsi, comment l'aurais-je osé, voyant que tu chérissais à tel point le souvenir de cette malheureuse fille, que tu croyais toujours qu'elle t'avait rendu son affection? Si je t'avais parlé de ses relations avec Egerton, relations que je n'ai connues qu'après sa mort....

— Eh bien? Pourquoi hésiter? Si vous m'en aviez parlé?

— N'aurais-tu pas cherché à te venger? Ne devais-je pas craindre une rencontre; du sang répandu? Harley, Harley; le silence n'est-il pas excusable de la part d'une mère? Et pourquoi aussi te priver du seul ami qui te fût cher, qui eût sur toi quelque influence, qui sympathisât avec moi dans la prière et dans l'espoir qu'un jour tu rencontrerais une compagne digne de remplacer cette illusion per-

1. Les mains armées de griffes et les lèvres à jamais pâles.

due, de réveiller tes facultés, que tu deviendrais enfin l'ornement de ton pays, comme le promettait ta première jeunesse? Car tu es injuste envers Audley, je te l'assure, Harley!

— Injuste! je ne croyais pas l'être. Continuez.

— Je n'excuse pas sa rivalité, ni le secret qu'il a d'abord gardé à ce sujet. Mais, crois-moi, depuis lors ses remords sincères, sa tendresse inquiète, sa crainte de perdre ton amitié....

— Arrêtez : c'est sans doute Audley qui vous a engagée à cacher ce que vous appelez « ses relations » avec celle que je puis maintenant nommer avec calme, avec Léonora Avenel?

— Oui, il est vrai, mais par des motifs que....

— Il suffit; ne m'en dites pas davantage.

— Mais tu ne jugeras pas trop sévèrement ce qui s'est passé ; tu vas former de nouveaux nœuds. Tu ne peux être assez criminel pour méditer ce que ton visage semble exprimer. Tu ne peux songer à te venger, à menacer la vie d'Audley, à exposer la tienne?

— Tut! Tut! Qui vous parle de duel? Ces combats singuliers sont passés de mode, ce n'est plus avec l'épée et le pistolet que les hommes civilisés s'attaquent et se tuent. Tut! la vengeance. Il est bien question de vengeance lorsque je suis ici, en ce moment pour obtenir de mon père la permission de me charger de l'élection d'Audley. Ce qu'il a de plus précieux au monde, c'est sa position politique, et ici elle est en jeu. Vous savez que j'ai toujours passé pour un homme faible, facile et généreux ; ces sortes d'hommes ne sont pas vindicatifs. Ah! vous posez votre main sur mon bras; je connais la magie de cette légère pression, ma mère, mais elle a perdu tout pouvoir sur moi. Comtesse de Lansmere, écoutez-moi! Depuis mon enfance (excepté lors de cette passion frénétique pour laquelle aujourd'hui je me méprise moi-même), je vous ai obéi en fils respectueux. Maintenant nos positions relatives sont quelque peu changées. J'ai le droit d'exiger, je ne dirai pas d'ordonner, le droit que l'injustice soufferte donne à tout homme. Oui, madame, l'homme auquel il a été fait tort a des priviléges qui le disputent à ceux des rois. Je vous prie donc maintenant de ne plus me questionner, de ne plus prononcer le nom de Léonora, à moins que je ne vous y invite, et de ne pas informer Audley Egerton, par un mot, par un regard, que j'ai découvert, comment dirai-je? son « excusable perfidie. » Promettez-le-moi par votre affection de mère et sur votre parole de femme et de chrétienne, ou bien, je vous le jure, vous ne me reverrez de votre vie. »

Si hautaine et si impérieuse que fût la comtesse, la voix et le regard d'Harley lui imposèrent.

« Est-ce là, mon fils, mon doux Harley? murmura-t-elle. Oh! passe encore une fois tes bras autour de mon cou, fais-moi voir que je n'ai pas perdu mon enfant! »

Harley parut attendri; il n'obéit pas à la pathétique prière de sa mère, mais il lui tendit la main en détournant la tête, et dit d'un ton plus doux :

« Ai-je votre promesse?

— Oh! oui, oui, mais à la condition que tu n'échangeras avec Audley aucune parole de nature à amener une querelle qui....

— Une querelle! interrompit Harley. Je vous répète que l'idée d'un duel avec mon ami de collége et pour un motif que nous ne pourrions expliquer à personne, serait une idée burlesque. J'accepte votre promesse, et je la scelle ainsi. Il pressa ses lèvres sur le front de sa mère et reçut passivement ses caresses.

— Chut! dit-il en la repoussant doucement: j'entends la voix de mon père. »

Lord Lansmere ouvrit la porte toute grande, non sans une certaine conviction qu'une porte par laquelle entrait un comte de Lansmere devait être ainsi ouverte. Elle n'eût pu l'être avec plus de majesté quand même un huissier eût été debout de chaque côté. La comtesse passant légèrement devant son mari s'échappa.

« J'étais occupé avec mon architecte à examiner les devis du nouvel hospice dont je veux doter le comté. Je viens seulement d'apprendre que vous étiez ici, Harley. Qu'est-ce que tout ce bruit au sujet de Violante? Ne nous revient-elle pas? Votre mère m'a renvoyé à vous pour les explications.

— Je vous les donnerai plus tard, mon bon père; en ce moment je suis tout à la politique.

— Les affaires politiques sont en effet bien inquiétantes. Je suis heureux de vous entendre parler ainsi. La crise qui se prépare sera terrible, Harley! Et, bonté du ciel! N'est-on pas venu me dire qu'un paysan, né à Lansmere, mais qui a fait sa fortune en Amérique, s'apprête à vous disputer le bourg. C'est, dit-on, un Avenel, un bleu de naissance, est-ce bien possible?

— Je suis ici pour cette affaire. Comme membre de la Chambre haute vous ne pouvez naturellement intervenir. Mais je me propose, avec votre agrément, de me rendre à Lansmere et d'entreprendre moi-même la direction de la lutte. Mieux vaudrait peut-être que vous ne fussiez pas présent, cela nous laisserait plus de liberté.

— Mon cher Harley, donnez-moi la main. Tout ce que vous voudrez. Vous savez combien j'ai désiré de vous voir agir et jouer le rôle qui convient à votre naissance.

— Ah! vous pensez que j'ai jusqu'ici perdu et gâché mon existence.

— Franchement, oui, mon cher Harley, dit le comte avec un orgueil dont la source n'était pas sans noblesse, ni l'expression dépourvue de dignité : Plus nous avons reçu de notre pays, plus nous lui devons en retour. Vous êtes né l'héritier de terres et d'honneurs, et, par suite, vous avez été chargé d'une mission qu'un gentilhomme se dégrade en négligeant de remplir. »

Harley écoutait son père d'un air sombre et ne lui fit pas de réponse directe.

« A dire le vrai, reprit le comte, je préférerais vous voir travailler pour vous-même, plutôt que pour votre ami Egerton. Mais enfin, il

n'est pas trop tard pour que vous suiviez son exemple. Qui d'entre ceux qui vous ont connu tous deux dans votre première jeunesse, bien qu'Audley eût sur vous l'avance de quelques années, eût pensé que c'était lui qui serait l'homme distingué et éminent, et que vous dégénéreriez en un flâneur et insoucieux de toute gloire, redoutant tout travail? Vous qui aviez sur lui l'avantage non-seulement d'une grande fortune, mais encore, à ce que disait chacun, de talents supérieurs ; vous qui respiriez alors une si noble ambition, un si ardent amour de la gloire, qui couchiez avec les *Vies de Plutarque* sous votre oreiller, et qui ne péchiez alors que par excès d'énergie. Mais vous êtes encore jeune, il n'est pas trop tard pour réparer le temps perdu.

— Les années ne sont rien, que de simples dates dans un almanach; mais les sentiments, qui pourra me les rendre? L'espoir, l'enthousiasme, le.... n'importe ! Ce ne sont pas les sentiments qui aident un homme à s'élever. Les sentiments d'Egerton n'ont rien de trop ardent. Mais laissez-là ce que j'aurais pu être ; parlons de l'exemple que vous me donnez, d'Audley Egerton.

— Il faut absolument que nous le fassions nommer, dit le comte en baissant la voix. La chose est plus importante pour lui que je ne l'avais cru d'abord. Mais ses secrets vous sont connus. Pourquoi ne m'avez-vous pas confié franchement l'état de ses affaires?

— Ses affaires! Voulez-vous dire qu'elles soient sérieusement embarrassées? Cela m'intéresse vivement. Expliquez-vous, je vous en prie. Que savez-vous?

— Il a renvoyé la plus grande partie de ses gens. Cela n'a rien que d'assez naturel, puisqu'il quitte le ministère ; mais cette mesure a donné l'éveil, et le bruit se répand que non-seulement ses domaines sont hypothéqués au delà de leur valeur, mais qu'il a vécu depuis quelque temps de billets escomptés ; qu'en un mot, il a été trop intime avec un homme que nous connaissons tous de vue, un homme qui a les plus beaux chevaux de Londres , et qui, m'a-t-on dit, (mais je ne saurais le croire) vit familièrement dans la société de jeunes fous qu'il exploite. Comment donc s'appelle-t-il? N'est-ce pas Lévy? Oui, Lévy.

— J'ai en effet rencontré Lévy chez Egerton, dit Harley, et une joie sinistre illumina son œil d'aigle. Ah! Lévy, dites-vous, c'est bien.

— Je ne répète là que des commérages de club, reprit le comte, mais enfin on dit que ce Lévy ne fait pas mystère de son pouvoir sur notre illustre ami, qu'au contraire il s'en fait gloire auprès de notre parti (et il le pourrait auprès de tous, car Egerton a des amis personnels dans tous les camps), qu'il garde certains billets renfermés dans son bureau, jusqu'à ce qu'Egerton soit encore une fois en sûreté dans le Parlement. Néanmoins, si notre ami venait à échouer dans son élection et que Lévy fît saisir ses domaines et proclamât sa ruine, cela ferait un tort sérieux à sa carrière politique, la ruinerait peut-être tout à fait.

— Je le comprends comme vous, Charles Fox pouvait être joueur et William Pitt indigent; mais Audley Egerton n'appartient pas à cette race de géants. Il ne paraît si élevé que parce qu'il est debout sur une fortune imposante, mais Audley Egerton pauvre et besogneux, hors du Parlement et, comme on dit vulgairement, les coudes percés, se dérobant à ses créanciers, peut-être au King's Bench!...

— Non, non, notre parti ne le souffrirait jamais; nous ferions une souscription....

— Encore pis. Être pensionné par le parti qu'il aspirait à conduire! Vous dites vrai; sa carrière politique serait détruite. Un homme dont la réputation est basée sur son honorabilité extérieure! Comment donc! mais on dirait peut-être qu'Audley Egerton n'a été qu'un austère intrigant. Eh! mon père?

— Comment pouvez-vous parler avec ce sang-froid du malheur de votre ami? Vous n'avez pas besoin de cela pour m'intéresser au succès de son élection, si telle est votre intention. Une fois au Parlement, il rentrera bientôt au pouvoir, et il vivra de ses appointements. Il faut que vous le décidiez à me confier l'inventaire de son passif; je m'entends en affaires, comme vous savez, j'arrangerai les siennes, et je gagerais cinq contre un, bien que je déteste *les paris*, qu'il sera premier ministre avant trois ans d'ici; ce n'est pas un homme brillant, c'est vrai; mais en ces temps critiques, ce qu'il nous faut c'est un homme sûr, modéré, judicieux, conciliant, et Audley a tant de tact, une si grande expérience de la Chambre, une si parfaite connaissance du monde, et puis, ajouta le comte comme pour résumer d'un mot toute ces louanges, c'est un si parfait gentleman!

— Un parfait gentleman, comme vous dites, l'honneur personnifié! Mais, mon bon père, voici votre heure de monter à cheval; que je ne vous retienne pas. Ainsi, c'est entendu, vous ne viendrez pas à Lansmere. Vous mettez le château à ma disposition et vous me permettez d'y inviter Egerton, bien entendu, et tous les hôtes qu'il me plaira; en un mot, vous me donnez carte blanche?

— Certainement, car si vous ne parvenez pas à faire nommer votre ami, c'est que personne ne le pourrait. Ce bourg est ingrat; il a fait le tourment de mon existence. Moi qui y ai dépensé tant d'argent, qui ai tant fait pour son commerce! Et le comte quitta la chambre avec un soupir indigné. »

Harley s'assit devant son bureau la tête appuyée sur sa main, regardant vaguement devant lui d'un air soucieux et mécontent. Harley L'Estrange était, comme nous l'avons vu, un homme d'affections et d'impressions singulièrement tenaces. C'était une nature éminemment brave, loyale et candide. Cette légèreté même et ces caprices qui trompaient le monde sur son caractère comme sur ses talents, pouvait être attribuée en partie à cette franchis qui, dans son mépris pour tout ce qui ressemblait à de l'hypocrisie, se riait des formes et du cérémonial, et faisait des solennelles plausibilités du monde un sujet de raillerie tantôt burlesque, tantôt profonde. Le

choc qu'il venait d'éprouver ébranlait les fondements mêmes de son esprit et, renversant toutes les constructions légères que l'esprit et l'imagination avaient bâti à la surface, le laissaient nu comme une terre nouvelle, livré à l'influence des passions violentes et haineuses.

Lorsqu'un homme d'un cœur aussi aimant, d'une nature douée de puissances aussi irrégulières qu'Harley, découvre brusquement la trahison, là où il avait mis sa confiance, il n'en est pas de lui comme des élèves plus calmes de cette rude maîtresse l'expérience, il ne se contente pas de retirer au coupable son estime et son affection, c'est la confiance même, la confiance en toutes choses qui est détruite en lui; il regarde dans le passé et condamne ses plus douces vertus comme des folies qui l'ont conduit à sa perte; il envisage l'avenir comme une route encombrée de traîtres souriants envers lesquels il doit user d'une égale dissimulation, s'il ne peut les écraser par une force supérieure. Une trahison commise envers un de ces hommes est un crime; elle prive le monde de tous les bienfaits qu'il eût semés sur son passage. Elle est responsable de tout le mal qu'engendre la corruption de ces natures dont la richesse même, lorsque l'atmosphère en est une fois viciée, ne sert plus qu'à répandre la maladie. C'est ainsi que la mal'aria ne se fixe pas sur un sol maigre et stérile, ni sur des déserts de tous temps désolés, mais sur les endroits où le soleil du midi mûrissait naguère les fruits de jardins magnifiques, sur l'emplacement de cités dans lesquelles s'est évanouie la pompe des palais. Ce n'était pas assez que l'ami de sa jeunesse, le confident de son amour l'eût trahi, eût été son rival secret et heureux, pas assez que la femme qu'avait idolâtrée son adolescence, que cette femme qu'il cherchait, le cœur agité de douloureux remords, croyant qu'elle ne fuyait son amour que par émulation de générosité et pour lui épargner le sacrifice de tout ce que la jeunesse dédaigne, mais que le monde estime si haut; ce n'était pas assez que pendant tout ce temps cette femme eût été réfugiée sur le sein d'un autre. Sa vie à lui s'était passée à regretter un songe; la noble et légitime ambition d'un esprit du premier ordre avait été arrêtée dès son début, son cœur avait été corrodé par un regret sans cause, sa conscience bourrelée de la crainte que sa poursuite acharnée n'eût conduit à une tombe prématurée une victime trop tendre. Ces années qui eussent pu être pour lui si sereines, pour les autres si utiles, s'étaient consumées dans les rêves d'une vaine et stérile mélancolie. Et à qui avait-il fait entendre ses plaintes amères? A l'homme qui savait que son remords n'était qu'un vain fantôme, et sa douleur qu'une moquerie. Toutes les pensées propres à irriter l'orgueil naturel à l'homme, tous les souvenirs capables d'exciter à la vengeance un cœur qui avait aimé trop profondément pour ne pas être accessible à la haine, conspiraient à aiguillonner en lui ces furies qui viennent habiter tous les temples qu'a une fois profanés la présence des passions mauvaises. Dans ce sombre silence de l'âme, la vengeance prenait les apparences de la justice. Bien que les sentiments d'Harley envers Léonora Avenel ne fussent plus les mêmes, le récit de sa douleur et de ce qu'elle avait souffert l'aigrissait encore

contre Audley. Les fragments de son mémoire avaient naturellement convaincu Harley qu'elle avait été victime d'une fraude infâme, la dupe d'un mariage simulé. Non-seulement son idole avait été enlevée de l'autel, mais encore elle avait été souillée par le sacrilége, brisée par une main impie, jetée dans la boue, mutilée, profanée, et sa mémoire était devenue un objet de mépris pour celui qui l'avait ravie au culte dont il l'entourait. Harley et Nora s'unissaient pour crier à leur commun bourreau :

« Rends-nous ce que tu nous as pris ou subis la peine de ton crime. »

CHAPITRE XIV.

L'entrée d'un domestique annonçant un nom qu'Harley n'entendit pas, absorbé qu'il était par sa sombre rêverie, fut suivie de celle d'un personnage sur qui il leva ce regard froid et surpris avec *lequel* un homme très-occupé accueille l'indiscrète intrusion d'un étranger.

« Il y a si longtemps que Votre Seigneurie ne m'a vu, dit le visiteur d'un air de douce dignité, que je ne saurais m'étonner que vous ayez oublié ma personne et jusqu'à mon nom.

— Monsieur, répondit Harley avec une rudesse impatiente peu d'accord avec la réputation d'urbanité dont il jouissait ; votre personne m'est tout à fait étrangère, et je n'ai pas entendu votre nom, mais dans tous les cas, je n'ai pas en ce moment loisir de vous écouter. Excusez ma franchise.

— Pardonnez-moi si je reste néanmoins. Je me nomme Dale. J'ai été autrefois vicaire de Lansmere, et je voudrais parler à Votre Seigneurie au nom d'une personne qui lui fut chère, de Léonora Avenel.

HARLEY (après une courte pause). Je ne devine pas, monsieur, ce qui peut vous amener, mais asseyez-vous. Je me rappelle maintenant vous avoir vu, quoique les années nous aient tous deux changés ; et j'ai depuis souvent entendu parler de vous par Léonard Fairfield. Quoi qu'il en soit, je vous prie d'être bref.

M. DALE. Dois-je supposer que vous savez qui sont les parents du jeune homme que vous appelez Fairfield ? Lorsque j'écoutais naguère l'éloge reconnaissant qu'il fait de votre générosité, et que je remarquais avec une satisfaction mélancolique le respect profond que vous lui inspirez, mon cœur était ému, je reconnaissais la force mystérieuse du sang.

HARLEY. La force du sang ! Mais vous parlez en énigmes.

M. DALE (avec indignation). Oh ! milord, comment pouvez-vous feindre ainsi l'ignorance ? Sûrement vous avez reconnu en Léonard Fairfield le fils de Nora Avenel? »

Harley passa sa main sur son visage. « Ah ! se dit-il, Nora a donc assez vécu pour avoir un fils, un fils d'Egerton ! Léonard est ce fils. J'aurais dû le deviner à la ressemblance, à la folle tendresse qui m'entraînait vers lui. C'est pour cela qu'il m'a confié ces terribles mémoires. Il cherche à connaître son père, il le connaîtra. »

M. DALE (se méprenant sur la cause du silence d'Harley). J'honore votre repentir, milord. Oh ! laissez parler votre cœur et votre conscience plus haut que votre orgueil.

HARLEY. Mon repentir ! mon cœur ! ma conscience ! Monsieur Dale, vous m'insultez !

M. DALE (d'un ton sévère). Non, milord, je remplis ma mission, qui m'ordonne de reprendre le pécheur. Léonora Avenel vous parle par ma bouche et commande au père coupable de reconnaître le fils innocent ! »

Harley se leva à demi, ses yeux lançaient littéralement des éclairs, mais il dompta sa colère, qui se tourna en ironie. « Ah ! dit-il avec un sourire sarcastique, ainsi vous supposez que j'ai été le perfide séducteur de Léonora Avenel, que je suis le père endurci de l'enfant qui est venu au monde sans avoir de nom. Très-bien, monsieur. En admettant tout ceci comme certain, que me demandez-vous pour ce jeune homme ?

— Je vous demande son bonheur, reprit M. Dale avec un accent suppliant, et cédant à la compassion que lui inspirait Léonard. Désireux de son succès, comme vous pouvez le croire, continua le curé, j'ai attendu en dehors de la grille qu'il eût quitté miss Digby. Oh ! milord, si vous aviez vu sa figure ! c'était une émotion si poignante et un si profond désespoir ! Je n'ai pu savoir de lui ce qui s'était passé, il m'a échappé et s'est enfui. Tout ce que j'ai pu conclure des quelques mots que je lui ai arrachés, c'est que l'obstacle à son bonheur ne vient pas d'Hélène, mais de vous-même, milord, m'a-t-il semblé. C'est pourquoi, lorsqu'il a été hors de ma vue, j'ai pris courage et je suis venu vous trouver. S'il est votre fils et qu'Hélène Digby soit votre pupille, elle-même orpheline et dépendante de vos bontés, pourquoi les sépareriez-vous ? Ils sont du même âge, ils ont été unis dès l'enfance, ils ont tous deux des habitudes simples et des goûts élevés, rien ne peut s'opposer à leur union que le manque de fortune ? Et votre fortune est immense et personne n'a jamais mis en doute votre générosité. Milord, milord, votre regard me glace. Si je vous ai offensé, que cette offense ne retombe pas sur Léonard.

— Ainsi donc, fit Harley, contenant encore sa rage, ce jeune homme que, comme vous le disiez, j'ai sauvé du gouffre qui a englouti tant de nobles génies, il m'en récompense en cherchant à m'enlever la dernière affection qui me reste en ce monde. Il ose lever les yeux jusqu'à ma fiancée ! Lui ! et pour ce que j'en sais me dérobe son cœur et ne me laisse que sa main glacée !

— Oh ! milord, votre fiancée ! Je n'avais jamais rêvé cela ! J'implore votre pardon. La seule pensée en est terrible, contre nature, le fils aimer la fiancée du père ! Oh ! dans quelle faute je suis tombé !

C'est moi qui lui ai conseillé, qui l'ai pressé d'agir ainsi. Comme moi, il ignorait tout. Pardonnez-lui, pardonnez-lui!

— Monsieur Dale, dit Harley se levant et tendant une main que le pauvre curé osa à peine serrer, monsieur Dale, vous êtes un digne homme, si toutefois il y a dans ce monde menteur un seul homme qui ne trompe pas notre jugement lorsque nous le croyons honnête. Permettez-moi seulement de vous demander pourquoi vous considérez Léonard Fairfield comme mon fils?

— N'ai-je pas été témoin de votre ardente affection pour Nora? Rappelez-vous qu'à cette époque j'allais fréquemment au château, et il était si naturel que vos qualités brillantes captivassent son imagination délicate, son cœur affectueux....

— C'était naturel, croyez-vous?... Continuez.

— Votre mère vous sépara comme il convenait; mais je sus cependant que vous nourrissiez toujours une passion que votre rang empêchait de devenir légitime. Pauvre fille! Elle quitta la maison de sa protectrice lady Jane, et l'on ne sut plus rien d'elle jusqu'au jour où elle revint chez son père pour y donner naissance à un fils et mourir. Ce jour-là même vous vous enfuîtes de Lansmere, et depuis vous n'y êtes jamais revenu. Ah! sans doute votre conscience *parlait* trop haut. »

Harley respirait avec effort; il fit un signe de la main, M. Dale reprit:

« Quel autre que vous pouvais-je soupçonner? Je fis des recherches; elles confirmèrent mes soupçons.

— Peut-être questionnâtes-vous mon ami, M. Egerton? Il était avec moi lorsque.... lorsque, comme vous le dites, je m'enfuis de Lansmere.

— C'est ce que je fis, milord.

— Et lui?

— Il nia que vous fussiez coupable, mais un homme d'honneur ne sait pas feindre habilement. Ses dénégations ne réussirent pas à me tromper.

— L'honnête homme! fit Harley, et sa main serra convulsivement les papiers qu'il avait placés sur sa poitrine. Il savait donc aussi que Léonora avait laissé un fils?

— Oui, milord; naturellement je le lui avais dit.

— Le fils que j'ai trouvé mourant de faim dans les rues de Londres! Monsieur Dale, comme vous le voyez, vos paroles me touchent vivement. Je ne puis nier que celui qui a trompé Nora Avenel (et il doit pour cela avoir eu recours à d'étranges artifices, car Nora n'était pas de celles qu'on entraîne aisément au mal)....

— Non, en vérité.

— Et qui a ensuite abandonné le fruit de son crime; je ne puis nier que cet homme ne mérite un châtiment, ne doive expier sa faute. N'ai-je pas raison en cela? Répondez-moi avec la droiture qui sied à votre caractère sacré.

— Je ne puis dire le contraire, milord, répondit le curé, com-

patissant à ce qu'il prenait pour de vifs remords. Mais s'il se repent....

— Il suffit, interrompit Harley; je vous donne maintenant rendez-vous à Lansmere; laissez-moi votre adresse et je vous ferai savoir le jour où votre présence y sera nécessaire. Léonard Fairfield retrouvera un père.... j'allais dire digne de lui. Quant au reste.... attendez un instant, je vous prie, et rasseyez-vous. Quant au reste, » et un sinistre sourire éclaira de nouveau la figure d'Harley, « je ne vous dirai pas encore si je puis ou si je dois céder à un prétendant plus jeune et plus aimable la personne qui a bien voulu m'accorder sa main. Mais, en attendant, que pensez-vous de cette proposition? M. Avenel désire que son neveu se présente pour le bourg de Lansmere — il m'a pressé d'obtenir le consentement du jeune homme. A la vérité il peut par là mettre en péril la nomination de M. Egerton. Mais M. Egerton est un personnage trop important pour ne pas se faire aisément nommer ailleurs; ceci ne doit pas nous arrêter. Que Léonard obéisse à son oncle. S'il réussit, il sera, aux yeux du monde, un parti plus digne de miss Digby — toujours dans le cas où elle le préférerait à moi; et s'il en est autrement, la vie politique est un remède à tous les chagrins privés. C'est la maxime de M. Egerton, et Audley, comme vous savez, est non-seulement un homme d'honneur, mais encore un homme d'une sagesse consommée. Ma proposition vous convient-elle?

— Elle me paraît des plus sages et des plus généreuses.

— Alors vous voudrez bien remettre à Léonard les quelques lignes que je vais lui écrire.

« Lord L'Estrange à Léonard Fairfield.

« J'ai lu le mémoire que vous m'avez confié. Je suivrai tous les « indices que j'y ai trouvés. En attendant, je vous prie de suspendre « toutes questions, de vous abstenir de toute allusion à un sujet auquel, « comme vous pouvez le supposer, se rattachent pour moi des souvenirs « douloureux. Je me vois en ce moment contraint de tourner toutes « mes pensées vers des affaires d'une nature publique, mais qui cependant peuvent avoir pour vous une grande importance. J'ai des raisons « de vous engager à céder aux désirs de votre oncle et à vous présenter aux prochaines élections. Si dans l'exagération de votre reconnaissance vous croyez m'avoir quelques obligations, j'en serai largement « récompensé le jour où je vous entendrai proclamer député de Lansmere. Comptant sur ce généreux principe de dévouement qui vous « dirige toujours, j'espère vous voir sacrifier vos prédilections pour la « vie privée, et entrer dans cette noble arène où mon ami Audley « Egerton s'est acquis tant de gloire. A la vérité, vous serez son « compétiteur, mais il est trop généreux pour ne pas me pardonner « l'intérêt que je prends naturellement à votre carrière. Et comme « M. Randal Leslie se présente en même temps qu'Egerton, et que, « selon M. Avenel, deux candidats du même parti ne peuvent réussir

« tous deux, le résultat pourra satisfaire à la fois les sentiments qui « m'animent envers Audley Egerton et mes désirs pour vous qui, j'ai « des raisons de le croire, égalerez un jour ses titres à mon estime. « Tout à vous.

« HARLEY L'ESTRANGE. »

« Là, monsieur Dale, dit Harley, cachetant sa lettre et la remettant aux mains de l'ecclésiastique. Vous donnerez cette lettre à votre jeune ami. Mais non, en y réfléchissant, puisqu'il ignore encore la visite que vous m'avez faite, mieux vaut qu'il continue à l'ignorer. Car, en cas que miss Digby préfère s'en tenir à ses premiers engagements, mieux vaut sans doute éviter à Léonard le chagrin de savoir que vous m'avez révélé une rivalité dont il avait gardé le secret. Que tout ce qui s'est dit entre nous demeure donc, je vous prie, strictement confidentiel.

— Je vous obéirai, milord, » répondit avec douceur l'ecclésiastique, étonné de voir que lui, qui était venu pour parler avec autorité, se soumettait maintenant à des ordres, et ne sachant quel jugement porter de l'homme qu'il avait cru coupable, qui n'avait même pas nié le crime qui lui était imputé, et qui cependant inspirait à son accusateur quelque chose de ce respect que M. Dale n'avait *jusqu'ici ressenti* que pour la vertu. Ah! s'il avait pu lire dans ce cœur sombre et orageux sur lequel il se trompait doublement!

« C'est juste, murmura Harley lorsque la porte se fut refermée; le serpent et la race du serpent. Ainsi, c'était le fils de cet homme que j'ai tiré de l'abîme du désespoir, et le fils imite sans le savoir la reconnaissance et l'honneur du père. Ha! ha! » Soudain ce rire amer s'arrêta; un éclair de joie presque céleste traversa l'orage et les ténèbres. Si Hélène payait de retour l'affection de Léonard, Harley L'Estrange était donc libre! Et à la lueur de cet éclair la figure de Violante brillait comme celle d'un ange. Mais la céleste lumière et l'angélique visage s'évanouirent brusquement, englouties dans le sombre abîme de cette âme torturée.

« Insensé! s'écria à haute voix le malheureux dans son angoisse. Insensé! Quand je serais libre, irais-je me confier encore pour être de nouveau trompé? Dans toute la fraîcheur et la gloire de ma jeunesse, je n'ai pu conquérir le cœur d'une villageoise, et lorsque, cédant à une seconde illusion, je me suis vainement efforcé de faire germer pour moi quelque affection dans le cœur de l'orpheline que j'avais arrachée à la misère, élevée, chérie, protégée, comment obtiendrais-je l'amour de cette brillante princesse que tous les damoiseaux du grand monde vont entourer de leurs hommages et de leurs adulations lorsqu'elle apparaîtra dans leurs cercles. Si je suis voué à la trahison.... quel enfer que cette seule pensée qu'une épouse puisse appuyer sa tête sur mon sein et.... Oh! horreur! horreur! Non, m'offrirait-elle sa main, je ne l'accepterais pas; m'engageât-elle sa foi, je ne croirais pas à son amour. Courage, mon âme, sois enfin sage, n'aime jamais plus; n'espère plus trouver la vérité! »

CHAPITRE XV.

moment où Harley quittait sa chambre, la douce et pâle figure
ne apparaissait dans le corridor. Elle s'avança timidement
on tuteur.
ourrais-je vous parler, dit-elle, à voix basse, je guettais votre

ley la regarda fixement; puis il la suivit sans répondre dans
nbre qu'elle venait de quitter et en referma la porte.
ıi aussi, dit-il alors, je désirais m'entretenir avec vous — mais
plus tard. Vous voulez me parler, Hélène — eh bien, parlez,
ıfant. Ah! que faites-vous là? Pourquoi ceci? Hélène s'était
illée devant lui.
Non, laissez-moi, dit-elle, résistant à la main qui voulait la
. Laissez-moi ainsi jusqu'à ce que je vous aie tout avoué, tout
ıé, et que j'aie obtenu votre pardon. Vous m'avez dit l'autre
ıe chose qui depuis n'a cessé d'être un poids sur mon cœur et
ı conscience; vous m'avez dit que je ne devais point avoir de
pour vous; que dans la position où nous étions vis-à-vis l'un
tre, ce serait vous tromper. Eh bien, j'ai eu un secret pour
mais.... ah! croyez-moi, j'ai été longtemps à m'en apercevoir
ıent. Vous m'avez honoré d'une proposition bien au-dessus de
ssance, comme de mon mérite. Vous m'avez dit qu'il était en
ıuvoir de vous consoler. Que pouvais-je vous répondre, moi qui
ɔis cent fois plus qu'une fille ne doit à son père? Et je croyais
ɔn affection était libre — qu'elle obéirait à mon devoir. Mais....
. continua Hélène en baissant davantage la tête et d'une voix
ə éteinte, je me trompais. J'ai revu celui qui avait été tout pour
ns ce monde quand ce monde était si terrible.... et alors....
'ai tremblé, mes souvenirs, mes pensées m'ont terrifiée.... Ce-
t je me suis efforcée de bannir l'idée du passé; j'ai combattu
ɔurage, avec fermeté. Oh! vous me croyez, n'est-ce pas? Et
ais vaincre, mais depuis cette parole que vous m'avez dite,
mpris que la lutte même devait vous être révélée. C'est la
re fois que nous nous trouvons ensemble, depuis que vous
parlé ainsi. Et maintenant.... je.... je l'ai vu de nouveau, et
ıe pas un mot de celle que vous avez daigné choisir pour
n'ait pu encourager l'espoir chez un autre, bien qu'ici — ici
où vous êtes, il m'ait dit adieu — et nous nous soyons séparés
ıjours, cependant, milord, en échange de votre rang, de votre
, de tant de nobles et brillantes qualités, que devrais-je vous
ɜr? Quelque chose de plus que la gratitude, l'estime, le res-

pect, du moins un cœur rempli de votre seule image. Et ceci, il n'est pas en mon pouvoir de vous le donner. Pardonnez-moi, non pas ce que je dis maintenant, mais de ne pas l'avoir dit plus tôt. Pardonnez-moi, ô mon bienfaiteur, pardonnez-moi?

— Relevez-vous, Hélène, dit Harley avec un regard moins sévère, bien que se défendant de céder à une émotion douce et sainte. Relevez-vous, et il l'attira vers la lumière. Laissez-moi voir votre visage. Il paraît sincère; ces larmes sont sûrement honnêtes. Si je ne puis être aimé, c'est la faute de ma destinée et non pas votre crime. Maintenant écoutez-moi. Si vous ne pouvez m'accorder davantage, voulez-vous du moins avoir pour moi l'obéissance qu'une pupille doit à son tuteur, une fille à son père?

— Oui, oh! oui, s'écria Hélène.

— Eh bien donc, en même temps que je vous délie de toute promesse envers moi, je réclame le droit de refuser, si bon me semble, mon consentement à la demande de.... de la personne que vous préférez. Je vous acquitte de toute fausseté, mais je me réserve de le juger. Voulez-vous me promettre de ne pas revenir, jusqu'à ce que j'aie moi-même sanctionné cette demande, sur le refus par lequel, si je vous comprends bien, vous y avez répondu tout à l'heure?

— Je vous le promets.

— Et si je viens vous dire : « Hélène, cet homme n'est pas digne « de vous,... »

— Non, non, ne me dites pas cela; je ne pourrais vous croire. »

Harley fronça le sourcil, mais reprit avec calme :

« Eh bien donc, si je vous dis : « Ne m'en demandez pas la raison, « mais je vous défends d'épouser Léonard Fairfield; » que me répondrez-vous?

— Ah! milord, si vous pouvez le consoler, faites de moi ce que vous voudrez; mais ne m'ordonnez pas de lui briser le cœur.

— Pauvre insensée! s'écria Harley avec un rire de mépris. Les cœurs ne se brisent pas dans la race dont il sort. Mais j'accepte votre promesse avec sa crédule condition. Je vous plains, Hélène. J'ai été jadis aussi faible que vous, tout homme que je suis. Peut-être un jour rirons-nous tous deux au souvenir des folies qui aujourd'hui vous font pleurer. Je ne puis vous donner d'autre consolation, car je n'en connais point. »

Il alla vers la porte, et, s'arrêtant sur le seuil : « Je vais être quelques jours sans vous voir, Hélène. Peut-être prierai-je ma mère de venir me rejoindre à Lansmere; en ce cas je vous demanderais de l'y accompagner. Pour le présent, laissez croire à tous que rien n'est changé dans votre position. Le jour peut venir où..., »

Hélène leva les yeux et le regarda à travers ses larmes.

« Où je vous déchargerai de tout devoir envers moi, continua Harley avec une sévère froideur, peut-être aussi réclamerai-je l'accomplissement de votre promesse en dépit de la condition, car le cœur de votre amant ne sera pas brisé! Adieu! »

CHAPITRE XVI.

Harley, en rentrant à Londres, rencontra Randal Leslie qui s'éloignait en toute hâte d'Eaton-Square, où il avait non-seulement reconduit M. Avenel, mais encore passé la moitié du jour dans la société de ce gentleman. Il se rendait maintenant à la Chambre, où l'on s'attendait à une communication relative à l'époque de la prochaine dissolution du Parlement.

« Milord, dit Randal, permettez-moi de vous arrêter un instant. J'ai été à Norwood et j'y ai vu notre noble ami. Il m'a naturellement confié tout ce qui s'est passé ! Comment vous exprimer ma reconnaissance ! Avec quelle habileté, quel courage, vous avez sauvé le bonheur, et peut-être l'honneur de ma fiancée !

— Votre fiancée ! Le duc de Serrano est donc disposé à tenir la promesse que vous avez été assez heureux pour obtenir du docteur Riccabocca ?

— Il confirme cette promesse, plus solennellement que jamais. Une telle magnanimité a, en effet, droit de vous surprendre.

— Non ! c'est un philosophe ; rien de sa part ne saurait m'étonner. Mais lorsque je l'ai vu, il paraissait croire qu'il vous serait difficile d'expliquer certaines circonstances.

— Rien cependant n'était plus facile. Permettez-moi de vous donner ces mêmes explications qui ont satisfait celui que la philosophie elle-même n'a fait que rendre aussi accessible à toute vérité, qu'il est clairvoyant pour tout mensonge.

— Une autre fois, s'il vous plaît, monsieur Leslie. Si le père de votre fiancée est satisfait, quel droit aurais-je de douter encore ? A propos, vous vous présentez pour Lansmere, m'a-t-on dit ; faites-moi, je vous prie, le plaisir d'établir votre quartier général au château pendant les élections. Vous accompagnerez naturellement M. Egerton ?

— Vous êtes bien bon, milord, répondit Randal surpris.

— Vous acceptez ? C'est bien, nous aurons alors tout le temps nécessaire pour les explications que vous me faites l'honneur de m'offrir ; et pour vous rendre la visite plus agréable, j'espère décider nos amis de Norwood à se réunir à nous. Au revoir. »

Et Harley continua son chemin, laissant Randal immobile d'étonnement, mais en même temps inquiet et méfiant. Que signifiait cette grande bienveillance de la part de lord L'Estrange ? Probablement rien de bon.

« Je vais peser chacun au poids de la justice, se dit intérieurement Harley — je jetterai dans la balance le poids léger de ce coquin. Violante ne peut jamais être à moi, mais je ne l'ai pas

arrachée à un Peschiera pour l'abandonner à un Randal Leslie : ha! ha! Si Audley Egerton a quelque affection humaine, c'est pour le jeune homme qu'il a élevé et protégé, tandis qu'il laissait mourir de faim l'enfant de Nora. Je puis par ce côté l'atteindre au cœur et lui faire voir que comme moi il a été un insensé d'aimer et de se confier! »

Tout en méditant ainsi, lord L'Estrange avait gagné le coin de Bruton-Street où il fut de nouveau brusquement accosté.

« Mon cher lord, permettez-moi de vous serrer la main, car Dieu sait quand je vous reverrai, et vous m'avez permis de vous aider dans une bonne action.

— Oh! Frank Hazeldean! je suis bien aise de vous rencontrer. Qui vous fait exprimer un doute aussi mélancolique quant à l'époque où nous nous reverrons?

— Je viens d'obtenir un congé. Ma santé n'est pas bonne, puis je suis un peu triste, en sorte que je vais passer quelque temps sur le continent. »

En dépit de lui-même, Harley ne put s'empêcher d'éprouver de l'intérêt et de la sympathie pour l'abattement dont témoignaient l'accent et toute la personne de Frank. « Encore une dupe de l'affection, se dit-il, comme pour s'excuser à ses propres yeux ; naturellement, c'est une dupe, car il est honnête et sincère — quant à présent du moins. » Il pressa affectueusement le bras qu'il avait involontairement passé sous le sien. Je comprends, dit-il, mon jeune ami que vous vous affligiez maintenant, mais croyez-moi, vous vous féliciterez un jour de ce qui aujourd'hui vous paraît un malheur.

« Mon cher lord....

— Je suis beaucoup plus vieux que vous, il est vrai, mais pas assez vieux cependant pour vous permettre cette formule cérémonieuse. Appelez-moi L'Estrange, je vous en prie.

— Merci, j'aimerais en vérité à pouvoir vous parler comme à un ami. Il y a une pensée qui me tourmente. C'est peut-être une sottise, mais je suis sûr que vous ne vous moquerez pas de moi. Vous avez entendu ce que m'a dit Mme di Negra. Elle m'a trompé et s'est jouée de mes sentiments, néanmoins je ne saurais oublier si tôt à quel point cette femme m'a été chère. Je ne prétends pas vous ennuyer de ma folie, mais d'après ce que j'ai compris, son frère est sur le point de perdre toute sa fortune, et dans tous les cas, c'est un fieffé coquin. Je ne puis supporter la pensée qu'elle dépende de lui — qu'elle puisse tomber dans le besoin. Après tout, il faut qu'il y ait en elle quelque bien, puisqu'elle a refusé de m'épouser par cela seul qu'elle ne m'aimait pas. Une créature mercenaire, dans de telles circonstances, n'eût pas agi ainsi.

— Vous avez raison, mais ne vous tourmentez pas de ces craintes généreuses. Mme di Nigra ne tombera pas dans le besoin, ne dépendra pas de son indigne frère. Le premier acte du duc de Serrano, lorsqu'il sera rentré en possession de ses domaines, sera d'assurer à sa cousine une pension convenable. Je m'en porte garant.

— Vous me soulagez d'un grand poids. Je voulais vous prier d'intercéder pour cela auprès de Riccabocca, du duc, veux-je dire (c'est si étrange de penser qu'il est duc!). Pour moi, hélas! je ne puis rien donner à madame di Negra. Je pourrais à la vérité vendre ma commission ; mais j'ai contracté une dette qu'il me tarde de payer et le prix même de ma commission n'y suffira pas; et puis peut-être mon père serait-il encore plus irrité contre moi si je la vendais. Eh bien, au revoir. Je partirai maintenant content, comparativement du moins. Il faut savoir supporter ses chagrins en homme!

— Je serais cependant bien aise de vous revoir avant votre départ. Je passerai chez vous. En attendant pourriez-vous me dire le numéro d'un baron Lévy qui demeure dans cette rue?

— Lévy! Oh, n'ayez pas affaire à lui, je vous le conseille, je vous en supplie! C'est le coquin le plus spécieux, le plus dangereux! Pour l'amour du ciel! écoutez mes avis et ne vous laissez pas entraîner à signer un *post-obit*.

— Rassurez-vous, je suis plus habitué à prêter de l'argent qu'à en emprunter, et quant à un *post-obit*, j'avoue que j'ai un sot préjugé contre cette sorte de transaction.

— Ne l'appelez pas sot, L'Estrange ; il vous honore. Combien je regrette de ne pas vous avoir connu plus tôt — il y a bien peu d'hommes du monde qui vous ressemblent! Randal Leslie, tout irréprochable qu'il soit en beaucoup de choses, et bien qu'il ne fasse lui-même jamais de sottises a traité mes scrupules d'absurdes. Cependant....

— Un instant; Randal Leslie, disiez-vous? Quoi! Il vous a conseillé d'emprunter sur un *post-obit*, et probablement, il a partagé l'emprunt avec vous.

— Oh, non; il n'en a pas touché un seul shilling!

— Racontez-moi cela, Frank. Peut-être, puisque, comme je le vois, Lévy est mêlé à cette affaire, vos renseignements serviront-ils à me mettre sur mes gardes dans mes relations avec ce personnage.»

Frank, sans trop savoir pourquoi, se sentait tout à fait à l'aise avec Harley; malgré son profond respect pour les talents de Randal, il avait vaguement l'idée que lord L'Estrange était au moins égal à celui-ci, et que son âge et son expérience devaient faire de lui un conseiller plus sûr et plus judicieux encore, il accorda donc volontiers la confiance qu'on lui demandait.

Il avoua à Harley ses dettes, ses relations avec Lévy, le malheureux *post-obit* qu'il s'était laissé entraîner à signer pour sauver Mme di Negra de la prison, la colère de son père, la lettre de sa mère, ses propres sentiments, mélange de honte et d'orgueil, qui l'empêchaient de témoigner un repentir qu'on pourrait croire intéressé, son désir de vendre sa commission, afin de racheter avec le prix de la vente une partie du *post-obit*, en un mot il fit une confession pleine et entière. Le nom de Randal Leslie fut naturellement mêlé à ce récit, et les adroites questions d'Harley lui en apprirent davantage sur le rôle joué par le jeune diplomate dans ces tristes affaires, que n'en savait le candide narrateur lui-même.

— Ainsi donc, dit Harley, M. Leslie vous assurait de l'affection de Mme di Negra lorsque vous-même en doutiez?

— Oui, elle l'a trompé, plus encore que moi.

— Pauvre monsieur Randal! Et cet excellent ami est votre parent, dites-vous?

— Sa grand'mère était une Hazeldean.

— Ah! Et ce même parent vous a donné à entendre que vous pourriez acquitter cette dette avec la dot de la marquise, et qu'il obtiendrait le consentement de votre père à votre mariage avec cette dame?

— Je n'aurais pas dû le croire, moi qui connaissais tous les préjugés de mon père contre les étrangers et les papistes.

— Et maintenant M. Leslie pense comme vous que vous feriez bien d'aller sur le continent et de vous en remettre à son intercession auprès du squire? Il a donc beaucoup d'influence sur M. Hazeldean?

— Mon père me compare naturellement à lui, et il est si instruit, si laborieux, si régulier dans ses habitudes, tandis que moi je ne suis qu'un vaurien....

— Et la plus grande partie des propriétés de votre père n'est pas substituée? M. Hazeldean a le droit de vous déshériter?

— Je l'ai bien mérité. J'espère qu'il le fera.

— Vous n'avez ni frères, ni sœurs, ni peut-être aucun parent plus proche que votre excellent ami M. Randal Leslie?

— Non; et c'est pour cela qu'il est si bon pour moi, sans quoi je serais la dernière personne qui lui convînt. Vous ne vous faites pas d'idée combien il a d'esprit et d'instruction, ajouta Frank d'un ton d'admiration mêlée de respect.

— Mon cher Hazeldean, voulez-vous en croire mon avis?

— Certainement; vous êtes trop bon.

— Que toute votre famille, y compris M. Leslie, vous croie parti pour le continent; mais restez tranquillement en Angleterre, et s'il vous est possible, à une journée de distance de Lansmere. Je suis obligé de m'y rendre à cause des prochaines élections. Je vous demanderai peut-être de venir m'y rejoindre. Je crois avoir trouvé le moyen de vous servir, et s'il en est ainsi vous aurez bientôt de mes nouvelles. Maintenant, dites-moi, je vous prie, le numéro du baron Lévy?

— C'est la maison devant laquelle vous voyez un cabriolet arrêté.»

Lord L'Estrange et Frank échangèrent une cordiale poignée de main, et Frank vit avec inquiétude L'Estrange disparaître sous la porte de l'usurier fashionnable.

CHAPITRE XVII.

Lord L'Estrange suivit un élégant domestique jusque dans le luxueux cabinet du baron.

Celui-ci parut extrêmement étonné lorsqu'on lui annonça une visite aussi inattendue, mais il se leva et avança un fauteuil en s'inclinant profondément. « Votre Seigneurie me fait beaucoup d'honneur, dit-il.

— Vous avez une charmante maison, dit Harley en regardant autour de lui. Voici des bronzes d'un excellent goût. Vos salons de réception doivent être des modèles pour les décorateurs.

— Votre Seigneurie condescendrait-elle à les visiter? dit Lévy surpris, mais très-flatté.

— Avec grand plaisir.

— Des lumières! cria Lévy au domestique qui répondit à son coup de sonnette. Éclairez les salons; il fait presque nuit. »

Lord L'Estrange suivit l'usurier au premier étage. Il admira tout, tentures, tableaux, draperies, porcelaines de Sèvres, et jusqu'à la forme des fauteuils et aux dessins des tapis. S'asseyant sur l'un des voluptueux sofas, il dit en souriant : « Vous êtes un homme d'esprit; rien ne sert d'être riche, si l'on ne jouit de sa richesse.

— C'est ma propre maxime, milord.

— Et c'est quelque chose aussi que d'avoir le goût de la bonne compagnie. Ces magnifiques salons, mon cher baron, tout luxueux qu'ils soient vous feraient peu d'honneur s'ils étaient remplis d'hôtes à l'extérieur vulgaire et aux manières plébéiennes. Ce n'est que dans *notre* monde qu'on peut trouver des personnes, pour ainsi dire, en harmonie avec la porcelaine de Sèvres, et ces sofas qu'on dirait envoyés de Versailles.

— J'avoue, dit Lévy, que j'ai ce que certaines gens appelleraient une faiblesse, chez un parvenu comme moi, j'ai le goût du beau monde. C'est en vérité un grand plaisir pour moi lorsque je reçois des hommes tels que Votre Seigneurie.

— Mais pourquoi vous dire parvenu? Bien que vous vous soyez contenté d'honorer le nom de Lévy, nous savons tous que vous êtes fils d'un pair anglais : enfant de l'amour, il est vrai, mais les Grâces sourient toujours aux protégés de Vénus. Pardonnez-moi ces vieilles comparaisons mythologiques, elles sont en harmonie avec ces salons *Louis XV*.

— Puisque vous me parlez de ma naissance, milord, dit Lévy en rougissant un peu, non de honte mais d'orgueil, je ne disconviens pas qu'elle n'ait eu une certaine influence sur mes goûts et sur mes habitudes. Par le fait....

— Par le fait, avouez que vous seriez bien malheureux, en dépit de toute votre fortune, si les jeunes dandys qui se pressent à vos soirées, passaient sans vous saluer dans la rue, si lorsque votre cheval de race s'arrête devant notre club, le concierge vous fermait la porte au nez, si lorsque vous allez flâner au foyer de l'Opéra, chaque dissipateur de Fop's-Alley, qui aujourd'hui n'attend qu'un trait de votre plume pour donner à ses billets doux le charme vainqueur qui lui attachera pendant un mois quelque nymphe de ballet, reculait devant le contact de votre index condescendant, avec plus de terreur que devant la tape sur l'épaule d'un recors au milieu de Pall-Mall ; — si enfin vous étiez réduit à la société des commis-voyageurs ou des capitaines parasites.

— Arrêtez, mon cher lord, s'écria Lévy en riant avec affectation ; bien qu'un tel état de choses soit impossible, la seule peinture en est effrayante. Qu'on m'interdise May-Fair ou Saint-James et je me pends dans mon cabinet.

— Et cependant, mon cher baron, tout ceci peut arriver s'il m'en prend fantaisie, et tout ceci *arrivera* à moins qu'avant que je ne quitte votre maison, vous n'acceptiez les conditions que je viens vous imposer.

— Milord ! s'écria Lévy se levant et tirant son gilet avec un mouvement nerveux ; si vous n'étiez pas sous mon toit, je....

— Trêve de fanfaronades ! Asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous. Je vais vous expliquer brièvement mes menaces, plus brièvement encore mes conditions, et il est probable que vous ne vous montrerez pas beaucoup plus prolixe dans vos réponses. Je ne puis toucher à votre fortune, mais je puis détruire les jouissances qu'elle vous procure. Refusez mes conditions, faites de moi votre ennemi et je vous déclare la guerre. J'interrogerai tous les jeunes fous que vous avez ruinés. J'apprendrai l'histoire de toutes les transactions auxquelles vous devez la fortune qu'il vous plaît de dépenser en courtisant le monde et en partageant les vices d'hommes qui.... qui vont avec ces salons *Louis XV* ! Pas une de vos friponneries ne m'échappera, depuis la première, jusqu'à votre récente connivence avec un scélérat italien pour l'enlèvement criminel d'une héritière mineure ; je proclamerai tous ces détails dans tous les clubs où vous êtes admis, dans tous ceux où vous pourriez espérer de vous glisser. Je les communiquerai à quelques hommes faisant autorité dans la presse, tel que M. Henry Norrey, par exemple ; je les ferai publier dans les journaux les plus accrédités, sous la garantie de mon nom, si bien qu'il vous faudra tacitement accepter des révélations qui vous déshonoreront à jamais, ou intenter devant les tribunaux des procès qui convertiront ces accusations en faits évidents. Vous n'êtes que toléré dans le monde — vous en serez chassé lorsqu'un homme comme moi viendra dénoncer vos friponneries. Vous feindriez en vain de rire de mes menaces, — votre pâleur témoigne de l'effroi qu'elles vous inspirent. J'ai bien rarement dans ma vie tiré avantage de mon rang et de ma position, mais je rends grâce au ciel qu'ils me donnent le pouvoir de faire respecter ma voix et triompher mes assertions.

« Maintenant, baron Lévy, vous convient-il d'aller vous pendre dans votre cabinet, ou de consentir à mes conditions, qui sont d'ailleurs très-modérées? Vous gardez le silence. Je vais vous rassurer en vous exposant ce dont il s'agit : jusqu'à ce que les élections générales qui vont avoir lieu soient terminées, vous m'obéirez à la lettre dans tout ce que j'exigerai de vous, — sans tergiversations ni scrupules. Et la première preuve d'obéissance que je vous demande, c'est une communication exacte de toutes les affaires pécuniaires de M. Audley Egerton.

— Mon client, M. Egerton, vous a-t-il autorisé à me demander cette communication?

— Au contraire, vous devrez cacher à votre client tout ce qui se sera passé entre nous.

— Vous voulez sauver de la ruine votre fidèle ami, M. Egerton, dit Lévy avec un sourire livide.

— Vous vous trompez encore, baron Lévy; si je voulais le sauver de la ruine, ce n'est probablement pas à vous que je demanderais de m'aider.

— Oh! je devine. Vous avez appris comment il....

— Ne devinez rien, mais obéissez en tout. Descendons dans votre cabinet. »

Lévy, sans dire un mot, reconduisit lord L'Estrange dans son repaire de destruction — tout brillant de *spoliara* en bois de rose, puis il dit : « Si vous voulez, milord, vous venger d'Egerton, il était inutile d'user de menaces; je hais cet homme, autant que vous pouvez le haïr. »

Harley regarda fixement l'usurier et éprouva un moment d'angoisse à la pensée de s'être abaissé jusqu'à un sentiment qu'il partageait. Néanmoins l'entrevue se termina sans doute amicalement et par des arrangements satisfaisants, car lorsque le baron reconduisit cérémonieusement lord L'Estrange jusqu'à la porte, son noble visiteur lui dit avec une affabilité marquée :

« Ainsi donc, je vous verrai à Lansmere avec M. Egerton, pour l'aider à diriger son élection. Ce sera un sacrifice de temps digne de votre amitié. Pas un pas de plus, je vous en prie. Baron, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. »

Au moment où la porte de la rue s'ouvrait pour laisser sortir lord L'Estrange, celui-ci se trouva de nouveau face à face avec Randal.

— Ah! monsieur Leslie, dit-il, vous êtes donc aussi des clients du baron? C'est un homme fort utile et fort accommodant. »

Randal balbutia : « Je viens en toute hâte de la Chambre des communes pour les affaires de M. Egerton. N'entendez-vous pas les vendeurs de journaux qui crient : Grande nouvelle, — dissolution du Parlement.

— Nous sommes prêts. Lévy lui-même consent à nous aider de ses talents C'est un garçon très-obligeant et de plus fort habile. »

Randal se rendit au cabinet de Lévy, où l'usurier s'était réfugié, et où il s'essuyait en ce moment le front avec un mouchoir parfumé;

enfoncé, l'œil hagard, il paraissait fort indifférent à ce qui concernait Rachel.

« Qu'est ceci? cria le jeune homme. Je viens pour vous apprendre le premier l'échec de Peschiera, ce fat ridicule, et je rencontre à votre porte le dernier homme que j'aurais cru y trouver, celui qui nous a tous joués, lord L'Estrange. Qui peut l'amener ici? Ah! l'intérêt qu'il prend à l'élection d'Egerton, peut-être.

— Oui, fit Lévy d'un air sombre. Je sais tout ce qui a rapport à Peschiera. Je ne puis vous parler en ce moment, il faut que je fasse mes préparatifs pour me rendre à Lansmere.

— Mais n'oubliez pas mon affaire avec Thornhill, au moins, j'aurai bientôt l'argent et d'une source plus sûre que celle de Peschiera.

— Du squire?

— Ou bien d'un riche beau-père. »

Lorsque lord L'Estrange entra dans Bond-street, il fut étourdi par les vociférations des stentors au service du *Standard*, du *Sun* et du *Globe*. « Grandes nouvelles! Dissolution du Parlement! grandes nouvelles! » Le gaz était allumé, un brouillard noir s'élevait dans les rues, se confondant avec les ombres de la nuit tombante. Les hommes paraissaient grandis par le brouillard. Les lumières des boutiques étaient rouges et lugubres. Les passants s'entretenaient avec chaleur du roi, des lords, des communes, de la « constitution en péril, » ou du « triomphe des opinions libérales, » selon leurs tendances diverses.

Entendant tout cela avec mépris, Harley sombre et isolé poursuivait son chemin. En même temps que ses passions violentes s'était réveillée en lui l'intelligence supérieure qui les rendait doublement dangereuses. Il possédait maintenant l'orgueilleuse conscience de ses puissantes facultés, mais il n'en triomphait qu'autant qu'elles pouvaient servir au but qui les avait stimulées.

« J'ai pris la place du destin, se disait-il intérieurement; je ne demande aux dieux que de rester neutres pendant que j'ourdis ma trame. Puis ensuite, semblable au destin lui-même lorsqu'il a rempli sa mission, je m'évanouirai dans l'ombre. Que je suis fatigué de ce monde des hommes! » Et toujours le cri : « Grandes nouvelles! Dissolution du Parlement, crise nationale! grandes nouvelles! » retentissait parmi la foule affairée.

CHAPITRE XVIII.

La scène se passe au château de Lansmere, vaste édifice commencé sous le règne de Charles II, agrandi et restauré sous la reine Anne, brillant intervalle dans l'histoire de nos mœurs nationales, époque

où le courtisan lui-même craignait d'être ennuyeux et où sir Fopling se dressait sur la pointe du pied pour atteindre à l'oreille d'un bel esprit; où les noms de Devonshire et de Dorset, d'Halifax et de Carteret, d'Oxford et de Bolingbroke s'unissent fraternellement à ceux de Hobbes et de Dryden, de Prior et de Bentley, d'Arbuthnot, de Gay, de Pope et de Swift; et où n'importe de quel côté on se tourne pour saluer une figure idéale de grand seigneur ou de parfait gentilhomme, on aperçoit debout auprès de lui un homme de lettres immmortel.

Les murs des salons de Lansmere étaient couverts des portraits de ceux qui ont illustré l'époque que l'Europe a nommée le siècle de Louis XIV. Un L'Estrange, qui avait vécu, non sans gloire, sous les règnes de quatre monarques anglais avait réuni les portraits de ses comtemporains les plus célèbres. En traversant ces vastes salons, ouvrant l'un dans l'autre avec toute la pompe importée de Versailles par Charles II, on se sentait en excellente compagnie.

Quels salons de nos jours, voués aux habits à queue et aux gilets blancs, offrent ce charme de noblesse et de distinction que respirent les toiles de Kneller et de Jervis, de Vivien et de Rigaud? Et en dépit de la dentelle et du brocart, et de toutes les friperies du costume artificiel, ceux qui communiquent leur charme à cette époque ont un mâle caractère de physionomie; violents ou débonnaires si vous voulez, ils ne sont jamais ni affectés ni efféminés. Pouvons-nous en dire autant des portraits de Lawrence? Voyez Marlborough, quelle délicatesse et quelle régularité de traits, et cependant quelle hardiesse tranquille, quelle sereine conviction de puissance! Ainsi dut-il apparaître à travers la fumée des canons de Ramillies ou de Bleinhem, suggérant à Addison l'image de l'ange de la guerre. Ah! voici sir Charles Sedley, le Lovelace des beaux esprits! Voyez cette forte mâchoire et ce sourcil proéminent. Ne reconnaissez-vous pas le courtisan qui dédaigna de demander une grâce au monarque avec lequel il vivait d'égal à égal, et qui étendit sa main droite pour précipiter du trône le prince qui avait fait de sa fille — une comtesse [1].

Peut-être qu'entouré depuis l'enfance de ces figures qui racontaient leur siècle, ce siècle et ces portraits n'avaient pas été sans influence sur le caractère d'Harley L'Estrange. Le caprice et l'audace, la passion des lettres et le culte du génie, le mélange de légèreté et de force, l'indolence gracieuse et la promptitude élastique de l'énergie au moment de l'action, tout cela eût pu trouver son prototype dans les vies que rappelaient ces portraits. Mais la profondeur de sentiment, la nature sérieuse qui chez Harley L'Estrange se confon-

1. Sedley était si jaloux de son indépendance qu'alors même que ses affaires étaient le plus embarrassées, il refusa tout secours pécuniaire de la part de Charles II. L'amer sarcasme avec lequel il justifia la part qu'il avait prise à la chute de Jacques II, qui après avoir corrompu sa fille l'avait faite comtesse de Dorchester, est bien connu : Puisque le roi, dit-il, a fait ma fille comtesse, le moins que je puisse faire en reconnaissance c'est de contribuer à faire la fille de Sa Majesté — reine.

daient avec les attributs communs aux hommes du siècle précédent, il les devait à lui-même et à notre siècle; *notre siècle* que nous comprenons si peu et dont cependant l'atmosphère nous teint et nous pénètre, siècle si plein d'émotions mystérieuses et profondes que nos ancêtres ne connurent jamais! Ces émotions seront-elles comprises de nos descendants?

Dans ce vaste château étaient rassemblés, comme hôtes d'Harley, plusieurs des personnages les plus importants que le cours prolongé de cette histoire a rendus familiers au lecteur. Les deux candidats du parti conservateur, Audley Egerton et Randal Leslie; et Lévy le chef des barons auxquels la société moderne accorde un droit de pillage, contre lequel se fussent jadis soulevés bourgeois et citoyen, roturier, vilain et paysan.

Le duc de Serrano retenant toujours son titre de docteur et son nom favori de Riccabocca, sa femme qui n'a pas encore les airs d'une duchesse, mais qui est vêtue de robes de soie très-épaisse, ainsi que sont, paraît-il, les duchesses à l'état de chrysalides. Violante aussi est à Lansmere, bien contre son gré, et se retirant autant que possible dans la solitude de sa chambre. La comtesse a quitté le comte pour venir recevoir les hôtes de son fils; lord Lansmere lui-même, toujours désireux d'être utile à une partie quelconque de son pays, et voulant se distraire du souci que lui cause un bourg ingrat et turbulent, est allé dans le pays de Galles s'enquérir de la condition sociale de certains troglodytes travaillant dans des mines que le comte a eu récemment le malheur d'arracher à la cour de chancellerie, après un procès qu'avait commencé son grand père. Un livre bleu publié dans la session précédente par ordre du Parlement avait spécialement cité lesdits troglodytes comme des bipèdes entièrement ignorants du soleil, et ne s'étant jamais lavé les pieds depuis le jour de leur entrée dans le monde souterrain.

Hélène Digby avait naturellement accompagné la comtesse, et lady Lansmere, jusque-là si froidement polie envers la future épouse de son fils, avait depuis son entrevue avec Harley à Kinghtsbridge témoigné à Hélène une affection presque tendre. La sévère comtesse était adoucie par la crainte; elle sentait que son influence sur Harley était détruite; elle espérait en l'influence d'Hélène, en cas de quoi? elle l'ignorait, et c'est parce que le danger était vague que son cœur tremblait; les superstitions ainsi que les soupçons sont « comme des chauves-souris qui volent à la nuit tombante. » Harley avait à la vérité tourné en ridicule la possibilité d'un duel entre lui et Audley, mais cependant lady Lansmere redoutait les violentes émotions du premier, et la fierté proverbiale du second. Instinctivement elle s'était rapprochée d'Hélène. Dans le cas où ses craintes viendraient à se justifier, quel médiateur plus persuasif, plus propre à apaiser les passions violentes que la douce fiancée de son fils?

En arrivant à Lansmere la comtesse fut cependant un peu tranquillisée, Harley l'y reçut d'une manière moins tendre et moins cordiale que de coutume, mais cependant avec affection et d'un ton calme

et naturel. Ses manières avec Egerton la rassurèrent davantage encore; elles n'étaient pas marquées par une exagération de familiarité ou d'amitié qui eût sur-le-champ excité en elle la crainte de quelque sinistre projet, elles ne trahissaient pas non plus par des sarcasmes déguisés, un ressentiment mal contenu. C'étaient les manières naturelles d'un homme ayant reçu d'un ami intime une injure qu'il est résolu à oublier par générosité, mais dont l'affection s'est beaucoup refroidie.

Harley avait un prétexte naturel pour s'éloigner d'Egerton, qui fatigué et malade, alléguait l'état de sa santé pour se dispenser des visites et des sollicitations, et passait la plus grande partie de son temps dans ses appartements, abandonnant les préparatifs de la lutte à ses amis plus actifs. Ce ne fut que lors de son arrivée à Lansmere qu'Audley apprit le nom de son principal compétiteur. Richard Avenel! le frère de Nora, sortant de son obscurité pour le combattre de front dans une lutte dont dépendait sa destinée tout entière! Egerton consterné crut voir en lui un vengeur prédestiné. Il eût voulu abandonner le champ de bataille, il en parla à Harley.

« Comment, lui dit-il, pouvez-vous supporter tous les souvenirs pénibles qu'évoque le seul nom de mon antagoniste?

— Ne m'avez-vous pas dit de lutter contre ces souvenirs, de les traiter comme des rêves maladifs? Je suis prêt à les braver. Y êtes-vous donc plus sensible que moi? »

Egerton n'osa en dire davantage; il évita au contraire toute nouvelle allusion à ce sujet. Le combat s'engagea autour de lui, et il se tint enfermé dans la solitude de son propre cœur. Il y avait là assez de luttes. Il s'échappa un soir pour se rendre au tombeau de Nora. Il y resta longtemps, dans une profonde méditation. Toute sa vie passée sembla se dresser devant lui, et lorsqu'il regagna sa chambre solitaire et s'efforça d'envisager l'avenir, il ne put encore voir que ce passé et cette tombe.

En refusant ainsi de prendre une part active à son élection, Audley avait pour excuse aux yeux de ses amis, non-seulement, sa mauvaise santé, mais encore le sentiment de sa propre dignité. On devait épargner à un homme d'État si éminent, dont les opinions étaient si connues, les services si incontestés, ces démarches personnelles auxquelles sont tenus les candidats obscurs. Et en outre, selon le bruit général, et le rapport du comité bleu, la nomination de M. Egerton n'était pas douteuse. Mais Harley et le comité bleu, tandis qu'ils traitaient Audley avec tant d'indulgence, infligeaient double tâche à Randal. Cet esprit actif trouvait ample matière pour son énergie inquiète. Randal-Leslie était impitoyablement tenu sur ses jambes du matin au soir. Il n'existe pas dans les trois royaumes de bourg plus fatigant pour un candidat que celui de Lansmere. En quittant la Grande-Rue où, selon un usage immémorial, le candidat bleu est d'abord conduit, dans le but de lui faire prendre courage pour les travaux qui l'attendent (délectable, propice, constitutionnelle Grande-Rue, dans laquelle les deux tiers au moins des électeurs, riches

boutiquiers fournisseurs du château, votent régulièrement pour « le député de milord » et lui préparent du vin et des gâteaux dans leur arrière-boutique), lorsque vous avez quitté ce boulevard du parti, des labyrinthes de ruelles et de passages s'étendent à perte de vue devant vous; nulle part de terrain plat; il faut sans cesse monter ou descendre, tantôt ce sont des pavés pointus qui vous déchirent les pieds, et au seul aspect desquels vos cors sont pris d'un tremblement prophétique; tantôt de profondes ornières dans lesquelles vous enfoncez jusqu'à la cheville, et dont l'eau bourbeuse, s'infiltrant dans vos pores, prépare les voies aux rhumes, catarrhes, maux de gorge, bronchites, etc., etc. De noirs égouts et des ruisseaux achérontiens obstruent le devant des maisons, qu'ils remplissent de leurs effluves à tel point que, tandis que d'une main vous serrez la patte crasseuse de l'électeur, de l'autre vous cherchez instinctivement à préserver du typhus et du choléra votre nez offusqué. En ce temps-là on n'avait point encore entendu parler de réforme sanitaire, et quand bien même, si l'on en juge par la lenteur des progrès de ladite réforme, égouts et ruisseaux n'eussent pas été en beaucoup meilleur état. La profonde diplomatie de Randal, son art de tromper, et pour emprunter l'expression de Dick Avenel, de « blaguer » les gens instruits et bien élevés, son éloquence était complétement perdue sur des esprits insensibles aux intérêts soit de l'État soit de l'Église, à la réforme ou à la liberté. Autant eût valu pour Randal Leslie essayer de tuer un rhinocéros avec une canonnière chargée de pois chiches, que de prétendre captiver un *Scot-and-lot* électeur avec de si frivoles arguments. Le jeune homme jusque-là si convaincu « que la science c'est le pouvoir, » fut pris d'un violent dégoût. L'ignorance déjouait ici tous ses arguments. Lorsqu'il tombait par hasard sur un homme ayant quelque instruction, Randal était à peu près sûr de lui escamoter son vote.

Néanmoins Randal-Leslie allait, venait et discourait avec la plus louable persévérance. Les membres du comité bleu le reconnaissaient pour un excellent solliciteur; ils se prirent même pour lui d'une certaine affection mêlée de pitié, car, bien que certains de la nomination d'Egerton, ils regardaient celle de Randal comme parfaitement impossible. Il était là simplement pour empêcher les doubles votes de se porter de l'autre côté, pour servir son patron, donner les poignées de mains, et respirer les odeurs que l'ex-ministre était trop grand personnage pour donner et pour respirer. Mais en réalité aucun membre du comité bleu n'était instruit du résultat probable des élections. Harley, qui recevait les rapports de chaque jour, ne les communiquait à personne, si ce n'est peut-être au baron Lévy, comme au conseiller confidentiel, sinon précisément légal d'Egerton; car le millionnaire avait depuis longtemps renoncé à toute profession avouée. Randal, cependant, s'aperçut en habile observateur, que lui-même était beaucoup plus fort que ne le croyait le comité. Et à son extrême surprise, il devait cette force aux démarches incessantes de lord L'Estrange en sa faveur; car, bien que

Harley, après le premier jour où il s'était officiellement montré dans la Grande-Rue, ne patronnât pas ouvertement Randal, cependant lorsque les rapports lui arrivaient et qu'il y voyait les noms d'électeurs qui donnaient un vote à Egerton et refusaient l'autre à Randal, il disait à celui-ci déjà à demi mort de fatigue : « Échappez-vous avec moi dès que le dîner sera fini, avant de faire votre tournée dans les cabarets; il y a quelques électeurs qu'il faut que nous décidions ce soir à voter pour vous. » Et presque toujours quelques mots bienveillants de l'héritier des baronnies de Lansmere, décidaient les électeurs dont Randal, leur eût-il prouvé clair comme le jour que le salut de l'Angleterre dépendait de sa nomination, n'aurait jamais obtenu autre chose qu'un : « Eh bien! je verrons ça, quand le jour sera venu! » Là ne se bornait pas la protection accordée par Harley au jeune candidat. S'il était tout à fait clair qu'un électeur ne pouvait donner qu'un vote aux bleus, ayant promis l'autre aux jaunes, L'Estrange, disait : « Eh bien ! donnez-le à M. Leslie ! » Et sa requête était d'autant plus volontiers obéie que les bleus considéraient la nomination d'Egerton comme assurée, et que les jaunes la croyaient seule à craindre.

En sorte que Randal, qui tenait une petite comptabilité particulière, se convainquit de plus en plus que ses chances étaient supérieures à celles d'Egerton, indépendamment même de l'aide furtif qu'il attendait d'Avenel, et il ne s'expliquait les efforts d'Harley en sa faveur, qu'en supposant que celui-ci, novice en fait d'élections et trompé par le comité bleu, croyait Egerton parfaitement en sûreté, et cherchait pour l'honneur des Lansmere, à assurer les deux siéges à son parti.

Les occupations de Randal au dehors lui ôtaient donc toute occasion de faire sa cour, et si par hasard il trouvait un moment pour se glisser près de sa fiancée, Harley ne manquait pas de l'envoyer aussitôt relancer un électeur indécis, ou haranguer un cabaret.

Leslie était trop sagace pour ne pas avoir pénétré la tactique d'Harley. Mais les manières de lord L'Estrange envers Violante ressemblaient si peu à celles d'un amant jaloux, et il avait été si nettement informé de l'engagement qui liait la jeune fille à Randal, que celui-ci renonça aux soupçons qu'il avait d'abord conçus, quant à la rivalité d'Harley. Il fut bientôt amené à croire que lord L'Estrange avait un motif plus désintéressé, et moins formidable, pour s'opposer ainsi à toutes les occasions qu'il avait de faire sa cour à l'héritière.

« Monsieur Leslie, lui dit un jour, lord L'Estrange, le duc m'a confié la répugnance qu'éprouve sa fille à ratifier la promesse qu'il vous a faite, et connaissant le vif intérêt que je porte à Violante, tant à cause de lui, qu'à cause d'elle, pensant aussi que les quelques services que je leur ai rendus peuvent me donner quelque influence sur sa fille, il m'a même prié de lui dire un mot en votre faveur.

— Oh ! si vous le vouliez ! dit Randal, surpris.

— Il faut que vous me mettiez en état de le faire. Vous avez bien voulu m'offrir de me communiquer les explications que vous avez

données au duc, et qui l'ont décidé à renouveler ou à confirmer sa promesse. Si ces explications me paraissent aussi satisfaisantes qu'à lui, je regarderai le duc comme tenu de remplir son engagement, et je suis convaincu qu'en ce cas, sa fille ne sera pas inflexible. Mais, jusqu'à ce que j'aie reçu ces explications, mon amitié pour le père et l'intérêt que je porte à la fille ne me permettent pas de plaider une cause, qui, du reste, n'a pour le moment, rien à craindre d'un retard.

— Permettez que je vous donne sur-le-champ ces explications.

— Non, monsieur Leslie, je ne puis maintenant m'occuper que des élections. Dès qu'elles seront terminées, soyez sûr que je vous procurerai amplement l'occasion de dissiper les doutes qu'ont pu faire naître votre intimité avec le comte de Peschiera et la marquise di Negra. A propos des élections, voici une liste d'électeurs qu'il faut que vous voyiez sur-le-champ dans la ruelle au Poisson. Il n'y a pas un moment à perdre. »

Pendant ce temps, Richard Avenel et Léonard Fairfield s'étaient installés dans l'hôtel approprié aux candidats jaunes; et la brigue de ce côté était menée avec toute la vigueur qu'on pouvait attendre d'opérations dirigées par Richard Avenel et appuyées par le sentiment populaire.

Les partis rivaux se rencontraient parfois au milieu des rues et des passages, dans toute leur pompe guerrière, bannières déployées, tambours au champ (car dans ce bon vieux temps les drapeaux et les couleurs étaient des preuves essentielles de l'esprit politique et d'indispensables *item* des mémoires d'un candidat). Lorsqu'on se rencontrait ainsi, les chefs respectifs échangeaient de loin des saluts froids et hautains; mais Randal s'arrangeait toujours de façon à passer tout près d'Avenel, et voyait avec satisfaction le sourire d'intelligence par lequel ce gentleman semblait lui dire : « Tout ira bien malgré cette satanée blague. »

Mais lorsque les deux partis furent complétement entrés en lice, aux sollicitations particulières vinrent s'ajouter les tournois oratoires.

Les candidats durent, chaque soir, après leurs visites de la journée, haranguer la foule dans des boîtes de bois, suspendues aux fenêtres de leurs hôtels respectifs, et assez semblables à celles dont on se sert pour l'exhibition des bêtes féroces. Il leur fallut aussi parler aux assemblées de comités, aux assemblées d'électeurs principaux; parler, la nuit venue, dans des cabarets enthousiastes, et faire appel aux sentiments d'une population éclairée, au milieu de nuages de fumée, et à demi suffoqués par l'odeur de la bière.

L'indisposition d'Egerton lui épargna l'agitation des discours, aussi bien que la fatigue de briguer les suffrages. L'habile homme d'État avait résolu de borner l'usage de ses talents à l'exposition concise, mais claire et concluante, de ses vues sur les principales questions politiques à l'ordre du jour, qu'il avait faite le lendemain de son arrivée à Lansmere, à une assemblée de son comité général, dans

la grande salle de son hôtel, et qui alors avait été imprimée et répandue parmi les électeurs.

Randal, bien qu'il s'exprimât avec plus de facilité et de sang-froid que ne le font généralement les orateurs à leur début, produisait peu l'effet dans les réunions populaires, car, on n'agit sur ces sortes l'assemblées que par le cœur, et celui de Randal était, comme nous avons, des plus petits. S'il se tenait à son propre niveau, il se montrait si subtil et si raffiné qu'il n'était pas compris; s'il tombait dans a fatale erreur, commune à plus d'un orateur, de vouloir s'abaisser u niveau intellectuel de ses auditeurs, il se montrait alors laborieusement stupide. Aucun homme ne parle trop bien pour la foule, de même qu'aucun homme n'écrit trop bien pour le théâtre, mais dans l'un ni l'autre cas il ne doit se livrer aux figures de rhétorique, ni diviser en périodes d'arides et secs raisonnements. C'est aux émotions ou aux caprices de la foule que doit s'adresser l'orateur populaire; son regard doit s'illuminer de sentiments généreux, ou ses lèvres sourire à des saillies animées.

La voix de Randal aussi, quoique flexible et persuasive dans la conversation particulière, était grêle et fausse lorsqu'il en forçait le volume pour être entendu d'une nombreuse assemblée. La duplicité de sa nature semblait percer lorsqu'il élevait cette voix exercée à la perfidie. Les hommes comme Randal peuvent arriver à être d'habiles, d'admirables avocats spéciaux, mais il leur est aussi impossible de devenir orateurs que de devenir poëtes. Il leur faut des auditeurs instruits, et plus le nombre de ceux-ci sera limité, c'est-à-dire plus le cerveau dominera l'action du cœur, plus ils seront goûtés.

Dick Avenel se montrait généralement bref et énergique dans ses discours. Il avait deux ou trois thèmes favoris d'un effet infaillible. Il était un concitoyen, le fils de ses œuvres, il voulait affranchir sa ville natale de l'usurpation aristocratique, c'était la cause des électeurs, non pas la sienne qu'il plaidait, etc. Il disait peu de chose contre Randal; c'était pitié de voir un jeune homme de talent lier son avenir à deux aunes de ruban rouge fané; il ferait mieux de prendre en main la solide corde que le peuple, en compassion de sa jeunesse, était encore disposé à lui tendre pour l'empêcher de sombrer, etc., etc. Mais quant à Audley Egerton, le gentleman qui ne voulait pas se montrer, qui avait peur de se trouver en face des électeurs, qui ne pouvait parler que dans une assemblée tenue à huis clos, accoutumé comme il l'avait été toute sa vie à d'obscurs et coupables tripotages, etc. Dick une fois lancé sur ce sujet prononçait de véritables philippiques. Léonard, au contraire, n'attaquait jamais l'ami d'Harley, M. Egerton, mais il était sans pitié contre celui qui avait escamoté la réputation de Burley et que d'ailleurs il savait qu'Harley méprisait comme lui cordialement. Et Randal, bien que débordant de colère, n'osait prendre sa revanche, dans la crainte d'offenser l'oncle de Léonard. Les discours de ce dernier étaient infiniment plus goûtés de la foule que ceux des deux autres candidats. Bien que son tempérament fût celui de l'écrivain plus que celui de l'orateur,

bien qu'il abhorrât cette exhibition théâtrale de soi-même qui rend ce qu'on appelle le débit plus important que les idées, bien qu'il s'intéressât médiocrement aux discussions des partis politiques et que son cœur fût en ce moment à mille lieues des bleus et des jaunes de Lansmere, cependant, une fois contraint d'agir, il anima ses discours de l'éloquence naturelle à sa conversation. Un sang bouillant coulait dans ses veines; son aversion pour Randal aiguisa ses railleries et enflamma ses arguments d'invectives passionnées. Il ne voyait d'ailleurs d'autre motif à la requête d'Harley que le désir qu'avait celui-ci de faire échouer l'homme que, tous deux, ils regardaient comme un imposteur. Quelques mots échappés à Avenel, confirmèrent Léonard dans cette idée, en lui donnant à penser que s'il ne s'était pas présenté, son oncle eût usé de toute son influence en faveur de Randal et contre Egerton. Léonard dut renoncer à raisonner avec la haine d'Avenel pour l'ancien ministre, et, d'autre part, ni caresses ni menaces ne purent obtenir du jeune homme d'abandonner la guerre qu'il faisait à Randal, pour livrer assaut à l'homme qu'il savait être aimé d'Harley « comme un frère. »

Dick, de son côté, gardait le livre de *canvass* des jaunes tout aussi secret qu'Harley faisait de celui des bleus, et, malgré quelques accès d'humeur, se donnait pour Léonard les mêmes peines qu'*Harley* pour Randal. Il restait néanmoins un corps compacte de cent cinquante électeurs, pour la plupart francs-tenanciers, dont ni l'un ni l'autre parti n'avait pu obtenir aucune promesse. Voteraient-ils pour les bleus? voteraient-ils pour les jaunes? Personne ne pouvait rien présager à cet égard; ils déclaraient seulement qu'ils voteraient tous du même côté. Les émissaires secrets de Dick tournaient nuit et jour autour de cette phalange. Cent cinquante votants! L'élection était entre leurs mains! Jamais mains ne furent plus cordialement serrées, retenues si longtemps et si affectueusement! Mais les votes n'en tenaient pas moins après les mains aussi solidement que s'ils eussent fait parti de leur peau, ou de leur crasse, ce qui était à peu près identique.

CHAPITRE XIX.

Lorsqu'Audley se réunissait, le soir, aux hôtes de Lansmere, tandis qu'Harley était enfermé avec Lévy et le comité bleu, et que Randal faisait le tour des cabarets, la personne avec qui il causait le plus habituellement était Violante. En dépit de sa tristesse, il avait été frappé en la voyant, moins de sa beauté extraordinaire que d'un je ne sais quoi dans l'expression de sa physionomie qui, malgré la différence du teint et des traits, lui rappelait Nora; et lorsqu'en faisant

l'éloge d'Harley il eut conquis l'attention et la bienveillance de la jeune Italienne, il découvrit que cette ressemblance venait d'une certaine similitude de caractère entre les deux femmes : c'était le même contraste de pensées élevées et d'innocence presque enfantine, la même vivacité d'enthousiasme, la même exubérance d'imagination et de sentiment. La ressemblance des âmes se trahit dans les regards. D'un autre côté, la société qu'Harley recherchait le plus volontiers dans ses rares moments de loisir, c'était celle d'Hélène Digby. Un jour Audley Egerton, debout près de la fenêtre du salon appropriée à son usage, les vit tous deux traverser le parc en causant ensemble. « Plaise à Dieu qu'elle le dédommage du passé ! murmura Audley, qui les croyait encore fiancés ; mais combien j'eusse préféré que ce fût Violante ! J'aurais alors été certain que l'avenir le consolerait du passé, et j'aurais eu le courage de lui tout avouer ; lorsqu'hier soir je parlais de ce qu'Harley devrait être pour l'Angleterre, combien le sourire et le regard de Violante ressemblaient à ceux de Nora, lorsque jadis celle-ci m'écoutait, avec une radieuse sympathie exprimer les espérances de ma jeune ambition. » Il se détourna en poussant un soupir et se mit résolûment à lire la volumineuse correspondance qui couvrait son bureau, puis ensuite à y répondre ; car la rentrée d'Audley au Parlement étant regardée par son parti comme une chose certaine, on lui communiquait les craintes et les espérances de la nombreuse et influente section dont les membres le regardaient comme leur chef futur, et qui, dans ces élections (sans précédent quant au nombre d'hommes distingués qu'elles devaient exclure du Parlement, et à la quantité d'hommes nouveaux qu'elles y firent entrer), fondaient leur espoir de rentrer au pouvoir uniquement sur la certitude avec laquelle Egerton prédisait une réaction de cette opinion publique qu'il avait jusqu'ici si parfaitement jugée ; puis l'on voyait maintenant trop clairement que ses conseils, suivis à temps, eussent réussi à sauver l'existence et la popularité d'une administration dont les membres les plus distingués osaient à peine paraître sur les *hustings*.

Lord L'Estrange conduisit sa jeune compagne vers le milieu du parc, sur une colline au sommet de laquelle on avait bâti un pavillon circulaire, d'où l'on dominait tout le pays d'alentour. Ils marchèrent en silence jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le sommet de la colline ; ils s'arrêtèrent alors et Harley dit : « Hélène, vous savez que Léonard est dans la ville, bien que je ne puisse le recevoir au château, puisqu'il est le rival de mes hôtes Egerton et Leslie?

HÉLÈNE. Cela me paraît bien étrange. Comment Léonard a-t-il pu faire quelque chose qui vous soit hostile?

HARLEY. Son hostilité envers moi lui nuirait-elle donc dans votre esprit? S'il sait que je suis son rival, cette rivalité n'implique-t-elle pas la haine?

HÉLÈNE. Oh ! milord, comment pouvez-vous parler ainsi? Vous, être haï ! et par Léonard Fairfield !

HARLEY. Vous éludez ma question. Je vous demande si sa haine ou son hostilité contre moi modifierait vos sentiments envers lui.

HÉLÈNE (baissant les yeux). Je ne pourrai jamais y croire.

HARLEY. Pourquoi?

HÉLÈNE. Parce que ce serait si indigne de lui!

HARLEY. Pauvre enfant! vous avez les illusions de votre âge. Vous colorez un nuage de toutes les teintes de l'arc-en ciel, et vous refusez de croire qu'il emprunte sa gloire au soleil de votre imagination. Mais en ceci du moins, vous ne vous trompez pas, Léonard n'agit que d'après mes désirs, et même, à ce que je crois, contre sa volonté. Il est dépourvu de la plus noble passion de l'homme, il n'a pas d'ambition.

HÉLÈNE. Lui, pas d'ambition!

HARLEY. C'est la vanité qui excite le poëte au travail, si toutefois l'on peut appeler travail la capricieuse poursuite qu'il fait de ses propres chimères. L'ambition est une passion plus mâle. »

Hélène secoua doucement la tête, mais ne répondit pas.

HARLEY. Si je prononce un mot qui combatte vos illusions, vous secouez la tête et vous êtes incrédule. Écoutez un instant mes conseils, les derniers peut-être dont je vous fatiguerai jamais; levez les yeux; regardez autour de vous. Aussi loin que la vue peut atteindre, bien au delà même de la ligne que trace l'horizon, s'étendent les terres qui seront mon héritage. En face de vous est la maison dans laquelle mes ancêtres, pendant plusieurs générations, ont vécu avec honneur et sont morts regrettés. Tout cela, selon le cours de la nature, aurait pu vous appartenir, si vous n'aviez pas rejeté mes propositions. Je vous ai offert sinon ce qu'on est convenu d'appeler amour, au moins une estime sincère et une affection durable. Vous n'avez pas été élevée, je le sais, dans la basse idolâtrie des avantages mondains; mais le cœur le plus romanesque ne saurait mépriser le pouvoir d'être utile, et celle qui partagera ma fortune en pourra disposer de façon à réparer les torts de mon indolence. D'un autre côté, en admettant même qu'aucun obstacle ne s'oppose à votre préférence pour Léonard, que vous apporte ce choix? sa famille est commune et sans éducation; il n'a d'autre revenu que celui qu'il tire de travaux précaires; la plus vulgaire des inquiétudes, celle du pain pour le lendemain, se mêlera forcément à votre roman et dépouillera votre âme de toute poésie. Vous croyez que son affection vous consolera de tout sacrifice? Folie! Les poëtes n'aiment qu'une vision, qu'un fantôme, qu'ils appellent leur idéal. Ils croient un moment avoir trouvé cet idéal dans Chloé, Philis, ou Hélène. — Mais bast! la première fois que vous viendrez trouver le poëte le mémoire du boulanger à la main, que deviendra l'idole? J'ai connu quelqu'un de plus brillant que Léonard, de plus richement doué par la nature, c'était une femme, elle vit un homme froid et dur comme la pierre qui est à vos pieds, un homme au cœur vide et ambitieux, elle fit de lui son idole; son imagination le para de tous les dons que l'histoire attribue à César, la mythologie à Apollon; — elle fut pour lui le jouet d'une heure; elle mourut, et avant que l'année fût écoulée il avait fait un mariage d'argent! Moi-même, alors que j'avais

à peine votre âge, j'ai aimé, et un ange même m'eût-il averti, j'eusse été comme vous incrédule. Peu importe comment finit cet amour, mais enfin, sans ce triste rêve, j'eusse vécu et agi comme les hommes de mon rang, j'eusse fait un mariage raisonnable, et je serais aujourd'hui utile et heureux. Réfléchissez donc. Me préférerez-vous Léonard Fairfield? Pour la dernière fois, je vous offre le choix, moi et toute la substance de la vie réelle, Léonard Fairfield et les ombres d'un rêve passager. Parlez! Vous hésitez. Prenez le temps de vous décider.

HÉLÈNE. Ah! milord, vous qui avez su ce que c'est que d'aimer, pouvez-vous douter de ma réponse? Pouvez-vous penser que je serais assez basse, assez ingrate pour accepter de vous ce que vous nommez la substance de la vie réelle, tandis que mon cœur serait loin de vous, fidèle à ce que vous appelez un rêve?

HARLEY. Mais ne pouvez-vous secouer ce rêve?

HÉLÈNE (rougissant jusqu'aux tempes). J'ai eu tort de l'appeler un rêve; c'est pour moi la seule réalité véritable.

HARLEY (lui prenant la main et la baisant avec respect). Hélène, vous êtes un noble cœur et c'est en vain que je vous ai tentée. Je regrette votre choix, mais je cesse de m'y opposer; je le regrette, bien que je ne doive pas être témoin de votre désappointement. Une fois la femme de Léonard, je ne vous verrai plus.

HÉLÈNE. Oh! non, ne dites pas cela. Pourquoi? Comment?

HARLEY (fronçant le sourcil). Il est l'enfant de la honte et de la trahison. Son père est mon ennemi et ma haine s'étend jusqu'au fils. Et lui aussi, il me dérobe.... mais les plaintes sont inutiles. Encore quelques jours, et vous devrez ne penser à moi que comme à quelqu'un qui renonce au droit de contrôler vos actions et qui est étranger à votre sort futur. Bast! séchez vos larmes. Tant que vous aimerez Léonard et que vous m'estimerez, vous devrez vous réjouir que nos chemins n'aient pas à se croiser.

Et il marcha en avant avec impatience; mais Hélène, inquiète et étonnée, le suivit, elle lui prit timidement le bras et s'efforça de l'adoucir. Elle sentait qu'il était injuste envers Léonard; qu'il ignorait que celui-ci avait sur-le-champ renoncé à elle en apprenant à qui elle était fiancée. Elle domina sa timidité et voulut s'expliquer, mais à peine avait-elle bégayé quelques mots qu'Harley, qui n'avait contenu qu'avec effort les émotions qui l'agitaient, la quitta brusquement et s'enfonça dans les taillis, où il disparut bientôt à ses yeux.

Tandis qu'avait lieu cette conversation entre Harley et sa pupille, le soi-disant Riccabocca et Violante se promenaient lentement dans le parc. Le philosophe, que distinguaient toujours le parapluie rouge et la pipe accoutumée, se dirigea instinctivement vers la partie la plus soleilleuse du jardin, regardant souvent en silence et avec tendresse le visage triste et abattu de Violante; à chaque coup d'œil sortait de la pipe un nuage plus épais, obéissant à un soupir plus profond.

A la fin, arrivé à un endroit exposé au midi, sur lequel semblaient

réunis tous les pâles rayons du soleil de novembre, protégé contre le vent du nord par un mur élevé, contre la bise de l'est par un épais bosquet d'arbres, Riccabocca s'arrêta et s'assit.

« Ma fille, dit-il, attirant près de lui Violante, ma fille, vois comme ceux qui se tournent vers le midi parviennent encore à trouver le côté brillant du paysage! Dans toutes les saisons de la vie, combien le froid ou la chaleur dépendent de l'aspect que nous choisissons. Assieds-toi et raisonnons. »

Violante s'assit passivement, serrant la main de son père entre les siennes. Raisonner, ce mot sonne tristement aux oreilles de ceux que domine le sentiment!

« Tu redoutes, reprit Riccabocca, non-seulement les hommages, mais jusqu'à la présence de celui en qui l'honneur m'oblige à voir ton futur époux. »

Violante retira ses mains et s'en couvrit le visage en frémissant.

« Mais, continua Riccabocca avec un peu d'humeur, ce n'est pas là écouter la raison. Je pourrais repousser la demande de M. *Leslie*, parce que ni son rang ni sa fortune ne lui donnent le droit de prétendre à la main d'une fille de ma maison; chacun trouverait cela raisonnable de la part d'un père; excepté, ajouta le pauvre philosophe, s'efforçant de paraître gai et appelant un proverbe à *son aide*, excepté ceux qui se rappelleraient la parole du sage : *Casa fi figlio quando vuoi et la figlia quando puoi*. Pour parler sérieusement, si je me montre indulgent quant à ce qui manque à M. Leslie, te sied-il d'être plus sévère? Ce qui chez moi serait de la raison, est chez toi tout autre chose. M. Leslie est jeune, d'un physique agréable, il a l'air distingué, il t'aime passionnément, et il l'a prouvé en risquant pour toi sa vie contre cet infâme Peschiera (je veux dire qu'il l'aurait risquée si Peschiera n'eût été embarqué la veille). Si donc tu consens à écouter la raison, que peut celle-ci trouver à redire chez M. Leslie?

— Mon père, je le déteste.

— *Cospetto!* fit Riccabocca avec impatience, tu n'as aucune raison de le détester. Si tu en avais, mon enfant, je serais le dernier à te contrarier. Comment peux-tu savoir toi-même ce que tu penses à ce sujet? Ce n'est pas comme si tu en avais vu d'autres. C'est le seul homme de ton âge que tu connaisses, si l'on en excepte Léonard Fairfield, qui, je l'avoue, est plus bel homme que M. Leslie et lui est supérieur par l'imagination, mais en qui, cependant, tu dois naturellement toujours voir le garçon qui travaillait dans notre jardin. Ah! il y a encore Frank Hazeldean, c'est vrai; un charmant garçon! mais tu connais l'objet de son affection. En un mot, dit le sage se résumant d'un ton dogmatique, je ne vois personne que même par caprice tu puisses préférer à M. Leslie; et pour une jeune fille qui n'en a pas d'autre en tête, détester un jeune homme bien fait et spirituel, c'est une absurdité : *Chi lascia il poco per aver l'assai, nè l'uno, nè l'altro avera mai.* Ce qui peut se paraphraser ainsi : la jeune fille qui refuse un mortel dans l'espoir d'obtenir un ange,

perdra l'un et ne trouvera jamais l'autre. Et maintenant, après avoir vu que le côté sombre de la question est contraire à la raison, examinons-en le côté brillant. D'abord....

— Oh! mon père! mon père! s'écria Violante avec passion, vous qui me consoliez autrefois de tous mes chagrins d'enfant, ne me parlez pas avec cette froide légèreté. Voyez, j'appuie ma tête sur votre poitrine, je vous entoure de mes bras, et maintenant aurez-vous bien le cœur d'exiger que je sois toute ma vie malheureuse?

— Ma fille! mon enfant! ne sois pas si opiniâtre. Combats du moins des préventions que tu ne saurais justifier. Violante, ma chérie, ceci est sérieux. Je dois cesser d'être ici le père tendre et trop faible dont tu fais tout ce que tu veux. Ici, je suis le duc de Serrano, car mon honneur et ma parole sont engagés. Alors que je n'étais qu'un malheureux exilé, sans espoir de rappel, tremblant comme un poltron à la pensée des ruses de Peschiera, avide de tous les moyens de te sauver des piéges que je redoutais, j'ai moi-même offert ta main à Randal, je la lui ai offerte, promise, solennellement engagée; et maintenant que ma fortune semble assurée, que mon rang me sera probablement rendu, que mon ennemi est écrasé et que mes craintes sont calmées, j'irais lui refuser ce que je lui ai moi-même offert? Ce n'est pas le gentilhomme, c'est le parvenu qui une fois riche, oublie ceux qui ont été les amis de sa pauvreté. Me siérait-il de donner cette misérable excuse, à coup sûr bien nouvelle dans la bouche d'un prince italien, que je ne puis obtenir l'obéissance de ma fille? M'exposerai-je à cette mortifiante réponse : « Duc de Ser-« rano, vous aviez obtenu cette obéissance alors qu'exilé, pauvre et per-« sécuté, vous m'offrîtes une fiancée sans dot! » Mon enfant, ma bien-aimée Violante, fille d'ancêtres dont l'honneur est toujours demeuré sans tache, je t'adjure de tenir la parole de ton père!

— Mon père, faut-il donc qu'il en soit ainsi? Le refuge du couvent ne m'est-il pas même laissé? Oh! ne me regardez pas si froidement; si vous pouviez seulement lire dans mon cœur! Et je suis si sûre que vous vous repentirez un jour, si sûre que cet homme n'est pas ce que vous le croyez. Je le soupçonne si fort d'avoir joué un rôle secret et perfide.

— Oh! fit Riccabocca, Harley l'a mis cela en tête.

— Non; mais Harley, lord L'Estrange n'est-il pas parmi ceux dont vous avez lieu d'estimer l'opinion? Et s'il soupçonne M. Leslie?

— Qu'il justifie ses soupçons par des preuves de nature à dégager ma parole, et je partagerai ta joie. Je le lui ai dit. Je l'ai invité à motiver ses soupçons, il m'a remis à plus tard. Cela lui est impossible, ajouta Riccabocca avec découragement; Randal m'a déjà parfaitement expliqué ce qui a paru équivoque à Harley. Violante, l'honneur de mon nom est entre tes mains. Sacrifie-le si tu veux; je n'ai pas la force de te contraindre, et je ne saurais descendre à la prière. Noblesse oblige. En reprenant les droits de ta naissance, tu as repris les devoirs qu'elle impose. Qu'ils décident donc entre un vain caprice et les remontrances solennelles de ton père! »

Et avec un aspect sévère que démentait intérieurement son cœur, l'exilé, se dégageant des bras de sa fille, s'éloigna.

Violante s'arrêta un instant ; elle frissonna, jeta un regard autour d'elle comme pour dire adieu à toute joie, à toute espérance, à toute paix ici-bas, et rejoignant son père d'un pas ferme, elle lui dit : « Je n'ai jamais été rebelle, mon père, je vous suppliais seulement. Vos paroles sont ma loi maintenant comme toujours, et quoi qu'il arrive, vous n'entendrez plus de moi ni une plainte ni un murmure. Pauvre père! vous souffrirez plus que moi. Embrassez-moi. »

Une heure plus tard, vers la chute du jour, Harley rentrant de la promenade solitaire qui avait suivi sa conversation avec Hélène, rencontra sur la terrasse du château lady Lansmere au bras d'Egerton.

Harley avait enfoncé son chapeau sur son front, et ses yeux regardaient la terre, en sorte qu'il n'avait pas aperçu le groupe dont il approchait ; ce fut la voix d'Egerton qui le tira de sa rêverie.

« Mon cher Harley, dit l'ex-ministre avec un faible sourire, je ne vous laisserai pas passer ainsi, maintenant que les élections vous laissent un moment de répit ; bien que nous vivions sous le même toit, je vous vois si rarement, Harley ! »

Lord L'Estrange jeta vers sa mère un rapide coup d'œil, comme pour lui dire :

« Vous voici appuyée au bras d'Audley ; avez-vous tenu votre promesse? »

Le regard qu'il rencontra le rassura à ce sujet.

« C'est vrai, dit-il à Egerton ; mais vous qui savez si bien que lorsqu'on est une fois occupé des affaires politiques, on ne songe plus aux liens de la vie privée, vous m'excuserez. Cette élection est si importante !

— Et vous, monsieur Egerton, qui y êtes le plus intéressé, dit la comtesse, vous semblez le seul indifférent au succès.

— Mais, cependant, vous ne l'êtes pas, indifférent? dit vivement lord L'Estrange.

— Non, certes ; comment pourrais-je l'être lorsque tout mon avenir politique en dépend?

— Voici votre protégé et aussi votre conseiller confidentiel, le baron Lévy, dit Harley. Il a accompagné Randal toute la journée, tant il est désireux de s'assurer que ce jeune homme ne triche pas et ne s'occupe pas de ses intérêts aux dépens des vôtres. Cela vous surprendrait-il?

— Vous êtes trop sévère pour Randal. Il est ambitieux, intéressé, c'est vrai, et n'a pas de surplus d'affection dans le cœur....

— Est-ce de Randal que vous parlez?

— Oui, fit Egerton avec un faible sourire ; vous voyez que je ne le flatte pas ; mais il est né gentilhomme, et comme tel il est incapable de descendre à une bassesse. Après tout, il ne peut s'élever qu'avec moi. Son intelligence même doit l'en convaincre. Mais encore une fois, je vous le répète, ne cherchez pas à lui nuire auprès de moi ;

'aurais tendrement aimé un fils, je n'en ai point, et Randal est pour moi une sorte de fils. Il continuera après moi mes opinions, mes vues, mes projets. »

Et Audley se tourna affectueusement vers Randal.

« Eh bien, Leslie, quelles nouvelles du *canvass* ?

— C'est Lévy qui a le livre, monsieur. Je crois que nous avons gagné dix votes pour vous, et peut-être sept pour moi.

— Permettez que je vous débarrasse de votre livre, baron, » dit Harley.

Au même moment Riccabocca et Violante regagnaient silencieusement la maison. L'Italien aperçut Randal et lui fit signe de les rejoindre. Le jeune prétendant jeta un regard craintif sur Harley, puis s'élança joyeusement vers Violante. Mais à peine Harley, surpris de la disparition de Randal, en eut-il aperçu la cause, qu'il abandonna avec la même promptitude la conversation à voix basse qu'il avait commencée avec Lévy, et allant retrouver Randal, il lui mit la main sur l'épaule en s'écriant : « Je vous demande mille pardons à tous trois ! mais je ne saurais permettre cette perte de temps, monsieur Leslie. Vous avez encore une heure de jour. Il y a trois électeurs à cinq milles d'ici ; ce sont des fermiers qui ont de l'influence, il faut que vous les voyiez vous-même ; l'intendant de mon père vous accompagnera. Allez à l'écurie et choisissez-y votre monture. A cheval ! à cheval ! — Baron Lévy, allez, je vous prie, dire à M. Smart de partir sur-le-champ avec M. Leslie, puis revenez me trouver. Vite ! Quoi, vous êtes encore là, monsieur Leslie? Votre indolence et votre apathie me feront abandonner votre cause. »

Effrayé de cette menace, Randal leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la persécution qu'il endurait, et quitta Violante et son père.

Pendant ce temps Audley s'était rapproché de lady Lansmere, qui s'appuyait pensive sur la balustrade de la terrasse.

« Avez-vous remarqué, dit Egerton, comme Harley s'est élancé en avant dès qu'il a aperçu la belle Italienne? Croyez-moi, j'avais raison. Je ne connais pas beaucoup cette jeune fille, mais cependant j'ai causé avec elle. J'ai suivi les mouvements de sa physionomie. Si Harley doit aimer encore, et si l'amour doit influencer et exalter son esprit, souhaitez comme moi que son choix se fixe du côté où penche son cœur.

— Ah ! plût à Dieu ! Hélène est charmante, je l'avoue, mais.... ais Violante est son égale par la naissance ! Ne savez-vous pas 'elle ést promise à votre jeune ami, M. Leslie?

— Randal me l'a dit, mais je ne puis le croire. J'ai sondé les inlinations de cette belle personne, et si je connais tant soit peu les emmes, son cœur n'est pas avec Randal. Je ne puis la croire assez ible pour se laisser contraindre, ni supposer que son père veuille obliger à un mariage qui serait presque une mésalliance. Randal s'ause sans doute, et d'après quelques mots qui viennent d'échapper à arley dans le court entretien que nous avons eu ensemble, je soup-

çonne que son engagement avec miss Digby est rompu. Il m'a promis de m'en dire davantage plus tard.

« Oui, continua Audley avec tristesse, observez la physionomie mobile de Violante, écoutez sa voix si harmonieuse et si expressive, et dites-moi si elle ne vous fait pas quelquefois souvenir de.... de...? En un mot, il existe une femme qui, fût-elle dépourvue de rang et de fortune, serait digne de remplacer le souvenir de Léonora, et d'être pour Harley bien plus que ne pouvait être Léonora, car Violante l'aime, j'en suis certain. »

Harley était resté avec Riccabocca et Violante, causant de choses indifférentes, n'obtenant du premier que de courtes réponses, tandis que la seconde gardait un silence complet; le philosophe l'attira à l'écart et lui dit tout bas: « Elle a consenti à se sacrifier à mon honneur, mais, ô Harley! si elle est malheureuse, j'en mourrai de douleur. Il faut ou que vous me donniez des preuves de la trahison de Randal, ou bien que vous essayiez de réconcilier la pauvre enfant à l'idée de ce mariage. Elle fait grand cas de ce que vous dites, elle vous respecte comme un second père. »

Harley se sentit médiocrement flatté de cette qualification, mais l'embarras d'une réponse immédiate lui fut épargné par l'arrivée d'un homme dont l'habit couvert de poussière et d'éclaboussures ressemblait à celui d'un courrier étranger. Harley ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'élança au-devant de lui et l'accosta brièvement.

« Vous avez été prompt; je ne vous attendais pas sitôt. Avez-vous découvert l'homme? avez-vous remis ma lettre?

— Oui, et je vous rapporte la réponse, milord, » dit l'homme tirant une lettre de la poche de cuir suspendue à son côté. Harley en brisa rapidement le cachet et en parcourut le contenu, qui n'était que de quelques lignes.

« Bon, ne dites à personne d'où vous venez. Ne restez pas ici; retournez sur-le-champ à Londres. »

Une si grande satisfaction se lisait sur le visage d'Harley, lorsqu'il rejoignit les Italiens, que le duc s'écria :

« Une dépêche de Vienne peut-être? mon rappel?

— De Vienne, ce n'est pas encore possible, mon ami, j'ai calculé que je ne puis avoir de nouvelles du prince avant le jour ou la veille des élections. Mais vous désirez que je cause avec Violante; allez rejoindre ma mère là-bas; que complote-t-elle donc avec M. Egerton? Je vais dire en particulier quelques mots à votre aimable fille, qui lui prouveront du moins l'intérêt que prend à son sort.... son second père.

— Excellent ami! dit le naïf élève de Machiavel, et il se dirigea vers la terrasse. Violante allait l'y suivre, mais Harley la retint.

— Ne me quittez pas sans m'avoir remercié, car vous ne seriez pas telle que je vous crois, si vous n'étiez pas reconnaissante envers celui qui vous délivre de la présence d'un adorateur tel que M. Randal Leslie.

— Devrais-je vous écouter parler ainsi de.... de...?

— D'un homme que votre père s'obstine à vouloir vous faire épouser? O chère Violante, vous qui encore tout enfant, avant que vous connussiez quels piéges sont cachés pour ceux qui se fient aux autres, sous le gazon que nous foulons, alors même qu'il est semé de toutes, les fleurs du printemps; vous qui, passant vos bras autour de mon cou, murmuriez de votre douce voix : « Sauvez-moi, sauvez mon « père; » je ne vous abandonnerai pas dans un péril pire que celui qui vous menaçait alors, un péril qui vous effraye plus encore que les ruses de Peschiera.

« Randal Leslie peut réussir dans les objets secondaires de son ambition, je les lui abandonne avec dédain, mais *vous!* l'audacieux coquin! Harley s'arrêta un moment comme suffoqué d'indignation, puis il reprit avec calme : Ayez confiance en moi et ne craignez rien. J'épargnerai à cette main la profanation du contact d'un Randal Leslie; et ensuite je dirai adieu pour la vie à toute tendre émotion. Devant moi s'étend le désert de la solitude. L'innocence sauvée, l'honnêteté vengée, la perfidie justement punie, et alors... Quoi alors? Eh bien, j'aurai du moins étudié Machiavel avec plus de fruit que ne l'a fait votre père, et je le mettrai de côté, n'ayant besoin d'aucun philosophe pour m'apprendre à n'être plus trompé. » Il fronça le sourcil, puis se détourna brusquement, laissant Violante éperdue, partagée entre l'étonnement, la crainte et une joie, vague, mais délicieuse qui l'emportait sur tout autre sentiment.

CHAPITRE XX.

Le même soir, après le labeur du jour, Randal, retiré dans sa chambre et assis devant son bureau, préparait le discours qu'il devait prononcer le jour de la nomination, alors qu'en présence de ses amis et de ses ennemis, des journalistes de Londres, et parmi tous les intérêts discordants qu'il entendait faire converger vers le seul intérêt de Randal Leslie, il allait être appelé à exposer formellement ses opinions politiques. Randal Leslie n'était pas à la vérité de ces orateurs que la modestie, un goût délicat, ou un scrupuleux respect pour la vérité prédisposent au travail du discours écrit. Il était trop habile pour que la période ou les lieux communs, matériaux ordinaires de l'impromptu oratoire lui fissent jamais défaut et il avait trop peu l'amour du beau pour étudier les grâces de diction les plus propres à orner un noble sentiment; une conscience trop obtuse pour s'inquiéter de dégager les arguments populaires de l'alliage qu'un discours improvisé manque rarement d'y mêler. Mais ce n'était pas ici une occasion ordinaire. Une étude approfondie était nécessaire non pas à l'orateur, mais à l'hypocrite. Rude que celle de plaire aux

bleus sans offenser les jaunes ; de paraître soutenir Audley Egerton et d'insinuer sa sympathie pour Dick Avenel, de réfuter avec un sourire poli le jeune adversaire dont les traits acérés avaient si cruellement blessé sa vanité.

Il venait de prendre la plume lorsqu'on frappa à sa porte.

« Entrez, » dit-il avec impatience ; et Lévy apparut.

« Je viens causer un peu de nos affaires, mon cher, dit le baron en se jetant sur un sofa. Et d'abord, je vous félicite de votre prochain succès. »

Randal repoussa son papier avec un léger soupir, puis il rapprocha sa chaise du sofa et dit à voix basse : « Vous croyez donc comme moi que j'ai de bonnes chances.

« Des chances ? mais c'est comme une partie de whist où votre partenaire vous donnerait tous les atouts, et où vous seriez à peu près sûr de voir votre adversaire faire une renonce. A la vérité, Avenel ou son neveu seront nécessairement nommés, mais seulement l'un ou l'autre. Deux parvenus voulant faire un siége de famille du bourg d'un comte ! Cela est par trop absurde, aussi.

— J'ai appris de Ricabocca ou plutôt du duc de Serrano, que ce jeune Fairfield a de grandes obligations à lord L'Estrange. *Il est* singulier qu'il combatte le parti de Lansmere.

— Voilà ce que c'est que l'ambition, mon cher ! Vous même, n'avez-vous pas quelques obligations à Egerton, et cependant vous êtes plus à craindre pour lui que M. Fairfield.

— Je nie avoir aucune obligation à M. Egerton. Et si les électeurs me préfèrent à lui, (qu'ils ont, par parenthèse, jadis brûlé en effigie), ce n'est pas ma faute ; si quelqu'un en est coupable, c'est lord L'Estrange, son tendre et fidèle ami. Je ne puis comprendre qu'un homme de sens, tel que l'est sans aucun doute lord L'Estrange, compromette ainsi l'élection d'Egerton dans son zèle pour la mienne, car je ne suis pas dupe de sa politesse cérémonieuse. Il m'a même donné à entendre qu'il me soupçonnait d'avoir été complice de Peschiera ; mais il ne saurait rien prouver contre moi, car bien entendu, Lévy, vous êtes incapable de me trahir ?

— Moi ! Quel intérêt y aurais-je ?

— Aucun que je sache, certainement, dit Randal en souriant. Et lorsque je serai au Parlement, aidé de la position sociale que me donnera mon mariage, j'aurai mille moyens de vous servir. Non, il est assurément de votre intérêt de ne pas me trahir, et je compte même sur vous comme témoin, si besoin était.

— Sans doute, sans doute, mon cher, dit le baron ; d'ailleurs, je suppose qu'il n'y aura pas de témoin du côté opposé. Mon pauvre ami Peschiera, qui, par parenthèse, avait des cigares sans pareils, est à tout jamais enfoncé, et en fût-il autrement, c'est contre L'Estrange et non contre vous qu'il voudrait déposer.

— Nous pouvons rayer Peschiera de la carte de l'avenir, répliqua Randal. Les hommes dont nous n'avons plus désormais rien à craindre ni à espérer, sont pour nous comme les races antédiluviennes.

— Belle remarque! fit Lévy avec admiration, Peschiera : bien qu'il ne fût pas sot, a entièrement échoué, et lorsque la déconvenue d'un homme que j'ai voulu servir est complète, j'ai pour maxime de l'abandonner.

— Naturellement, fit Randal.

— Naturellement, répéta le baron. D'un autre côté, vous savez que j'aime à pousser les jeunes gens capables et qui promettent. Vous êtes réellement fort intelligent, mais comment se fait-il que vous ne parliez pas mieux? Savez-vous que je doute beaucoup que vous fassiez à la Chambre des communes tout ce que j'attendais de vous d'après votre adresse et votre présence d'esprit dans la vie privée.

— Parce que je ne puis parler le vulgaire langage de la foule? Bast! Je réussirai partout où la science sera la puissance. En outre, il faut faire la part de ma position infernale. Vous savez qu'après tout Avenel, s'il ne peut faire nommer que lui ou son neveu, tient entre ses mains le choix du candidat de notre côté. Je ne puis donc m'attaquer ni à lui ni à son insolent neveu.

— Insolent, non, mais amèrement éloquent. Il vous atteint en pleine poitrine. Il faut convenir que vous n'êtes pas de force contre lui devant un auditoire populaire, bien qu'en petit comité, le diable lui-même fût à peine capable de l'emporter sur vous. Mais parlons de choses plus sérieuses. Votre élection est presque assurée ; votre femme vous est promise; mais les anciennes terres des Leslie dont Thornhill est actuellement possesseur, vous ne les avez pas rachetées et votre espoir de les racheter me paraît en grand péril. Je n'ai pas voulu vous en parler ce matin, cela vous aurait mis de mauvaise humeur pour vos visites électorales, mais j'ai reçu une lettre de Thornhill lui-même. On lui offre ce qu'il demande, à mille livres près. C'est un alderman de la Cité, du nom de Jobson, un homme riche, à ce qu'il paraît, et de peu de paroles ; il a fixé le jour auquel il exige une réponse définitive, et c'est le —, deux jours avant l'élection de Lansmere. L'animal déclare qu'il fera un autre placement si Thornhill n'accepte pas ses conditions dans le délai donné. Comme Thornhill les acceptera certainement, à moins que je ne lui fasse une promesse positive de conditions meilleures, et comme les fonds sur lesquels vous comptiez dans le cas du mariage de Peschiera avec Violante et de Frank Hazeldean avec Mme di Negra vous manquent, je ne sache pour vous aucun espoir de vous procurer à temps l'argent nécessaire, et il faut vous résigner à voir les anciens domaines des Leslie appartenir à un Jobson.

— Je ne tiens à rien au monde plus qu'à ces domaines de mes ancêtres, dit Randal avec une véhémence inaccoutumée. Bien peu de choses me paraissent dignes de respect, parmi les vivants, mais je révère les morts. Mon mariage se fera prochainement, et la dot de ma femme couvrira largement la misérable avance dont j'ai besoin.

— Oui, mais la perspective d'un mariage avec la fille d'un homme

dont les biens sont encore sous le séquestre n'offrirait pas une garantie suffisante au prêteur.

— Mais vous, dit Randal, qui m'avez offert de m'aider alors que l'état de ma fortune était infiniment plus précaire qu'aujourd'hui, ne pourriez-vous maintenant me prêter cet argent, comme ami, et garder les titres de la propriété comme...

— Comme homme d'affaires, acheva le baron en souriant. Non, mon cher, je suis toujours disposé à vous avancer la moitié de la somme, mais la totalité est plus que je ne puis dépenser comme ami, ou risquer comme homme d'affaires, et s'il arrivait qu'à défaut de payement de votre part les domaines tombassent entre mes mains, on pourrait me soupçonner d'avoir été l'acheteur réel des propriétés d'un de mes clients dans l'embarras, ce qui serait contre toutes les règles et ferait le plus grand tort à ma réputation. Mais, j'y pense maintenant, le squire Hazeldean n'a-t-il pas promis de vous aider dans cette circonstance?

— Oui, il m'avait promis de le faire aussitôt que le mariage de Frank avec Mme di Negra aurait cessé de le préoccuper. J'ai l'intention de me rendre à Hazeldean immédiatement après les élections, car comment quitter Lansmere en ce moment?

— Ce serait renoncer à votre nomination. Mais pourquoi ne pas écrire au squire?

— En général, j'ai pour maxime de ne pas écrire lorsque je puis parler, mais ici je n'ai pas le choix; je vais donc écrire sur-le-champ. En attendant, parlez à Thornhill; entretenez ses espérances, et ayez soin qu'il ne termine pas avec cet avide alderman avant le jour fixé pour la décision.

— C'est ce que j'ai fait, et ma lettre est déjà partie. Maintenant, agissez de votre côté; et si vous écrivez aussi habilement que vous parlez, vous tireriez de l'argent d'un cœur plus dur que celui du pauvre M. Hazeldean. Je vous laisse maintenant.... bonsoir! »

Lévy prit son chandelier, fit un signe de tête, bâilla et se retira.

Randal suspendit encore la composition de son discours électoral pour écrire l'épître suivante:

« Mon cher monsieur Hazeldean, en quittant Londres, je vous ai écrit quelques lignes à la hâte pour vous apprendre que le mariage que vous redoutiez si fort était rompu, remettant les détails à une prochaine visite que je me promettais de vous faire pendant mon séjour à Lansmere. Mais j'étais loin de m'attendre à la lutte acharnée qu'il nous faut soutenir. De toutes les élections d'Angleterre, aucune ne sera, je crois, l'occasion d'un triomphe plus éclatant ou d'une défaite plus accablante pour l'intérêt territorial. Car dans cette ville dont la richesse repose tout entière sur l'agriculture, nous avons pour adersaire un manufacturier qui professe les principes les plus révolutionnaires, et qui a l'audace de se présenter, ainsi que son neveu (ce même garçon dont j'ai autrefois châtié l'impudence sur le pré communal d'Hazeldean), qui a l'audace, dis-je, de vouloir, avec ce paysan son neveu, l'emporter pour la députation de Lansmere sur l'influence

du comte, sur votre illustre frère; — je ne dis rien de moi-même. Je voudrais que vous entendissiez dans quel langage ces deux hommes parlent de votre famille. Si nous sommes battus par de telles gens dans un bourg qui passe pour être aussi loyal que Lansmere, tout propriétaire devra trembler devant ce pronostic de la ruine dont est menacée, non-seulement notre constitution anglaise, mais l'existence même de la propriété. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'en une semblable occasion je ne m'épargne pas, d'autant plus que, M. Egerton étant malade, toute la fatigue des sollicitations retombe sur moi. Je sens, mon cher et respectable ami, que je suis un véritable Hazeldean, que je combats pour votre cause, et cette pensée m'encourage et me soutient. Je ne pourrai donc aller vous voir avant que les élections soient terminées, et je comprends qu'en attendant, mistress Hazeldean et vous, devez être impatients d'en savoir, sur l'affaire qui vous a tant inquiétés, plus que je ne vous en ai dit et que je ne puis vous en dire dans une lettre. Soyez sûrs néanmoins que le danger est passé, la dame est maintenant sur le continent. Frank m'a montré la lettre si tendre que lui a écrite mistress Hazeldean, et je l'ai supplié de se rendre aussitôt près de vous pour vous rassurer complétement. Malheureusement il n'a pas voulu suivre mon conseil, et il m'a parlé d'aller, lui aussi, sur le continent, non pas cependant, j'en suis certain, à la poursuite de Mme di Negra; mais néanmoins.... en un mot, je serais bien heureux de vous voir et de causer avec vous de tout cela. Ne pourriez-vous venir ici? Faites-le, je vous prie. Et maintenant, au risque de vous faire croire que je ne songe en cela qu'à mon propre intérêt, (mais non, votre noble cœur ne me méconnaîtra pas ainsi!) j'ajouterai avec franchise que si vous pouviez m'avancer immédiatement la somme que vous m'avez si généreusement offerte, vous empêcheriez que ces terres de ma famille ne nous échappassent à tout jamais. Un alderman de la Cité, un nommé Jobson, spéculant bassement sur l'embarras où se trouve M. Thornhill, veut lui acheter ces terres aux plus dures conditions. Il exige que Thornhill lui réponde avant le 22 courant, et Lévy, qui est ici pour travailler à l'élection de M. Egerton, m'apprend que Thornhill acceptera ses offres, à moins que je ne puisse fournir sur-le-champ dix-mille livres; Lévy me prêtera les dix mille autres. Que cette libéralité de l'usurier ne vous étonne pas; il sait que je suis sur le point d'épouser une riche héritière (vous serez bien aise quand vous la connaîtrez et vous comprendrez mon indifférence pour miss Sticktorights) et que la dot de ma future me permettra de rembourser bientôt son prêt et le vôtre, si je puis avoir confiance dans votre généreuse affection pour le petit-fils d'une Hazeldean! Ce qui diminue mes scrupules dans l'appel que je fais à votre bonté, c'est que je sais avec quel regret vous verriez un Jobson, qui n'a jamais eu de grand-père, s'emparer, au détriment de votre parent, des terres de ses ancêtres. Je suis bien convaincu d'une chose, c'est qu'il faut que nous autres, squires et fils de squires, nous fassions cause commune contre ces grands capitalistes, sans quoi, avant un demi-siècle, ils auront acheté toutes nos terres. La vieille

race des gentilshommes propriétaires est déjà bien diminuée par la cupidité envahissante de ces léviathans, et si cette race vient à s'éteindre, la force et l'orgueil de l'Angleterre ne s'éteindront-elles pas du même coup?

« Tout à vous, mon cher monsieur Hazeldean, avec la plus respectueuse reconnaissance.

« RANDAL LESLIE. »

CHAPITRE XXI.

Rien n'eût pu être plus désagréable et plus pénible à Léonard que la part qu'il était contraint de prendre à cette élection. Et d'abord, il lui fallait rouvrir les secrètes blessures de son cœur en reprenant le nom de Fairfield, ce qui était un désaveu tacite de sa naissance. Il avait eu tant de plaisir à penser que les mêmes *lettres* qui formaient le nom de Nora formaient aussi ce nom d'Oran qu'il avait rendu célèbre, qu'il avait associé à ses plus nobles travaux, à ses espérances de gloire durable, et qui formait comme un lien mystique entre sa propre carrière et le génie demeuré obscur de sa mère. Il lui semblait, à l'aide de ce nom, faire remonter vers celle-ci les louanges qu'on lui prodiguait à lui-même. Subtile et délicate illusion de la tendresse dont les poëtes seuls sont capables, mais qu'on comprendra sans être poëte. Au nom de Fairfield se rattachaient, dans l'esprit de Léonard, les rudes travaux, les humiliantes épreuves de son adolescence; à celui d'Oran la poésie et la célébrité.

Mais en venant à Lansmere il n'avait pas le choix. Sans parler de Dick et des parents de celui-ci, avec lesquels son secret n'eût pas été en sûreté, Randal Leslie savait qu'il avait autrefois porté le nom de Fairfield, il connaissait sa naissance supposée, et il n'aurait pas manqué de la proclamer. Comment motiver le nom d'Oran sans exciter la curiosité au sujet de l'anagramme qu'il renfermait, et peut-être exposer aux soupçons cette mémoire de Nora, jusqu'ici demeurée sans tache?

Ses sentiments au sujet de Nora, animés par la découverte du triste récit de celle-ci, étaient devenus plus amers encore depuis qu'il se trouvait en contact avec ses parents. Le vieux John était toujours dans le même état de corps et d'esprit, ni mieux, ni plus mal, mais sortant parfois de sa torpeur pour crier: « Vivent les bleus! » lorsqu'il apercevait la bannière de son parti, semblable au vieux cheval de bataille sommeillant dans la prairie, qui tressaille encore au bruit du tambour. Dick s'efforça vainement d'entraîner à son père à voter même pour un seul jaune; autant eût valu s'attendre à voir Caton voter pour le choix de consuls carthaginois. Mais le pauvre John ne

s'en montra pas moins, non-seulement très-civil, mais encore très-humble envers Dick; « il eut été très-heureux d'obliger le gentleman.

— Votre propre fils ! beuglait Dick, et votre petit-fils.

— Je serais ravi de vous servir tous deux, mais vous avez choisi la mauvaise couleur, voyez-vous. »

Puis le vieillard, après avoir regardé Léonard, s'approcha de lui avec des jambes tremblantes, caressa ses cheveux et bégaya. « Es-tu donc mon petit-fils? Femme, femme, Nora n'avait pas de fils, n'est-ce pas? La mémoire commence à me manquer, monsieur, excusez-moi, mais vous avez quelque chose dans le regard qui.... » Puis le vieux John se mit à pleurer et sa femme l'emmena.

« Ne revenez pas ici, dit-elle rudement à Léonard en rentrant dans la chambre. Il ne dormira pas de la nuit maintenant. » Puis, voyant que les yeux de Léonard se remplissaient de larmes, elle ajouta plus doucement: « Je suis bien aise de vous voir prospère et bien portant, et d'apprendre que vous avez rendu un grand service à mon fils Richard, qui fait honneur à la famille, bien que le pauvre John ne puisse voter pour lui ni pour vous contre sa conscience; d'ailleurs vous ne devriez pas le lui demander, ajouta-t-elle en s'échauffant; c'est un vrai péché de tourmenter un homme si vieux et qui n'a plus que moi pour le défendre; mais je le défendrai tant que je vivrai! »

Le poëte reconnut l'épouse au cœur brave et dévoué, et volontiers il eût embrassé l'austère grand'mère si elle ne se fût reculée. Se dirigeant vers la chambre où elle avait conduit son mari, elle tourna la tête et dit en regardant par-dessus son épaule : « Je ne suis pas si dure que je le parais, mon garçon; mais mieux vaut pour vous, comme pour nous tous, que vous ne reveniez plus dans cette maison, et mieux eût valu que vous ne vinssiez pas à Lansmere.

— Fi, ma mère ! s'écria Dick en voyant Léonard baisser la tête et s'éloigner. Vous devriez être plus fière de votre petit-fils que vous ne l'êtes de moi-même.

— Fière de celui qui peut encore nous apporter la honte à tous?

— Que voulez-vous dire? »

Mais, mistress Avenel secoua la tête et disparut.

« Ne faites pas attention à ce qu'elle dit, la pauvre vieille mère, fit Dick, en rejoignant Léonard; elle a toujours eu ses moments d'humeur sombre. Et puisque nous n'avons pas de votes à espérer dans cette maison, et qu'on ne peut décemment mettre un garnisaire chez son propre père, du moins dans ce vieux pays esclave des préjugés, nous ne viendrons plus nous faire gourmander ici. Que Dieu bénisse les deux bons vieux, malgré tout! »

La vive susceptibilité de Léonard pour tout ce qui concernait sa naissance, profondément blessée des allusions de mistress Avenel, qu'il comprenait mieux que son oncle, était encore irritée par l'incertitude à laquelle le condamnait le silence que gardait Harley sur le manuscrit de Nora. Léonard ne comprenait pas comment Harley pouvait avoir lu ces papiers, se trouver dans la même ville que lui,

et ne lui rien expliquer. Il se décida enfin à écrire quelques lignes à lord L'Estrange, pour lui rappeler l'impatience avec laquelle il attendait de lui les explications qui devaient suppléer aux lacunes et aux omissions du manuscrit. Harley, en répondant à ce billet, allégua, non sans raison apparente, qu'un long entretien était nécessaire à ces explications, et que dans les circonstances présentes, un pareil entretien, au plus fort de la lutte, entre lui et le candidat opposé à l'influence des Lansmere, serait nécessairement connu, attribué à des intrigues politiques, et nuirait aux intérêts qui leur étaient respectivement confiés; qu'au reste, il n'avait pas été oublieux de l'anxiété de Léonard; ce que celui-ci devait maintenant désirer avant tout c'était de voir rendre justice à la mémoire de sa mère, et d'arriver à connaître le nom, la position, le caractère de son père. Or Harley espérait pouvoir l'aider à atteindre ce double but aussitôt que la clôture du scrutin lui en laisserait le temps. Le ton de cette lettre était fort éloigné de la cordialité habituelle d'Harley; elle était froide et sèche, Léonard respectait trop L'Estrange pour s'avouer qu'elle était dure. Avec sa générosité accoutumée, il chercha des excuses à ce qu'il lui en eût trop coûté de blâmer. Peut-être quelque chose dans la manière ou dans les paroles d'Hélène avait-il fait penser à Harley que celle-ci avait conservé un trop tendre intérêt pour le compagnon de son enfance; peut-être sous cette froideur d'expression se déguisaient les brûlantes angoisses de la jalousie. Et Léonard comprenait et plaignait noblement, même chez un rival heureux, les tortures de la plus cruelle des passions humaines, de cette passion dans laquelle tous nos raisonnements suivent les convulsions de notre douleur!

Léonard, lui-même, au milieu de ses inquiétudes et de ses travaux se sentait rongé et humilié par sa propre jalousie. Hélène, il le savait, était toujours sous le même toit qu'Harley. Les deux fiancés pouvaient se voir chaque jour et à toute heure. Il apprendrait sans doute bientôt leur mariage. Hélène serait emportée hors de la sphère de son existence à lui, dans une région supérieure qui n'était accessible qu'à ses rêves. Et cependant être jaloux de celui auquel Hélène et lui avaient de si grandes obligations l'avilissait à ses propres yeux, tant la jalousie ressemblait ici à l'ingratitude; car, sans Harley que fût devenue Hélène, abandonnée à son impuissante protection? Oui ici la jalousie n'était pas seulement un suplice, c'était une bassesse, un crime! Si, encore, Hélène devait trouver le bonheur dans ces noces splendides! Mais cette consolation ne lui était pas même assurée. Il ne voyait partout qu'amertume, soit qu'elle l'oubliât entièrement dans un bonheur dont il serait exclu sous peine d'être coupable, soit que coupable elle-même, elle songeât encore à lui et fût malheureuse!

Avec cette saine vigueur de volonté qui accompagne plus souvent qu'on ne pense une sensibilité vive et délicate, le jeune homme arracha pour un temps le fer qui était entré dans son âme, et chercha un soulagement dans les pensées mêmes et les occupations devant

lesquelles il eût autrement reculé avec dégoût. Il appela son imagination au secours de sa raison. Il s'efforça de croire qu'Harley avait eu pour l'engager à se porter candidat quelque motif secret, autre que le désir d'opposer une contre-intrigue aux intrigues de Randal. Nora, dans son manuscrit, donnait clairement à entendre que son mari avait été d'une naissance et d'un rang supérieurs aux siens. Elle avait coloré du prisme de son imagination l'ambition et la future carrière de l'amant auquel elle avait sacrifié sa propre ambition et abandonné sa vie. Peut-être ce père serait-il d'autant mieux disposé à reconnaître et à accueillir son fils, que celui-ci aurait obtenu par un premier succès l'entrée de ce monde politique, dans lequel seule la réputation l'emporte sur le rang? Peut-être aussi ce succès, en rendant un père fier de le nommer son fils, lui permettrait-il de proclamer le nom de sa mère? Peut-être le mariage que Nora avait été amenée à croire frauduleux était-il légal, et n'avait-il été tenu secret que par orgueil, à cause de la disparité des rangs? Et si le fils parvenait à marquer sa place là où le rang lui-même s'incline devant le talent, cet obstacle pouvait disparaître. Ces suppositions n'avaient rien d'invraisemblable; elles s'accordaient d'ailleurs avec l'expérience qu'avait Léonard de la bonté et de la délicatesse d'Harley. Là encore, l'image d'Hélène se joignait à celle de ses parents pour stimuler son courage et sa nouvelle ambition. Elle était, il est vrai, à jamais perdue pour lui. Ni succès ni honneurs politiques ne pouvaient la lui rendre; mais elle l'entendrait nommer avec respect dans les cercles brillants où elle allait se mouvoir loin de lui, cercles dans lesquels la réputation parlementaire est prisée bien plus haut que la célébrité littéraire.

Peut-être, dans bien des années, alors que l'amour, tout en ayant conservé sa tendresse, serait pur de toute passion, se rencontreraient-ils comme amis. Il pourrait sans angoisse prendre sur ses genoux les enfants d'Hélène, et lui dire un jour, lorsqu'il aurait conquis l'égalité sociale avec son noble époux : « C'est l'espoir de regagner les priviléges de mon enfance qui m'a donné la force de me distinguer, alors que dans ma jeunesse le bonheur m'avait été ravi. »

Ainsi envisagée, l'élection qui, avec ses bannières bariolées et ses trompettes discordantes, lui avait d'abord semblé un déploiement si misérable et si vulgaire de passions violentes à propos d'un but mesquin, lui apparut comme un objet de vif intérêt, et prit soudain à ses yeux de l'importance et de la dignité. Ainsi en est-il de toute lutte ici-bas. Selon qu'elle possède ou non ce quelque chose de divin qui accélère les battements du cœur et donne essor à l'imagination, elle apparaît au philosophe comme une comédie, ou au poëte comme une inspiration. Si vous ressentez ce quelque chose, aucune lutte ne vous semblera mesquine; si vous ne le sentez pas, vous pourrez comme Byron ranger à côté du massacre de Cannes, ce champ de bataille de Waterloo qui rétablit les limites des nations; ou insulter avec Juvénal à la poussière d'Annibal, parce qu'il a voulu sauver Carthage, et délivrer le monde des fers de Rome.

CHAPITRE XXII.

Embrassant donc avec vigueur la tâche qu'il avait acceptée, et s'efforçant de regarder ce que Riccabocca eût appelé le côté méridional des choses, Léonard comprit bientôt ce qu'il y a au fond de réellement grand en principe et d'honorable pour la nature humaine, sous les misérables détails et les intérêts vulgaires qui s'agitent à la surface d'une lutte de cette nature. L'ardeur de ceux qui l'entouraient le gagna par degrés. Le généreux dévouement à une cause quelconque qui anime toujours une élection, et auquel l'électeur le plus pauvre fait souvent des sacrifices qu'on peut appeler sublimes, l'affection personnelle que la communauté de zèle inspire aux électeurs pour le défenseur d'opinions qui leur sont chères, tout concourut à dissiper cette indifférence pour les partis politiques, et à combattre ce dégoût du levain grossier qui s'y mêle, qu'avait d'abord éprouvés le jeune poëte.

Il cessa donc de s'opposer à Dick Avenel lorsque celui-ci lui représentait combien sa propre nomination serait préjudiciable à ses affaires de Screwstown, et combien, sous tous les rapports, il serait désirable que lui, Léonard Fairfield, devînt le représentant des Avenel. « Si donc, ajoutait Dick, nous ne pouvons être nommés tous les deux, et qu'il faille que l'un de nous se retire, laisse-moi m'arranger avec le comité pour que ce soit moi. Ne crains rien ; tous tes scrupules seront respectés. Je ne voudrais pas, pour l'honneur des Avenel, qu'on pût dire un mot contre leur représentant.

— Mais, répondit Léonard, si je consens à cet arrangement, je crains que vous n'ayez l'intention de transférer les votes qui vous ont été donnés à Leslie, au détriment d'Egerton.

— Et que diable cela peut-il te faire ? Que t'importe Egerton ?

— Rien, si ce n'est à cause de la reconnaissance que je dois à lord L'Estrange.

— Peuh ! Je vais te confier un secret. Lévy m'a avoué en confidence que lord L'Estrange serait bien aise que le choix de Lansmere tombât sur Leslie plutôt que sur Egerton ; et je crois d'ailleurs avoir convaincu milord, lorque je l'ai vu à Londres, qu'Egerton n'avait aucune chance, tandis que Randal pouvait réussir.

— Je dois croire que lord L'Estrange s'opposera de toutes ses forces à toute tentative ayant pour but de préférer Leslie, qu'il méprise, à Egerton, qu'il aime et qu'il honore. Par conséquent, je m'y opposerai également, ainsi que vous pouvez en juger par les discours qui ont encouru votre déplaisir.

— Pour couper court à tout ceci, je ne demande de toi qu'une

chose, c'est de ne rien faire que n'approuve lord L'Estrange. Cela te va-t-il?

— Certainement, pourvu toutefois que je sois assuré de cette approbation. »

Le jour important qui précède le scrutin et où les candidats devaient être officiellement proclamés et se rencontrer dans toute la solennité d'une rivalité déclarée se leva enfin. L'hôtel de ville était l'endroit désigné pour la cérémonie ; et dès avant le lever du soleil la musique se faisait entendre dans les rues, et les bannières déployées flottaient au vent.

Audley Egerton comprit qu'il ne pouvait, sans s'exposer à des sarcasmes mérités sur sa crainte de se montrer au bourg qu'il avait jadis représenté, et dont les mécontents l'avaient brûlé en effigie, s'absenter de l'hôtel de ville comme il avait fait du balcon et de l'hôtel. Telle pénible que fût pour lui l'idée de combattre en face le frère de Nora, de lutter en public contre les souvenirs secrets qui unissaient dans sa pensée à la bataille présente les angoisses du conflit passé, il fallait cependant paraître, et Egerton avait pour habitude d'affronter avec courage ce qu'il avait une fois reconnu nécessaire.

CHAPITRE XXIII.

Les chefs du parti bleu quittèrent le château en grande cérémonie; les deux candidats dans des voitures découvertes, chacun accompagné de son parrain et de son second. Harley, Lévy et les principaux membres du comité suivaient dans d'autres voitures. Riccabocca, cédant à un accès de mélancolie ou d'indifférence, avait refusé de se joindre au cortége. Au moment où tous allaient partir et étaient rassemblés devant la porte, on vit arriver le facteur et son sac de cuir toujours bien accueillis. Il y avait des lettres pour Harley, pour Lévy, pour Egerton ; il y en avait aussi une pour Randal.

Lévy, après avoir jeté un coup d'œil sur sa correspondance, regarda, avec la familiarité dont il honorait ses amis particuliers, par-dessus l'épaule de Randal.

« Ah! c'est du squire, dit-il. Il écrit enfin! Pourquoi donc a-t-il tardé si longtemps? J'espère qu'il dissipe vos inquiétudes ?

— Oui, dit Randal, laissant voir une joie qui illuminait bien rarement sa physionomie froide et mystérieuse, oui ; ce n'est pas d'Hazeldean qu'il m'écrit; lorsque ma lettre est arrivée, il était à Londres; il n'avait pu rester à Hazeldean, il y pensait trop à Frank, il était retourné à Londres après avoir reçu ma première lettre, qui l'informait de la rupture du mariage, pour y chercher son

fils et s'y procurer l'argent nécessaire à payer le *post-obit*. Lisez ce qu'il dit à ce sujet : « Pendant donc que j'étais en train d'hypothéquer (je n'eusse jamais cru que ce serait moi qui chargerais le domaine d'Hazeldean), je me suis dit que je ferais aussi bien d'ajouter vingt mille livres que dix mille à la première somme. Pourquoi t'endetter vis-à-vis de ce baron Lévy? N'aie jamais affaire aux usuriers. Ta grand'mère était une Hazeldean, et c'est un Hazeldean qui t'avancera toute la somme nécessaire pour racheter les terres de Rood, dont quelques-unes sont, par parenthèse, d'excellentes terres légères. Quant au remboursement, nous en causerons plus tard. Si Frank et moi nous redevenons amis comme par le passé, mes domaines seront un jour à lui, et il t'aime trop pour regretter jamais l'hypothèque; et si nous ne devons pas nous réconcilier, que me font des centaines et même des milliers de livres de plus ou de moins? J'arriverai donc à Lansmere après-demain, au plus fort de la mêlée. Bats-moi ce manufacturier, mon garçon, et tiens bon pour la terre. Dis à Lévy de tenir les actes tout prêts. J'apporterai l'argent en billets de banque, avec une paire de pistolets dans les poches de mon paletot, en cas que des voleurs ne m'attaquent sur la route, ainsi qu'il est arrivé à mon grand-père, il y aura soixante ans vienne la Saint-Michel. Les élections de Lansmere me font songer aux pistolets, car je me suis une fois battu en duel avec un officier qui me logea une balle dans l'épaule droite, au sujet d'une élection à Lansmere, mais j'ai pardonné à Audley la part qu'il a prise à cette affaire. Rappelle-moi affectueusement à son souvenir. Ne vas pas surtout avoir un duel à ton tour; mais je suppose que les manufacturiers ne se battent guère, non pas que je veuille les en blâmer, loin de là! »

La suite de la lettre exprimait l'étonnement et hasardait quelques conjectures au sujet du riche mariage que Randal avait annoncé au squire comme une surprise agréable.

« Il faut en vérité, dit Lévy, que vous ayez écrit plus habilement encore que vous ne parlez, ou bien le squire est un fier imbécile! »

Randal sourit, mit la lettre dans sa poche et, en réponse aux appels réitérés de son parrain, sauta légèrement dans la voiture.

Harley parut également très-satisfait des lettres qu'on lui avait remises et rejoignit Lévy au moment où s'éloignaient les candidats.

« M. Leslie n'a-t-il pas reçu du squire, dit-il, une réponse à la lettre dont vous m'avez parlé?

— Oui, milord, le squire sera ici demain.

— Demain? Je vous remercie de me l'apprendre; je vais lui faire préparer un appartement.

— Je crois qu'il ne restera que le temps nécessaire pour voir Leslie et moi, et faire le payement.

— Ah! faire le payement? Il consent donc?

— Il apporte le double de la somme convenue, et paraît vouloir faire un don, là où Leslie n'avait demandé qu'un prêt. En vérité, milord, M. Leslie est un habile homme, et bien que je sois à vos ordres,

je ne voudrais point le fâcher. Avec la fortune que lui procurera son mariage, il pourrait être un ennemi très-dangereux, surtout s'il réussit à entrer au Parlement.

— Baron, ces messieurs vous attendent; je suivrai de mon côté.

CHAPITRE XXIV.

Au centre de la plate-forme élevée dans la grande salle de l'hôtel de ville était assis le maire. De chaque côté de ce dignitaire se placèrent les candidats des deux partis. A sa droite Egerton et Leslie; à sa gauche Dick Avenel et Léonard. La salle était aussi pleine que possible; cette lutte excitait un immense intérêt, non-seulement à cause des principes politiques qui se trouvaient en lutte, mais encore à cause des passions locales qu'elle mettait en jeu. Dick Avenel, le fils d'un petit marchand, s'opposant à l'honorable Audley Egerton, le candidat du puissant parti aristocratique de Lansmere, se présentant avec son neveu et prenant, comme il avait coutume de dire, le taureau bleu par ses deux cornes oligarchiques! il y avait dans la seule tentative de convertir le bourg important, pour les siéges duquel un puissant comte avait jusqu'ici laborieusement lutté, en deux siéges de famille pour la maison d'Avenel, une audace et une bravoure qui seules eussent suffi pour mettre en émoi tous les habitants du bourg, mais en outre venait s'y ajouter la curiosité qu'excitait la présence longtemps différée d'un candidat aussi célèbre que l'ex-ministre, d'un homme dont la carrière avait commencé par le succès remporté à Lansmere, et qui maintenant, au fort de la tempête populaire, venait réparer son vaisseau dans le port même d'où il avait d'abord fait voile. De nouvelles générations avaient grandi depuis que le nom d'Egerton avait pour la première fois mis en émoi les pigeonniers de cette Coriole. Les questions qui alors semblaient si importantes étaient pour la plupart réglées ou oubliées. Mais ceux qui se rappelaient avoir vu Egerton à cette époque étaient frappés du peu de changement qu'avaient apporté les années dans son maintien et dans l'expression de sa physionomie. Lorsque pendant quelques instants il se tint debout près du maire, avant de prendre son siége, examinant l'assemblée, qui éclatait en applaudissements et en sifflets, c'était la même taille droite et imposante, le même regard calme et ferme, la même dignité mystérieuse et indéfinissable qui imprimait le respect, confirmait l'estime et commandait à la haine. Les sifflets se turent involontairement.

Les dispositions préliminaires étant prises, les parrains et les seconds commencèrent leur office.

Audley fut naturellement proposé par le coq du parti, un gentle-

man qui vivait de ses rentes dans une maison de la Grande-Rue, avait reçu l'éducation universitaire et était cadet d'une « famille du comté. » Ce personnage parla beaucoup de la constitution, quelque peu de la Grèce et de Rome, compara Egerton à William Pitt ainsi qu'à Aristide, et se rassit après un discours estimé classique par quelques-uns et assommant par le plus grand nombre. Le second d'Audley, un brasseur solide et important, le prit sur un ton plus hardi. Il appuya sur la nécessité qu'il y avait pour Lansmere d'être représenté par des gentlemen riches et de haut rang et non par des « parvenus et des aventuriers. » (Applaudissements et grognements.) Lorsqu'il considérait les candidats du côté opposé, il ne pouvait s'empêcher de croire que c'était insulter la ville de Lansmere que de supposer ses électeurs capables de nommer un homme n'ayant aucun titre à leurs suffrages, si ce n'est celui d'*avoir été* gamin dans la ville où son père tenait boutique, et, par *parenthèse*, un gamin fort sale et fort turbulent!

Dick caressait son devant de chemise blanc comme la neige, et ses yeux lançaient des éclairs, tandis que les bleus riaient de bon cœur et que les jaunes criaient: C'est une honte! Quant à l'autre candidat du même parti, le brasseur n'avait rien à dire de lui. Son oncle et sa propre inexpérience l'avaient sans doute entraîné, cet innocent jeune homme, à une démarche si présomptueuse.

Le parrain et le second de M. Avenel parlèrent ensuite; le premier était un riche épicier, l'autre le propriétaire d'une boutique nouvelle où se vendaient des robes, châles, couvertures et couvre-pieds étiquetés en chiffres connus et à prix fixe; un homme qui, comme il s'en vantait, traitait avec le peuple « argent comptant, et sans erreur » (du moins il ne convenait jamais d'aucune). Tous deux dirent à peu près la même chose. M. Avenel avait fait sa fortune dans une honnête industrie, il était de la ville, il devait par conséquent en connaître les intérêts mieux qu'un étranger; il avait des principes publics fermes et austères; il n'était pas homme à flatter le gouvernement; il veillerait sur les droits du peuple et voterait contre l'armée, la marine et tous les appuis d'une aristocratie corrompue. Le parrain de Randal, capitaine à la demi-solde, entreprit une longue défense de l'armée et de la marine contre les imputations antipatriotiques des précédents orateurs, laquelle défense lui fit oublier l'éloge de Randal jusqu'à ce que les cris de : Abrégez, abrégez, le rappelassent à ce thème ; et alors il choisit pour sujet d'éloge l'aimable caractère dont témoignaient si évidemment les manières polies et gracieuses de son jeune ami; la coïncidence de ses opinions avec celles de l'illustre homme d'État auquel il était adjoint. « Il avait de bonne heure sucé les meilleurs principes, son seul défaut c'était la jeunesse et il s'en corrigerait tous les jours. » Le second de Randal était un propriétaire rural dont la parole avait du poids auprès des électeurs de la campagne. Il se montra d'une franchise un peu intempestive; il rappela l'abandon fait par Audley des intérêts territoriaux. « espéra » que celui-ci en avait assez des grandes villes; lui, le

cultivateur était prêt à pardonner et à oublier, mais il aimait à croire que les électeurs de Lansmere ne se verraient plus exposés à brûler en effigie leur représentant. Quant au jeune gentleman dont il avait l'honneur d'être second, il ne le connaissait guère, mais les Leslie étaient une ancienne famille du comté voisin, et M. Leslie était parent du squire Hazeldean, le meilleur homme qui eût jamais chaussé un soulier de cuir. Lui, le cultivateur, tenait aux bonnes races pour ses moutons et pour ses taureaux, et il y tenait de même pour les hommes. Il n'était pas pour les abus, il était seulement pour le roi et la constitution. Il ne s'opposerait, par exemple, en aucune façon à l'abaissement des dîmes et à l'abolition de l'impôt sur la drèche, il n'y voyait pas la moindre objection. M. Leslie lui paraissait un jeune homme intelligent, qui savait parler, et tout considéré, le brasseur était d'avis qu'il ferait tout aussi bien l'affaire au parlement que les neuf dixièmes de ceux qui y étaient. Le cultivateur se rassit beaucoup plus applaudi des jaunes que des bleus, et ayant vaguement la conscience d'avoir plutôt fait tort qu'autrement à la cause qu'il était chargé de défendre. Léonard ne fut pas non plus très-heureux dans son parrain. C'était un jeune gentleman qui, après avoir essayé de plusieurs professions et avoir échoué dans toutes, ayant fait un petit héritage qui lui permettait de vivre indépendant, s'était posé en hommes de lettres. Ce gentleman entreprit la défense des poëtes, comme le capitaine à demi-solde avait fait celle de la marine et de l'armée; et après une douzaine de phrases prononcées du nez sur « le clair de lune de l'existence, et les oasis dans le désert, » demeura court à la grande satisfaction de ses auditeurs impatientés.

Cet échec fut en grande partie réparé par le second de Léonard, un maître tailleur, orateur émérite, chaud et sincère admirateur du jeune Fairfield. Il exprima son opinion brièvement, simplement, et l'accompagna d'un éloge du jeune candidat qui produisit de l'effet parce qu'il était vrai et senti.

A ces discours préparatoires succéda un profond silence et Audley Egerton se leva.

Dès les premières phrases tous sentirent qu'ils avaient en face d'eux un homme accoutumé à commander l'attention et à donner à ses opinions le poids d'une autorité reconnue. La lenteur mesurée de la parole, la fermeté du maintien, la dignité simple des gestes, tout révélait le ministre d'un grand pays, moins accoutumé à agiter les assemblées par une éloquence passionnée qu'à en obtenir un respect silencieux, dû à sa capacité et à son expérience. Ce qui eût pu paraître officiel et didactique chez un autre était relevé chez Egerton par cet air, ce ton, cette manière de parfait gentleman, dont l'auditoire même le plus plébéien ne laisse pas de sentir le charme. Il était éminemment doué de cette distinction dans la vie privée, mais elle devenait bien plus frappante encore lorsqu'il paraissait en public. Le *senatorius decor* semblait une phrase inventée pour lui.

Audley débuta par parler de ses adversaires avec cette gracieuse courtoisie qui sied si bien à un homme supérieur et qui présage plus

sûrement la victoire que les plus amères diatribes et les plus violentes déclamations. S'inclinant devant Avenel, il exprima le regret d'avoir à combattre un adversaire que sa naissance devait rendre cher à la ville, et dont l'honorable ambition était elle-même une preuve de l'admirable nature de cette constitution anglaise qui permet aux plus humbles de jouir de ses distinctions, tandis qu'elle contraint les plus grands à travailler et à lutter pour arriver à ces honneurs si justement enviés, qu'on ne peut obtenir que de l'estime et de la confiance de ses compatriotes. Il complimenta en quelques mots bien sentis Léonard sur ses succès littéraires, et faisant avec grâce allusion à l'intérêt qu'il avait toujours éprouvé pour les efforts des jeunes gens cherchant à se placer à l'avant-garde de la nouvelle génération, il donna à entendre qu'il ne regardait pas Léonard comme son propre adversaire, mais bien plutôt comme le compétiteur de son jeune et excellent ami M. Randal Leslie. « Heureux âge que le leur! fit l'homme d'État avec une sorte de *mélancolie*. Dans l'avenir ils ne voient rien à craindre, dans le passé ils *n'ont* rien à défendre; il n'en est pas ainsi de moi. » Arrivant alors aux vagues insinuations et aux accusations plus directes formulées contre lui et sa politique par les précédents orateurs, Audley s'arrêta et se recueillit un instant, car son œil était fixé sur les *sténographes* assis au-dessous de lui; il avait aperçu parmi eux des figures qui lui avaient été familières alors qu'il tenait les assemblées de la métropole suspendues à ses lèvres conseillères des rois. Et involontairement l'ancien ministre, échappant soudain à cet auditoire restreint, à cette élection et aux cruels souvenirs qu'elle suscitait en lui, s'adressa à ce public immense et invisible auquel les sténographes allaient transmettre ses paroles. Sous l'influence de cette idée sa manière changea graduellement; son œil se fixa sur les rangs les plus éloignés de la foule; son accent devint plus profond, plus sonore et plus solennel. Il passa en revue et justifia sa vie politique tout entière. Il rappela les diverses mesures auxquelles il avait contribué, la part qu'il avait prise aux lois qui régissaient aujourd'hui le pays. Il toucha légèrement mais avec orgueil aux services qu'il avait rendus à son parti. Il fit allusion au peu de soin qu'il avait apporté à la direction de sa fortune particulière; mais dans quel détail, si minime que ce fût, des affaires publiques confiées à sa charge un ennemi même pouvait-il l'accuser de négligence? Nul doute qu'Audley n'eût ici l'intention de préparer le public à la nouvelle de sa ruine. Il examina ensuite les questions à l'ordre du jour, et fit un exposé général de la politique que dans le cas des changements qu'il prévoyait, il conseillerait à son parti d'adopter.

Le discours d'Audley embrassait un cercle d'intérêts trop vaste pour exciter la sympathie de l'assemblée bigarrée qui l'entourait; mais il se souciait peu de cette assemblée, il l'oubliait. Les sténographes le comprenaient, tandis que leurs plumes volaient à la suite de paroles qu'ils n'osaient ni abréger, ni modifier. Audley s'adressait

à la nation tout entière, son discours était celui d'un homme en qui celle-ci n'avait pas cessé de reconnaître un de ses chefs, et qui désirait écarter de sa carrière passée toute injuste accusation, se promettant, si la vie lui était laissée, de s'élever plus haut qu'il n'avait encore fait, publiant un manifeste qu'il comptait réaliser une fois au pouvoir, et plantant un drapeau, autour duquel les escadrons rompus d'une armée en déroute viendraient se rallier pour de nouveaux combats, pour de nouvelles victoires. Peut-être aussi, dans les profondeurs de son âme (ce qui ne pouvait être compris par les sténographes, ni deviné par le public), plus touché de l'incertitude de la vie que des espérances de l'ambition, voulait-il laisser derrière lui une complète justification de cette intégrité politique au sujet de laquelle du moins sa conscience ne lui reprochait rien.

«Pendant plus de vingt ans, dit-il en terminant, il n'est pas un de mes jours qui n'ait été consacré au service de mon pays; j'ai pu parfois me trouver en opposition avec les désirs du peuple, je pourrai m'y trouver encore, mais ce sera toujours parce que je préfère son bonheur à ses caprices. Et si, comme je le crois, en certaines occasions j'ai, de concert avec des hommes d'une plus haute renommée, amélioré les lois de l'Angleterre, garanti sa sécurité, étendu son commerce, soutenu son honneur, j'abandonne le reste à la censure de mes ennemis et (ici sa voix trembla) à la charité de mes amis. »

Avant qu'eussent cessé les applaudissements qui accueillirent la conclusion de ce discours, Richard Avenel se leva. Ceux qui composent ce qu'on appelle la partie respectable d'un auditoire à savoir : les mieux élevés et les mieux habillés, même du côté jaune, souffrirent pour l'honneur du bourg natal en contemplant le candidat qu'ils opposaient au grand orateur dont la noble figure remplissait encore tous les yeux et dont les majestueux accents résonnaient encore à toutes les oreilles. Mais la grande majorité des deux côtés accueillit la vue d'Avenel comme un soulagement, car le discours d'Egerton, tout en captivant l'attention de l'auditoire, avait un peu fatigué son intelligence. Les jaunes applaudirent et les bleus grognèrent; il y eut un bruit de voix tumultueuses et un mouvement dans la masse agitée des visages barbouillés et des robustes épaules. Mais Dick avait autant d'audace et de courage qu'Audley lui-même, par degrés sa hardiesse, sa bonne mine et la curiosité d'entendre ce qu'il avait à dire lui conquirent le silence et l'attention; et Dick, les ayant une fois conquis, s'arrangea de façon à les conserver. Sa hardiesse naturelle était encore stimulée par son amère rancune contre Egerton. Il s'était muni pour la circonstance d'un arsenal de citations des discours d'Audley, puisés dans Hansard, et tronquant ou assemblant ces textes de la manière la plus injuste et la plus ingénieuse, il réussit à diviser un tout conséquent en fragments contradictoires, à tirer de phrases inoffensives des axiomes si impopulaires, si arbitraires, si tyranniques, qu'il travestit le ministre éclairé et incorruptible, en un fourbe, habile et cauteleux, prêtant la main à d'ignobles tripotages, apologiste des massacres de Manchester, etc., etc. Et

chaque trait portait d'autant plus qu'il semblait avoir été provoqué par cette justification de ses actes à laquelle venait de se livrer l'ancien ministre. Ayant donc ainsi, comme il le déclara, « convaincule très-honorable gentleman par ses propres paroles, » Dick se considéra comme autorisé à s'abandonner à ce qu'il appelait « la juste indignation d'un libre Anglais, » en d'autres termes à toutes les formes d'injure que le mauvais goût suggérait à l'aigreur de ses sentiments. Mais il le fit avec tant de rondeur, d'entrain et d'audace, dans un style si parfaitement approprié aux *hustings*, que, pour le moment du moins, il entraîna le gros du public avec lui, de façon à ce que les murmures indignés du comité bleu, et les marques d'improbation des plus aristocratiques d'entre les jaunes fussent étouffés par les applaudissements enthousiastes de la foule. Dick termina en déclarant emphatiquement que les temps de l'honorable *gentleman* étaient passés ; que le peuple avait été ruiné et pillé assez *longtemps* par de solennels intrigants qui ne songeaient qu'à leurs salaires et n'allaient jamais à leurs bureaux, si ce n'est pour y gâcher de l'encre, des plumes et du papier qui ne leur coûtaient rien. Le très-honorable gentleman s était vanté d'avoir servi son pays pendant vingt ans. Servi son pays ! oui, il l'avait *servi* aux siens, aux aristocrates ! (Rires prolongés). Il était dans un bel état son pays ! En un mot, pendant vingt ans l'honorable gentleman avait eu la main dans les poches de l'Angleterre, « et je vous le demande, beugla Dick, y en a-t-il un seul parmi vous qui se trouve mieux de ce qu'il y a pris? » Les cent cinquante hésitants branlèrent la tête. « Pour ça non ! » crièrent-ils douloureusement. « Vous entendez le peuple ! reprit Dick en se tournant majestueusement vers Egerton, qui, les bras croisés sur sa poitrine et la lèvre légèrement plissée, demeurait immuable comme Atlas ; vous entendez le peuple ! il vous condamne vous et les vôtres. Je répète ce que j'ai juré dans une autre occasion : aussi vrai que je m'appelle Richard Avenel, il vous en cuira de.... (ici Dick hésita) de votre injuste dédain pour les droits, les plaintes et les aspirations de vos compatriotes indignés. Le maître d'école est à l'œuvre et le lion britannique se réveille ! »

Dick alla se rasseoir. Le pli du mépris s'était évanoui sur la lèvre d'Egerton ; en entendant prononcer avec tant d'amertume le nom d'Avenel, il avait soudain mis la main devant son visage.

Mais bientôt Randal Leslie quitta sa place, et Audley, levant les yeux, regarda son protégé avec une expression d'affectueux intérêt. Quel meilleur début pouvait désirer un jeune homme ardemment attaché à un patron éminent qui venait d'être si grossièrement attaqué? Quelle plus belle occasion un aspirant politique pouvait-il désirer pour défendre et glorifier les principes que représentait ce patron? Les bleus, émus et indignés, se tenaient prêts à applaudir chaque phrase qui vengerait leur outrage ; les jaunes eux-mêmes, maintenant que Dick avait cessé de parler, sentaient vaguement que leur orateur s'était exposé à de cruelles représailles et qu'il méritait largement, surtout de la part de l'ami d'Egerton, n'importe quelle amère réplique

que de si violentes insultes pourraient faire vibrer dans le cœur de l'homme ou dans l'accent de l'orateur. Une meilleure occasion pour un débutant jeune et honnête ne pouvait, à coup sûr, se rencontrer; mais les destins irrités n'eussent pu amener une situation plus désastreuse, plus pénible, plus inextricable pour Randal Leslie. Comment attaquer Dick Avenel, lui qui comptait sur Dick Avenel pour réussir dans son élection? Comment exaspérer les jaunes après cette solennelle injonction de Dick: « Ne dites rien qui puisse empêcher les jaunes de voter pour vous plus tard. » Comment s'identifier avec la politique d'Egerton, lorsque sa propre politique lui prescrivait de se faire passer, aux yeux de ses adversaires, pour un jeune homme sensé et sans préjugés, qui marcherait droit et deviendrait jaune au premier jour; Démosthènes lui-même renonçant à s'en tirer, eût prétexté un mal de gorge. Il faut donc excuser Randal s'il bégaya et s'embrouilla, s'il fut terrifié par les applaudissements après avoir dit quelques mots destinés à venger Egerton, et s'il parut craintif et embarrassé en murmurant un contre-compliment à Dick. Les bleus furent amèrement désappointés; les jaunes sourirent et reprirent courage. Audley Egerton fronça le sourcil. Harley, qui était sur la plate-forme, un peu en arrière des candidats, se pencha vers Egerton et lui dit tout bas: « Vous auriez dû faire d'avance la leçon à votre protégé. Son affection pour vous l'émeut trop vivement. »

Audley, sans rien répondre, déchira une page de son portefeuille et y écrivit ces mots au crayon: « Dites que vous êtes embarrassé de répondre à M. Avenel parce que j'ai tout particulièrement exigé de vous de ne pas vous laisser emporter à une seule parole blessante envers un homme dont le père et le beau-frère m'ont donné cette majorité de deux voix à laquelle j'ai dû mon entrée au parlement, puis entrez sur-le-champ dans la politique générale. » Audley mit ce papier dans la main de Randal au moment où le malheureux jeune homme allait rester court et quitter l'estrade. Randal s'arrêta, reprit haleine et lut attentivement ces quelques mots au milieu des chuchotements et des rires de toute la salle; sa présence d'esprit lui revint, il entrevit le moyen de se tirer d'affaire, se recueillit un moment, puis releva soudain la tête, et dans un langage devenu ferme et facile, développa si habilement le texte qui venait de lui être suggéré, qu'il prit l'auditoire par surprise, satisfit les bleus en donnant une preuve de la générosité d'Audley, et toucha les jaunes par sa déférence envers la famille de leurs deux candidats. Le jeune orateur aborda alors les sujets sur lesquels il s'était préparé avec soin, et prononça une harangue remplie d'art et d'adresse, dans laquelle il temporisait à la vérité, mais faisait preuve de ce qu'on eût appelé un tact et une prudence consommés chez un vieux diplomate qui n'eût voulu se commettre envers rien, ni envers personne. Son discours lui fit honneur, du moins comme témoignage d'une réserve et d'une modération bien rares chez un si jeune homme; s'il était trop savant et trop raffiné pour un auditoire populaire, c'était néanmoins un excellent résumé de ce qui se pouvait dire de chaque côté de la question. Enfin Randal s'essuya le

front et se rassit, applaudi principalement par les avocats qui se trouvaient présents, et fort satisfait de lui-même.

C'était maintenant à Léonard de parler. Nerveux comme le sont généralement les hommes de lettres, et naturellement timide, sa voix tremblait lorsqu'il commença ; mais sans le savoir, il écouta moins son intelligence que son cœur ardent et son noble caractère, et l'un lui dicta des paroles sympathiques, tandis que l'autre rendit peu à peu à ses manières toute leur dignité.

Il profita des quelques phrases qu'Egerton avait mises dans la bouche de Randal pour effacer l'impression fâcheuse produite par la grossière attaque de son oncle. Il regretta que l'honorable gentleman n'eût pas fait lui-même cette touchante et généreuse allusion aux services qu'il avait daigné se rappeler, car en ce cas, il en était sûr, M. Avenel ne se fût pas laissé entraîner à cette amertume que les luttes électorales engendrent d'autant plus facilement que les opinions politiques des candidats sont plus ardentes et plus sérieuses. Heureux était-il que parfois un sentiment plus doux, comme celui que M. Egerton avait engagé Leslie à exprimer précédât la discussion et rappelât aux antagonistes, ainsi que l'avait fait si expressément M. Leslie, que tout bouclier a deux côtés et qu'il est possible de soutenir qu'un côté était d'or, sans nier l'assertion du champion qui affirme que l'autre était d'argent. Puis, sans paraître se séparer de son oncle, le jeune orateur insinua une apologie de ses attaques si pleine de cœur et de bon goût qu'il fut vivement applaudi par les deux partis et que Dick lui-même n'osa prononcer le démenti qu'il avait sur les lèvres.

Mais si Léonard traita Egerton avec tant de respect, il ne se crut tenu à aucun ménagement vis-à-vis de Leslie. Avec la pénétration instinctive des esprits accoutumés à analyser les caractères et à étudier la nature humaine, il découvrit la duplicité cachée de l'artificieux discours de Randal. Il rougit, sa voix s'éleva, son imagination entra en jeu et son esprit étincela lorsque prenant à partie la mosaïque politique de son antagoniste et déchirant le voile spécieux des paroles, il en laissa voir la trame bigarrée de jaune et de bleu, et démontra qu'on ne pouvait découvrir dessous aucune conviction. « Le discours de M. Leslie, dit-il, me fait songer à un bac, et semble n'avoir d'autre but que de passer continuellement d'un côté à l'autre. « La comparaison était si juste qu'elle provoqua une bruyante hilarité ; Egerton lui-même ne put retenir un sourire. « Quant à moi, dit Léonard en terminant son impitoyable analyse, je suis encore novice dans les luttes des partis ; cependant, quand je ne serais pas l'adversaire personnel de M. Leslie, ne fussé-je qu'un électeur, appartenant comme je vais au peuple par ma condition et par mes travaux, je comprendrais que c'est là un représentant en qui le bien-être, l'honneur, l'élévation morale du peuple ne sauraient trouver un champion. »

Léonard s'assit au milieu des applaudissements, car son discours avait relevé les jaunes dans leur propre estime et abaissé Randal dans l'esprit des bleus. Randal le comprit, la rage au cœur, tout en

conservant sur les lèvres un sourire ironique, Il jeta un coup d'œil furtif vers Dick Avenel, dont, après tout et en dépit des bleus devait dépendre son élection. Dick répondit à ce coup d'œil par un clignement d'yeux significatif. Randal se tourna alors vers Egerton et lui dit à voix basse: « Combien j'ai regretté de n'avoir pas plus d'habitude de la parole; j'aurais été si heureux de vous venger!

— Merci, Leslie. M. Fairfield a suppléé à toute omission quant à ce qui me concerne. Et vous ferez bien de lui pardonner ses attaques contre vous-même, parce qu'elles peuvent vous être utiles en vous indiquant quel est votre défaut comme orateur.

— Quel est-il? dit Leslie.

— C'est de ne pas croire un seul mot de ce que vous dites, » répondit sèchement Egerton, et tournant le dos à Randal, il s'approcha de son parrain et lui dit à haute voix, avec un léger soupir : « M. Avenel a droit d'être fier de son neveu; je regrette que ce jeune homme ne soit pas des nôtres; il pourra devenir un orateur. »

La séance allait se terminer par une démonstration à mains levées, lorsqu'un homme de proportions athlétiques demanda à poser quelques questions aux candidats. Un frémissement courut dans l'assemblée, car cet électeur était le démagogue des jaunes, un homme qu'il était impossible d'intimider, un orateur aux poumons d'airain. « Je serai bref, » dit-il. Et alors, sous prétexte de questionner les candidats bleus, il se livra à une sortie furieuse contre le comte de Lansmere et son fils, accusant celui-ci d'intimidation et de corruption, citant à l'appui de son dire plusieurs électeurs de Fish-Lane et de Back-Slum qui avaient été détournés d'accomplir leurs promesses envers les jaunes par les vils artifices de l'aristocratie bleue, représentée par le noble lord qu'il défiait en ce moment de le contredire. L'orateur s'arrêta et Harley apparut aussitôt sur le devant de la plate-forme en signe qu'il acceptait le défi. Si la curiosité avait été excitée par Egerton, elle le fut bien davantage encore par Harley. Absent depuis plusieurs années, presque inconnu dans le pays où il devait un jour posséder d'immenses domaines, jouissant d'une vague réputation de talent et de capacité qu'il n'avait pas encore justifiée, rien d'étonnant à ce que jaunes et bleus tendissent l'oreille et retinssent leur souffle pour mieux l'entendre.

On naît, dit-on, poëte, tandis qu'on devient *orateur*; ceci n'est vrai qu'en partie. Quelques hommes sont devenus poëtes, et d'autres sont nés orateurs. Il est probable qu'avant ce jour-là Harley n'avait jamais parlé en public, et cependant il n'avait pas parlé cinq minutes qu'il disposait des cœurs et des esprits de son auditoire aussi complétement qu'un musicien dispose des cordes de son instrument. Il avait reçu de la nature une voix capable d'une infinie variété de modulations, une physionomie mobile et expressive et il était vivement frappé, comme le sont tous les profonds *humouristes* du côté ridicule en même temps que du côté grave de chaque chose qui se présentait à sa vigoureuse intelligence.

A quelque cause que dût Harley de parler merveilleusement, il est

du moins certain qu'il parla merveilleusement. Il ridiculisa le démagogue et ses accusations avec un grand bonheur d'expressions et la gaieté la plus naturelle ; il décrivit les aventures de ce vertueux personnage à la recherche de la corruption dans les pures régions de Fish-Lane et de Back-Slum ; puis il groupa les témoignages sur lesquels le démagogue avait basé ses attaques d'une façon si caustique et si originale que l'auditoire tout entier éclata d'un rire homérique. Bientôt Harley fit passer ce même auditoire du rire aux larmes, en parlant des insinuations dont son père avait été l'objet de façon à toucher et à émouvoir tous les pères et tous les fils de l'assemblée.

Puis sa parole prit un autre tour, et une nouvelle émotion s'empara de l'assemblée. Harley s'identifia avec les électeurs de Lansmere. Il était fier, dit-il, d'appartenir à Lansmere, et tous les électeurs du bourg se sentirent en même temps fiers de lui. Il parla avec une bonté familière des quelques vieux amis de *son enfance*, se réjouissant de les retrouver vivants et prospères. Il eut pour chacun d'eux un mot affectueux, une parole du cœur.

« Cher vieux Lansmere ! » s'écria-t-il, et cette simple exclamation lui gagna tous les cœurs. Lorsque enfin il se tut comme pour se retirer, ce fut au milieu d'applaudissements frénétiques. Audley lui serra la main et lui dit tout bas : « Je suis le seul ici qui ne soit pas surpris, Harley. Maintenant que vous avez découvert vos propres talents, ne les laissez plus enfouis et inactifs ! » Harley retira sa main et ses yeux brillèrent. Il fit signe qu'il avait encore quelque chose à dire et les applaudissements se turent. « Mon honorable ami me reproche les années que j'ai perdues. Oui, c'est vrai, ma jeunesse a été inutile, n'importe pourquoi et comment. Mais la sienne ! Comment l'a-t-il employée ? Il l'a sacrifiée tout entière à la chose publique avec un dévouement tel, que ceux qui ne le connaissent pas comme moi, ont souvent pensé qu'il ne lui restait pas un seul sentiment pour les devoirs plus obscurs et les affections plus limitées par lesquels les hommes de talents ordinaires et les esprits plus humbles resserrent les liens de cet ordre social que les hommes d'État tels que lui sont appelés à protéger et à défendre. Mais pour ma part, je crois qu'il n'y a pas d'être plus dangereux que l'austère hypocrite qui, parce qu'il a dressé sa froide nature à servir mécaniquement une abstraction quelconque (qu'il l'appelle la « constitution ou la chose publique »), se croit dispensé des devoirs de la vie privée, de la bonté qui gagne l'affection, de la sincérité qui attire la confiance. Que d'autres donc louent en mon honorable ami le politique incorruptible, permettez-moi de voir surtout en lui l'homme loyal et sincère dont on pourrait dire comme d'un saint prêtre : « qu'il ne ferait point un mensonge même pour gagner le ciel, » et dont l'honneur est si délicat qu'il regarderait comme un mensonge de taire la vérité. » Harley fit ensuite une brillante peinture du type idéal de chevaleresque loyauté, que représente pour un Anglais ces mots « un parfait gentleman, » appliquant chacune de ses phrases à son illustre ami avec une chaleur et une énergie qui semblaient jaillir de son cœur ; pour

tout l'auditoire, excepté deux personnes, c'était un éloge que la fervente sincérité de l'orateur empêchait seule de taxer d'hyperbole. Mais Lévy riait dans sa barbe et se frottait les mains, tandis qu'Egerton baissait la tête et s'agitait sur son siége. Chaque parole d'Harley était une flèche qui lui traversait le cœur. Au milieu des acclamations qui suivirent cette admirable esquisse de l'homme loyal, Harley reconnut la voix enthousiaste de Léonard. Il se tourna vivement vers le jeune homme : « M. Fairfield, dit-il, applaudit à cette peinture de l'intégrité et à l'application que j'en ai faite; qu'il imite donc le modèle placé devant lui; et peut-être un jour entendra-t-il des louanges aussi sincères que les miennes sortir de la bouche de quelque ami qui l'aura vu à l'œuvre comme j'y ai vu M. Egerton. M. Fairfield est un poëte; c'est injustement qu'on lui a contesté ce titre; mais les poëtes sont-ils propres aux affaires? s'est-on demandé. N'écriront-ils pas des sonnets à Phylis ou à Chloé lorsqu'on leur demandera d'appliquer leur céleste imagination aux détails d'un bill sur la bière? Que les amis de M. Fairfield se rassurent; les poëtes lorsqu'ils descendent à l'action ne sont pas moins prosaïques que les plus terre-à-terre d'entre nous; ils subissent l'influence d'intérêts tout aussi égoïstes, de passions tout aussi mesquines. Ce n'est que dans la vie privée qu'il est bon d'être sur ses gardes contre les enfants de l'imagination, car ils consacrent si pleinement aux muses tout ce qu'ils ont de sentiment que nous ne devons pas plus nous attendre à les voir perdre leurs pensées sur les simples devoirs des hommes, qu'à voir un dissipateur « gaspiller son argent à payer ses dettes. » Mais le monde est d'accord pour user d'indulgence envers les infirmités d'hommes qui se trompent et se punissent eux-mêmes. Les poëtes ont, il est vrai, plus d'enthousiasme, plus d'affection, plus de cœur que les autres, mais c'est seulement lorsqu'il s'agit des fictions qu'ils créent. En vain, prétendrait-on se les attacher par un mérite vulgaire, par de prosaïques services, quels que soient les efforts et les sacrifices, ils n'en seront pas moins ingrats si la gratitude leur paraît antipoétique. Ils ne suivent que leurs caprices, n'adorent que leurs illusions et, estimant les formes de l'humanité trop matérielles pour leur fantastique affection, ils évoquent un fantôme et sont glacés par ses embrassements! »

Puis s'apercevant soudain qu'il dépassait la compréhension de son auditoire et touchait aux limites de son amer secret (car en parlant ainsi, c'était à Nora bien plus qu'à Léonard qu'il avait songé), Harley donna un tour nouveau et plus simple à sa terrible ironie, il tourna habilement en ridicule les sentiments qu'avait exprimés Léonard dans son discours, il passa rapidement en revue les questions politiques à l'ordre du jour, fit de Leslie un éloge à double entente comme il avait fait d'Egerton, puis mit fin à un discours dont l'effet populaire n'avait jamais été égalé dans cette salle, au milieu d'acclamations et d'applaudissements qui menaçaient d'en faire crouler les murailles.

Au bout de quelques minutes, on leva la séance après un vote

par mains levées. Le vote fut déclaré par le maire (un bleu de vieille roche), favorable au très-honorable Audley Egerton et à Randal Leslie, Esquire.

Des cris : « Non, non, c'est honteux! c'est injuste! » se firent entendre, un *poll* fut demandé pour les deux autres candidats, puis la foule s'écoula lentement.

Harley sortit le premier par la porte particulière; Egerton le suivit, Randal demeura en arrière. Avenel vint lui serrer la main et lui dit à voix basse : « Trouvez-vous ce soir dans le parc, près du taillis de chênes, à trois cents mètres environ de la barrière; nous verrons à tout arranger pour le mieux. Quelle abominable blague que tout ceci! »

CHAPITRE XXV.

Si la vigueur du discours d'Harley avait surpris amis et ennemis, elle n'avait produit sur personne dans cette assemblée, pas même sur le coupable Egerton, un effet aussi profond que sur Léonard. Complétement abasourdi par cette pluie de sarcasmes immérités, ce ne fut qu'après la dispersion de l'assemblée, qu'il parvint à conjecturer la cause de ces amères railleries, de ces traits acérés. Harley connaissait évidemment l'aveu qu'avait fait Léonard de son amour pour Hélène Digby. Dès lors, ces accusations de mépris pour les devoirs de la vie commune, non-seulement blessaient le cœur du jeune homme, mais encore l'atteignaient jusque dans son honneur. Plein d'une mâle et généreuse indignation, il résolut d'aller trouver sur-le-champ lord L'Estrange, de se justifier, de justifier Hélène, car accuser ainsi l'un, c'était tacitement faire injure à l'autre.

Se dérobant donc aussi rapidement que possible à l'enthousiasme de ses partisans, Léonard se dirigea vers le château. Les palissades du parc touchaient à la ville, et un tourniquet permettait aux piétons d'y entrer. Léonard passant par ce chemin, avait à peine fait cent pas, que soudain dans ce même bosquet qu'Avenel avait assigné pour rendez-vous à Randal, il se trouva en face d'Hélène.

Elle tressaillit et poussa un léger cri : mais, Léonard tout entier à la pensée de se justifier ainsi qu'elle, ne s'arrêta pas à expliquer sa présence, ni à calmer l'agitation d'Hélène.

« Miss Digby! s'écria-t-il avec ce respect qui souvent distingue si cruellement la familiarité passée de la froideur présente; miss Digby, je suis heureux de vous rencontrer, heureux de pouvoir vous demander la permission de me défendre d'une accusation, qui bien que dirigée contre moi seul, vous atteint également. Lord L'Es-

trange a donné à entendre en public que moi, moi, qui lui dois tant, qui l'ai toujours si profondément respecté, que même le juste ressentiment que j'éprouve en ce moment me paraît presque de l'ingratitude; il a donné à entendre que.... Ah! miss Digby, j'ai peine à trouver des paroles pour répéter ce que j'ai été si humilié d'entendre. Mais vous savez combien est fausse toute parole qui nous accuse l'un ou l'autre d'avoir trahi notre commun bienfaiteur. Permettez-moi de répéter à votre tuteur ce que j'ai osé vous dire dans notre dernière entrevue, ce que vous m'avez répondu, et dans quels sentiments je vous ai quittée.

— Oh! oui, Léonard, allez! justifiez-vous à ses yeux! Injuste et cruel lord L'Estrange!

— Hélène Digby! s'écria soudain une voix derrière eux, de qui parlez-vous ainsi?»

Au son de cette voix, Hélène et Léonard se retournèrent et virent debout devant eux Violante, dont la beauté était rendue presque sublime par la noble indignation qui brillait dans ses yeux, colorait son visage, et respirait dans tout son maintien.

« Est-ce bien vous qui parlez ainsi de lord L'Estrange? Vous — Hélène Digby! *Vous!*»

M. Dale qui avait suivi Violante, apparut alors. « Doucement, enfant, » dit-il, et posant une main sur l'épaule de Violante, il tendit l'autre à Léonard. « Qu'y a-t-il? Venez avec moi, Léonard, et expliquez-moi ce dont il s'agit. »

Léonard suivit l'ecclésiastique, et en quelques phrases soulagea son cœur oppressé.

M. Dale partagea son ressentiment, et après l'avoir questionné sur tout ce qui s'était passé dans cette mémorable entrevue avec Hélène, s'écria :

« C'est bien; n'allez pas encore trouver lord L'Estrange vous-même; je vais le voir; je suis ici à sa requête. Il ne m'avait, à la vérité, appelé que pour demain, mais le squire m'ayant écrit quelques lignes à la hâte pour me demander de me trouver demain à Lansmere en même temps que lui, et de l'accompagner ensuite dans sa recherche du pauvre Frank, j'ai pensé que j'aurais sans doute peu de temps à donner à lord L'Estrange si je ne devançais son invitation en venant aujourd'hui. Je m'applaudis de l'avoir fait. Je suis arrivé il y a une heure, j'ai appris qu'il était à l'hôtel de ville et j'ai rejoint les jeunes filles dans le parc. Miss Digby, pensant que je pouvais avoir quelque chose à dire en particulier à ma jeune amie Violante, avait marché un peu en avant. C'est ainsi que je me suis heureusement trouvé là pour écouter votre récit et j'espère parvenir à éclaircir tout malentendu. Lord L'Estrange doit maintenant être rentré, je vais retourner au château. J'irai ensuite vous retrouver à votre hôtel. Votre seule présence dans ce parc et les quelques mots que vous avez échangés avec Hélène pourraient avoir pour conséquence d'aigrir encore votre bienfaiteur. Je ne puis supporter cette idée. Retirez-vous, je vous en conjure. J'expliquerai tout à lord L'Es-

trange et il vous rendra justice. Cela est, cela doit être son intention.

— Son intention, lorsqu'il vient de se montrer aussi injuste envers moi !

— Oui, oui, » balbutia le pauvre curé, se rappelant que le secret lui avait été imposé par Harley et ne sachant comment calmer Léonard. Cependant, toujours convaincu que son jeune ami était fils d'Harley, songeant à tout ce que celui-ci avait dit de l'expiation à son remords apparent, M. Dale ne pouvait comprendre pourquoi il avait ainsi fait précéder l'expiation de l'insulte. Désireux avant tout d'empêcher Harley et Léonard de se rencontrer tandis qu'ils étaient sous l'influence de pareils sentiments vis-à-vis l'un de l'autre, il fit un effort sur lui-même et démontra si bien à Léonard les avantages de sa propre diplomatie, que celui-ci consentit à attendre son retour.

« Quant à des excuses ou à une réparation, dit-il *fièrement*, cela regarde lord L'Estrange; je ne les demande pas. Dites-*lui* seulement, que dès que j'ai su que celle que j'aimais et dont le souvenir m'avait été sacré depuis bien des années lui était fiancée, j'ai renoncé même au désir qu'elle fût jamais à moi; si c'est là manquer aux devoirs de l'homme, je suis coupable. Si avoir prié nuit et jour que celle dont la présence eût réjoui ma vie laborieuse et solitaire puisse apporter à la sienne un charme que ne donnent ni la richesse ni la grandeur, si c'est là de l'ingratitude, je suis ingrat; qu'il me condamne donc. Je disparaîtrai de sa sphère comme un homme qui aura un moment traversé son chemin et qu'il ne doit plus revoir. Mais il ne doit ni blâmer, ni soupçonner Hélène. Un mot encore. En me présentant pour cette élection, en m'engageant dans cette lutte étrangère à mes habitudes, peu convenable à ma pauvreté, opposée à mes aspirations depuis longtemps dirigées vers un but plus noble, bien qu'on y arrive par des chemins plus obscurs, je n'ai obéi qu'à sa volonté ou à son caprice, et cela dans un moment où j'avais soif de repos et de solitude. J'étais enfin arrivé à prendre intérêt à ce que j'avais d'abord abhorré, mais l'idée de conquérir l'estime de lord L'Estrange animait mes espérances, stimulait mon ambition; maintenant donc, à quoi bon continuer? Que ferais-je ici? Toute sa conduite, sauf son mépris pour moi, est une énigme. A moins donc qu'il n'exprime de nouveau un souhait que je me plais encore à regarder comme une loi, je me retire d'une lutte qu'il m'a rendue si amère. Je renonce à l'ambition qu'il a empoisonnée, et ne songeant plus qu'à mes humbles devoirs qu'il m'accuse de dédaigner, je m'en retourne chez moi. »

Le curé faisait un signe d'assentiment à chacune de ces phrases que Léonard, passant près de Violante et d'Hélène qu'il salua l'une après l'autre avec la même froideur respectueuse, reprit le chemin de la ville.

Pendant ce temps Hélène et Violante avaient aussi été en secrète conférence, et cette conférence les avait subitement rendues amies, car Hélène, surprise, émue, agitée, avait révélé à Violante son attachement pour Léonard, la confession qu'elle en avait faite à lord

L'Estrange et la rupture de ses engagements envers celui-ci. Violante comprit qu'Harley était libre, et se souvint qu'Harley avait promis de la rendre libre elle-même. Un éclair illumina soudain son cœur et son esprit, et se rappelant les regards, les paroles de lord L'Estrange, elle comprit qu'elle était aimée, que l'honneur seul, pendant qu'ils étaient liés tous deux, l'avait empêché d'avouer cet amour; Violante se sentit tout à coup transformée, le ciel était dans son cœur et la joie dans ses yeux; elle aimait si ardemment et elle avait en Harley tant de confiance! Dans la tendresse dont son cœur débordait elle trouva pour Hélène de si douces paroles de consolation que celle-ci s'appuya affectueusement sur elle, leurs joues se touchèrent, et l'on eût dit deux sœurs.

En tout autre moment, M. Dale eût été étonné de l'affection soudaine que se témoignaient les deux jeunes filles; car dans une conversation avec Violante, lorsqu'il avait (selon lui très-adroitement) sondé la jeune Italienne au sujet de sa jeune amie, Violante avait presque réclamé contre ce titre d'*amie*, et bien qu'elle eût généreusement loué Hélène, ses louanges n'avaient pas paru très-cordiales au bon curé. Mais en ce moment il était préoccupé de sa prochaine entrevue avec lord L'Estrange, il s'approcha en silence des jeunes personnes, et passant un bras de chacune d'elles sous les siens, il se dirigea lentement vers la maison. En approchant de la terrasse, il vit Riccabocca et Randal qui s'y promenaient ensemble.

Violante lui pressa le bras en disant tout bas: « Passons par l'autre côté, je voudrais vous parler un instant en particulier. »

M. Dale, supposant qu'elle voulait éloigner Hélène, dit à celle-ci. « Ma chère demoiselle, vous voudrez bien m'excuser près du docteur Riccabocca qui me fait signe et qui est sans doute surpris de me voir ici, pendant que j'achèverai ce que je disais à Violante lorsque nous avons été interrompus. »

Hélène les quitta et Violante entraîna le ministre vers la porte d'une des ailes du château.

« Qu'avez-vous à me dire? demanda M. Dale, surpris de ce qu'elle gardait le silence.

— Vous allez voir lord L'Estrange. N'épargnez rien pour le convaincre de la droiture de Léonard, le seul soupçon d'une trahison révolte tellement son noble cœur que peut-être ce soupçon a-t-il troublé son jugement.

— Vous semblez estimer bien haut le cœur de ce lord L'Estrange, mon enfant, » dit M. Dale avec quelque surprise.

Violante rougit, mais elle continua d'un ton ferme et sérieux : « Il m'a dit.... lord L'Estrange m'a dit dernièrement quelques paroles qui font que je suis bien contente que vous soyez ici, que vous le voyiez, car je sais combien vous êtes bon et sage, cher monsieur Dale! Il parlait comme quelqu'un dont une injure grave aurait soudain assombri toutes les idées. Il parlait de retraite, de solitude, lui qui avant tout se doit à son pays. Je ne sais pas à quoi il fait allusion, à moins que ce ne soit à la rupture de son mariage avec Hélène.

— Quoi ! ce mariage est rompu ?

— C'est elle-même qui me l'a dit. Vous vous étonnez à bon droit qu'elle ait pu songer à un autre après l'avoir connu ! »

L'ecclésiastique regarda gravement la jeune enthousiaste, mais bien que les joues de Violante fussent couvertes de rougeur, sa physionomie était si ouverte et si innocente, que M. Dale se contenta de secouer la tête en disant :

« Je comprends parfaitement qu'Hélène lui préfère Léonard Fairfield. C'est une noble fille que n'ont égarée ni la vanité ni l'ambition, tentations que nous devons tous redouter, et peut-être plus que d'autres les jeunes filles qui se trouvent soudainement en contact avec le rang et l'opulence. Quant au mérite de ce gentilhomme, je ne sais encore si je dois le nier ou en tomber d'accord. Je suspends mon jugement jusqu'après notre entrevue. Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ? »

Violante garda un moment le silence. « Je ne saurais croire, dit-elle en souriant à demi, que le changement qui s'est produit en *lui* (car pour changé, il l'est), que ses mystérieuses allusions au sujet d'une injure reçue et d'une vengeance à exercer, aient pour unique cause son désappointement au sujet d'Hélène. Mais vous pouvez savoir cela ; savoir s'il est vraiment bien désappointé ; mais je ne le crois pas. » Puis elle glissa sa petite main hors du bras de M. Dale et s'élança dans les bosquets d'arbres verts. A moitié cachée par les lauriers, elle se retourna et le ministre rencontra son regard demi-malicieux, demi-mélancolique ; l'éclat en était voilé par une larme.

« Je n'aime pas du tout cela, murmura le ministre, j'en toucherai un mot au docteur Riccabocca. » Ce disant il ouvrit la porte, et apercevant un domestique, fit demander à lord L'Estrange s'il voudrait le recevoir.

Harley était en ce moment enfermé avec Lévy, sa physionomie était calme et sévère. « Ainsi donc, disait-il, demain à cette heure, M. Egerton apprendra que Randal Leslie lui a soufflé son élection. Bon ! Demain à cette heure son ambition sera frustrée par la trahison d'un ami. — Bon ! Demain à cette heure les recors se saisiront de sa personne ; il sera ruiné, mendiant et captif, et tout cela parce qu'il aura mis sa confiance dans les autres, qu'on l'aura trompé. — Bon ! Et s'il s'en prend à vous, prudent baron, s'il accuse M. Leslie, ne manquez pas de dire : « Nous n'avons été tous deux que les instru« ments aveugles de votre ami Harley L'Estrange. Demandez-lui pour« quoi vous êtes une misérable dupe ?

— Et pourrais-je maintenant demander à Votre Seigneurie un mot d'explication ?

— Non, monsieur ; il doit vous suffire que je vous aie épargné. Mais vous, vous n'étiez pas mon ami ; je n'ai pas à me venger d'un homme dont je n'ai jamais touché la main. »

Le baron fronça les sourcils, mais la puissance et l'autorité de son tyran le terrifiaient. Il reprit après une pause :

« Et bien que M. Leslie doive être, grâce à vous, élu député de Lansmere, vous désirez toujours que je....

— Faites exactement ce que je vous ai dit. Mes plans ne varient jamais d'une ligne. »

Un valet de chambre entra.

« Milord, le révérend M. Dale demande si vous pouvez le recevoir.

— M. Dale! Il ne devait venir que demain. Dites-lui que je ne l'attendais pas aujourd'hui, que je serai malheureusement occupé jusqu'au dîner, qui doit avoir lieu plus tôt que de coutume. Conduisez-le dans sa chambre; il n'aura guère que le temps de s'habiller. A propos, M. Egerton dînera dans son appartement. »

CHAPITRE XXVI.

Les principaux membres du comité bleu avaient été invités à dîner au château, et l'heure du repas avait en effet été avancée, afin de laisser libres les agents électoraux à la veille d'une élection qu'on savait devoir être chaudement disputée, et alors que les intraitables cent cinquante tenaient toujours en réserve leurs précieux votes.

La réunion fut gaie et animée, malgré l'absence d'Egerton, qui, aussitôt son retour de l'hôtel de ville, s'était enfermé chez lui et avait fait dire à Harley qu'il était trop souffrant pour assister au dîner.

Randal, en dépit du succès fort équivoque de son discours, était en joyeuse humeur. Que lui importait après tout d'avoir échoué dans son discours, pourvu qu'il réussît dans son élection? Il lui tardait de se trouver à ce rendez-vous assigné par Dick Avenel où tout devait s'arranger. Et le squire lui apportait le lendemain l'argent destiné à l'achat des terres tant désirées. Si donc Randal Leslie s'était jamais senti heureux, c'était ce soir-là tandis que trinquant avec M. le maire et M. l'adjoint il contemplait, à travers le brillant plateau d'argent, une longue perspective de fortune et de pouvoir.

A peine le dîner était-il fini, que lord L'Estrange rappela en quelques paroles à ses hôtes tout ce qui leur restait à faire, et après avoir porté un toast aux futurs députés de Lansmere, renvoya le comité à ses travaux.

Lévy fit un signe à Randal, qui le suivit dans sa chambre.

« Savez-vous, Leslie, que votre élection me semble en péril, dit le baron. J'ai compris d'après une conversation avec mes voisins de table qu'Egerton par son discours a si bien fait la conquête des bleus, et qu'ils craignent tellement de perdre un homme qui leur fait tant d'honneur, que les membres de leur comité non-seulement parlent de

vous retirer leurs seconds votes et de les lui donner, mais encore de souscrire entre eux afin d'acheter ce corps des cent cinquante dont je sais qu'Avenel comptait vous transférer les voies.

— Ce serait fort mal de la part du comité qui prétend agir pour nous deux de donner ses doubles votes à Egerton, dit Randal avec une colère contenue. Mais je ne crois pas qu'ils puissent venir à bout de ces cent cinquante sans la corruption la plus ouverte et la plus exorbitante, et c'est une dépense qu'Egerton ne fera pas et qu'il serait honteux à lord L'Estrange ou à son père de sanctionner.

— Je leur ai dit nettement, continua Lévy, qu'en qualité d'agent de M. Egerton, je ne consentirais à aucun procédé de nature à vicier l'élection, mais que j'allais essayer moi-même de venir à bout de ces hommes, et je m'en vais à la ville dans ce but. J'ai aussi engagé les membres du comité à bien réfléchir avant de donner leurs doubles votes à Egerton; ils sont convenus de s'en rapporter là-*dessus à lord* L'Estrange et je sais ce qu'il leur dira. Vous pouvez compter sur *moi*, continua le baron, d'un ton sérieux peu habituel à son caractère cynique, pour vous obtenir la préférence sur Audley si cela est en mon pouvoir. En attendant vous feriez bien de voir Avenel ce soir même.

— J'ai rendez-vous avec lui à dix heures, et si j'en juge par son discours d'hier, je peux compter sur son appui dans le cas où son livre de poll le convaincrait qu'il est impossible de faire nommer à la fois son neveu et lui. Mon discours, quelques sarcasmes qu'il m'ait attirés de la part de M. Fairfield, doit du moins avoir disposé le parti jaune à voter pour moi plutôt que pour un adversaire décidé, tel que M. Egerton.

— Je l'espère, car votre discours et la réponse de M. Fairfield vous ont fait cruellement tort auprès des bleus. Quoi qu'il en soit, tout dépend maintenant pour vous de mon succès auprès de ces cent cinquante drôles; j'emploierai pour les décider en votre faveur tous les moyens possibles, excepté ceux qui me feraient traduire à la barre des communes sous l'accusation de corruption, accusation qui ferait le plus grand tort à ma position sociale. Je leur dirai comme j'ai dit aux membres du comité, que l'élection d'Egerton est certaine et qu'il ne payera rien; mais que vous vous avez besoin de leurs votes et que moi.... en un mot, s'ils peuvent être achetés à crédit je les achèterai. Avenel néanmoins peut vous être en ceci d'un plus grand secours que moi, car comme ils sont tous jaunes au fond, ils ne se font pas scrupule de donner à entendre qu'il leur faudra, pour voter du côté bleu, le double de ce qu'ils exigeraient pour voter du côté jaune. Avenel étant de la ville et connaissant leurs allures, réussirait peut-être à les gagner sans les corrompre.

— Sans les corrompre! répéta Randal en secouant la tête d'un air incrédule.

— J'entends sans les corrompre ouvertement et de manière à être accusé plus tard. »

On frappa à la porte. Un domestique entra et présenta au baron

Lévy les compliments de M. Egerton, qui le priait de venir le trouver immédiatement pour quelques minutes.

« Eh bien! dit Lévy lorsque le domestique se fut retiré, je vais aller voir ce que me veut Egerton, et en le quittant je me rendrai à la ville. J'y passerai peut-être la nuit. » Puis saluant Randal, le baron se dirigea vers l'appartement d'Audley.

A peine y était-il entré que l'homme d'État lui cria brusquement : « Lévy m'avez-vous trahi? Avez-vous révélé mon secret, mon premier mariage à lord L'Estrange?

— Non Egerton; sur l'honneur, je ne lui ai rien dit.

— Vous avez entendu son discours! N'avez-vous pas senti une ironie amère sous chacune de ses louanges? Ou n'est-ce que.... que ma conscience? ajouta l'orgueilleux Egerton à travers ses dents serrées.

— En vérité, lord L'Estrange me paraît avoir choisi pour thème de ses louanges précisément les mêmes traits de votre caractère que n'importe quel autre de vos amis eût fait servir à votre panégyrique.

— N'importe quel autre de mes amis! Quels amis? murmura Egerton d'un air sombre. Puis il ajouta d'un ton qui n'avait rien de sa fermeté habituelle: votre présence ici m'a beaucoup étonné, Lévy, comme je vous l'ai dit tout à l'heure; je n'en ai pas compris la nécessité. Harley vous a pressé d'y venir?— Lui qui ne vous aime point. Vous m'aviez tous deux donné pour raison que vos relations avec Richard Avenel vous permettraient d'atténuer son opposition. Je ne puis vous féliciter du succès.

— Mon succès apparaîtra plus tard. Sa violente attaque d'aujourd'hui peut n'être qu'une feinte pour couvrir son alliance de demain.

— Il s'est fait un changement chez Harley envers moi comme envers tous, continua Audley sans prendre garde à l'interruption, les autres peuvent ne pas le voir, mais moi je connais Harley depuis son enfance.

— Il s'occupe pour la première fois d'affaires. Ceci expliquerait un changement beaucoup plus grand que celui même que vous remarquez.

— Le voyez-vous familièrement? Causez-vous souvent avec lui?

— Non, si ce n'est au sujet de l'élection. Il me consulte parfois sur les chances de Randal Leslie, qui l'intéresse vivement comme étant votre protégé.

— Cela aussi m'étonne. Enfin! je suis las de m'inquiéter, de me tourmenter. Ce pays-ci m'est en horreur; après-demain je le quitterai et je respirerai en paix. Vous avez vu les rapports; je n'ai pas eu le cœur de les examiner. L'élection est-elle aussi assurée qu'on le dit?

— Si Avenel retire son neveu et que les votes se partagent en votre faveur, vous êtes en sûreté!

— Et vous croyez qu'il le retirera? Pauvre jeune homme! Une défaite à son âge et avec ses talents est dure à supporter. Audley soupira.

— Il faut maintenant que je vous quitte, si vous n'avez rien d'important à me communiquer, dit le baron en se levant. J'ai encore beaucoup à faire, car l'élection n'est pas encore enlevée, et pour vous un échec serait....

— La ruine, je le sais. Eh bien, Lévy, après tout, il est de votre avantage que je réussisse. Si j'en juge par les lettres que j'ai reçues ce matin, ma position est si assurée, par suite de la nécessité où se trouve mon parti de me soutenir, que la découverte de mes embarras pécuniaires n'aura pas les effets fâcheux que je redoutais. Jamais ma carrière ne fut plus dégagée de tout obstacle, jamais dans mes jours de fastueuse magnificence je n'ai touché de si près au sommet de l'ambition, qu'aujourd'hui où je suis prêt à ne conserver qu'une chambre et un domestique.

— Je suis bien aise de l'apprendre, et je désire d'autant *plus* assurer votre élection dont dépend nécessairement cette brillante carrière, que.... j'hésite à vous l'avouer....

— Parlez! Qu'est-ce?

— Je me suis vu obligé dans un moment de cruel embarras de passer quelques-uns de vos billets à un tiers qui, si votre personne n'était pas protégée par les priviléges parlementaires, pourrait user de ses droits et....

— Traître! s'écria Egerton dont l'accent de calme mépris fit place à la violence. Traître! n'en dites pas davantage. Comment ai-je pu croire qu'il en serait autrement! Vous avez prévu ma défaite et projeté ma ruine. N'essayez pas de me répondre. Sortez d'ici, monsieur!

— Vous apprendrez bientôt que vous avez de pires ennemis que moi, dit le baron en se dirigeant vers la porte, et si vous êtes vaincu, si toutes vos espérances d'avenir sont détruites, ce n'est pas moi qu'il en faudra accuser. Mais je pardonne à votre colère et j'espère demain vous faire écouter une explication que vous n'êtes pas aujourd'hui en état d'entendre. Je m'en vais à Lansmere veiller à l'élection. »

Audley demeuré seul parut avoir soudain oublié toute sa colère. Il rassembla ses idées et sonda ses craintes avec cette précision rapide et logique que donne l'habitude de traiter les affaires publiques, et il sentit que la plus cruelle de ses pensées, la plus intolérable de ses craintes, c'était celle que Lévy ne l'eût trahi auprès de L'Estrange.

« Je ne puis supporter ce doute, s'écria-t-il tout haut. Je veux voir Harley moi-même. Sincère comme il l'est, le seul son de sa voix m'apprendra si j'ai perdu jusqu'à mon ami. Si cet ami m'est laissé, si Harley me serre encore la main avec sa cordiale affection, je perdrai tout le reste sans pousser un soupir. »

Il sonna; son valet de chambre parut.

« Allez voir si lord L'Estrange est occupé; je voudrais lui *parler*. »

Le domestique revint au bout de quelques minutes.

« Milord est sans doute très-occupé, car il a donné les ordres les plus sévères pour n'être pas dérangé.

— Occupé? A quoi? Avec qui?

— Il est dans sa chambre, monsieur, avec un ecclésiastique qui est arrivé et a dîné ici aujourd'hui. J'ai entendu dire que c'est un ancien vicaire de Lansmere.

— Vicaire de Lansmere! Son nom? son nom? Ce n'est pas Dale?

— Si monsieur, on l'appelle le révérend M. Dale.

— Laissez-moi, dit Audley d'une voix faible. Dale! l'homme qui soupçonnait Harley, qui est venu me trouver à Londres, qui m'a parlé d'un enfant, de mon enfant, ne m'envoyant qu'à la recherche d'un autre tombeau! Lui enfermé avec Harley... lui....»

Audley retomba sur son siége, il étouffait littéralement. Peu d'hommes jouissaient d'une réputation mieux établie de courage tant moral que physique; et cependant ce n'étaient pas en ce moment la douleur ni le remords qui paralysaient Audley.... c'était la crainte. Devant l'homme brave se dressait comme une chose visible et menaçante, sa propre trahison, ce crime des lâches, et il devenait lâche et tremblant. Qu'avait-il donc à redouter? Rien, si ce n'est le regard accusateur d'un ami trompé. Mais quoi de plus terrible? Le seul être qui, parmi la pompe de ses partisans l'aimât réellement, le seul être pour lequel l'austère homme d'État ressentit une tendre affection, était à jamais perdu pour lui. Il cacha son visage dans ses mains et demeura immobile comme dans l'attente de quelque chose de terrible, ainsi qu'un enfant dans les ténèbres, le front trempé de sueur et tremblant de tous ses membres.

CHAPITRE XXVII.

Pendant ce temps, Harley avait écouté avec une froide attention la justification de Léonard par M. Dale.

« Cela suffit, dit-il enfin. Je verrai ce soir M. Fairfield, et si des excuses sont dues à Léonard, je lui en ferai. Nous déciderons en même temps s'il devra continuer la lutte ou se retirer. Et maintenant, monsieur Dale ce n'était pas pour apprendre comment ce jeune homme a fait, ou a bien voulu ne pas faire, la cour à ma future, que j'ai réclamé l'accomplissement de la promesse que vous m'aviez faite de venir me voir à Lansmere. Nous sommes convenus que le séducteur de Nora mérite un châtiment, et je vous ai promis que le fils de Nora Avenel retrouverait un père. Ces deux assertions se réaliseront demain. Et vous, monsieur, continua Harley en se levant, vous qui portiez l'habit consacré au plus saint office de la charité chrétienne, vous avez cru qu'encore adolescent j'avais pu trahir d'abord

une jeune fille élevée sous ce toit, puis l'abandonner ensuite, fuir comme un lâche le lieu où ma victime était venue mourir, abandonner mon fils et celui de cette malheureuse femme à toutes les tentations de la misère et de la jeunesse, jusqu'à ce que le hasard me le fît retrouver mourant de faim dans un désert mille fois plus terrible que celui d'Agar. Vous, monsieur, qui m'avez jugé ainsi pendant de longues années, vous aurez l'occasion de faire tomber votre sainte colère sur la tête de celui qui la mérite, et en moi que vous avez condamné comme un coupable, vous respecterez un juge! »

M. Dale fut d'abord ému et intimidé de cette sortie inattendue, mais il était accoutumé à se trouver en face des passions les plus violentes et son calme bon sens, son habitude de l'autorité sur les âmes reprirent bientôt le dessus. « Milord, dit-il, je commence par m'incliner avec humilité devant vos reproches; je *vous prie* de me pardonner mon erreur, et comme vous l'avez dit, mon *opinion* peu charitable. Nous autres habitants des villages et obscurs pasteurs d'un humble troupeau, nous qui sommes miséricordieusement éloignés de la tentation, nous sommes peut-être trop prompts à nous en exagérer le pouvoir sur ceux dont la vie s'écoule dans ce grand monde qui a tant de portes ouvertes au mal. C'est là ma seule excuse de m'être laissé égarer par de trompeuses apparences. Mais pardonnez-moi encore si je vous conjure de ne pas tomber dans une erreur qui ne serait guère moins fatale que la mienne. La colère vous seyait alors que vous vous défendiez d'injustes reproches. Mais, ô milord, quand avec ce front sévère et ces yeux enflammés vous menacez celui dont, oublieux du divin précepte, vous voulez vous constituer le juge, je sens que c'est la vengeance qui parle.

— Appelez-le vengeance ou ce que vous voudrez, dit Harley avec une sombre fermeté, mais j'ai été trop profondément blessé pour ne pas blesser à mon tour. Jusqu'à ces derniers temps, j'ai toujours été franc envers tous; je le suis encore aujourd'hui envers vous et je vous dis : Je ne prétends exercer aucune vertu en faisant ce que j'appelle justice; mais ni déclamations, ni homélies tendant à prouver que cette justice est coupable n'ébranleront mes résolutions. J'ai été outragé comme homme, et je punirai en homme. Comment et de quelle manière, quel est le vrai criminel et quelle sera sa juste sentence, c'est ce que vous apprendrez bientôt, monsieur; j'ai beaucoup à faire ce soir, pardonnez-moi d'ajourner une plus longue conférence.

— Encore un mot, milord, un seul. Vous refusez de m'entendre; je suis pour vous presque un étranger, mais vous avez un ami, un ami cher et intime, en ce moment sous votre toit. Voulez-vous du moins consentir à prendre conseil de M. Egerton? Personne ne saurait douter de l'affection qu'il a pour vous; on ne saurait non plus douter qu'il ne vous conseille ce qui siéra le mieux à votre honneur. Vous hésitez, milord! vous avez honte de confier à votre meilleur ami un dessein qu'il condamnerait sans doute. Eh bien, je vais l'aller trouver, je vais le conjurer de vous sauver de ce qui ne peut vous causer que des regrets.

— Monsieur Dale, je vous prie de garder le silence envers Egerton; le secret de ce qui s'est passé entre nous doit vous être aussi sacré que l'est une confession pour les prêtres romains; mais si cela peut vous rassurer, je vous promets de ne rien faire qui me rende indigne de l'amitié de M. Egerton, ou que son honneur l'autorise à blâmer. Êtes-vous satisfait?

— Ah! milord, s'écria M. Dale, s'arrêtant irrésolu sur le seuil de la porte et prenant la main d'Harley, je serais satisfait si vous vouliez vous soumettre à des conseils plus sûrs que les miens, que ceux de M. Egerton ou de qui que ce soit. N'avez-vous jamais éprouvé l'efficacité de la prière?

— Ma vie a été inutile, répondit Harley; je n'ose donc pas me flatter que ma prière ait été efficace. Mais du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours eu l'habitude de prier Dieu matin et soir, du moins jusqu'à.... jusqu'à.... et il s'arrêta court.

— Jusqu'à ce que vous ayez voulu vous venger. Vous n'avez pas osé prier depuis lors! Oh! songez combien nous devons être coupables lorsque nous n'osons montrer notre âme à Dieu, lorsque nous n'osons lui demander ce que nous souhaitons. Vous êtes ému, milord; je vous laisse à vos réflexions. »

Harley baissa la tête, et l'ecclésiastique le quitta.

Tandis que M. Dale, inquiet et agité parcourait le corridor, Violante sortit de l'embrasure d'une fenêtre et passant son bras sous celui du curé, elle lui dit timidement: « Je vous ai attendu bien longtemps, cher monsieur Dale! vous avez vu lord L'Estrange?

— Eh bien?

— Pourquoi ne dites-vous rien! L'avez-vous quitté consolé.... plus heureux?

— Plus heureux! non.

— Quoi! dit Violante avec un regard de surprise et un accent dont la tristesse était mêlée de quelque impatience. Quoi! Est-il donc si chagrin de ce qu'Hélène lui en préfère un autre? »

Malgré les sérieuses émotions dont il était agité, M. Dale fut frappé de la question de Violante et du ton dont elle était faite. Il aimait tendrement la jeune fille. « Mon enfant, dit-il, je suis bien aise qu'Hélène ait échappé à lord L'Estrange. Prenez garde, oh! prenez bien garde à l'intérêt qu'il vous inspire. C'est un homme dangereux, d'autant plus dangereux qu'il a des éclairs de noblesse et de grandeur; il séduirait aisément un cœur jeune et inexpérimenté, car il s'est étrangement emparé du mien. Mais son cœur à lui, est gonflé d'orgueil, de colère et de malice.

— Vous vous trompez; cela est faux, s'écria impétueusement Violante. Je ne saurais croire un seul mot offensant pour celui qui a sauvé mon père de la prison et de la mort. Vous ne lui aurez pas parlé assez doucement. Il croit que Léonard a eu des torts avec lui, qu'Hélène s'est montrée ingrate. Il souffre d'autant plus de cette blessure que son cœur est plus sensible et plus généreux, et vous l'avez repris et blâmé lorsqu'il eût fallu l'adoucir et le consoler

Pauvre lord L'Estrange. Vous l'avez donc laissé irrité et malheureux!

— Je l'ai laissé méditant le péché, ayant peur de prier Dieu; je l'ai laissé occupé d'un projet, je ne sais lequel, mais qui enveloppe d'autres personnes que Léonard dans sa vengeance. Je l'ai laissé tel, que si son cœur est réellement sensible et généreux, il ne s'éveillera de sa colère que pour être la victime de longs et inutiles remords. Si votre père a sur lui quelque influence, redites-lui ce que je viens de vous dire, et qu'il cherche à sauver à son tour l'homme qui l'a sauvé autrefois. Je ne puis rester ici plus longtemps, il faut que j'aille retrouver Léonard. »

Et M. Dale s'éloigna rapidement. Violante demeura où il l'avait laissée, immobile et stupéfaite. Harley méditant le péché, Harley s'éveiller la victime du remords! Harley qu'il fallait sauver *comme* il avait sauvé son père! Sa poitrine se soulevait, elle rougissait et pâlissait tour à tour, ses yeux étaient levés vers le ciel, ses lèvres murmuraient une prière. Elle s'avança doucement le long du corridor, elle vit la lumière qui éclairait la chambre d'Harley briller un instant, puis disparaître soudain lorsque celui-ci referma la porte avec violence.

Un acte extérieur est souvent l'expression de ce qui se passe au dedans de nous. Harley eût voulu, en même temps qu'il fermait cette porte, fermer son cœur à toute pensée de pardon et d'attendrissement. Il était retourné à son foyer, et il s'y tenait debout résolu et endurci. L'homme, qui avait aimé avec une si opiniâtre fidélité pendant tant d'années, ne pouvait si vite se séparer de la haine. Une passion une fois née dans son cœur, s'y enracinait avec tant de force! Mais malheur, malheur à toi, Harley L'Estrange, si demain à la même heure tu te retrouves devant ton foyer ayant accompli tes desseins, et songeant que dans l'accomplissement de ton aveugle volonté tu as opposé le mensonge au mensonge et l'hypocrisie à la ruse! En vain ces desseins te semblent aujourd'hui si sages, si justes, qu'ils t'apparaissent comme la meilleure vengeance que l'esprit pût concevoir et la vie civilisée permettre; tu ne laveras jamais le souvenir de la tache qui aura souillé ton honneur? Toi qui professes encore l'amitié et qui masques la haine sous de perfides sourires! L'injure fût-elle aussi grande que tu l'estimes, fût-elle dix fois plus grande, le sentiment de ta bassesse te fera rougir, toi soldat et gentleman, jusque dans la solitude la plus profonde! Toi qui maintenant juges les autres indignes d'une confiante affection, tu te sentiras alors indigne de la leur. Ta retraite sera sans repos; la dignité t'abandonnera. Ton œil si fier s'abaissera sous le regard d'autrui. Celui qui a fait une bassesse ne retrouve jamais pleinement l'honneur. Malheur, trois fois malheur à toi si tu apprends trop tard que tu t'es exagéré l'injure; qu'il y a des excuses là où tu n'en voyais point; que ton ami peut avoir erré; mais que son erreur est légère comparée à ce que tu imagines n'être qu'une juste rétribution!

Ainsi cependant dans tout l'orgueil de la puissance, exemple ter-

rible des changements qu'une seule pensée coupable peut apporter dans la plus noble nature, se tenait debout au foyer de ses pères et au bord d'un abîme sans fond de honte et de douleur, Harley résolu et méprisant.

Une main tourne la clef; il ne l'entend pas; une figure franchit le seuil, il ne la voit pas; un pas léger s'arrête; un doux regard le contemple. Il reste aveugle et sourd.

Violante, prenant courage, avance encore, et la voilà debout à côté de lui.

CHAPITRE XXVIII.

« Lord L'Estrange! mon noble ami!

— Vous! et ici Violante? Est-ce moi que vous cherchez? Grand Dieu! Qu'est-il arrivé? Pourquoi êtes-vous si pâle? Pourquoi tremblez-vous?

— Avez-vous pardonné à Hélène? dit Violante, maintenant loin d'être pâle et commençant par une question évasive.

— Hélène, la pauvre enfant! Je n'ai rien à lui pardonner; j'ai plutôt à la remercier; elle a été franche et honnête.

— Et Léonard, lui avez-vous pardonné?

— Belle médiatrice, dit Harley en souriant, mais avec froideur, heureux l'homme qui en trompe un autre; tous plaident sa cause. Et si l'homme qui a été trompé ne peut pardonner, personne ne le plaint ni ne l'excuse.

— Mais Léonard ne vous a pas trompé?

— Si, dès le commencement. C'est une longue histoire que je ne veux pas vous raconter; mais je ne puis lui pardonner.

— Adieu donc, milord! Il faut qu'Hélène vous soit encore bien chère! Et Violante se détourna. Sa douleur était si naïve, sa colère même si charmante, que l'amour auquel Harley avait imposé silence pour être tout entier aux sombres passions qui l'agitaient, inonda de nouveau son cœur.

— Restez, mais ne me parlez pas d'Hélène, s'écria-t-il. Ah! si l'unique offense de Léonard avait été ce que vous semblez penser, croyez-vous que j'en éprouvasse du ressentiment? Non, j'aurais béni la main qui brisait un lien pesant et téméraire; j'aurais donné ma pupille à son amant en la dotant comme il convenait à ma fortune. Mais son offense date de sa naissance même. Rendre heureux et enrichir le fils d'un homme qui.... Écoutez-moi, Violante. Nous serons sans doute bientôt séparés pour jamais. Mes actions seront peut-être faussement interprétées par d'autres; je veux du moins que vous en connaissiez le motif véritable. Il y a eu un homme que depuis

mon enfance j'ai aimé plus qu'un frère. Dans la ferveur de mon adolescence une femme éblouit mon imagination et captiva mon cœur. Elle était belle comme on ne l'est que dans les rêves. Je l'aimai; je me crus aimé d'elle. J'ouvris mon cœur à cet ami, à ce plus que frère; il se chargea de m'aider, de me faire agréer. C'est sous ce prétexte qu'il vit pour la première fois l'infortunée jeune fille; il la vit, la séduisit, causa sa mort. Il me laissa ignorer que l'amour que j'avais cru posséder, avait été prodigué à un autre; il me laissa croire que par un généreux sacrifice elle avait fui devant ma passion, car elle était pauvre et d'humble naissance; que ce sacrifice (oh! vain idiot que j'étais!) avait été trop rude pour ce jeune cœur qui s'était brisé dans la lutte; il laissa ma jeunesse s'user dans de vains regrets, dans d'inutiles remords; il serra ma main en murmurant d'ironiques consolations; il sourit à mes larmes *d'agonie*, sans lui-même en verser une seule sur sa victime! Et *soudain*, il y a quelques jours, j'ai appris tout ceci. Et le père de Léonard Fairfield est l'homme qui a ainsi empoisonné pour moi toutes les sources de joie en ce monde. Vous pleurez! — O Violante! — Non-seulement il a flétri le passé, je pourrais encore le lui pardonner, mais il a tué l'avenir du même coup, car au moment où cette trahison me fut révélée, je commençais à secouer la torpeur de ma longue douleur, à envisager avec fermeté les devoirs que j'avais négligés, à sentir que tout n'était pas autour de moi stérile et désolé. Et alors, oh alors! je comprenais que tout amour n'était pas enseveli dans une tombe. Je sentais que si les destins l'eussent voulu, vous auriez pu être pour moi tout ce que ma jeunesse n'avait fait qu'entrevoir à travers de brillantes illusions. A la vérité, j'étais lié à Hélène et l'honneur devait m'interdire toute espérance. Mais cependant sentir que mon cœur n'était pas un monceau de cendres, que je pouvais aimer encore, que ce glorieux privilége de notre nature m'appartenait toujours, c'était là une joie céleste. Mais cette odieuse perfidie me fut révélée et toute vérité me sembla effacée de l'univers. Je suis dégagé envers Hélène, oui dégagé.... parce que ni le rang, ni la richesse, ni les bienfaits, ni l'affection n'ont pu m'attacher un seul cœur. Je suis libre, mais entre moi et votre fraîche nature, s'élève le soupçon comme un upas fatal. L'espérance qui voudrait traverser cette atmosphère empoisonnée et s'élancer vers vous, retombe morte sous son funeste ombrage. *Moi* aimer! moi, moi, à qui le passé a si bien appris l'impossibilité d'être aimé en retour. Non, quand ces douces lèvres répondraient oui, à la brûlante prière qui, si j'eusse été libre il y a quelques semaines, aurait jailli des profondeurs de mon cœur, je croirais seulement que vous vous abusez vous-même; je ne verrais là que le caprice passager d'une jeune fille, rien de plus! fussiez-vous même ma femme, Violante, j'avilirais votre glorieuse nature par cette malédiction du soupçon. A chaque expression de votre tendresse, mon cœur se dirait : « Combien ceci durera-t-il? Quand viendra la déception? »

« Votre grâce, votre beauté ne m'apporteraient que des terreurs ja-

Rouses; j'irais éternellement du présent à l'avenir, me disant : « Mes cheveux blanchiront déjà, qu'elle sera encore au zénith de ses charmes. » Voilà pourquoi je hais et je maudis mon ennemi! Voilà pourquoi j'ai soif de vengeance. Ah! je le comprends maintenant. Je savais bien que j'étais poussé par quelque chose de plus impérieux que le fantôme du passé. En vous contemplant, je comprends que c'était le vague sentiment d'une perte immense et irréparable. Ce n'était pas seulement Nora morte, c'était Violante vivante. Ne me regardez pas avec ces yeux affligés; ils ne peuvent changer mes desseins; ils ne peuvent rendre la confiance à mon âme malade, ils ne peuvent faire pénétrer un rayon de soleil au milieu de cette sombre nuit. Retirez-vous, laissez-moi à la seule joie qui ne soit suivie d'aucun désappointement; au seul sentiment qui m'unisse à la société; laissez-moi à ma vengeance.

— A votre vengeance! s'écria Violante, en posant la main sur le bras d'Harley. Et, pour cette vengeance, vous voulez risquer votre vie?

— Ma vie! enfant que vous êtes! Ce n'est point ici une lutte de vie contre vie. Si j'exposais ainsi mes douleurs aux railleries du monde, je ne réussirais qu'à donner à mon ennemi le triomphe de plaindre ma fureur, de refuser le combat, ou bien de l'accepter, et quand j'aurais trouvé un second, de tirer en l'air. Et tous de s'écrier : « Généreux Egerton! l'honneur personnifié! »

— Egerton! M. Egerton! sans doute ce n'est pas lui qui est votre ennemi? Ce n'est pas de lui que vous voulez vous venger? Vous qui passez chacune de vos heures au service de sa cause. — Vous en qui il a une confiance si entière! Vous qui, hier encore, vous appuyiez sur son épaule en lui souriant si affectueusement?

— Hypocrisie pour hypocrisie, piége pour piége, c'est là ma vengeance.

— Milord Harley! Ceci est-il digne de vous?

— Je ne parais servir son ambition que pour mieux le précipiter dans la boue. Je l'ai tiré des griffes d'un usurier, en sorte que je puis à mon choix le réduire à l'aumône ou à la prison.

— Chut! mon ami, je vous en supplie!

— J'ai fait du jeune homme qu'il a élevé et instruit à trahir comme lui (l'objet du choix éclairé de votre père, Randal Leslie), mon instrument pour lui apprendre quelles blessures fait l'ingratitude. Son fils même vengera sa mère, il sera conduit à son père avec Randal Leslie, tous deux vainqueurs dans la lutte qui prive le père et le bienfaiteur de tout ce qui rend la vie chère à l'ambition égoïste. Et si dans le cœur d'Audley Egerton demeure quelque souvenir de mon amour pour lui et pour la vérité, ce ne sera pas sa moindre punition de penser que sa propre perfidie a ainsi changé l'homme qu'il a connu si fièrement dédaigneux du mensonge.

— Si tout ceci n'est pas un rêve affreux, murmura Violante terrifiée, ce n'est pas seulement à votre ennemi que vous arracherez tout ce qui peut faire aimer la vie. Si vous agissez ainsi, que me reste-t-il dans l'avenir?

— A vous? oh! ne craignez rien. Je puis préparer à Randal Leslie un triomphe passager sur son patron, mais dans l'heure qui suivra, je démasquerai sa scélératesse et il sera pour jamais balayé de votre chemin. — Que vous reste-t-il dans l'avenir? Les droits de votre naissance et votre pays; l'espoir, la joie, l'amour, le bonheur. S'il était possible que dans ces gracieux rêves qui agitent le cœur de la jeunesse sans en atteindre les profondeurs, s'il était possible que vous m'eussiez honoré d'un sentiment plus doux que l'amitié, vous l'oublierez bientôt en faisant l'orgueil et les délices d'un homme de votre âge, pour qui l'avenir ne sera pas peuplé de spectres glacés et menaçants, d'un homme qui pourra contempler ce divin visage, sans se dire : « Elle est trop belle pour moi! »

— O douleur! s'écria Violante avec un accent passionné. A votre tour, écoutez-moi. Si comme vous me le promettez, je suis délivrée de l'horrible pensée que celui dont le seul contact me *fait frissonner*, ait le droit d'exiger ma main, mon choix est fait irrévocablement. Les autels qui m'attendent ne sont pas ceux de l'amour humain. Mais je vous conjure, par tous les souvenirs de votre vie jusqu'ici, douloureuse peut-être, mais demeurée sans tache, par le généreux intérêt que vous ressentez pour celle que vous avez deux fois sauvée d'un danger pire que la mort, laissez-moi, oh! laissez-moi le droit de contempler votre image telle qu'elle m'est apparue depuis mon enfance. Laissez-moi le droit de l'honorer et de la révérer. Qu'un acte entaché de bassesse (quel mot!), de bassesse et de cruauté, que dément votre vie tout entière, ne fasse pas d'un souvenir reconnaissant, un péché! Lorsque je m'agenouillerai derrière les murs qui me sépareront du monde, oh! laissez-moi penser que je puis prier pour vous comme pour l'être le plus noble qui soit sur la terre! Écoutez ma prière, croyez-moi, je vous en conjure!

— Violante! murmura Harley, agité des plus vives émotions, ayez pitié de ce que je souffre; ne me demandez pas de sacrifier ce qui me semble la cause même de mon honneur; ne me demandez pas de demeurer patient et calme sous une injure qui m'humilie en me convainquant que toute ma vie j'ai été misérablement dupe d'affections que je croyais sincères, de regrets que je croyais sacrés! Ah! c'est le pardon qui serait une bassesse et non pas la vengeance! S'il s'agissait d'un ennemi avoué, à votre voix je lui ouvrirais les bras, mais l'ami perfide! ne me le demandez pas. Les joues me brûlent à cette pensée, comme si j'eusse subi l'ignominie d'un soufflet. Laissez-moi libre demain seulement, je ne vous demande qu'un jour! un seul jour pour moi-même et pour le passé, puis l'avenir vous appartiendra. Pardonnez, pardonnez les amères pensées qui ont étendu mes soupçons jusqu'à *vous*. Je les désavoue; elles sont dissipées par ces touchantes paroles, par ce regard ingénu. A vos genoux, Violante, je me repens et je vous implore. Votre père lui-même chassera votre indigne prétendant. Demain, avant qu'il soit cette heure, vous serez libre. Oh! alors, alors! ne me donnerez-vous pas cette main pour me guider de nouveau vers le paradis de ma

jeunesse? Violante, c'est en vain que je veux lutter contre moi-même — douter, raisonner, alléguer une prudence craintive, je vous aime! Je crois de nouveau à la vertu et à la vérité! Je mets mon sort et mon honneur sous votre garde. »

Abandonnant une de ses mains à l'étreinte passionnée d'Harley, resté à genoux devant elle, Violante leva l'autre vers le ciel : « Ah! dit-elle, d'une voix basse et tremblante. Ah! si Dieu m'accorde le glorieux privilége d'être alliée à votre sort, d'être chargée de votre bonheur, je ne connaîtrai jamais la crainte de vos soupçons. Ni le temps, ni le changement, ni le chagrin, non pas même la perte de votre affection ne pourraient me faire oublier jamais que vous m'auriez une fois confié ce noble cœur. Mais,...» et ici sa voix s'éleva et se raffermit. « Mais, ô toi, qui es toujours présent, écoute et reçois mon vœu solennel! S'il me refuse le sacrifice d'une vengeance qui l'avilirait, cette vengeance s'élèvera à jamais comme une barrière entre lui et moi; puisse alors ma vie tout entière vouée à ton service, expier l'heure à laquelle il aura menti à la noble nature qu'il a reçue de toi. Harley, laissez-moi! J'ai dit, et aussi ferme que vous, je vous laisse le choix.

— Vous me jugez sévèrement, dit Harley, se relevant avec une sombre colère, mais du moins je n'aurai pas la bassesse de vendre ce que je regarde comme la justice, dussé-je en m'y refusant perdre mon dernier espoir de bonheur.

— La bassesse! O malheureux et bien-aimé Harley! s'écria Violante avec un tel élan de douloureuse tendresse qu'il tressaillit comme s'il eût entendu le cri d'adieu de son ange gardien. La bassesse! Mais c'est cela même dont je veux vous sauver! Vous ne pouvez juger, vous ne pouvez voir. Vous êtes aveugle, vous êtes dans la nuit. Chrétien égaré que vous êtes, n'est-ce pas se montrer au-dessous même des ténèbres païennes que de feindre l'amitié pour arriver à mieux trahir; de punir le mensonge en mentant vous-même; d'accepter la confiance de celui dont vous êtes l'ennemi, et de descendre ainsi plus bas que lui? Et, ce qui est pire que tout le reste, de songer à faire d'un fils — du fils même de celle que vous avez aimée, l'instrument de votre vengeance contre son père. Non! ce n'est pas vous qui avez conçu un pareil dessein, c'est le démon lui-même!

— Assez! s'écria Harley, se réfugiant dans la colère pour échapper au cri de sa conscience. Assez! Vous insultez l'homme que vous prétendez honorer.

— J'honorais le type de la bonté et de la valeur. J'honorais celui qui me semblait réaliser les grandes et généreuses images créées par le génie des poëtes. Si vous détruisez cet idéal, vous détruisez l'Harley que j'honorais. Il est à jamais mort pour moi. Je le pleurerai comme sa veuve, fidèle à sa mémoire et portant le deuil de ce qu'il a été, de l'ami que j'ai perdu. » Les sanglots étouffèrent la voix de Violante, mais au moment où Harley, encore une fois ébranlé se rapprochait d'elle, elle s'échappa d'un mouvement plus rapide que

le sien, atteignit la porte et s'élançant dans le corridor, disparut à ses yeux.

Harley demeura un instant immobile, irrésolu, à demi vaincu. Mais peu à peu son visage reprit son expression de sombre dureté, moins rigide toutefois qu'auparavant. Le démon avait en lui pour auxiliaire, la merveilleuse opiniâtreté avec laquelle il s'attachait à tout ce qui avait une fois pris racine dans son cœur. Par une impulsion soudaine, qui ajournait la décision, mais témoignait d'une résolution ébranlée, il alla prendre dans son bureau le manuscrit de Nora et quitta sa chambre.

Harley s'était promis de ne parler à Audley du secret qui lui avait été révélé que lorsque sa vengeance serait consommée. Arrière les vains reproches! Sa colère parlerait par ses actes, et alors un mot suffirait à tout expliquer. Désireux peut-être d'apprendre *quelque* atténuation de la perfidie, bien qu'il n'eût encore jamais admis la possibilité d'une semblable atténuation, il se décida à aborder *l'entrevue* qu'il avait jusqu'ici obstinément évitée, et alla droit vers la chambre dans laquelle Audley Egerton était demeuré tremblant et solitaire.

CHAPITRE XXIX.

Egerton entendit ce pas bien connu s'avancer dans le corridor; il entendit la porte s'ouvrir et se refermer, et il sentit par un de ces étranges et inexplicables instincts que nous appelons pressentiments, que l'heure qu'il redoutait depuis tant d'années, avait enfin sonné. Il rappela à lui son courage, ôta ses mains de devant sa figure et se leva en silence. Non moins silencieux, Harley était devant lui. Tous deux se regardèrent; on eût pu entendre leur respiration.

« Vous avez vu M. Dale, dit enfin Egerton. Vous savez....

— Tout! » fit Harley.

Audley soupira profondément. « Soit, dit-il; mais non, Harley, vous vous trompez; aucun être vivant ne peut tout vous dire, si ce n'est moi-même.

— C'est la mort elle-même qui m'a instruit, » dit Harley, et le fatal mémoire s'échappant de ses mains, tomba sur la table.

Egerton le vit tomber. La chambre n'était qu'imparfaitement éclairée. A la distance où il était il ne pouvait reconnaître l'écriture, mais il frissonna et se rapprocha involontairement.

« Attendez encore un instant, dit Harley. Laissez-moi formuler mon accusation, et vous examinerez ensuite le seul témoin à charge que j'invoque. Audley Egerton vous avez accepté de moi la mission la plus grave qu'un homme puisse confier à un autre. Vous saviez

combien j'aimais Nora Avenel. Il m'était défendu de la voir et de lui exprimer mes vœux; vous aviez auprès d'elle cet accès qui m'était interdit. Je vous priai de combattre des scrupules que je croyais trop généreux, et de la conjurer non pas d'accepter le déshonneur, mais de devenir ma femme. Cela est-il vrai? Répondez.

— C'est vrai, dit Audley, la main pressée sur son cœur.

— Vous vîtes celle que j'aimais, que j'avais confiée à votre honneur, et vous lui parlâtes de votre propre amour. Cela est-il vrai?

— Harley, je ne nie rien, mais cessez, je vous en supplie. J'accepte le châtiment; je renonce à votre amitié, je quitte votre toit, je me soumets à votre mépris; je n'ose implorer votre pardon! Cessez; laissez-moi partir, et partir bientôt. » Et l'homme fort était haletant.

Harley le regarda fixement, puis il détourna la tête et continua : « Ce n'est pas tout. Vous lui parlâtes d'amour, vous l'épousâtes; rendez-moi compte de cette vie que vous avez séparée de la mienne. Vous gardez le silence. Je vais répondre à votre place; vous ne prîtes cette vie que pour la sacrifier.

— Épargnez-moi! épargnez-moi!

— Quel a été le sort de celle qui semblait si fraîchement descendue du ciel lorsque mes yeux la virent pour la dernière fois? Un cœur brisé, un nom déshonoré, une mort prématurée, une tombe oubliée.

— Non, non, pas oubliée!

— Pas oubliée! Avant qu'un an se fût écoulé, vous étiez l'époux d'une autre. Je contribuai moi-même à ce mariage qui vous apporta la fortune. Vous l'avez eue, et avec elle le rang, le pouvoir, la renommée. Les pairs du royaume vous nomment le type du gentleman anglais. Les prêtres vous citent comme le modèle de l'honneur chrétien. A bas le masque, Audley Egerton! Que le monde vous connaisse pour ce que vous êtes! »

Egerton releva la tête et croisa les bras sur sa poitrine avec calme; mais il dit d'un ton de triste humilité : « Je dois tout supporter de vous; c'est juste. Continuez, Harley.

— Vous m'enlevâtes le cœur de Nora Avenel, vous l'abandonnâtes, vous fûtes cause de sa mort. Et sa mémoire ne jeta pas même une ombre sur votre prospérité; tandis que toutes mes pensées, que ma vie tout entière, oh! Egerton, — Audley, Audley, — comment avez-vous pu me tromper ainsi! » Et toute la tendresse que recouvrait cette haine, la fontaine cachée sous le roc faillit faire irruption. Harley honteux de ce moment de faiblesse, reprit :

« Vous m'avez trompé, non pas une heure, non pas un jour, mais pendant toute ma jeunesse flétrie, mon âge mûr découragé; vous m'avez laissé me consumer dans des remords qui eussent dû être les vôtres; sa vie a été détruite, la mienne a été perdue; ne serons-nous donc vengés ni l'un ni l'autre?

— Vengés? Ah! Harley, vous l'avez été!

— Non; mais je le serai. Ce n'est pas en vain que la tombe m'aura livré le récit que je vous apporte. Et qui le destin a-t-il

choisi pour découvrir l'injure faite à la mère? Qui a-t-il chargé de la venger? Votre fils, votre fils abandonné et sans nom!

— Mon fils....

— Que j'ai sauvé de la faim ou de pis encore, et qui en retour a mis entre mes mains les preuves de votre parjure et de votre lâche séduction.

— C'est faux! c'est faux! s'écria Egerton, retrouvant aussitôt sa dignité et son énergie. Je vous défends de parler ainsi, d'insulter à la mémoire de ma femme, de mon épouse légitime.

— Ah! fit Harley surpris. C'est faux, dites-vous, prouvez-le donc, prouvez-le et j'oublie ma vengeance! Dieu soit loué!

— Que je le prouve! Mais rien n'est plus facile. Et pourquoi ai-je retardé cette preuve, pourquoi l'ai-je cachée, sinon par tendresse pour vous, par crainte aussi, par la crainte égoïste, mais affectueuse de perdre en vous le seul ami auquel je tinsse, le seul qui dût verser une larme sincère sur la tombe décorée d'une de ces menteuses épitaphes par lesquelles il convient aux desseins d'un parti de proclamer la gratitude d'une nation. Vain espoir! J'y renonce. Mais vous parliez d'un fils. Hélas! là encore vous êtes dans l'erreur. J'appris, il y a bien des années, que j'avais un fils. Je le cherchai et je ne trouvai qu'une tombe. Mais soyez béni Harley, si vous avez secouru quelqu'un que vous avez cru l'enfant de Léonora! Et en disant ces mots, Egerton tendait sa main.

— Nous parlerons tout à l'heure de votre fils, dit Harley attendri. Mais auparavant, permettez que je vous demande d'expliquer.... laissez-moi espérer que vous pourrez atténuer ce que....

— Vous avez raison, interrompit Egerton avec empressement. Vous devez enfin apprendre de ma propre bouche l'histoire de mes torts envers vous. Cela nous est nécessaire à tous deux. Écoutez-moi patiemment. »

Et alors Egerton raconta son propre amour pour Nora, ses luttes contre ce qu'il savait être une trahison envers son ami; comment il avait découvert l'amour de Nora pour lui, et comment cette découverte avait subitement triomphé de toutes ses résolutions; puis leur secret mariage, leur séparation; la fuite de Nora qu'Audley attribuait encore aux vagues soupçons qu'elle avait à tort conçus sur la légalité de leur mariage, et à son impatience de voir proclamer le lien qui les unissait.

Ici Harley interrompit Audley pour lui faire quelques questions; les réponses claires et promptes de celui-ci lui permirent de comprendre les artifices au moyen desquels Lévy avait dénaturé les faits; et il pressentit vaguement que la cause des mensonges de l'usurier était la criminelle passion inspirée à celui-ci par la malheureuse Nora.

« Egerton, dit Harley étouffant avec effort sa colère contre le vil suborneur qui avait trompé la femme et le mari; si en lisant ces papiers, vous comprenez que les soupçons et la fuite de Léonora avaient des causes plus graves que vous ne le croyez maintenant, et que vous découvriez la perfidie d'un homme auquel vous aviez confié votre

secret, laissez au ciel de le punir. Tout ce que vous me dites me convainc de plus en plus que nous ne pouvons pas même voir au travers du nuage, encore bien moins guider le tonnerre. Mais continuez. »

Audley parut surpris et ses regards se tournèrent avec anxiété vers les papiers; mais après une courte pause il reprit son récit. Il raconta le retour inattendu de Nora chez son père, sa mort; comment il avait lui-même dominé sa douleur pour épargner à Harley le choc que lui eût causé la nouvelle subite de cette mort, et comment, dans son affection pleine de remords pour le vivant, il s'était arraché à la morte. Il parla de la maladie d'Harley, si près d'être fatale, il rappela à celui-ci ses propres paroles : « Qu'il aimait mieux pleurer la mort de Nora que de se consoler par la pensée qu'elle avait pu en aimer un autre. » Il raconta son voyage au village où M. Dale lui avait dit qu'était l'enfant de Nora; « et apprenant là que l'enfant était mort comme la mère, à qui eût-il servi que je proclamasse un lien qui eût déchiré votre cœur? »

Audley s'arrêta encore un moment, puis continua en phrases courtes, nerveuses, expressives. Cet homme froid et austère mit pour la première fois son cœur à nu devant un ami, — sans peut-être savoir qu'il le faisait, sans savoir qu'il révélait combien au milieu des affaires et des honneurs publics il avait profondément souffert de l'absence d'affections; combien était machinal ce parcours du cercle extérieur de la vie qu'on nomme « une carrière; » combien lui était devenue indifférente cette fortune dont personne ne devait hériter. La seule chose dont il ne parla pas, ce fut la maladie qui le minait progressivement; il était trop mâle et trop fier pour chercher à exciter la pitié pour un mal physique. Il rappela à Harley combien de fois il l'avait supplié de secouer des rêves morbides, de consacrer ses talents au service de son pays, et de chercher le bonheur dans des liens domestiques. « Ces conseils étaient peut-être égoïstes, ajouta Egerton, car ce n'était qu'alors que vous auriez retrouvé le bonheur, que j'espérais vous voir écouter avec calme ma confession et m'accorder un généreux pardon. Il me tardait de vous tout avouer, mais je ne l'osais pas, bien souvent la vérité était sur mes lèvres, et toujours quelque parole de vous dite par hasard venait l'y arrêter. En un mot, votre image était tellement liée à tous les souvenirs et à toutes les affections de ma jeunesse, même au souvenir de Nora et de sa mort, que je ne pouvais supporter l'idée de perdre votre amitié, et, entouré de l'estime et du respect d'un monde qui m'était indifférent, je tremblais à la pensée d'un regard de mépris venant de vous, Harley. »

Dans le récit d'Audley, parmi tout ce qui était réellement sans excuse, deux sentiments ressortaient clairement d'une manière touchante. Les regrets et les remords que lui causait la mort de Nora, et sa tendresse profonde, presque féminine pour l'ami qu'il avait trompé. Harley en l'écoutant oubliait de plus en plus jusqu'au souvenir de la haine violente et coupable qu'il nourrissait naguère; l'abîme un instant ouvert entre les deux amis se referma, les laissant

debout l'un près de l'autre comme aux jours de leur enfance. Mais Harley écoutait en silence, détournant le visage, jusqu'à ce qu'Egerton termina ainsi. « Et maintenant, Harley, vous savez tout. Vous parliez de vengeance?

— De vengeance! répéta Harley en tressaillant.

— Oh! croyez-moi, reprit Egerton, si quelque vengeance était en votre pouvoir, je m'en réjouirais comme d'une expiation. Recevoir de vous une injure en retour des peines, qu'entraîné d'abord par les passions, et ensuite retenu par ma faiblesse, je vous ai infligées, ce serait un soulagement pour ma conscience, qui me relèverait dans ma propre estime. Mais la seule vengeance qui vous reste prend la forme qui m'humilie le plus. Pardonner c'est vous venger! »

Harley poussa un gémissement, et cachant toujours son visage sous une de ses mains, il tendit l'autre à Audley, bien plutôt de l'air d'un suppliant qui implore le pardon, que d'un offensé qui l'accorde. Audley prit et serra la main qui lui était ainsi tendue.

« Et maintenant, Harley, adieu. Au point du jour je quitterai cette maison. Je ne puis maintenant accepter votre appui dans cette élection. Lévy annoncera ma démission. Randal Leslie, si vous le trouvez bon, pourra être nommé à ma place. Il a des talents qui, bien dirigés, seront utiles au pays; et je n'ai pas le droit de repousser par orgueil rien de ce qui peut avancer la carrière d'un jeune homme que j'ai souhaité de servir, sans y avoir réussi.

— Ne vous occupez plus de Randal Leslie, songez plutôt à votre fils.

— A mon fils? Mais êtes-vous bien sûr qu'il existe? Vous souriez.... vous.... vous.... O Harley! je vous ai enlevé la mère; rendez-moi le fils! brisez mon cœur à force de gratitude. Votre vengeance est trouvée! »

Lord L'Estrange tressaillit et se leva soudain; il regarda un moment Audley, irrésolu — non par ressentiment mais par honte. C'était lui qui, maintenant, était l'humilié, lui qui redoutait les reproches, et qui avait besoin de pardon. Audley, ne devinant pas ce qui se passait dans son cœur, s'éloigna.

« Vous trouvez que c'est trop vous demander; et cependant je ne puis donner à l'enfant de mon amour, et à l'héritier de mon nom, que la stérile bénédiction d'un homme ruiné. Harley, je n'ai plus rien à dire. Je n'ose ajouter : vous aussi vous avez aimé sa mère, et d'un amour plus noble et plus profond que le mien! Il s'arrêta court, et Harley se jeta dans ses bras.

— Moi! non! pardonnez-moi, Audley! Votre offense a été légère en comparaison de la mienne. Vous me l'avez avouée et moi je n'oserais jamais vous avouer la mienne. Nous avons tous deux besoin du pardon l'un de l'autre, et dans cet échange nous sommes encore égaux, Audley, encore frères! levez la tête, regardez-moi; imaginez-vous que nous sommes comme au collége, des enfants qui se sont querellés, et qui, la querelle finie, se sentent plus chers encore l'un à l'autre qu'auparavant.

— O Harley! c'est là vous venger. Cela va droit au but, murmura Egerton, et des larmes s'échappèrent de ces yeux qui eussent contemplé stoïquement le gibet ou la roue. L'horloge sonna; Harley se leva soudain.

— J'ai encore le temps, s'écria-t-il; j'ai beaucoup à faire et à défaire. Vous êtes hors des griffes de Lévy; je vais, maintenant, assurer votre élection. Votre fortune peut en grande partie se rétablir, vous avez devant vous une perspective plus glorieuse que jamais, votre carrière n'est encore qu'à son début. Vous embrasserez demain votre fils. Adieu!... Donnez-moi encore une fois la main! Oh! Audley, nous pouvons encore être si heureux! »

CHAPITRE XXX.

« Il y a un nœud, dit Avenel, lorsque, le soir vers dix heures, Randal vint le rejoindre près du taillis de chênes. Que voulez-vous! la vie est pleine de nœuds, Randal! Le grand art consiste à les dénouer!

— Quel est ce nœud, mon cher Avenel?

DICK. Léonard a pris la mouche sur certaines expressions de lord L'Estrange, et il parle de se retirer.

RANDAL (avec une joie secrète). Mais son désistement dénouerait un nœud au lieu d'en créer un, ce me semble. Les votes qui lui sont promis deviendraient libres et iraient à....

DICK. Au Très-honorable.

RANDAL. Êtes-vous sérieux?

DICK. Comme un employé des pompes funèbres. Le fait est qu'il y a deux partis chez les jaunes comme dans l'Église. — Les hauts-jaunes et les bas-jaunes. Léonard a eu le plus grand succès près des hauts-jaunes; il a sur eux plus d'influence que moi, et les susdits hauts-jaunes préfèrent de beaucoup Egerton à vous. Ils disent que, politique à part, il ferait du moins honneur à la ville. Léonard est du même avis, et s'il se désiste, je crains de ne pouvoir obtenir de lui ni de ses partisans qu'ils vous fassent profiter de ce désistement.

RANDAL. Mais sans doute la reconnaissance empêchera votre neveu d'aller contre vos désirs.

DICK. Malheureusement la reconnaissance est tout entière de l'autre côté. C'est moi qui lui ai des obligations et non pas lui à moi. Quant à lord L'Estrange, je ne puis deviner quelles sont ses véritables intentions; pourquoi il a attaqué Léonard de cette façon, voilà ce qui m'intrigue plus que tout le reste, car c'est lui qui avait exigé que mon neveu se présentât. Puis Lévy m'a affirmé en confidence qu'en

dépit de l'amitié de milord pour le Très-honorable, c'est vous qu'il désire voir nommer.

RANDAL. Il a certainement fait preuve de ce désir pendant tout le *canvass*.

DICK. Je suppose que les trafiquants de bourgs ont ailleurs un siége pour Egerton, ou peut-être si son parti rentre au pouvoir veut-on le hisser dans la Chambre haute.

RANDAL (souriant). Oh! Avenel, que vous êtes habile et pénétrant! Rien ne vous échappe. J'ajouterai aussi qu'Egerton a besoin de faire trêve quelque temps à la vie politique afin de soigner sa santé et de mettre ordre à ses affaires, sans quoi je n'aurais pu songer sans douleur à me voir préférer à lui par les électeurs.

DICK. Sans douleur! allons donc! ces chênes ne nous *entendent* pas, mon cher. Vous voulez entrer au parlement, cela *est clair*. Si c'est moi qui me retire, comme je l'ai toujours désiré, et comme j'avais amené Léonard à y consentir avant ce satané discours de lord L'Estrange, vous y entrerez, car je mène les bas-jaunes à ma fantaisie, pourvu toutefois que les hauts-jaunes ne s'en mêlent pas; en un mot, je pourrai vous transférer les votes qui m'ont été promis, mais je ne puis répondre de ceux qui sont promis à Léonard. Lévy me dit que vous allez épouser une héritière et être immensément riche; alors, bien entendu, si vous profitez de mes votes, vous en payerez les frais.

RANDAL. Certainement, mon cher Avenel.

DICK. Et j'ai deux mémoires particuliers que je désire couler au parlement.

RANDAL. Comptez sur moi. M. Fairfield étant d'un côté de la chambre et moi de l'autre, à nous deux nous empêcherons toute opposition malveillante. C'est là une sorte d'affaire qui s'arrange aisément, avec le tact que je me flatte de posséder.

DICK. Et quand nous serons débarrassés des mémoires, et que vous aurez eu le temps de vous retourner, j'espère que vous comprendrez que marcher contre l'opinion publique c'est se frapper la tête contre un mur, et que l'opinion publique est décidément jaune.

RANDAL (avec candeur). Je ne saurais nier que l'opinion publique ne soit jaune, et à mon âge il est naturel que je ne me commette pas envers la politique d'une autre génération. Le bleu passe tout à fait de mode. Mais pour en revenir à M. Fairfield, vous ne parlez pas comme si vous n'aviez aucun espoir de le ramener à ses anciennes conventions avec vous. Sûrement son honneur y est engagé?

DICK. Pour cela, je n'en sais trop rien; mais il a maintenant pris goût à la vie politique, du moins il me le disait, pas plus tard que ce matin, avant que nous n'allassions à l'hôtel de ville, et j'espère que tout s'apaisera. Je l'ai laissé avec le curé Dale, qui m'a promis de faire tous ses efforts pour le réconcilier avec milord et l'empêcher d'agir étourdiment.

RANDAL. Mais pourquoi M. Fairfield se retirerait-il? Parce que *lord L'Estrange* a froissé ses sentiments? M. Fairfield, lui, a cruel-

lement froissé les miens, et cela ne me donne pas l'idée de me désister.

DICK. Oh ! Léonard est poète, et les poètes sont tout aussi quinteux que les représentés lord L'Estrange. Puis Léonard a des obligations à lord L'Estrange, et il avait cru lui faire plaisir en se présentant; tandis que maintenant.... en un mot, tout cela est pour moi de l'hébreu, et je ne comprends qu'une chose, c'est que Léonard a enfourché son grand cheval de bataille, et que si celui-ci le jette par terre, vous serez renversé du même coup. Mais j'ai grande confiance dans le curé, c'est un brave homme qui a beaucoup d'influence sur Léonard, et bien que j'aie cru prudent d'agir ouvertement et de vous avertir du danger, je puis toujours vous promettre une chose, c'est que si je me retire, vous serez nommé; ainsi, donnez-moi la main.

RANDAL. Mon cher Avenel ! Et vous désirez vous retirer ?

DICK. Certainement. Je le ferai dans l'après-midi, après m'être arrangé pour me tenir un peu au-dessous de Léonard sur le poll. Vous connaissez Emmanuel Trout, le capitaine des cent cinquante ?

RANDAL. Parfaitement.

DICK. Eh bien ! lorsque Emmanuel Trout arrivera sur la plate-forme, vous saurez comment tourne l'élection. Les cent cinquante voteront tous comme lui. Il faut maintenant que je m'en retourne. Bonsoir ! Vous n'oublierez pas que c'est vous qui payez les dépenses. Vous y êtes engagé d'honneur. Mais si vous ne les payez pas, l'élection pourra être annulée. Nous lancerons une accusation de corruption, etc., etc. Si au contraire vous payez, Lansmere deviendra pour vous un siége à vie.

RANDAL. Vos dépenses seront payées aussitôt que mon mariage me permettra de les acquitter, et cela ne peut tarder.

DICK. C'est ce que dit Lévy. Et mes petites affaires — les mémoires privés ?

RANDAL. Regardez vos affaires comme faites et les mémoires comme payés.

DICK. Il ne faut pas non plus oublier son pays. On doit faire ce qu'on peut pour soutenir ses principes. Egerton est un bleu infernal. Vous convenez que l'opinion publique est....

RANDAL. Jaune, à n'en pas douter.

DICK. Bonsoir ! Ha ! ha ! un peu de blague, eh ?

RANDAL. De la blague ! Entre des hommes comme nous, fi donc ! Bonsoir, mon ami, je compte sur vous.

DICK. Oui, mais souvenez-vous que je ne vous garantis rien si Léonard se retire.

RANDAL. Il faut qu'il persiste; vous devez l'exiger. Songez que votre présence est indispensable à vos affaires, à votre manufacture.

DICK. C'est vrai; il faut absolument qu'il persiste. J'ai grande confiance dans le curé. »

Randal s'en retourna à travers le parc. Arrivé sur la terrasse, il rencontra soudain lord L'Estrange. « Je viens de faire un tour dans la ville, milord, dit-il. Un bruit étrange y circule. On dit que M. Fair-

field a été tellement blessé par quelques phrases de l'admirable discours de Votre Seigneurie, qu'il songe à se retirer de la lutte. Cela changerait la face des élections et brouillerait tous nos calculs. Je craindrais que dans ce cas il ne se formât quelque coalition secrète entre les amis d'Avenel et notre comité, auquel a déplu, m'a-t-on dit, le discours modéré qu'a si éloquemment défendu Votre Seigneurie; coalition au moyen de laquelle Avenel serait nommé en même temps que M. Egerton; tandis que si nous tenons bon tous quatre, la nomination de M. Egerton est toujours assurée, et j'ai moi-même, je crois, d'excellentes chances.

— Ah! M. Fairfield veut se retirer par suite de mes paroles! Je m'en vais à la ville, où j'ai l'intention de lui faire des excuses et de me rétracter.

— C'est agir noblement, milord. »

Lord L'Estrange regarda le visage de Leslie que la lune éclairait faiblement. « M. Egerton s'est préoccupé davantage de votre succès que du sien, » dit-il gravement, puis il s'éloigna.

Randal resta sur la terrasse. Peut-être les dernières paroles d'Harley lui avaient-elles causé un mouvement de componction. La tête penchée sur sa poitrine, il se promenait dans la longue allée sablée, faisant appel à toute son intelligence afin de résister à la tentation d'un sacrifice qui compromettrait ses intérêts.

« Le lâche coquin! murmura Harley. Du moins je n'aurai pas à me repentir si je parviens à en faire justice. Ce n'est plus là de la vengeance, ce n'est qu'une rétribution méritée. Puis, en outre, comment pourrais-je autrement délivrer Violante? » Et il se mit à rire; il se sentait le cœur léger, il bondissait en avant aussi rapide que les cerfs qu'il réveillait parmi les hautes fougères.

Une centaine de pas après la barrière, il rencontra Richard Avenel, que déguisaient un paletot grossier et des lunettes bleues. Néanmoins l'œil perçant d'Harley reconnut aussitôt le candidat jaune. Il lui prit familièrement le bras: « Cela se rencontre bien, lui dit-il; j'allais justement vous trouver, car nous avons encore à décider l'élection.

— Je maintiens les conditions que j'ai offertes à Votre Seigneurie, fit Dick étonné. Je consens à faire nommer un de vos candidats pourvu que ce ne soit pas Audley Egerton. »

Harley dit quelques mots à l'oreille d'Avenel. Celui-ci poussa une exclamation de surprise Les deux gentlemen pressèrent le pas en causant avec animation.

« Certainement, dit Avenel s'arrêtant enfin, on est disposé à faire beaucoup pour un parent, surtout pour un parent qui vous fait tant d'honneur; et puis comment voter contre son beau-frère? Un gentleman dans une position si élevée, il poussera toute la famille. Mistress Richard Avenel va être enchantée. Pourquoi diable ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? Et cette pauvre chère Nora! Ah! plût à Dieu qu'elle vécût! Et la voix de Dick tremblait.

— Son nom sera réhabilité, et j'expliquerai à tout le monde com-

ment ç'a été par ma faute qu'Egerton n'a pas proclamé plus tôt leur mariage. Allons, tout est convenu, n'est-ce pas?

— Non, milord; j'ai donné ma parole ailleurs. Je ne vois pas comment je pourrais la retirer à Randal Leslie. Je ne suis pas d'une délicatesse outrée, ni ce qu'on appelle un Don Quichotte, mais enfin j'ai donné ma parole que si je me retirais de l'élection je ferais mon possible pour que Randal fût nommé de préférence à Egerton, et je la tiendrai.

— Je sais cela par le baron Lévy; mais si c'est votre neveu qui se retire?

— Oh! cela mettrait fin à toutes les difficultés; mais le pauvre garçon a maintenant le désir d'entrer au parlement, et il m'a rendu service quand j'étais dans l'embarras.

— Laissez-moi faire. Quant à Randal Leslie, il aura lui-même une occasion de vous décharger de votre promesse et de se relever; heureux sera-t-il s'il a conservé une étincelle de reconnaissance ou d'honneur! »

Ils continuèrent quelques instants à causer; Dick paraissait avoir oublié l'élection elle-même en faisant des questions plus intéressantes pour son cœur, et, sur les réponses de lord L'Estrange, il lui serra la main avec émotion en murmurant: « Ma pauvre mère! Je comprends maintenant pourquoi elle ne voulait jamais me parler de Nora. Quand pourrai-je lui dire la vérité?

— Demain, après l'élection, Egerton vous embrassera tous. »

Dick fit un geste de surprise, et, rappelant à Harley qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il le quitta pour s'enfoncer dans une ruelle conduisant au faubourg le plus obscur de la ville. Harley continua son chemin d'un pas léger qui avait retrouvé son élasticité accoutumée.

Au commencement de la Grand'-Rue, il rencontra M. Dale et Fairfield se donnant le bras.

« Je vous cherchais, Léonard, dit Harley. Donnez-moi la main. Oubliez, je vous prie, les paroles qui vous ont justement blessé. Je ferai plus que les rétracter, je réparerai l'injure. Excusez-moi, monsieur Dale, j'ai un mot à dire à Léonard en particulier, et il attira celui-ci à l'écart.

— J'apprends par Randal, dit-il, que vous retirer de cette lutte serait pour vous un sacrifice. Est-ce vrai?

— Milord, j'ai des chagrins que je voudrais m'efforcer d'oublier, et, bien que j'aie reculé d'abord à l'idée de m'engager dans ce combat, la carrière littéraire me paraît maintenant avoir perdu son ancien charme, et je m'aperçois que la vie publique apporte aux pensées qui rendent la solitude amère, une distraction que ne sauraient procurer les livres. Si donc vous désirez que je continue la lutte, bien que j'ignore quels sont vos motifs, ce ne sera plus, comme au début, un pacte de pénible obéissance.

— Je comprends. Ç'a été un sacrifice de commencer la lutte, et c'en serait maintenant un autre de vous retirer.

— Franchement, oui, milord.

— Je me réjouis de l'apprendre, car je viens vous demander ce sacrifice; vous vous le rappellerez plus tard avec joie et avec fierté; le souvenir de ce sacrifice, si je vous connais bien, vous sera cent fois plus doux que toutes les joies de l'ambition satisfaite. Et lorsque vous aurez appris pourquoi je vous en ai fait la demande, vous vous direz : « C'est là en vérité une réparation des paroles qui « avaient blessé mes sentiments et calomnié mon cœur. »

— Milord, milord! s'écria Léonard. Tout est déjà réparé. Vous me rendez votre estime en anticipant si justement ma réponse, et avec votre estime, la vie me sourit de nouveau. Je puis retourner à ma carrière naturelle sans pousser un soupir; je n'ai plus maintenant besoin d'échapper à mes pensées. Vous me croirez si je vous assure que, malgré ma présomption passée, je puis prier sincèrement pour votre bonheur.

— Poëte! vous remplissez votre mission en ce moment même; vous embellissez le monde; vous parez l'austère devoir lui-même de la ceinture des Grâces, dit Harley, s'efforçant de sourire pour déguiser son émotion. Mais il nous faut revenir à la prose de l'existence. J'accepte donc votre sacrifice. Quant au moment de le faire, de façon à en assurer le résultat, je vous demanderai de vous conformer aux instructions que vous transmettra votre oncle. Jusque-là, ne dites rien de vos intentions, même à M. Dale. Pardonnez-moi de vouloir assurer l'élection de M. Egerton aux dépens de la vôtre. Que cette explication vous suffise pour le présent. Et à propos de M. Egerton, que pensez-vous de lui?

— Je pensais, en l'entendant parler, et quand il a terminé son discours par ces touchantes paroles dans lesquelles il abandonnait tout ce qui, dans sa vie, n'avait pas été voué au service de son pays, « à la charité de ses amis, » combien j'eusse été fier, même comme adversaire, de lui serrer la main; et eût-il eu des torts à mon égard dans la vie privée, j'aurais regardé comme une ingratitude envers mon pays de me rappeler ces torts. »

Harley se détourna brusquement et rejoignit M. Dale.

« Laissez Léonard s'en aller tout seul; vous voyez que j'ai guéri les blessures que j'avais faites.

— Et votre meilleure nature ainsi réveillée, j'espère, mon cher lord, que vous avez tout à fait abandonné l'idée de....

— De me venger? Non. Et si demain vous n'approuvez pas ma vengeance, je ne me tiendrai pas tranquille que je ne vous voie.... évêque!

— Milord! s'écria M. Dale, choqué.

— Ma légèreté n'est qu'à la surface, mon cher monsieur Dale, mais quelquefois l'écume de la vague indique le changement du vent.»

Le curé le regarda attentivement, puis lui serra les deux mains avec joie et affection.

« Retournez maintenant au château, reprit Harley en souriant, et dites à Violante, s'il n'est pas trop tard pour la voir, qu'elle a été plus éloquente même que vous! »

Et lord L'Estrange courut vers la ville, qu'il traversa rapidement, passant devant des groupes de braillards enthousiastes, les uns bleus, les autres jaunes, tantôt accueilli par des acclamations, tantôt poursuivi par des grognements. Au coin d'une ruelle donnant dans la Grand'-Rue, sur le seuil d'un cabaret resplendissant de lumières, et d'où s'échappaient de bruyantes clameurs, il aperçut le gracieux baron fumant un cigare, trop délicat pour en associer la divine vapeur aux vulgaires fumées de la pipe, et causant agréablement avec un groupe de femmes, les unes attirées par l'animation générale, les autres attendant leurs maris, frères, pères ou fils, qui en ce moment criaient en chœur : « Vive à jamais les bleus! » de façon à ébranler les murailles du cabaret illuminé. Lévy, apercevant lord L'Estrange, ôta son cigare de sa bouche et s'approchant aussitôt de lui : « Les cent cinquante sont tous là dedans, dit-il, en indiquant le cabaret. Je les ai vus en particulier, dix par dix, et je disais aux femmes qui sont là, que, dans l'intérêt de leurs familles, mieux vaut qu'elles s'en retournent chez elles, et nous laissent enfermer les cent cinquante à l'abri des jaunes, jusqu'à ce que nous les amenions au scrutin. Mais je crains, ajouta Lévy, qu'on ne puisse compter sur ces drôles, à moins de les payer d'avance, et cela serait immoral et de plus exposerait l'élection à être contestée. En outre, s'ils sont une fois payés, qui me répond que demain ils ne voteront pas pour les jaunes?

— M. Avenel en viendra, je crois, facilement à bout. Ne faites, je vous en prie, rien d'immoral, ni qui soit de nature à faire annuler l'élection. Je crois que vous pourriez vous en retourner au château.

— Au château! Non, non, pardonnez-moi, milord; mais il faut un chef pour diriger le comité et retenir nos capitaines à leurs postes de surveillance. On peut encore nous faire beaucoup de mal d'ici à demain matin; et je veillerais volontiers toute la nuit, que dis-je, six nuits par semaine pendant trois mois, plutôt que de laisser commettre quelque erreur ou quelque maladresse dont le résultat pourrait faire nommer Egerton.

— Sa nomination vous affligerait donc beaucoup?

— Vous pouvez en juger par le zèle que je mets à seconder vos projets. »

Ici on entendit de bruyants hourras sortant d'une autre auberge, un cabaret jaune situé au fond de la ruelle, non plus lumineux comme l'hôtellerie bleue, mais au contraire d'un aspect sombre et sinistre, plus semblable au lieu de rendez-vous de conspirateurs ou de filous, qu'à celui d'électeurs honnêtes et indépendants. « Vive Avenel! vivent Avenel et les jaunes! »

« Excusez-moi, milord; il faut que j'aille surveiller mes brebis noires, si je veux qu'elles deviennent bleues! » dit Lévy, et il rentra dans le cabaret.

Mais aux cris de vive Avenel! plusieurs électeurs faisant partie du redoutable corps des cent cinquante se précipitèrent comme à un signal hors de l'hôtellerie bleue, et, bousculant Lévy, enfilèrent la

ruelle, suivis de toutes les femmes. Il n'était pas fort a
dans l'auberge où l'on acclamait ainsi Avenel. Des r
jaunes, connus par leur zèle pour la pureté des élections
daient la porte et ne laissaient pénétrer les arrivants q
« Après tout, se dit le baron tandis qu'entrant dans la p
pale de l'auberge bleue il proposait de chanter : *Rule*
après tout, Avenel hait Egerton autant que je le fais mo
les deux partis travaillent au même but. » Puis, battant la
la table, il se joignit avec une belle basse-taille au refr
jamais les Bretons ne seront esclaves ! »

Pendant ce temps Harley était entré à l'hôtel des
Lansmere » où le comité bleu tenait son quartier général,
ter dans la chambre où les plus infatigables continuaient
vaux, recevant les rapports des sentinelles, donnant des o
sant des paris, la tête très-échauffée par le patriotisme
principes, le rhum et l'eau-de-vie ; Harley appela l'auber
demanda si l'étranger pour lequel on avait retenu des cha
arrivé. Sur la réponse affirmative de l'hôte, Harley suivit
haut d'un petit escalier, dans une partie de l'hôtel él
salles affectées aux assemblées électorales. Harley passa
demi-heure avec cet étranger, puis se rendit à la salle du
débarrassa des membres les plus animés, conféra avec les
donna quelques ordres à ceux des chefs sur qui il sav
compter et retourna au château aussi rapidement qu'il en

Le jour commençait à poindre lorsque Harley se rendit
bre. Pour y arriver il passa devant celle de Violante : so
bordait d'une tendresse et d'une gratitude ineffables ; il s'
baisa le seuil. Lorsqu'il fut rentré dans sa chambre, celle qu
depuis l'enfance, il se sentit plier sous un poids immense. T
était animé de cette divine et joyeuse élasticité de cœur et d
au matin de la vie, s'élance vers l'avenir, comme l'oiseau d
Un poëte grec prétend que le suprême bonheur est la cessa
de la peine ; il y a une joie plus noble encore, celle de la con
livrée soudain d'une pensée coupable. Près de ce lit au pie
priait dans son enfance, Harley s'agenouilla de nouveau.
cette consolation de la prière dont il était sevré depuis qu'il a
un dessein qu'il n'eût osé confesser au Dieu de miséricorde.
cette joie qu'il avait ressentie l'abandonna tout à coup. Le se
danger qu'il venait de courir, la pensée de l'acte coupable
démon avait failli l'entraîner se dressèrent devant son i
que la passion n'obscurcissait plus ; il frémit d'horreur.
qui, quelques heures auparavant, avait cru impossible de r
sa vengeance, il semblait maintenant que des années de v
bienfaisance seraient à peine suffisantes pour purifier son â
tante du souvenir de cette hideuse passion.

CHAPITRE XXXI.

Cette partie de la nuit qu'Harley avait employée à s'occuper des vivants, Audley l'avait passée en communion avec les morts. Il avait epris le manuscrit de Nora parmi les papiers au milieu desquels Harley l'avait laissé. Il vit avec un étonnement triste combien il avait été aimé. Qu'avaient apporté à l'homme d'État isolé, l'ambition, les succès, les honneurs, en compensation de ce glorieux empire qu'il avait perdu, de ce monde d'émotions délicieuses? Sa nature positive et terrestre comprit pour la première fois, peut-être pour son châtiment, la nature plus pure et plus élevée de cette compagne dont le sourire d'ange avait autrefois illuminé sa vie austère; cette céleste délicatesse d'affection, cette exubérance de sentiments s'épanchant en une variété infinie d'idées nobles et gracieuses sous le souffle d'une imagination enchantée: tout ce qui, alors qu'il le possédait, l'avait fatigué, impatienté, qu'il avait taxé d'exagérations romanesques, maintenant qu'il l'avait à jamais perdu lui apparaissait comme la vérité. Et c'était en effet la vérité, bien qu'en même temps une illusion. Les philosophes nous disent que les brillantes couleurs qui décorent l'univers n'existent que dans notre vue, et cependant si l'on ôtait à l'univers les couleurs, quel philosophe pourrait dire que l'univers n'a rien perdu?

Mais lorsqu'Audley en vint à ce passage du manuscrit où était expliquée, bien qu'imparfaitement, la véritable cause de la fuite de Nora; lorsqu'il vit comment Lévy, par des motifs qu'il ne pouvait s'expliquer, avait suggéré à sa jeune femme les doutes qui avaient offensé celle-ci; comment il lui avait persuadé que son mariage était frauduleux, lui avait présenté les lettres laconiques et mécontentes d'Audley comme une preuve à l'appui de ses assertions; comment il avait profité du peu d'expérience de la vie qu'avait Léonora, pour la tromper, pour la réduire au désespoir en faisant apparaître à ses yeux le fantôme du déshonneur, il fronça les sourcils et serra les poings. Il se rendit aussitôt à la chambre de Lévy, il la trouva vide, questionna un domestique et apprit que le baron était sorti en avertissant qu'il ne rentrerait peut-être pas de la nuit. Heureux fut-il pour Audley comme pour l'usurier de ne pas s'être rencontrés. Le besoin de la vengeance aurait pu être aussi violent chez Audley qu'il l'avait été chez Harley, et peut-être n'en eût-il pas triomphé comme son ami.

Audley retourna dans sa chambre et acheva le tragique récit. Il vit comment cette main bien-aimée avait tremblé sous les dernières tortures du doute et du désespoir; il contempla la place où étaient tombées les larmes brûlantes, où la main s'était arrêtée au milieu

même de la phrase inachevée; il accompagna par la pensée sa malheureuse jeune femme dans son voyage et son retour chez ses parents, il la revit telle qu'il l'avait contemplée pour la dernière fois, plus belle même dans la mort qu'aucune femme vivante ne lui avait jamais paru; et penché sur les derniers mots, suivis de la page qui, au-dessous des caractères tremblés et des taches de larmes, s'étendait pâle et blanche comme le vide que laisse derrière soi l'amour éteint par la mort.... Audley sentit soudain son cœur cesser de battre; il s'était arrêté en même temps que finissait le manuscrit. — Puis il battit de nouveau, mais si faiblement! Sa respiration devint laborieuse et pénible, sa vue s'obscurcit; mais son courage et sa fermeté luttèrent avec l'opiniâtre instinct de l'habitude, sa volonté triompha de la maladie, la vie se ranima en lui, comme brille par instants la lumière d'une lampe prête à s'éteindre.

Le lendemain matin, lorsque Harley entra dans la chambre de son ami, celui-ci dormait; son sommeil paraissait avoir été agité; sa respiration était bruyante et pénible; ses couvertures étaient en partie rejetées; son bras nerveux et sa large poitrine étaient à découvert.

Chose étrange qu'une maladie intérieure si grave laissât le corps si intact à l'extérieur, que pour tout œil étranger à la science, le malade endormi semblât la vigueur et la santé personnifiées. Une de ses mains était jetée par-dessus les oreillers, elle tenait encore les fatals papiers, et à l'endroit où les caractères avaient été effacés par les larmes de Nora, se voyaient les traces encore humides de larmes peut-être plus amères encore.

Harley fut profondément ému; tandis qu'il était auprès du lit, Egerton soupira péniblement et s'éveilla. Il regarda autour de lui, étonné et perplexe, jusqu'à ce que ses yeux ayant rencontré Harley, il sourit en disant:

« Déjà! Ah! oui, je me rappelle, c'est le jour des régates. Nous aurons le courant contre nous, mais vous et moi réunis, avons-nous jamais été vaincus? »

L'esprit d'Audley s'égarait; il se croyait revenu aux jours d'Eton; mais Harley crut qu'il faisait allusion à la lutte électorale.

« C'est vrai, cher Audley, vous et moi réunis, avons-nous jamais été vaincus? Mais n'allez-vous pas vous lever? Je voudrais que vous vinssiez au poll, serrer la main à vos partisans à mesure qu'ils viendront voter. A quatre heures vous serez libre, et notre élection emportée.

— L'élection! Quelle élection? Comment? Quoi? fit Egerton revenant à lui-même. Ah! oui, je me rappelle. Oui, j'accepte de vous ce dernier service. J'ai toujours dit que je mourrais sous le harnais. La vie politique.... je n'en connais pas d'autre. Ah! je rêve encore! Oh! Harley! mon fils, mon fils!

— Vous le verrez après quatre heures. Vous serez fier l'un de l'autre. Mais hâtez-vous de vous habiller. Voulez-vous que je sonne votre domestique?

— Oui, » dit Egerton, et il retomba sur son oreiller.

Harley quitta la chambre et alla retrouver Randal qui, ainsi que les membres les plus importants du comité bleu, déjeunait à la hâte.

Tous étaient inquiets et agités excepté Harley, qui, avec un calme parfait, trempait une rôtie sèche dans son café, selon la sobre habitude qu'il en avait contractée en Italie. Randal faisait de vains efforts pour paraître aussi tranquille. Bien que certain de son élection, il savait qu'elle serait nécessairement suivie pour lui d'une scène d'hypocrisie fatigante; il lui faudrait affecter un profond chagrin au milieu de la joie la plus vive, jouer le rôle d'un homme généreusement affligé de se trouver, par un hasard imprévu, par une inexplicable méprise, préféré à Egerton. L'idée que le squire allait arriver et lui apporter l'argent nécessaire à l'achat des terres qu'il convoitait si ardemment l'agitait aussi. Le déjeuner s'acheva rapidement. Les membres du comité, regardant à leur montre, donnèrent le signal du départ; Harley, passant sur la terrasse fit signe à Randal, qui l'y suivit aussitôt.

« Monsieur Leslie, dit Harley, appuyé sur la balustrade et caressant négligemment la grosse tête de Néron, vous vous rappelez sans doute que vous avez eu la bonté de m'offrir l'explication de certaines circonstances relatives à vos relations avec le comte de Peschiera, explications que vous avez déjà données au duc de Serrano; je vous ai répondu que je ne pouvais alors m'occuper que des élections, mais que, dès qu'elles seraient finies, je serais prêt à écouter toutes les communications dont il vous plairait de m'honorer. »

Ces paroles surprirent Randal et ne contribuèrent pas à calmer son agitation nerveuse. Cependant il répondit sur-le-champ;

« Je m'estimerai heureux, milord, de dissiper en vous, sur ce sujet comme sur tout autre, toute espèce de doute injurieux pour mon honneur.

— Vous dites fort bien, monsieur Leslie; personne ne s'exprime mieux que vous; et je réclame votre promesse avec d'autant moins de scrupules que le duc m'a confié combien il est affligé de la répugnance que montre sa fille à ratifier une promesse qui engage son honneur dans le cas où le vôtre serait déchargé de tout soupçon. J'ai acquis quelque influence sur cette jeune fille en la sauvant de l'odieux guet-apens de Peschiera, et le duc me presse d'écouter vos explications dans l'espoir que, si elles me satisfont comme lui, je pourrai ramener sa fille à des sentiments plus favorables envers un prétendant qui a été au moment de risquer sa vie pour elle contre un duelliste aussi redoutable que le comte.

— Milord, dit Randal en saluant, je serais en effet bien heureux que vous parvinssiez à détruire chez ma fiancée une répugnance qui obscurcit seule mon bonheur, et qui mettrait sur-le-champ un terme à mes prétentions, si je ne l'attribuais à une connaissance imparfaite de moi-même, que ma vie entière sera consacrée à changer en confiance et en affection.

— Qui saurait mieux dire, répéta Harley d'un air de profonde

admiration ; et de fait Randal lui apparaissait comme une rareté curieuse. Je suis heureux de vous informer aussi, continua-t-il, que votre mariage avec la fille du duc de Serrano a lieu....

— *Si!* fit Randal.

— Je vous demande pardon d'avoir parlé comme d'une hypothèse de ce que vous avez le droit d'envisager comme une certitude. Eh bien donc, *quand* votre mariage avec Violante aura lieu, vous échouerez à l'écueil sur lequel viennent échouer bien des jeunes gens sentiments ardents au début du grand voyage, vous ne contracterez pas une alliance imprudente. En un mot, j'ai reçu hier de Vienne une dépêche qui m'apprend la grâce complète et la restauration officielle d'Alphonse de Serrano. Et je dois ajouter que le gouvernement autrichien, quelquefois méconnu dans ce pays, est toujours fidèle à ses propres lois et ne peut en aucune façon rien imposer au duc, quant au choix d'un gendre ou à l'héritage qui doit revenir à sa fille.

— Et le duc est-il informé de son rappel? s'écria Randal, la joue en feu et l'œil étincelant.

— Non; je lui communiquerai cette bonne nouvelle ainsi que d'autres après l'élection. Mais Egerton se fait bien attendre. Ah! voici son valet de chambre.

— M. Egerton, dit le domestique en s'approchant, se sent plus indisposé que de coutume, milord. Il vous prie de l'excuser, s'il ne peut se rendre maintenant à la ville. Il ira un peu plus tard, si vous jugez que sa présence soit absolument nécessaire.

— Non; dites-lui qu'il se soigne et qu'il se repose. J'aurais voulu qu'il assistât à son triomphe, voilà tout. Dites-lui que je me charge de le représenter au poll. — Messieurs, êtes-vous prêts? Nous allons en avant. »

La tente du poll était dressée au milieu de la place du marché. Le vote était déjà commencé ; M. Avenel et Léonard étaient à la porte, saluant et remerciant les électeurs de leur parti à mesure que ceux-ci passaient devant eux. Randal et L'Estrange entrèrent sous la tente au milieu de bruyantes acclamations et aux sons de l'air national du *Héros vainqueur*. Les votants défilaient rapidement. Ceux qui votaient uniquement en vue du principe ou de la couleur (ce qui pour eux était tout un) et étaient par conséquent au-dessus des brigues, entrèrent d'abord, votant carrément pour les deux candidats bleus ou les deux candidats jaunes. Au bout de la première demi-heure, les jaunes étaient de dix voix en avant des bleus. A ce moment plusieurs votes partagés commencèrent à jeter de l'incertitude dans les conjectures au sujet du résultat. Randal, après la première heure, avait quinze voix de majorité sur Egerton et deux sur Dick Avenel; Léonard Fairfield tenait la tête du poll avec cinq voix de majorité. Randal devait son avantage aux votes que les efforts personnels d'Harley lui avaient acquis, et il fut ravi de voir que lord L'Estrange ne lui avait retiré aucune des promesses ainsi obtenues. C'était un présage favorable de la disposition d'Harley à croire ses explications. En un mot, l'élection semblait marcher exactement comme il s'y était attendu. A midi,

il y eut un changement dans la position relative des candidats. Dick Avenel avait peu à peu gagné du terrain, dépassé Randal, dépassé même Léonard. Il était en tête du poll avec dix voix de majorité. Randal venait ensuite. Audley était de vingt voix en arrière de Randal, et Léonard de quatre en arrière d'Audley.

Plus de la moitié des électeurs avaient voté, mais les membres des comités des deux couleurs, ainsi que le redoutable corps des cent cinquante, réservaient encore leurs votes.

Le poll se ralentissait sensiblement. Randal en regardant autour de lui, et cherchant une occasion de demander à Dick si réellement il voulait se faire nommer au lieu de son neveu, s'aperçut qu'Harley avait disparu, et peu après, il fut prié par un message de se rendre à la salle du comité, ce qu'il fit aussitôt.

Tandis qu'il se frayait parmi la foule un chemin vers la salle, Lévy l'arrêta près de la porte et lui dit : « Ils commencent à craindre pour Egerton. Ils veulent assurer son élection par un compromis. Ils vont vous proposer de vous désister, si Avenel consent à retirer Léonard. Ne donnez pas dans le panneau. L'Estrange vous fera peut-être la question, mais, je vous le dis en confidence, il ne demande pas mieux que de voir échouer Egerton. Comptez là-dessus et soyez ferme. »

Randal ne répondit rien, mais la foule lui fit place et il entra dans la salle. Lévy l'y suivit et les portes se refermèrent à l'instant. Le comité bleu était tout entier rassemblé. Ses membres paraissaient inquiets et désappointés. Lord L'Estrange seul, parfaitement calme, se tenait debout en haut de la table longue. Malgré son sang-froid, Harley était pensif. « Oui, se disait-il, je vais donner à ce jeune homme l'occasion de prouver sa gratitude envers son bienfaiteur, et s'il s'acquitte envers celui-ci, je lui épargnerai du moins la révélation publique de sa duplicité envers les autres. Il est trop jeune pour qu'il ne lui reste pas quelques bons sentiments, du moins envers l'homme à qui il doit tout. »

« Monsieur Leslie, dit tout haut L'Estrange, vous voyez le résultat du vote. Notre comité pense qu'à moins de désistement de votre part, Egerton sera battu. Il craint que les jaunes, comprenant que Léonard Fairfield a peu de chances de succès, ne veuillent pas perdre leur second vote en le lui donnant, et ne vous les transfèrent dans le but d'écarter Egerton. Si, au contraire, vous vous retirez, l'élection d'Egerton est assurée, car nous avons des raisons de croire qu'en ce cas Avenel renoncerait également à la candidature de son neveu.

— Vous n'avez plus rien à craindre ni à espérer d'Egerton, dit tout bas Lévy. Il est complétement ruiné, et s'il n'est pas nommé, il passera la nuit en prison. Les recors l'attendent. »

Randal se taisait, et son silence provoqua un murmure d'indignation parmi les membres les plus influents du comité, car, bien qu'Audley ne fût pas personnellement très-populaire, cependant un candidat si éminent était naturellement leur premier intérêt, et ils comprenaient

qu'ils feraient triste figure devant les jaunes si leur grand homme était évincé par celui-là même qu'on n'avait présenté que pour le seconder, un jeune homme complétement inconnu. La vanité et le patriotisme se réunissaient donc pour provoquer ce murmure. « Vous voyez bien, jeune homme, s'écria un riche boucher, qu'il était sous-entendu que M. Egerton devait être en sûreté; vous n'avez aucun titre à nos yeux que celui de combattre comme son second, et nous sommes tous bien étonnés de ne pas vous entendre dire toute de suite : « Sauvez Egerton; c'est là l'important. » Excusez la liberté, monsieur. Nous n'avons pas le temps de tourner autour.

— Lord L'Estrange, dit Randal, sans répondre au boucher, comme le premier ici par le rang et par l'influence, me conseillez-vous de sacrifier mon élection et ce qui paraît être le désir de la majorité des électeurs, à l'espoir douteux de faire nommer M. Egerton en ma place?

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, monsieur Leslie. C'*est là* une question de sentiment et d'honneur qu'un gentleman doit décider lui-même.

— Aucune convention de ce genre a-t-elle été sous-entendue entre Votre Seigneurie et moi, lorsque vous m'avez accordé votre appui et que vous avez en personne sollicité des votes en ma faveur?

— Certainement, non — oh! messieurs! Je n'ai en effet parlé d'aucune convention de cette nature.

— Ni M. Egerton non plus. Quel qu'ait pu être le sous-entendu dont veut parler le respectable électeur qui tout à l'heure s'est adressé à moi, je n'y ai pris aucune part. Je suis persuadé que M. Egerton serait le dernier à vouloir être redevable de son élection à une supercherie envers les électeurs, et à ce que tout le monde considérerait comme une grande injustice envers moi qui ai eu *toute* la fatigue des sollicitations. »

Un murmure désapprobateur s'éleva de nouveau; mais Randal prit un air si résolu qu'il fit taire les mécontentements, et contraignit le comité à l'écouter.

« Néanmoins, reprit-il, je me désisterais sur-le-champ, si je n'avais le ferme espoir de convaincre tous ceux qui sont ici présents et qui semblent me condamner, que j'agis précisément selon les secrets désirs de M. Egerton. Ce gentleman, vous le savez, n'a jamais paru au milieu de vous, n'a jamais sollicité les électeurs en personne, il ne s'est donné aucune peine, si ce n'est celle de prononcer un discours évidemment destiné à présenter au pays tout entier la défense générale de ses actes politiques. Que signifie tout cela? Simplement qu'il ne s'est présenté que pour la forme, dans le but de complaire à son parti, contre son propre désir. »

Les membres du comité s'entre-regardèrent étonnés et indécis. Randal vit qu'il avait gagné du terrain, il en profita avec un tact et une habileté qui montraient qu'en dépit de ses défauts oratoires, il y avait en lui l'étoffe d'un habile avocat. « Je serai franc avec vous, messieurs. Mon caractère et le désir que j'ai de conserver

votre estime à tous m'y obligent. M. Egerton n'a pas le désir de rentrer au parlement en ce moment. Sa santé est altérée, ses affaires privées demandent tout son temps et tous ses soins. J'ose dire que je suis pour lui un fils. Il désire ardemment que je réussisse (lord L'Estrange me le disait encore hier au soir); il est plus préoccupé de mon succès que du sien. Rien ne lui ferait plus de plaisir que de me voir servir dans le parlement, si humblement que ce fût, les grands intérêts, que ni sa santé ni ses affaires ne lui permettraient de défendre, pendant la crise importante qui se prépare, avec son talent et son énergie accoutumés. Nul doute que plus tard il ne veuille rentrer dans l'arène où il s'est si fort distingué, et quand sera calmée l'agitation qui cause l'injustice populaire d'aujourd'hui, quels électeurs ne seront fiers de nommer un tel député? A l'appui de ce que je viens d'avancer, j'en appelle à l'agent même de M. Egerton, un gentleman qui, malgré son immense fortune et le rang qu'il occupe dans la société, a consenti à agir gratuitement en faveur de ce grand homme d'État. Je vous le demande donc, baron Lévy, la santé de M. Egerton n'est-elle pas gravement altérée; ne lui commande-t-elle pas impérieusement le repos?

— C'est un fait, dit Lévy.

— Et ses affaires n'exigent-elles pas son entière et sérieuse attention?

— Oui, en vérité, dit le baron. Messieurs, je n'ai rien à dire en faveur de mon honorable ami qui soit contraire à l'exposé de son fils adoptif, M. Leslie.

— Alors, moi j'ai à dire, s'écria le boucher en frappant du poing sur la table, que M. Egerton s'est diablement mal conduit avec nous, et que nous allons être la fable de la ville.

— Doucement, doucement, fit Harley. Mais on frappe à la porte. Excusez-moi un instant. »

Harley quitta la salle pour une ou deux minutes seulement. A son retour, il s'adressa à Randal.

« Nous devons donc conclure, monsieur Leslie, que vous êtes dans l'intention de maintenir votre candidature?

— A moins que Votre Seigneurie n'exige de moi le contraire, je dirai : « Laissons marcher l'élection et que chacun en coure les chances. Telle est, ce me semble, la seule manière d'agir, juste, franche, honorable et vraiment anglaise. » Et Randal appuya sur ce dernier mot.

« Soit, répliqua Harley; que chacun coure les chances du poll. Monsieur Leslie, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps. Retournez, je vous prie, au poll, car il faut au moins qu'un des candidats bleus soit présent, et vous baron, ayez la bonté d'y aller aussi, et de remercier ceux qui pourront encore voter en faveur de M. Egerton. »

Lévy s'inclina et sortit donnant le bras à Randal.

« Parfait! s'écria le baron. Vous avez une fameuse tête!

— Le regard de L'Estrange m'a déplu, néanmoins. Mais il ne peut

maintenant me faire de tort; les votes qu'il m'a obtenus au détriment d'Egerton sont donnés. Les membres du comité à la vérité voteront probablement contre moi, mais nous avons encore le corps de réserve d'Avenel. Nous pouvons regarder l'élection comme enlevée. A notre retour, nous trouverons sans doute au château le squire avec l'argent destiné à racheter mon domaine héréditaire; le docteur Riccabocca est rentré en possession des titres et des domaines de Serrano; qu'ai-je à craindre de lord L'Estrange? Malgré tout, je n'aime pas son regard.

— Bast! Vous avez justement fait ce qu'il désirait au fond. Nous voici à la tente. Ah! il y a une nouvelle affiche, Avenel est de quarante voix en avant de vous, mais vous en avez trente de plus qu'Egerton; et Léonard Fairfield est toujours le dernier. Mais où est-il donc, ainsi qu'Avenel? »

Les deux candidats avaient disparu; ils étaient peut-être dans la salle de leur comité. Aussitôt que les portes avaient été refermées sur Randal et le baron et au milieu du tumulte qui avait suivi leur départ, Harley s'était élancé sur la table. Son action et l'expression de sa physionomie commandèrent sur-le-champ le silence.

« Messieurs, dit-il, nous sommes maîtres de faire nommer l'un de nos candidats et de choisir entre eux deux. Vous avez entendu M. Leslie et le baron Lévy. A leur exposé, je n'ai qu'une chose à répondre : M. Egerton est nécessaire au pays, et, quoi qu'il en soit de sa santé et de ses affaires, il est prêt à répondre à son appel. S'il n'a pas sollicité vos votes, s'il n'est pas parmi vous en ce moment, vingt années vouées au service de l'Angleterre plaident sa cause et le remplacent. Lequel donc des deux candidats choisirez-vous pour vous représenter : un homme d'État illustre; ou un jeune homme imberbe? Tous deux ont de l'ambition et des talents, l'un les a identifiés avec l'histoire de son pays, et comme on l'allègue aujourd'hui à son préjudice, avec un dévouement qui a détruit une santé vigoureuse et ruiné une fortune princière. L'autre témoigne de son ambition en vous invitant à le préférer à son bienfaiteur, et prouve ses talents par son habileté à justifier son ingratitude. Choisissez entre les deux — un Egerton ou un Leslie.

— Vive Egerton! cria l'assemblée d'une seule voix, et cette acclamation fut suivie de sifflets et de grognements à l'adresse de Leslie.

— Mais, dit un membre grave et prudent du comité; avons-nous réellement le choix? N'est-il pas plutôt entre les mains des jaunes? Votre Seigneurie ne se flatte-t-elle pas?

— Ouvrez la porte du fond; une députation de nos adversaires attend dans le corridor. Faites-la entrer. »

Le comité garda le silence tandis qu'on obéissait à l'ordre d'Harley, et bientôt, à la grande surprise de tous, Léonard Fairfield en personne, accompagné de six des principaux membres du parti jaune, entra dans la chambre.

« Vous avez une proposition à nous faire, monsieur Fairfield, »

votre nom et en celui de M. Avenel, avec l'approbation de votre comité?

— Oui, milord, dit Léonard, s'avançant vers la table. Nous sommes convaincus que ni l'un ni l'autre parti ne réussira à faire nommer ses deux candidats. La nomination de M. Avenel est assurée. La seule question est donc maintenant de savoir lequel de vos deux candidats il convient de choisir. Mon désistement, que je vais faire placarder tout à l'heure, laissera libres assez de votes pour faire triompher soit M. Egerton, soit M. Leslie.

— Vive Egerton! crièrent de nouveau les bleus.

— Oui, vive Egerton! répéta Léonard. Ses principes politiques peuvent différer des nôtres, mais qui dira quels sont ceux de M. Leslie? L'homme politique peut n'avoir pas toutes nos sympathies, mais qui ne se sentirait fier du sénateur? C'est pour tout collége électoral un grand avantage que d'envoyer au parlement un homme illustre. Sa renommée rejaillit sur la ville qu'il représente, elle y soutient l'esprit public; elle y augmente l'intérêt pour tout ce qui touche la nation. Chaque fois que sa voix se fait entendre dans le parlement, elle nous rappelle notre commun pays, et les discussions mêmes que provoquent ses paroles éclairent ses électeurs sur l'intérêt public. Vive donc Egerton! s'il faut que notre parti souscrive à la nomination d'un adversaire, unissons-nous du moins pour choisir le plus digne. Milord, en quittant cette salle, je vais annoncer mon désistement et solliciter de ceux qui m'ont promis leurs votes, de les transférer à M. Egerton. »

Pendant les bruyants hourras qui suivirent cette allocution, Léonard se rapprocha d'Harley : « Milord, lui dit-il, j'ai obéi à vos désirs tels qu'ils m'ont été transmis par mon oncle qui, en ce moment même, s'occupe ailleurs d'en assurer l'effet.

— Léonard, dit Harley, également à demi-voix, vous avez assuré à Egerton, et vous seul pouviez le faire, le triomphe sur un perfide protégé, et la continuation de la carrière qui a fait jusqu'ici la consolation comme le charme de sa vie. Il vous remerciera lui-même. Venez au château après le scrutin. C'est là que vous seront données toutes les explications auxquelles vous avez droit. »

Puis, Harley saluant l'assemblée, éleva la voix : « Messieurs, dit-il, hier, lors de la nomination des candidats, j'ai prononcé quelques paroles dont M. Fairfield s'est trouvé justement offensé. En votre présence, je les rétracte et lui en fais franchement mes excuses. En votre présence, je lui demande de me pardonner, et je lui dis que, s'il veut bien m'accorder son amitié, je le placerai dans mon estime et mon affection à côté de l'homme d'État qu'il va rendre à son pays. »

Léonard serra dans ses deux mains celle que lui tendait Harley, puis, craignant de ne pouvoir dominer son émotion, il se hâta de quitter la salle, tandis que bleus et jaunes se félicitaient réciproquement d'un compromis qui calmerait l'irritation des partis, assurerait la paix du bourg, et, jusqu'aux prochaines élections, rendrait à

des sentiments fraternels des gens tranquilles qui, la veille, se haïssaient et s'injuriaient réciproquement au nom du commerce ou de la propriété.

Pendant ce temps le poll continuait aussi lentement qu'auparavant, mais toujours à l'avantage de Randal. « Il n'y en aura pas les deux tiers qui voteront, murmura Lévy en regardant à sa montre. La chose est maintenant décidée. Ah! ah! Audley Egerton! vous qui m'avez jadis infligé les indicibles tortures de la jalousie, vous qui m'avez méprisé, m'avez appelé coquin, dédaignant le pouvoir même que votre folie plaçait entre mes mains, ah! ah! votre règne est fini! et celui qui a présidé à votre destruction va fondre sur sa proie.

— Vous aurez mon premier « franco » Lévy, dit Randal pour la lettre que vous écrirez à l'homme d'affaires de M. Thornhill. L'élection est maintenant un fait accompli, il faut nous occuper d'autre chose.

— Que diable y a-t-il là-bas sur cette affiche? » dit tout à coup Lévy en pâlissant.

Randal leva les yeux et il aperçut au bout de la place du marché une affiche jaune suivie d'une foule immense, et qui, s'agitant au-dessus de toutes les têtes, traversait les airs semblable à une comète :

Deux heures de relevée.

DÉSISTEMENT DE FAIRFIELD.

JAUNES!

votez pour

AVENEL et EGERTON.

(Signé) TIMOTHY ALL JACKS

Salle du comité jaune.

« Quelle infernale trahison est-ce là? s'écria Randal livide d'indignation.

— Attendez un instant, voici Avenel! » s'écria Lévy, et à la tête d'une autre procession qui débouchait d'une ruelle obscure, Randal aperçut, marchant avec une majestueuse gravité, le candidat survivant des jaunes. Dick disparut un instant dans la boutique d'un épicier située sur la place, puis reparut à un balcon du premier étage au-dessus d'une énorme boîte à thé jaune, servant à la fois d'emblème à la profession et aux sentiments politiques du propriétaire. Dick n'eut pas plutôt paru sur ces rostres, chapeau en main, que les deux processions s'arrêtèrent au-dessous, la musique se tut, les bannières s'enroulèrent autour de leur bâton; la foule se précipita en avant pour pouvoir entendre, et les commis du poll eux-mêmes quittèrent la plateforme; Randal et Lévy, curieux et inquiets, suivirent la foule. Dick, sur le balcon, apparaissait à tous comme le *Deus ex machina*.

« Électeurs! cria Dick de sa voix la plus sonore, nous étant aper-

çus que l'opinion publique de ce collége indépendant et éclairé est si également partagée, qu'on ne peut faire nommer qu'un seul candidat jaune, j'étais hier soir dans l'intention de me désister afin de mettre un terme à toute contestation. (Silence! eh là-bas, vous autres! Ne pouvez-vous pas vous tenir tranquilles?) Je l'avoue donc franchement, j'aurais préféré à ma nomination celle de mon neveu, d'un jeune homme du talent le plus distingué, et un seul candidat bleu; mais il n'a pas voulu entendre parler de cet arrangement et, avec plus de délicatesse et d'honneur que de vérité, il a persuadé à notre comité que la ville crierait: fi donc! si le neveu entrait au parlement en passant sur le corps de l'oncle. (Bruyantes acclamations parmi la foule, et cris isolés de : nous vous nommerons tous les deux!)

— Vous n'en ferez rien et vous le savez bien! Taisez vos langues! reprit Dick d'un ton d'impérieuse bonne humeur. Laissez-moi parler, voulez-vous? Le temps presse. Bref, mon neveu s'est décidé à se retirer, si aujourd'hui à deux heures il ne voyait pas d'espoir que nous fussions nommés tous les deux; et il n'y en a aucun. Maintenant donc ce qu'il reste à faire aux jaunes qui n'ont pas encore voté, c'est d'examiner à qui ils donneront leurs seconds votes. Si je me fusse retiré je leur aurais, pour des raisons à moi connues, recommandé de voter en faveur de Leslie, un jeune homme habile et intelligent.

— Écoutez! écoutez! cria le baron avec force.

— Mais je suis obligé de convenir que mon neveu a une opinion à lui, comme doit l'avoir tout Anglais indépendant, fût-il deux fois le neveu de son oncle, et que cette opinion penche de l'autre côté; de plus notre comité la partage.

— Vendu! s'écria le baron; et plusieurs parmi la foule secouèrent la tête et prirent un air grave, ceux surtout qui désiraient être achetés.

— Vendu! ça vous va bien à vous là-bas, l'homme à la boutonnière fleurie, de parler de vendu! vous qui vouliez vendre votre propre client, vous le savez bien! (Lévy tressaillit.) Écoutez, messieurs, c'est Lévy, le juif, qui parle de vente! S'il entend calomnier les électeurs de Lansmere, je suis là pour les défendre, et la pompe de la paroisse n'est pas loin, avec une poignée pour le bras d'un honnête homme et un jet d'eau pour les lèvres d'un menteur. »

A la conclusion de cette magniloquente apostrophe, empruntée sans doute à quelque grand orateur américain, le baron Lévy rechercha instinctivement l'abri de la tente dressée pour le poll, suivi de quelques jaunes qui fronçaient le sourcil et gesticulaient d'un air menaçant.

« Mais le calomniateur se cache; abandonnons-le aux reproches de sa conscience, reprit Dick avec magnanimité.

« Vendu! (Et le mot résonna par toute la place comme le son d'une trompette.) Vendu? non, croyez-moi, aucun de ceux qui voteront pour Egerton au lieu de Fairfield n'en auront pour ce qui me concerne un sou de plus (silence glacial), ni (avec un imperceptible clignement d'yeux du côté des visages inquiets des cent cinquante),

ni un sou de moins. (Bruyantes acclamations parmi les cent cinquante, et cris de bravo ! c'est noble.) Je n'aime pas la politique de M. Egerton, mais je ne suis pas seulement un partisan politique, je suis un *homme!* Les arguments des membres respectables de notre comité, honnêtes commerçants, tendres époux et frères dévoués, ont pour moi un grand poids. Je suis moi-même époux et père. Si la lutte se prolonge inutilement avec toute l'irritation qu'elle engendre, qui en souffrira? l'ouvrier et le commerçant. Quels en seront les résultats? partialité, perte de pratiques, exigences tyranniques des loyers, congés donnés, la misère! en un mot. »

Cris de écoutez! écoutez! et de donnez-nous le scrutin secret!

« Le scrutin secret! Ce serait de tout mon cœur si je l'avais! Et si nous l'avions, je voudrais bien voir qu'un seul homme osât voter pour les bleus! (Bruyants applaudissements des jaunes.) *Mais enfin*, comme nous ne l'avons pas, il nous faut songer à nos *familles*. *Et* j'ajoute que dans le cas où M. Egerton reviendrait au pouvoir, comme son collègue, je ferai, continua Dick d'un ton solennel, tous mes efforts pour le faire marcher droit; et vos propres lumières (car le maître d'école fait son œuvre) lui montreront qu'aucun ministre ne peut braver impunément l'opinion publique, ni se quereller avec son pain et son beurre. (Applaudissements.) A une époque comme la nôtre, les membres de l'aristocratie doivent chercher à se populariser, et un représentant au pouvoir dispose de beaucoup de places dans le timbre, l'accise, les douanes, les postes et les autres départements qui dépendent de l'État dans ce vieux pays pour.... dans ce magnifique empire, veux-je dire, au moyen desquelles il peut faire du bien à ses électeurs et concilier les prérogatives de l'aristocratie avec les droits du peuple. Écoutez! Écoutez ! C'est pourquoi, sacrifiant les intérêts de parti (puisqu'il est, paraît-il, impossible de les faire triompher) sur l'autel de la bienveillance générale, je ne puis m'opposer au désistement de mon neveu, ni fermer les yeux aux avantages qui devront résulter pour un bourg si important, et pour toute la nation, de la nomination de mon honorable beau-f.... j'entends du très-honorable candidat bleu. Non que je prétende dicter votre choix, ni même exprimer un seul désir d'un côté ou de l'autre. Seulement, comme père de famille, je vous dis : « Électeurs, ayant servi les intérêts du pays par ma nomination jaune, vous avez noblement acquis le droit de songer aux vôtres et de vous souvenir des enfants que vous avez laissés à la maison. »

Dick mit la main sur son cœur, s'inclina gracieusement et quitta le balcon au milieu d'unanimes et frénétiques applaudissements.

Trois minutes après, Dick avait repris place sous la tente, en qualité de candidat. Les électeurs jaunes arrivèrent en foule animés et résolus. Emmanuel Trout apparut et d'une voix ferme proclama qu'il votait pour Avenel et Egerton. Les cent cinquante suivirent tous son exemple. A chaque question, pour qui votez-vous? la réponse : Avenel et Egerton, résonnait comme un glas funèbre aux oreilles de Leslie avec une monotonie infernale. Il se tenait debout, les bras

croisés sur sa poitrine, dans un sombre désespoir. Lévy était obligé de donner la main pour M. Egerton avec une rapidité qui lui faisait perdre haleine. Il lui tardait de pouvoir s'échapper, d'aller rejoindre L'Estrange, qui, pensait-il, serait aussi furieux que lui du tour qu'avaient pris les choses. Mais comment, s'étant chargé de représenter Egerton, échapper aux continuelles étreintes de ces mains calleuses? En outre, Lévy apercevait la pompe de la paroisse en face de la tente, et quelques géants jaunes à l'air farouche qui flânaient aux alentours et semblaient disposés à fondre sur lui au moment où il quitterait son sanctuaire actuel. Soudain la foule qui entourait la plateforme s'écarta, la voiture de lord L'Estrange parut au bas et Harley, mettant pied à terre, aida un vieillard paralytique à en descendre. Le bonhomme promena autour de lui un regard étonné et fit en souriant un signe de tête à la foule. « Me voici, dit-il, je suis venu; je ne suis plus qu'une pauvre créature, mais je suis bleu jusqu'au bout!

— C'est le vieux John Avenel, bravo le vieux John! » crièrent plusieurs voix.

Et John Avenel, toujours appuyé sur le bras d'Harley, entra sous la tente et déposa deux votes pour « Egerton. »

« Une poignée de main, mon père, fit Dick se penchant en avant, bien que vous ne vouliez pas voter pour moi.

— J'étais bleu avant que tu ne fusses au monde, répondit le vieillard d'une voix chevrotante, mais je ne t'en souhaite pas moins bon succès; que Dieu te bénisse, mon garçon! »

Les greffiers eux-mêmes s'attendrirent, et lorsque Dick quittant sa place fut vu par la foule aidant avec lord L'Estrange le pauvre homme à remonter dans la voiture, ce tableau des affections de famille au milieu des dissidences politiques, du fils prospère, opulent et énergique, qui enfant avait joué aux billes sur cette même place, s'était élevé par son travail et était aujourd'hui député de sa ville natale, soutenant le père vieux et infirme que l'intérêt même d'un fils dont il était si fier ne pouvait détacher des couleurs qu'il regardait comme l'emblème de la vérité; ce tableau, dis-je, produisit sur la foule un tel effet qu'on eût entendu voler une mouche, jusqu'au moment où la voiture s'éloignant pour reconduire John sous son humble toit, une tempête de hourras éclata sur toute la place.

Quatre heures sonnent à la grande horloge de la ville; le greffier prononce la clôture du scrutin; la proclamation officielle du résultat ne doit avoir lieu que plus tard, mais toute la ville sait qu'Audley Egerton et Richard Avenel sont élus députés de Lansmere. Les drapeaux s'agitent, les tambours battent, les hommes se donnent de cordiales poignées de main, et l'on ne parle que de la séance du lendemain; les cabarets sont encombrés; un bourdonnement confus s'élève de toutes les rues, interrompu soudain par des cris de triomphe, et à l'occident les nuages sont rouges et lugubres autour du soleil qui a disparu derrière le clocher de l'église.... derrière les pins qui ombragent la tombe paisible de Nora Avenel.

CHAPITRE XXXII.

Au milieu des ombres croissantes du crépuscule, Randal Leslie traversait le parc de Lansmere pour retourner au château. Il s'était échappé avant la clôture du scrutin, prenant les ruelles les plus isolées pour rentrer dans le parc. Au milieu de la confusion de ses pensées, ne pouvant comprendre la cause de cette étrange infortune, l'attribuant à l'influence de Léonard sur Avenel, mais cependant soupçonnant Harley, et doutant du baron Lévy, il se demandait quelle faute de jugement il avait commise, quelle ruse il avait oubliée, quel fil de sa toile avait manqué de solidité. Il ne pouvait rien découvrir. Son habileté lui semblait irréprochable, *totus teres atque rotundus*. Et alors lui vint au cœur une angoisse cruelle, plus cruelle que celle de l'ambition déçue : la pensée qu'il avait été joué et trahi. Car la vérité est pour tous les hommes d'une si vitale nécessité, que le traître le plus perfide est blessé et étonné, qu'il sent les piliers du monde s'ébranler, lorsqu'il est à son tour trahi.

« Ce Richard Avenel en qui j'avais tant de confiance ! M'avoir ainsi joué ! » murmurait Randal, avec amertume.

Il n'était encore qu'au milieu du parc lorsqu'un homme avec une cocarde jaune à son chapeau, qui arrivait de la ville en courant, l'atteignit, lui remit une lettre et n'attendant pas de réponse, s'en retourna aussitôt du côté où il était venu. Randal reconnut l'écriture d'Avenel, rompit le cachet et lut ce qui suit :

(Confidentielle.)

« Mon cher Leslie, — Ne soyez pas vexé, ni découragé. Vous saurez ce soir ou demain les raisons que j'ai eues pour changer de manière de voir au sujet du Très-honorable; et vous comprendrez que je ne pouvais, comme parent, agir autrement que je ne l'ai fait. Bien que je ne vous aie point manqué de parole, car le secours que je vous avais promis devait dépendre de mon propre désistement, et je vous avais prévenu qu'il n'y avait rien à attendre des jaunes si c'était Léonard qui se retirait, je sens cependant que vous devez vous croire mystifié. Mais j'ai été contraint de vous sacrifier, par suite d'une obligation de famille, comme vous le reconnaîtrez bientôt. Mon propre neveu s'est aussi sacrifié, et j'ai moi-même sacrifié le soin d'affaires qui nécessitent absolument ma présence à Screwstown pendant un an ou deux.

« Nous sommes donc tous logés à la même enseigne, bien que vous puissiez vous croire seul maltraité. Mais je n'ai pas l'intention

de rester longtemps au parlement, je vous en réponds. Si donc vous demeurez en bons termes avec les bleus, je ferai de mon mieux auprès des jaunes pour que vous puissiez me remplacer, car je ne crois pas que Léonard désire se présenter de nouveau. Ainsi donc, le sage entend à demi-mot et vous pouvez encore être malgré tout député de Lansmere.

« R. A. »

En lisant cette lettre Randal, malgré toute sa sagacité, ne comprit pas l'honnête componction de celui qui l'avait écrite. Il ne vit d'abord que le mauvais côté de la nature humaine, et s'imagina que c'était une misérable tentative faite pour calmer sa colère et obtenir sa discrétion. Mais, en y réfléchissant davantage, il pensa que Dick pouvait très-naturellement désirer être libre de retourner à sa manufacture et tirer de lui un *quid pro quo*, sous le titre compréhensif de « remboursement des dépenses. » Peut-être Avenel n'était-il pas fâché d'attendre que son mariage lui eût donné les moyens de faire ce remboursement. Peut-être même ne l'avait-il laissé battre ce jour-là qu'afin de lui extorquer de meilleures conditions lors d'une élection isolée. En raisonnant ainsi, Randal se consola dans la pensée des motifs mercenaires d'un autre. D'ailleurs, ce ne serait peut-être qu'un désappointement passager. Avant que le prochain parlement eût un mois d'existence, il pourrait s'asseoir à la chambre comme député de Lansmere; tout dépendrait de son mariage avec l'héritière. C'était donc là le but qu'il devait avant tout poursuivre avec ardeur.

En attendant, il lui fallait combiner et rassembler ses idées, appeler à lui tout son courage et toute sa présence d'esprit. Il lui en coûtait de rentrer au château, de se retrouver en face d'Egerton, d'Harley, de tous. Mais il n'avait pas le choix. Il lui fallait rentrer en grâce auprès des bleus, défendre la marche qu'il avait adoptée dans la salle du comité. Là, le squire Hazeldean l'attendait sans doute avec l'argent destiné à l'achat des terres de Rood. Là était le duc de Serrano remis en possession de son rang et de ses richesses; là enfin, était sa fiancée, la riche héritière dont l'alliance devait donner au gentilhomme ruiné et besogneux une fortune et une position. Peu à peu, avec l'élasticité de caractère qui caractérise les ambitieux systématiques, Randal Leslie cessa de se lamenter sur la ruine d'un de ses plans pour songer à l'accomplissement des autres. Se préparant donc à tout ce qui pouvait l'embarrasser, Randal rentra au château et trouva dans le vestibule le baron qui l'attendait.

« J'avoue, dit celui-ci, que je ne comprends rien à cette maudite élection. C'est surtout la conduite de L'Estrange qui m'intrigue; mais je sais qu'il hait Egerton et qu'il trouvera quelqu'autre moyen de se venger. Savez-vous, Randal, qu'il est heureux pour vous de vous être assuré l'argent du squire et la main de l'héritière, autrement....

— Autrement quoi?

— Je me laverais les mains de vos affaires, mon cher; car, en dé-

pit de toute votre habileté et de toute la peine que je me suis donnée pour vous, je soupçonne que de façon ou d'autre vos talents ne vous feront jamais faire fortune. Vous avez été battu comme orateur par le fils d'un charpentier, et comme diplomate par un vulgaire manufacturier. Décidément, jusqu'ici, Randal, vous avez échoué partout, et, comme vous le disiez admirablement vous-même, il faut rayer de la carte de l'avenir l'homme dont nous n'avons plus rien à craindre ni à espérer. »

L'entrée d'un domestique coupa court à la réponse de Randal.

« Messieurs, dit-il, milord est dans le grand salon et vous prie tous deux de lui faire l'honneur de l'y rejoindre. »

Lévy et Randal suivirent le domestique.

Riccabocca, Violante, Hélène, M. Dale, le squire Hazeldean et lord L'Estrange étaient rassemblés autour d'une table de marbre florentin sur laquelle ne se voyaient ni livres, ni journaux, *ni ouvrages* de femme, rien de ce qui indique l'habitation et la vie de *famille*, mais seulement un grand candélabre d'argent qui n'éclairait qu'imparfaitement la vaste pièce et faisait apparaître les portraits qui en garnissaient les murs comme autant de membres de l'assemblée, regardant d'un œil curieux et scrutateur dans les yeux qui se tournaient vers eux.

A peine Randal fut-il entré que le squire, se détachant du groupe, vint au-devant du candidat vaincu, et lui serrant cordialement la main :

« Console-toi, mon garçon, il n'y a pas de honte à être battu, fit-il. Lord l'Estrange dit que tu as fait de ton mieux, et personne ne peut faire plus. Et je suis bien aise, Leslie, que nous n'ayons pu nous voir plus tôt au sujet de notre petite affaire, parce qu'après une contrariété quelque chose d'agréable fait doublement plaisir. J'ai l'argent dans ma poche.... Chut!... Il faut que je te dise, mon cher garçon, que je n'ai pu découvrir où se cache Frank, mais es-tu bien sûr que tout soit rompu entre lui et cette étrangère, hein?

— Oui, en vérité, monsieur, je l'espère. Nous causerons de tout cela lorsque nous serons seuls. Nous pourrons, je pense, nous échapper tout à l'heure.

— Je m'en vais te dire un plan que nous avons formé secrètement Harry et moi, dit le squire toujours à voix basse. Nous voulons chasser cette marquise ou n'importe ce qu'elle est de la tête de Frank, et nous voulons y mettre, à la place, une jolie fille anglaise. Cela le fixera. Il faut que je m'efforce d'avaler l'amère pilule du *post-obit*. Harry en est encore plus blessée que moi, et elle parle si sévèrement du pauvre garçon que c'est maintenant moi qui suis obligé de prendre son parti. Je n'entends pas me laisser mener par ma femme. Ce n'est pas la coutume des Hazeldean. Mais, pour en revenir à notre plan, de quelle jolie fille crois-tu que je veuille parler?

— De miss Sticktorights?

— Au diable miss Sticktorights! non, c'est de ta petite sœur

Randal. Avec sa charmante figure, elle a plu tout d'abord à Harry, et puis tu seras ainsi le frère de Frank et avec ta bonne tête et ton affection tu le maintiendras dans la bonne voie. Et comme tu vas te marier aussi, d'après ce que tu m'as écrit (il faudra que tu me contes cela plus tard), nous pourrons avoir dans la famille deux mariages le même jour. »

Randal serra la main du squire dans un mouvement de gratitude sincère. Car on sait qu'insensible à tout le reste, il avait conservé des sentiments d'affection pour sa famille; sa sœur était peut-être le seul être au monde qu'il aimât véritablement, et, malgré tout son dédain pour l'honnête et simple Frank, il ne connaissait personne à qui il eût plus volontiers confié le bonheur de Juliette, celle-ci habitant la demeure de mistress Hazeldean et améliorée par ses bons conseils, possédant l'affection d'un homme qui ne serait pas empêché par une trop grande délicatesse de la prendre.

Que pouvait-il désirer de mieux pour sa sœur qu'il se représentait intérieurement les cheveux pendants sur ses oreilles, et se gâtant l'esprit par la lecture de mauvais romans. Mais, avant qu'il eût pu répondre, le père de Violante vint ajouter ses consolations philosophiques aux adoucissements matériels du bon squire.

Qui pouvait compter sur les caprices de la multitude? Les sages de tous les temps l'avaient dédaignée? Horace et Machiavel étaient d'accord sur ce point, etc., etc. « D'ailleurs, dit le duc avec bonté, peut-être votre infortune vous servira-t-elle ailleurs. Le cœur féminin est prompt à la pitié et toujours empressé de consoler. En outre, si je suis rappelé en Italie, cela vous donnera le temps de nous accompagner, et de voir le pays du monde où l'ambition est le plus facilement oubliée, même par ses propres enfants, » ajouta l'Italien en soupirant.

Ainsi accueilli par le squire et par le duc, Randal reprit courage. Il était clair que lord L'Estrange ne leur avait fait aucun rapport défavorable sur sa conduite dans la salle du comité. Tandis que Randal était ainsi occupé, Lévy s'était approché d'Harley qui l'avait emmené à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Eh bien, milord, s'était écrié le baron, comprenez-vous quelque chose à la conduite de Richard Avenel? Lui, faire nommer Egerton! lui!

— Quoi de plus naturel, baron? n'est-ce pas son beau-frère? »

Le baron tressaillit et devint très-pâle.

« Mais comment l'a-t-il su? Je ne le lui ai jamais dit; j'avais, il est vrai, l'intention de....

— L'intention peut-être d'humilier Egerton en déclarant publiquement son mariage avec la fille d'un boutiquier. C'est une vengeance qui vous est laissée. Mais une vengeance de quoi?— Un mot, baron, maintenant que nos élections vont cesser pour toujours; vous savez quelles sont mes causes de ressentiment contre Egerton; j'ignore quelles sont les vôtres; voudriez-vous me les confier?

— Milord, milord, balbutia le baron. Moi aussi j'avais voulu

pit de toute votre habileté et de toute la peine que je me suis donné pour vous, je soupçonne que de façon ou d'autre vos talents ne vous feront jamais faire fortune. Vous avez été battu comme orateur par le fils d'un charpentier, et comme diplomate par un vulgaire manufacturier. Décidément, jusqu'ici, Randal, vous avez échoué partout, et, comme vous le disiez admirablement vous-même, il faut rayer de la carte de l'avenir l'homme dont nous n'avons plus rien à craindre ni à espérer. »

L'entrée d'un domestique coupa court à la réponse de Randal.

« Messieurs, dit-il, milord est dans le grand salon et vous prie tous deux de lui faire l'honneur de l'y rejoindre. »

Lévy et Randal suivirent le domestique.

Riccabocca, Violante, Hélène, M. Dale, le squire Hazeldean et lord L'Estrange étaient rassemblés autour d'une table de marbre florentin sur laquelle ne se voyaient ni livres, ni journaux, ni ouvrages de femme, rien de ce qui indique l'habitation et la vie de *famille*, mais seulement un grand candélabre d'argent qui n'éclairait qu'imparfaitement la vaste pièce et faisait apparaître les portraits qui en garnissaient les murs comme autant de membres de l'assemblée, regardant d'un œil curieux et scrutateur dans les yeux qui se tournaient vers eux.

A peine Randal fut-il entré que le squire, se détachant du groupe, vint au-devant du candidat vaincu, et lui serrant cordialement la main :

« Console-toi, mon garçon, il n'y a pas de honte à être battu, fit-il. Lord l'Estrange dit que tu as fait de ton mieux, et personne ne peut faire plus. Et je suis bien aise, Leslie, que nous n'ayons pu nous voir plus tôt au sujet de notre petite affaire, parce qu'après une contrariété quelque chose d'agréable fait doublement plaisir. J'ai l'argent dans ma poche.... Chut!... Il faut que je te dise, mon cher garçon, que je n'ai pu découvrir où se cache Frank, mais es-tu bien sûr que tout soit rompu entre lui et cette étrangère, hein?

— Oui, en vérité, monsieur, je l'espère. Nous causerons de tout cela lorsque nous serons seuls. Nous pourrons, je pense, nous échapper tout à l'heure.

— Je m'en vais te dire un plan que nous avons formé secrètement Harry et moi, dit le squire toujours à voix basse. Nous voulons chasser cette marquise ou n'importe ce qu'elle est de la tête de Frank, et nous voulons y mettre, à la place, une jolie fille anglaise. Cela le fixera. Il faut que je m'efforce d'avaler l'amère pilule du *post-obit*. Harry en est encore plus blessée que moi, et elle parle si sévèrement du pauvre garçon que c'est maintenant moi qui suis obligé de prendre son parti. Je n'entends pas me laisser mener par ma femme. Ce n'est pas la coutume des Hazeldean. Mais, pour en revenir à notre plan, de quelle jolie fille crois-tu que je veuille parler?

— De miss Sticktorights?

— Au diable miss Sticktorights! non, c'est de ta petite sœur

Randal. Avec sa charmante figure, elle a plu tout d'abord à Harry, et puis tu seras ainsi le frère de Frank et avec ta bonne tête et ton affection tu le maintiendras dans la bonne voie. Et comme tu vas te marier aussi, d'après ce que tu m'as écrit (il faudra que tu me contes cela plus tard), nous pourrons avoir dans la famille deux mariages le même jour. »

Randal serra la main du squire dans un mouvement de gratitude sincère. Car on sait qu'insensible à tout le reste, il avait conservé des sentiments d'affection pour sa famille; sa sœur était peut-être le seul être au monde qu'il aimât véritablement, et, malgré tout son dédain pour l'honnête et simple Frank, il ne connaissait personne à qui il eût plus volontiers confié le bonheur de Juliette, celle-ci habitant la demeure de mistress Hazeldean et améliorée par ses bons conseils, possédant l'affection d'un homme qui ne serait pas empêché par une trop grande délicatesse de la prendre.

Que pouvait-il désirer de mieux pour sa sœur qu'il se représentait intérieurement les cheveux pendants sur ses oreilles, et se gâtant l'esprit par la lecture de mauvais romans. Mais, avant qu'il eût pu répondre, le père de Violante vint ajouter ses consolations philosophiques aux adoucissements matériels du bon squire.

Qui pouvait compter sur les caprices de la multitude? Les sages de tous les temps l'avaient dédaignée? Horace et Machiavel étaient d'accord sur ce point, etc., etc. « D'ailleurs, dit le duc avec bonté, peut-être votre infortune vous servira-t-elle ailleurs. Le cœur féminin est prompt à la pitié et toujours empressé de consoler. En outre, si je suis rappelé en Italie, cela vous donnera le temps de nous accompagner, et de voir le pays du monde où l'ambition est le plus facilement oubliée, même par ses propres enfants, » ajouta l'Italien en soupirant.

Ainsi accueilli par le squire et par le duc, Randal reprit courage. Il était clair que lord L'Estrange ne leur avait fait aucun rapport défavorable sur sa conduite dans la salle du comité. Tandis que Randal était ainsi occupé, Lévy s'était approché d'Harley qui l'avait emmené à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Eh bien, milord, s'était écrié le baron, comprenez-vous quelque chose à la conduite de Richard Avenel? Lui, faire nommer Egerton! lui!

— Quoi de plus naturel, baron? n'est-ce pas son beau-frère? »

Le baron tressaillit et devint très-pâle.

« Mais comment l'a-t-il su? Je ne le lui ai jamais dit; j'avais, il est vrai, l'intention de....

— L'intention peut-être d'humilier Egerton en déclarant publiquement son mariage avec la fille d'un boutiquier. C'est une vengeance qui vous est laissée. Mais une vengeance de quoi?— Un mot, baron, maintenant que nos élections vont cesser pour toujours; vous savez quelles sont mes causes de ressentiment contre Egerton; j'ignore quelles sont les vôtres; voudriez-vous me les confier?

— Milord, milord, balbutia le baron. Moi aussi j'avais voulu

épouser Nora Avenel; moi aussi, j'ai trouvé un rival dans ce hautain ambitieux qui n'a pas su apprécier son bonheur. Moi aussi... en un mot, certaines femmes inspirent une affection qui envahit tout l'être d'un homme, qui s'infuse dans le sang même de ses veines, et Nora Avenel était de ces femmes. »

Harley tressaillit. Cette émotion chez un homme si corrompu arrêta sur ses lèvres l'expression du mépris que lui inspirait l'usurier; Lévy se remit bientôt. « Mais notre vengeance n'est que différée, dit-il, Egerton, s'il n'est pas encore en mon pouvoir, est toujours au vôtre; son élection peut l'empêcher d'être arrêté, mais la loi fournit d'autres moyens d'atteindre un homme et d'effectuer sa ruine.

— Aux coquins, oui, comme je vous le disais dans votre maison. Vous qui parlez de votre amour pour Nora Avenel, vous savez au fond du cœur que vous êtes son meurtrier; vous qui *avez été* le témoin de son mariage, et qui avez osé lui dire qu'elle *était déshonorée*.

— Moi, milord! comment pouvez-vous savoir, je veux dire comment pouvez-vous penser que.... que.... balbutia Lévy atterré.

— Nora Avenel a parlé de sa tombe, répliqua Harley d'un ton solennel : apprenez que chaque fois qu'un homme commet un crime, Dieu lui suscite un témoin.

— C'est sur moi alors, dit Lévy luttant contre un frisson superstitieux, sur moi que vous concentrez votre vengeance; je m'en défendrai de mon mieux. Mais j'ai accompli ma part de notre convention; je vous ai obéi explicitement.... et....

— J'accomplirai également ma part du contrat et je vous laisserai jouir en paix de votre fortune.

— Je savais que je pouvais compter sur l'honneur de Votre Seigneurie, s'écria l'usurier avec une joie servile.

— Et je nourrissais les mêmes passions que cette vile créature! Hier encore nous étions associés dans le même but, et influencés par la même pensée! murmura Harley à voix basse. Baron Lévy, reprit-il plus haut, je n'ose me constituer votre juge, poursuivez votre voie, toutes aboutissent au tribunal du souverain rémunérateur. Mais je ne vous tiens pas encore quitte de notre contrat; il faut que vous fassiez malgré vous quelque bien. Regardez là-bas Randal Leslie qui sourit tranquille entre les deux dangers qu'il s'est créés. Il m'a lui-même invité à être son juge, et il vous a cité comme témoin; il faut qu'ici j'expose le coupable, car, cette fois, l'innocent vit encore et il a besoin d'un défenseur. »

Harley quitta Lévy et retourna près de la table. « J'ai voulu, dit-il, unir au triomphe de mon plus cher et plus ancien ami le bonheur d'autres amis auxquels je m'intéresse aussi bien vivement. Permettez, duc de Serrano, que j'aie la joie de vous remettre cette dépêche que j'ai reçue hier par un courrier spécial du prince Von, — et qui m'annonce que votre rang et vos biens vous sont rendus. »

Le squire ouvrit de grands yeux, demeura un moment bouche

béante. « Rickey-bockey duc! Jemima est donc duchesse alors! Dieu me pardonne, la voilà qui pleure! » Et son bon cœur le fit courir auprès de sa cousine pour tâcher de la consoler un peu.

Violante jeta un coup d'œil vers Harley, puis s'élança dans les bras de son père. Randal se leva involontairement et se rapprocha du duc.

« Et vous, monsieur Randal Leslie, continua Harley, bien que vous ayez échoué dans votre élection, vous avez devant vous un tel avenir de fortune et de bonheur que je n'aurai à vous offrir que des félicitations, pourvu toutefois que vous n'ayez pas perdu le droit de réclamer la promesse que vous a faite le duc de Serrano. Vous m'avez offert de dissiper certains doutes restés dans mon esprit. Le duc m'a permis de vous faire quelques questions, et je vais maintenant profiter de l'offre que vous m'avez faite d'y répondre.

— Maintenant? Ici, milord? dit Randal en regardant autour de lui, comme intimidé par la présence de si nombreux témoins.

— Maintenant et ici. Ceux qui sont présents ne sont pas aussi étrangers à vos explications que le ferait croire votre question. Monsieur Hazeldean, la plupart des questions que je vais adresser à M. Leslie se trouvent concerner votre fils. »

Randal pris d'un mouvement nerveux changea de visage.

« Mon fils! Frank? Oh! alors Randal ne demandera pas mieux que de s'expliquer. Parle, mon ami. »

Mais Randal garda le silence. Le duc regarda sa physionomie contractée, et éloigna de lui son fauteuil.

« Jeune homme, pouvez-vous hésiter? dit-il. On exprime un doute qui touche à votre honneur.

— Mort de ma vie! cria le squire, regardant aussi l'œil effaré de Randal et ses lèvres tremblantes. Qu'est-ce qui te fait peur?

— Peur! répéta Randal, avec un rire forcé. Moi?... Peur?... Et de quoi? Je me demandais seulement ce que voulait dire lord L'Estrange.

— Je vais répondre à votre question. Monsieur Hazeldean, votre fils vous a offensé, d'abord par les propositions de mariage qu'il a faites à la marquise di Negra sans votre consentement; ensuite par un *post-obit* qu'il a signé au baron Lévy. M. Randal Leslie vous a-t-il donné à entendre qu'il s'était opposé au mariage en question ou qu'il l'avait favorisé? Qu'il avait blâmé ou approuvé le susdit *post-obit*?

— Comment, mais bien entendu s'écria le squire, qu'il s'était opposé à l'un et à l'autre.

— En est-il ainsi, monsieur Leslie?

— Milord, fit Randal, je... je.... Mon affection pour Frank et mon estime pour son respectable père.... je.... je.... puis, reprenant courage, il continua d'une voix ferme. J'ai certainement fait tout mon possible pour dissuader Frank du mariage, et quant au *post-obit*, j'ignore tout ce qui y a rapport.

— Laissons cela pour le moment. Arrivons à ce qui concerne votre

engagement avec la fille du duc de Serrano. Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de me dire, duc, que pour mettre votre fille à l'abri des piéges du comte de Peschiera, et dans la pensée que M. Leslie partageait la crainte que vous inspiraient les desseins du comte, vous aviez, lorsque vous étiez encore pauvre et exilé, promis sa main à ce gentleman? Alors que les probabilités de votre prochaine restauration équivalaient presque à une certitude, vous avez confirmé cette promesse en apprenant de M. Leslie qu'il s'était, quelque inefficacement que ce fût, efforcé de préserver votre fille d'un perfide guet-apens. N'est-ce pas cela?

— Certainement. Eussé-je hérité d'un trône je n'aurais pas rétracté la promesse que j'avais faite dans la pénurie et le bannissement. Je ne pouvais refuser à celui qui avait sacrifié toute ambition pour épouser une fille sans dot, la récompense de sa propre générosité. Ma fille souscrit à mes vues. »

Violante tremblait et joignait les mains; mais elle tenait ses regards attachés sur Harley.

M. Dale s'essuyait les yeux et songeait au pauvre réfugié, se nourrissant de goujons et se préservant des dettes dans l'obscurité du Casino.

« Cette réponse est digne de vous, duc, mais s'il était prouvé que M. Leslie, au lieu de rechercher la princesse pour elle-même, avait formé le projet de la transférer pour de l'argent au comte de Peschiera, et que bien loin d'avoir voulu la préserver des dangers que vous redoutiez, il avait lui-même suggéré l'idée du piége auquel nous l'avons arrachée, croiriez-vous encore votre honneur engagé envers....

— Envers un pareil coquin! Non, certes! s'écria le duc, mais c'est là une hypothèse gratuite. Parlez, Randal!

— Lord L'Estrange ne saurait vouloir m'insulter jusqu'à penser autrement, dit Randal, s'efforçant de redresser la tête.

— Je dois donc conclure, monsieur Leslie, que vous rejetez avec mépris une semblable supposition?

— Avec le plus profond mépris. Et, continua Randal, avançant d'un pas, puisque la supposition a été faite, j'exige de lord L'Estrange, comme son égal (car tous les gentilshommes sont égaux lorsqu'il s'agit de défendre l'honneur au péril de la vie), j'exige de lord L'Estrange une rétractation ou une preuve immédiate.

— Votre demande est juste, dit Harley avec calme. Je ne puis vous accorder la rétractation, je vais vous fournir la preuve. »

Il se leva et alla sonner; un domestique entra; Harley lui dit quelques mots à l'oreille et le renvoya. Il y eut un silence pénible pour tous. Randal terrifié se demandait cependant quel témoignage pouvait être produit contre lui et il n'en voyait aucun à redouter. La porte s'ouvrit à deux battants et le domestique annonça : « Le comte de Peschiera. » Une bombe éclatant soudain dans le salon n'eût pas produit une plus grande sensation. Droit, ferme, audacieux, dans tout l'imposant effet de sa taille et de son maintien, le comte s'avança vers le cercle; après un léger signe de courtoisie hautaine qui s'adres-

sait à tous en même temps, il redressa la tête et regarda autour de lui, l'œil calme et la lèvre dédaigneuse.

« Duc de Serrano, dit-il en anglais en se tournant vers son parent stupéfait et d'une voix qui, lente, claire et ferme, semblait résonner dans toute la chambre, je suis revenu en Angleterre sur une lettre de lord L'Estrange, et je l'avoue, dans l'intention de réclamer de lui la satisfaction que les hommes de notre naissance ne sauraient se refuser l'un à l'autre lorsqu'un affront a été fait ou reçu. Ne vous alarmez pas, ma belle cousine, et le comte, avec un léger sourire, salua Violante, qui avait poussé un faible cri, cette intention est abandonnée. Si j'ai trop légèrement adopté la galante maxime : Qu'en amour comme en guerre tous les stratagèmes sont permis, je dois accorder à lord L'Estrange que les contre-stratagèmes sont également légitimes. Et après tout, il me sied mieux de rire de ma triste figure lors de ma défaite, que de m'avouer sérieusement humilié par une habileté plus ingénieuse que la mienne. »

Le comte s'arrêta et son œil s'éclaira d'un feu sinistre peu d'accord avec la gaieté de son langage et l'aisance de son maintien. « Ma foi, continua-t-il, il m'est permis de parler ainsi, car j'ai du moins prouvé mon insouciance du danger, et mon heureuse chance lorsque je m'y exposais. Depuis six ans, j'ai eu l'honneur de me battre neuf fois en duel, et le regret de blesser cinq de mes adversaires et de chasser de ce monde les quatre autres.

— Monstre ! » s'écria le curé.

Le squire ouvrit de grands yeux et instinctivement se gratta l'épaule qu'avait lacérée la balle du capitaine Dashmore. Randal devint plus pâle encore, et le regard qu'il avait fixé sur l'audacieux visage du comte s'abaissa.

« Mais, reprit le comte avec un geste gracieux, je remercie lord L'Estrange de m'avoir rappelé qu'un homme dont le courage ne peut être soupçonné, a le privilége non-seulement, s'il a fait tort à un homme, de pouvoir lui adresser des excuses, mais encore de joindre à ces excuses une réparation. Duc de Serrano, c'est dans ce dessein que je suis ici. Milord, vous m'avez exprimé le désir de m'adresser quelques questions concernant le duc et sa fille, je suis prêt à y répondre sans réticences.

— Monsieur le comte, dit Harley, profitant de votre courtoisie, j'oserai vous demander qui vous a informé que votre jeune cousine était l'hôte de mon père ?

— Celui qui m'en a informé est là-bas ; c'est M. Randal Leslie. J'en appelle au témoignage de Lévy.

— C'est vrai, » dit le baron lentement et comme dominé par le ton et l'attitude d'un chef impérieux.

Les lèvres livides de Randal laissèrent échapper un son semblable à un sifflement.

« M. Leslie connaissait-il votre projet de vous emparer de la personne et de la main de votre parente ?

— Certainement ; le baron vous le dira. »

Le baron fit un signe d'assentiment.

« Permettez-moi d'ajouter, continua Peschiera, car cela est dû à l'honneur d'une dame qui me touche de près, que, comme je l'ai su depuis, certains rapports erronés faits par M. Leslie avaient pu seuls décider cette dame à prêter son concours à un projet qu'autrement elle eût aussi fortement condamné que je le condamne maintenant moi-même. »

Il y avait dans toute la personne du comte, pendant qu'il parlait ainsi, cette dignité qui, soit naturelle, soit artificielle, subjugue pour le moment le jugement humain, une dignité si bien soutenue par les singuliers avantages de sa magnifique stature, sa belle figure, son air de patricien, que le duc, poussé par son bon cœur, tendit la main à son perfide cousin, oubliant la sagesse machiavélique qui lui eût dit qu'il était peu probable qu'un libertin *endurci* tel que Peschiera fût amené par des motifs élevés soit à une *franche* confession, soit à un mâle repentir. Le comte prit la main qui lui *était* tendue et baissa la tête, peut-être pour dissimuler un sourire qui eût trahi le secret de son âme. Randal demeura muet et pâle comme la mort. Sa langue s'attachait à son palais. Il sentait que tous ceux qui étaient présents s'éloignaient de lui avec dégoût; faisant enfin un violent effort, il murmura en phrases entrecoupées :

« Une accusation si subite a le droit de me surprendre.... Mais.... mais.... qui peut y ajouter foi? La loi et le sens commun s'accordent à supposer toujours qu'un acte criminel a un motif quelconque. Quel motif pouvais-je avoir en ce cas ? Moi.... moi qui prétendais à la main de la fille du duc, je l'aurais trahie, mais c'est absurde ! Duc, j'en appelle à votre connaissance de l'espèce humaine.... Qui a jamais agi contre son propre intérêt et.... son propre cœur? »

Cet appel, si faible qu'il fût, ne demeura pas sans effet sur le philosophe. « Cela est vrai, dit-il en laissant retomber la main de son parent; je ne vois aucun motif.

— Le baron Lévy, dit Harley, pourra peut-être nous éclairer là-dessus. Connaissez-vous, monsieur, quelque motif d'intérêt personnel qui ait pu décider M. Leslie à concourir aux projets du comte? »

Lévy hésita. Le comte reprit la parole. « Pardieu, dit-il de sa voix claire et résolue, je n'entends pas voir jeter du doute sur mes assertions par ceux-là mêmes qui en connaissent le mieux la vérité; et c'est à vous que j'en appelle, à vous, baron Lévy. N'étais-je pas convenu, en cas de mariage avec la fille du duc, de donner à ma sœur une somme à laquelle elle prétendait avoir des droits, et qui devait passer de ses mains dans les nôtres ?

— C'est vrai, dit le baron.

— Et M. Leslie devait-il ou non recevoir une partie de cette somme? »

Lévy garda de nouveau le silence.

« Parlez, monsieur! dit le comte fronçant le sourcil.

— Le fait est, dit le baron, que M. Leslie était désireux de racheter certaines terres ayant appartenu à sa famille et que le mariage

du comte avec la signora et le mariage de sa sœur avec M. Hazeldean m'eussent permis de prêter à M. Leslie la somme nécessaire à cette acquisition.

— Quoi! quoi! s'écria le squire, boutonnant rapidement sa poche d'une main, tandis que de l'autre il saisissait le bras de Randal. Le mariage de mon fils avec la signora! Tu t'y serais prêté! N'aie donc pas l'air d'un chien fouetté! Parle comme doit faire un homme, si tu es un homme.

— S'y prêter, mon bon monsieur! dit le comte. Supposez-vous donc que la marquise di Negra fût descendue à s'allier avec un M. Hazeldean....

— Descendue! Un Hazeldean d'Hazeldean! s'écria le squire à demi suffoqué par l'indignation.

— Si elle n'eût auparavant été forcée par les circonstances, continua imperturbablement le comte, de faire à ce M. Hazeldean l'honneur d'accepter un service pécuniaire dont elle n'avait aucun autre moyen de s'acquitter? Eh, monsieur, la famille Hazeldean a, je dois l'avouer, de grandes obligations à M. Leslie, car c'est lui qui a le plus fortement représenté à ma sœur la nécessité de cette mésalliance, et c'est, je crois, lui aussi qui a suggéré à mon ami le baron la manière de mettre Hazeldean à même de rendre à ma sœur le service qu'elle a daigné accepter.

— Comment, la manière! le *post-obit!* » s'écria le squire, lâchant Randal pour saisir le bras de Lévy.

Le baron haussa les épaules: « Tout ami de M. Hazeldean lui eût conseillé cet acte comme le moyen le plus économique de se procurer de l'argent. »

M. Dale, qui d'abord avait été plus choqué que personne en entendant révéler les perfidies de Randal, tournant maintenant ses regards vers le jeune homme, fut saisi d'une telle compassion à la vue de son visage bouleversé, qu'il posa la main sur le bras d'Harley, et lui dit à voix basse: « Regardez cette physionomie! et il est si jeune! Épargnez-le, je vous en conjure!

— Monsieur Leslie, dit Harley d'un ton adouci, croyez que le besoin d'éclairer mon ami le duc de Serrano, d'éclairer aussi mon jeune ami M. Hazeldean, m'a seul contraint à remplir un si pénible devoir. Terminons ici toute enquête, messieurs, je vous en prie.

— Et, dit le comte avec une exquise affabilité, puisque lord L'Estrange m'a fait l'honneur de me dire que M. Leslie a présenté comme un acte sérieux de sa part cette provocation que je croyais n'être qu'un arrangement amiable faisant partie du plan qui a échoué, j'assure M. Leslie que, s'il ne se trouve pas satisfait du regret que j'exprime ici de la part qu'il m'a fallu prendre à ces révélations, je suis complétement à ses ordres.

— Paix, homicide! » s'écria le curé en frémissant; et il se glissa près du coupable, dont tous les autres s'étaient éloignés avec horreur.

Mais Randal, écartant avec impatience le curé qui lui parlait tout bas de consolation et de repentir, dit d'un ton plus ferme :

« Un combat personnel avec le comte de Peschiera ne saurait venger mon honneur, et je dédaigne de me défendre contre les accusations d'un usurier et d'un homme qui....

— Monsieur ! fit le comte en se redressant.

— D'un homme, persista Randal, qui de son propre aveu est lui-même coupable de tous les actes dont il voudrait me faire passer pour le complice, et qui maintenant, sans se justifier lui-même, voudrait en accuser un autre....

— Mon petit monsieur, fit le comte avec dédain, lorsque les hommes comme moi emploient les hommes comme vous, nous les récompensons lorsqu'ils nous ont rendu service, et lorsqu'ils ont échoué nous les renvoyons ; et si j'ai bien voulu condescendre à m'excuser d'un acte quelconque, sûrement monsieur Randal pourrait en faire autant sans manquer à sa dignité. Mais je ne me fusse jamais, monsieur, donné la peine de témoigner contre vous, si je n'avais appris que vous osiez prétendre à la main de la dame qu'avec moins de présomption j'avais espéré d'épouser. Qui m'assure dès lors que dans tout ceci vous ne m'avez pas trahi ? Quelle garantie ai-je qu'en feignant de me servir vous n'avez pas uniquement cherché à servir vos propres intérêts? Quoi qu'il en soit, je n'avais qu'un moyen de réparer le tort que j'avais fait au chef de ma maison, c'était de préserver sa fille d'une mésalliance avec un imposteur qui avait favorisé mes plans pour de l'argent, et qui voulait maintenant en escamoter le fruit.

— Duc ! » s'écria Randal.

Mais le duc lui tourna le dos. Randal tendit les mains vers le squire. « Quoi ! monsieur Hazeldean ! Vous aussi, vous me condamnez sans m'entendre !

— Sans vous entendre ! Mais si vous avez quelque chose à dire, dites-le et justifiez-vous.

— Moi favoriser le mariage de Frank ! Moi sanctionner le *post-obit !* Oh ! s'écria Randal, se rattachant au brin de paille, si Frank était seulement ici ! »

La compassion d'Harley s'évanouit à la vue de cette hypocrisie obstinée.

« Vous désirez la présence de Frank Hazeldean. C'est juste. » Harley ouvrit une porte et Frank apparut sur le seuil.

« Mon fils ! mon fils ! » s'écria le squire s'élançant vers Frank et le serrant sur sa large poitrine.

Ce touchant incident détourna le cours des sentiments de tous ceux qui étaient présents, et Randal fut oublié. Il profita du moment de répit que lui laissaient tous ces regards méprisants. Il se glissa vers la porte doucement et sans bruit, ainsi qu'une vipère blessée abaisse sa crête et rampe en se tordant dans l'herbe. Lévy le suivit jusqu'au seuil et lui dit tout bas :

« Je n'ai pu faire autrement, vous auriez fait de même à ma place. Comme vous voyez, vous avez échoué en tout, et nous sommes con-

venus que lorsqu'un homme échoue complétement, il ne reste qu'à l'abandonner. »

Randal ne répondit rien, et le baron vit son ombre se projeter sur le vaste escalier, de marche en marche, jusqu'à ce qu'il disparut tout à fait.

« Il aura toujours servi à quelque chose, murmura Lévy, la découverte de sa trahison sera amère pour Egerton, qui n'a d'autre parent que lui. C'est toujours une petite vengeance. »

Le comte toucha le bras de l'usurier.

« N'ai-je pas bien joué mon rôle? dit-il.

— Votre rôle? J'avoue, mon cher comte, que je ne le comprends pas bien.

— Vous êtes passablement obtus alors. Je venais de débarquer en France lorsque j'y reçus une lettre de lord L'Estrange. Elle était conçue dans les termes d'une sorte d'invitation que je ne refuse jamais. J'y répondis ; je vins ici; je descendis à l'auberge, milord vint m'y chercher hier soir. Je commençai du ton que vous pouvez supposer. Mais il est habile et adroit, ce lord L'Estrange. Il me montra d'abord une lettre du prince Von.... qui l'informait du rappel d'Alphonse et de mon bannissement. Il m'offrit ensuite, toujours avec une douceur admirable, le choix entre la ruine et la mendicité, ou l'occasion d'acquérir des droits honorables à la gratitude d'Alphonse. Et quant à ce petit monsieur, croyez-vous que je fusse d'humeur à le voir tranquillement, lui, mon instrument, jouir de tout ce que j'avais moi-même perdu? En outre, si ce jeune Harpagon devenait le gendre du duc, celui-ci pouvait-il avoir un conseiller plus fatal à mes intérêts? Bref, je vis d'un coup d'œil le meilleur parti à prendre. Je n'hésitai pas. La difficulté, c'était de me tirer de là comme il convenait à un homme de sang et de feu. Si j'y ai réussi, félicitez-moi donc; Alphonse m'a serré la main et maintenant je me repose sur lui du soin de ma fortune et de ma réputation.

— Si vous retournez à Londres, dit Lévy, ma voiture doit être à la porte, et je serai enchanté de vous offrir une place et de causer avec vous de vos projets d'avenir. Mais, peste! mon cher, savez-vous que vous êtes tombé de haut; tout autre se fût brisé les os.

— La force est toujours légère, dit le comte en souriant, et à bien parler, elle ne tombe pas, elle saute, et elle rebondit. »

Lévy se reprocha d'avoir surfait Randal, et de n'avoir pas rendu justice au comte. Pendant cette conférence, Harley était à côté de Violante.

« Je vous ai tenu ma promesse, dit-il avec une sorte de tendre humilité. Êtes-vous toujours aussi sévère pour moi?

— Ah! répondit Violante, regardant avec orgueil ce noble visage, j'ai appris par M. Dale que vous avez remporté sur vous-même une victoire qui me rend honteuse d'avoir pu douter un instant de ce que vous inspirerait votre cœur, lorsque serait apaisé un mouvement de trop juste colère.

— Non, Violante, ne m'absolvez pas encore, soyez témoin de ma

vengeance (car je n'y ai pas renoncé), et ensuite permettez à mon cœur de parler, d'exprimer la prière que celle dont la douce voix l'émeut en ce moment, puisse être à jamais son ange gardien.

— Qu'avons-nous là? cria soudain une voix étonnée; et Harley en se retournant aperçut le duc. Celui-ci regardant avec une surprise comique tantôt Harley, tantôt Violante : Dois-je comprendre, dit-il, que vous....

— Que je ne vous débarrasse d'un prétendant à cette chère main, que pour la solliciter moi-même!

— *Corpo di Bacco!* s'écria le sage, tout près d'embrasser Harley; c'est là en vérité une joyeuse nouvelle! Mais il ne faut pas, cette fois, que je prenne d'engagement imprudent.... que je contraigne encore les sentiments de ma fille. Et comme vous voyez, la voilà qui s'enfuit. »

Le duc étendit le bras et retint sa fille. Il l'attira sur son cœur et lui dit quelques mots à l'oreille. Violante, écarlate, appuya la tête sur l'épaule de son père.

— Là, dit le duc, mettant la main de sa fille dans celle d'Harley : je crois, que je n'entendrai plus guère parler du couvent. Mais je n'avais rien soupçonné de tout ceci. S'il y a au monde un langage pour lequel il n'y ait ni lexique ni grammaire, c'est celui dans lequel une femme pense, sans jamais le parler.

—C'est tout ce qui nous reste de la langue du paradis, dit Harley.

— Celle que parlaient Ève et le Serpent, dans leur dialogue, dit l'incorrigible philosophe. Mais qui vient là?

— Notre ami Léonard. »

Léonard entra, et à peine Harley avait-il eu le temps de l'accueillir que le comte vint l'interrompre.

« Milord, lui dit-il, j'ai accompli ma promesse, et je vais maintenant vous quitter. Le baron Lévy retourne à Londres et m'offre une place dans sa voiture. Le duc et sa fille me pardonneront sans doute de ne pas prendre officiellement congé d'eux. Depuis nos changements respectifs de position, il ne me convient pas de me prévaloir de notre parenté; il me convenait seulement de faire disparaître un des obstacles à cette réclamation. »

Lévy, qui était resté en arrière, s'arrêta pour parler à Harley.

« Votre Seigneurie expliquera sans doute à M. Egerton à quel point son fils adoptif mérite son estime, et comment il reconnaît ses bontés. Quant au reste, bien que vous ayez racheté les créances les plus pressantes, je doute que votre fortune même vous permette de payer les dettes de l'ex-ministre.

— Baron Lévy, dit brusquement Harley, si j'ai pardonné à M. Egerton, ne pouvez-vous lui pardonner aussi? Il a eu des torts envers moi, tandis que c'est vous qui en avez eu envers lui.

— Non, milord, je ne saurais lui pardonner. Il ne vous a pas humilié, il ne vous a pas employé pour ses besoins tout en dédaignant votre société. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir débuté dans la vie en même temps qu'un homme qui ne vous était supérieur ni

par la fortune ni par les talents. Voyez vous-même la différence entre Egerton et moi; quoiqu'il ait dissipé la fortune qu'il avait obtenue sans effort, tandis que j'ai tiré des folies des autres d'amples revenus, le dissipateur dans sa pénurie jouit d'un respect et d'une position que des millions ne sauraient m'acquérir. Vous direz à cela que je suis usurier tandis qu'il est homme d'État. Mais pouvez-vous savoir ce que j'aurais été, si je n'étais né le fils naturel d'un duc? ce que j'aurais été si Nora Avenel fût devenue ma femme? La tache de ma naissance, la déception de ma jeunesse, la pensée que celui qui s'élevait d'année en année dans l'estime publique, qui se croyait le droit de me rejeter comme hôte à sa table, était lâche et perfide envers l'ami de sa jeunesse; tout cela me fit regarder le monde avec mépris; mais, tout en méprisant Audley Egerton, je l'enviais pourtant et je le haïssais. Vous qu'il a offensé, vous tendez la main comme auparavant au grand homme d'État, vous estimeriez le contact de la mienne une souillure. Milord, vous pouvez pardonner à l'homme que vous aimez et que vous plaignez; je ne saurais pardonner à celui que je méprise et que j'envie. Excusez cette longue réponse, je quitte maintenant votre maison. »

CHAPITRE XXXIII.

Le baron fit quelques pas, puis, se retournant, il ajouta avec une malignité sarcastique :

« Mais vous direz à M. Egerton comment j'ai contribué à démasquer son fils adoptif. Je pensais à l'homme isolé et sans enfants, tandis que Votre Seigneurie imaginait que je cédais à la crainte de ses menaces. Ha! ha! il sentira cela! »

Et le baron, grinçant des dents, s'élança dans sa voiture et en baissa les stores. Les postillons firent claquer leur fouet et les roues tournèrent rapidement.

« Qui peut dire, pensa Harley, sous quelle forme le châtiment atteint les coupables? Voici un homme châtié jusqu'au milieu de sa prospérité, rongé qu'il est par le désir de ce qu'aucune fortune ne peut donner. »

Et passant la main sur son front comme pour en chasser cette triste pensée, Harley entra dans le salon, mit une main sur l'épaule de Léonard, et regardant avec joie les yeux doux, francs et brillants du jeune poëte: « Léonard, dit-il doucement, votre heure est enfin venue. »

Audley était seul dans son appartement. Un lourd sommeil s'était emparé de lui le matin, après qu'Harley et Randal avaient quitté le château, et ce sommeil s'était prolongé fort avant dans la journée.

Tandis que la ville de Lansmere tout entière s'enflammait pour ou contre sa cause, tandis que tant de passions tumultueuses se déchaînaient dans la lutte qui devait rouvrir ou clore à l'ambition de l'homme d'État les portes de Janus de la politique, l'objet de tant de craintes et de tant d'espérances, de combinaisons et de contre-combinaisons dormait tranquille comme un enfant dans son berceau. Il ne s'éveilla qu'à l'heure où Harley lui annonçait par une dépêche le succès de son élection, en ajoutant : « Avant la fin de la journée vous embrasserez votre fils. Ne descendez pas pour nous recevoir quand nous rentrerons. Demeurez en repos, *nous* irons vous trouver. »

Bien qu'ignorant la gravité et la nature de la maladie d'Egerton, Harley avait voulu lui épargner d'assister à l'humiliation de Randal.

Après avoir lu cette lettre, Audley se leva ; à l'idée de voir son fils, le fils de Nora, il oubliait jusqu'au souvenir de sa maladie.

Les battements de son pauvre cœur fatigué et usé étaient rapides à la vérité, parfois même saccadés et accompagnés de spasmes ; il n'en tenait aucun compte. La victoire qui le rendait à la seule vie dont il se fût soucié jusque-là était aussi complétement oubliée. La nature réclamait ses droits, elle les réclamait au mépris de la mort et de la renommée.

Egerton était assis, habillé avec sa précision habituelle ; son habit noir boutonné jusqu'au haut ; il était trop accoutumé à l'empire de soi-même pour que sa physionomie trahît une grande émotion, bien que la rougeur parût et disparût sur ses joues bronzées, que son œil suivît l'aiguille de la pendule, que son oreille guettât avidement les bruits du corridor. A la fin il entendit des pas, les pas de plusieurs personnes. Il fut debout au même instant et devant le foyer. Ce foyer allait-il donc cesser d'être solitaire ? Harley entra d'abord. Les yeux d'Egerton se fixèrent un instant sur lui, puis cherchèrent au delà. Léonard venait ensuite, Léonard Fairfield, son adversaire de la veille ! Il commença à soupçonner, à conjecturer, à retrouver le tendre regard de la mère dans la mâle figure du fils. Involontairement il ouvrit les bras ; mais Léonard demeurant immobile, il les laissa retomber avec un soupir et crut s'être trompé.

« Ami, dit Harley, je vous amène un fils éprouvé par l'adversité, et qui a conquis à lui seul une glorieuse renommée. Léonard, l'homme à qui je vous ai prié de sacrifier votre ambition, celui que vous avez si noblement loué, dont vous avez sauvé la carrière, et dont vous consolerez la vie par votre amour filial, cet homme c'est l'époux de Nora Avenel ! Agenouillez-vous devant votre père ! Audley, embrassez votre fils !

— Là ! là ! s'écria Egerton, tandis que Léonard pliait le genou, là sur mon cœur ! Regarde-moi avec ces yeux ! ce sont ceux de ta mère ! Et sa tête s'appuya sur l'épaule de son fils.

— Mais ce n'est pas tout, dit Harley prenant Hélène par la main et la plaçant à côté de Léonard : il faut encore ouvrir votre cœur à ma douce pupille, à ma fille. Qu'est une maison sans le sourire d'une

femme? Ils s'aiment depuis leur enfance. Audley, c'est à votre main d'unir les leurs, à vos lèvres de les bénir! »

Léonard tressaillit. « Oh! monsieur! Oh! mon père! ne permettez pas ce généreux sacrifice, car lui, lui qui m'a sauvé pour cette joie suprême, lui aussi il l'aime.

— Non, Léonard, dit Harley en souriant, je ne suis pas si oublieux de moi-même. Audley, celui que vous vous êtes si vainement efforcé de rattacher à la vie, échangeant enfin de tristes rêves pour d'heureux devoirs, vous présente lui aussi sa fiancée. Aimez-la pour moi, pour vous-même. C'est elle et non pas moi qui préside à cette sainte réunion. Sans elle j'eusse été aveugle, vindicatif, et.... la petite main de Violante se posa sur ses lèvres.

— C'est ainsi, dit le curé avec une douce solennité, que l'homme trouve dans les préceptes du Sauveur : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère! » « Aimez-vous les uns les autres! » les fils conducteurs du labyrinthe de la vie humaine, tandis que les desseins de la fraude et de la haine se brisent en éclats et nous laissent perdus dans les ténèbres. »

Egerton leva la tête, comme pour répondre; tous furent frappés, terrifiés du soudain changement de sa physionomie. Il y avait comme un voile sur ses yeux, comme une ombre sur son visage; les mots manquaient à ses lèvres; il s'affaissa sur le siége qui était près de lui. Sa main gauche tomba sur les journaux amoncelés sur la table et ses doigts les agitèrent comme ceux d'un malade dans son lit agitent la couverture qu'il échangera bientôt pour un linceul. Mais sa main droite semblait chercher dans les ténèbres le fils qu'il venait de retrouver, et l'ayant touché elle l'attira faiblement vers lui. Hélas! cette bienheureuse vie de famille, si souvent regrettée, si longtemps désirée, lui échappait au moment même où elle venait de lui apparaître. A peine entrevue, elle s'évanouit. Soudain les deux mains se roidirent; la tête tomba en arrière. La joie avait brisé les derniers ligaments usés dans de secrètes douleurs.

Au loin les cloches sonnaient joyeusement son triomphe; la foule criait hourra; le faible cri de John Avenel se mêlait peut-être à ces acclamations, tandis que les triomphateurs ivres passaient devant sa maison et réveillaient les corbeaux qui volaient en croassant autour du vieux saule. Le mugissement que font entendre les vagues à la surface de la vie, tandis que les profondeurs se meuvent silencieusement, était porté par le vent d'hiver dans la chambre de l'homme d'État, et venait mourir sur l'herbe autour de la tombe de Nora. Mais dans la chambre, comme dans la tombe, reposait quelqu'un pour qui le mugissement était muet, et les profondeurs immobiles. Au milieu des espérances de famille, d'union, de paix et de renommée, la mort était silencieusement entrée dans le cercle et assise, calme et immobile, elle conservait l'apparence de la vie; des cœurs aimants balbutiaient autour d'elle, de nobles espérances montaient vers le ciel; l'amour était agenouillé à ses pieds et la religion, montrant du doigt le ciel, était debout à ses côtés.

CHAPITRE FINAL.

Randal Leslie arriva chez son père à une heure avancée de l'après-midi, le lendemain du jour où il avait quitté le château de Lansmere. Il avait fait à pied tout le chemin malgré le froid et la solitude d'une nuit d'hiver; il ne sentit la fatigue que lorsque la triste demeure se fût refermée sur lui; il se laissa alors tomber sur le plancher, sentant qu'il n'était plus qu'une ruine parmi des ruines. Il ne dit rien à ses parents de ce qui venait de se passer. L'infortuné n'avait personne en qui il pût se confier; personne capable de lui rappeler ces vérités qui font du repentir la plus efficace des consolations. Après quelques semaines passées dans un sombre silence, il retourna à Londres. Les journaux, en annonçant la mort d'Egerton et rapportant les particularités de l'élection qui l'avait précédée, avaient publié et stigmatisé la conduite ingrate et égoïste du protégé de l'ex-ministre. Le monde politique avait alors prononcé sur Randal une de ces sentences sans appel qui mettent une barrière insurmontable à la carrière d'un ambitieux. Randal le comprit, et n'essaya pas de rappeler à Avenel la promesse que lui avait faite celui-ci de l'aider dans une autre élection pour Lansmere. La fortune indulgente lui ouvrit encore une voie d'indépendance. Les cinq mille livres que lui avait destinées Audley lui furent payées par l'homme d'affaires de lord L'Estrange, mais cette somme lui parut si peu de chose après la perte de ses magnifiques espérances, qu'il n'envisagea ce legs inespéré que comme une excuse pour ne pas embrasser de profession; il se rendit sur le continent, et lui, jusque-là si indifférent aux divertissements de la jeunesse, se plongea, pour échapper à ses souvenirs, dans la société de joueurs mal famés et de roués de second ordre; puis, tombant de plus en plus bas à mesure que diminuaient ses ressources, il finit par disparaître de cette sphère dans laquelle les libertins eux-mêmes conservent les habitudes et tiennent à garder le nom de gentlemen. Son père mourut; il hérita de Rood-Hall, mais il lui fallut en distraire de quoi payer les portions de son frère et de sa sœur, ainsi que le douaire de sa mère, et ce qui restait n'occupait qu'une place bien minime dans les comptes de l'exécuteur testamentaire. Randal avait depuis longtemps abandonné la pensée de relever la maison et la fortune de ses pères; il envoya de Saint-Pétersbourg l'ordre de vendre le stérile domaine. Aucun grand propriétaire ne se présentant comme acquéreur, on divisa les terres en lots qu'achetèrent de petits fermiers ou des commerçants retirés. Un entrepreneur acquit le manoir qu'il démolit pour faire usage des matériaux, en sorte que manoir, terres et nom, tout fut rayé de la carte et de l'histoire du comté.

La veuve, Olivier et Juliette allèrent habiter une petite ville d'un autre comté. Juliette épousa un enseigne et mourut en couches du chagrin d'en avoir été abandonnée. Olivier accrut sa petite fortune en épousant la fille d'un épicier qui avait amassé quelques économies. Il monta une brasserie et réussit à vivre sans faire de dettes, bien qu'un grand nombre d'enfants et son apathie naturelle l'empêchassent de faire ni grands bénéfices, ni petites économies. On n'avait plus entendu parler de Randal depuis la vente du manoir; les uns disaient qu'il avait fixé sa résidence aux États-Unis, d'autres en Australie. Olivier avait grandi dans une si haute vénération des talents de son frère, qu'il conservait un vague espoir de voir quelque jour Randal apparaître riche et puissant comme un oncle de comédie, et rendre à la famille déchue son ancienne splendeur.

Un jour d'hiver, Olivier, occupé à régler des comptes peu satisfaisants, vit arriver chez lui un individu maigre, sale, décharné, dont les vêtements indiquaient le dernier degré de cette affreuse déchéance qu'on appelle la misère en habit noir. Son maintien était celui d'un vagabond craintif et affamé.

« Olivier, je suis ton frère, ne me reconnais-tu pas? » dit l'étranger, Olivier stupéfait, n'en pouvait croire ses oreilles; il s'avança enfin, examina de près le visage de Randal, et lui serrant la main le fit asseoir dans sa petite salle basse. Randal coupa court à toute question; il s'empara du peu de vin qui était sur la table, et l'avala d'un trait. « Pouah! fit-il; n'as-tu rien de mieux que ça pour réchauffer un homme?. » Olivier, comme sous l'influence de quelque rêve terrible, ouvrit une armoire et y prit une bouteille d'eau-de-vie aux trois quarts pleine. Randal la lui arracha avidemment et but à même la bouteille. « Ah! fit-il, après un instant de silence, ceci me réconforte, maintenant donne-moi à manger. » Olivier s'empressa de servir son frère; il eût eu honte de laisser voir son hôte à la servante elle-même. Lorsqu'il revint avec les provisions qu'il avait trouvées dans le buffet, Randal était assis près du feu, étendant sur les charbons à demi éteints des mains maigres et osseuses semblables aux serres d'un vautour.

Il dévora la viande froide qu'Olivier plaça devant lui, avec une effrayante voracité, et but presque tout le contenu de la bouteille d'eau-de-vie, mais cependant la liqueur ne parvint pas à dissiper sa sombre humeur. Olivier l'examinait avec effroi et curiosité.

« Tu désires sans doute connaître mon histoire, dit enfin Randal. Elle est courte. J'ai voulu faire fortune et j'ai échoué; je n'ai plus ni un sou, ni une espérance. Tu me parais pauvre. Je suppose que tu ne peux pas faire grand'chose pour moi, mais garde-moi chez toi quelque temps, car je ne sais où trouver du pain et un abri. »

Olivier fondit en larmes et donna à son frère une cordiale poignée de main. Randal demeura quelques semaines dans la maison d'Olivier, sans jamais en sortir, et sans paraître remarquer, bien qu'il ne se fît pas scrupule de s'en servir, les vêtements neufs qu'Olivier avait achetés tout faits et placés sans rien dire dans sa chambre.

Mais sa présence devint bientôt intolérable à la maîtresse de la maison et pénible au maître lui-même. Randal, autrefois si sobre qu'il regardait l'usage du vin si modéré qu'il fût comme incompatible avec la netteté du jugement, avait maintenant contracté l'habitude de boire de l'eau-de-vie à toute heure du jour; mais, bien que cette boisson le plongeât souvent dans une sorte de stupeur, l'ivresse ne lui fit jamais ouvrir son cœur. Mistress Olivier Leslie, d'abord intimidée et taciturne, devint froide et impolie, puis impertinente et ironique, puis enfin ouvertement grossière. Randal fut longtemps sans répondre, mais il le fit un jour avec une si mordante ironie que l'épouse alla sur-le-champ trouver son mari et lui déclara qu'il fallait qu'elle ou son frère quittât la maison. Olivier s'efforça sans beaucoup de succès de ramener la paix; et quelques jours après il vint trouver Randal et lui dit timidement : « C'est ma femme, vois-tu, qui m'a apporté presque tout ce que je possède, et tu n'as pas eu la condescendance de t'en faire une amie. Ton séjour ici doit t'être aussi pénible qu'à moi. Mais je désire te voir pourvu, et je voudrais t'offrir quelque chose, seulement cela paraît au premier coup d'œil si au-dessous....

— Au-dessous de quoi? interrompit Randal, de ce que j'ai été ou de ce que je suis? Parle!

— Tu es très-savant, et je t'ai entendu dire de belles sentences au sujet de la science et de toutes ces sortes de choses; puis tu auras beaucoup de livres à ta disposition; et tu es encore jeune, tu pourras t'élever et....

— Enfer et damnation! Parle clairement et dis ce que tu veux! cria Randal irrité.

— Eh bien! donc, dit le pauvre Olivier, s'efforçant d'adoucir la proposition, tu sauras que le mari de notre pauvre sœur était neveu du docteur Felpem, qui tient une pension considérable. Il n'est pas très-savant lui-même et s'occupe principalement de l'arithmétique, de la tenue des livres et autres choses de ce genre; mais il lui faut un professeur pour enseigner les classiques, car quelques-uns de ses écoliers sont destinés à entrer par la suite à l'Université. Je lui ai écrit pour le sonder à ton sujet; je n'ai pas dit ton nom, ne sachant si cela te conviendrait, mais il est disposé à accepter ma recommandation. Il offre la table, le logement et cinquante livres sterling d'appointements; si tu veux la place, elle est à toi. »

Randal frémit de la tête aux pieds et fut longtemps sans répondre. Soit! fit-il enfin, puisque j'en suis venu là. Ah! ah! ah! Oui, savoir est pouvoir! » Il se tut un instant, puis reprit : « Ainsi donc le vieux manoir est rasé jusqu'à terre; tu es brasseur dans une petite ville, ma sœur est morte et je suis John Smith! Tu dis que ce maître de pension ignore encore mon nom; continue de le lui cacher; oublie que j'ai été un Leslie. Du jour où je quitte ta maison, notre lien fraternel est rompu. Ecris donc à ton maître de pension qui s'occupe d'arithmétique, et accepte la place de professeur de grec et de latin pour John Smith. »

Peu de jours après, le protégé d'Audley Egerton entra en fonctions comme sous-maître dans l'une de ces pensions nombreuses et à bon marché, où quelques fils de bourgeois et d'ecclésiastiques se préparant aux professions savantes, sont mêlés à une grande quantité de fils de boutiquiers, destinés les uns au comptoir, les autres à la boutique ou à la ferme; c'est là qu'aujourd'hui encore vit Randal Leslie sous le nom de John Smith.

Tandis que ce qu'on peut appeler la justice poétique a surgi naturellement des projets mêmes dans lesquels Randal a dépensé tant d'intelligence pour ruiner sa carrière, la Providence n'a châtié par aucune adversité extérieure le coupable le plus endurci, le baron Lévy. Aucune baisse subite des fonds publics n'est venue ébranler le splendide édifice élevé sur les ruines de tant d'autres maisons. Le baron est toujours Lévy le millionnaire, mais je me demande si, au fond, il n'est pas plus misérable encore que Randal le sous-maître. Car Lévy est un homme de passions violentes; il n'a pas le sang pâle et le cœur engourdi qui permettent à la couleuvre écorchée d'oublier son mal dans l'assoupissement. A l'entrée de la vieillesse, l'usurier fashionable devint amoureux d'une danseuse de l'Opéra, dont les jambes légères avaient tourné les têtes plus légères encore de la moitié des élégants de Paris et de Londres. La rusée danseuse exigea le mariage et Lévy l'épousa. A partir de ce moment, sa maison *Louis* XV fut plus que jamais le rendez-vous des dandys de haut parage dont il avait toujours recherché la société. Mais cette société même devint son tourment. La baronne était une coquette accomplie, et elle mettait perpétuellement à la torture Lévy, dont, comme nous l'avons dit, la jalousie était la passion dominante. Le peu d'estime qu'il faisait de la nature humaine, son manque absolu de croyance à la vertu, augmentèrent ses soupçons et amenèrent précisément le mal qu'il redoutait. Il devint l'espion de son propre foyer. Il abandonna sa luxueuse maison; quitta Londres, renonça à la joyeuse compagnie qu'il avait tout fait pour y attirer; et finit par s'ensevelir dans une maison de campagne avec la femme qu'il abhorrait.

Le comte de Peschiera ne s'était pas trompé dans les calculs qui l'avaient porté à feindre le repentir et à se fier à la générosité de son cousin. Le duc de Serrano lui assura en effet un revenu proportionné à son rang. Mais il n'en jouit que bien peu de temps, car dans l'année même qui suivit sa visite à Lansmere, il fut tué en duel par un officier français dont il avait courtisé la femme.

Béatrix, sans prendre le voile, comme elle se l'était d'abord proposé, se fixa à Rome, où elle vécut dans la retraite, uniquement occupée d'œuvres pies et charitables.

Le squire et sa femme fleurissent toujours à Hazeldean où le capitaine Higginbotham a définitivement fixé sa résidence. Trois fois par semaine il se venge des gronderies du squire et des sermons du curé à la table de whist où M. Dale n'est plus condamné à l'avoir pour constant partenaire, depuis qu'un cinquième joueur prend souvent place au whist en la personne de l'ancien ennemi et voisin du

squire, M. Sticktorights. Le curé combattant ainsi son fidèle allié le capitaine, remarque avec une surprise mélancolique qu'il est depuis longtemps en bien mauvaise veine et qu'il ne gagne plus autant qu'autrefois. Heureusement c'est là le seul chagrin, qui, avec les petites vivacités de mistress Dale auxquelles il est d'ailleurs accoutumé, vienne troubler la sérénité de sa vie. Il nous faut maintenant expliquer que si M. Sticktorights vient prendre place à la table de jeu d'Hazeldean, c'est que Frank est établi au Casino avec une femme qui lui convient de tous points, et que cette femme n'est autre que miss Sticktorights.

Riccabocca fut longtemps à se réaccoutumer à la pompe de ses principautés et à son titre de duc. Jemima s'est accommodée beaucoup plus promptement des grandeurs, mais elle a conservé toute sa simplicité de cœur et est adorée des paysans qui entourent ses domaines, particulièrement des jeunes gens des deux sexes qu'elle est toujours prête à marier et à doter, convaincue qu'elle est, depuis longtemps, des précieuses qualités du sexe masculin par la vénération que lui a inspirée le duc. Celui-ci continue à se railler des femmes et du mariage et à s'estimer — grâce à sa profonde connaissance des unes et à sa philosophique endurance de l'autre — le seul mari heureux qui soit au monde.

Plus longtemps encore fut le sage si pressé de se défaire de sa fille, à s'accoutumer à l'absence de celle-ci ; il n'y parvint que lorsqu'il entreprit sérieusement l'éducation du fils que Jemima, justifiant les pronostics de la science parturitive, mit au monde peu de temps après son arrivée en Italie.

Le docteur Morgan continue à prescrire des globules contre le chagrin et à administrer aux esprits malades des quantités infinitésimales. Fidèle à ses propres prescriptions, il avale un globule de caustique chaque fois qu'à la vue d'un de ses semblables malheureux, il se sent pris de compassion, vice de tempérament qu'il s'est enfin convaincu de l'impossibilité de guérir radicalement.

Dick Avenel, après être resté plusieurs années au Parlement, prit subitement la résolution de le quitter ainsi que Londres, dont la vie agitée le fatiguait. Il retira du commerce son capital devenu considérable, acheta les terres qu'avait encore à vendre le squire Thornhill, et sa grande ambition est aujourd'hui d'amener, soit par les caresses, soit par les menaces, les cultivateurs entre lesquels est subdivisé l'ancien domaine de Leslie, à se défaire en sa faveur de leurs jardins et de leurs cottages.

Harley, aidé de toute l'expérience de lord Lansmere, ne parvint à sauver de la fortune d'Egerton, pour le fils de celui-ci, que quelques milliers de livres.

La naissance et l'identité de Léonard furent facilement établies et personne n'essaya de les lui contester. Ce qu'il reçut de la succession de son père, joint à la somme qu'Avenel lui remit plus tard en payement de son brevet, et à la dot qu'Harley voulut absolument donner à Hélène, lui procura cette heureuse aisance qui échappe

également aux soucis de la pauvreté et à la responsabilité des richesses. La mort d'Egerton fit sur l'esprit de son fils une impression profonde, mais la découverte qu'il devait le jour à un homme d'État si renommé, eut pour effet, chez Léonard, non pas d'exciter, mais de calmer l'ambition passagère qui l'avait pendant quelque temps détourné d'aspirations plus sereines. Il n'avait plus à conquérir un rang qui dût le rendre l'égal d'Hélène. Il n'avait plus de père dont il voulût obtenir l'affection en flattant l'orgueil. Les souvenirs de son enfance et son goût pour la solitude lui faisaient redouter ce qu'une nature plus mondaine aurait considéré comme les précieux avantages d'un nom qui lui assurait l'entrée des sphères les plus élevées de notre monde social. Il n'avait pas besoin de ce nom pour acquérir un rang bien autrement durable que celui que confèrent les rois. Il conserva donc le nom qu'il s'était fait à lui-même et qu'il rattachait à l'humble souvenir de sa mère.

Léonard vit placer sur la tombe de Nora une pierre où était gravé ce nom d'*épouse* que devait venger cette chère mémoire. Il se sentit serrer dans les bras de sa grand'mère qui maintenant reconnaissait son petit-fils, et le vieux John lui-même s'aperçut que le cœur de son austère et silencieuse compagne était soulagé d'un poids immense de douleur.

Léonard avait amené Jeanne Fairfield à ses parents, et mistress Avenel l'accueillit avec une tendresse inattendue. Le nom inscrit sur la tombe de Nora avait adouci le cœur de la mère envers la fille qui lui restait. Comme disait le pauvre John, elle pouvait *maintenant* parler de Nora; en parlant d'elle ensemble, la mère et la fille découvrirent combien elles avaient de sentiments communs, et lorsque, peu après son mariage, Léonard partit avec Hélène pour le continent, Jeanne Fairfield vint demeurer avec ses parents. Après leur mort elle refusa d'aller vivre avec Léonard, préférant s'établir dans une maison voisine de celle de son fils.

Léonard passa plusieurs années sur le continent, étudiant les mœurs diverses, le développement intellectuel des races vivantes, et les monuments des arts et des sciences, œuvres de celles qui les ont précédées.

De retour en Angleterre, il acheta une petite maison dans le comté de Devon, et là il travailla patiemment à un ouvrage dans lequel il voulait léguer à son pays ses plus nobles pensées revêtues de leurs plus belles formes. Le caractère de Léonard, les événements de sa vie le rendaient également impropre aux luttes de la démocratie littéraire. L'heureuse et calme influence sous laquelle se développait son génie se révélait dans l'harmonie exquise de ses couleurs plutôt que par la splendeur de leurs teintes. Hélène, gardienne soigneuse et jalouse de l'idéal dans lequel vivait le poëte, s'emparait en silence de tous les petits soins, de toutes les préoccupations quotidiennes de la vie, supérieure qu'elle était à Léonard en prudence et en prévoyance. Et si le génie de l'homme faisait du foyer un temple, la sagesse de la femme donnait à ce temple la sécurité d'une forteresse.

Ils n'ont qu'une enfant, une fille, qu'ils ont appelée Nora; elle a le regard inspiré de son père, le doux sourire de sa mère.

Mais je ne veux point terminer ici le portrait d'Hélène. L'idéal lui-même ne se complète qu'en se rattachant au réel, et jusque dans la solitude l'écrivain doit compter avec la société.

Léonard a enfin terminé l'ouvrage qui a fait la joie et l'occupation de tant d'années, l'ouvrage qu'il regarde comme la fleur de son intelligence et auquel il a confié toutes les espérances qui unissent la créature d'un jour aux générations futures. Le livre est sous presse, Léonard a accepté une invitation de Norrey. Dans une agitation à laquelle il avait été étranger depuis la publication de son premier ouvrage, il est parti pour Londres. Hélas! le livre a paru dans un moment peu propice et n'a rencontré que de rares lecteurs. Une critique impitoyable s'en empare, le mutile, le défigure, en confond dans ses amères railleries les défauts et les beautés. L'éditeur secoue la tête, montre ses planches encombrées et insinue délicatement que cet ouvrage, l'objet de tant d'espérances, n'est point dans le goût du jour; Léonard songe avec douleur aux longues années de travail qu'il y a consacrées et le découragement s'empare de son cœur. « Vous avez échoué, recommencez, » dit Norrey lui-même avec sa rude franchise. Recommencer! c'est là un facile conseil, mais combien Léonard le trouve dur! — Triste et perplexe, luttant péniblement contre un découragement absolu, il retourne en Devonshire, mais à son foyer l'attend la consolatrice. Là est la douce voix qui répète ses passages bien-aimés, qui prophétise le succès; peu à peu tout ce qui l'entoure reflète le sourire d'Hélène, et bientôt la conviction que Dieu a placé le bonheur hors d'atteinte du mépris ou des louanges du monde vient rendre à Léonard toute sa sérénité. Le lendemain il se promène joyeux avec Hélène, au bord de la mer, et, serrant la main de sa compagne, il murmure doucement : « Bénie soit la femme qui console. »

L'ouvrage conquit plus tard la renommée, mais les applaudissements du monde furent moins doux à l'oreille de Léonard que cette voix qui à l'heure du doute et de l'humiliation lui avait dit tout bas : « Crois et espère. »

Qu'il nous soit permis de tracer un pendant à cette peinture de la femme consolatrice.

Harley L'Estrange, peu de temps après son mariage, accepta une mission dans une de nos colonies, et l'accomplit avec un tel succès qu'à son retour en Angleterre il fut élevé à la pairie. On conçut alors de grandes espérances de la future carrière parlementaire d'Harley, mais celui-ci avait longtemps mené une vie d'indolence, et l'indolence a tant de charme pour un homme qui n'a rien à attendre ni à désirer de la fortune, qu'Harley eût continué à se rire de l'ambition, si une de ces crises politiques qui ne permettent à aucun homme de s'abstenir, n'était venue l'arracher aux douceurs de la vie privée.

Par une belle matinée de printemps, Harley est assis dans sa chambre de Knightsbridge, tantôt contemplant la verdure naissante, tantôt jouant avec Néron que le soleil réjouit comme son maître;

tantôt feuilletant son cher Horace et répétant tout haut quelques-unes de ces odes qui font de la brièveté de la vie une excuse pour en savourer les plaisirs et en éviter les fatigues ; Violante entre doucement dans la chambre, s'assied près d'Harley sur un petit tabouret, et le menton appuyé sur sa main, elle le regarde avec ses beaux yeux noirs, profonds, éloquents, puis à mesure qu'elle parle, un changement se fait dans la physionomie d'Harley ; son front devient pensif et sa lèvre cesse de sourire. Violante n'assume pas le ton d'une femme soi-disant supérieure, elle ne fait ni sermon ni remontrance, mais sa douce éloquence élève sans y prétendre l'âme de l'ami qui l'écoute ; l'Horace est mis de côté ; un livre bleu se trouve le remplacer sans qu'on sache comment, et Violante veut se retirer doucement comme elle est entrée, mais la main d'Harley la retient.

« Non pas, non pas. Partage la besogne où je l'abandonne. Voici un extrait que je te condamne à copier. Crois-tu que je voulusse prendre la peine de faire ce travail, si tu ne devais pas jouir du succès ? Partageons donc aussi la peine ! »

Et Violante ravie l'embrasse et se met toute fière à travailler près de lui. Je ne sais si Harley étudia bien profondément le livre bleu ce matin-là, mais peu de jours après il parla à la Chambre des pairs de manière à dépasser tout ce qu'avaient jamais fait espérer ses talents. Lorsque Harley eut une fois goûté les douceurs de la renommée et la joie de se sentir utile, sa destinée fut fixée. Un an ne s'était pas écoulé que sa voix était l'une des puissances de l'Angleterre. Un soir, après un triomphe signalé, il rentra avec son père qui en avait été le témoin, et Violante s'élança à sa rencontre. Elle avait gardé son fils plus tard que de coutume, pressentant peut-être le triomphe de son mari, elle avait voulu que l'enfant attendît son retour. Le vieux comte s'approchant de son petit-fils, posa la main sur sa tête bouclée et dit avec un sérieux inaccoutumé :

« Mon enfant, tu traverseras sans doute bien des temps difficiles d'ici à ce que tes cheveux aient blanchi comme les miens, souviens-toi de ces paroles d'un vieillard qui n'avait point reçu les talents qui donnent la gloire, mais qui cependant a su être utile en son temps. Ni les titres pompeux, ni les vastes domaines, ni les facultés transcendantes ne te donneront de joies véritables, si tu ne te regardes comme responsable de tous ces biens envers Dieu et envers ton pays, et si tu es jamais tenté de croire que les dons que tu tiens de tous deux ne t'imposent point de devoirs, ou que ces devoirs sont incompatibles avec les plaisirs réels ; souviens-toi du jour où je t'ai placé dans les bras de ton père en te disant : « Fais qu'il soit un jour aussi « fier de toi, que je suis aujourd'hui fier de lui. »

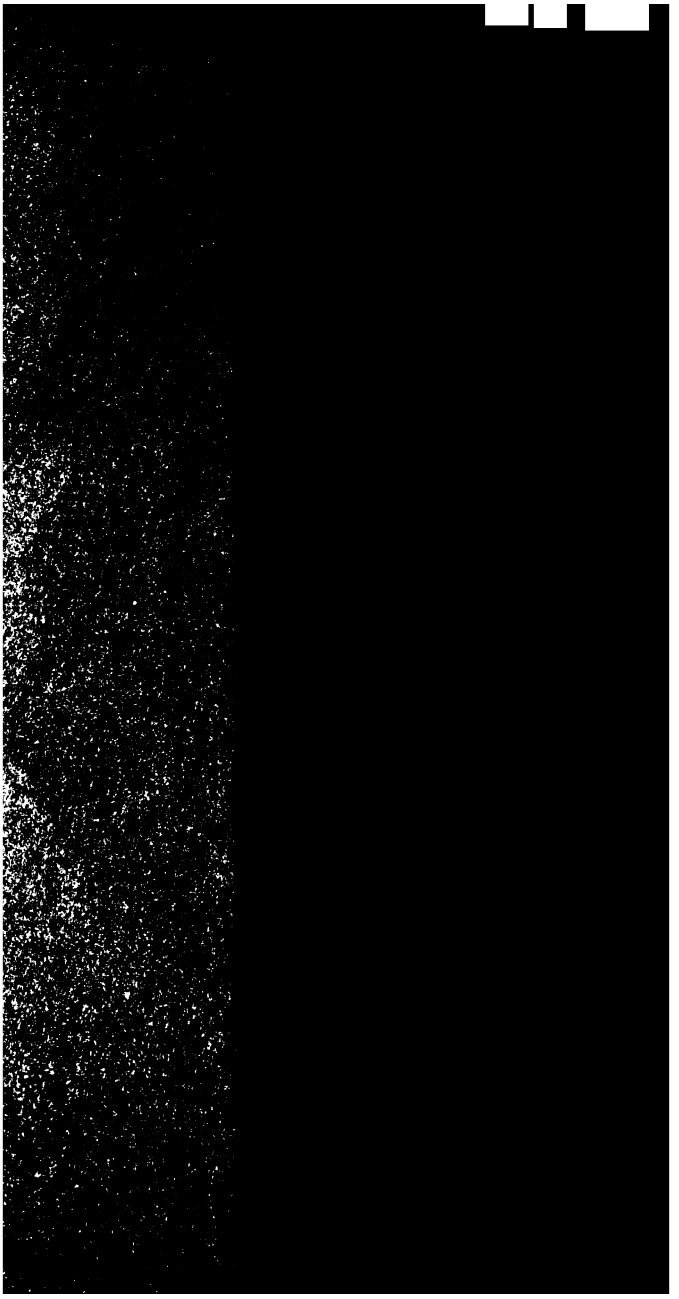
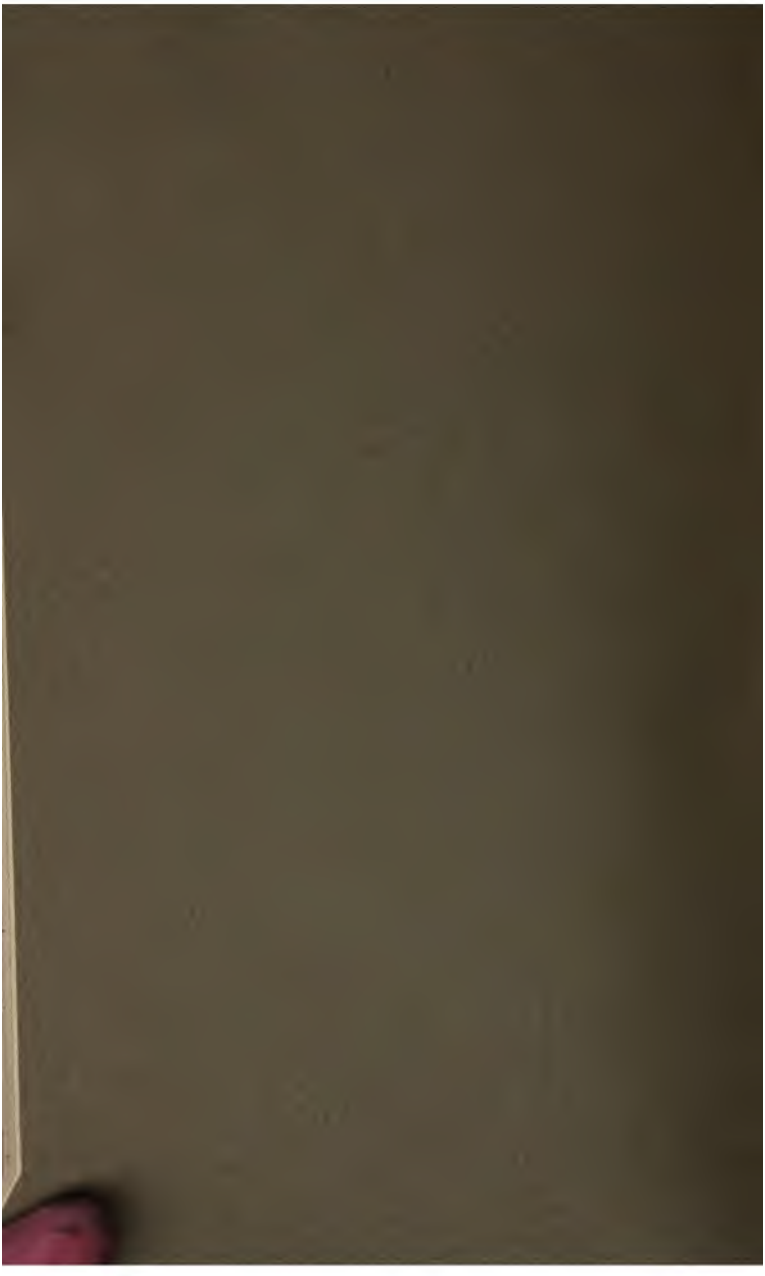
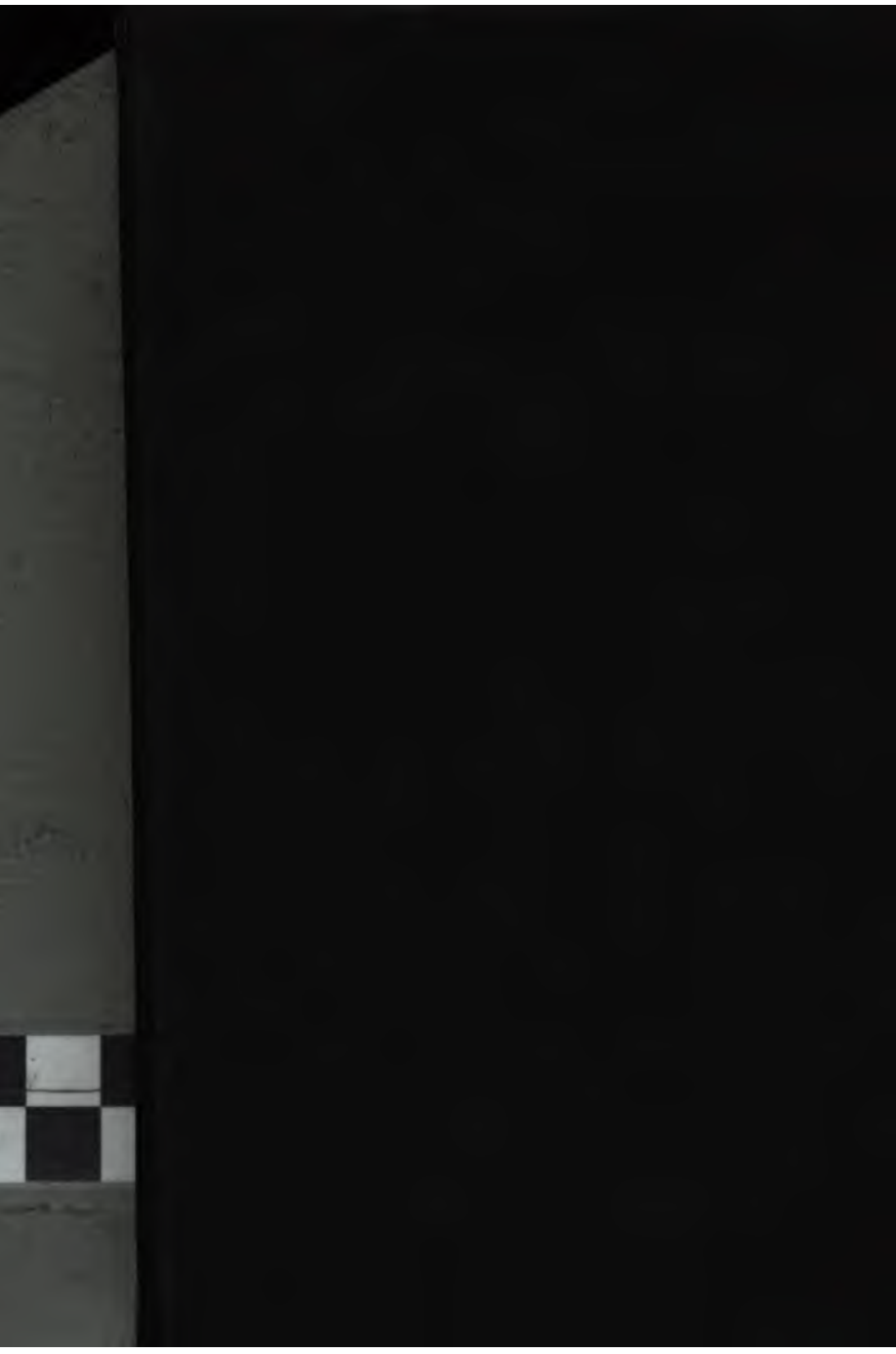
— Je tâcherai, » fit l'enfant, et Harley se pencha sur lui en disant : « Sa mère parle par sa bouche. »

La comtesse spectatrice silencieuse de cette scène se leva alors et vint baiser avec respect la main du comte. Peut-être ce baiser exprimait-il le sentiment de repentir avec lequel elle s'avouait combien

cette active bonté, souvent l'objet de ses secrets dédains, avait porté plus de fruits que sa froide et stérile puissance d'esprit et de caractère. S'approchant ensuite d'Harley, son front s'éclaircit, son œil reprit sa fierté : « Mon noble fils, dit-elle, tu as enfin tenu toutes les promesses de ta jeunesse.

— C'est que j'ai maintenant trouvé ce que j'avais si longtemps cherché en vain, » dit Harley, puis attirant vers lui Violante, il ajouta avec un tendre sourire et d'une voix émue : « Bénie soit la femme qui élève ! »

Ainsi symbolisée dans ces deux belles fleurs qu'emporta Eve du paradis, douée des vertus qui guérissent ou qui fortifient, ici apaisant le cœur qu'a contristé le monde — là relevant l'âme qu'énervent les sens ou l'indolence, nous laissons du moins la femme à la place que lui a assignée le Créateur parmi les multiples « Variétés de la vie humaine. »

Adieu donc cher Lecteur : adieu aussi toi, « Mon Roman. »

FIN.